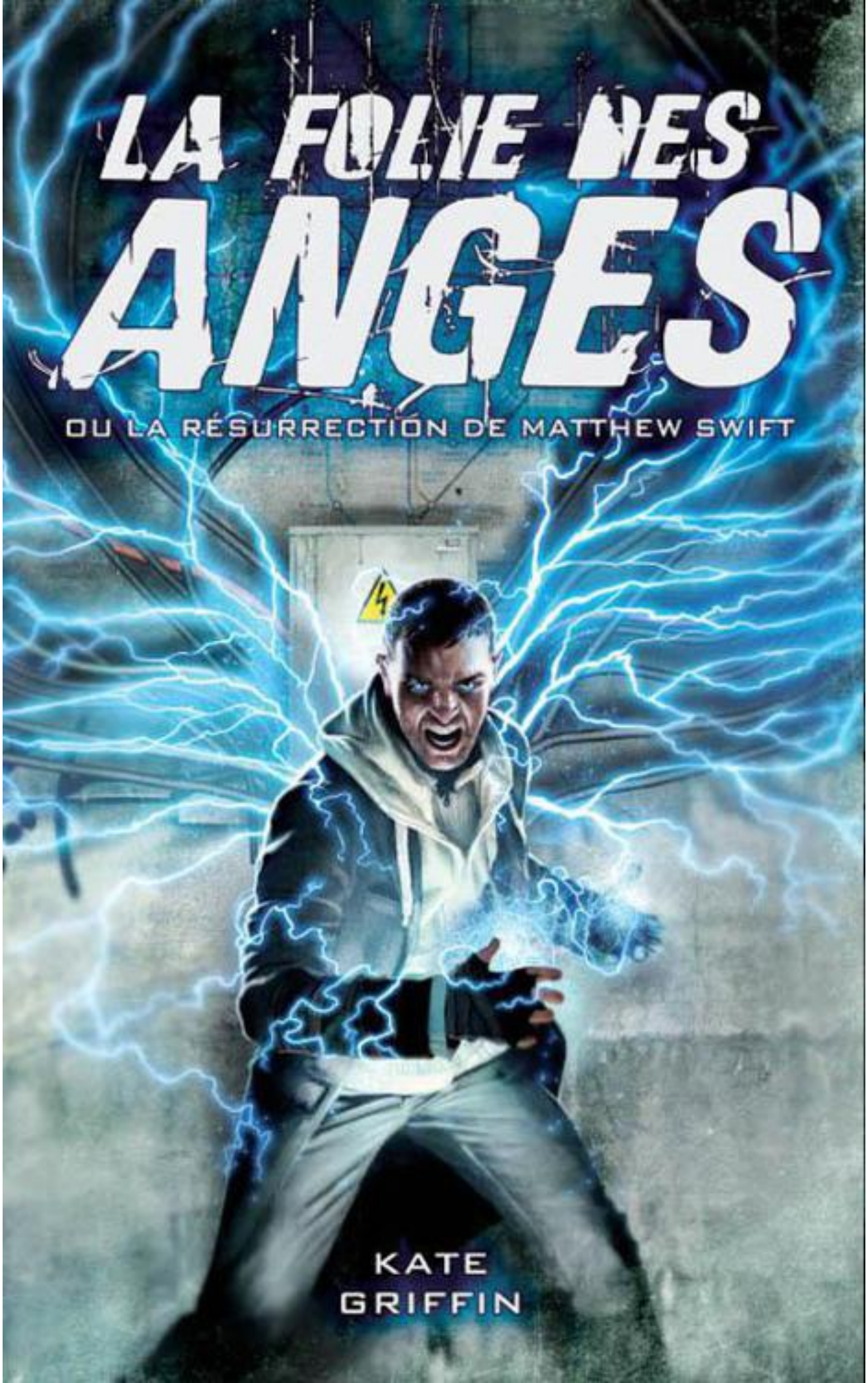
LA FOLIE DES ANGES

OU LA RÉSURRECTION DE MATTHEW SWIFT



KATE GRIFFIN

PRÉLUDE :
Un problème de téléphones

Où une invocation se révèle presque (mais pas tout à fait) parfaite,
de nouvelles amitiés se nouent, et d'anciens ennemis refont surface

ÇA N'AURAIT PAS dû se passer ainsi.

Trop laborieux, ce réveil, le sol chaud sous mes doigts, un tapis qui gratte, épais, la peau qui me démange, un véritable assaut de fourmis affamées ; trop longtemps privé de sensations, faible, les jambes d'un nourrisson. J'ai ordonné à mes orteils de remuer, et mes orteils ont remué ; après un tel effort, tout mon corps a frissonné. J'ai ordonné à mes yeux de cligner, et mes yeux m'ont fait l'effet de deux caramels mous, collants, lourds, refoulés par mes paupières qui menaient une garde inflexible. J'avais l'impression d'essayer de soulever des haltères avant un marathon.

Tout ça finirait par passer, j'en étais persuadé. Alors que le choc bleu électrique de mon réveil (faute d'un terme plus approprié) refluait, en fibrilles se faufilant dans le sol ou grimpant au plafond afin de retourner dans les lignes téléphoniques, la chaleur qu'elles m'avaient procurée a disparu avec elles. Le froid s'est introduit comme un gros ver affamé dans chaque articulation et sous chaque centimètre de ma peau, mes os soudain trop longs, mes muscles soudain trop contractés au repos pour pouvoir jamais se tendre de nouveau. Saluant le retour de l'ensemble de mes sensations, je tremblais comme une feuille.

J'étais allongé par terre, nu, tel un serpent en train de muer, et nous considérions notre situation.

sauve-toisauve-toisauve-toisauve-toisauve-toiSAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOI ! a sifflé une voix affolée en moi, la voix qui confondait les pieds du lit à quelques centimètres de mon nez avec ceux d'un ogre, entendait le sifflement étrange de la circulation sous la pluie, dehors, et croyait entendre une langue fourchue cracher son venin, sentait la faible lumière au néon entrer par la fenêtre sale et familière et avait l'impression d'être exposée à l'éclat éblouissant du soleil de midi à travers un trou dans la couche d'ozone.

J'ai essayé de bouger ma jambe, et j'ai failli me sentir mal, comme s'il s'agissait de l'accomplissement suprême auquel m'avait préparé toute une vie, de la réalisation de toutes mes ambitions. Ou peut-être simplement qu'avec toutes ces épingles et ses aiguilles en nous, et ne sachant pas vraiment comment gérer la douleur, nous préférions en rire ; tournant la tête, j'ai enfoui mon nez dans la poussière du tapis afin d'étouffer mes gloussements stupides, ramenant le genou contre mon menton, des larmes dégoulinant autour de ma bouche. Nous les avons goûtées, curieux, et en avons apprécié la saveur salée, rappelant la première bouchée déshydratante de bacon chaud et croustillant sur la langue. À ce moment-là, trouver une assiette de bacon croustillant est devenu ma principale motivation dans la vie, la chose qui surpassait toutes les autres ; ainsi, avec un effort considérable et ce phare pour me guider, je me suis redressé et me suis traîné jusqu'à la commode, à laquelle je me suis appuyé en attendant que le monde décide où se trouvaient le haut et le bas.

Je ne reconnaissais pas ma chambre ; enfin, pas tout à fait. Les différences étaient subtiles, superficielles. La peinture des murs n'avait pas changé, toujours ce jaune pâle, pas désagréable ; la même fenêtre aussi, donnant sur une petite rangée de magasins de l'autre côté de la rue, tous familiers ; la maison de la presse, le marchand de vin, la cordonnerie-quincaillerie, la laverie automatique et, avec sa lanterne rouge fidèle au rendez-vous dans la vitrine, la fameuse madame Lee Po, traiteur chinois. Ma fenêtre, ma vue ; mais pas ma chambre. Le lit était neuf, un machin clinquant affreux, qui aurait eu sa place dans une chambre nuptiale simili-médiévale. Le matelas était si dur que j'ai eu mal aux fesses moins d'une minute après m'être assis dessus. Au mur était accroché un énorme miroir au cadre doré, devant lequel j'imaginais facilement Marie-Antoinette se faire coiffer. Dans l'angle, deux penderies au lieu d'une. J'ai avancé vers elles d'une démarche hésitante, et je me suis appuyé à la plus proche afin de reprendre mon souffle après la distance épique parcourue. Éclairé par la lumière filtrant sous la porte et la lueur des néons à l'extérieur, j'ai ouvert la première penderie et passé en revue les vestes de tweed grossier, les robes de cocktail, les chemisiers en soie

blancs et crèmes, du sur-mesure, les chaussures en cuir noir à bout pointu, les sandales à talons hauts composées presque exclusivement de lanières, sans rien de substantiel pour protéger le pied, et un sac à main de la taille d'un oreiller, suspendu à une lourde et épaisse chaîne en or. J'ai fouillé à l'intérieur. Un porte-monnaie avec 50 livres, que j'ai prises, deux cartes de crédit, une carte de la bibliothèque de Dulwich, ainsi qu'un petit paquet de cartes de visite. J'en ai levé une à la lumière pâle et j'ai lu : « Laura Linbard, Associée, KSP ». Je l'ai posée sur le lit et me suis intéressé à l'autre penderie.

Celle-ci contenait des pantalons, des chemises, des vestes et, à ma grande surprise, une tenue de pêcheur en épaisse toile cirée jaune et des bottes de marin. Au fond se trouvait une petite boîte, apparemment importante. J'y ai découvert un stéthoscope, une petite trousse de premiers secours, un thermomètre et plusieurs ustensiles en métal à l'allure bizarre et pénible à regarder, sur la nature desquels j'ai préféré ne pas m'attarder. J'ai pris une chemise en coton blanc et un pantalon gris sur un cintre. Dans un tiroir, j'ai déniché un slip qui ne m'allait pas vraiment, et une paire de grosses chaussettes noires. Tout en m'habillant, j'ai palpé prudemment mon épaule gauche et ma cage thoracique, évaluant d'éventuels dégâts. Chaque os était à sa place, ma peau ne présentait aucune cicatrice, pas même une trace de sang séché.

Les manches de la chemise m'arrivaient à peu près au niveau de l'articulation du pouce avec le reste de ma main ; le pantalon flottait sur mes avant-pieds. Les chaussettes m'allaient parfaitement, comme ça semble toujours le cas. Les chaussures étaient trop petites, de plusieurs tailles. J'étais perplexe : comment une personne dotée de bras et jambes aussi longs pouvait-elle porter des chaussures qui ne semblaient adaptées que pour des pieds bandés ? Bien que persuadé que j'allais le regretter plus tard, j'ai décidé de me passer de chaussures.

J'ai mis la carte de visite et les 50 livres dans ma poche de pantalon et j'ai avancé vers la porte. En sortant, nous avons aperçu notre reflet dans le grand miroir et nous sommes restés figés sur place, fascinés. C'était nous, ça, maintenant ? Des cheveux bruns négligés, pas assez longs pour afficher un style bohème, pas assez courts pour être élégants. Un visage pâle, prompt aux taches de rousseur au soleil, un nez légèrement trop large pour les traits resserrés qui l'entouraient, une tête flanquée comme par accident au sommet d'un corps dont la maigreur était accentuée par les vêtements ridiculement trop larges qu'il portait. Pas le corps que nous aurions choisi, mais j'avais renoncé depuis longtemps à ressembler à un acteur de cinéma et, avec le pragmatisme des gens totalement ordinaires, j'avais appris à me satisfaire de mon sort.

Et c'était bien moi, me rendant mon regard depuis le miroir.

Enfin, pas tout à fait.

Je me suis penché en avant, tournant la tête de-ci de-là, passant les doigts dans mes cheveux, gras et pas lavés, à la recherche de sang, de bosses, de plaies. J'ai examiné mon visage en quête de bleus et de cicatrices. Un réveil presque parfait, mais quelque chose ne collait pas dans cet ensemble.

Je me suis incliné plus près, jusqu'à ce que ma respiration se condense en un petit nuage gris sur le verre, et je me suis fixé droit dans les yeux. Adolescent, j'avais souffert de mes yeux tellement ronds, je m'étais toujours imaginé qu'avoir de petits yeux était le signe d'une intelligence supérieure. Jusqu'au jour où Max Borton, un camarade de classe âgé de treize ans, m'avait fait remarquer que les filles adoraient les grands yeux foncés. J'ai cligné, et mon reflet en a fait autant, les iris renvoyant la lueur orange délavée de l'éclairage public, à la manière d'un chat. J'avais toujours eu les yeux marron. Mais maintenant, ils brillaient d'un bleu pâle albinos évoquant un ciel d'hiver dégagé, et je n'étais plus la seule créature derrière le cristallin.

sauve-toisauve-toisauve-toisauve-toisauve-toisauve-toisauve-toiSAUVE-TOISAUVE-

TOISAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOI-SAUVE-TOI !

J'ai appuyé le front contre le verre froid, luttant contre la terreur soudaine qui menaçait de nous faire tomber à la renverse. Il fallait continuer à respirer, continuer à bouger. Rien d'autre ne comptait. Courir assez vite et assez longtemps et, peut-être, en passant, trouver un plan. Mais ça ne servirait à rien en étant déjà mort.

Mes jambes ont pris le relais de mon cerveau et m'ont entraîné hors de la pièce. Mes doigts ont doucement tiré la porte et j'ai cligné des yeux sous la lumière épouvantable de l'ampoule de cent watts du couloir. La moquette était neuve et épaisse, la rampe d'escalier polie, mais ce qui a attiré notre attention, c'était le tableau sur le mur, une reproduction d'un Picasso que j'avais acquis pour cinq livres, tout en couleurs étranges et proportions troublantes, j'avais l'impression que cela remontait à une éternité. Il se trouvait à l'emplacement précis où je l'avais accroché. Je me suis presque senti froissé. Nous étions fascinés : une explosion créative, un miracle visuel dans toute sa splendeur, devant nous, pour le même prix qu'un plat du jour dans un restaurant thaï. Est-ce que tout était comme ça ? J'avais du mal à me le rappeler. Je me suis léché les lèvres et j'ai senti du sang, sec et ancien. Mes pensées et mes souvenirs étaient encore trop embrouillés pour que je parvienne à y voir clair. Bouger, c'était tout ce qui comptait. Rester en vie assez longtemps pour dresser un plan, obtenir des réponses.

D'en bas provenaient des rires, des voix, le tintement de verres ; une porte qu'on ouvrait. Des pas sur le carrelage menant du salon à la cuisine, un *cling* à l'endroit où ils n'avaient pas encore cimenté le carreau blanc disjoint au centre du motif en losange ; le bruit des assiettes ; le ronflement de la ventilation du four soufflant de l'air chaud.

J'ai commencé à descendre l'escalier. Les voix sont devenues plus fortes, un brouhaha mondain, dominé par une femme à la voix perçante et dont le rire prenait sa source à l'arrière du nez avant de dégringoler dans les poumons et de remonter. Je l'ai prise en grippe instinctivement. J'ai jeté un coup d'œil dans la cuisine où j'ai vu un homme de dos, penché au-dessus de quelque chose de fumant qui dégageait une odeur de tourte. J'ai brusquement eu très faim, j'aurais pu manger n'importe quoi, et ce besoin a brièvement noyé le goût du sang dans ma bouche. Tel un fantôme perplexe, incapable de comprendre qu'il est mort, je suis passé devant la cuisine et j'ai poussé la porte entrouverte donnant sur le séjour.

Ils étaient trois, et le couvert était mis pour le cuisinier absent. Assis autour de la table au plateau en verre dépoli, ils buvaient du vin en finissant une salade. Personne n'a semblé remarquer mon entrée, l'attention de tous étant concentrée sur la femme dont le ton et la posture indiquaient qu'elle se croyait particulièrement spirituelle. Mais quand elle s'est tournée dans ma direction avec un «George, ça vient cette tarte ?» sur le bout des lèvres, le fracas du verre à vin qu'elle venait de laisser tomber a bien vite détourné l'attention des autres.

Ils m'ont regardé fixement, et j'en ai fait autant. Il y a eu un de ces silences gênés dont les Britanniques ont le secret, et qui, bien que durant probablement moins d'une seconde, a paru s'éterniser pendant une dizaine de tic-tac de l'horloge. Puis, l'inévitable s'est produit, et une des femmes s'est mise à hurler.

Le son m'a envoyé un frisson dans la colonne vertébrale et a tiré mon esprit de la stupeur provoquée par l'horreur et l'incompréhension. J'ai enfin compris que cette maison n'était plus la mienne, que j'avais été absent trop longtemps ; aux yeux de ces gens, j'étais un intrus et eux, les propriétaires légitimes. Le cri a éclaté dans mon cerveau avec la violence d'un train heurtant les butoirs et s'est frayé un chemin à travers ma conscience ; tout le reste commençait à me revenir : si ma maison ne m'appartenait plus, il en irait de même pour mon travail, mes amis, mon ancienne vie ;

mes biens, mon argent, mes dettes, mes vêtements, mes chaussures, mes films, mes disques, et tous ces objets qui, pour certains, avaient fait partie de ma vie depuis que j'étais un adolescent efflanqué ; disparus en une seconde, la brosse à dents électrique que mon père, lors d'une crise d'inquiétude envers ma santé, m'avait donnée, les photos de mes amis et des endroits que j'avais visités, l'exemplaire de *Calvin et Hobbes,* cadeau de ma première petite amie, en gage d'amitié durable, pour le Noël qui avait suivi notre rupture, ma paire de pantoufles préférée ; oubliées, les vacances que j'envisageais dans les montagnes du nord de l'Espagne ; tout ce pour quoi j'avais travaillé, tout ce que j'avais possédé et voulu accomplir, volatilisé dans ce cri.

J'ai pris la fuite. Pas à cause du bruit, non, le cri ne nous avait pas fait peur. J'ai couru pour me perdre, et parce que je souhaitais ne m'être jamais réveillé, et toujours flotter dans l'éther bleu.

UN JOUR, il n'y a pas si longtemps, j'étais assis en compagnie de ma vieille grand-mère un peu folle sur un banc, à côté d'un gazon ras que le conseil municipal avait baptisé « espace vert communal », et nous regardions les éclats distants des avions au-dessus de nos têtes, ainsi que le passage des nuages tachés d'orange devant la lune jaune et maussade. Elle portait un duffle-coat, une chemise de nuit bleue décolorée et de gros chaussons roses. Je portais l'uniforme de mon école et la grande veste bleue de mon père que maman avait un jour retrouvée au fond d'un carton ; elle avait voulu la brûler, mais j'avais pleuré si fort, sans trop savoir pourquoi, du haut de mes onze ans, qu'elle m'avait permis de la garder.

Nous étions assis, ma grand-mère et moi, et les pigeons s'étaient agglutinés dans les caniveaux et sur les murs, ils sautillaient autour des chaussons de ma grand-mère, titubaient sur une patte à moitié arrachée, battaient des ailes, même s'il leur manquait quelques plumes, regardaient autour d'eux avec leurs yeux orange impassibles, telles des billes de verre enfoncées dans leurs petites têtes ; ils semblaient n'avoir peur de rien. J'avais des devoirs en maths, que je n'avais aucunement l'intention de faire, et le ventre plein de petits pois surgelés et de ketchup. L'hiver était proche, mais cette nuit, l'air était froid et sec, pas lourd, et toutes les lumières étaient allumées dans les maisons du lotissement. J'étais un agent secret, un garçon qui, dissimulé dans l'obscurité du banc, surveillait monsieur Paswalah, au numéro 27, repassant ses chemises, Jessica et Al, au numéro 32, se disputant à propos de la répartition des tâches ménagères, la vieille madame Gregory, au 21, zappant entre 300 chaînes de télévision, à la recherche d'un bon film d'action qu'elle n'aurait jamais eu le courage de regarder du vivant de son mari, une dame qui avait grandi dans les années 1940 n'était pas censée apprécier *Piège de cristal*.

J'étais donc assis, à côté de ma grand-mère, comme cela nous arrivait souvent le soir, sur ce banc, juste elle et moi, les pigeons, et un monde de fenêtres secrètes connu de nous seuls.

Ma grand-mère a observé un long silence. Ces moments sur le banc, avec les pigeons, semblaient presque être les seuls à lui procurer une certaine satisfaction. Puis elle s'est tournée vers moi, m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit :

— Mon garçon ?

— Oui, mamie ? j'ai marmonné.

Ses lèvres étaient repliées sur ses gencives d'un rose éclatant ; elle avait laissé son dentier chez elle, sur la table de nuit de son petit lit à une place. Elle s'est mâchonné les lèvres, levant la tête vers le ciel, puis la baissant vers le sol. Ensuite, elle tourna les yeux lentement, vers moi.

— Tu chantes bien à la chorale, mon garçon ?

— Oui, mamie, ai-je menti.

J'étais peut-être prêt à pleurer pour sauver la veste de mon père, mais comme tout adolescent digne de ce nom, j'aurais préféré mourir que de chanter dans la chorale de l'école. Question

d'amour-propre.

— Mon garçon ?

— Oui, mamie ?

— Tu triches pendant les interrogations ?

— Oui, mamie.

— Je leur ai dit, je leur ai dit, mais les autres vieilles dames, elles disent toutes... Angelina a un problème à son oreille gauche. Tu triches pendant les interrogations ?

— Non, mamie.

— Tu dois toujours prévoir un crayon bien taillé, au cas où tu n'aurais plus d'encre !

— Oui, mamie.

Silence. Un long, très long, silence. Je me rappelle avoir regardé les jambes de ma grand-mère, là où elles dépassaient de la chemise de nuit. Elles étaient grises, parcourues de veines bleues, et me faisaient penser à une sorte de fromage pas très frais échappé du moule d'une paire de chaussons.

— Mon garçon ?

— Oui, mamie ?

— L'ombre arrive, mon garçon, a-t-elle soupiré, tâtonnant dans les poches de sa veste à la recherche d'un mouchoir en papier pour s'essuyer le nez. L'ombre arrive. Elle n'est pas encore là. Tu as encore le temps. Mais elle vient pour te dévorer, mon garçon.

— Oui, mamie.

Elle m'a frappé à l'oreille, une petite claque rapide, qui m'a donné l'impression d'avoir été frappé par une tranche de viande pas cuite.

— Écoute-moi bien ! a-t-elle dit d'un ton sec. Les pigeons l'ont vue ! Ils savent ! L'ombre arrive. Vous les jeunes, vous n'écoutez jamais. Elle vient pour toi, mon garçon. Pas maintenant, pas maintenant. ... tu devras chanter avec la voix des anges pour l'empêcher d'approcher.

— Oui, mamie.

J'ai croisé son regard affaibli et j'ai été surpris de voir des larmes se former dans ses yeux. Soudain réellement inquiet, je lui ai pris les mains et j'ai dit :

— Mamie ? Tout va bien ?

— Je ne suis pas folle, a-t-elle grommelé, s'essuyant le nez et les yeux sur une manche tachée de morve. Non, je ne suis pas folle. Ils ont tout prévu. Les pigeons savent. Ils l'ont venue arriver.

Puis elle a souri, exposant une gencive avec de minuscules lambeaux de chair aux endroits où elle avait eu des dents un jour. Elle s'est levée en chancelant, les pigeons se dispersant autour d'elle. Puis, mes mains toujours dans les siennes, elle m'a attiré vers elle et elle s'est mise à danser, me poussant maladroitement d'avant en arrière, avec la grâce et l'aisance d'un chameau ivre, m'entraînant dans une valse sous la lumière des lampes au sodium de la ville. Et tant qu'a duré notre danse, elle nous a accompagnés en chantant d'une voix faible et discordante, «Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu, tra la la ! Nous chantons la flamme électrique, nous grondons tel le vent souterrain, tra la la, nous dansons le paradis ! Viens, sois des nôtres et sois libre... »

Puis elle s'est interrompue ; ç'a été si soudain que je suis entré en collision avec elle.

— C'est trop tôt pour chanter, a-t-elle soupiré, me regardant droit dans les yeux. Tu n'es pas prêt, mon garçon. Pas encore. Tu as besoin de temps, avant de savoir chanter comme un ange. Les pigeons n'ont pas assez de cervelle pour mentir.

Ensuite, elle a continué à danser dans la nuit, telle une nymphe aux épaules voûtées, jusqu'à ce que maman nous rappelle qu'il était l'heure d'aller au lit.

Avec le recul, je me rends compte à présent que le problème n'était pas que ma grand-mère en savait plus qu'elle n'en disait. En fait, elle disait exactement et honnêtement ce qu'elle savait, et je n'étais simplement pas assez intelligent pour comprendre.

JE ME SUIS arrêté de courir quand mes pieds ont commencé à saigner. Je ne savais pas où je me trouvais, ni quel itinéraire j'avais emprunté pour arriver là. Je ne pouvais me fier qu'au témoignage de mes yeux : la lisière d'un petit parc public, une nuit sans étoile de début de printemps ou de fin d'automne. Sur la pelouse, des feuilles tombées des platanes géants : l'automne, donc. Il bruinait, ce curieux crachin londonien, à la fois froid et humide, et pourtant imperceptible sur l'arrière-plan rose-orange des lumières de la rue, plus un épais brouillard flottant dans l'air qu'une véritable pluie. J'étais incapable de penser de manière cohérente, c'était trop tôt. Au lieu de cela, alors que mon cerveau établissait l'inventaire de tout ce que j'avais perdu, la panique l'a submergé, telle une douche chaude, rendant tout raisonnement sur la suite des événements impossible.

Je me suis trouvé un passage sombre, éclairé par des tubes fluorescents, sous une ligne de chemin de fer, qu'aucun vagabond ou clochard n'avait colonisé pour la nuit ; je me suis effondré sur le pavé sec et froid, et j'ai ramené les genoux contre mon menton. Longtemps, je suis resté recroquevillé ainsi, me contentant de trembler et d'essayer de reprendre le contrôle de mes propres pensées. Le goût du sang dans ma bouche était irritant, telle la sécheresse persistante d'un sirop pour la toux impossible à chasser. Je me suis remémoré les yeux bleu vif de l'inconnu que j'avais découvert dans mon reflet, j'ai essayé de réconcilier ces yeux avec mon visage. Ces souvenirs n'ont provoqué aucune douleur physique, l'esprit est doué pour oublier ce qu'il préfère ne pas se rappeler. Mais chaque pensée réveillait la peur de la douleur, la réminiscence d'événements passés que je ne voulais revivre à aucun prix ; j'étais prêt à m'isoler sur une de déserte, loin des lampes au sodium et des hommes, pour y échapper.

Un bref instant, j'ai réfléchi à cette idée, me persuadant que tout perdre était encore le meilleur moyen de conquérir ma liberté. Que ferait Bouddha ? Probable qu'il traverserait un champ boueux pieds nus en se réjouissant de cette renaissance. J'ai pensé aux vers entre mes orteils, leurs petits corps gras, gris-rose, qui se tortillaient, aussi froids que la pluie qui les nourrissait, et nous avons changé d'avis. Nous prendrions la fuite, mais pas aussi loin.

Instinctivement, comme toujours quand j'avais la frousse, je laissai mes sens partir à la dérive. C'était un réflexe, pratiquement la première leçon que j'avais apprise lors de ma formation, la première fois que mon maître avait...

... mon maître avait...

Donne-moi la vie !

... une ombre arrive...

sauve-toisauve-toisauve-toisauve-toisauve-toiSAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOISAUVE-TOI !

Avant tout, respirer, pour reprendre des forces. Le mur était mon allié. Je pouvais m'adosser et appuyer la tête. Des doigts ne sortiraient pas du mur, des griffes ne surgiraient pas de l'ombre. Je devais rester le plus possible en contact avec quelque chose de solide, pour donner le moins de prise possible aux ténèbres. J'ai imaginé un énorme chien qui aboyait, toutes dents dehors et la gueule dégoulinante de bave, assis à côté de moi, montant la garde avec loyauté quand je céderais à la fatigue. J'avais bien quelques idées, presque aussi efficaces que le chien, mais je me demandais si elles ne risquaient pas de trop attirer l'attention.

Alors que ma respiration retrouvait un rythme normal, j'ai de nouveau laissé vagabonder mes sens ; je suis parti à la pêche aux informations. L'odeur d'électricité en provenance de la voie ferrée

au-dessus de ma tête, celle de l'urine emportée par la pluie, de la bière renversée et de la poussière de mortier. Au loin, le bruit de ferraille d'un train, emportant ses passagers somnolents, un par rangée, vers la banlieue et au-delà. Un bus roulant dans une flaque alimentée par une canalisation bouchée. Une porte claquant dans la nuit. Le gémissement distant d'une sirène de police. Enfant, je trouvais le son des sirènes rassurant. J'y voyais la preuve que des gardiens entièrement vêtus de bleu veillaient sur nous, la nuit. Je n'avais jamais fait le rapprochement entre la notion de protection et les dangers contre lesquels nous étions censés être protégés. Quand les sirènes ont de nouveau résonné, je me suis demandé si elles chantaient pour moi.

Mes vêtements étaient trop légers pour la nuit. Trempés par la bruine, ils me collaient à la peau ; j'avais froid et ça me démangeait. J'avais la chair de poule et ce phénomène nous fascinait, au point de relever notre manche afin d'observer ces déformations de la peau, et les petits poils dressés au garde-à-vous, comme sous l'effet de l'électricité statique. Même le froid nous intéressait, par la place disproportionnée que nos sens lui donnaient, nos pieds gelés paraissaient bien trop grands pour l'espace qu'ils occupaient ; nos doigts gourds ressemblaient à d'énormes éclaboussures de citrouille dans nos pensées, et il nous est apparu que le corps humain était un instrument vraiment très peu fiable.

Du bacon croustillant.

Une odeur de tarte.

Le goût du sang.

Des souvenirs de...

... de...

Ferme les yeux, pas complètement, et il sera là, avec ses dents jaunes et ses yeux bleus, rivés sur toi. Mais si tu les fermes pour de bon, le sang se remettra à couler sur ta peau, à s'accumuler et à crépiter dans ton dos et sur les côtés, à te chatouiller la plante des pieds, à poisser le tissu de tes chaussettes.

Tu veux vraiment te rappeler tout ça ?

C'était bien ce que je me disais.

Ne ferme pas les yeux.

J'ai redescendu ma manche, j'ai rentré mon menton plus profondément dans mes genoux, j'ai enroulé mes bras autour de moi et j'ai replié mes pieds l'un sur l'autre.

D'autres sens attendaient leur tour pour faire leur rapport.

Un coup d'œil, vite fait, où était le mal ? Personne n'en saurait rien ; respire un bon coup et peut-être que tout ira bien, malgré les ombres ?

J'ai inspiré, permettant à l'air d'envahir mes poumons et d'apporter son lot de révélations à travers mon sang et mon cerveau. Et voilà...

L'endroit où je me tenais, recroquevillé comme un enfant, dégageait une atmosphère intense, raréfiée au niveau du sol, pas aussi lourde qu'en d'autres lieux où la vie était plus présente, plus dense, mais il subsistait des traces venues d'ailleurs, arrachées à la ville et transportées jusqu'ici par le train de banlieue circulant au-dessus. J'ai senti que l'énergie de cet endroit, telle que je la percevais, aurait tendance à se dérober, comme un oiseau effrayé, si je me montrais trop autoritaire. J'en ai tout de même tiré du réconfort, et un peu de chaleur.

Je me suis redressé et j'ai lu les graffitis sur les murs blancs ; la plupart ne sortaient pas de l'ordinaire : «J est un pédé ! » ou «P & N pour la vie ». Sauf un : un coup de pinceau orange, tout en boucles et en brusques changements de direction, que j'ai reconnu immédiatement. En le touchant, j'ai eu une sensation de chaleur au bout des doigts, de picotement aussi, comme du sable glissant

lentement. La marque d'un mendiant, délimitant le territoire d'un clan. Je constatais avec satisfaction que mes sens n'avaient rien perdu de leur acuité dans ce domaine. Peut-être s'étaient-ils même développés ? La question se posait. Bien que les avantages nous paraissent évidents, cette pensée ne m'a pas vraiment rassuré.

J'ai titubé dans le tunnel, scrutant la moindre tache de peinture, la plus petite marque sur les murs blanchis à la chaux. Des messages comme :

Ne vous laissez pas avoir par le système

ou :

Ultras

ou :

Ne léchez pas les pinceaux

se fondaient l'un dans l'autre sur la surface cimentée et peinte des briques.

Une inscription au bout du tunnel a attiré mon attention. Elle n'avait aucun des habituels pièges de protection que la plupart de ceux qui comprennent ce genre de choses utilisent afin de défendre leur territoire. Non, elle avait été écrite en lettres majuscules grossières en travers du mur, à l'aide d'une simple bombe de peinture noire. Elle disait : «FÉ MOI OMBRE SUR MUR ».

Ça m'a mis mal à l'aise, mais pour l'instant j'avais d'autres priorités, alors je n'en ai pas tenu compte. N'ayant pas de peinture à ma disposition, j'ai trempé les doigts dans la riche atmosphère de ce lieu. Ensuite, au milieu du tunnel, j'ai commencé à dessiner ma propre marque sur le mur. Alors que je traçais la forme allongée de mon propre symbole de protection contre le mal, j'ai senti que ce seul geste contribuait à me remettre d'aplomb. Ça ne valait pas un chien de garde, mais c'était mieux que rien.

Quand j'ai eu terminé, j'avais mal à la tête, et mes doigts tremblaient. Une tâche aussi insignifiante avait suffi à me vider du peu de force qui me restait. Une chaleur en moi suggérait qu'avec le temps, ce vide pourrait être comblé, et que ma faiblesse n'était pas tant due à l'épuisement qu'à l'inexpérience, comme si chacun de mes doigts venait de pousser et n'avait pas encore retrouvé son usage d'autrefois, le me suis écroulé contre le mur opposé et j'ai patienté.

Au bout de quelques secondes, la forme que j'avais dessinée s'est mise à brûler et à siffler sur le mur, ses lignes décrivant de fines spirales noires. J'ai de nouveau glissé sur le pavé et ramené mes genoux contre mon menton en frissonnant. Les tubes de lumière blanche bourdonnaient doucement au-dessus de ma tête ; je sentais leur électricité. Dans ma profession, la leçon numéro un concernait toujours l'électricité.

Décidant de prendre le risque, j'ai arraché du bout des doigts un peu de chaleur et de lumière à l'un des tubes, qui est mort alors que je le vidais de son énergie. J'en ai tiré une boule de la taille d'un petit pois qui m'a donné l'impression de tenir une allumette entre mes doigts : terriblement chaude quand j'approchais la peau de la flamme, mais pas assez puissante pour maintenir quelqu'un en vie. Ne sachant pas ce qui était susceptible de me faire le plus de mal, le froid ou le manque de force, j'ai ajouté de la lumière à la sphère et j'en ai augmenté la température de quelques degrés ; à la fin, il n'est resté qu'un tube d'allumé, à chaque extrémité du tunnel. Après un tel effort, j'étais en nage, essoufflé, et j'avais de méchants bourdonnements dans les oreilles, mais je me retrouvais avec une réserve de lumière blanche de la taille d'un petit ballon de football. Je me suis étendu sur le sol et me blotti contre elle, comme s'il s'agissait d'un sac rempli d'or pur, sentant sa chaleur pénétrer en moi et sécher un peu mes vêtements ; j'ai fermé les yeux.

Nous n'avions pas envie de dormir, nos pensées s'emballaient, nos sens s'aventuraient aussi loin que possible, dans la course précipitée d'un rat sous la rue, dans le nez reniflant d'un renard des

villes à la queue en piteux état, alors que nous nous efforcions d'identifier toutes les formes de vie autour de nous. Mais j'étais fatigué, trop pour me soucier de nos désirs. J'avais besoin de dormir. J'ai senti mes yeux tomber, telle la lame du bourreau.

LE GOÛT DU sang.

Des dents jaunes et des yeux bleus, faibles et humides.

Donne-moi la vie donne-moi la vie donne-moi la vie donne-moi la vie

DONNE-MOI...

Pas vraiment reposant.

UNE SIRÈNE AU loin, des voitures. Quelqu'un était de sortie cette nuit, à la recherche de quelqu'un d'autre ; se traînant dans les égouts, parlant aux pigeons, empruntant son odorat au renard orange en quête d'un hamburger pour le dîner.

L'EXPÉRIENCE DU SOMMEIL ne nous a pas convaincus. Nos rêves se mêlaient à notre réalité, le monde nous est apparu à travers un voile bleuté. J'avais toujours aimé les nuits comme celles-ci, quand la pluie bouillonnait dans le caniveau. Après, tout paraissait propre et net, et l'esprit était libre de courir le monde sans que le brouillard de l'activité humaine ne vienne entraver la vision vagabonde. Les pensées se passaient de mots.

Je n'avais probablement dormi que quelques heures. Au réveil, la chaleur entre mes mains avait regagné les tubes au néon qui avaient retrouvé leur blancheur agressive. À la périphérie de mes sens, j'ai été distrait par un léger bruit d'eau qui gouttait.

À une extrémité du tunnel, la marque orange des mendiants dégoulinait du mur, comme d'un nez en sang. Le liquide s'accumulait dans une fissure du mur, avant de déborder et de couler goutte à goutte à un rythme régulier dans une flaque sur le sol. J'ai regardé mon propre symbole de protection, le tourbillon de peinture brûlée à l'autre extrémité du tunnel, et j'ai constaté qu'il commençait, lui aussi, à montrer des signes de détérioration sur les bords, les lignes de force scintillant comme si elles se trouvaient prises dans une brume de chaleur, le bas se liquéfiait déjà.

Je me suis hissé sur mes deux pieds, qui m'ont immédiatement fait savoir qu'ils n'avaient pas l'intention de coopérer, et m'ont élancé avec une douleur sourde en guise d'argument. Le sang et la boue s'étaient mélangés et formaient une tache d'un brun terne. Boitillant jusqu'au bout du tunnel, j'ai scruté le noir. Il faisait encore nuit, à moins qu'il ne s'agisse de cette heure du matin, avant que, des ténèbres, n'émerge une forme à l'horizon. La pluie donnait tout ce qu'elle avait, grêlant le sol de minuscules cratères argentés, et transformant la chaussée en un ruban d'ébène poli où se reflétaient néons rose-orange et flaques brillantes.

J'ai laissé mes sens vagabonder, et je me suis senti mal à l'aise ; un frisson m'a parcouru la peau, le froid n'était pas seul responsable. Il y avait une odeur perceptible à travers la pluie, une agression pure et simple des sens, une puanteur qui se forçait un passage jusqu'à l'arrière du nez et activait tous les récepteurs en même temps, submergeant le cerveau d'un si grand nombre d'informations qu'il était dans l'impossibilité de déchiffrer les composantes de cette odeur et d'isoler la pelure d'orange du carton humide, par exemple. C'était l'odeur, chaude et humide, de déchets laissés à l'abandon, qui avaient eu le temps de pourrir et de se décomposer, dans un endroit sombre et étouffant ; et maintenant cette odeur avait été relâchée dans la nature. Et elle devenait de plus en plus forte.

J'ai tendu l'oreille, à l'affût de camions poubelles, d'éboueurs ou de pilleurs d'ordures.

Rien.

Juste le lent sifflement de la peinture en train de fondre et le crépitement de la pluie.

Je n'avais pas de tendances paranoïaques, mais l'expérience récente m'avait fait voir les choses sous un jour différent. Il semblait improbable que la peinture puisse brusquement fondre et que l'air

sente les ordures (non, quelque chose de pire que les ordures, un ton au-dessus d'IIIS l'échelle de l'écœurement) sans qu'il y ait un lien direct, et forcément déplaisant. Je me suis détourné de la puanteur et me suis mis à le «verser le tunnel aussi vite que mes pieds meurtris me le permettaient. J'ai débouché sous la pluie et me suis livré pleinement à elle, la laissant me couler dans les yeux et les laver des vestiges du sommeil ; alors que le reste de mes sens se manifestait et me signalait...

... l'odeur d'ordures...

... le goût de l'humus...

... le contact de la pluie...

... la rue déserte aux ombres étranges...

... des bruits de pas...

... la sécheresse de l'ozone, chaud, de plus en plus proche, de plus en plus fort...

J'ai commencé à courir, maladroitement, chaque réception sur la plante des pieds me rappelant que le corps humain était supporté par une surface proportionnellement très petite par rapport à son poids. Nous avons décidé qu'il s'agissait d'une forme assurément ridicule pour s'incarner. Et dire que cette espèce avait conquis le monde. Ridicule.

Il eut un bruit dans la rue derrière moi, comme des journaux balayés par le vent sur le sable. J'ai couru, oubliant soudain la douleur ; j'étais avant tout pris d'une envie d'être ailleurs, et vite. Le bruit est devenu plus fort, et l'odeur l'a imité, accompagnée par un grondement sourd, rappelant un antique moteur diesel avant qu'il n'explose dans un nuage de vapeur.

Apercevant une impasse pleine de sacs-poubelle et de flaques huileuses entre deux maisons, je me suis précipité vers le mur du fond. Quelque part, le fait d'être pris au piège me rassurait. Je n'avais aucun moyen de m'échapper, mais ce qui me poursuivait n'avait qu'un moyen d'arriver et je pouvais l'affronter comme il le fallait, le dos à l'abri des griffes et des dents jaunes. Je me suis retourné, m'adossant à une haute porte en bois qui menait vraisemblablement dans le jardin de quelqu'un. J'ai étiré les doigts de chaque main, m'armant du courage que me donnait l'assurance d'une surface solide derrière moi, et j'ai commencé à prendre des forces. C'était lent, trop lent, je manquais de pratique récente, je n'en avais pas eu besoin depuis des années ! Pourtant, je ne me suis pas découragé et, petit à petit, l'air s'est épaissi jusqu'à m'envelopper dans une sorte de champ de force ; les murs ont semblé onduler autour de moi. J'attendais mon agresseur de pied ferme, quel qu'il soit. Je ne croyais pas aux coïncidences. Pas cette nuit.

Au bout de la ruelle, rien. En faisant un effort, j'ai enfin entendu un léger *cling, cling,* puis un bruit qui évoquait une épaisse préparation pour gâteaux lapée bruyamment du fond d'un saladier. Puis ça s'est arrêté, et il n'y a plus eu que ma respiration et la certitude (je n'étais pas fou) d'être observé.

Je n'ai pas bougé. Si cela devait tourner à la guerre psychologique entre moi et ce qui se trouvait là dehors, j'étais prêt à rester planqué au fond de ma ruelle jusqu'à l'aube ou au crépuscule, plutôt que de m'exposer à un danger inconnu.

J'ai brusquement levé la tête quand une paire de pigeons a pris son envol depuis une gouttière proche. L'espace d'un instant, j'ai envisagé d'emprunter leurs yeux pour partir en reconnaissance, mais j'ai décidé de ne rien faire. Rester debout était déjà bien assez difficile, alors faire plusieurs choses en même temps était hors de question.

J'ai attendu.

Une minute s'est écoulée, peut-être dix, je ne savais pas, ça m'était égal, et avec l'adrénaline sécrétée par mon système nerveux, il y avait peu de chance que j'obtienne une estimation correcte.

Une boîte de conserve a roulé avec un bruit de ferraille sur le sol de la ruelle. J'ai regardé les sacs-poubelle jetés contre un des murs sur le côté. L'un d'eux était fendu, et son contenu s'était

répandu dans la flaque croupissante dans laquelle j'avais marché en arrivant. Des paquets de chips déchirés et des peaux de bananes flottaient dedans ; des mouchoirs en papier usagés, des rouleaux de papier toilette, des emballages de plats cuisinés, des torchons de cuisine tachés, l'anse cassée d'une tasse, du papier aluminium, du film alimentaire froissé, des cartons de jus d'orange et des briques de lait demi-écrémé compressées, tout cela s'était déversé hors du sac et, lentement mais sûrement (et sans explication), commençait à frémir comme du pop-corn dans la poêle.

L'effroi a pointé le bout de son doigt pâle dans ma direction et a mis une suggestion. Je savais ce que c'était. Ç'avait été trop facile.

Vieux sacs en plastique, pubs déchirées et boîtiers CD cassés continuaient de bondir à travers la déchirure dans le sac-poubelle, l'élargissant au passage, afin de permettre à plus d'ordures de se répandre. Elles ont tremblé sur le sol de la ruelle, puis, les plus légères en premier (cabas emportés par le vent, vestiges d'emballages de jambon ou de fromage), elles ont commencé à s'élever, comme si la pesanteur n'était qu'un engouement passager. Puis est venu le tour des ordures plus lourdes (la boîte en carton qui avait contenu une radio portable, une moitié de citron, une écorce d'orange se déroulant en un seul morceau, intacte, tel un serpent). Je les ai regardées sortir du sac déchiré, les feuilles de film alimentaire se défroissant et s'étalant à mesure qu'elles montaient, les emballages de pain de mie gonflant telles des montgolfières et prenant de la hauteur, sans précipitation, ni rien de théâtral, le tout accompagné par le sifflement et le bruissement de vieux détritus.

Toutes les ordures partaient dans la même direction : une ombre à l'angle d'une des maisons, là où le mur rencontrait le tuyau de descente. Chaque élément a semblé se mêler à la silhouette de l'ombre, un paquet de chips et du papier alu reflétant la lumière depuis ce qui pouvait être un bras, une fine couche de carton faisant peut-être office de ventre. On aurait dit quelque gargouille organique, des membres de laquelle gouttait un étrange liquide à base d'ordures. Immobile, patiente, aux traits grossiers.

Puis la gargouille a tourné la tête, et les braises mourantes de deux mégots de cigarettes ont rougeoyé dans ses yeux. Quand elle a expiré, de la fumée est sortie par son nez, l'extrémité cassée d'un tuyau d'échappement ; quand elle a levé un bras du mur auquel il était accroché, sa patte s'est détachée avec le bruit de succion d'un chewing-gum longuement mâché, et ses griffes ont brillé de l'éclat de fragments de vieilles boîtes de Coca et de soupe, tranchants comme un rasoir. Ses cuisses étaient composées de vieux tuyaux laissés par des ouvriers après une réparation sur une conduite d'eau, son ventre était recouvert de morceaux de fer-blanc et de carton usagés, de panneaux de signalisation cabossés et de caisses abandonnées, afin de créer une cuirasse à ce mastodonte. Je pouvais sentir, et même voir (à travers des fissures dans la surface), un cœur de fruits pourris, de trognons de pommes, de chips, de restes de hamburgers et de repas chinois à emporter, le tout concentré dans une masse brune sous son armure extérieure, comme un ventre sans peau. Quand la gargouille a ouvert la bouche, j'ai constaté que ses dents provenaient du verre réfléchissant d'une bouteille cassée. Son visage était recouvert de papier journal et de vieux magazines. Sur ses bras brillait une couche de papier alu, et ses ailes étaient deux fins voiles de film alimentaire qu'elle a soulevés en produisant un petit bruit sec. Les articulations étaient liées entre elles dans tout le corps par du câble électrique, en guise de tendons. Alors qu'elle se cramponnait au mur au-dessus de ma tête, exploitant l'adhérence que le chewing-gum donnait à ses pattes, les ordures issues du sac déchiré ont colonisé sa chair, se répartissant en travers de son dos cambré, s'enroulant autour de la pliure de l'articulation du genou. Si j'avais eu affaire à une créature vivante, j'aurais dit qu'elle ressemblait à une hyène géante, plus grande qu'un homme, féroce et prête à bondir. Mais il ne s'agissait pas d'un être vivant et son souffle chaud trahissait la magie qui était à l'œuvre : c'était un

nettoyeur.

Tout avait été trop facile.

J'aurais dû me douter que quelque chose de ce genre arriverait tôt ou tard. J'avais juste fait preuve d'un peu trop d'optimisme en comptant sur plus tard.

Il a écarté ses mâchoires de verre, laissant voir sa langue en papier de verre pourrissant et, dans un chuintement, il a expulsé un jaillissement de gaz d'échappement noir. Les dernières pailles en plastique cassées et les dernières ampoules grillées se sont élevées depuis le sol de la ruelle et sont allées rejoindre le corps du nettoyeur, le rendant plus grand, plus fort. Je l'ai vu faire le gros dos ; ses ailes en film alimentaire ont scintillé sous la pluie, tandis qu'avec le sifflement d'un carburateur rendant l'âme, il tendait ses griffes en fer-blanc en direction de mon visage, prenant appui sur ses pattes arrière avec la ferme intention de m'arracher la tête.

Plus qu'une décision consciente, mon instinct m'a sauvé la vie.

J'ai libéré la réserve d'énergie que j'avais accumulée et elle a frappé le nettoyeur de plein fouet à mi-parcours, le projetant en arrière, contre le mur, dans une explosion de journaux sales et d'éclaboussures organiques. Il s'est écroulé dans la ruelle, formant un amas de papier alu et de film alimentaire déchiré. J'ignorais si cela suffirait à l'arrêter définitivement, et ça ne m'intéressait pas de le découvrir. En outre, j'étais persuadé du contraire, alors, sans demander mon reste, je me suis retourné et j'ai fait céder le verrou de la porte donnant sur le jardin d'un coup d'épaule, puis je me suis éclipsé. Derrière moi, le nettoyeur s'est redressé sur ses postérieurs, les vestiges déchirés de don derme revenant envelopper sa chair ; reniflant bruyamment à travers son nez rouillé, il s'est mis en chasse.

J'ai traversé la pelouse détrempée en courant, puis j'ai escaladé le mur au fond du jardin sans regarder derrière moi et j'ai entamé la longue descente vers la voie ferrée, sur les fesses, une partie de mon anatomie qui, comparée à mes pieds, avait moins eu à souffrir jusqu'à présent. Je me suis déchiré la peau et les vêtements aux fougères et aux Caddies cassés qu'on semblait immanquablement devoir trouver dans les tranchées des voies ferrées ; je me suis piqué aux orties, et une famille de rats a couru se mettre à l'abri sur mon passage destructeur. J'ai atterri brutalement sur le ballast et je me suis étalé de tout mon long, me rattrapant à l'un des rails, lisse et argenté sur le dessus, enveloppé d'une épaisse couche de rouille sur les i nies. J'avais cru souffrir dans la descente, mais me relever a été une épreuve encore plus pénible : chaque muscle me hurlait son indignation, aucun centimètre de ma peau n'avait été épargné, coupure, bleu ou bulle enflée de chair irritée. J'ai boitillé le long de la voie, dans cet espace boueux où le ballast rencontrait la pente, sans me soucier d'où me portaient mes pas, tant que c'était ailleurs. Les nettoyeurs ne rôdaient pas au hasard dans les rues de Dulwich, ils avaient un but bien précis, ils suivaient des instructions, et il ne faisait aucun doute que, cette nuit, ce monstre en avait eu après nous. Derrière moi, j'ai entendu le cri de la créature en chasse, un son évoquant le hurlement des freins d'un autobus fatigué. Je n'ai pas eu le courage de regarder par-dessus mon épaule, mais j'ai continué à marcher le long des rails.

***

DIFFICILE D'ÉVALUER QUELLE distance j'ai parcouru. Je ne me suis arrêté qu'en arrivant dans une gare : North Dulwich. Elle était fermée ; les lumières sur ses hauts murs de brique jaune projetaient des ombres curieuses. Je me suis traîné sur le quai, à l'abri de ses portes massives ; que les caméras de surveillance m'observent, ça m'était bien égal. Je me suis allongé sur le dos, avec une folle envie de m'apitoyer sur mon sort. Je tremblais comme une feuille et j'avais mal partout.

Quand j'ai respiré de nouveau normalement et que le feu sous ma peau s'est réduit à une douleur sourde, nous nous sommes lancés dans un examen complet de notre corps, appréciant la forme et la

pression de chaque coupure, de chaque bleu. Nous étions étrangement fascinés par ce corps, par sa réalité, même si l'indignité de la souffrance nous horrifiait. Nous sentions la surface de béton froid et dur sur laquelle nous étions étendus, et la pluie froide sur notre visage, que séchait le vent soufflant le long de la voie ferrée. Pendant un moment, la déferlante de sensations en provenance de tout notre corps, du moindre nerf de notre peau, la chaleur de nos muscles, la sécheresse de notre langue, l'humidité de nos cheveux, le saignement léger de nos écorchures et la douleur de nos contusions, tout cela nous a paru si réel, si vivant. Nous avons même eu envie d'en rire, même si je me suis demandé s'il n'aurait pas été plus sage d'en pleurer.

Puis j'ai senti les ordures.

Faisant preuve d'une détermination sans faille, je me suis relevé, mais, titubant vers la sortie fermée, j'ai pris conscience de ma faiblesse et je me suis appuyé contre la porte pour une seconde de répit. J'ai chuchoté des mots implorants à la serrure et je l'ai caressée du bout des doigts jusqu'à ce qu'elle cède en émettant un petit bruit sec. J'ai tiré sur la lourde porte alors qu'au-delà du cercle de lumière venaient d'apparaître les braises rougeoyantes des yeux du nettoyeur. Il a surgi des ténèbres, plus imposant que jamais, les éclats de verre glanés sur le talus brillant sur sa peau, formant une mosaïque digne des bijoux de la couronne.

J'ai quitté la gare en chancelant, et il m'a suivi. La Seconde de répit que je m'étais accordée m'avait donné l'occasion de réfléchir, de me souvenir. Je savais ce dont j'avais besoin. Il ne m'a pas fallu longtemps pour tout trouver, dans les rues étroites qui montaient depuis la gare.

D'abord, le couvercle d'une poubelle noire, marquée «Appt 5 » à la peinture jaune. Ensuite, une rangée de poubelles à roulettes, devant une pharmacie, dans une rue commerçante. Dieu soit loué, elles n'étaient pas trop pleines. Le nettoyeur n'était pas très loin derrière moi, mais il était trop gros pour courir aussi vite que la peur pouvait nous porter, même s'il n'allait pas abandonner pour autant.

J'ai regardé à l'intérieur de toutes les poubelles à roulettes, vérifiant qu'aucune d'elles ne contenait un sac déchiré, et cette nuit, la chance était de mon côté : toutes semblaient propres. J'ai tenu le couvercle que j'avais emprunté à l'appartement 5 comme un bouclier, poussant ma main droite aussi loin que possible à travers la poignée, jusqu'à ce qu'elle soit au niveau de mon poignet, calée contre mon bras. Quand j'ai été enfin prêt, la créature était en vue, trottinant dans l'eau de pluie qui dévalait la pente, au milieu de la route, avec la détermination sans faille d'un crotale traversant le désert.

Avec la pluie coulant sur mon visage, s'infiltrant dans mes vêtements et, je l'espérais, chassant un peu de cette puanteur, je me suis retourné pour affronter le monstre.

Nous avons observé son approche avec curiosité, le soin avec lequel il avançait vers nous, son acharnement à accomplir sa mission, nous semblait presque dommage de devoir le détruire, tant nous aurions pu apprendre de sa structure, de sa forme de vie, mais notre préservation avait la priorité.

Alors qu'il avançait, j'ai brandi mon couvercle de poubelle. Il progressait plus prudemment que je ne m'y attendais et, avant de me rejoindre, il s'est arrêté, a levé le museau et poussé un cri étrange, comme le bruit de pneus usés dérapant sur une route humide. Il a recommencé deux fois, puis il est tombé à quatre pattes et a dardé les braises rouges de son regard sur moi. J'avais l'impression que, si je clignais des yeux, il bondirait. J'ai soudain pris conscience de mes propres yeux et du besoin de cligner, comme si, en y pensant, la partie de mon inconscient qui contrôlait cette action avait cessé de fonctionner, et que chaque battement de paupières et chaque souffle devait faire l'objet d'un effort conscient. Mais le monstre n'était toujours pas passé à l'attaque, et j'ai mis trop longtemps (c'en était presque embarrassant) à comprendre pourquoi. Par son cri strident, il n'avait pas cherché à me défier, ni à exprimer sa souffrance : il avait appelé des renforts.

J'avais l'air malin.

J'ai parcouru la rue du regard, à la recherche d'une source de chaleur et j'ai trouvé mon bonheur accroché à la surface humide de l'enseigne verte et blanche de la pharmacie. Levant la main, je l'ai attirée au bout de mes doigts et je l'ai modelée jusqu'à former l'équivalent d'une petite pièce d'un penny. L'enseigne, vidée de son énergie, a vacillé et gémi d'indignation. Je me suis tourné vers le nettoyeur. Il a senti mes intentions et s'est agité avec inquiétude, puis il s'est redressé un peu, faisant jouer les griffes de métal de l'une de ses pattes et émettant des bouffées de fumée. J'ai pincé le penny entre le pouce et l'index, et il a disparu. Pendant une seconde, il ne s'est rien passé. Puis les braises dans les yeux de la créature ont rougeoyé plus fort, avant de briller d'un éclat jaune et de prendre feu. Les flammes se sont attaquées au papier journal de sa tête et se sont enfoncées dans la masse humide, des étincelles creusant à l'intérieur de son crâne jusqu'à atteindre la cendre et le papier secs qui formaient le plus gros de son museau.

Il a hurlé avec la force d'un millier de crissements de freins quand les flammes ont jailli de l'armature de câble électrique et de vieille corde à linge qui avait maintenu sa tête en place, sortant par le nez, la bouche, les yeux et les oreilles ; elles se sont propagées le long de la corde sèche qui lui servait de colonne vertébrale et ont fait fondre ses ailes, liquéfiant et noircissant le film alimentaire, transformé en plastique chaud dégoulinant sur le sol. Le feu est apparu entre les plaques en métal de son ventre, a chauffé au rouge les articulations des genoux et des coudes ; ses doigts griffus ont craché de vilaines étincelles, le chewing-gum des coussinets de ses pattes a fondu en dégageant une odeur douceâtre, des bouffées de vapeur ont fait éruption sur tout son corps...

Mais ça n'a pas suffi à le tuer.

Avec un rugissement furieux, il s'est dressé sur ses pattes de derrière, a cambré son dos embrasé et s'est élancé.

J'ai accompagné son mouvement en mettant un genou à terre et en levant le couvercle de poubelle au-dessus de la tête pour me protéger, et je me suis préparé pour l'impact. Sa masse imposante a masqué la lumière ; son odeur m'a piqué les yeux, m'a noué l'estomac et mon ventre a été parcouru de frissons. Au moment du choc, j'ai eu l'impression de recevoir des briques sur la tête au cours d'un tremblement de terre. J'ai rentré le menton dans la poitrine, je me suis voûté et j'ai mis les bras au-dessus de la tête, avec le couvercle de poubelle en travers. Autour de moi, il pleuvait des ordures, et une fine volute de fumée s'élevait dans l'obscurité. J'ai entendu un gémissement faible et j'ai jeté un coup d'œil de sous mon bouclier. Le nettoyeur était couché sur le flanc, il lui manquait un bras et un petit trou ornait sa poitrine. Les détritus arrachés dans l'impact avec mon bouclier étaient répandus autour de lui. Je me suis relevé en chancelant, j'avais la tête qui tournait, j'étais encore sous le choc ; j'ai levé le couvercle de poubelle dans sa direction. Il s'est retourné et s'est relevé à son tour, bougeant maladroitement, visiblement déséquilibré. Il a craché de la fumée et des cendres et s'est jeté sur moi. Cette fois, j'ai haussé le bouclier bien haut au-dessus de ma tête et j'y ai mis tout ce qu'il me restait de force, jusqu'à ce que le plastique me brûle la peau. Alors que le nettoyeur se dressait, me dominant de toute sa hauteur, presque au niveau des fenêtres à l'étage des maisons qui nous entouraient, j'ai poussé le couvercle vers lui.

Il a rugi, le son strident d'une centaine de Klaxons et a abattu une de ses pattes sur le couvercle de poubelle avec la force d'un boulet de démolition. La violence du choc a failli me faire perdre l'équilibre. Autour de mon bouclier, il y a eu un déluge d'étincelles orange vif en forme de parapluie, et il a plu des détritus. Le monstre a reculé, en proie à une souffrance atroce, se cramponnant aux vestiges de sa patte fracassée. Profitant de la diversion que me valait ce qui passait pour de la douleur chez une telle créature, je me suis débarrassé de mon bouclier et je me suis jeté sur mon

adversaire. D'un coup-de-poing, j'ai transpercé un morceau de carton au niveau de son bas-ventre et j'ai enfoncé le bras dans la masse gluante, chaude et pourrie de sa poitrine. Les flammes léchaient ma manche alors que mon bras remontait dans son ventre, jusqu'aux épaules ; des bouts de métal coupants, qui semblaient flotter à l'intérieur du cœur fétide de nourriture en décomposition, et d'autres restes, m'ont tailladé la peau. Mes doigts se sont refermés sur quelque chose de petit qui paraissait gelé ; au même moment, le nettoyeur, chancelant de manière précaire sur un seul pied, a utilisé l'autre pour me donner un coup qui m'a envoyé voltiger sur la chaussée, dans une averse de déchets organiques et de carton.

Il se tenait devant moi, les entrailles ruisselantes, la tête fumante, alors que la pluie finissait d'éteindre l'incendie dans ses yeux. Il semblait désorienté. Son regard s'est arrêté sur mes mains, dégoulinantes du liquide noir et poisseux de la créature, et entre lesquelles je tenais une boule de papier froissé, glacée au toucher. Je l'ai dépliée. Sous le gribouillage de symboles, invocations et incantations au feutre noir, j'ai vu les mots :

... initiative locale...
... poubelles pour le tri sélectif des ordures...
... ramassage lundi, jeudi...
... verre, fer-blanc, papier et tous déchets organiques...
... un environnement de qualité...
... pour les habitants de...

L'encre avait commencé à couler à cause de la pluie. Le nettoyeur a hurlé de sa voix étrange, mécanique et métallique. Je me suis relevé péniblement. Mes yeux sont tombés sur les poubelles à roulettes, toujours ouvertes. Le monstre m'a imité. Il a commencé à courir, prêt à me couper la route. Je me suis précipité à mon tour, le morceau de papier glacé humide entre mes doigts. Au moment où j'approchais de la poubelle la plus proche, le nettoyeur s'est élancé pour fermer le couvercle et je me suis brusquement retrouvé piégé entre le conteneur et la masse du monstre qui brûlait toujours. J'ai fermé les yeux instinctivement, me préparant à être broyé, et j'ai jeté la boulette de papier dans la poubelle.

Il y a eu une détonation, puis une soudaine sensation de chaleur, enveloppante. J'ai entendu le bruit de la pluie, et une sorte de bruissement ; j'ai senti un liquide poisseux couler doucement à l'arrière de mes jambes, de vieux journaux m'effleurer et me chatouiller, des bouts de plastique voltiger autour de moi, alors que le nettoyeur s'effondrait. Sa peau en carton a glissé de sa chair pourrie avec un grand floc humide, ses ailes ont flotté doucement jusqu'au sol, telles des plumes d'anges ; des morceaux de tuyaux ont glissé hors de sa masse, telles les entrailles d'un poisson qu'on vient de vider. Les braises de ses yeux se sont éteintes, les mégots de cigarettes tombant avec de tristes petits *ploufs ploufs* sur le sol trempé.

Je me suis adossé à la rangée de poubelles, oubliant de respirer le temps que les rafales de détritus se calment autour de moi. Le vent a emporté quelques sacs en plastique à l'autre bout de la rue. Une houle de papier journal compressé a roulé dans le caniveau et s'est coincée dans la grille d'une bouche d'égout. Quelques braises finissaient de brûler dans une flaque, une boîte de Coca écrasée a rebondi bruyamment contre le mur. J'ai soulevé le couvercle de la poubelle de quelques centimètres et j'ai regardé à l'intérieur. Les inscriptions sur le bout de papier, les symboles d'invocation et d'autorité qui constituaient le noyau de toute construction et le cœur de la créature, brûlaient doucement, inoffensifs et sous contrôle.

J'ai laissé tomber le couvercle et je me suis retourné ; la valse des déchets continuait autour de moi, à hauteur de genou. Au bas de la côte, à quelques centaines de mètres, une voiture était garée en

travers de la rue. Elle n'avait pas été là auparavant. Un homme est descendu du côté passager. Puis deux autres sont sortis à l'arrière, imités par le conducteur, probablement une femme, difficile à dire avec cette lumière. Ils ont commencé à marcher vers moi. Les renforts. Ils avaient entendu les hurlements du nettoyeur.

Je me suis appuyé contre la poubelle et j'ai plissé les yeux, luttant pour garder le contrôle. Nous étions fatigués, nous avions mal et nous étions en colère. Nous n'étions pas venus pour ça ; les choses n'étaient pas censées se passer ainsi, ce n'était pas le genre de vie que nous voulions. Rien, absolument rien, ne se déroulait comme prévu.

J'étais trop épuisé pour m'en faire.

Nous avons ouvert les yeux sur un monde bleu vif ; le feu électrique.

Nous avons avancé à travers les ordures et les restes tourbillonnants du monstre. Écartant les bras, nous avons laissé le feu bleu courir entre nos doigts. C'était si bon, si facile ! Nous étions transportés de joie.

— Qui êtes-vous pour vouloir nous combattre ? avons-nous crié en direction des hommes qui s'approchaient. Pensez-vous vivre assez longtemps ?

Ils se sont immobilisés, hésitants, avant de reculer au milieu de la route ; sans le feu qui brûlait derrière mes yeux, je me serais probablement assis par terre, parmi les ordures. Laissant les flammes bleues, magnifiques, intenses, nous envelopper, nous les avons de nouveau interpellés :

— Êtes-vous donc incapables de savourer cette vie qui est la vôtre ? Ne comprenez-vous pas que chaque souffle vaut la peine d'être vécu, que chaque moment mérite d'être dansé au rythme des battements de votre cœur ? N'avez-vous pas vu le feu qui brûle dans chaque vision ?

Nous avons serré les doigts de manière à peine perceptible, formant un poing. Au-dessus de nous, les lampes ont explosé, les alarmes antivol sur les côtés des magasins ont sauté, dans une grêle de fragments de métal, l'eau dans le caniveau a commencé à gargouiller, elle a serpenté, tourné comme si elle était aspirée dans un tourbillon.

— Si de la vie vous n'êtes capables que de voir la fin, alors joignez-vous à nous !

C'était tellement facile, maintenant que nous étions disposés à essayer. Le pouvoir. Quel bonheur ! Ce mot brillant et sacré que nous n'avions pas osé chuchoter depuis que j'avais rouvert les yeux. La magie des rues, *mes* rues, notre magie...

Des lumières se sont allumées dans les maisons. Des voix se sont élevées. Des alarmes de voitures se sont mises à hurler. Après tout ce que j'avais déjà eu à supporter aujourd'hui, il n'était pas question que je me laisse capturer. Nous voulions qu'ils débarrassent le plancher.

Ils ne semblaient pas vouloir s'attarder non plus. Ils ont battu en retraite, avant de tourner les talons et de se précipiter vers leur véhicule. Ils sont montés à bord et ont démarré. Nous avons laissé le pouvoir nous glisser entre les doigts, même si je savais que, d'une simple pensée, j'aurais si facilement pu saboter leurs freins ou briser leurs vitres, ou encore tordre leur tuyau d'échappement ou mettre le feu à leur réservoir ; nous savions que nous avions cette force en nous, ç'aurait été si simple, si facile de juste...

J'ai laissé s'échapper la magie qui s'était accumulée entre mes doigts. Mon cœur battait à tout rompre. Il y en avait trop ; en ne la laissant pas s'enflammer, j'étais bon pour un sacré mal de tête. À l'intérieur, je savais que nous adorions ça. Nous savourions ce feu entre nos doigts, nous nous réjouissions de cette victoire contre le monstre, nous aimions la pluie et les ordures, la nuit et le bruit, et jamais nous n'y renoncerions.

Un premier riverain est apparu à sa fenêtre.

— Bon sang, mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? cria-t-il.

J'ai fait demi-tour et j'ai disparu dans la nuit.

C'ÉTAIT LA PREMIÈRE nuit.

À la fin de toute cette histoire, je regretterais le calme de ces heures passées à Dulwich.

J'AVAIS CINQUANTE LIVRES volées en poche. Je suis resté assis sur un banc jusqu'à l'aube, un tableau gris virant lentement du monochrome à la couleur à l'est. Je n'ai pas eu longtemps à attendre. Dormir était hors de question, nous n'allions pas laisser notre esprit se reposer et nos yeux se fermer, même si j'en avais terriblement envie.

Au lever du soleil, j'ai pris le premier bus qui se présentait, en direction de la première station de métro que j'ai pu trouver. L'homme derrière le guichet ne pouvait pas voir mes pieds nus, il ne m'a donc pas posé de question. Mais je savais que je puais et que j'avais toujours l'air débraillé, parce que malgré la vitre en plastique qui nous séparait, il a eu un mouvement de recul quand je me suis approché.

Je me rends compte à présent qu'il était la première personne à qui j'adressais la parole depuis deux ans et demi. L'édition du jour de *Métro,* récemment mise en place sur le présentoir à journaux à l'intérieur de la station, m'a renseigné sur la date ; l'homme derrière le guichet s'est chargé de la conversation.

La date aurait dû m'horrifier.

Mais je suppose que la nuit m'avait donné le temps de réfléchir et de me résigner au pire ; je me suis presque senti soulagé en découvrant qu'il ne s'était pas écoulé plus de temps depuis la dernière fois où j'avais eu un journal entre les mains.

L'homme vendant les tickets a dit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— *Une Oyster card*[1].

— Ça va ?

— J'ai eu une nuit agitée.

— Une *Oyster card,* c'est ça ?

— Avec une recharge mensuelle, zones un à six.

Il m'a annoncé un prix que j'ai trouvé proprement scandaleux, ces deux dernières années n'avaient pas été tendres avec l'inflation. Mais nous n'allions pas nous soucier du coût des transports, pas à ce stade.

— Qu'est-ce que je peux acheter avec ce que j'ai ? ai-je demandé, glissant les cinquante livres dans le creux couleur cuivre entre nous.

Il m'a donné une recharge hebdomadaire, et très peu de monnaie. J'espérais qu'une semaine suffirait.

Les commerces n'ouvriraient pas avant deux heures. Je suis descendu sur le quai. L'escalier roulant était chaud, les rainures des marches me procurant une sensation curieuse entre les orteils. J'ai courbé les pieds au bord des marches. Puis, comme cette sensation avait éveillé notre curiosité, nous avons refait un aller-retour, laissant traîner nos doigts le long de la surface en métal poli entre les deux escaliers, ou nous appuyant contre la main courante en caoutchouc noir qui avançait à une vitesse légèrement différente de celle de l'escalier lui-même, tirant notre corps plus vite que ce dernier ne pouvait nous transporter.

Je suis monté à bord du premier métro du matin, presque vide, voyageant en direction du nord, sous la Tamise. Je suis sorti à la station de Great Portland Street et j'ai remonté Marylebone Road. Même de si bonne heure, avec le soleil envoyant des reflets gris-argent et or sur la chaussée humide, il y avait déjà de la circulation. Les voitures s'arrêtaient tous les cent mètres, attendant une

hypothétique vague verte. Sur Marylebone High Street, les maisons étaient grandes, en pierre pâle ou en brique rouge, avec de hautes fenêtres et d'imposantes portes en verre. Parfois, des devantures occupaient le rez-de-chaussée. La rue se réveillait petit à petit, les camions qui venaient de décharger leurs marchandises dans les supérettes évacuaient lentement les lieux alors que le système de rues à sens unique commençait à déverser ses premiers véhicules vers le sud, en direction du West End. Sur le trottoir, les gens m'évitaient. Je n'étais pas beau à voir, mais apparemment pas assez menaçant pour justifier un appel à la police. J'avais l'air inoffensif. Je respirais l'humilité et une folie bon enfant. On m'a fichu la paix.

J'ai campé sur le trottoir, comme un mendiant, devant le magasin qui m'intéressait, jusqu'à l'heure de l'ouverture. Alors que j'entrais, le jeune vendeur (un nouveau, probablement : il n'avait pas été là lors de ma dernière visite) m'a lancé un regard curieux.

C'était l'une de ces boutiques qui vend des articles d'occasion au profit d'une organisation caritative, l'une des plus grosses en son genre. J'ai ignoré les livres d'occasion, les vieux réveille-matin et les robes de toutes tailles récemment revenues de chez le teinturier, pour aller directement au rayon des chaussures. Je n'avais jamais vu créatures plus bosselées et plus aplaties. Exactement ce que je cherchais.

J'ai essayé une paire de chaussures de sport qui avaient jadis été d'un bleu et blanc éclatants. Aujourd'hui, le bleu avait pâli et le blanc avait tourné au gris sale. Elles étaient toujours confortables, mais la semelle était suffisamment usée pour que je sente la texture de la surface sur laquelle je marchais. Les lacets n'étaient pas assortis, et le col à l'arrière d'une des chaussures était déchiré. Elles étaient parfaites. Je les ai achetées. Avec la monnaie, je me suis offert un petit-déjeuner composé de bacon croustillant, d'œufs nageant dans le beurre, de gaufres de pommes de terre essentiellement à base de poudre blanche au goût de carton, de saucisses à l'allure suspecte, de haricots blancs à la sauce tomate trop cuits, et de thé. La nourriture des dieux. Sur notre langue, une explosion de sensations et de souvenirs, un délice comme nous n'en avions jamais connu. Pendant un instant, j'ai eu l'impression que rien n'avait changé et que, peut-être, tout pouvait rentrer dans l'ordre.

Rassasié et enfin chaussé, je me suis demandé ce que j'allais faire ensuite. Nous mourions d'envie d'aller explorer la ville et de découvrir l'effet que ces deux années avaient eu sur elle, de la voir en plein jour, de manger, de boire, de nous délecter de chaque rue et de chaque vue tel un touriste découvrant tout cela pour la première fois, sans nous laisser influencer par mes souvenirs. Mais nos pieds souffraient le martyre et notre sécurité n'était pas garantie. De nos vêtements tachés de brun se dégageait une odeur nauséabonde et humide. En outre, j'avais une longue liste de questions à poser, et je ne serais pas tranquille avant d'en connaître les réponses.

POUR MA TRANQUILLITÉ, et par simple décence, j'avais besoin de nouveaux habits. Ma mise actuelle attirait trop l'attention, et si le nettoyeur m'avait appris une chose, c'était qu'on en avait après moi.

Il me fallait de l'argent.

Je pouvais toujours mendier, mais je n'étais pas sûr d'en avoir le temps. Nous n'en avions certainement pas la patience, surtout que se présentaient des solutions bien plus... excitantes à notre problème.

J'ai remonté Marylebone High Street dans mes nouvelles chaussures (quelles merveilles !) jusqu'à ce que je trouve une cabine téléphonique, rouge vif, un vestige d'une ère qui ne connaissait pas le téléphone portable, préservé par les instances locales au nom du patrimoine et du tourisme. L'intérieur puait la pisse et la bière, là aussi conforme à la tradition londonienne et, summum de

l'héritage du bon vieux temps, le mur du fond était tapissé d'une sélection de petites cartes.

« ENVIE DE PASSER UN BON MOMENT ? » était la moins imaginative et la moins biologiquement explicite des cartes proposées, mais à l'instar de ses voisines, elle était illustrée par la photo d'une femme dont les seins (si la médecine permettait encore l'usage de ce terme en pareil cas) dépassaient de façon monumentale sous l'accroche.

« !!! SEXE SEXE SEXE !!! » proclamait une autre, alors qu'en dessous, certaines n'hésitaient pas à promouvoir des services allant de l'exotique à l'époustouflant, toutes avec un numéro de téléphone facilitant la prise de contact pour une rencontre hors du commun. Gardant les yeux mi-clos, j'en ai pris une au hasard, qui avait été collée avec des bouts de vieux chewing-gum. Dans ces circonstances, toute expression de goût ou de discernement n'aurait réussi qu'à me faire sentir plus sale que je ne l'étais déjà. « **POUPÉE ASIATIQUE SUPER CANON** », tel était son slogan. Et, alors même que je la mettais dans ma poche, nous regardions de-ci de-là, de peur qu'on nous surprenne dans ce moment de honte. Avec cette carte, je me suis rendu à la banque la plus proche, qui était justement en train d'ouvrir. Le garde chargé de la sécurité m'a suivi du regard, visage sombre et yeux plissés, de l'entrée jusqu'au guichet, attentif au moindre de mes gestes. J'ai pris l'un des stylos mis à la disposition de la clientèle et j'ai commencé à écrire au dos de la carte. J'ai écrit quatre séries de quatre chiffres, soulagé de pouvoir m'en rappeler après tout ce temps. Ces chiffres sacrés étaient capables d'ensorceler n'importe quel distributeur automatique de billets, partout dans le monde. Il était possible que quelqu'un, dans l'industrie de la carte de crédit, surveille en ce moment même les réseaux à l'affût de l'apparition de ces chiffres, prêt à traquer leur utilisateur éventuel. Mais le jeu en valait la chandelle : ces chiffres, qui imitaient soigneusement un numéro de compte, pouvaient être utilisés à tout moment et, telle une fourmi noire par une nuit sans lune, les transactions se perdaient dans le volume des données, trop dense pour que même le plus doué des magiciens y retrouve ses petits.

C'était du moins ce que j'espérais, bien qu'étant conscient du risque.

J'AI QUITTÉ la banque avant que le garde ne puisse m'arrêter sous un prétexte quelconque, et j'ai continué à marcher. Trois rues plus loin, je suis arrivé devant une autre banque, avec un DAB à l'extérieur, solidement scellé dans le mur en béton. Je me suis approché, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule afin de m'assurer d'être à l'abri des regards, et j'ai sorti ma carte POUPÉE ASIATIQUE SUPER CANON de ma poche. Je l'ai insérée dans la fente de la machine, faisant bien attention de ne pas plier le carton.

L'écran est devenu noir.

J'ai patienté.

Un « 1 » solitaire est apparu dans le coin en haut à droite, rapidement suivi par une série de chiffres et de symboles lancés dans une folle course-poursuite. Un signe d'avertissement s'est affiché et, pendant un bref instant, j'ai craint d'avoir été découvert (quelqu'un surveillait bel et bien les banques, à l'affût des chiffres sacrés), mais le signe a disparu, remplacé par le message suivant : VEUILLEZ CHOISIR LE SERVICE SOUHAITÉ.

J'ai choisi retrait d'espèces.

La machine a répondu :

£10

£ombresauvetoi 100

£30 brûlebrûlebrûlebrûle

£âmedamnéepactepactepacte ?

£50

£200
£80
£Autre montant
J'ai choisi autre montant et j'ai retiré 500 livres.

Les billets sont sortis à contrecœur et j'ai récupéré ma carte en carton.

Avec un petit bruit de succion affligé, la machine a craché un reçu, entièrement noir et imbibé d'encre, qui s'est déchiré entre mes doigts, trop de liquide répandu sur un bout papier aussi fin.

J'ai pris mon argent et j'ai filé.

À 10 HEURES du matin, Chapel Street Market sentait déjà le fromage, le poisson, le fast-food chinois et le McDonald's. C'était un marché qui se définissait par ses contrastes. Au bout de la rue donnant sur la station de métro Angel, le vendeur de DVD pirates régalait tout le monde de musique punk jouée à fond ; de l'étal (plus une sorte de camionnette avec un générateur grondant à l'arrière) proposant de la cuisine française s'échappait une chanson d'amour lugubre et nasillarde où il était question de Paris sous la pluie ; un autre marchand avait en rayon tout ce qui, à part l'herbe elle-même, était nécessaire au véritable amateur de cannabis (vaste choix de pipes, de t-shirts, de posters, de brûleurs, etc.) et Bob Marley déclarait son amour aux jeunes encapuchonnés des grands ensembles de King's Cross. Devant la baraque à frites où un homme avec des trous de plus de deux centimètres dans les oreilles servait de la morue aux vigiles du centre commercial voisin, un groupe de lycéennes dansait maladroitement sur des chaussures à talons hauts au rythme de la musique qu'elles écoutaient au casque et interpellaient leurs amies qui passaient en hurlant des surnoms d'une voix aiguë. Les poissonniers bavardaient avec les fournisseurs de fruits à l'allure suspecte, des vendeurs de vêtements de marques dégriffés discutaient avec l'homme qui ne vendait que des chaussures de pointure 40. Et partout, les chalands, flânant dans les rayons d'une supérette ou attirés par la bonne odeur de pain de la boulangerie, coincée entre le réparateur télé et la boutique de tatouages.

J'ai traversé le marché, esquivant les papiers balayés par le vent, les sacs plastique abandonnés, les légumes et les fruits écrasés sur la chaussée, les jeunes mères potelées et leurs landaus, et les marchands impatients, et je me suis frayé un chemin entre les éventaires de fromages, de champignons, de piles, de films et de CD piratés, de livres d'occasion (dont d'innombrables romans sentimentaux à 50p chacun), de gâteaux, de pains, de ventilateurs individuels, de radios portables, de télévisions miniatures, de foulards, de robes, de bottes, de jeans, de chemises, certaines dans un tissu tellement léger qu'on pouvait voir au travers. Ici, mes vêtements ne posaient aucun problème ; il y avait bien trop de choses à voir, bien trop d'odeurs pour que les gens s'intéressent à moi.

J'ai fait un tour au magasin de surplus de l'armée, le rendez-vous des hommes qui aiment les grosses bottes et les treillis, puis je suis allé voir le soldeur (toute la mode à prix cassé), le cordonnier, le boulanger, la boutique de fournitures artistiques et enfin le costumier. Un gros chat noir et blanc montait la garde devant la porte, assis sur une chaise en osier. Les nombreux costumes suspendus au plafond obligeaient le visiteur à se baisser pour entrer et passer entre les étagères ; les murs étaient tapissés de chaussettes et de chaussures, de ramures et de vieux jeux de plateau, d'affiches d'événements sportifs remontant aux années 1930, de chapeaux de sorciers et de toutes les merveilles du monde, version miniature, cachées quelque part dans la poussière.

Au magasin de surplus de l'armée, j'ai acheté deux paires de chaussettes, un pull bleu marine qui semblait chaud et n'avait que peu de trous, un couteau suisse avec des gadgets à ne plus savoir qu'en faire ; parmi eux, de grands classiques comme l'écailleur à poisson, l'ouvre-boîtes impossible à utiliser, et une pointe étrange, avec un trou au sommet, dont je n'avais jamais compris l'utilité. Chez le soldeur, je me suis procuré un cartable tout simple qui me vaudrait, c'était à craindre, le mépris

des lycéennes à la voix perçante qui dansaient devant la baraque à frites, mais paraissait d'une solidité à toute épreuve. Mettant toute la persuasion dont j'étais capable dans la balance, j'ai réussi à convaincre le cordonnier de me céder un jeu de dix clés vierges correspondant aux serrures les plus répandues et un porte-clés pour les y accrocher, plus une petite montre à quartz que j'ai également laissée pendre à l'anneau. Dans la boutique de fournitures artistiques, j'ai pris trois bombes de peinture hors de prix. Et chez le costumier, je me suis dégotté un manteau.

Un manteau parfait. Long, gris, avec quelques taches susceptibles de susciter la méfiance. Il s'en dégageait une odeur de poussière et de vieux curry. Il m'arrivait jusqu'aux genoux et les manches me couvraient les poignets, même les bras tendus. Ses grandes poches sentaient mauvais, et des miettes croustillaient au fond. Il gardait un peu de son lustre d'antan, quand il était beige, et imperméable ; il lui manquait quelques boutons. C'était le manteau que portaient les détectives privés depuis que cette profession existait, quand ils filaient une belle blonde, dangereuse et vraisemblablement suspecte, sous la pluie, le manteau que personne ne remarquait, informe, terne et gris, exactement ce qu'il me fallait.

J'ai payé, et je l'ai enfilé. De retour sur Chapel Market, j'ai relevé le col, j'ai mis mon cartable avec toutes mes emplettes en bandoulière et j'ai traversé la foule. Personne ne m'a accordé la moindre attention. Je me suis approché de l'étal de l'admirateur de Bob Marley et j'ai choisi une grosse pipe ornée du visage du pape et de trois feuilles de cannabis sur fond de drapeau jamaïquain. J'ai ouvert mon sac en prenant volontairement tout mon temps et je l'ai glissée à l'intérieur. Alors que je m'éloignais, je n'ai même pas eu droit à un regard. Presque euphorique, je me suis dirigé vers le magasin qui vendait du shampoing et des cosmétiques ; j'ai posé la pipe sur le comptoir et je me suis penché vers l'employé, un Chinois à l'air fatigué. Puis, d'une voix forte, j'ai fait :

— Bouh !

Il a sursauté, levant instinctivement les mains.

— Quoi ? a-t-il glapi, me fixant avec des yeux effrayés. J'ai dû me retenir pour ne pas danser sur place. Nous avions envie de jouer avec l'électricité, de projeter des flammes et de pousser des cris de joie, ravis de découvrir que je n'avais rien perdu de mes capacités, que la magie était bien là, dans mes vêtements, sous ma peau, qu'elle me complétait, comme au bon vieux temps. Elle ne faisait peut-être pas de moi l'homme invisible, mais elle me rendait totalement anonyme à volonté, me transformait en quelqu'un qui ne valait pas la peine d'être remarqué. J'ai pointé du doigt la pipe sur le comptoir et j'ai dit :

— Cadeau.

Sans lui laisser le temps de poser des questions embarrassantes, j'ai tourné les talons et je suis sorti d'un pas nonchalant. Nous devions nous retenir pour ne pas siffloter.

IL ÉTAIT ONZE heures quand nous sommes arrivés aux bains-douches de Cally Road.

Qu'est-ce qui avait bien pu passer par la tête du conseil d'Islington pour installer une piscine dans un hangar en tôle ondulée, coincé entre un terminus ferroviaire et une prison ? En semaine, le bassin était monopolisé par des enfants geignards à qui un maître-nageur chauve et au nez de travers s'efforçait d'enseigner les rudiments de la natation. Mais entre ces murs de fer brun foncé, il était possible pour tout un chacun de prendre une douche pour la modique somme de 4,99 £.

Jusque-là, nous avions cru que le paradis était un concept vide de sens inventé par une humanité ignorante.

Sous la douche, alors que l'eau débarrassait notre peau et nos cheveux de l'odeur nauséabonde du nettoyeur, nous avons compris que nous avions fait fausse route. Le paradis était situé sur Caledonian Road, sentait vaguement le chlore et surgissait d'une pomme de douche sous haute pression à environ

44 degrés Celsius. Nous aurions pu passer toute la journée et toute la nuit ainsi, la tête levée vers l'eau, mais comme d'habitude, la peur de rester trop longtemps au même endroit a été la plus forte. Je n'avais pas oublié ce qu'il risquait de m'arriver si on me retrouvait avant que je sois prêt ; je n'avais pas besoin d'une motivation supplémentaire pour bouger.

***

À L'HEURE du repas, avec nos cheveux encore humides collant sur le visage et notre nouvelle garde-robe qui nous semblait digne d'un roi, j'étais prêt.

Je me suis donc mis en quête de quelques vieux amis.

MES VIEUX AMIS étaient introuvables.

J'ai essayé de les appeler depuis des cabines téléphoniques, péchant les numéros dans le brouillard de ma mémoire. J'ai commencé par Awan, un vieil homme respectable qui avait toujours été bon pour moi, tolérant aussi, à sa manière un peu sèche. Sa ligne était coupée. Puis je suis passé à Akute, avec qui j'avais partage un baiser d'ivrogne une fois, rien de bien sérieux, sur Waterjoo Bridge, avant de découvrir qu'elle préférait les blonds. Une dame âgée a répondu au téléphone et m'a informé qu'elle ne connaissait personne de ce nom, désolée. Un homme m'a agoni d'injures après que j'ai eu composé le numéro de Patel ; le bureau de Pensley n'était qu'à quelques minutes à pied de Caledonian Road, derrière York Way, j'ai donc décidé d'aller le voir en personne et j'ai découvert qu'un installateur sanitaire avait installé son entrepôt à cet endroit.

Hésitant, et perdant un peu espoir, j'ai tenté d'appeler Dana Mikeda à son domicile.

Un homme a décroché. Ça commençait mal.

— Oui ?

— Je cherche Dana Mikeda.

— Qui la demande ?

— Je suis... un vieil ami.

— Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Je dois absolument parler à Dana Mikeda.

— Votre nom ?

— Je suis... (Je me suis retenu juste à temps. Je ne pouvais pas encore révéler mon identité, pas avant d'être sûr.) S'il vous plaît. C'est vraiment important.

— D'où appelez-vous ? demanda l'homme avec fermeté, une voix snob et déterminée, qui avait l'habitude de balayer toutes les objections par la force et l'opiniâtreté. Qui est à l'appareil ?

J'ai raccroché violemment. Ma main tremblait. La peur était revenue, la terrible, l'accablante certitude d'être surveillé, à peine atténuée par la gaieté du soleil radieux. Il ne me restait plus qu'un autre numéro à essayer, mais cette idée suffisait à me nouer l'estomac, et la terreur s'est introduite dans chacune de mes veines, bloquant la circulation du sang.

Je n'avais plus qu'un endroit où aller.

AU CŒUR DE Londres, dans une zone délimitée par Wigmore Street au nord et Oxford Street au sud, survit un réseau de petites rues qui serpentent, de minuscules ruelles coincées les unes sur les autres, vestiges d'un temps où, dans les villes, presque chaque rue se blottissait contre sa voisine, comprimant les habitants entre ses murs dans des coins toujours plus étroits et plus sombres. Au cours des années, certaines de ces venelles s'étaient embourgeoisées, accueillant des boutiques plus haut de gamme que les soldeurs et les grands magasins tapis sur Oxford Street elle-même, tels des monticules imposants surplombant un fleuve de richesse. D'autres entreprises avaient conservé le côté plus sombre et un peu sordide qu'on retrouvait un peu partout dans les commerces à prix réduits qui constituaient l'essentiel de l'offre d'Oxford Street, ordinateurs recyclés à la provenance

incertaine, pizzas aux ingrédients douteux, boutiques de lingerie pour les femmes qui aiment autant travailler que prendre du bon temps, cliniques d'acupuncture suspectes et «Écoles d'anglais » non reconnues par le ministère de l'éducation nationale, à l'abri des regards, dans les recoins d'ombre.

Parmi ces officines, j'ai constaté avec plaisir que « La Mystérieuse Caverne aux Merveilles et aux Miracles » n'avait pas disparu. La petite enseigne en bois se balançait toujours au-dessus de la porte ouverte d'où s'échappait une insoutenable odeur d'encens bon marché et de tapis moisi. Une véritable agression. La boutique était blottie entre une petite librairie et un pub aux fenêtres en verre dépoli et aux murs peints en noir, qui donnait l'impression d'avoir honte de se trouver là. Moi-même, je me suis senti un peu gêné à l'idée d'entrer, mais je me suis dit que c'était pour la bonne cause. J'ai donc respiré à fond et j'ai entamé la descente.

Au début, la cage d'escalier était bien éclairée, avec des murs blancs, mais cela n'a pas duré. Derrière un rideau couvert de symboles qui se voulaient mystiques, les murs ont adopté une teinte bordeaux foncé et l'éclairage est devenu bien plus faible ; de petits haut-parleurs accrochés au mur émettaient un ronronnement nasillard et sinistre. L'atmosphère du lieu avait changé, elle aussi. Le murmure de la magie était plus discret, plus calme, plus un effleurement soyeux des sens que le déluge de sensations que j'avais toujours associé à la Caverne. Ça a tout de suite éveillé mes soupçons.

Avec ses bancs en plastique et ses exemplaires écornés du *Magie et Miracles* de l'année précédente («LE GUIDE DE LA VÉRITÉ !!!!, comprenant une interview exclusive avec ****éternité possible**** sur les mérites des bonnes techniques d'invocation !!!»), la salle d'attente n'avait jamais fait l'objet d'une attention particulière.

La pièce avait perdu ce côté pittoresque et le mobilier en plastique avait été remplacé par des canapés en cuir et un cendrier en argent contenant des boules antistress. Je me suis approché du réceptionniste, un homme à la mine revêche portant un pantalon en cuir moulant et pas grand-chose d'autre.

— Je viens voir Khan.

— Hein ?

Son attention était concentrée sur un magazine qui semblait se préoccuper uniquement de *ce que Brad va faire maintenant,* et de poitrines en tout genre.

J'ai de nouveau tenté ma chance.

— Je viens voir Khan ; vous pouvez me dire à quoi servent ces balles antistress ?

Il avait un tatouage en travers de son dos nu et bronzé, Pégase déployant ses ailes. Sur son avant-bras, quelqu'un avait écrit à l'encre noire et rouge : « *SORCIER* ».

— Excusez-moi ? ai-je patiemment répété. À quoi servent ces balles antistress ?

Sans lever les yeux d'un article au titre évocateur de *Comment je me suis fait Cheryl !!!* il a répondu :

— À purifier votre aura avant une séance.

— Purifier quoi ?

— Votre aura. Vous avez rendez-vous ?

— Non.

— Vous devez prendre rendez-vous.

— le veux simplement voir Khan, et c'est quoi cette histoire d'«aura »?

— Il faut être zen avant une séance. Faut avoir les idées claires avant que la vérité soit dévoilée, comprenez ? a-t-il grommelé d'un air méprisant.

J'ai réfléchi à ce qu'il venait de me dire et je suis parvenu à la seule conclusion qui s'imposait,

au regard d'une existence dédiée à la magie et de plusieurs années d'activités mystiques annexes.

— Mais... ce sont des conneries, dis-je, espérant le voir abonder dans mon sens.

— Pas mon problème. Alors, ce rendez-vous ?

— Non, je veux voir Khan.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Cet endroit lui appartient.

— Désolé, mon vieux, mais vous faites erreur. Il n'y a pas de Khan ici.

Il ne faisait toujours pas attention à nous. Nous n'étions pas prêts à tolérer un tel manque de respect. Nous nous sommes penchés par-dessus le comptoir, l'avons attrapé par la gorge d'une seule main, et avons approché son visage du nôtre presque à le toucher.

— Nous voulons voir votre patron. *Maintenant* !

La respiration sifflante, il a essayé de se libérer de mon étreinte en me frappant le poignet. Le spectacle de ses yeux saillants nous réjouissait, mais j'ai relâché ma prise et je l'ai poussé en arrière. J'ai souri d'un air contrit mais ferme à la fois.

— Peut-être que je ferais mieux d'entrer, ai-je proposé.

Il s'est frictionné le cou en émettant des sons étranglés. J'ai poliment hoché la tête et, passant devant la réception, j'ai écarté les rideaux qui s'ouvraient sur les ténèbres.

L'AGAÇANTE MUSIQUE DE fond nasillarde était encore plus forte dans la pénombre derrière les rideaux et l'odeur d'encens bon marché donnait presque le vertige ; venant d'un peu partout, la fumée épaisse picotait les yeux. Une boule de cristal blanc brillait sur une table, au centre de la pièce : c'était la seule source de lumière. Plus qu'une simple source de lumière, elle semblait un rempart contre l'obscurité qui l'assiégeait. Je n'y ai pas prêté attention : sa couleur et sa texture m'indiquaient qu'elle était branchée sur le secteur et n'avait vraiment rien de magique. De derrière le rideau suivant, d'un velours noir et épais, s'est élevée une voix évoquant le bruissement de la neige à flanc de montagne :

— Puisque vous êtes arrivé jusque-là, soyez le bienvenu.

J'ai ouvert le rideau.

À moitié enveloppée dans un nuage d'encens, une femme était assise au fond de la pièce, dans un fauteuil revêtu de soie rouge. Elle avait les mains jointes sur les genoux, et un jeu de cartes se trouvait sur la table devant elle. Elle portait plus de médaillons et de fausses chaînes en or que je n'en avais jamais vu sur une seule et même personne. Tous ces bijoux étaient accrochés à une coiffe posée en équilibre précaire sur ses cheveux teints en noir ; ils pendaient devant son visage lourdement maquillé, tombaient sur ses épaules et le long de ses bras, tintaient au bout de ses doigts, avant de cascader devant elle et de se répandre en vagues autour de ses chevilles et de ses ongles de pied brillants. Quand elle bougeait, elle tintinnabulait, elle scintillait, elle rayonnait.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ? Vous teniez tant à vous faire prédire l'avenir... a-t-elle dit, sans lever les yeux des cartes.

Écartant les bras avec incrédulité, j'ai répondu :

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar, enfin ! ?

— L'occulte se cache parfois là où on l'attend le moins...

— Non, sérieusement, c'est quoi ce cirque ? Où est Khan ? Pourquoi vous portez toute cette verroterie, et à quoi sert la boule de cristal qui brille dans le noir ? Qui est le type en futal de cuir moulant ? Et tout cet encens ? C'est à se demander dans quel genre d'établissement je suis tombé.

L'espace d'un instant, elle a semblé prise au dépourvu. Puis elle a repris son expression de transe semi-divine, agitant les mains autour de son visage dans les tourbillons de fumée. Un sourire béat

s'est installé sur ses lèvres écarlates.

— Je suis la prophétesse du futur, a-t-elle psalmodié. Je suis là pour...

— Où est Khan ?

— Je suis là pour vous permettre d'accéder à une vision de...

— Rien à foutre de votre vision du futur, de l'inconnu ou de n'importe quelle autre connerie, je veux voir Khan, et je veux le voir maintenant, bordel !

Elle a hésité, la dure réalité semblant troubler son expression sereine ; d'une voix bien plus raisonnable, avec une pointe d'accent de Peckham, elle a demandé :

— En quoi cet homme vous intéresse-t-il ?

— Savez-vous qui est Khan ?

— Un roi, un empereur, un seigneur de...

— *Nous n'avons pas de temps à perdre avec vos petits jeux !*

Elle s'est figée, et cette fois, n'a pas essayé de masquer sa surprise. Je l'ai foudroyée du regard, la défiant de me sortir une autre de ses inepties, n'attendant qu'un prétexte pour lui lancer quelque chose à la tête. Finalement, dans un souffle, moitié rire, moitié sursaut, elle a dit d'une voix plus claire et plus sèche :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous savez sur Khan ?

— Alfred Khan, merde ! Un vrai voyant, lui. Ce que, permettez-moi de vous dire, vous n'êtes pas.

Il y eut une lueur de colère dans ses yeux. Elle s'est levée, ramassant ses jupes d'un seul geste habile, et s'est exclamée :

— Prenez garde. Vous n'avez pas été invité ici. (Puis, nous prenant au dépourvu, elle s'est approchée tout près de nous et nous a regardés droit dans les yeux. Elle a respiré à fond, entre ses dents, et a chuchoté :) Alors...

Elle a tendu la main pour toucher mon visage et, instinctivement, je lui ai saisi le poignet, sentant le contact désagréable et froid du métal.

— Dites-moi... (Je luttais pour garder notre calme)... où est Khan.

Elle a hésité, puis elle a eu un sourire pincé, sans joie.

— Alfred Khan est mort il y a deux ans, m'a-t-elle annoncé froidement. Il faut vous tenir au courant. Y a-t-il autre chose pour votre service, monsieur ? Une purification d'aura, peut-être ? Ou la divination occulte et la révélation de vos secrets les plus chers ? Non ?

J'ai lâché son poignet, de peur d'oublier que je le serrais. Nous n'étions pas vraiment surpris ; néanmoins, je ne savais ni quoi faire ni quoi dire. Nous avons donc décidé d'attendre qu'une émotion se manifeste, curieux d'apprendre comment nous réagirions à pareille nouvelle, allions-nous pleurer, crier ou nous mettre en colère, ou ne rien ressentir du tout ? Nous espérions que nous allions pleurer, c'était la réaction la plus humaine. Mes yeux sont restés obstinément secs, et je n'ai pas eu les mots qu'il fallait.

La femme nous observait, guettant notre réaction. Nous nous sommes assis sur un tabouret capitonné recouvert de soie. Dans cet espace confiné, elle nous dominait de toute sa hauteur, le menton levé avec arrogance. Elle devait avoir dans les trente-cinq ans. Ses yeux tiraient sur le jaune, probablement parce qu'elle portait des lentilles de contact teintées. Et quelque part sous sa coiffe, j'étais prêt à parier que les racines de ses cheveux étaient blondes. Elle a attendu que je digère l'information, que l'incompréhension commence à céder la place à un auto-apitoiement embarrassant, avant de poursuivre :

— Vous le connaissiez bien ?

— On peut dire ça.

— Vous étiez un de ses clients ?

— Un jour, il m'a lu mon avenir dans le vol d'un sac en plastique emporté par le vent, ai-je répondu avec un haussement d'épaules. Il prétendait être capable de lire les secrets du temps dans les traînées de condensation dans le ciel, ou dans le dessin de l'écume à la surface du canal. À l'époque, j'avais pris ça pour des foutaises prétentieuses, mais je suppose qu'avec le recul...

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? a-t-elle demandé.

J'ai souri malgré moi et j'ai passé nerveusement les mains dans mes cheveux en train de sécher.

— Il m'a dit : « Hé mec, tu vas y rester, tu sais. »

— Ça lui ressemble, a-t-elle concédé. Le tact n'était pas son fort.

— Il avait raison, ai-je dit d'un air renfrogné. Il avait cent fois raison.

Après un silence, elle a dit :

— Alors vous ignoriez réellement qu'il était mort ?

— Oui. Je me suis absenté.

— Ça remonte à deux ans, a-t-elle répété. C'est moi la propriétaire, maintenant.

— Vous n'êtes pas médium, ai-je dit sèchement. Comment arrivez-vous à respirer avec tout cet encens ?

Elle a haussé les épaules.

— Je sais ce que les gens veulent entendre, je suis assez intelligente pour comprendre les choses, j'ai la bonne attitude et une voix rauque et sensuelle.

— Et ce sont les qualités requises pour ce job, de nos jours ?

— Et je sais des choses, a-t-elle ajouté, sur un ton plus ferme.

— Tiens donc ?

— Je sais comment repérer un magicien.

J'ai brusquement levé les yeux et je l'ai vue qui me dévisageait.

— Oui, je vous crois sur parole. Mais les affaires ne sont pas brillantes pour autant, pas vrai ?

— Qu'est-ce qui vous amène, magicien ? La bonne aventure ou autre chose ?

Sa question m'a arraché un sourire.

— Je n'y ai jamais cru, même quand c'était Khan. Tout ça est un peu trop fataliste pour moi.

— Il est toujours possible de se soustraire à une prédiction, aussi talentueux soit le voyant, a-t-elle expliqué en agitant bruyamment sa verroterie d'un haussement d'épaules. Et je n'apprécie pas beaucoup qu'on fasse irruption de cette façon, ça vaut aussi pour les magiciens. C'est un manque de courtoisie et de professionnalisme.

— Je n'ai pas eu une journée facile.

— Mauvaise excuse. Levez-vous, je veux vous regarder de plus près.

— Pourquoi ?

— Vous avez des yeux intéressants.

— Vous trouvez ?

— Très bleus.

Nous étions étonnés qu'elle l'ait remarqué ; elle n'était donc pas complètement idiote. Peut-être pouvait-elle voir dans nos yeux un indice de notre véritable nature.

— Ça vous intéresse ? ai-je demandé, faute d'avoir quelque chose de plus intelligent à dire et histoire de gagner du temps.

— Comme tout ce qui sort de l'ordinaire.

J'étais sous le choc, incapable de lui résister. Elle m'a saisi par les poignets, avec la même énergie que lorsque j'avais pris le sien, et elle m'a tourné les mains, paumes vers le haut. Elle a

étudié mes paumes, mes doigts, mes articulations, mes ongles, les veines de mes poignets. Après les avoir regardées sous toutes les coutures, elle a laissé tomber mes mains telles de vieilles pommes de terre pourries. Elle a saisi mon visage, avec la même attitude clinique qu'un médecin examinant une enflure, et l'a tourné de-ci de-là, scrutant la couleur de mes yeux, la forme de mes oreilles, et même l'état de mes dents. Elle a aussi senti mon haleine.

Soudain, ses doigts se sont refermés sur ma gorge, s'enfonçant dans la chair, poussant mon menton vers le haut tandis que le bout de ses ongles dessinait des marques sanglantes en forme de demi-lunes. À moitié étranglés, nous nous sommes instinctivement tournés vers le feu bleu électrique qui brûlait en nous. Mais ses doigts n'ont pas insisté, et je me suis retenu, hésitant.

— *Sorcier,* a-t-elle sifflé, son visage à un centimètre du mien.

— Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ? me suis-je enquis, malgré la pression de ses doigts sur mon cou.

— Je vous l'ai dit : je sais des choses. Je reconnais l'odeur de la magie. Et vous n'êtes pas un simple dilettante, vous exsudez littéralement la magie. Un sorcier urbain, dans *ma* boutique ? Qui êtes-vous ? (Comme ma réponse se faisait attendre, elle a serré plus fort, envoyant une vague de chaleur dans ma tête alors que la pression du sang augmentait dans les artères.) Je ne suis pas sans défense, a-t-elle ajouté. Comme vous vous en doutez, j'en suis sûre.

— Vous m'avez convaincu, ai-je dit d'une voix rauque. Vous accueillez tous vos clients de cette manière ?

— Votre nom !

— Swift, ai-je répondu, constatant avec soulagement que j'étais capable de m'en souvenir sans effort. Je m'appelle Matthew Swift.

Elle a relâché sa prise pendant un moment ; elle avait l'air surpris.

— Matthew Swift ? a-t-elle répété d'une voix éteinte.

— Lui-même !

— Vous prétendez être Matthew Swift.

— Vous y voyez un inconvénient ?

— Vous êtes mort, Matthew Swift.

— Et après ça, vous vous étonnez que les gens ne se ruent pas chez vous pour entendre vos prédictions...

— Je ne faisais qu'énoncer un fait, dûment constaté.

— Vous avez de la chance que je ne sois pas un client un peu procédurier...

— Vous m'avez mal compris, m'a-t-elle repris avec douceur, son souffle me chatouillant la peau. Au moment où je vous parle, votre cadavre est en train de se putréfier six pieds sous terre.

J'ai vaguement haussé les épaules.

— Visiblement non.

— Matthew Swift, le sorcier qui s'appelait Matthew Swift, est mort il y a deux ans.

— Question ! ai-je dit en levant une main docile. Avez-vous réellement vu le corps ?

Elle a hésité.

— Alors, vous voyez ?

— Personne ne survit après avoir perdu autant de sang.

Nous avons pris ses doigts entre les nôtres et avons commencé à les retirer de notre gorge.

— Alors réfléchissez à ça. Si, simple hypothèse, je suis le même Matthew Swift qui a été attaqué deux ans plus tôt et que son assassin a laissé pour mort, pensant que, vu l'ampleur des dégâts, les médecins ne pouvaient plus rien pour lui, si donc je suis le genre d'homme capable de survivre à ce

genre d'épreuve, ne serait-il pas plus prudent de vous abstenir de me menacer ?

Nous avons décollé son dernier doigt autour de notre cou et lui avons sagement mis la main le long du corps. Elle se tenait devant nous, tintant légèrement au rythme de sa respiration.

— Comment Swift aurait-il survécu ?

— Difficilement.

— Il n'est pas possible de...

— Non, ai-je dit d'une voix ferme. Vous avez raison. Maintenant, vous voulez bien me dire ce qui est arrivé à Khan ?

Silence.

Je l'ai gratifiée de mon sourire le plus angélique. Une sorte de sérénité m'avait envahi. À présent, avec cette odeur nauséabonde d'encens et cette musique de fond nasillarde interminable, j'avais acquis la certitude que j'avais touché le fond. Par conséquent, il allait de soi que les choses ne pouvaient pas empirer ; je me sentais donc presque apaisé.

— On lui a tranché la gorge, a-t-elle dit froidement, après une pause. Il l'avait prédit, mais il n'a rien pu faire pour l'empêcher. Vous imaginez le pouvoir qu'il faut pour tuer un homme, même quand il connaît sa fin dans les moindres détails, c'est une mort vraiment cruelle. Si vous êtes Swift, où étiez-vous passé ces deux dernières années ?

— Ici et là.

— Les réponses sibyllines, ça me connaît, monsieur Swift ; n'essayez pas de faire diversion en utilisant mes propres armes.

— Très bien. Je ne vais pas me moquer de vous en inventant n'importe quoi. Je ne vais simplement pas vous dire où j'ai été ou à quoi j'ai occupé mon temps. Ça vous convient ?

— Non.

— Dommage.

— Avez-vous une preuve de votre identité ?

J'ai réfléchi.

— Non.

— Non, a-t-elle répété avec un rictus. Bien sûr que non.

— Je ne peux rien prouver, ai-je grondé en serrant les dents, parce que tout ce qui m'appartenait a disparu. Tout ce que j'avais, tous les gens que je connaissais... non, je ne peux rien prouver. (J'ai ajouté :) Vous êtes *vraiment* nulle comme voyante.

— L'opinion que j'ai de vous n'atteint pas la stratosphère non plus, a-t-elle rétorqué. Pourquoi vouliez-vous voir Khan ?

— Ça me regarde.

— Vous... vous aviez besoin de son aide ?

— C'est sans importance.

— Alors qu'est-ce que vous *voulez,* bon sang ?

Nous avons parlé sans que je m'en aperçoive, et la réponse nous est venue aussi naturellement que de respirer.

— La vengeance. (Une fois exprimé, ça m'a semblé si juste, si honnête et réconfortant que j'ai été stupéfait de ne pas l'avoir dit plus tôt.) Je veux me venger.

— De qui ?

— De celui qui m'a agressé et qui m'a laissé pour mort. Et... et de celui qui nous a fait revenir.

Elle a marqué une pause, clignant des yeux, ses doigts battant discrètement la mesure et faisant cliqueter ses bijoux comme des carillons éoliens.

— Où étiez-vous passé ? a-t-elle murmuré. (J'avais le sentiment que cette question ne s'adressait pas à moi. Puis, d'une voix plus forte :) Vous avez un plan ?

— Pas encore.

— Est-ce que quelqu'un est informé que... que vous prétendez être Swift ?

— Non. Et si vous en parlez à quelqu'un...

— Oui ? a-t-elle demandé d'un air provocateur.

— Nous vous tuerons. (Nous n'avions pas élevé la voix.) Vous n'êtes rien face à nous. Nous pouvons vous étouffer aussi facilement qu'une poignée de parasites. Et nous n'hésiterons pas une seconde. J'en suis désolé, mais c'est comme ça.

Elle paraissait plus curieuse qu'effrayée. Elle a incliné la tête sur le côté et a dit :

— Intéressant.

— Vraiment ?

— Vous n'arrêtez pas de dire « nous ».

J'ai haussé les épaules.

— Je pourrais peut-être vous aider, Matthew Swift.

— Comment ?

— J'ai des... amis. Des gens qui ont des intérêts communs.

— Pourquoi feriez-vous ça ?

Elle a souri.

— Même si vous n'êtes pas Matthew Swift, vous pourriez m'être utile.

— Et moi qui pensais que vous vouliez m'aider.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Non merci.

M'apprêtant à prendre congé, j'ai saisi le rideau. Elle m'a attrapé par le bras, ses doigts s'enfonçant dans ma peau. Instinctivement, nous avons eu un mouvement de recul, faisant jouer nos doigts afin de sentir le pouvoir, prêts à répliquer. Mais elle a dû percevoir notre peur, et elle a retiré sa main.

— Matthew Swift et Alfred Khan ne sont pas les seuls à être morts au cours de ces dernières années. Vous étiez au courant ? Demandez autour de vous. Si vous voulez savoir qui d'autre est mort, et pourquoi, allez faire un tour à l'Œil[{2}], ce soir, à neuf heures. Il y a de nouvelles règles... de nouveaux dangers.

— Je me débrouillerai.

— Et Robert James Bakker ? (J'étais presque sorti de la pièce, mais en entendant ce nom, je restai figé sur place.) Vous le connaissez, je crois ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Si vous voulez en savoir plus sur Bakker et ses agissements, sur ce qu'il est devenu, nous sommes les mieux placés pour vous répondre. Nous pouvons nous révéler très utiles pour vous.

J'ai eu un sourire forcé.

— Et moi pour vous, n'est-ce pas ? (Son expression peu aimable m'a suffi comme réponse.) Je vais y réfléchir. Au revoir, mademoiselle. Et prenez notre avertissement au sérieux.

Je suis parti.

QUE JE SOIS ou non intéressé par la proposition de la voyante, certaines des choses qu'elle m'avait dites m'avaient donné matière à réflexion.

Sans trop savoir pourquoi, j'ai constaté que je marchais vers le fleuve. J'ai traversé Middle Temple, ses arbres centenaires, ses hautes bâtisses en brique avec leurs fenêtres à guillotine, ses rues

pavées et ses cours fermées, ses avocats bien sûr, et même une équipe de tournage, des acteurs en costumes allant de 1580 jusqu'à nos jours, travaillant sur un téléfilm historique (une adaptation de Dickens, probablement). Je me suis dirigé vers Blackfriars Bridge, et je me suis engouffré dans le dédale lugubre et bétonné de passages couverts, de rues à la circulation dense, de tunnels et de passerelles pour piétons qui relie Blackfriars Bridge et London Bridge. Je suis passé sous de mornes lampes au néon, regardant mon ombre s'allonger sur les murs, alors que j'écoutais le grondement distant des voitures empruntant le labyrinthe de rues à sens uniques et de voies inférieures qui avait surgi après le Blitz, entre ce qui restait de l'histoire de ce quartier et le quadrillage des nouveaux immeubles d'une laideur repoussante. Les rues sinueuses de la ville avaient été comprimées dans des formes encore plus improbables. La Circle Line a fait vibrer la chaussée, alors qu'elle roulait en direction de Monument dans un bruit de ferraille ; au-dessus de ma tête, le train pour Farringdon traversa en sifflant un tunnel formé par des immeubles serrés contre la voie ferrée.

Je suis arrivé dans une petite cour dallée avec quelques arbustes en pot à l'air misérable, coincée entre un énorme entrepôt aménagé et un immeuble de bureaux aux murs en verre couleur jade ; je me suis assis sur un banc face à la Tamise. À marée basse, l'eau clapotait contre une large plage de galets et de sable brun, dans lequel s'enfonçaient sacs en plastique et bouteilles vides. En l'espace de quelques heures, l'eau pouvait monter le long du mur en pierre que surplombait ma petite cour. Une ligne verte laissée par les herbes aquatiques précisait le niveau de la marée haute, à environ un mètre sous mes pieds.

Alors que je considérais ma situation en regardant la marée monter, une partie de moi a ressenti une certaine déception devant le peu de changement que semblait avoir connu cet endroit. Ni plaque commémorative, ni bouquet de fleurs fanées accroché au garde-fou. Pas même une tâche macabre sur le pavé, là où mon sang avait pourtant coulé à flots. La cabine téléphonique était toujours là, cachée dans son coin comme si elle avait honte d'exister à l'ère des téléphones mobiles, mais aucun graffiti à l'intérieur pour signaler, dans une écriture enfantine, «j'étais là ». Sinon, le contenu habituel d'une cabine : les cartes proposant du sexe tarifé et, parce que, tout de même, nous étions dans la City (avec un c'majuscule, et ses propres armoiries), des cours de yoga pour les banquiers stressés, probablement à un tarif horaire bien supérieur à celui de l'alternative plus grossière.

Par curiosité, j'ai décroché le combiné. Il n'y avait même pas de tonalité, et encore moins les sons que j'avais entendus lors de ma dernière visite. La cabine puait la pisse et semblait à l'abandon. J'étais déçu : mes doigts, cherchant désespérément à s'agripper à quelque chose quand j'avais essayé de composer un numéro, n'avaient laissé aucune marque pour la postérité. J'ai donné des coups de talon dans le téléphone qui a fini par me restituer, à contrecœur, 2,40 £ de monnaie. Retournant à mon banc, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir m'acheter avec ça. Dans cette ville, pas grand-chose.

La marée est montée et les ombres ont changé de direction. Il a fallu qu'il se remette à pleuvoir pour que je me décide à partir ; le froid me donnait la chair de poule. Cette visite du lieu où j'avais trouvé la mort n'avait peut-être pas été une bonne idée ; mais j'aurais dû venir, tôt ou tard, ne serait-ce que pour prendre pleinement conscience de la réalité de mon absence. Tout le monde semblait avoir oublié qu'ici, Matthew Swift avait rampé sur les pavés humides jusqu'à la cabine téléphonique, traînant la plupart de ses organes derrière lui. Et au matin, on n'avait retrouvé que des vêtements couverts de sang et des morceaux de peau.

Le fait que notre moi antérieur ait été oublié pouvait avoir des avantages, même si le sorcier que j'avais été avait apparemment bénéficié d'une certaine réputation. En tout cas, voir l'endroit où j'étais mort allait grandement nous faciliter la tâche pour la suite de ce que nous avions en tête.

J'ai passé le reste de la journée à la bibliothèque du quartier, à lire les journaux. Le monde avait subi des changements dont j'avais du mal à appréhender la portée : nouveaux régimes, gouvernements renversés, idoles déchues, nouvelles vedettes et séries télévisées, nouvelles idées. Les téléphones étaient plus petits, les ordinateurs allaient plus vite, les vies étaient plus remplies, le monde était dans une belle pagaille. Mais dans d'autres domaines, rien n'avait changé : la température de la planète augmentait toujours et les gens se plaignaient des mêmes choses, les impôts, la sécurité sociale, les transports, les scandales.

Je suis arrivé devant la Millenium Wheel à 21 heures.

Ça n'avait pas été une décision consciente de. ma part. Peut-être que je n'avais tout simplement nulle part où aller.

J'ai payé ma place et j'ai fait la queue avec les touristes désireux d'admirer la ville de nuit. La foule était nombreuse. Le crachin de la journée avait lavé le ciel et, au sommet de la grande roue géante blanche et argent, la vue portait jusqu'aux North Downs dans une direction et jusqu'à l'Alexandra Palace dans l'autre.

Je n'ai même pas essayé de repérer ceux qui voulaient me parler. S'ils présentaient le moindre intérêt, ils me trouveraient. En attendant, je ne serais sans doute même pas venu sans la foule. Plus on est nombreux, plus on est en sécurité, en tout cas, tant que l'adversaire respecte les règles.

Je me suis retrouvé dans une nacelle avec un petit groupe de touristes japonais qui ont poussé des exclamations alors que le palais de Westminster illuminé disparaissait sous nos pieds ; ils se sont émerveillés des pâles reflets de lumière sur le Victoria Embankment et ont photographié les ronds de lumière s'étalant vers le nord jusqu'à la tache sombre de Primrose Hill ; ils ont regardé les éclairages violets et verts des murs du National Theater, ont pointé du doigt Tower Bridge et se sont marché les uns sur les autres pour voir la BT Tower se dressant sur le West End. Il y avait également une famille qui, à en juger par son accent, venait de quelque part dans le sud-est de l'Angleterre, et dont le cadet découvrait, un peu tard, qu'il avait le vertige.

Quant à nous, nous étions assis sur un banc au milieu de la nacelle et nous contemplions notre ville qui s'étalait sous nos pieds. Avec le sentiment d'être Dieu. Nous n'avions jamais rien vu d'aussi beau et nous étions incapables d'imaginer spectacle plus magique en ce monde.

Quand la roue a entamé sa descente, le personnel avait déjà commencé à fermer les nacelles devant nous pour la nuit, refusant du monde. À notre arrivée en bas, alors que les touristes sortaient en traînant les pieds, je n'ai pas bougé, et personne n'est venu me demander de quitter la nacelle.

J'ai entendu des pas sur le plancher et le chuintement des portes se fermant derrière moi. Le fleuve s'est de nouveau éloigné de nous, la nacelle repartant pour un nouveau voyage vers le ciel.

Derrière moi, une voix a dit :

— Belle nuit, n'est-ce pas ? Assez pour éveiller le poète qui sommeille chez les plus sentimentaux d'entre nous.

J'ai haussé les épaules et j'ai serré mon manteau plus fort contre moi, hypnotisé par les motifs formés par les néons sous mes pieds. À en juger par les bruits de pas, ils étaient deux. Celui qui avait parlé avait une voix haletante, on aurait dit un morse en train de s'ébrouer. La voix de quelqu'un de cultivé aussi, d'instruit, presque trop. Un savoir tellement profond qu'il peut faire oublier le sens commun. Une odeur m'a titillé les sens : une nuance profonde et subtile de magie qui avait le goût de biscuits secs et la couleur luisante de l'huile. Elle n'émanait pas de lui, mais de son compagnon, dont le reflet se détachait dans la nuit sur la vitre de la nacelle, un jeune homme d'origine asiatique, vêtu d'un costume élégant. Les mains croisées devant lui, il se tenait devant la porte close comme s'il gardait l'accès à un trésor, surveillant mon propre reflet.

Celui qui avait parlé s'est assis à côté de moi ; j'en ai déduit qu'en dépit des arômes singuliers émis par le jeune homme, ce dernier n'était qu'un comparse.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait attendre, a-t-il dit.

— Non.

— C'est un manque de courtoisie inexcusable. Mais je crains que mes valeurs ne datent d'un autre âge, monsieur Swift. Pour ma part, je tiens le téléphone mobile pour responsable de cette débâcle.

Je me suis tourné vers lui. Il était gros, il n'y avait pas d'autre manière de le décrire ; le gilet de son costume contenait son ventre à grand-peine et menaçait d'exploser à tout moment dans une mitraille de boutons. Il portait un costume rayé, coupé pour dissimuler au mieux sa formidable corpulence. Du paysage vallonné de son cou émergeait un visage amical, avec des yeux brillants et scrutateurs sous de gigantesques sourcils, seule trace de pilosité sur un crâne chauve. À part l'anneau qu'il portait à l'annulaire et une paire de chaussures en cuir noir, il n'avait sur lui rien qui vaille la peine d'être mentionné. Il m'a observé attentivement pendant que j'en faisais autant avec lui et, à peu près au moment où j'arrivais à mes conclusions le concernant, il a dit :

— C'est ma foi vrai : la ressemblance est troublante.

— La ressemblance ?

— Avec notre regretté sorcier, Matthew Swift.

— Ah.

— Même si, à ma connaissance, il n'avait pas de frère.

— Je n'en ai pas.

— Bien sûr, bien sûr. En fait, si ma mémoire est bonne, vous n'avez plus de famille ?

— J'ai une grand-mère en maison de retraite.

Je me suis soudain senti coupable de ne pas avoir pensé à elle jusqu'à présent : était-elle morte, vivante ?

— Vraiment ?

— C'était le cas la dernière fois que j'ai vérifié.

— Vous la voyez souvent ?

— Elle ne parle qu'aux pigeons, me suis-je justifié, plutôt honnêtement.

— Je vois. J'en suis navré.

— Les pigeons la laissent voler avec eux. Ils l'informent de tout ce qu'il se passe. Ce n'est pas triste.

Il a de nouveau souri, mais cette fois son sourire était plus crispé : moins amical, mais d'une certaine manière plus franc.

— Je vois, a-t-il marmonné. Mais pardonnez-moi, je fais de nouveau preuve de la dernière des grossièretés. Nous devrions nous présenter avant de discuter de questions personnelles.

— Vous savez qui je suis.

— Je sais qui vous prétendez être. Et je sais qui vous semblez être, ce qui est très différent. Mais pour l'instant, cela fera l'affaire. Je m'appelle Dudley Sinclair et c'est pour moi un honneur de faire votre connaissance.

Il m'a tendu la main. Après une brève hésitation, je la lui ai serrée. Sa poigne, forte et moite, s'est attardée une seconde de plus que la politesse ne l'exigeait. Nous avons retiré nos doigts.

— Vous connaissez la voyante ?

— Mon garçon, je connais *tout le monde*. C'est mon métier, vous comprenez ?

N'ayant rien à répondre à cela, j'ai repris mon observation paisible des reflets des deux hommes

se détachant sur la splendeur de la ville.

— Oui, oui, a-t-il grommelé, ne s'adressant pas particulièrement à moi. Bien sûr. (Il a de nouveau souri jusqu'aux oreilles, mais dévoiler ses dents.) Eh bien, le hasard fait bien les choses. Que diriez-vous de nous dispenser des questions ennuyeuses pour le moment et de convenir que vous êtes bel et bien Matthew Swift, sorcier de son état. Je pense que c'est préférable, et vous ?

J'ai haussé les épaules.

— Un homme de peu de mots ; je respecte cela, même si personnellement j'estime qu'on en apprend beaucoup sur un individu même dans ces petits riens insignifiants dont est jalonnée sa conversation ; on peut espérer y trouver un signe, inconscient peut-être, de qui il est réellement, derrière la barrière du conscient. Mais vous, monsieur, semblez avoir choisi de jouer serré. Bien. Oui, fort bien.

— La voyante semblait suggérer une collaboration pouvant nous être mutuellement bénéfique.

— Et je crois savoir que vous avez mentionné un désir de vengeance, n'est-ce pas ?

— Je suis assez grand pour m'occuper de mes propres affaires.

— Bien sûr, je n'en doute pas ! Vous avez certes montré de quoi vous étiez capable : vous, Matthew Swift, avez survécu alors que tant d'autres sont morts. Ça relève de l'exploit !

— Qui est mort ?

Une lueur dans ses yeux, une légère crispation aux commissures des lèvres.

— J'en déduis que vous êtes peu au fait des récents événements.

— J'ai lu quelques journaux.

— Je pensais aux événements survenus dans... dans la sphère que vous et moi fréquentons en amateurs.

— Parlez pour vous. (En silence, j'ai désigné d'un signe de la tête le jeûne homme près de la porte.) Lui n'est pas un dilettante, je crois.

Un instant d'hésitation ; le raidissement autour des yeux était-il dû à la surprise, au plaisir, ou aux deux ? Difficile à dire. L'autre homme n'a montré aucune émotion. En ce qui le concernait, nous aurions aussi bien pu discuter d'un parfait inconnu.

— Vous êtes quelqu'un de perspicace, a murmuré Dudley Sinclair, d'une voix plus grave et plus calme que précédemment. Je comprends mieux pourquoi vous avez éveillé la curiosité de notre médium.

— Qui est mort ? ai-je répété. J'ai essayé d'appeler certains de mes... qui est mort ?

— Vous voulez la liste ? C'est un peu brutal, mais peut-être nécessaire. Très bien. Pour autant que je sache, vous, je veux parler de Matthew Swift, avez été le premier, même si nous ne sommes pas certains que votre mort ait suivi le même schéma que les autres puisque, comme vous le savez, votre corps n'a jamais été retrouvé. Alfred Khan a été le suivant, il semble qu'il ait eu des visions de votre mort, et de la sienne ; il savait à quoi s'attendre, mais il n'a rien pu faire pour l'empêcher. Vous pouvez imaginer ça ?

Je n'ai rien dit.

— Patel a disparu, comme on a identifié son pouce et une partie de sa main gauche grâce à ses empreintes, difficile de ne pas penser au pire. Awan a été retrouvé partiellement écorché, heureusement, je crois que le choc l'a tué avant la fin ; Koshdel a été étranglé avec ses propres intestins ; on a découvert la tête d'Akute par terre, dans sa chambre à coucher, personne ne sait où est passé le reste du corps ; Pensley a été brûlé vif. Dhawan, quant à lui, s'est défendu, ce qui a malheureusement provoqué l'effondrement de tout un bâtiment : il a fallu recourir à son dossier dentaire pour l'identifier. Vous connaissiez Foster ? Une jeune sorcière, mais peut-être ne faisait-elle

pas partie de votre cercle, elle est morte par...

— Ils ont tous été tués par la même personne ? ai-je demandé d'une voix pantelante, les mots glissant tel du sable entre mes doigts.

— C'est notre hypothèse.

— Pourquoi ?

— Oh, pour plusieurs raisons : la violence avec laquelle les crimes ont été commis, le domaine de compétence des victimes, la nature rituelle de la mort, la durée de...

— Non, je voulais dire, pourquoi les avoir tués ?

— Nous l'ignorons, mais nous avons plusieurs théories.

— Qui est ce « nous » ?

Il a détourné les yeux, vers la ville, sa main droite s'est contractée.

— Nous sommes... des citoyens vigilants.

— Des magiciens urbains ?

— Certains d'entre nous, oui.

— Alors, ces théories ?

— C'est compliqué.

— Essayez quand même.

Il m'a jeté un rapide coup d'œil. S'il éprouvait de la colère, il le cachait bien.

— Vous avez bien votre petite idée. Après tout, vous étiez l'un d'eux, jusqu'à aujourd'hui.

— Je connais quelqu'un qui aurait pu avoir un mobile.

— Alors vous devez savoir qui vous a envoyé le nettoyeur ce matin.

Il avait réussi à me surprendre : comment pouvait-il être au courant ? Aussi rapidement ? J'ai essayé de masquer ma surprise, mais il n'était pas dupe, j'en étais persuadé, mon grognement et mon expression figée manquaient tous deux de conviction.

— Nous avons retrouvé le cœur carbonisé de la créature, a-t-il expliqué, presque gentiment, et les autorités ont été submergées de plaintes de riverains concernant des ordures répandues dans les rues à proximité d'une gare. Vous comprendrez aisément comment nous en sommes arrivés à la conclusion qui s'imposait : parmi les praticiens de notre art si particulier, ceux qui sont capables de neutraliser un sort aussi puissant se comptent sur les doigts d'une main. (Comme je ne répondais rien, il a légèrement changé de position sur le banc et a dit :) Puis-je me permettre une suggestion ? Je n'ai pas l'intention de vous imposer mes vues ni même de vous proposer une solution. Je souhaite simplement vous soumettre une idée, monsieur, et voir si vous la trouvez perspicace.

— Je vous écoute.

Il s'est penché vers moi, son souffle me chatouillant presque l'oreille, et a chuchoté :

— Robert James Bakker.

Puis il s'est redressé avec un sourire pour guetter ma réaction.

J'ai frotté nonchalamment la semelle de ma chaussure gauche contre le plancher de la nacelle. J'ai fait glisser l'index de ma main droite dans les creux entre les articulations des doigts de ma main gauche. J'ai contemplé la ville. Je n'ai pas dit un mot. Monsieur Sinclair a paru s'en satisfaire.

— Très bien, dit-il, je comprends. Vous êtes un jeune homme qui aime prendre son temps pour se forger sa propre opinion, une qualité admirable, et que je respecte. Vous souhaitez d'abord réunir toutes les informations, c'est naturel. Peut-être, alors, vous intéressera-t-il d'apprendre que Patel était l'un des plus proches confidents de Khan ; si Khan avait révélé quoi que ce soit sur sa mort imminente, il se serait certainement tourné vers lui. Awan, bien sûr, était lié à monsieur Guy Lee, que vous connaissez, j'en suis persuadé ; il est l'un des plus proches collaborateurs de monsieur Bakker.

Koshdel était un homme qui avait des idées bien arrêtées, peut-être trop, sur la façon dont il convenait d'utiliser la magie, et il aimait s'investir. Pensley travaillait pour moi, il ne faisait que son devoir, quelle tragédie. Dhawan était un sorcier, comme vous, vous avez dû vous croiser à l'occasion ; bien sûr, lui aussi connaissait Bakker. Akute... reste un mystère, mais je soupçonne que dès que nous aurons eu plus de temps pour enquêter sur sa mort, un lien finira bien par apparaître. Rien qui puisse être prouvé, bien sûr, rien de solide, aucun témoin, évidemment ! Et un mobile ne suffit pas. C'est une simple théorie, je vous l'ai dit, des conjectures, rien de plus ; Bakker est, après tout, un citoyen éminent.

J'ai lentement levé la tête, craignant, si je précipitais les choses, de perdre le contrôle de moi-même. Le regardant droit dans les yeux, j'ai dit :

— Qu'est-ce que vous cherchez à me faire dire : que c'est Bakker qui m'a attaqué ?

— Non, non, loin de moi cette idée !

— Ce n'était pas lui.

— Bien sûr que non, je n'ai jamais pensé que...

— Je n'ai vu personne.

— Mais vous avez vos soupçons...

— Oui.

— Puis-je me permettre de vous demander...

— Vous pouvez, mais je ne vous répondrai pas, pour l'instant. Je n'en sais pas assez. Je ne vous connais pas.

Il a laissé échapper un petit soupir, comme un oncle fatigué à qui on a confié la garde des enfants.

— J'en déduis que les autres morts vous indiffèrent.

— Bien au contraire. Je connaissais certaines des victimes. Et les circonstances de leur mort sont troublantes.

Il a soupiré avec impatience.

— Savez-vous pourquoi j'ai mentionné Robert James Bakker ?

— Je suppose que vous avez établi un lien entre lui et ces morts suspectes.

— Tous ceux qui sont morts avaient, d'une façon ou d'une autre, un lien avec lui, c'est tout à fait vrai. Vous également, je crois ? Vous et Rober Bakker... étiez très proches si je ne m'abuse ?

— Où est-il en ce moment ?

— Personne n'en est vraiment sûr.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il se déplace sans arrêt. Il est difficile à trouver. Ces dernières années... il ne s'est pas contenté de vivre en reclus. Personne ne sait où il vit, ni où il sera à un moment donné. Ça en dit long, en soi. Et vous, vous savez où il est ?

— Moi ?

— Vous le connaissiez.

— Je suppose.

— Arrêtons de jouer au chat et à la souris, voulez-vous ? Laissez-moi vous dire ce que je sais. Le jour de votre mort, vous avez rendu visite à Robert Bakker à l'hôpital St-Thomas et vous vous êtes disputés. Après l'avoir quitté, vous êtes allé vous promener au bord de la Tamise ; il s'agit là de faits avérés, que la police n'a eu aucune peine à vérifier et j'ajouterai qu'elle s'est passée de mon aide. Quelques heures après avoir pris congé de Robert Bakker, vous avez disparu, mais une grande quantité de votre sang a, elle, été retrouvée. Et ce n'est pas tout : les personnes qui habitent actuellement votre appartement sont des employés d'une entreprise qui appartient au groupe de

Bakker ; enfin, ses avocats ont exercé une pression considérable pour que votre patrimoine soit réparti aussi vite que possible après votre mort présumée, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi. Je suis sûr que vous comprenez que je puisse trouver tout cela préoccupant.

— Si vous en savez autant, pourquoi vous adresser à moi ? J'ai dit ce que j'avais à dire. J'ignore les raisons pour lesquelles vous vous intéressez tant à Bakker, je ne sais même pas qui vous êtes, et ça m'est égal. Je suis seulement venu afin de découvrir celui qui m'a attaqué et...

Je me suis interrompu, mais trop tard.

Les lumières de la ville se reflétaient dans les yeux de Sinclair.

— ... et celui qui vous a fait revenir, a-t-il conclu. C'est bien ce que vous alliez dire, monsieur Swift ? Et elle avait raison : vous avez des yeux pour le moins étranges.

— Quel rapport ?

— Comprenez-moi bien, monsieur Swift. J'ai consacré beaucoup de temps à enquêter sur votre disparition et les morts tragiques des malheureux que je vous ai cités, parmi d'autres. C'est... disons que je me sens personnellement concerné. Et grâce à mes recherches, j'ai le sentiment d'avoir appris à mieux vous connaître, tout du moins la partie de vous que vous avez décidé de laisser derrière vous, pour la postérité, ce qui, je vous l'accorde, ne représente pas grand-chose. Je connais votre apparence, chaque trait de votre visage, vos habitudes, vos penchants. Je sais que, lorsque vous avez pénétré dans cette cour au bord de la Tamise, vos yeux étaient marron, et maintenant, quand je vous regarde, vos yeux sont très bleus. Alors, je me demande : à qui ai-je affaire ? Au vrai Matthew Swift ou à un imposteur ? Mais peut-être qu'aucune de ces propositions n'est là bonne ? Peut-être que vous n'êtes pas mort au sens où le laissaient supposer l'état de vos vêtements et tout ce sang, la criminalistique fait des merveilles, vous savez. Peut-être qu'après une épreuve pareille, on n'est plus le même. Peut-être qu'on change pour survivre ?

J'ai détourné les yeux.

— Un détail en particulier m'a frappé, dans la mort de Matthew Swift, a-t-il expliqué après une pause.

— Lequel ?

— On a retrouvé ses empreintes digitales, dans le sang, sur le combiné d'une cabine téléphonique à quelques mètres de la première flaque de sang. Il s'est traîné jusqu'à cette cabine, a décroché le combiné, mais n'a pas composé le 999. Au lieu de cela, le corps a disparu, ne laissant derrière lui que les restes de vêtements déchirés couverts de sang et quelques lambeaux de peau.

— Alors vous pensez que Bakker est à l'origine de l'attaque ?

— Absolument, monsieur Swift. Et vous feriez bien d'envisager sérieusement cette hypothèse. Ne me dites pas que je n'ai pas réussi à éveiller votre curiosité ; à moins que vous n'ayez connaissance d'information dont je ne dispose pas, auquel cas, je vous en conjure, faites m'en part.

— Je n'ai vu personne que je connaissais.

— Mais vous avez vu quelque chose ? (Il haletait presque, la sueur coulant sur sa joue. Nous sentions le sel des gouttes et la chaleur de son visage.) La police estime que Swift a mis longtemps avant de mourir. Vous avez forcément vu quelque chose !

J'ai réfléchi. Cet homme ne nous inspirait pas confiance, mais d'un autre côté, ce qu'il semblait déjà savoir suffisait à le rendre intéressant.

— J'ai vu une ombre. Rien de plus.

— Allons donc ! s'est-il exclamé. Je suis sûr que vous pouvez faire mieux que ça !

Brusquement, je me suis levé.

— Monsieur Sinclair, vous êtes bien informé. Oui, j'ai parlé à Bakker, et je me suis disputé avec

lui. Quant à savoir s'il est derrière ce qui m'est arrivé, je ne me prononce pas pour l'instant. En attendant, pas question de vous faire confiance. Tout ça m'a servi de leçon et nous sommes encore novices en la matière.

— Nous ? m'a-t-il coupé d'une voix dure.

J'ai poursuivi, sans lui prêter attention :

— Vous avez besoin de moi pour quelque chose. De quoi s'agit-il ?

Il s'est levé ; toute cordialité avait déserté son visage. Il m'a fixé d'un regard qui semblait vouloir tout englober, essayant de lire chaque partie de mon esprit et de mon cœur.

— Matthew Swift, a-t-il dit, lentement et posément. J'ignore avec quelles forces vous avez dû pactiser pour rester en vie, alors que tant d'autres sont morts qui, je le crois, étaient mieux informés, plus puissants et plus prudents que vous ne l'avez jamais été. Mais si ce qui vous maintient en vie à présent devient une menace pour moi, je vous détruirai, vous comprenez ?

Nous avons secoué la tête.

— Nous ne sommes pas venus pour vous, lui avons-nous expliqué, et l'espace d'un instant, il y a eu de la peur dans ses yeux. (J'ai croisé les bras.) Alors, dites-moi, monsieur Sinclair, que voulez-vous, exactement ?

Il a réfléchi, se dressant de toute sa hauteur, rien de bien intimidant et croisant les mains derrière le dos d'un air solennel.

— Parlons franc : je m'intéresse à monsieur Bakker et à son organisation (ses amis, son but, ses capacités et son historique). Moi-même, et quelques autres... citoyens vigilants... soupçonnons monsieur Bakker de vouloir exploiter ses nombreux avantages à son seul profit, au point de mettre en danger la vie d'autrui.

— Vous croyez que Bakker est une menace pour l'humanité ?

— Honnêtement, monsieur Swift ? Oui, je le pense. J'ai peu de preuves au-delà de quelques rumeurs et d'une série de morts violentes au sein d'une certaine communauté, mais je considère que les objectifs de monsieur Bakker pourraient bien nous mettre tous en danger.

— Quels « objectifs » ?

— D'après ce que j'en sais, il a entrepris de réunir certains éléments (individus, objets et compétences) qui, combinés, seraient susceptibles de lui donner une influence disproportionnée. Je ne sais pas si vous en saisissez toutes les implications.

— J'en ai une vague idée.

— À la lumière de ce que je viens de vous dire, j'espère que vous ne considérerez pas que je manque de courtoisie en vous demandant l'objet de votre dispute avec monsieur Bakker ?

— Pas le moins du monde ; mais, encore une fois, je crains de ne pas pouvoir vous répondre.

— Accepteriez-vous au moins de me confirmer si votre querelle avait un rapport avec l'hypothèse que je viens de formuler ?

— Je crois... Je *crois* que Robert James Bakker est devenu un danger pour lui-même et pour les autres il y a déjà bien longtemps. C'est ce que vous voulez entendre ?

— Effectivement, je m'en doutais. C'est bien vrai alors ?

— Je savais que Bakker était un danger avant notre rencontre.

Il a vivement acquiescé de la tête.

— Oui, oui, bien sûr. Et je présume que vous envisagiez d'enquêter vous-même sur ses activités ?

— C'est possible.

— Naturellement. Les circonstances de votre disparition m'ont amené à supposer qu'il devait y avoir un rapport.

— J'imagine que vous avez l'intention de contrer la menace qu'il représente ?

La question a semblé le surprendre.

— Je n'irai pas par quatre chemins, monsieur Swift : je veux qu'il meure.

— Je vois.

— Je suppose que vous n'approuvez pas ?

— Je n'approuve pas, non. Mais nous pensons que cela pourrait se révéler nécessaire. (J'ai soufflé. Jusque-là, je n'avais pas eu conscience de retenir ma respiration.) Monsieur Sinclair, je vous demande de m'excuser si ma conduite vous paraît peu coopérative. Ces... événements... m'ont servi de leçon, et vous avez raison de penser que ce genre de choses vous change un homme. Quant à ce qui m'a permis, et continue de me permettre, de survivre... nous ne voulons de mal à personne. Vous voulez tuer Bakker. Je n'appuierai pas sur la gâchette, mais je ne m'y opposerai pas ; pour le reste, vous pouvez compter sur moi, mais seulement tant que *vous* répondrez présent si nous faisons appel à vous.

Sinclair n'était pas le seul à savoir utiliser de grands mots et faire de belles phrases ronflantes.

Ma déclaration m'a valu un sourire, sincère cette fois, ce qui ne le rendait que plus effrayant.

— Fort bien, monsieur Swift. Fort bien. Je pense réellement que cela marque le début d'une relation des plus fructueuses. En fait, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais vous présenter à des amis à moi.

***

UNE MERCEDES ARGENT l'attendait dans une des petites rues à squats, près de Waterloo Station. Le verre des vitres teintées était assez épais pour être pare-balle. L'homme à la peau chocolat au lait s'est installé derrière le volant, et nous nous sommes assis à l'arrière, sur le siège en cuir blanc. Dudley Sinclair m'a offert un loukoum dans une boîte aux arêtes en argent. Nous étions tentés, mais j'ai dit non. Ce qui a mis fin à toute conversation, alors que nous traversions la Tamise.

Nous nous sommes dirigés vers le nord-ouest, laissant derrière nous Hyde Park et Marble Arche, remontant Edgware Road, avec ses enseignes en caractères arabes, ses bars à narguilé et ses vitrines remplies d'abat-jour tape-à-l'œil et hors de prix. Cinq fois par jour, Edgware Road est envahie d'hommes qui s'agenouillent sur des lapis, hâtivement tirés de leurs voitures, en pleine rue ou par terre, dans les restaurants, et prient en direction de La Mecque. Pendant ce temps, la circulation se traîne d'un air maussade dans la zone soumise à la taxe anti-embouteillages. Nous avons pris par les rues plus étroites menant à Marylebone High Street où, derrière les grilles noires garnies de pointes, se cachaient des rangées de maisons attenantes en brique rouge avec des balcons fleuris, de hautes fenêtres et de larges escaliers en façade.

La voiture s'est arrêtée dans une de ces rues et nous sommes descendus devant une de ces maisons. Sinclair a gravi, d'un pas aussi résolu que le lui permettait sa corpulence, la volée de marches menant à la porte d'entrée. La sonnette indiquait qu'il y avait cinq appartements. Il a sonné trois fois, deux coups brefs et un coup long, et la porte s'est ouverte avec un bruit sec, sans problème. Le large vestibule était dallé de marbre noir et blanc et il y avait également un escalier hélicoïdal recouvert d'une moquette épaisse. Sinclair s'est dirigé vers un ascenseur étonnamment ordinaire, dont la porte en métal cliquetait ; sur les parois, les miroirs déformants donnaient aux reflets de nos visages un air malade. Nous nous sommes entassés, moi-même, Sinclair et son fidèle et silencieux compagnon, à l'intérieur, un acte bien plus intime qu'une poignée de main, et cet engin a entrepris de nous tirer jusqu'au dernier étage. Au lieu de s'ouvrir sur un couloir commun, comme je m'y attendais, il nous a déposés directement au cœur d'un appartement ; les murs étaient tapissés de blanc, avec un motif floral rougeâtre tourbillonnant, et les tapis bleu pâle caressaient presque nos tibias. Sinclair

nous a fait signe d'avancer vers une lumière brillant sous une porte derrière laquelle j'entendais des voix.

Quand je suis entré, toute conversation a cessé, une réaction que j'avais toujours rêvé de provoquer, mais à laquelle je n'étais jamais parvenu, jusqu'à maintenant.

Sept personnes se tenaient, assises ou debout, autour d'une table basse avec un plateau en verre, sur laquelle se trouvaient des bols de chips à moitié vides et des verres de vin. J'ai reconnu la voyante, qui avait passé quelque chose de plus confortable, une robe de cocktail noire très ajustée qui la mettait en valeur. Quant aux autres, ils étaient si différents, et les odeurs, naturelles et surnaturelles, qu'ils émettaient tellement variées que je me suis senti un peu déboussolé.

Sinclair a pris l'initiative. Entrant majestueusement dans la pièce avec un «Bien, bien, excellent, content de vous voir tous là... », un verre s'est retrouvé dans sa main avant qu'il ne finisse sa phrase par : «... vous connaissez tous la raison de notre présence ici, et il vous tarde de commencer. »

Inspectant la pièce, j'ai remarqué que les rideaux étaient tirés et les lumières tamisées. Ensuite, j'ai pris conscience de la tension d'un homme avec un long visage pâle et chevalin ; il était assis, les épaules voûtées, les genoux serrés, et croisait les mains devant lui, les articulations blanchies. La voyante, quant à elle, n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil nerveux autour d'elle, détournant le regard dès qu'elle croisait celui de quelqu'un d'autre.

Seule une personne semblait détendue. Elle était assise dans un coin, un bol de cacahuètes dans la main ; elle portait un cardigan rose défraîchi qui présentait tous les terribles stigmates d'un ouvrage tricoté à la main, une jupe grise dans un tissu épais qui lui descendait jusqu'aux genoux, un bonnet à pompon en laine et une paire de chaussons fourrés. À ses pieds, un certain nombre de grands sacs en plastique. Il s'en dégageait d'étranges odeurs de curry, de graisse et, à ma consternation, de gaz d'échappement, perceptibles même de là où je me trouvais. Elle m'a étudié de ses yeux profondément enfoncés dans un visage qui ressemblait à une carte des Pyrénées, et a crié d'une voix perçante, par le trou laissé dans ses dents de devant : « Des raisins au fond du sac ! » Elle a plissé les yeux et, d'un ton plus faible, a ajouté : «J'te vois, tu te caches dans cette peau. C'est toi que j'entendais dans le téléphone, pas vrai ? »

Nous nous sommes agités, mal à l'aise, sous la force de son regard.

— Ah ! a-t-elle hurlé. Quelles conneries !

— Merci, madame Dorie, a ânonné Sinclair, pour votre brillante contribution.

— Va te faire foutre, gros cul !

Personne n'a semblé se formaliser de cette déclaration, manifestement, les interventions de madame Dorie étaient souvent de cette nature.

— Mesdames, messieurs, a poursuivi Sinclair, vous savez tous pourquoi nous sommes là.

— Pas moi, ai-je protesté.

— C'est un sorcier ? a demandé un type qui portait un genre de costume tribal africain, bien qu'il ait la peau aussi pâle que la neige en décembre et les cheveux roux. (Sa voix évoquait le bourdonnement d'une sirène qui s'éteignait.) Il ne paie pas de mine.

— Et vous, vous avez l'air d'un con qui porte une robe, mais ça ne vous empêche pas d'être un sorcier noir, ai-je rétorqué.

Je n'ai jamais aimé les sorciers noirs. Il leur manque l'intuition des sorciers urbains, comme moi, et la patience des magiciens ; ils ne sont pas aussi travailleurs que ces derniers et ne partagent pas leur aptitude pour les études. Non, ils préfèrent les raccourcis et tirent leur pouvoir des anciens esprits de la ville (Dame Néon, les Sept Sœurs, le Roi des Mendiants, Gros Rat, et les autres) dont ils accomplissent les volontés en échange d'un petit tour de passe-passe. C'est un métier à risques,

tout juste bon pour les paresseux.

L'homme à la tête de cheval a reniflé, probablement un rire, vite étouffé. Les lèvres de la voyante se sont contractées, Dorie a avalé une poignée de cacahuètes et Sinclair n'a eu aucune réaction. Deux autres personnes se trouvaient dans la pièce : une femme à la peau couleur café, en jean et veste en cuir serrée, gonflée à des endroits curieux ; elle semblait prête à mettre le feu à quelque chose ; l'autre était un homme, une force de la nature, un motard à en juger par sa tenue, et il a ri si fort qu'il en a fait trembler les verres sur la table.

Le sorcier en costume tribal l'a foudroyé du regard, ce qui n'a semblé avoir pour effet que de faire redoubler l'hilarité du motard. Ce dernier est tout de même parvenu à demander :

— Alors, Sinclair, est-ce que vous nous avez enfin déniché un sujet de conversation intéressant ?

— Si vous voulez bien me permettre... l'a coupé Sinclair, monsieur Swift est prêt à nous apporter son aide. J'ai pensé qu'il serait utile de nous rencontrer afin d'avoir une discussion approfondie sur la manière exacte dont nous comptons résoudre le problème qui nous concerne tous.

— On va tuer cet enfoiré, a précisé le motard. Ça vous pose un problème, sorcier ?

— Nous parlons bien de Robert Bakker ? ai-je demandé.

Il y a eu une série de grognements et de hochements de tête que j'ai interprétés comme des assentiments, sans oublier Dorie qui s'est écriée : « Faut creuser au fond du sac ! »

— Et qu'est-ce que vous avez tous contre lui ?

— Et *vous* ? a sèchement répliqué le sorcier noir.

— Les raisons de mon implication ne regardent que moi. J'aimerais connaître les vôtres.

— Alors, on vous dit tout sur nous, et vous ne nous offrez rien en échange ?

Je lui ai lancé un regard noir.

— Ouais, vous avez tout pigé.

— Messieurs, messieurs, est intervenu Sinclair. Je peux aisément clarifier les choses. Comme je vous l'ai dit, monsieur Swift, je soupçonne monsieur Bakker d'être impliqué dans une série de meurtres, y compris le vôtre. Vous comprendrez que je ne peux pas rester les bras croisés.

— Vous êtes de la police ? ai-je demandé.

— Grand Dieu non. Non, absolument pas. Je suis, comment dire... affilié à certaines parties de notre gouvernement pour qui l'ordre doit être maintenu à tout prix. Malheureusement, j'ai bien peur de ne pas pouvoir vous en dire plus.

— Un barbouze, a sèchement commenté le motard. Les *X-Files* avec un nuage de lait.

— Et vous ? (Je me suis tourné vers tous les autres.) Vous êtes tous des ennemis de Bakker ?

— Vous devez comprendre, a voulu m'apaiser Sinclair, qu'il y a eu des changements.

— Quels changements ?

— Tout est géré par la Tour maintenant.

J'ai levé les yeux au ciel avec impatience.

— Génial. Quelle tour ? Qu'est-ce qui a changé ? Et qu'est-ce que Bakker a à voir avec tout ça ?

— La Tour, est intervenue la voyante, est une organisation de magiciens, de sorciers, d'enchanteurs, de nécromants et d'autres praticiens de la magie, et Bakker en est le chef.

— Un syndicat ? Ça m'a tout l'air d'un ramassis de conneries.

— Oh, c'est bien réel, a soupiré Sinclair. Je crois même qu'ils tiennent des assemblées générales.

— Et ça n'a pas l'air de beaucoup vous plaire. Pourquoi ?

— Parce que ce qu'ils ne peuvent pas obtenir, ils le prennent, a dit sèchement la voyante, et qu'ils n'hésitent pas à tuer ceux qui leur résistent.

— Les magiciens qui sont morts, a patiemment expliqué Sinclair, avaient tous, d'une façon ou d'une autre, contrarié la Tour. Tout comme vous, je crois.

— Je n'ai jamais entendu parler de la Tour.

— Elle s'est développée peu après votre décès. Elle réunit toutes sortes de gens et recueille toutes sortes de choses, des livres, des connaissances, des talents, des objets, des artefacts. Et son pouvoir grandit. Je pense que vous saviez ce que Bakker mijotait... que peut-être il trempait dans des choses qui le dépassaient, et c'est pour cette raison que vous vous êtes disputés.

— Pensez ce que vous voulez, ai-je répondu. Et dans quoi trempe-t-il exactement ?

— Ce ne sont que des rumeurs, a dit le sorcier noir.

— Elles sont trop nombreuses pour être fausses, l'a repris Sinclair. Trop nombreuses, et trop rapprochées. Des expériences, monsieur Swift. Nous pensons que Bakker fait des expériences sur des magiciens, des civils, à la recherche de quelque chose de puissant ; vraisemblablement quelque chose de dangereux, puisqu'il en cache la nature à ses équipes et à l'ensemble de la communauté.

— Si tout cela est vrai, pourquoi ne faites-vous rien pour l'en empêcher ?

— Peut-être parce que Bakker est un putain de sorcier et qu'il est assez riche pour s'acheter Mayfair, a ironisé le rouquin en costume tribal.

— Vous êtes vraiment charmant, vous savez ?

— Écoutez, s'est-il emporté, arriver jusqu'à lui, c'est comme essayer d'entrer à Fort Knox avec un putain d'ouvre-boîtes.

— Il y a d'autres sorciers...

— Non, a annoncé Sinclair d'un ton catégorique. Il n'y en a pas.

— Je ne vous crois pas.

— Vous savez que Dhawan est mort, Akute aussi. Je n'ai pas mentionné de Maurier, MacKinnon, Samuels, Zheng...

— Impossible.

— ... et ceux qui ne sont pas morts se sont enfuis. Comprenez-vous bien la situation, Matthew Swift ? Ils ont pris la fuite, ils se sont cachés. Ceux qui résistent à Bakker meurent. Vous croyez que le nettoyeur est apparu à Dulwich ce matin par hasard ? Quelqu'un a dû vous voir. L'invocation d'une créature de ce genre requiert beaucoup de pouvoir ; et c'est après *vous* qu'elle en avait. Si vous comptez vous opposer à la Tour, monsieur Swift, vous allez devoir apprendre à faire preuve de plus de discrétion. Comme nous, en ce moment. Vous ne pouvez pas simplement sonner la charge et espérer vous en sortir en vie.

Du regard, j'ai fait le tour de la pièce. Des visages embarrassés ont évité mes yeux. Même Dorie s'est tenue parfaitement tranquille sur sa chaise, absorbée dans la contemplation de son bol de cacahuètes. Finalement, j'ai dit :

— D'accord. Disons que, pour l'instant, je vous crois. Qu'est-ce que vous proposez exactement ?

J'ai eu l'impression que tout le monde poussait un soupir de soulagement collectif après avoir retenu sa respiration. Dans son coin, Dorie a marmonné quelque chose d'indistinct.

L'homme au visage chevalin a bafouillé :

— Nous avions un plan...

— Un plan complètement débile, oui ! l'a coupé le sorcier noir.

— Crétin, l'a sèchement insulté la voyante.

— Battez-vous ! a renchéri le motard avec un sourire joyeux. Allez-y, battez-vous !

La femme en jean n'a rien dit, mais a pris un air encore plus menaçant.

— Mesdames, messieurs, est intervenu Sinclair d'une voix apaisante. Charlie, s'il te plaît ?

Il s'adressait à son ombre fidèle, le jeune homme aux yeux foncés et aux cheveux raides et noirs. Entendant son nom, il a sorti une fine mallette noire de derrière le canapé. Il a entré les codes dans les fermoirs à combinaison, puis les a ouverts en appuyant sur un bouton en cuivre. Avec soin, il a déposé le contenu de la mallette sur la table.

Des photos, des notes, des colonnes de chiffres, des diagrammes, des cartes : du bout des doigts, Sinclair les a disposés sur le plateau.

— Ceci, dit-il, en écartant ses mains au-dessus comme s'il s'agissait de la soie d'une araignée susceptible d'être emportée par la brise, est tout ce que nous savons sur la Tour : ceux qui dirigent l'organisation, comment elle fonctionne, ce qui la fait vivre.

J'ai attendu la suite.

— Tous ceux qui ont tenté d'approcher Bakker directement ont échoué. (Pendant un moment, son regard s'est arrêté sur la femme en jean qui s'est renfrognée un peu plus, si c'était possible.) Vous devez comprendre qu'il n'est pas simplement dangereux à cause de sa maîtrise de la magie. Il est riche : ses avocats sont là pour le protéger de la justice, et s'ils devaient manquer à leur devoir, il possède un avion prêt à s'envoler avec lui pour un autre pays où son argent l'attend. Son organisation est internationale, il a des amis très haut placés, mais son influence s'exerce aussi dans les rues les plus mal famées.

— Il a toujours été puissant.

— Oui, oui, bien sûr, a murmuré Sinclair. Mais ce n'est que récemment qu'il s'est mis à exploiter cette puissance de manière aussi flagrante. Nous proposons donc de l'affaiblir autant que possible avant de passer à l'attaque. Et il ne s'agit pas de lui jeter un sort par-ci par-là. Nous voulons saper sa fortune, sa réputation, son influence, éliminer ses amis, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que lui, lui seul. Alors, peut-être, il sera vulnérable, si une telle chose est encore envisageable.

— Vous avez un plan ?

— Tout est là. (Il a agité les mains au-dessus des documents.) Tout est là. Nous allons détruire la Tour, brique par brique.

J'ai étudié les papiers qu'il avait étalés devant moi. Toute la pièce retenait son souffle.

— Ça me paraît assez merdique, comme plan.

— Sinclair, vous êtes sûr qu'on a vraiment besoin de ce taré ? a grondé le sorcier noir.

Nous avons senti la colère monter en nous.

— Vous voyez une autre solution, monsieur Swift ? Vous pensez pouvoir retrouver Bakker tout seul, vous pensez pouvoir... remédier à la situation... sans notre aide ?

Monsieur Sinclair souriait toujours, mais le ton de sa voix était celui d'un prêtre blasé administrant les derniers sacrements.

Je me suis balancé d'un pied sur l'autre avec embarras, sans quitter des yeux ses dossiers.

— Je vais vous aider. Mais je refuse de tuer Bakker sauf si cela s'avère nécessaire.

— C'est votre droit.

— En quoi puis-je être utile ?

— Bakker a ses lieutenants, des individus clés dans la gestion de la Tour.

— J'en connais certains. Vous pensez à des gens comme Guy Lee ou San Khay ?

— Et aussi Harris Simmons, et Dana Mikeda.

— Dana Mikeda ?

— Vous la connaissez ? a sèchement demandé le sorcier noir.

— Je... je l'ai connue. Quel est son rôle ?

— Gagnons du temps, voulez-vous, au risque de paraître un peu sommaire. Elle est sa protégée.

Sa maîtresse. L'un ou l'autre, bien que cela ne rende peut-être pas justice à la nature de leurs rapports.

— Depuis quand ?

— Pardon ?

— Depuis quand est-elle sa protégée, sa maîtresse et toutes les autres choses que vous ne décrivez pas ?

Il a souri, une rare pointe d'amusement.

— Environ deux ans. Vous la connaissez.

Ce n'était pas une question, et ça ne nécessitait donc pas de réponse.

— Vous avez l'intention de les tuer, eux aussi ?

— Si nécessaire ?

— Il y a une autre possibilité ?

— Peut-être. S'ils peuvent nous être utiles.

— Je vois. S'il y a...

— Verrues pustulantes ! s'est écriée Dorie dans son coin.

— Putain, faites-la taire, a gémi le sorcier noir.

— Oui, ben toi aussi, t'as de la merde dans la tête, a-t-elle grommelé.

Nous avons eu un moment d'hésitation, levant les yeux des documents sur la table et nous tournant vers l'endroit où elle était assise, les bras croisés, dans l'angle.

— Swift ? s'est enquis Sinclair à voix basse en voyant notre expression.

Nous avons regardé autour de nous, soudain inquiets.

— Ce n'est rien, ai-je dit. Rien.

— T'es vraiment pas très futé quand ils ne sont pas avec toi, hein ? a marmonné Dorie.

Reculant depuis la table, j'ai traversé la pièce de quelques pas en direction de Dorie ; marquant une pause devant la fenêtre, j'ai constaté que ma main droite tremblait. Puis, d'une voix hésitante, nous avons dit :

— Vous savez qui nous sommes.

— Je vous ai entendu dans le téléphone, a-t-elle expliqué avec un sourire aux dents jaunies. «Viens, sois nous et sois libre », c'est votre chanson, pas vrai, yeux-bleus ?

— Vous nous avez déjà rencontrés auparavant ?

— J'aime bien votre petite musique, a-t-elle admis. Mais à votre place, je ne resterais pas là où je me trouve en ce moment.

— Pourquoi ? ai-je demandé-je.

— Putain d'ombre sur le mur, voilà pourquoi, a-t-elle répondu. À couvert !

Je me suis baissé. Je sais reconnaître un talent hors du commun pour la magie quand j'en vois un, et la vieille madame Dorie, la clocharde grise qui sentait la poudre de curry et les gaz d'échappement, en avait à revendre. Son adresse à manipuler des forces primordiales ne faisait aucun doute, aussi perceptible que l'odeur de moisi qui se dégageait de ses sacs, et m'aurait-elle ordonné de sauter du haut d'un pont que je n'aurais pas hésité une seconde. À l'instar de ma grand-mère, elle ressemblait à une femme qui parle aux pigeons, et dans une ville, personne ne voit autant de choses que les pigeons.

Je me suis donc baissé, raison pour laquelle la balle de fusil du tireur embusqué a fait éclater le crâne de l'homme à la face de cheval, qui venait de se lever, plutôt que le mien.

— Banzaï ! a crié Dorie.

La lumière s'est éteinte dans la pièce, en fait, le courant avait été coupé. J'ai senti son absence

soudaine dans les murs et le plafond, alors que quelqu'un venait d'arracher les fusibles quelques étages plus bas. L'obscurité totale n'a duré qu'un instant, le temps pour la lumière blanche-orange des réverbères de pénétrer la barrière des rideaux. J'ai rampé sur le sol en direction du corps de l'homme à la tête de cheval, tandis que Dorie se levait et tapait dans les mains en criant : « Ratatatatatatata ! »

De l'autre côté de la rue, quelqu'un a consciencieusement armé un petit mécanisme dans un gros flingue, et a ouvert le feu. Les balles ont traversé ce qu'il restait de la première fenêtre et ont fait exploser la seconde, mitraillant le mur du fond et remplissant la pièce de nuages blancs de poussière de mortier. Allongé sur le sol, j'ai vu Dorie s'éclipser par une porte, totalement indifférente, alors que le corps de l'homme à la face de cheval tremblait et rebondissait sous les impacts de balles. Sous le feu ennemi, le rembourrage du canapé a rendu l'âme, les verres à vin ont volé en éclats, pulvérisant à travers la pièce une pluie de cristal et de fines gouttelettes rouges ; les coups de feu ont soufflé les toiles du mur, fendu les portes, déchiré les rideaux et éventré les coussins. Dans l'obscurité, j'ai aperçu les chaussures à talons hauts de la voyante qui se tortillait vers la porte donnant sur le couloir, suivie de près par la robe ridicule du sorcier noir ; derrière le canapé presque réduit à l'état de carcasse à laquelle pendaient des lambeaux de tissu, se trouvaient Sinclair, le motard et la jeune femme maussade en jean.

De l'autre côté de la rue, la pétarade de la mitrailleuse s'est arrêtée. Dans le soudain silence assourdissant qui a suivi, j'ai entendu les hurlements des alarmes des voitures et des maisons avoisinantes, les cris des habitants, les battements d'ailes des pigeons terrifiés, les gens qui couraient dans tous les sens. Et le mécanisme grinçant de l'ascenseur, montant depuis le rez-de-chaussée.

— Ils viennent terminer le boulot ! ai-je crié.

— La chambre à coucher, a fait le sorcier noir d'une voix perçante. Il y a un escalier de secours.

— S'ils ne sont pas stupides, ils arrivent par là aussi, a marmonné la voyante.

— Vous voulez prendre le risque ?

— L'un de vous veut bien venir m'aider ?

La voix du motard. J'ai rampé de l'autre côté du canapé. Mes doigts ont trempé dans un mélange poisseux de sang et de vin ; des éclats de verre ont crissé sous mes coudes.

Derrière le canapé, j'ai découvert la femme en jean, le motard, hors d'haleine et le visage éclaboussé d'un sang qui n'était pas le sien, et ce qui restait de Sinclair, la respiration sifflante, tentant désespérément de boucher plusieurs trous sur sa poitrine et son ventre à l'aide de ses dossiers. Malgré sa corpulence, les balles avaient pénétré en profondeur ; et tout en respirant, il transpirait, il saignait, il puait le sel, l'urine et la mort, comme si son corps tout entier se relâchait en même temps, chaque cellule libérant tout son contenu, éléments chimiques, sang, fluide, la vie et tout le reste.

Le motard s'efforçait de le maintenir droit.

— Vous pouvez faire quelque chose ? a-t-il sifflé.

— Vite ! a crié la voyante. Ils arrivent.

Le sorcier noir a eu un bref regard rempli de pitié pour Sinclair, mais il a continué à avancer.

— Merde, ai-je maugréé. Merde.

J'ai ouvert sa veste : il y avait encore plus de trous. Son corps tout entier était déformé, comme s'il avait été la cible d'une pluie de minuscules météores qui avaient laissé des creux et des courbes aux points d'impact.

— Faites quelque chose ! a exigé le motard.

— Je ne peux pas faire des miracles, ai-je rétorqué avec colère.

— Foutu sorcier ! a-t-il hurlé.

J'ai entendu le «ding » de la porte de l'ascenseur dans l'entrée.

— Allez-y. (Puis, nous avons ajouté :) Portez-le jusqu'à l'escalier de secours.

— Il sera surveillé, a dit la femme.

— Alors, battez-vous ! Sortez-le d'ici *maintenant*.

Ils ont obéi sans poser de questions. La femme s'est emparée des dossiers couverts de sang et les a maladroitement enfoncés à l'arrière de son pantalon, le haut des documents dépassant de sa ceinture. Avec un grognement puissant, elle a aidé le motard à soulever la masse imposante de Sinclair, chacun prenant un bras par-dessus son épaule. Puis ils ont commencé à le traîner vers la chambre.

Je me suis accroupi derrière le canapé, fouillant désespérément dans mon cartable. Des pas ont résonné dans le couloir et, alors que nos doigts se refermaient sur la première bombe de peinture, ce qu'il restait de la porte s'est ouvert sous l'impact d'un coup de pied. Le faisceau blanc des torches électriques a balayé l'intérieur de la pièce, nous éblouissant, l'espace d'une seconde.

Nous nous sommes levés et, tendant notre main gauche, nous avons éteint la lumière de ces lampes, leurs ampoules se brisant sous la pression. De notre autre main, nous avons lancé la bombe de peinture vers la porte et, alors qu'elle rebondissait sur l'épaule du premier homme, nous avons exercé la même pression que sur la torche électrique, et nous nous sommes retournés.

La bombe de peinture a explosé avec la détonation d'un pétard, dans une pluie de peinture rouge sang et de métal tordu. Les gouttelettes m'ont chatouillé la nuque alors que je me précipitais vers la porte, et un éclat de métal tranchant comme un rasoir a manqué me couper l'oreille. Dans l'entrée, j'ai entendu des cris et une voix familière qui hurlait :

— Tire, mais tire, bon sang !

San Khay, un ami de Bakker, même du temps où j'en faisais partie. Je ne l'avais jamais rencontré avant aujourd'hui, mais déjà à l'époque, avant que les choses ne tournent au vinaigre, il avait été une étoile montante.

L'un d'eux est parvenu à retirer assez de peinture de ses yeux pour trouver la gâchette, mais pas assez pour bien viser. Je me suis précipité par la porte de la chambre à coucher et je l'ai claquée derrière moi, une main dans mon cartable, prête à lancer une autre bombe. Le temps que mes assaillants se ressaisissent, j'ai dessiné un signe de protection en travers de la porte, débordant même sur les murs, le tout finissant par représenter une clé grossière. Un pied est venu s'écraser contre le battant qui a tremblé, mais n'a pas cédé. J'ai murmuré les paroles du sort servant à activer la protection et j'ai reculé. Quelqu'un a ouvert le feu ; d'aussi près, le bruit était presque douloureux, terrible pour nos sens, mais la porte a tenu bon. Ça ne durerait pas bien longtemps, mais c'était suffisant. J'ai traversé la chambre en rampant, passant à côté d'un lit double impeccablement fait, jusqu'à une fenêtre ouverte ; un escalier en métal était visible en dessous. J'ai failli tomber en descendant, le crachin de la soirée avait rendu les marches glissantes. Plus bas, j'ai vu les silhouettes du motard et de la femme qui se démenaient pour amener Sinclair à bon port.

Je me suis rué à leur suite et je les ai rejoints au moment où ils parvenaient à traîner un Sinclair haletant dans un petit couloir du rez-de-chaussée.

— Alors ? m'a demandé le motard avec un sens de l'à-propos qui m'a laissé pantois.

— Ça ne les retiendra pas éternellement. (Le visage de Sinclair était pâle et luisant.) Il faut l'emmener à l'hôpital, ai-je marmonné.

— Vous croyez ? a ironisé le motard.

— Vous avez un véhicule ?

— Ma moto.

— Vous pouvez le faire monter dessus ?

— Merde, il n'est pas vraiment en état ! C'est vous le sorcier, bordel ! Faites quelque chose !

— Ce n'est pas aussi simple ! Ce genre d'opération nécessite du matériel, de la préparation...

— Les sorciers ne sont pas capables de guérir, a dit la femme. (J'entendais sa voix pour la première fois.) Leur magie ne le leur permet pas.

— Je suis tout à fait capable de guérir quand j'ai le matériel qui convient ! ai-je rétorqué. Mais non, nous n'avons pas le pouvoir de ressusciter les morts, ni même de remettre sur pied les mourants d'un coup de baguette magique !

— Génial, a chuchoté le motard en colère. Et pas prétentieux avec ça...

— Nous pouvons le maintenir en vie. (Puis, nous avons ajouté :) Notre sang peut l'aider à tenir un peu plus longtemps ; si vous l'emmenez dans un endroit où il pourra être soigné.

Peut-être le motard a-t-il senti notre détermination ; en tout cas, il n'a pas été assez stupide pour mettre en doute notre parole. J'ai sorti le couteau suisse de mon cartable, le métal froid a glissé entre mes doigts couverts de sang. Ma main tremblait ; je ne savais pas ce que je faisais, ni si j'obtenais le résultat escompté. Et si ça ne marchait pas...

Nous avons pris sur nous pour que notre main cesse de trembler. Nous avons respiré lentement, et profondément, chaque nerf à fleur de peau ; nous avons essayé de calmer le cœur qui grondait dans nos oreilles. Nous avons délogé du manche la lame qu'il nous fallait. Puis, attentifs à ne pas nous causer plus qu'une blessure superficielle, nous avons entaillé la paume de notre main. Le dégoût et l'horreur de la femme étaient palpables, même si son expression restait impassible ; l'homme, lui, semblait surpris. Pendant un moment, la douleur nous a procuré un soulagement stupéfiant, une distraction qui a éliminé le bourdonnement dans nos oreilles, le picotement dans nos yeux et les frissons dans nos membres, et a concentré toute notre attention sur le sang qui s'accumulait au creux de notre main.

Dans un premier temps, ce sang foncé, presque noir dans cette lumière faible, ne nous a pas paru familier. De vulgaires fluides humains ; répugnants, sans chaleur. Nous avons patienté. Au bout de quelques secondes, la transformation a commencé. Un ver brillant de lumière bleue est apparu dans le sang jaillissant entre nos doigts, avant de replonger, tel un animal marin monté à la surface pour respirer. Un moment plus tard, il y a eu un autre éclair bleu, comme de l'électricité statique entre deux paratonnerres ; puis un autre. J'ai tâché de lutter contre la nausée tandis que des asticots de couleur bleue se mettaient à grouiller dans mon sang dans un flamboiement d'étincelles, scintillantes et tourbillonnantes, tellement vif qu'il projetait une ombre sur nos visages, repoussant l'obscurité par sa lumière bleu électrique. Le phénomène ne se limitait pas au sang qui avait coulé dans ma main ; je sentais le tourbillon bleu se répandre dans mes veines ; j'ai vu ma peau devenir blanche et bleue au fur et à mesure que le rouge en était évacué, une pâleur qui partait de mon poignet et s'étendait à mon bras. J'ai eu l'impression que mon sang se glaçait, que l'électricité faisait vibrer mes os et bourdonner ma tête avec...

... avec nous...

... nous sommes...

J'ai fermé les yeux alors que le bleu électrique envahissait mon champ de vision, chassant l'obscurité et recouvrant le monde de son éclat saphir. Mais même derrière mes paupières, la couleur me brûlait et, ô mon Dieu, nous adorions ça ; quel délice ! Nous avons levé la main et senti l'électricité crépiter entre nos doigts, comme si chaque nerf était chargé à cent volts et l'acide bouillonnait dans chaque organe, venant alimenter une bougie à l'intérieur de mon cœur qui, à chaque

battement, embrasait notre peau. De toute ma vie, je ne m'étais jamais senti aussi vivant, aussi inhumain.

Nous avons agi machinalement, ignorant la peur, accomplissant notre tâche. Nous avons ouvert la veste du blessé, enlevé ce qui restait de son gilet autour des blessures les plus graves, et versé un peu de notre sang bleu sur les plaies. La chair a crépité et, à chaque goutte, l'homme s'est agité et a gémi comme si on lui appliquait des tenailles chauffées à blanc. Nous avons traité l'ensemble de ses blessures de la même manière, puis nous avons ouvert sa chemise afin d'exposer l'emplacement de son cœur. Nous avons attendu que sa respiration se stabilise, avant de prévenir les autres :

— Vous feriez mieux de le tenir.

— Qu'est-ce que vous faites ? a demandé la femme.

— Nous allons le maintenir en vie, aussi longtemps que possible sans nous mettre nous-mêmes en danger. Notre feu est dans sa chair.

Nous avons versé le sang au-dessus de son cœur. Le blessé a hurlé, mais le motard nous a obéi et l'a plaqué au sol pendant que nous frictionnions sa poitrine avec notre sang. Le liquide s'est fractionné en vers de lumière bleue, chacun plus brillant qu'un diamant en plein midi, qui se sont tortillés pendant un moment avant de commencer à creuser, s'enfonçant dans la chair. Une douzaine de nos étincelles, peut-être plus, se sont glissées sous la peau, se sont introduites dans le système nerveux. Aux points d'entrée, elles ont laissé de petites marques de brûlures pâles ; nous n'étions pas certains qu'elles cicatriseraient. Néanmoins, alors que la dernière goutte de notre sang pénétrait dans son corps, il a tout doucement commencé à se détendre et sa respiration est redevenue plus normale. Partout sur sa peau et dans notre main, les traînées de sang encore visibles ont progressivement viré à leur rouge foncé d'origine ; avec soin, nous avons déchiré l'extrémité de notre manche de chemise afin de la nouer autour de notre main et d'empêcher tout saignement supplémentaire.

— Bien, ai-je dit en haletant. (J'avais la tête qui tournait et mon estomac qui se rebellait.) Il vivra assez longtemps pour arriver jusqu'à l'hôpital. Vous pouvez l'y emmener ?

Le motard a souri.

— Oh, oui. Pas de problème.

SA MOTO ÉTAIT garée dans la rue, où il régnait un vacarme assourdissant. Les alarmes des voitures hurlaient, la lumière était allumée dans toutes les maisons, sauf dans celles où les systèmes de sécurité braillaient leur détresse dans la nuit. J'entendais les sirènes dans les rues alentour. La police se rapprochait et une ou deux âmes courageuses, suffisamment éloignées de la fusillade pour n'avoir pas vraiment compris de quoi il retournait, étaient même sorties sur le pas de la porte pour satisfaire leur curiosité. C'était une grosse moto, avec d'énormes tuyaux argentés qui jaillissaient de partout, un peu comme un orgue d'église conçu par un cerveau dérangé, une selle en cuir géante et un guidon large. Nous avons hissé Sinclair à l'avant, en travers de l'engin, et le motard a grimpé derrière lui, tendant ses longs bras au-dessus de la forme, heureusement inconsciente, de l'autre homme. Ses mains touchaient à peine le guidon, mais un large sourire éclairait son visage.

— Je le dépose à CHU, dit-il. Retrouvez-moi là-bas. Avant les autres, de préférence.

Sur ces mots, il a replié la béquille d'un coup de pied et a démarré dans un épais nuage de fumée et un vrombissement qui évoquait le gémissement mélancolique d'un dinosaure.

Derrière moi, restée au milieu de la route, la femme a dit :

— C'est trop facile.

— Ne soyez pas aussi rabat-joie, ai-je maugréé, réajustant la position de mon cartable.

— S'ils avaient vraiment eu l'intention de nous tuer, je suis certaine qu'ils auraient pu trouver une méthode plus efficace, a-t-elle répondu d'une voix affectée.

— Vous passez directement à la question numéro deux sur la liste.

— Quelle est la question numéro un ?

— Comment diable ont-ils fait pour nous trouver ?

Les yeux de la femme ont rapidement exploré la rue.

— Où sont passés le sorcier noir et la voyante ?

— Aucune idée. Ne nous attardons pas ici.

À l'aide de ma main la moins couverte de sang, je l'ai invitée à me suivre. Elle a tressailli à mon contact, comme si elle s'était brûlée.

— Il faut partir, ai-je insisté.

Elle a hésité, puis a hoché la tête et s'est mise en route. Je lui ai emboîté le pas, la respiration régulière, la main en feu, me demandant si j'allais devoir renouveler mon vaccin contre le tétanos, ou si j'avais encore à m'inquiéter du tétanos.

Nos ombres se sont déformées autour de nous.

Elle avait raison. C'avait été beaucoup trop facile. J'ai senti le froid m'envahir, le feu dans mon sang s'éteignant pour ne laisser que l'épuisement et la douleur. On nous observait. J'ai reconnu la même vibration glaciale que deux ans plus tôt, quand j'avais décroché le combiné de mes mains couvertes de sang, dans cette cabine téléphonique au bord de la Tamise ; mais cette fois, c'était plus fort. Peut-être parce qu'inconsciemment, je guettais son apparition ? À moins qu'elle ait grandi en mon absence ? La caresse de son pouvoir dans l'atmosphère donnait l'impression de boire à un mince filet de lumière lunaire noire. J'ai baissé les yeux, sachant à quoi m'attendre, et mon estomac s'est noué. Mes mains ont commencé à trembler. Nous étions impuissants. Les larmes me sont montées aux yeux et tout m'est revenu : les coups, la souffrance, chaque goutte de sang coulant sur ma peau suppliciée. C'était là, réel, qui m'enveloppait et couvrait la voix de la raison ; nous avions beau essayer de lutter, notre vision se brouillait et nous sentions la force nous déserter. Nous ne comprenions pas : comment de simples pensées pouvaient-elles avoir pour effet de réduire notre forme physique à la consistance de papier mouillé : nous avions peur, si peur, de faire nous-mêmes l'expérience de ce phénomène, de risquer que ces sensations soient les dernières...

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La voix de la femme m'a délivré, telle une lame venant trancher dans le bourdonnement de nos oreilles.

De mes mains tremblantes, j'ai pointé du doigt la chaussée où, lentement mais sûrement, nos ombres, délimitées par le contour de néon orange, commençaient à pencher *vers* la lumière.

— Courez, ai-je chuchoté.

— Quoi ?

— Courez.

Comme elle ne faisait pas mine de m'obéir, je l'ai prise par la main et, malgré ses tentatives pour se libérer, nous avons serré de toutes nos forces et l'avons forcée à nous suivre.

Nous avons pris la fuite.

Il n'y a eu aucun signe de poursuite, pas de bruit de course derrière nous, personne criant « Hé, vous ! », ni sirènes, ni coups de feu, aucun des symptômes habituels. Mais en courant, j'ai noté que nos ombres s'allongeaient, de plus en plus fines, et qu'elles ne se courbaient pas avec la lumière, qu'elles ne bougeaient pas alors que nous nous abritions sous les réverbères, qu'elles ne se contractaient ni ne se dilataient comme elles le faisaient partout ailleurs dès que vous passiez d'une flaque de ténèbres à une tache de lumière. Non, elles s'étiraient derrière nous, de plus en plus minces ; au bout d'un moment, j'ai eu l'impression que mon ombre était devenue un fardeau, comme

si j'avais eu une cape de plomb sur les épaules qui me tirait en arrière et me ralentissait. Mon cou me faisait souffrir à cause des efforts pour continuer à regarder droit devant moi, mes épaules craquaient, chaque mouvement de mes jambes me donnait l'impression qu'on y avait attaché des sacs de sable. Elle avait dû le remarquer aussi. Je doute qu'elle aurait continué à courir si elle n'avait pas pris conscience que, derrière elle, son ombre avait commencé à se déformer, son contour perdant de sa netteté.

Cette nuit-là, nous avons couru comme si notre vie en dépendait, ce qui était sans doute le cas.

Après Wigmore Street, nous avons retrouvé le labyrinthe de ruelles où j'avais fait la connaissance de la voyante dans l'ancienne boutique de Khan. Puis nous avons débouché sur Oxford Street, un peu moins fréquentée à cette heure-là. Les mendiants, les ivrognes et les femmes légèrement vêtues ont à peine fait attention à nous quand nous avons traversé la route devant les bus de nuit, en direction de la grille à moitié fermée de la station de métro de Bond Street. Nous sommes passés devant un grand panneau indiquant «Station fermée » et un gardien à moitié endormi, et avons dévalé les marches.

— Attendez un peu ! a protesté le gardien.

Avec un sens de l'à-propos surprenant, la femme m'a pointé du doigt et a crié :

— Il a un flingue, connard !

Face à une telle déclaration, le gardien n'avait que deux façons de réagir : la mettre en doute ou pas. J'ai eu le sentiment qu'on ne le payait pas assez pour découvrir si j'étais vraiment armé.

— Et merde, s'est-il exclamé, avant de tourner les talons et de s'enfuir en courant.

La station de métro de Bond Street était encore éclairée (d'ailleurs, je doutais qu'on y éteigne jamais complètement les lumières), mais les distributeurs automatiques de titres de transport affichaient des écrans noirs, et les volets de tous les guichets étaient fermés. Dans la luminosité artificielle, nos ombres n'étaient même pas visibles, effacées par les tubes au néon blancs au plafond.

— C'est bon ? a demandé la femme.

— Si seulement, ai-je marmonné. Vous avez un ticket ?

— Le métro est fermé. On a manqué le dernier... a-t-elle commencé.

— Je n'ai pas le temps de discuter, l'ai-je coupée de ma voix la plus aimable. Répondez à ma question !

— Oui.

— Bien. Alors passez le portillon.

— Mais le métro...

— Vous êtes en danger de mort, alors *magnez-vous* !

J'avais crié ; nous en étions tous surpris. Elle a hoché la tête d'un air engourdi, a fouillé dans sa poche avec ses doigts tachés de sang, a trouvé la carte et, sans un mot, l'a enfoncée dans la fente prévue à cet effet dans le portillon électronique.

— Ça ne marche pas ! a-t-elle dit, alors que je cherchais mon *Oyster card*. Je saute par-dessus ?

— Surtout pas ! l'ai arrêtée d'un ton sec. Ça ne marchera pas si vous sautez.

— Qu'est-ce qui ne marchera pas ?

Je me suis précipité vers le portillon et j'ai abattu mon *Oyster card* de toutes mes forces sur le lecteur de carte. Des étincelles ont jailli de ma main et sont entrées dans la machine, je n'avais même pas consciemment essayé de jeter un sort, je me laissais porter par l'adrénaline. Après un « bip » poli, la porte s'est ouverte et m'a laissé passer.

— Essayez encore ! me suis-je exclamé à son intention.

Il y a eu un mouvement au sommet des marches. Au plafond, les néons ont vacillé, nous gratifiant

d'un avant-goût des ténèbres.

— Mais je...

— *Maintenant !*

Elle a enfoncé son ticket dans la fente qui, cette fois, l'a accepté ; après un « bip » libérateur, elle a franchi à son tour le portillon qui s'est refermé derrière elle.

J'ai tourné mon attention vers les marches menant à la station. Les lumières en haut de l'escalier se sont éteintes avec un petit gémissement, comme si elles avaient simplement rendu l'âme. Puis vint le tour de celles qui les précédaient, puis des suivantes et encore de celles d'après. L'obscurité gagnait du terrain, telle la marée montant depuis la mer. Alors qu'elle léchait la barrière et s'attaquait aux néons au-dessus de nos têtes, j'ai levé le bras pour dérober un peu de lumière blanche à l'une des dernières lampes avant qu'elle n'expire. Je l'ai saisie entre mes doigts, pendant que mon autre main serrait fort *l'Oyster card*.

L'obscurité nous a dépassés, descendant les escaliers mécaniques derrière nous et nous abandonnant dans un rond de lumière blanche prisonnier des ombres. À côté de moi, la femme a murmuré :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne lâchez surtout pas votre ticket, ai-je répondu.

De l'autre côté de la barrière, une nappe de ténèbres plus profondes a semblé s'élever du sol, gagner en épaisseur, s'animer, ouvrir des yeux de la couleur d'une nuit étoilée, une bouche aussi. Il avait beau ressembler à un cadavre desséché, je l'ai reconnu immédiatement. D'une voix qui évoquait le frôlement de la soie sur la surface polie d'un os, il a chuchoté :

— Bonjour, Matthew.

— Bonjour, ai-je murmuré, incapable de trouver mieux. Alors, on a toujours les crocs ?

— Toujours. Mon ventre ne me laisse jamais en paix. Mais tu n'es plus seul à ce que je vois, il y a un feu en toi. Et quel feu ! Bonjour, feu de Matthew.

Il a commencé à avancer vers le portillon, entraînant l'ombre derrière lui. Grâce à la faible lumière réfléchie de la sphère blanche que je tenais entre mes doigts, j'ai pu distinguer son visage, pâle comme la mort, ratatiné, les os saillants sous tous les angles, la peau tendue sur le crâne, les dents de travers, les yeux d'un bleu maladif, presque aussi pâles que sa peau, les cheveux blancs et fins tombant sur le front variolé, à peine visible sous le chapeau noir à large bord qu'il portait afin de protéger ses yeux. Son cou n'était guère plus épais que sa colonne vertébrale et il avait des doigts d'une longueur anormale ; quand il se déplaçait, il ne donnait pas l'impression de lever ses pieds nus, dont les orteils ressemblaient à de longues allumettes et les veines saillaient tels des bébés serpents entre les longs tendons de ses jambes, mais de glisser sur les vagues huileuses des ombres qui le suivaient partout. Il portait un pantalon en loques, couvert de taches blanches de chaux, une chemise blanche bien trop grande qui lui donnait l'air d'un épouvantail, et un manteau. J'ai eu un choc en reconnaissant ce dernier, long, beige, et avec une auréole brune délavée à l'endroit où mon sang s'y était incrusté et avait séché, avant d'être sommairement enlevé au lavage.

Devant mon expression, il a murmuré entre ses dents jaunes, presque d'un air ronchon :

— Je garde un souvenir de tous mes amis. J'avais l'intention de prendre ton cœur, mais tu ne m'en as pas laissé le temps.

Il s'est approché du portillon, a ralenti, regardant par-dessus avec un air méprisant.

La femme a resserré ses doigts autour de mon bras.

Il s'est accroupi, adoptant une pose presque animale, la tête penchée sur le côté, puis, sans effort apparent, il a bondi. Alors qu'il prenait de la hauteur, l'obscurité a semblé se déployer autour de lui

et, l'espace d'une seconde, son manteau *(mon* manteau), s'est confondu avec les ailes d'un corbeau ; sa silhouette s'est allongée et a scintillé comme s'il s'agissait d'une nappe de brouillard qui n'avait rien de naturel. Son saut l'a porté vers le haut et en avant. Passant par-dessus le portillon, il avait atteint le point situé directement en son milieu quand il est retombé en arrière avec fracas. Il s'est étalé de tout son long. Puis, apparemment indemne, il s'est relevé. Une lueur argentée brillait dans ses yeux.

— Tu espères pouvoir me retenir ? a-t-il dit d'une voix sifflante.

J'ai brandi mon *Oyster card,* comme un policier l'aurait fait avec son insigne, la pointant directement vers lui.

— Conditions générales d'utilisation des transports londoniens : «Si vous ne disposez pas d'une *Oyster card* chargée d'un montant suffisant pour votre voyage ou d'un forfait en cours de validité, vous devez avoir sur vous un ticket imprimé, valable pour la totalité du voyage que vous effectuez. L'utilisation des tickets imprimés est elle-même soumise aux conditions générales d'utilisation suivantes. Tous les tickets imprimés...

La créature s'est de nouveau jetée contre le portillon avec un rugissement, sa forme se déployant derrière elle presque jusqu'à remplir la station de métro ; et une nouvelle fois, elle a été rejetée avec fracas.

— ... demeurent la propriété des transports londoniens qui se réservent le droit de retirer de la circulation ou d'annuler tout ticket imprimé. Dans ce cas, les voyageurs concernés se verront remettre un reçu. »

Il a hurlé, et de sa gorge se sont échappés une odeur de chair en putréfaction et une vague de ténèbres, compacte, prenant la forme de papillons de nuit se lançant à l'assaut de la barrière invisible. Mais chaque fois qu'ils arrivaient au-dessus de la barrière, ils explosaient en millions de cendres qui disparaissaient avant de toucher le sol.

Je continuais à parler, complètement absorbé par l'incantation à présent, électrisé ; à mesure que je progressais, l'air autour du portillon s'est épaissi, devenant plus solide avec chaque mot, jusqu'à ce que la formidable densité de la magie déforme l'ombre de la créature. Savourant ce moment, j'ai crié :

— «Vous ne devez acheter, vos tickets qu'auprès des guichets officiels. L'achat d'un ticket en dehors de notre réseau est illégal et peut donner lieu à des poursuites à l'encontre de l'acheteur et/ou du vendeur...

De l'autre côté, des griffes d'un noir d'ébène ont surgi au bout des doigts de la créature qui est repartie à l'attaque, mais toujours sans le moindre effet. Je criais, l'incantation m'enveloppait dans un mur de flammes, elle me possédait des pieds à la tête.

— Le prix du ticket que vous devez acquitter dans les stations du métro de Londres, pour des trajets dans le métro de Londres ou vers des destinations desservies par d'autres opérateurs, est calculé depuis votre station de départ jusqu'à celle...

Avec un dernier et puissant sifflement de frustration, la créature s'est jetée contre le portillon, cherchant désespérément une prise sur le mur invisible dressé en travers de sa route, griffant, martelant de ses poings ; finalement, elle est retombée en arrière, gémissant comme un animal blessé.

— ... où votre voyage se termine. »

J'avais le souffle coupé. La tête me tournait et mon corps tout entier me paraissait léger, je craignais de quitter le sol et de flotter dans les airs si je bougeais.

Petit à petit, les lumières se sont rallumées, d'abord celles des escaliers mécaniques, puis celles des murs, encerclant l'ombre noire qui avait repris une apparence vaguement humaine et se tenait au

milieu du hall de la gare.

À travers le mur invisible vacillant qui nous séparait, il a dit :

— Je reviendrai, Matthew. Pour le feu bleu électrique, pour tes anges gardiens, je reviendrai.

Puis, sans un bruit, sans un soupir, il s'est volatilisé, l'obscurité se réfléchissant sur son corps une dernière fois, avant qu'il ne se réduise à une ombre sur le sol qui a remonté les escaliers à toute allure et s'est enfuie dans la nuit alors que la lumière revenait pour de bon.

JE ME SUIS effondré sur le sol. Perplexe, je me suis assis sur les carreaux sales de la station de métro de Bond Street. Petit à petit, le fait que j'étais toujours en vie s'est imposé à moi.

La femme s'est accroupie devant moi, gardant ses distances. Au bout d'un moment, elle a dit :

— Ça va ?

— Hein ?

— Vous allez bien ?

— Oui. Ça va.

— Vous pouvez marcher ?

— Quoi ?

— On ne peut pas rester là.

— Ah bon ?

— J'ai dit au gardien que vous aviez un flingue.

— Ah, oui, je me souviens. Marcher. D'accord. Pas de problème. Vous nous filez un coup de main ? (Elle a hésité, visiblement pas très enthousiasmée par cette idée.) Très bien, ai-je marmonné, me mettant à quatre pattes avant de me redresser laborieusement. (J'avais l'impression de n'avoir rien mangé depuis une semaine, à moins que ce ne soit le signe avant-coureur d'une méga gueule de bois.) *Très bien.*

J'ai avancé jusqu'au portillon en titubant et j'ai présenté mon *Oyster card* pour sortir. Elle m'a emboîté le pas. Le portillon s'est ouvert et s'est refermé sur nous, comme des ailes de papillon. Aucun problème, comme dans du beurre, le miracle d'un titre de transport valide dans le métro de Londres.

— Est-ce qu'il va revenir ? a-t-elle demandé, alors que nous chancelions sur les marches.

Me sentant soudain très fatigué, j'ai répondu franchement :

— Je n'en sais rien. Mais j'en doute. Pas cette nuit en tout cas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas l'habitude d'être tenu en échec. Surtout que c'est la deuxième fois.

— La deuxième fois ?

— Venez, ai-je soupiré.

Repérant l'arrêt de bus le plus proche, je suis allé nous trouver un moyen de quitter cet endroit.

À bord de l'autobus, alors que j'étais étendu sur la première rangée de sièges à l'étage, et elle assise derrière moi, elle a insisté, très calmement :

— La deuxième fois ?

— Lâchez-moi un peu.

— Ce... cette abomination... vous connaissait. Il vous a appelé par votre nom.

— Ça ne vous a pas échappé.

Dehors, dans les vitrines des magasins, des lumières de couleur verte, jaune, orange et blanche éclairaient des mannequins habillés à la dernière mode qui regardaient la rue d'un air songeur. Même les mendiants s'arrêtaient pour la nuit ; ils dépliaient leurs cartons devant les portes des commerces et déroulaient leurs sacs de couchage au pied des DAB, tandis que les détritus de la journée (boîtes

de nourriture à emporter et emballages signés McDonald's, sacs en plastique HMV et cellophanes de CD récemment achetés, tickets de caisse et mégots de cigarettes) tourbillonnaient dans le sillage du bus de nuit.

— Vous saviez ce que c'était. Vous saviez qu'il venait.

— Ce n'était pas notre première rencontre, ai-je admis, sans plus de précisions.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Une ombre. Juste une ombre. Vous pouvez l'appeler Fringale. C'est tout. Il n'y a rien de plus à savoir.

— Et le sort dont vous vous êtes servi pour l'arrêter ?

— Une protection de base, rien de bien compliqué.

— Avec un ticket de métro ?

Elle a paru plus amusée qu'étonnée.

Je me suis assis avec un gémissement ; un cours sur les arcanes théoriques de la magie méritait mieux qu'un professeur affalé sur l'impériale d'un autobus.

— Quel est votre rôle dans tout ça ? ai-je demandé, d'une voix éteinte. Apparemment, vous ne connaissez foutre rien à la magie, vous n'avez aucun instinct pour ça. Vous ne laissez... aucune trace dans l'air, vos mouvements n'ont aucune couleur, aucune odeur. Qu'est-ce que vous fabriquez avec Sinclair et sa bande ?

Elle a eu un petit sourire et a baissé les yeux sur ses mains couvertes de sang, croisées sur ses genoux.

— J'ai d'autres talents.

— Quel est votre nom ?

— Oda. Vous pouvez m'appeler Oda.

— Moi, c'est Matthew. Mais vous pouvez m'appeler comme vous voulez.

Un sourire a de nouveau joué sur ses lèvres, touche de rose incongrue dans un visage aux traits fins et à la peau foncée. Ses cheveux noirs frisés étaient nattés tellement près du crâne que j'en avais mal pour elle. Ses yeux étaient grands ouverts, j'avais toute son attention.

— Très bien. Expliquez-moi votre tour de passe-passe avec le ticket de métro.

J'ai serré les poings et les ai pressés sur mes yeux, essayant de chasser de mon cerveau un peu de la fatigue qui m'avait envahi. Puis je me suis lancé.

— Chaque chose, chaque individu et chaque lieu a une magie qui lui est propre. La magie du métro se définit par les rythmes qui le traversent. C'est comme un cœur qui bat, un pouls, la vie qui circule, comme du sang dans ses veines, décrivant en détail la forme que prend le pouvoir dans ses tunnels. Quand vous empruntez le métro, vous achetez un titre de transport, vous franchissez le portillon, vous entrez dans ses tunnels, vous montez dans une rame, vous utilisez votre ticket, vous ressortez par un autre portillon. C'est en partie ce qui définit sa magie, ce qui la rend différente, dense, puissante, sale et bruyante, *vivante*. Si vous avez conscience de la magie d'un endroit, que vous en comprenez les arcanes, il est très facile de l'exploiter afin de jeter un sort qui utilise au mieux ce qui la rend unique. Et dans le cas du métro...

— ... de créer une barrière infranchissable pour quelqu'un ne disposant pas d'un ticket.

— C'est ça, dans les grandes lignes.

— Astucieux, a-t-elle admis. Même si ça paraît un peu répugnant.

— C'est de la sorcellerie, ai-je répondu avec un haussement d'épaules. En sorcellerie, tout est une question de point de vue.

Elle a brusquement levé les yeux vers moi et a soutenu mon regard ; pendant une seconde, j'y ai lu

une colère qui m'a effrayé.

— La sorcellerie, a-t-elle dit posément, transforme les hommes en dieux, et les hommes n'ont jamais été conçus pour endosser ce rôle.

— Vous... les gens ne doivent pas toujours vous trouver *sympathique,* Oda, je me trompe ?

— Je préfère être considérée comme quelqu'un de juste, a-t-elle répondu d'une voix affectée.

J'ai gémi et me suis de nouveau affalé sur les sièges en lambeaux, tandis que l'autobus tournait dans Tottenham Court Road.

UNIVERSITY COLLEGE HOSPITAL était un établissement récent, propre, qui grouillait d'activité et sentait le désinfectant. Les sols et les murs blancs étaient tellement brillants qu'ils faisaient presque mal aux yeux ; pour les fenêtres, on avait utilisé de curieuses vitres réfléchissantes vert bouteille ; les plantes vertes artificielles et épanouies apportaient une touche de gaieté, un contraste avec les sièges capitonnés de couleur pâle. L'équipe de nuit portait des uniformes d'un bleu éclatant. Une grosse moto noire était garée devant l'entrée des urgences.

Nous ne déparions pas sur place : deux silhouettes débraillées, tachées de sang, qui arrivaient d'un pas chancelant depuis la rue. L'infirmière chargée de l'accueil m'a jeté un seul regard et m'a assuré qu'un médecin me verrait sans tarder. Nous n'avons pas demandé où se trouvait Sinclair, deux individus couverts de sang, à la recherche d'un autre, blessé par balle, cela manquait de discrétion. Non, nous avons préféré nous orienter grâce à la signalétique sur les murs, parcourant une interminable succession de couloirs en quête du service des soins intensifs. Bredouilles, nous nous sommes dirigés vers les salles d'opération.

Nous avons trouvé le motard, assis sur un banc avec une canette de Red Bull à la main, devant la salle d'opération 3. À notre approche, il a laissé échapper un grognement et a dit :

— Vous avez pris votre temps.

— Vous avez été suivi ? a sèchement demandé Oda.

— Personne ne me suit, a-t-il répondu, d'une voix qui mettait fin à la discussion. Mais vous êtes toujours la bienvenue, ma chère.

Oda a levé les yeux au ciel.

Il n'y avait ni fenêtre ni aucun autre moyen de voir à l'intérieur de la salle d'opération, je me suis donc assis sur le banc en face de lui. Tous mes muscles étaient épuisés, tous mes nerfs palpitaient, comme pour me reprocher l'épreuve que je venais de leur faire subir.

— Qu'est-ce que pensent les médecins ? j'ai demandé.

— Oh, rien de bien original. Qu'il faut appeler la police, qu'il souffre de lésions internes majeures, qu'il pourrait ne pas passer la nuit, que c'est un miracle qu'il ait tenu jusque-là, qu'ils ne comprennent pas ce qui le maintien en vie, qu'ils feront leur possible et patati et patata. Vous voyez le genre. (Une lueur s'est allumée au coin de l'œil du motard.) Vous avez eu des ennuis ?

— Un peu.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui.

— Tant mieux. Eh bien, maintenant que vous êtes enfin là, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je suis d'avis qu'on mette les voiles.

— Et Sinclair ? s'est tout de suite inquiétée Oda.

Le motard a roté.

— Qu'il vive ou qu'il meure, on n'y peut plus grand-chose, d'accord ? Mais la police ne va pas tarder. Et je préfère ne pas devoir m'expliquer avec eux, et vous ?

— Vous allez l'abandonner ?

— Bon Dieu, j'ai indiqué un faux nom sur sa fiche et, comme je l'ai expliqué, la police sera bientôt là. S'il s'en sort, il sera en relative sécurité.

Oda m'a lancé un regard.

— Notre présence ne fait que le mettre plus en danger, ai-je dit.

— Je ne suis pas d'accord, a-t-elle répondu.

— Alors disons qu'en restant, nous risquons quelques désagréments supplémentaires, ai-je rectifié. Ça vous va comme ça ?

Elle a répondu par un reniflement méprisant, mais elle n'a pas insisté. Le motard s'est levé d'un seul mouvement rapide, se tapant les cuisses avec entrain, et a lancé la canette vide en direction de la poubelle à côté du distributeur de boissons, un tir parfait.

— OK ! Cassons-nous avant que les véritables emmerdes ne nous tombent dessus.

LE MOTARD HABITAIT dans un garage, dans une casse, faute d'une meilleure description. Pire, c'était à Willesden.

Dans l'esprit de la plus grande partie de la population de Londres, Willesden est un endroit que l'on traverse pour se rendre ailleurs, dans un lieu plus accueillant. C'est une association d'éléments hétéroclites, un quartier dont le caractère est défini par ce qui l'entoure : les rues bordées d'arbres de Hampstead à l'est, les larges avenues de Maida Vale au sud, les maisons jumelées trapues de Wembley au nord, et enfin cette zone étrange qui s'étend le long de rues aux arbres encore jeunes, aspirant à devenir de grands chênes un jour, depuis l'extrémité ouest de Willesden qui marque la frontière où la ville se transforme en banlieue, et le reste sur plus d'une vingtaine de kilomètres. Bien sûr, certains vous diront que Londres n'est qu'une immense banlieue déployée autour d'un noyau relativement petit, et à Willesden, tous les aspects de cette banlieue semblent s'être donné rendez-vous pour former un méli-mélo de casses automobiles, de passages à niveau, de jolies maisons de ville, de pavillons sans étage, de HLM, de supermarchés géants, de marchands de fruits et légumes ethniques bizarres, de synagogues, de mosquées et de temples hindous à gogo, tous entassés les uns contre les autres et semblant se demander comment ils sont arrivés là.

La cabane du motard, parce qu'il n'y avait pas de façon plus indulgente de décrire cet assemblage de plaques de tôle ondulée, était située près d'un ancien canal, vestige d'un passé industriel plus reluisant, face à un cimetière de voitures. Les murs étaient recouverts d'outils, des blousons, des pièces détachées récupérées d'autos ou de motos ; il avait accroché des posters de motos. J'avais l'impression de me trouver à la fois dans un garage et dans une chambre d'adolescent. Aucun symbole manifeste de nature mystique n'était visible. Mais alors qu'il alimentait le discret poêle en fonte dans un coin et donnait des coups de pied dans un petit générateur électrique jusqu'à ce que les lampes cessent de vaciller et émettent une lumière pâle mais stable, j'ai senti un parfum unique dans l'air, comme un éclair pour les sens, aussitôt vu, aussitôt oublié. J'en étais réduit à des hypothèses, puisque à chaque fois que j'essayais de percevoir à nouveau cette sensation, elle se montrait aussi insaisissable qu'un savon humide glissant entre mes doigts.

Le motard m'a désigné le canapé, habillé de vieilles couvertures tachées.

— Je vous sers un café ? a-t-il proposé.

— Non, a répondu Oda, refusant de s'asseoir.

— Je veux bien, ai-je dit, m'effondrant en travers du sofa, avec la certitude absolue qu'un café était ce qui allait précisément donner un sens à ma vie.

— Vous voulez parler de ce qui s'est passé ?

— Oui, a fait Oda.

— Non, ai-je répondu.

— Merde, alors. Bon, ben je suppose que je vais prendre l'initiative, a-t-il dit en mettant une vieille bouilloire en fer sur le poêle. Vous pensez qu'on a été trahis ?

— Oui, a émis Oda.

— C'est possible, ai-je gémi, me frottant les tempes avec les mains dans un effort pour rester éveillé.

— Et vous croyez qu'ils vont remettre ça ? a poursuivi le motard, versant généreusement une cuillerée de café instantané dans une tasse brune ébréchée.

— S'ils sont malins, a dit calmement Oda.

— C'est possible, ai-je ajouté.

— Cette créature, celle que vous appelez Fringale, elle a promis de revenir pour vous, Matthew Swift, a-t-elle fait remarquer sans la moindre trace de sollicitude.

— Merci de me le rappeler.

— Une créature ? Quelle créature ? a demandé le motard avec désinvolture.

— Juste une ombre.

— Elle connaissait le sorcier, a précisé Oda. Elle l'a appelé par son nom.

— Je suis assez grand pour m'en occuper tout seul, ai-je dit.

— Vous en êtes sûr ?

— Je suis là pour ça.

— D'accord, a marmonné le motard, alors que la bouilloire commençait à souffler de la vapeur brûlante. Alors, qu'est-ce que vous proposez.

— Je suis là pour détruire Bakker, a dit froidement Oda, les bras croisés. Rien n'a changé.

— Je suis avec vous à cent pour cent. Mais la question est : comment faire ? Parce que, pour l'instant, ça n'a pas été un franc succès.

Oda a brandi la liasse de documents barbouillés de sang et les a étalés sur le sol en métal de la cabane.

— Tout est là.

Je me suis retourné sur le canapé pour mieux voir.

— Tout ce qu'il nous faut pour détruire la Tour et éradiquer ce fléau qu'est Bakker, a-t-elle ajouté, et sa façon de le dire était bien plus effrayante que n'importe quel spectre, j'en avais les nerfs à fleur de peau. J'ai, moi aussi, des relations, et je ne suis pas sans ressources.

— Moi non plus, a murmuré le motard, me tendant une tasse de café, mais sans quitter les documents des yeux.

J'ai ramassé un cliché dans la pile des papiers et je l'ai regardé attentivement. Les traits fins et pâles m'étaient familiers, bien sûr, puisqu'il s'agissait de San Khay, le bras droit de Bakker.

J'ai pris la photo, je l'ai pliée et je l'ai glissée dans mon sac.

PREMIERE PARTIE :
La traque de San Khay

Où un plan se fait jour, une vengeance est ourdie,
et un grand nombre de rats décident de se réunir.

À L'AUBE, NOUS nous sommes séparés. Oda est partie sans dire où elle allait, et le motard s'est contenté de nous informer qu'il allait «faire un tour en bécane ». Nous avons convenu d'une date et d'un lieu de rendez-vous. De mon côté, avec la totalité des informations de Sinclair concernant la Tour, je me suis mis en quête d'un endroit sûr pour dormir, lire et réfléchir.

Quand les premiers magasins ont ouvert, à 8 h 30, je me suis acheté une grosse boîte de pansements pour soigner la coupure de ma main gauche, une chemise neuve en remplacement des loques tachées de sang que je portais, et de l'aspirine, au cas où. À 9 h30, je me suis pris une chambre dans un hôtel petit mais plutôt accueillant près de Cromwell Road, dans cette curieuse partie transitoire de la ville où les hôtels particuliers des riches rivalisent avec de nombreux *bed and breakfast* sordides et leur population en constante migration. Dans la petite pièce sans fenêtres à côté de ma chambre, j'ai pris un bain. Quelle expérience merveilleuse ! Un moment de chaleur et de contentement que nous n'aurions pas cru possible : nous avons pu commencer à oublier la peur et la tension de cette nuit qui, nous en avons pris conscience, avaient contracté chacun de nos muscles jusqu'au point de rupture. Nous avons baissé la tête sous l'eau et nous sommes restés ainsi jusqu'au moment où nous avons cru que nous allions éclater, les poumons en feu ; nous avons refait surface en ayant le sentiment d'être plus vivants et plus puissants que jamais ; nous avions risqué la mort et étions revenus indemnes, propres, sains et saufs. En se détachant de notre peau, le sang et la crasse ont donné à l'eau une teinte d'un gris rosâtre, telle la brume se levant dans le soleil matinal. Ensuite, nous nous sommes enveloppés dans des serviettes et, debout derrière le rideau en filet, nous avons regardé par la fenêtre la lumière radieuse du matin projeter les ombres des arbres en bas, de l'autre côté de la rue. Et, alors seulement, nous nous sommes sentis apaisés.

Propre et sec, j'ai pansé ma main coupée, je me suis coiffé avec les doigts, ayant oublié d'acheter un peigne, et je me suis examiné dans la glace fendue, au-dessus du lavabo. Dans ma nouvelle chemise et le pantalon que j'avais volé, j'avais presque l'air digne. Une résurrection quasi parfaite, donc, exactement comme nous l'avions prévue, exactement comme nous l'avions espérée, physiquement du moins.

Mes yeux étaient toujours trop bleus. Je me suis penché plus près du miroir et j'ai constaté que l'iris était coloré, comme il devait l'être chez un être humain, avec des mouchetures d'autres couleurs, un soupçon de marron, une pointe de vert, un bord plus foncé. Mais la couleur dominante était celle d'un ciel d'été. Ça ne me convenait pas vraiment, je trouvais ça déconcertant, mais je supposais que, comme après une nouvelle coupe de cheveux ou avoir attendu une semaine pour se raser, je finirais par m'habituer à mon apparence actuelle et que j'oublierais l'ancienne. De toute façon, c'était ça ou me recroqueviller au pied de mon lit, tétanisé par ce que ce changement d'apparence pouvait signifier. Mais nous n'étions pas d'humeur, alors j'ai laissé filer.

Comme j'avais le sentiment que peindre sur la porte de ma chambre serait mal perçu par les propriétaires de l'hôtel, je me suis contenté d'un compromis et, à l'aide d'un stylo à bille, j'ai dessiné un rapide symbole protecteur sur cinq feuilles du papier à en-tête de l'établissement, avant de les disposer autour du lit en un vague demi-cercle. C'était la meilleure protection magique que j'étais en mesure de m'offrir sans me rendre coupable d'un délit. Ensuite, je me suis couché et j'ai dormi. Cette fois, nous n'avons pas essayé de résister, et nous ne nous sommes pas rappelé nos rêves.

Je me suis réveillé en milieu d'après-midi. Assis sur le sol au pied du lit, j'ai étalé devant moi ce qu'il restait des dossiers tachés de sang de Sinclair.

Je me moquais de la véritable raison pour laquelle Sinclair voulait la mort de Bakker. Et je ne me souciais pas particulièrement des motivations du reste de la bande, même si je soupçonnais que les raisons d'Oda aillaient au-delà du personnel et touchaient à un domaine plus dangereux. Mais pour

l'instant, nous ne nous sentions pas concernés, pas tant que nous ne saurions si cela menaçait nos propres intérêts.

Que voulais-je ?

Que voulions-nous ?

Je voulais... Je voulais...

... viens, sois nous...

... trouver et...

... nous sommes le feu, nous sommes la lumière...

... empêcher...

. ... nous dansons la flamme électrique...

... » bonjour, feu de Matthew »...

... empêcher...

... nous voulons...

... ça SUFFIT.

…

Terminé ?

…

Bien.

Je voulais tuer Fringale.

Et tant pis si, pour y parvenir, je devais écarter de mon chemin d'autres créatures mortelles.

Je voulais tuer l'ombre.

Nous la trouvions répugnante, et dangereuse.

J'AI PRIS LA photo de Bakker et j'ai étudié son visage. Il y avait une empreinte digitale sanglante dans le coin supérieur, probablement celle de Sinclair. En vieillissant ce visage, en lui donnant une maladie tropicale, en l'affamant, en éteignant le feu de son regard et le sourire sur ses lèvres, et en le regardant avec tout cela à l'esprit, alors, juste à la périphérie de la vision, les traits de Bakker pouvaient, peut-être, se substituer à ceux d'une créature familière. Rien que pour cette raison, la mort de Bakker pouvait sembler inéluctable.

Néanmoins, c'était plus facile à dire qu'à faire. Et selon nous, la mort était encore une vengeance trop douce.

J'ai tourné mon attention sur San Khay.

UNE IDÉE DE la vie quotidienne et des habitudes de San Khay.

À 6 h 30, son réveil sonne dans son luxueux appartement avec terrasse donnant sur la Tamise, près de Victoria. S'il s'est trouvé un amant la nuit précédente, il ne réveille pas son partenaire, mais traverse la chambre moquettée de blanc en direction de la salle de bains dont les murs sont tapissés de miroirs. Ainsi, quel que soit son angle de vision, il peut admirer son reflet, ses muscles et sa peau brillante, couleur amande. Les tatouages qui lui couvrent tout le corps utilisent une encre très noire, et tous les six mois, il retourne à Hong Kong, chez un tatoueur bien particulier, afin de s'assurer que les zones où la couleur a un peu pâli (au niveau des fesses ou de la poitrine, par exemple) reprennent l'éclat de leur ébène d'origine. Les spirales d'encre s'enroulent autour de ses chevilles et de ses orteils, courent à l'arrière de ses genoux, s'élèvent jusqu'à ses hanches, encerclent soigneusement le nombril, avant de plonger à l'intérieur, sorte de racine étrange s'enfonçant dans la terre, puis de lui cingler le dos et le torse, de descendre le long de ses bras et de s'arrêter, discrètement, au niveau des poignets et du cou, juste sous la ligne du col.

Les hommes qu'il ramène chez lui le mardi et le vendredi (ses jours de prédilections pour ce

genre de liaisons) trouvent souvent cette débauche de tourbillons un peu bizarre, mais non dépourvue de charme. Aux yeux d'un magicien averti, une telle imbrication de symboles magiques dans la chair est aussi dangereuse que potentiellement utile. Pour cette raison, San Khay cache généralement ses tatouages, ne procédant à une inspection complète de sa peau que le matin, dans l'intimité de sa salle de bains.

Chez d'autres hommes, cet examen incessant de soi-même, chaque matin, pourrait être interprété comme un signe de vanité. Pour San Khay, le temps qu'il y consacre revient à s'assurer de la pérennité d'un investissement : pour sa mère, neuf mois de souffrance ; pour son père, vingt-trois ans de frais de scolarité dans les meilleurs établissements en Amérique, en Asie et en Europe ; pour lui-même, dans la quinzaine d'années qui ont suivi : musculation, apprentissage des arts martiaux, cours de danse, régime alimentaire strictement bio et, enfin, près de quarante-huit heures de grande souffrance sous l'aiguille du tatoueur tous les six mois. San Khay entretient un patrimoine dont il entend bien tirer des dividendes pour le restant de ses jours.

Il prend sa douche dans la cabine circulaire installée à sa demande par son plombier espagnol, Enrico, portant la température du jet puissant à son maximum, jusqu'à ce que sa peau devienne aussi rouge que le nez de Rodolphe, le renne du Père Noël. Puis il baisse la température de la douche à son minimum pendant quelques secondes et se sèche à l'aide d'une serviette blanche aussi douce que la queue d'un lapin, avant d'aller prendre le petit-déjeuner à la cuisine.

Bien qu'il emploie trois personnes qui lui sont dévouées (un chauffeur, une bonne et un assistant personnel, qui habitent dans l'immeuble et sont disponibles à toute heure), San Khay prépare lui-même son petit-déjeuner : un bol de fruits tellement secs qu'on les entend presque s'entrechoquer, en route pour l'estomac. Il s'habille dans son dressing, lui aussi tapissé de miroirs ; là aussi, nulle vanité de sa part, il tient simplement à évaluer l'impression qu'il donne de lui-même. Dans ses affaires, San Khay ne se contente pas de vendre un service, il se vend lui-même. Il porte un costume noir et des chaussures brillantes assorties, et ferme tous les boutons de son élégante chemise rose, la seule tache de couleur qu'il s'autorise, pour masquer toute trace d'encre sur sa peau. Il coiffe ses cheveux en arrière, mais ne se rase que le mercredi et le lundi ; sa barbe repousse à l'allure d'un escargot et il a la peau très sensible.

Tout cela lui prend moins d'une demi-heure.

À 7 heures, il quitte son appartement luxueux. Son chauffeur l'attend au parking, dans sa Mercedes, un modèle long et noir, sans aucun autre signe distinctif. Apparemment, il préfère que son amant de la nuit ne se réveille pas avant son départ, évitant ainsi des adieux embarrassants, mais il laisse des instructions à sa bonne, Sally, pour qu'elle soit aux petits soins avec son compagnon et le traite avec la plus grande courtoisie, avant de le raccompagner.

À 7h30, San Khay est à son bureau ; il a évité les bouchons, il est là avant tout le monde. Les nouveaux employés essaient souvent de le battre à son propre jeu, mais ils comprennent bien vite que travailler de 7 h 30 à 20h 30 pour impressionner leur patron, arriver avant lui et repartir après lui, va au-delà de l'endurance humaine. Les plus courageux lui demandent comment il fait, mais il se contente de sourire et de leur affirmer qu'il boit beaucoup d'eau.

Son bureau est situé au cœur de la City, pas très loin de Bishopsgate, là où les tours en verre géantes des grands groupes internationaux se dressent au-dessus des anciens palais des corporations et des hôtels particuliers aménagés de leurs avocats et de leurs consultants. Certains noms apparaissent à chaque coin de rue, aussi présents que les célèbres bornes de la ville de Londres : Merrill Lynch, PricewaterhouseCoopers, Morgan Stanley, National Westminster, Saudi Arabia, Crédit Suisse : les banquiers de la City et leurs avocats, concentrés dans un espace de moins de deux

kilomètres de large, à quelques pas les uns des autres et de leurs snacks favoris pour déjeuner.

La société pour laquelle travaille San Khay s'appelle Amiltech ; elle occupe le vingt-quatrième étage d'une tour. Pas *la* Tour, se hâterait probablement de préciser Sinclair, s'il n'était pas dans un état critique avec trois balles dans la poitrine. En fait, il s'agit d'une société de gardiennage rachetée par Robert James Bakker après son introduction en bourse, et venue grossir son groupe en perpétuelle expansion. Lors d'une journée de travail ordinaire, San assiste à trois réunions à son bureau, et peut-être à trois autres à l'extérieur, dans des lieux aussi différents que le café du coin ou la prison de Pentonville, selon ce qu'il cherche. Officiellement, il emploie des secrétaires, des juristes, du personnel administratif, des comptables, des attachés de presse, des chauffeurs, des assistants et des cadres. Sur la liste du personnel non officiel apparaissent des voyants, des devins, des mages, des sorcières, des magiciens, des prêtres vaudous, des meurtriers, des voleurs, des criminels, quelques juges, des policiers, des hommes politiques et (à en croire Sinclair, même s'il avait pris la précaution d'écrire «rumeur ?» dans la marge) un membre de la famille royale.

Quand on l'interroge sur les activités d'Amiltech, San Khay reste très vague, mais il finit généralement par lâcher le mot «sécurité ». Il précise qu'il ne s'agit pas d'une simple prestation d'assurance, mais bel et bien de sécurité. Après tout, dit-il, il est bien plus susceptible de dégager un bénéfice des primes d'assurance s'il est en mesure de garantir à ses clients que rien ne peut leur arriver.

Il va sans dire que, parmi ses clients, figurent d'autres noms qui m'intéressent.

Guy Lee, officiellement sans emploi, sorcier, mécène, soupçonné de s'intéresser d'un peu trop près à la nécromancie, au vampirisme et, de façon générale, à ce qu'il convient d'appeler la «magie noire », un concept flou, chéri par les médias. Il est l'intermédiaire de San Khay auprès de la communauté magique et, après San Khay, le prochain sur ma liste des gens avec qui avoir une conversation. Amiltech assurait la sécurité personnelle de monsieur Lee pour un prix très raisonnable.

Harris Simmons est le conseiller financier de Bakker. Piètre magicien, à en croire le dossier que Sinclair avait sur lui, son principal talent dans ce domaine réside ailleurs, dans sa vaste collection d'artefacts et d'objets qui comprenait, à en croire les rumeurs, les cendres de Nostradamus (surfait), au moins trois prétendantes au titre d'Excalibur, plus dix-sept candidats possibles pour le crâne du roi Arthur (aucun intérêt), plusieurs flacons de poudre de fée, et un tube de sang de dragon (prélevé sur un lézard apprivoisé). Il avait aussi accumulé de nombreux articles protecteurs et des sorts dont la nature précise ne m'apparaissait pas clairement, pas plus qu'à Sinclair, mais qui semblaient troubler grandement ce dernier, au point qu'il se demandait si Harris Simmons serait difficile à éliminer. La chambre forte de Simmons était sous la protection d'Amiltech, et Simmons alimentait la Tour en argent frais.

Dana Mikeda. Je n'étais pas prêt pour ce dossier.

***

SAN KHAY A peu voire aucun contact avec ces gens, sauf quand il lui arrive de rencontrer brièvement Lee dans la City, ou de discuter au téléphone avec Harris Simmons. Pour lui, et pour le reste de l'entreprise, Dana Mikeda n'existe pas, et il y a probablement une bonne raison à cela.

À 12 h 30 précisément, San se rend à son club de gym. Il fait de l'exercice jusqu'à 13 h 30 pour se mettre en appétit, puis il retourne manger à son bureau. Son déjeuner se compose d'une salade, de sushis, et d'une bouteille de boue verte, Sinclair jure qu'il s'agit d'une sorte de boisson végétale bio ; nous trouvons cela intéressant, un peu comme nous sommes fascinés par le jeu de la lumière sur la carapace chatoyante d'un bousier. Toutes les choses que nous ne connaissons pas nous intéressent.

À 18h 00, il a un dîner d'une heure avec des membres de son équipe, dans son bureau. Le repas est préparé par le service traiteur, trois étages plus bas. La rumeur prétend qu'il aime les pignons, mais j'y vois le signe d'une obsession pour le détail de la part de Sinclair qui dépasse parfois les bornes. Le lundi, il dîne avec le service financier, le mardi avec son comité directeur, le mercredi avec le service de presse, le jeudi avec les responsables de son secrétariat et le vendredi avec les juristes. Ils arrivent tous pile à l'heure, toutes les semaines, sans faute et sans poser de questions.

Entre 19h00 et 20h30, il travaille au siège d'Amiltech ou, si la nécessité s'en fait sentir, il fait la tournée de ses différents intérêts en ville, afin de s'assurer personnellement de la bonne marche des affaires, ce qui peut l'amener à revérifier les codes de la porte d'un coffre, ou à engager un assassin et à lui fournir les informations concernant sa cible. C'est en partie pour cette raison que je suis presque entièrement convaincu que San Khay a pris l'initiative de m'envoyer un nettoyeur lors de cette première nuit à Dulwich ; sa philosophie : frapper vite et fort. C'est peut-être son arrogance qui lui vaut de se trouver en tête de la liste des gens que nous souhaitons rencontrer.

À 20 h 30, il cesse le travail, sauf circonstances exceptionnelles, et, quand son emploi du temps le lui permet, il se rend dans une de ces boîtes de nuit réservées à une clientèle très huppée. Il commande du champagne et parle poliment avec les nombreux jeunes hommes et jeunes femmes de la City qui veulent attirer son attention. Si c'est un mardi ou un vendredi, il trouvera un homme qui partage ses préférences sexuelles et le ramènera chez lui. D'après les notes de Sinclair, il les aime larges d'épaules, bruns, et sans doute plutôt superficiels.

À 23 h 30, il rentre chez lui. S'il n'a pas de compagnie, il lit jusqu'à l'extinction des feux et s'endort vers une heure du matin.

Cinq heures et demie plus tard, sa journée recommence.

J'ai décidé de le déranger dans ses habitudes.

J'AI COMMENCÉ DE manière relativement modeste.

L'International Investment Bank of Tokyo avait son siège londonien derrière Paternoster Street, dans une cour fermée et lugubre ironiquement baptisée Angel Court ; une ou deux bombes avaient dû y tomber au siècle dernier, et les débris avaient été remplacés par une architecture peu inspirée. Je suis allé là-bas à 10 h 30, mon manteau boutonné le mieux possible, mon cartable en bandoulière ; j'avais bien dormi, pris un bon petit-déjeuner, et j'étais prêt à affronter l'ennemi. Assis dans la rame pour Moorgate, je me suis laissé envahir par la sensation unique de la magie du métro. De retour dans la rue, j'ai frissonné au passage de la circulation faisant tourbillonner la magie latente qui flottait dans les airs. Dans Telegraph Passage, j'ai posé les mains sur le mur de la vieille maison étroite, coincée entre des immeubles de bureaux flambant neufs, sentant le poids de son histoire, son pouvoir à elle, unique, me picoter les doigts. Quand je suis arrivé dans Angel Court, j'étais presque grisé par les sorts que j'avais préparés et par les forces que j'avais réunies. Tout en marchant, j'ai détourné l'attention des caméras de surveillance, les enjoignant, d'un simple geste des doigts, à regarder de ce côté-ci plutôt que de ce côté-là ; ainsi, j'ai pu me glisser sous la barrière interdisant l'accès à la circulation.

Il n'y avait qu'un seul garde somnolent à la réception de l'international Investment Bank of Tokyo. J'ai resserré mon manteau et mes sorts plus fort contre moi et je suis passé devant lui sans ralentir, il n'a même pas levé les yeux. J'ai appelé l'ascenseur et suis monté au quatrième dans la cage en cuivre brillant, me retenant pour ne pas siffler.

Au quatrième étage, j'ai poliment demandé à la caméra de surveillance de regarder ailleurs, et j'ai soigneusement enjambé l'alarme laser installée à hauteur de cheville devant la porte d'entrée. Ensuite, je me suis approché du pavé numérique encastré dans le mur à côté de la première porte en

verre blindé. Il nécessitait une combinaison, et quelque chose de plus compliqué qu'une suite de dix chiffres, j'en étais presque certain. Et après avoir mis tant d'efforts à convaincre les caméras de regarder ailleurs, je n'avais pas la patience d'envoyer mes pensées dans les entrailles du système afin de lui soutirer le code. De toute façon, la discrétion était le cadet de nos soucis.

Et ainsi, contenant à grand-peine notre hilarité tant nous nous sentions exaltés, nous avons appuyé les paumes de nos mains contre la porte donnant sur les bureaux. Un bourdonnement est monté du fond de notre gorge, montant en puissance ; nous l'avons évacué de nos poumons comme si c'était de l'eau et que nous étions en train de nous noyer. Puis nous l'avons fait circuler à travers tout notre corps, envoyant sa force dans nos bras, au point de chatouiller nos nerfs, de faire trembler notre peau. Nous pensions que nous allions exploser. Puis, avec un pincement des lèvres pour couper le mouvement de l'air, nous avons libéré toute la puissance accumulée dans nos mains.

Le verre a volé en éclats sous nos doigts et nous avons eu envie de rire, de danser, sous la pluie de diamants. Au-dessus de nous, l'alarme a hurlé son indignation, et nous avons ri de plus belle ; le son nous martelait la tête ; nous avons adoré le brusque changement dans l'air quand le garde, quatre étages plus bas, a été tiré de sa rêverie, paniqué, et que les passants ont sursauté dans la rue. La texture de la vie elle-même semblait être montée d'un ton et, grâce à ce changement, notre magie gagnait en précision, devenait plus claire dans notre esprit, aussi solide que les couteaux de verre tombant autour de nous.

J'ai lutté pour contrôler notre euphorie, et le verre a crissé sous mes pieds alors que je me dirigeais vers la porte suivante. Celle-ci était lourde et en bois, avec des serrures de conception plus ordinaire. Fouillant dans mon sac, j'ai sorti le trousseau de clés vierges, et j'en ai caressé une du bout de mon index, jusqu'à ce que sa forme se mette à vaciller, prenant presque une apparence liquide. Profitant de ce moment, j'ai introduit la clé dans la serrure, je lui ai laissé prendre la forme du barillet, et j'ai tourné. La serrure a cédé. J'ai répété l'opération avec deux autres clés vierges et j'ai pénétré dans les locaux.

C'était un endroit déprimant, un véritable fardeau pour les sens : des bureaux en contreplaqué terne, des chaises grises standard, des pots à crayons bien rangés, des ordinateurs à écran plat qui s'étaient apparemment généralisés pendant mes deux années d'absence, et un éclairage au néon, allumé jour et nuit, en semaine et pendant les congés, y compris à Noël. Indépendamment de ma réaction esthétique, je n'ai éprouvé aucune envie d'y mettre le feu ni même de refaire la décoration ; une brèche dans la sécurité était suffisante pour obtenir ce que je voulais. J'ai sorti une bombe de peinture de mon cartable, je l'ai secouée énergiquement et, avec le plus grand soin, j'ai commencé à dessiner.

L'éclairage au néon avait projeté une ombre légèrement déformée de mon corps sur le mur blanc ; je l'ai remplie avec la peinture noire, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un vide épais et dégoulinant collé sur le mur. Il existait des sorts plus puissants, je n'avais même pas encore terminé et les conduites au plafond commençaient déjà à fuir, et d'après les journaux, les fusibles à l'étage du dessous ont sauté un jeudi sur deux pendant les six mois qui ont suivi. Notre pouvoir semblait encore imprévisible, la sensation au bout de nos doigts était quelque chose qu'il nous fallait réapprendre, comme si nous goûtions sa douceur capiteuse pour la première fois.

Je suis reparti par l'escalier de secours, croisant les premiers véhicules de police alors que j'arrivais d'un pas nonchalant sur Moorgate.

À LONDRES, LES abribus sont, le plus souvent, mal conçus. Comme ils sont couverts d'un toit en fines plaques de plastique qui s'affaisse au moindre prétexte et finit par former une petite cuvette, l'eau de pluie s'y accumule pendant des jours. La plupart de ces abris sont situés sous des arbres, les

feuilles mortes peuvent donc venir pourrir dans ces cuvettes, créant ainsi une curieuse petite mare boueuse avec son propre bouillon de culture fongique que rien ne peut éradiquer, excepté une bonne canicule au mois d'août.

Le toit plat de ces abris permet d'y déposer d'autres choses. Il n'est pas rare d'y trouver une vieille chaussette en train de se décomposer, ou une chaussure de tennis sans lacet. Plus rare : la moitié d'un Caddie, un guidon de vélo. Mais aussi des catalogues Ikea et des sacs en plastique remplis de bananes écrasées. Néanmoins, à Londres, en plus de tout le reste, sur le toit d'un abribus sur deux, on trouve invariablement un exemplaire pourrissant des Pages Jaunes.

Ça n'a l'air d'étonner personne, et c'est probablement une bonne chose, mais ça en dit long sur la curiosité de l'esprit humain. Cependant, ce défaut se révèle extrêmement utile pour le sorcier en difficulté. En effet, à l'intérieur de chaque exemplaire des Pages Jaunes abandonné sur le toit d'un abribus, et seulement dans ces pages, se trouve un annuaire réservé à un public averti.

J'ai déniché le mien à l'arrêt de bus en face de la station de métro de Liverpool Street et je me suis assis sur le banc pour feuilleter son contenu si particulier. J'ai ignoré les rubriques Sorcières, Alchimistes, Abjurateurs, Devins, Prophètes, Voyantes, Fournitures magiques, Chasseurs, Aventuriers, Croisés, Mages, Médiums, Spécialistes de l'occulte et tous les autres membres de la communauté magique qui fourguaient leur camelote, souvent suspecte, par l'intermédiaire de petites annonces et de l'annuaire des abribus, et j'ai enfin trouvé ce que je cherchais : Exorcistes. J'ai choisi la plus grosse annonce : «Le mal est à l'œuvre dans votre entourage ? Vous recevez des malédictions par e-mail ? Vous êtes hanté par l'esprit des morts ? Nous nettoyons votre environnement magique. Appelez Exorminateur, succès 100 % garanti ! ! ! » J'ai noté le numéro sur ma main, j'ai remis l'annuaire sur le toit de l'abri pour le prochain magicien, et je me suis mis en quête d'une cabine téléphonique.

L'homme qui m'a répondu m'a semblé faire preuve d'un entrain surprenant à cette heure de la nuit.

— Exorminateur, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Bonjour, je vous appelle pour un exorcisme.

— Puis-je avoir votre nom ?

— Je préfère rester anonyme.

— Bien sûr, nous comprenons. Quelle est la nature de votre problème ?

— Une malédiction.

— D'accord, c'est dans nos cordes. Vous pouvez nous apporter quelques précisions ?

— C'est une ombre sur le mur.

— Aïe. Autre chose ?

— Ça concerne un immeuble tout entier : les briques des murs, le terrain sur lequel il est construit, l'alimentation en eau et le ciel qui le protège.

— C'est du lourd. Ça fait un moment que je n'ai pas entendu un truc pareil. Vous êtes sûr ?

— Plutôt. J'en suis l'auteur.

— Vous en êtes l'auteur ?

L'exorciste avait une pointe d'accent australien, et l'attitude décontractée (après moi le déluge) d'un homme qui avait soudain compris avant qu'il ne soit trop tard que l'exorcisme était le parfait choix de carrière qu'on ne lui avait jamais proposé à l'école.

— Oui.

— D'accord... euh... ce n'est pas si souvent que l'auteur d'une malédiction s'adresse à nous pour la faire exorciser. Vous avez eu des problèmes avec la bombe de peinture ?

— Non.

— Non. Euh... d'accord. Mais je suppose que vous voulez qu'elle soit levée.

— Oh, non, pas du tout, me suis-je hâté de répondre. Je voulais vous prévenir que vous-même ou l'un de vos collaborateurs risquez de recevoir un coup de téléphone demain matin, de la part de quelqu'un qui voudra s'en débarrasser, et je vous demande de n'en rien faire.

— Je vois. Écoutez, je suis désolé d'avoir à vous dire ça, mais c'est notre boulot. Exorminateur... Exorcismes en tout genre. Faut bien payer le loyer.

— Oui, mais cet exorcisme-là va vous donner du fil à retordre.

— Euh... ah bon ?

— Laissez-moi vous expliquer : c'est une malédiction fondamentale, liée à une vengeance. C'est beaucoup plus qu'un peu de peinture sur un mur. Quand j'ai fait le tracé, j'ai pensé à chaque seconde de souffrance que j'avais endurée et à mon éternelle soif de vengeance. Ce n'est pas avec de l'eau bénite ou de l'ail que vous allez pouvoir en venir à bout. Je suis navré, et ça n'a rien de personnel, croyez-le bien. Je n'avais pas le choix, c'est tout.

— Écoutez, monsieur...

— Et puis, avons-nous ajouté d'une voix calme, si vous tentez quoi que ce soit, vous serez les prochains sur notre liste.

Il y a eu un silence à l'autre bout du fil.

— Euh... a fini par dire l'homme, j'aimerais beaucoup pouvoir vous aider, mon vieux, mais, à mon avis, vous avez de sérieux problèmes...

— Je ne fais que vous donner une longueur d'avance, l'ai-je coupé. Ce n'est qu'un début et Amiltech va vouloir engager des exorcistes pour faire le ménage. Et je vous demande poliment de décliner l'invitation.

— Parce que...

— Parce qu'Amiltech va être réduit en cendres, avons-nous cordialement répondu. Nous allons en faire des confettis et ne laisser derrière nous qu'une ombre sur un mur. Et je me suis dit... qu'il y aurait bien assez de victimes comme ça, sans que vous en fassiez partie.

— C'est une blague ?

— Bonne nuit, monsieur Exorminateur.

— N'importe quoi...

J'ai raccroché et me suis éloigné de la cabine avec le sentiment que, l'un dans l'autre, les choses se passaient plutôt bien.

DU VENDREDI SOIR au dimanche après-midi, j'ai pénétré par effraction dans un total de six bureaux, un appartement de grand standing et une petite banque, et je leur ai tous jeté un sort. J'ai maudit leurs fondations, les briques des murs, la peinture des plafonds, les tapis sur le sol. J'ai ensorcelé les chaises en nylon pour qu'elles donnent à leurs occupants de petites décharges électriques, les marqueurs pour qu'ils grincent sur le tableau blanc, les gonds pour qu'ils rouillent, les fenêtres pour qu'elles se coincent, les ventilateurs pour qu'ils vrombissent, les fauteuils pour qu'ils se cassent, les ordinateurs pour qu'ils plantent, le papier pour qu'il se froisse, les stylos pour qu'ils bavent ; j'ai envoûté les conduites et le distributeur d'eau fraîche pour qu'ils fuient, les affiches pour qu'elles s'affaissent, les téléphones pour qu'il y ait de la friture sur la ligne, et les fils électriques pour qu'ils produisent des étincelles. Nous avions du mal à retenir notre enthousiasme. Toute cette magie, au bout de nos doigts, du sort le plus basique à la malédiction la plus complexe. Et cette impression de danger. Nous nous sentions pleins de vie.

Il ne s'agissait pas d'une manifestation de mon mécontentement général à l'égard de la vie, du

destin et de tous les coups bas qu'il m'avait réservé au cours des derniers jours, mois, ou années. J'ai choisi mes cibles avec le plus grand soin, parmi les bons clients d'Amiltech figurant sur la liste de Sinclair, impeccablement préservée à part quelques taches de sang.

Le lundi matin, j'ai appelé le *Financial Times* depuis une cabine téléphonique près du Blackwall Tunnel, et j'ai poliment suggéré à la standardiste que quelqu'un devrait s'intéresser à une série de cambriolages et au lien possible avec la société Amiltech. Le lendemain, dans un article en page trois, le *Financial Times* s'est fait l'écho de plusieurs attaques dommageables ayant pour cibles des bureaux et des propriétés assurés ou protégés par différentes divisions d'Amiltech Securities, ou appartenant à l'entreprise. Le mardi soir, les feuilles de chou gratuites de la City avaient repris l'information, même si elles lui consacraient moins d'espace ; mercredi matin, tous les grands journaux s'en étaient emparés. Amiltech a réagi en accusant la presse de relayer une campagne haineuse et systématique à son encontre, et a promis d'en poursuivre les auteurs devant la justice. Aucun commentaire à propos des signes peints sur les murs de toutes les scènes de crime.

Le lundi après-midi, j'ai quitté mon petit hôtel de Cromwell Road pour emménager, sous un nouveau nom, dans un établissement plus grand et plus cher sur le Strand. Les représailles n'allaient pas tarder, elles étaient peut-être même déjà en route, et je voulais éviter toute autre rencontre significative avant d'être sûr de mes capacités ; nous devions être prêts. Nous n'étions pas encore certains de pouvoir battre Fringale, s'il décidait de revenir nous affronter ; et nous savions que notre sang l'intéressait beaucoup. Fringale n'était pas seulement une créature repoussante, un outrage pour tous nos sens ; il représentait également tout ce que nous pouvions devenir.

Une idée effrayante.

Dans la soirée du lundi où j'avais pris contact avec le *Financial Times,* j'ai ajouté deux sociétés et un entrepôt à mon tableau de chasse. Ce dernier abritait des organes dans des sacs sous vide, certains humains, d'autres pas. Dans le coin le plus sombre du sous-sol, derrière un mur amovible, j'ai découvert une cave contenant le corps d'un homme récemment décédé ; ses ongles sales, ses veines ponctuées de marques de piqûres et sa barbe broussailleuse trahissaient une âme ravie à la rue. Il avait la peau blanche, avec des taches de gris, il ne lui restait pas une goutte de sang dans le corps. Quelqu'un lui avait ouvert la cage thoracique, arraché le cœur et essayé de le remplacer par une copie façonnée avec de l'argile de Londres. Une expérience en nécromancie qui avait mal tourné.

Cette fois, je suis allé chercher une corbeille à papier à l'étage, j'ai pris un briquet dans le tiroir d'un bureau et une liasse de vieux journaux et j'ai mis le feu. Il a fallu trois heures aux flammes pour prendre correctement et aux nuages de fumée noire pour commencer à s'échapper par les fenêtres cassées du bâtiment. Nous nous trouvions dans la foule des badauds quand les pompiers sont arrivés pour contenir l'incendie ; nous avons senti sa chaleur sur notre visage et son intensité dans nos yeux ; nous avions le souffle coupé par tant de beauté.

Le jeudi soir, mes efforts m'ont valu l'attention de l'émission Watchdog sur BBC1. L'air sincère, la présentatrice, sexy et un peu trop maquillée, a lancé un appel de sa voix rauque et aguichante, invitant l'incendiaire inconnu à se rendre. J'ai presque éprouvé des remords en regardant l'émission, en particulier pour le brigadier bien intentionné dans sa chemise blanche et sa cravate de policier, inconfortablement installé sur un des tabourets du studio, qui disait : «Nous pensons que cet individu pourrait être un danger pour la société et pour lui-même... » En entendant le ton encourageant de sa voix, j'imaginais déjà le psychologue de la police qui m'attendait au commissariat, avec une tasse de thé et une entrée en matière toute trouvée : «Alors comme ça, vous êtes sorcier... »

Le vendredi, alors que je traversais la City sur la ligne de bus 23, j'ai ramassé sur un siège un exemplaire de *City A.M.,* le guide de tout ce qu'il se passe dans le quartier des banquiers, et je l'ai

feuilleté pour voir comment se portait Amiltech.

Étonnamment bien, apparemment. Parmi ses riches clients, nombreux étaient ceux qui craignaient trop Amiltech pour causer le scandale que j'escomptais.

Cette nuit-là, je me suis rendu au siège d'Amiltech. Il y avait trois vigiles dans le hall d'entrée, une imposante structure en verre remplie de plantes vertes et quelques arbres adultes, ainsi qu'une cascade se déversant depuis une plate-forme au premier étage dans un bassin de galets habilement arrangés. L'un des gardes avait quelque chose de magique, même s'il portait le même costume noir que ses collègues. Il était assis avec une assurance nonchalante près du sas des ascenseurs, une jambe croisée par-dessus l'autre ; il avait l'air d'un homme qui ne se laisserait pas abuser par les simples tours de passe-passe que je tirais habituellement de mon manteau.

Puisqu'un sort d'anonymat classique semblait peu susceptible d'être efficace, j'ai décidé d'adopter une autre tactique. À 21 h 30, je suis entrée dans le hall d'Amiltech et je me suis présenté à l'accueil où, d'un léger mouvement du poignet, j'ai rapidement montré mon *Oyster card* au garde, pour qu'il comprenne qu'il s'agissait d'une carte, mais trop vite pour que son cerveau puisse enregistrer autre chose que la pièce d'identité la mieux imitée qu'il ait jamais vue.

Il a cligné des yeux, et a hésité. J'ai enchaîné avant que la vigilance ne chasse la torpeur provoquée par la magie, et j'ai dit :

— J'ai rendez-vous avec Adam Reily.

— Quoi ?

— Adam Reily, de chez Amiltech ? Il m'attend, il a dû vous laisser mon nom.

— Euh... un instant.

L'homme a pianoté sur son ordinateur. L'esprit humain, en état de marche, est une chose extraordinaire. Avec toute son attention concentrée sur une tâche bien précise, il devient un autre abstrait, qui fonctionne au-delà des domaines habituels de la conscience de soi. Au travail, il arrive fréquemment que les êtres humains perdent conscience de leur propre corps, de leurs propres sens ; ils sont surpris de découvrir qu'ils ont mal aux poignets, que leur dos les fait souffrir ou que leur collègue est rentré chez lui. C'est ce qui se rapproche le plus d'une projection hors du corps pour ceux qui se refusent à utiliser une décharge électrique, un cercle de protection, la griffe d'un pigeon femelle albinos, ou encore une bonne dose de champignons hallucinogènes. Dans un tel état, il est non seulement possible de voir les pensées se succéder sur un visage, mais quelqu'un qui sait écouter est également capable de percevoir les sentiments. L'esprit, d'ordinaire si insensible, s'ouvre, s'évade, alors même que la partie consciente, contrôlée, une toute petite partie du cerveau humain à n'importe quel moment, reste concentrée.

Et notre garde pianotant sur son ordinateur ne faisait pas exception ; nous pouvions pratiquement entendre ses pensées dans ce qu'elles avaient de plus profond, voir les riches veines pourpres de ses désirs refoulés, sentir la chaleur de ses passions, enfouies sous un vernis de professionnalisme quotidien, l'amertume de son envie, une goutte de vinaigre sur le bout de notre langue, les rancœurs et les jalousies dont il ignorait probablement l'existence, mais qui s'entassaient dans son inconscient et influençaient son discours, même s'il ne savait pas pourquoi il choisissait d'employer certains mots plutôt que d'autres. L'esprit, ainsi mis à nu, nous fascinait : nous avons perçu le fardeau de ses pensées pleines de convoitise, la surface noire et huileuse du mépris que lui inspirait son travail et, l'espace d'une seconde, les images flamboyantes de ses rêves.

Alors je me suis contenté d'un tout petit sort de rien du tout, brouillant sa vision pendant un moment, injectant la fatigue de la journée dans ses nerfs, pour que, l'espace d'une seconde, il se fiche de vérifier l'identité de tous les visiteurs, qu'il se moque de son patron qui n'arrêtait pas de le tanner

à propos de la sécurité, qu'il se balance de n'avoir pas bien vu la pièce d'identité du type en face de lui, de ne pas l'avoir vue du tout en fait. Pendant un instant, il n'a vu qu'une chose : il avait un boulot de merde et il voulait qu'on le laisse tranquille.

— Euh... d'accord, c'est bon, allez-y. Vous connaissez le chemin ?

— Oui, merci.

— Pas de problème.

Il m'a remis un badge dans un support en plastique. Je l'ai pris avec un sourire reconnaissant, et je l'ai épinglé sur mon manteau ; puis je me suis dirigé vers l'ascenseur.

Le garde, dont la seule présence magique suffisait à altérer l'atmosphère paisible de cet endroit, a levé les yeux vers moi et mon badge quand je suis passé devant lui, sa conscience effleurant la mienne.

Il me faisait l'effet d'une petite lune déformant l'espace bleu pâle autour d'elle. D'instinct, j'ai dressé un mur entre nous, me concentrant sur cette image pour remplir ma conscience et l'empêcher de percer mes intentions. C'était un magicien fruste, potentiellement puissant, selon moi ; mais, à l'inverse des sorciers capables de sentir la magie de la ville, lui ne pouvait compter que sur des formules magiques, des incantations et une gestuelle, culture contre nature, en quelque sorte. Il ne nous faisait pas peur, alors nous l'avons salué d'un signe de la tête avant de poursuivre notre chemin.

Je suis monté au vingt-quatrième étage. L'ascenseur était une cage de verre s'élevant sur la façade extérieure, je pouvais donc voir la ville s'éloigner sous mes pieds. Comme l'autre nuit sur la grande roue, j'ai été estomaqué par la beauté de son spectre multicolore : l'orange des lampes à vapeur de sodium de la banlieue tentaculaire, les intérieurs blancs des immeubles de bureau, le vert des feux de signalisation, le rouge des balises aériennes au sommet des tours les plus hautes, le violet des projecteurs balayant certains murs, les faisceaux lumineux dessinant des cercles d'argent dans les cours privatives, les bleus miroitants des fontaines ; et la circulation, avec la lumière des phares, des feux de stop, des clignotants, colonnes interminables d'yeux, ondulant tels des serpents ; l'éclat rosâtre du plafond du ciel, uniquement troublé par les cônes de lumière des avions, à travers les nuages noirs, lourds de pluie, que le vent entraînait vers la mer.

La magie de ce spectacle était presque enivrante ; j'avais le sentiment que j'aurais pu me laisser aller, que sa seule intensité aurait suffi à me maintenir dans les airs, que grâce à sa force, à la soudaine sensation de sa présence, irrésistible, j'aurais pu flotter au-dessus du sol. C'est alors que nous avons compris : la sorcellerie n'était rien d'autre ; et, peut-être, nous n'étions rien d'autre. Une conscience, un point de vue, la compréhension d'un mystère. Sans la magie de cette ville, nous ne valions pas mieux que des insectes, des silhouettes grises s'agitant dans un paysage morne, incapables de voir les merveilles du quotidien. Bien que cela soit une émotion étrange, nous avons presque éprouvé de la pitié.

LA PORTE DES bureaux d'Amiltech n'était pas simplement fermée à clé, elle était protégée. Ce n'était pas la première protection sur laquelle je tombais depuis que j'avais entamé ma tournée de cambrioleur/ pyromane dans le fichier clients d'Amiltech, mais c'était la plus puissante. Et tant que je ne l'aurais pas supprimée, mes clés vierges refuseraient de changer de forme pour s'adapter à la serrure, et j'avais le sentiment que l'usage de la force (un bombardement d'électricité prélevée dans les fils du plafond ou une attaque sonique) ne réglerait rien de manière satisfaisante non plus. Pendant un moment, je me suis même demandé s'il n'y avait pas des conduits d'aération où je pourrais ramper pour pénétrer dans les bureaux, mais j'ai vite abandonné cette idée ridicule : j'étais dans la vraie vie, pas au cinéma. La porte était impossible à déplacer, je ne pouvais même pas espérer raisonnablement la casser sans que ça ne me prenne un temps et une énergie considérables. Je suis donc allé faire un

tour dans les bureaux de la société Verity qui occupait l'étage du dessus et qui, à en croire la brochure à côté de la porte, fournissait aux assureurs des experts capables de venir à bout des assurés les plus retors. Ils n'avaient pas peur de la difficulté. La porte n'était pas protégée, et mes clés, après les cajoleries d'usage, se sont jouées de la serrure.

J'ai traversé les locaux de Verity ; je me suis arrêté presque en plein milieu et j'ai sorti mon couteau suisse. Ensuite, j'ai commencé à couper dans le revêtement de sol en lino. J'ai arraché un morceau suffisamment grand pour me permettre de passer, je l'ai mis de côté et je me suis mis en quête du coin-repas. J'ai fini par le trouver près des toilettes pour dames, un petit espace dominé par une machine à café. J'ai mis de l'eau à chauffer. Sous l'évier, j'ai déniché une bouteille d'eau de Javel. Quand la bouilloire a terminé, je l'ai portée, pleine et fumante, jusqu'à mon carré de sol nu ; j'ai versé l'eau bouillante sur le béton. J'ai ajouté quelques gouttes de javel sur le sol humide, aux quatre points cardinaux, puis je me suis reculé et j'ai essayé de me rappeler l'incantation qui convenait.

La transmutation n'est pas mon point fort ; même si vous parvenez à convaincre la substance en question de se transformer selon votre désir, le processus a tendance à ne pas être permanent (du moins, pas sans se terminer par une explosion), et il exige beaucoup de temps et d'effort pour obtenir un résultat satisfaisant.

Je ne cherchais pas la perfection, et j'espérais qu'après avoir augmenté la température de l'eau et ajouté l'une des substances les plus nocives que j'avais pu trouver à la cuisine, le liquide versé sur le sol avait déjà entamé sa transformation. Les magiciens utilisent souvent des formules magiques ou des incantations préécrites pour ce genre de choses, en appelant d'ordinaire à des puissances aux noms aussi sinistres qu'improbables (mon favori était «Upney, Seigneur du Goudron », que j'avais entendu mentionner par des amateurs, mais que nous savions être bien réel). Les sorciers s'appuient sur la volonté et la magie à l'état brut, et à présent j'utilisais les deux, arrachant chaleur et énergie à l'air ambiant. Il a brusquement fait froid, et ma respiration s'est condensée. Au plafond, les lampes ont vacillé en gémissant. J'ai écarté les bras, les doigts tournés vers le sol et j'ai projeté vers le sol tout ce que je pouvais tirer de cet endroit ; chaque souffle subsistant dans l'air, chaque ronflement électrique, chaque fragment de chaleur laissé par la peau humaine, chaque odeur de transpiration, chaque hurlement à moitié oublié, tous les détritus laissés par la vie qui font de la magie ce qu'elle est, car la vie est magique, la magie *est* la vie, la vie qui reste, celle que nous ne remarquons même pas.

Le mélange eau-javel a commencé à bouillonner. Puis il s'est mis à fumer, une fine volute, blanche et âcre, qui m'a fait larmoyer et dont l'odeur m'a rappelé la soudure chaude. Il a sifflé, il a bouilli, et pendant un instant (juste un instant, parce que je n'étais pas capable de maintenir ce degré de concentration bien longtemps) l'eau sur le sol est devenue suffisamment acide pour ronger du plomb.

En moins de soixante secondes, elle a creusé un trou dans le sol, comme s'il n'avait pas plus de consistance que de la farine à moitié cuite. Le trou s'est déployé sur toute la zone exposée, rongeant même le lino tout autour. Dès que j'ai estimé qu'il était assez large, j'ai relâché ma concentration et mes doigts ont retrouvé des sensations normales. À mes pieds, une ouverture de la taille d'un homme m'offrait une vue directe sur le vingt-quatrième étage.

J'ai attendu quelques secondés que le mélange perde toute son acidité, puis j'ai versé le reste du contenu de la bouilloire pour faire bonne mesure. Quand l'eau n'a plus autant dégouliné, je me suis assis au bord du trou, et je me suis glissé à l'étage du dessous. J'ai quand même eu les fesses humides ; en dépit d'une réception manquant de dignité, j'étais enfin dans la place : le siège

d'Amiltech.

CETTE FOIS, POUR ma malédiction, je ne me suis pas contenté d'une ombre noire sur le mur, j'en ai peint également une sur le sol et plusieurs sur les portes. Nous avons trouvé le bureau de San Khay, avec sa vue imprenable sur la ville, et, en grandes lettres bleues, pour que le monde entier puisse le lire, nous avons écrit sur la vitre :

Viens, sois moi et sois libre !

Puis, parce que je n'étais pas entièrement sûr de savoir pourquoi j'avais écrit ça, j'ai ajouté un avertissement au stylo-bille sur l'un des bloc-notes d'une des tables de réunion.

Fais-moi une ombre sur le mur.

C'est mon tour.

Je trouvais tout de même ça plus clair. Ensuite, je me suis promené dans les bureaux, ouvrant les tiroirs, fouillant sous des tas de papiers sans savoir ce que je cherchais, mais j'avais le sentiment que c'était la chose à faire. Tout cela était d'un banal ; c'en était déprimant. Des listes de fournitures de bureau à acheter, des documents fiscaux pour la comptabilité, des notes griffonnées rappelant à X de parler à Y à propos de Z et l'impact que ça pourrait avoir sur le plan de retraite, pas vraiment ce à quoi je m'attendais de la part d'une organisation qui jouait avec des forces occultes dépassant notre entendement.

J'ai eu plus de chance dans le placard à balais. Derrière un tas de balais à frange, j'ai découvert un petit pavé numérique. On y avait gribouillé toute une série de protections à l'encre rouge indélébile ; mais à y regarder de plus près, j'ai constaté qu'elles ne couvraient que le pavé lui-même ; avec mon couteau, j'ai donc pu desserrer les vis qui le maintenaient au mur et arracher tout le système de la surface sur laquelle il reposait. Derrière, un gros câble passait dans un trou dans le mur. J'ai déconnecté le pavé du câble et je l'ai mis de côté. Puis j'ai prélevé une petite poignée d'électricité statique sur un écran d'ordinateur en veille sur le bureau le plus proche, formant des boucles entre mes doigts comme dans un jeu de ficelle alors que je réfléchissais à la marche à suivre. J'ai essayé de toucher le câble du bout de mes doigts électriques, puis j'ai essayé d'envoyer de brèves décharges dans les fils et finalement, ne me demandez pas pourquoi, j'ai entendu un petit « clic ».

J'ai regardé autour de moi afin d'identifier la source du son, et je l'ai trouvée dans un petit panneau qui avait glissé derrière les bouteilles de détachant, révélant un levier. N'étant pas homme à ne pas appuyer sur un bouton quand on lui en présentait un, j'ai tiré la manette et, dans un sifflement hydraulique torturé, un des murs du placard à balais s'est écarté. Là, j'étais déjà plus dans mon élément.

J'ai pénétré dans une pièce où une lumière blanche terne, vaguement bleutée, éclairait toutes sortes d'objets extraordinairement intéressants. L'un d'eux a dit :

— T'es pas un de ces enculés, pas vrai ?

Je me suis approché du bocal bleu qui m'arrivait au menton et dans lequel était retenue la chose.

— Et toi, qu'est-ce que tu es ? ai-je demandé.

La créature a roté, laissant échapper un petit nuage de gaz d'échappement, rapidement aspiré par le tube de ventilation au sommet de l'épais bocal.

— Je pourrais te poser la même foutue question, a-t-il dit, à travers la paroi en verre, ce qui donnait à sa voix une sonorité singulière, presque mécanique.

Il était petit, un mètre vingt pas plus, sa peau était gris pâle et rêche, comme du vieux macadam sur la route. Il avait de grands yeux ronds à facettes, réfléchissants ; de son nez et de sa bouche gouttait un liquide brunâtre qui ressemblait à de l'huile de moteur. Je suis parvenu à la conclusion qui

s'imposait :

— Tu es un troll.

— Bravo, tu veux une médaille ?

— Mais qu'est-ce que tu fabriques dans ce bocal ?

— On m'a capturé, putain ! Tu crois que je passe ma vie dans un bocal pour le plaisir ?

J'ai observé la créature sous toutes les coutures. En des temps plus sombres, ses ancêtres avaient probablement rongé les os d'êtres humains tués dans un accès de rage et s'étaient baignés dans les marais des environs. Mais comme pour les autres créatures magiques, l'évolution était passée par là, et aujourd'hui, notre petit ami était sans doute habitué à un régime de restes de hamburgers, avec un bon bain d'huile brute de temps à autre. Je me suis accroupi pour que mes yeux se trouvent au niveau des siens et j'ai soutenu son regard, passé un moment de répulsion initial, quand j'ai vu la fine pellicule d'éthanol sécrétée par ses glandes lacrymales afin de garder propre la surface noire du cristallin.

— Tu as un nom ? ai-je demandé.

— Raaaarrrggh le Féroce ! a-t-il répondu.

— Je pensais à quelque chose de plus court et de moins guttural.

Il a haussé les épaules et a dit, d'une voix embarrassée :

— Jeremy.

— Jeremy ?

— Après tout ce que j'ai enduré, tu peux bien te foutre de mon nom, face de pet. Pour ce que ça change...

— Jeremy le troll, ai-je répété, juste pour m'assurer que j'avais bien compris.

— Raaaarrrggh le Féroce ! a-t-il ajouté pour faire bonne mesure. Et quand je sortirai d'ici, je te boufferai les yeux !

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un putain de troll !

— Et moi qui croyais que, de nos jours, les trolls se contentaient pour dîner d'un sachet de thé usagé avec quelques jours de moisissure dessus.

— Je ferai une exception pour toi.

— Pourquoi ? Je ne t'ai fait aucun mal. C'est plutôt après Amiltech que tu devrais être furax.

— T'as une sale tête, a-t-il répliqué avec un sourire méprisant, révélant deux rangées de dents pointues en acier, probablement une manière pour l'évolution de montrer qu'elle n'avait pas perdu le sens de l'humour à l'ère de la magie urbaine.

— Résumons-nous, ai-je patiemment repris. Amiltech te retient prisonnier dans un bocal depuis je ne sais pas combien de temps ; tu as probablement envie de sortir, et je suis prêt à te libérer, et tout ce que tu trouves à me dire, c'est que tu vas me bouffer les yeux et que j'ai une sale tête ?

— Euh... c'est ça.

— Tu suis mon raisonnement ?

— J'attends le piège. Y a toujours un piège avec vous autres foutus magiciens.

— Je veux juste faire chier Amiltech.

— C'est tout ?

— Oui.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Ce serait trop long à expliquer, ai-je soupiré. Tu veux sortir, oui ou non ?

— Tu ne vas pas m'ensorceler au moins ?

— Non.

— C'est bien vrai ?

— Oui.

— Tu sais, j'ai vraiment du mal à te croire.

— Reste là, si tu veux...

Il a agité ses bras grêles autant que le lui permettait l'étroitesse du bocal.

— Hé, ça va, je posais la question, c'est tout... C'est d'accord, fais-moi sortir de là, humain !

Après quelques manipulations de ma part, le couvercle s'est ouvert avec le bruit sec de l'air pressurisé qui s'échappait. Le troll a sauté hors de sa prison, d'un bond, et s'est perché sur le couvercle, avec un énorme sourire, une bouffée de gaz d'échappement au bout du nez.

— Humain ? a-t-il dit, son large sourire s'étirant jusqu'à ses petites oreilles circulaires.

— Presque.

— On me paye pour rester dans ce bocal.

Il a bondi, les doigts écartés, les dents brillantes, décrivant une trajectoire parfaite de son perchoir vers ma gorge. J'ai reculé en titubant, levant instinctivement les mains, cueillant la magie du lieu au passage ; nous avons créé une tornade contre laquelle la petite créature impuissante est venue s'écraser avant de rebondir contre le mur. Ensuite, sans lui laisser le temps de récupérer, nous avons tendu les mains à la recherche de la ressource disponible la plus proche. Des barres de fer couraient dans tout le bâtiment, depuis les fondations ; d'un geste des doigts, nous les avons fait s'allonger.

Le troll a gémi, un son immédiatement étouffé quand le mur a craché un serpent de métal qui s'est enroulé autour de sa gorge et l'a tirée vers le haut ; sa respiration est devenue sifflante. Puis un autre serpent s'est attaqué à ses jambes qui se contractaient ; enfin, une troisième excroissance de fer s'est logée sous son aisselle, le soulevant d'un côté alors que le poids de son corps l'entraînait vers le bas de l'autre ; Jeremy le troll s'est retrouvé de guingois, gémissant.

Prenant sur moi et frémissant sous l'effort, j'ai plaqué mes mains le long du corps, et j'ai attendu que ma vue ne soit plus polluée par le bleu de la fureur et que le bourdonnement cesse dans ma tête. Nous étions en colère, nous étions fous de rage ; il s'en était fallu de peu que nous demandions au fer sortant du mur de transpercer le cœur de cette créature.

Dans toute la pièce, on entendait, en bruit de fond, les cris et les jacassements de monstres en cage, ponctués par le faible gémissement du troll qui s'apitoyait sur son sort. Pointant un doigt accusateur vers lui, nous l'avons prévenu :

— Si tu veux rester en vie, tu ferais mieux de te taire.

Avec sagesse, le troll s'est mordu la lèvre jusqu'à faire couler un peu de son sang noir et huileux, mais il n'a plus laissé échapper un son.

Nous avons de nouveau regardé autour de nous. Différents pots et bocaux contenaient des spécimens de créatures magiques de toutes sortes : des fées, avec leurs délicates ailes en aluminium ; des elfes à la chevelure cuivrée ; des lucioles lumineuses lançant des étincelles orange et roses tandis qu'elles se cognaient furieusement contre la paroi de leur bocal ; des papillons de nuit, couleur rayon de lune, gardés dans un coin sombre, afin qu'on puisse mieux admirer leur étrange beauté, visible seulement une seconde, le temps d'un battement d'ailes. D'autres récipients contenaient simplement les restes de certaines créatures : le crâne en béton d'un démon, un os de banshee en acier, un cœur, toujours en état de marche, et projetant des étincelles électriques sur le sol à chaque battement. Nous adressant à celles de ces créatures capables de nous comprendre, nous avons dit :

— Vous savez tous qui nous sommes. Vous connaissez notre danse.

Il y eut une certaine agitation animale, le bruit d'une aile, un clignement d'yeux maussades.

Je me suis d'abord approché de la cage où trois fées étaient retenues prisonnières ; leurs ailes délicates en papier aluminium étincelaient dans la faible lumière, et leurs longs visages pâles étaient couronnés de fils électriques tressés. Je me suis penché pour que mon visage soit au niveau des leurs et j'ai pointé un doigt accusateur vers elles.

— Je veux que vous soyez de bonnes fées, c'est compris ?

Il y a eu un petit grincement, comme le bruit d'une roulette rouillée sur un vieux Caddie. J'ai ouvert la porte de la cage et, avec un soupir, elles sont sorties dans un battement d'ailes et ont voltigé d'un air incertain autour de ma tête. Après réflexion, je leur ai dit :

— Amiltech vous a enfermées. Si vous voulez vous venger, c'est le moment ou jamais.

De petits sourires, pas plus larges que l'ongle courbe de mon petit orteil, sont apparus sur les visages des fées et elles se sont sauvées hors de la pièce.

J'ai relâché toutes les autres créatures et j'ai eu la satisfaction de les entendre saccager les locaux de l'institution qui les avait prises au piège, éventrant les ordinateurs, faisant voler en éclats tout ce qui était en verre, jetant des sorts ou jouant de leurs petits poings.

Dans toute cette agitation, j'ai failli ne pas voir le dernier prisonnier, mais mon attention a été attirée par un petit couinement près de mon pied ; j'ai baissé la tête et j'ai vu un gros rat noir, au pelage visqueux et à la queue réduite à un moignon très laid. Il a levé une paire d'yeux noirs et perçants vers moi. Je me suis agenouillé à côté de la cage où il était enfermé, et j'ai dit :

— Salut.

Il a cligné des paupières ; il n'avait l'air ni impressionné ni effrayé. J'ai ouvert la cage et il s'est dépêché de sortir, grimpant le long de mon bras tendu pour aller tranquillement s'installer sur mon épaule. Je l'ai distraitement caressé, couvrant mes doigts d'une fine pellicule poisseuse et sale. Puis je l'ai laissé retourner sur le sol ; il a de nouveau levé les yeux vers moi, a couiné et s'est éloigné en se dandinant en direction des bureaux. Je l'ai suivi, mais je n'étais pas vraiment inquiet ; le sol était recouvert de papiers déchirés, de verre brisé, de meubles renversés, de bureaux fracassés ; les écrans d'ordinateurs étaient en pièces, les disques durs crachaient des étincelles, les appliques électriques avaient été arrachées des murs. Les prisonniers d'Amiltech avaient donné libre cours à leur colère. Je me suis éclairci la voix et j'ai dit bien fort :

— Et je ne veux pas de blessés, c'est compris ?

Il y a eu un soupir de déception d'un ou deux des monstres que j'avais libérés, mais je sentais que, sur ce point au moins, je devais pouvoir me faire obéir. J'ai cherché le rat du regard, et je l'ai vu déguerpir vers le bureau de San Khay. Soudain intrigué, je l'ai suivi, les rats font rarement quelque chose sans une bonne raison.

Il est allé droit au bureau de San et s'est dressé sur ses pattes arrière, posant celles de devant sur le tiroir du bas. Je me suis mis à genoux et j'ai ouvert le tiroir de quelques centimètres, mais il n'y avait rien à l'intérieur qui sorte de l'ordinaire. Je l'ai fermé et le rat a répété cet exercice, levant les antérieurs pour s'appuyer contre le tiroir, avant de s'écrouler et de recommencer ; après plus de temps que je n'étais prêt à l'admettre, j'ai enfin compris que le rongeur n'essayait pas d'entrer dans le tiroir, mais de déplacer le bureau, l'ai poussé le meuble qui, lorsqu'il s'est enfin décidé à bouger, a révélé un petit trou creusé dans le sol, menant à ce qui ressemblait à une série de tuyaux. Après un ultime couinement, le rat a disparu dans le trou, probablement pour ne plus jamais revenir.

Mais ce n'était pas tout. Dans un coin, soigneusement enveloppée dans un sachet en plastique pour la protéger, se trouvait une enveloppe ne portant pas d'adresse. Je l'ai prise et je l'ai ouverte.

À l'intérieur, une feuille de papier sur laquelle quelqu'un avait dessiné au stylo-bille la silhouette d'un ange : un corps triangulaire grossier, une tête ronde, et de grandes ailes. Et il avait été

entièrement colorié en bleu.

Avec un mouvement de recul, nous avons laissé tomber l'enveloppe ; nous étions absolument stupéfaits. Nous étions au courant de l'intérêt que Bakker, bien sûr, mais que San Khay soit en possession de l'image d'un ange et qu'il en connaisse peut-être la signification, voilà qui nous troublait au plus haut point. Mais c'était trop tard, de toute façon ; nos doigts avaient effleuré l'image quand nous l'avions sortie de l'enveloppe et à présent, sous nos yeux, l'ange scintillait sur la page, son contour bleu et fin gagnant en épaisseur jusqu'à adopter une consistance de peinture liquide. Puis, sans un bruit, il a pris feu, une flamme bleue et vive, brûlant sans dégager la moindre chaleur, jusqu'à ce que l'image ait été entièrement extraite de la feuille. Nous avons déchiqueté ce qu'il restait du papier et, perturbés à l'idée que quelqu'un puisse déjà connaître nos secrets, nous avons quitté cet endroit aussi vite que nous le pouvions, laissant les fées semer le chaos derrière nous.

DANS LES PREMIÈRES heures du dimanche matin, quelqu'un a essayé de me repérer par divination, et il n'a pas fait les choses à moitié.

J'ai pris conscience de sa tentative quand les feuilles de papier que j'avais placées autour de mon lit en guise de protection se sont enflammées. L'alarme d'incendie m'a réveillé, et ça m'a fichu un coup : quelqu'un avait voulu endormir mon instinct, le temps de découvrir l'endroit où je me trouvais. Je l'ai senti dès que j'ai été tiré du sommeil : une pression brûlante, écrasante, presque un poids physique sur mon dos, alors que la force considérable de la volonté de mon agresseur pilonnait mes sens. Un sorcier, sans aucun doute, et parmi mes collègues encore de ce monde, je n'en connaissais que deux qui auraient pu être vaguement intéressés par ce boulot. Quand le directeur de l'hôtel et un portier ont fait irruption dans la chambre avec un extincteur, j'avais déjà ramassé mes affaires et pris la porte ; je sautillais dans l'escalier, m'efforçant de mettre mes chaussures, quand l'alarme s'est arrêtée. À bout de souffle et couvert d'une sueur froide, je suis sorti dans la rue en chancelant, avant même que la moitié des lumières de l'hôtel ne s'allument et que les voix furieuses des autres clients ne commencent à résonner.

Mais je ne suis pas arrivé à me débarrasser de cette force concentrée sur moi ; elle essayait de me plaquer au sol, de voir par mes yeux, de déterminer à travers mes propres sens ce que je savais. Pour réussir une divination de ce genre, il fallait nécessairement utiliser un objet m'ayant appartenu, pas moyen de faire autrement pour réussir un sort comme celui-là, mais des tas de choses pouvaient convenir. J'ai repensé à mon ancien manteau, sur les épaules décharnées de Fringale, et j'ai couru, haletant, dans la nuit, à la recherche d'une station de métro ou, au moins, d'un endroit bien éclairé où je me sentirais en sécurité. Pendant que je courais, j'ai surveillé mon ombre, la voyant rétrécir et grandir, rétrécir et grandir, comme le mouvement d'un cœur qui battait, tandis que je me déplaçais d'un rond de lumière à l'autre. Les lois de la physique n'ont pas été suspendues : le mouvement régulier de mon ombre a continué sans se modifier, et aucune odeur d'ordures ou de magie n'est venue me chatouiller les narines, et ce n'était pas faute d'imagination. Nous avions envie de frapper l'ennemi invisible lancé à notre poursuite, de cogner au hasard, dans le noir ; nous voulions carboniser la conscience qui osait s'introduire chez nous, mais elle avait quelque chose qui nous appartenait pour se concentrer, et nous n'avions rien.

Le contact a été rompu environ vingt minutes plus tard, ce qui témoignait d'une volonté réellement impressionnante de la part de mon ennemi invisible, vu la vitesse à laquelle je courais et ma détermination à me débarrasser de lui ; j'ai couru encore une dizaine de minutes avant de trouver un bus de nuit dont j'ignorais la destination, et je suis resté jusqu'au terminus par mesure de sécurité.

J'avais eu chaud ; mes pitreries chez Amiltech avaient clairement attiré l'attention et j'avais sous-estimé mon adversaire. Nous n'étions pas prêts à livrer ce genre de bataille, et la révélation de notre

propre faiblesse nous a secoués. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, mais dans le bus, j'ai réfléchi en silence aux événements récents. Et, peut-être pour la première fois, à ce que l'avenir me réservait.

AU MATIN, JE suis allé voir Sinclair à l'hôpital. Je me sentais sans doute un peu coupable.

Après avoir vagabondé dans les couloirs interminables de plusieurs services de soins intensifs, jetant un coup d'œil dans les chambres à l'affût d'un soupçon d'embonpoint, j'ai fini par le trouver. J'ai songé que je ne savais même pas si Sinclair avait survécu à son opération ; je ne savais pas non plus si ma grand-mère parlait toujours aux pigeons ou si mes amis «d'avant », ceux qui n'étaient pas morts, se rappelaient mon nom. Après tout, je n'étais peut-être pas venu par culpabilité, mais parce que je souffrais de la solitude, même si nous avions du mal à comprendre comment quiconque dans cette ville pouvait se sentir seul.

Sinclair était en vie. Ce simple fait m'a soulagé d'un fardeau que je n'avais même pas conscience de porter. Je l'ai trouvé grâce au policier en civil assis devant sa chambre, à moitié endormi dans la lumière argentée du petit matin. La porte était fermée à clé, mais le policier ne faisait pas du tout attention à moi ; j'ai donc pris une clé et j'ai ouvert, me glissant discrètement à l'intérieur.

La pièce baignait dans cette espèce de lumière brune orangée, filtrée par les rideaux, caractéristique de presque toutes les chambres de malade, une couleur chaude qui donnait instantanément envie de fermer les yeux et de se détendre, comme si les murs eux-mêmes devenaient hypnotiques. Le gros homme n'était plus aussi gros ; en quelques jours, sa silhouette massive avait été réduite à une forme sous les draps, et sa peau était d'une pâleur maladive, que même l'obscurité de la pièce ne parvenait pas à dissimuler. Plusieurs appareils émettaient des bips et d'autres bruits stridents, mesurant des choses que je pouvais à peine imaginer, tandis que des tubes et des sondes entraient et sortaient de son corps. Chaque souffle se condensait dans le masque appliqué sur son visage, mais à part ça (et le constant bip-bip des machines autour de lui), rien n'indiquait qu'il était toujours en vie. Nous étions horrifiés de le voir ainsi : ne montrer que les plus petits signes de vie et se retrouver prisonnier, immobile et inconscient, mais d'une certaine façon, toujours en vie. Quelle horreur. Je me suis assis sur une chaise à côté de lui, faisant attention à ne pas être visible depuis la porte, et me sentant stupide, mais aussi parce que cela me semblait nécessaire, j'ai dit :

— Salut. (Le petit nuage de condensation est apparu et a disparu, plusieurs fois, sur son masque.) On est dans la merde, ai-je ajouté.

Ses yeux étaient immobiles, pas même un mouvement sous les paupières, et son visage tombant était totalement inerte. Je ne savais pas ce que je faisais ici ; nous n'avions qu'une envie : partir, au plus vite. Cette non-vie nous effrayait, nous n'étions pas venus pour ça.

Je me suis levé brusquement et j'ai dit :

— Je suis navré. (C'était sorti inconsciemment, avant que je ne comprenne que je le pensais vraiment.) Vous vous attendiez probablement à plus.

Je me suis tourné vers la porte, et j'ai pris le poing de Charlie en pleine figure.

CHARLIE. JE SAVAIS qu'il s'appelait Charlie, parce que c'était ainsi que Sinclair s'était adressé à son fidèle lieutenant et que ce dernier, inébranlable et silencieux, lui avait obéi. Je savais qu'il avait des yeux foncés et des cheveux noirs, et qu'il portait un costume sombre qui lui allait comme une seconde peau. J'ai aussi découvert qu'en bougeant, il laissait derrière lui un goût d'épaisse mélasse qui me taquinait les sens.

Dans la petite chambre d'hôpital, à côté du corps immobile de Dudley Sinclair, j'ai appris deux autres choses sur lui. D'abord, que ses quatre articulations calleuses et saillantes dissimulaient un poing en acier trempé dans une enveloppe de béton. Ensuite, que j'avais affaire à un garou instable ; je m'en suis aperçu aux griffes de rat et aux doigts de pied rosâtres et atrophiés, des imitations

déformées et allongées de leur forme humaine d'origine, qui avaient jailli du bout de ses chaussures.

Visiblement, il avait bien compris un point important concernant les sorciers : bien qu'en théorie nous soyons capables de soumettre les forces primordiales de la magie à notre volonté, il nous est difficile de nous concentrer sur le développement d'une bonne décharge de trois cents volts quand quelqu'un est en train de nous frapper. Passé la douleur initiale, nous avons pris conscience qu'il ne comptait pas en rester là. Nous nous sommes recroquevillés sur nous-mêmes, tous nos sens en alerte, rentrant la tête entre nos mains, espérant effacer l'impact d'un poing nous projetant au sol, d'un coup de pied dans le ventre, d'une grande claque dans le dos, chacun asséné avec la force d'un roc s'abattant contre un mur, chacun provoquant un frisson dans notre chair. Mais nous ne sommes pas parvenus à faire barrage au déluge de sensations qui risquait de nous engloutir dans un puits de ténèbres. Guidé par mon seul instinct, perdu quelque part entre le choc et la souffrance, j'ai attrapé son pied qui se levait pour un nouveau coup et, frôlant ses griffes au passage, je l'ai tordu. Un individu normal s'en serait tiré, dans le meilleur des cas, avec une cheville fracturée. Mais Charlie n'avait rien d'ordinaire. Se servant de la torsion brutale que j'avais infligée à sa cheville, il a semblé appliquer à son corps une rotation à trois cent soixante degrés, avant de se recevoir à quatre pattes, comme un chat sautant du haut d'un arbre. Il s'est tapi, les épaules voûtées, une lueur jaune brûlant dans ses yeux, un début de moustaches commençant à apparaître autour du renflement animal de sa bouche. Il a grogné, le grognement d'un renard piégé dans sa tanière. Ses ongles étaient devenus des griffes, et du poil gris et miteux avait poussé sur le dos de ses mains. Effondré contre le mur, j'ai maladroitement cherché à m'adosser et une de mes mains est tombée sur une prise électrique : un sacré soulagement. Alors que Charlie se dressait sur ses genoux étrangement fléchis, j'ai prélevé un filet de tension sur le réseau, j'ai levé la main, l'électricité brûlant entre mes doigts, et j'ai crié :

— Pouce !

Voyant les étincelles qui couraient le long de mon bras, il a marqué une pause. Il s'est remis à quatre pattes, a remué le nez, les coins de sa bouche retournés en une grimace bestiale, mais il y avait toujours une lueur de conscience humaine, qui regardait et écoutait.

Je me suis léché les lèvres, me demandant quel était le meilleur moyen de garder son attention, et j'ai senti le goût du sang. J'avais l'impression qu'on avait fait sauter une petite bombe derrière la solide façade de cartilage de mon nez, et il coulait copieusement. J'avais le dos en compote, mon estomac menaçait de se rebeller au moindre mouvement : respirer relevait de l'exploit. D'une voix déformée par la douleur et la nervosité, j'ai dit :

— Écoutez-moi. Laissez-moi vous expliquer, d'accord ?

Il a fait un petit bruit entre ses dents, mais il n'a pas essayé de m'égorger, ce qui m'a paru plutôt bon signe.

— J'ai essayé de protéger Sinclair, ai-je commencé.

Mais cela m'a valu un grondement de sa part. Un frisson a parcouru sa chair, alors que de la fourrure rousse de renard et des touffes grises de poils de rat poussaient pour se faire de la place à travers la douceur de sa peau humaine. Les garous n'étaient pas aussi rares que je l'aurais personnellement souhaité dans cette ville, et sous son apparence humaine, Charlie semblait sévèrement atteint ; un mélange de rat et de renard, avec peut-être une pointe de corbeau, bouillait quelque part dans ses veines. Bien que leurs ancêtres vivant dans les forêts, les loups-garous, n'aient pas eu bonne réputation en matière d'hygiène personnelle, j'ai toujours trouvé cette dernière évolution de l'espèce un peu inquiétante : ses représentants étaient imprévisibles, instables, farouchement attachés à leur territoire, et souvent malins, mais de façon malsaine, un peu comme ces enfants capables d'imaginer des méthodes ingénieuses de torturer une mouche.

J'ai essayé de réfléchir, malgré la douleur tenace dans tous mes os. Être dans un hôpital rendait les choses un peu plus faciles ; en effet, à l'instar du métro, les hôpitaux avaient leur propre magie, et j'ai essayé d'y tremper mes doigts autant que possible, tout en continuant de faire attention à l'électricité dans ma main droite.

— Si vous pensez que j'ai trahi Sinclair, ai-je repris, vous vous trompez. Je vous demande seulement de me laisser une chance de le prouver. Si vous croyez que je suis venu pour lui faire du mal, vous avez tort et, franchement, vous auriez dû comprendre tout ça vous-même. Et si vous pensez que je l'ai abandonné, là aussi, vous avez tout faux, et je peux vous en donner la preuve. Et si vous n'êtes pas convaincu et que vous essayez encore de nous faire du mal, nous allons être obligés de vous tuer. Alors... je vous suggère de voir si vous pouvez faire en sorte que votre nature plus ordinaire reprenne le contrôle, commencez peut-être par rétracter ces griffes, et de mon côté, je ferai tout mon possible pour ne pas vomir sur ce qu'il reste de vos chaussures. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il a hésité, tournant la tête sur le côté comme un pigeon curieux. Peut-être avait-il aussi un peu de ce sang-là dans les veines. Sa bouche s'est plissée comme si elle était parcourue par une vague, mais il n'a pas grogné et, très lentement, ses épaules voûtées et la courbure de son dos se sont un peu relâchées, même si les griffes au bout de ses doigts n'ont donné aucun signe de vouloir s'en aller.

D'une voix sifflante à soixante-dix pour cent humaine, il a dit :

— C'est moi qui devais assurer sa protection.

— Vous savez, personne ne peut faire grand-chose contre des mitrailleuses dans le noir, lui ai-je fait remarquer. (Je me redressais contre le mur, chaque centimètre gagné un triomphe personnel, chaque moment une conquête digne de l'ascension de l'Everest ; j'étais presque assis maintenant.) On a tous été pris par surprise.

— Je n'ai aucune raison de vous faire confiance.

— Je ne suis pas chaud, moi non plus. Mais réfléchissez : si j'étais votre ennemi, vous ne pensez pas que je vous aurais grillé à l'heure qu'il est ? Sinclair aussi, d'ailleurs ?

— C'est un piètre argument : vous avez vu dans quel état vous êtes ?

— Alors vous allez devoir prendre une décision tout seul, comme un grand.

Nous étions assis sur les marches du bâtiment principal d'UCL[3], une construction curieuse avec de faux airs de temple grec derrière deux hautes grilles en fer forgé, et buvions du mauvais café acheté à la coopérative des étudiants. Personne ne faisait attention à nous ; les chaussures trouées étaient peut-être à la mode sur le campus, et un coquard ou deux pouvaient être interprétés comme un signe d'assiduité dans l'équipe d'athlétisme universitaire.

J'aurais voulu qu'il bruine, peut-être avec un ou deux nuages noirs au-dessus de nos têtes ; cela aurait été plus en harmonie avec mon humeur que ce temps radieux, froid, avec ce grand ciel bleu. J'étais assis, aussi confortablement que possible, les bras enroulés autour de mon corps endolori, essayant de ne pas jouer avec une dent récemment déchaussée. J'aurais probablement pu trouver un sort pour réparer les dégâts, mais je n'allais pas me lancer dans les soins dentaires occultes ; je pensais que je valais tout de même mieux que ça. On n'avait jamais vu James Bond se précipiter chez le dentiste ; quand Jackie Chan souriait, il ne dévoilait pas une rangée de couronnes en or ; dans les films de kung-fu, Bruce Lee n'attendait pas le générique pour se tenir le ventre comme s'il avait été victime d'une intoxication alimentaire et s'apitoyer sur lui-même. Par conséquent, moi non plus. En plus, d'après le peu que nous en savions, et ce que nous pouvions imaginer, les dentistes étaient une espèce que nous préférions éviter.

Faisant rouler le gobelet de café entre les paumes de ses mains, Charlie a dit :

— Il m'a trouvé dans la rue. Enfant, j'étais fasciné par les créatures qui vivent dans cette ville, parmi nous : renards, pigeons, rats, corbeaux, cigognes, chats, chiens, souris. Il m'est même arrivé de faire des rencontres plus inattendues : un loup dans Hyde Park, une fois ; il était là et m'a regardé, pas du tout effrayé. Toutes ces créatures qui se nourrissent de nos ordures, et on peut dire que nous leur laissons un vrai festin. Vous comprenez ? Elles me fascinaient. Tout un monde animal autour de nous et nous l'ignorons. Nous choisissons de faire comme s'il n'était pas là.

« Mais ce n'était pas seulement une manifestation de curiosité enfantine de ma part. D'une façon ou d'une autre, une partie de ce monde est entrée dans mon sang. Mon frère a toujours dit qu'un rat m'avait mordu quand j'étais bébé. Je traînais dehors la nuit, et quand j'ai atteint l'âge de la puberté, les cours de biologie ne m'ont pas beaucoup aidé.

— Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, j'ai soupiré. Parlez-moi de Sinclair.

— Il... il veille. C'est son travail.

— Genre *X-Files* ?

— Non. Lui préfère parler de « citoyens vigilants ».

— Il a déjà employé cette expression la dernière fois ; sur le moment, ça m'a semblé être un euphémisme, et c'est toujours le cas.

— Voilà comment ça fonctionne. Un membre du gouvernement se rend compte que sa femme a jeté un sort à leur petite fille ; un riche homme d'affaires découvre que son numéro deux prie Dame Néon ; un mécène voit une illusion prendre vie dans le dessin d'un enfant. Tous des citoyens vigilants avec des intérêts en commun. Tôt ou tard, ils finissent par se réunir. Ils ont de l'influence, du pouvoir ; ils veulent s'assurer que les choses ne dégénèrent pas. Sinclair les y aide.

— Et maintenant, Bakker les inquiète ?

— Oui. Sinclair a toujours considéré que Bakker était un monstre, et il n'a pas changé d'avis sur la question, mais la Tour s'est développée si vite, elle est devenue tellement puissante... Elle s'est bâtie sur les cadavres de ses ennemis et de ses opposants. Les commanditaires de Sinclair plaident plutôt en faveur d'une politique d'endiguement de la magie, mais il faut également compter avec ceux qui souhaitent exploiter sa puissance ; et, peut-être, avec ceux qui veulent la détruire. Vous pouvez comprendre.

— Oui. Je pense que j'y vois plus clair. Parlez-moi des autres. Le sorcier noir, la voyante, le motard...

— Sinclair connaissait Khan. Khan l'a aidé, il a vu des choses. Quand Khan est mort...

— ... .Sinclair a fait emménager la voyante à sa place ?

— Oui.

— Est-ce qu'elle a pu nous trahir et révéler à Bakker le lieu de la réunion ?

— J'en doute.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était la maîtresse de Khan, a-t-il dit, d'une voix pleine de candeur et de surprise. Elle veut la mort de Bakker. C'est pour ça qu'elle a parlé de vous à Sinclair.

— Qu'est-ce qu'elle lui a dit ?

— Qu'il n'y avait que deux possibilités : soit Matthew Swift était toujours en vie, soit quelque chose d'assez puissant pour imiter son apparence avait pris sa place. Dans un cas comme dans l'autre, Sinclair a pensé qu'il y avait un coup à jouer.

— Parce qu'il a cru que je voulais me venger de Bakker ?

— Ce n'est pas le cas ? a-t-il demandé vivement, ses yeux lançant des éclairs alors qu'il buvait dans son gobelet à petites gorgées. Sinclair se demandait à propos de quoi vous aviez pu vous

disputer. Il avait quelques théories. Il en faut beaucoup, apparemment, pour qu'un sorcier abandonne celui qui lui a tout enseigné.

— Vous ne savez rien du tout, ai-je répliqué. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je crois que si. Sinclair m'a appris comment contrôler ce que je suis, il a pris soin de moi. N'est-ce pas ainsi que les sorciers agissent les uns envers les autres ? Vous êtes différent des autres magiciens, vous vous fondez dans la ville, vos esprits et vos pensées en font tellement partie qu'à l'heure de pointe, vous vous sentez obligés de marcher parce que la ville bouge, et qu'à la fin des heures de bureau, vous ne pouvez pas vous empêcher d'éprouver un soudain soulagement et de regarder le ciel, parce que c'est ainsi que la ville fonctionne. Certains sorciers ne sont pas de taille face à un tel pouvoir, et leur esprit finit par se noyer dans les rythmes urbains, leur identité par se réduire à la vibration de la circulation dans les rues. Vous voyez ? Je comprends très bien ce genre de choses. Moi, j'entends toutes les créatures de cet endroit, où que j'aille, en permanence, et quand je rêve, je vois à travers les yeux des pigeons et j'aimerais tant ne jamais me réveiller et voler avec eux pour toujours. Quand je lui ai parlé de mes rêves, Sinclair m'a expliqué qu'il s'agissait de sorcellerie.

— En partie, j'ai admis. Mais en partie seulement. Et les autres ? C'était qui, l'homme à la tête de cheval ?

— L'homme...

— Il s'est fait descendre. Le tireur embusqué l'a eu au moment où je passais devant la fenêtre.

— Edward Seaward. C'était un magicien, un représentant du Clan de Long White City. D'habitude, on les appelle juste les Blancs. C'est une organisation clandestine qui s'oppose à la Tour.

— Pourquoi ?

— Parce que la Tour essaie de contrôler les gens pour les utiliser à ses propres fins. Les Blancs protègent leurs membres de la Tour, sans rien demander en échange. Ils prétendent être les «gentils », mais moi, je crois qu'ils ont juste envie de s'amuser un peu. Ils n'aiment pas qu'on leur donne des ordres, ils sont plutôt du genre récalcitrant.

— Jamais entendu parler.

— C'est un mouvement encore fragile. Son dernier chef a été assassiné, trahi de l'intérieur. Ses membres se battent, avec leur peu de moyens, pour exercer leur influence dans la communauté ; ils trouvent des individus qui, comme moi, ont besoin de leur aide et qui leur permettent de faire régner l'ordre dans leurs rangs, d'éviter que trop de démons ne soient invoqués par des gens qui feraient mieux de s'abstenir. Il leur arrive d'agacer Guy Lee ; ils annulent ses sorts, perturbent ses activités, mais ils sont faibles.

— Quelles activités ?

— Charmes, illusions, enchantements, etc. Dans l'intérêt de la Tour, afin de faire rentrer les ressources essentielles. Il gère des bordels dans toute la ville, dont les murs sont couverts de sorts qui rendent les clients dépendants ; il fait payer chèrement ses services, fait apparaître des fantômes (des illusions, bien sûr), il est à la tête de plusieurs salons de voyance où les esprits des victimes sont mis sens dessus dessous pour trouver des informations, afin de mieux les soulager de leur fortune. Les Blancs s'insurgent contre ça, ils pensent que c'est dangereux. Et ils ne sont pas les seuls, mais personne d'autre n'ose contrarier l'agent de la Tour.

— Et le sorcier noir ?

— Il nous a été envoyé de Birmingham, où la Tour a également essayé de s'imposer. Une attaque préemptive, c'est ce qu'il avait en tête, je crois. Il a aussi travaillé au rapprochement avec les

sorciers d'Écosse ; avec ses ambitions, Bakker ne s'est pas fait que des amis à Edimbourgh et à Glasgow.

— Et le motard ?

— Son clan en veut à la Tour parce qu'elle exige les services des motards pour transmettre des messages et transporter des biens ou des passagers. Personne ne peut se rendre quelque part aussi vite qu'un motard ; pour eux, la distance, l'espace, sont de simples questions de perception. Ils font venir la route à eux quand ils se déplacent.

— Pourquoi ça s'est mal passé ?

— Ils ont trouvé qu'on ne les payait pas assez, et certaines des choses qu'on a voulu leur faire transporter étaient... troublantes.

— Par exemple ?

— La crise est intervenue quand on leur a demandé de promener un morceau de chair à travers tout le pays, sans jamais s'arrêter. La chair appartenait à un homme qui s'était fait piéger dans un des bordels de Guy Lee. On lui avait découpé un bout de peau à la base du crâne pendant son sommeil, qu'on avait conservé afin de pouvoir le maudire à tout moment grâce à sa propre chair ; ça permettait de le rendre fou de douleur ou de le paralyser entièrement à partir du cou, ou encore de lui envoyer des rêves. Cet homme était un ennemi de Bakker, un comptable qui avait commis l'erreur de se mettre la Tour à dos. Les motards ont reçu l'ordre de garder la chair de cet homme constamment en mouvement, de crainte que quelqu'un ne mette fin à la prise que la Tour avait sur lui. Les motards ont dit non et ont brûlé le bout de peau. Leur chef a été tué, sa mort n'a été ni douce ni rapide. Depuis, les motards n'ont pas cessé de rouler, ils savent que Bakker veut se venger, alors ils essaient de garder une longueur d'avance.

— Et le motard qui était présent à la réunion ?

— Il se fait appeler Blackjack. Son clan l'a envoyé à Sinclair pour discuter de la possibilité d'une alliance contre la Tour. Ne le sous-estimez pas. À première vue, il a peut-être juste l'air d'un homme en noir, mais j'ai eu l'occasion de voir les motards à l'œuvre. Leur magie a quelque chose de furieux et de dangereux, elle se déplace sans arrêt. Ils sont capables de retrouver n'importe quoi, n'importe où, et de disparaître n'importe quand, sans laisser de traces.

— Et Oda ?

— Je ne sais rien d'elle. Sinclair semblait en avoir peur.

— Mais elle n'est pas un magicien.

— Elle, non, peut-être ; mais les gens derrière elle... je ne sais pas.

En toute honnêteté, je n'en avais pas espéré plus.

— Parlez-moi de Dorie.

— Je crois qu'il la craignait plus que tous les autres. Elle est vieille, sorcier. Sinclair prétend qu'elle était déjà vieille quand il l'a connue, et il était plus jeune à l'époque. Elle est vieille depuis très longtemps.

— Aurait-elle pu nous trahir ? Pourquoi était-elle là ?

— Je ne sais pas. Sinclair disait que... pour comprendre Dorie, il faut connaître cette ville. Il l'appelait la Clocharde, comme si c'était une bonne chose.

— *La* Clocharde ? Avec un article défini et une forte accentuation ?

— Je suppose. C'est important ?

— Oui, ça se pourrait. (J'ai tenté un étirement et je l'ai immédiatement regretté, j'ai senti la nausée me remplir le ventre et le goût de la bile monter dans ma bouche.) Qu'est-ce que vous comptez faire ? ai-je demandé.

— Protéger Sinclair.

— Quelqu'un est venu le voir ?

— La police. Je me suis caché. Ils ne peuvent pas tirer grand-chose du corps endormi d'un patient sans dossier médical, alors ils ont laissé un homme à la porte. Quand il est réveillé, je me transforme en rat et je me glisse entre les canalisations d'eau. Quand il dort, je me déplace comme un renard, pour qu'il ne m'entende pas. Je suis là pour m'assurer que toute nouvelle tentative d'attenter à la vie de Sinclair échouera. Vous allez tuer Bakker ?

La question a été si soudaine que j'ai failli ne pas l'entendre.

— Quoi ?

— Est-ce que vous allez le tuer ? J'ai lu qu'Amiltech ne va pas bien en ce moment, San Khay est un des fidèles de Bakker. Vous voulez causer du tort à la Tour, mais vous n'avez pas dit si vous étiez prêt à aller jusqu'au bout. Je vous le demande : tuez-le et détruisez son œuvre. Vous vous en sentez capable ?

— Nous pouvons tuer Bakker, avons-nous répondu pensivement, mais ce n'est pas lui qui nous effraie.

— Qui alors ? Qui d'autre que Bakker ?

Je n'ai pas répondu.

— Tuez-le.

— Pourquoi ?

— C'est un monstre.

— Vraiment ? Il n'a pas de griffes, pourtant.

Il a eu un mouvement de recul, mais il a poursuivi :

— Si vous voulez savoir jusqu'où Bakker est prêt à aller, je vous suggère d'aller faire un tour à Carlisle.

— La ville ?

— Non. La maison de santé.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Vous verrez. Et vous aurez envie de le tuer.

Je me suis levé, un véritable exploit.

— Si j'ai besoin de vous, vous serez...

— Avec Sinclair, a-t-il dit d'une voix ferme. (Il m'a souri, révélant des dents jaunes rappelant celles d'un rat.) Mais je ne serai peut-être pas visible. Au revoir, sorcier. Quand vous aurez pris votre décision, rapportez-moi un peu de son sang.

— Vous êtes un vrai comique, ai-je répondu, et je suis parti.

JE NE SAIS pas pourquoi je tombe dans le panneau à chaque fois.

Je suis allé à Carlisle.

La maison de santé était située au sud de Croydon et occupait un bâtiment en brique rouge, avec une grande allée, près d'un parc descendant vers la campagne verdoyante. Même ici, l'air semblait avoir un goût différent, pas aussi âpre et fort qu'en ville, mais qui suggérait l'existence d'une autre magie, singulière, que bien peu de gens comprenaient de nos jours, celle des lieux au-delà de la ville ; la magie, plus lente et plus calme, des arbres et des champs, qui, il y a bien longtemps, avait brûlé avec la même intensité que le pouvoir du néon que je chevauchais à présent. Il restait encore quelques druides ou, à l'occasion, un magicien, capables de l'exploiter comme au temps de sa gloire, faisant surgir du sol la vigne au lieu d'un fil de fer barbelé, mais ils étaient peu nombreux, et ne parlaient généralement pas à leurs homologues urbains. Ils avaient tendance à considérer la magie

des villes comme une forme corrompue de leur art, plutôt que comme une évolution naturelle de l'ordre des choses. Je préférais ne pas me mêler de ce genre de débat.

Je ne savais pas exactement qui je venais voir quand je suis arrivé à la maison de santé de Carlisle. Mais j'ai vite obtenu une réponse à ma question en jetant un coup d'œil au registre des pensionnaires. Un nom m'a sauté au visage : Elizabeth Jane Bakker.

Je me suis fait, passer pour Robert James Bakker. Personne n'a vérifié mon identité, mais l'infirmière s'est déclarée ravie que j'aie enfin trouvé le temps de venir rendre visite à Elizabeth ; elle m'a informé que son état semblait s'être amélioré, même si elle continuait de hurler dès qu'elle apercevait un miroir.

Elizabeth Jane Bakker était assise dans un fauteuil roulant à une des extrémités d'un salon rempli de mobilier beige. Un voile blanc lui couvrait le visage et un bandage, blanc lui aussi, avait été enroulé autour de ce qu'il restait de ses mains ; elle portait le même pyjama bleu, obligatoire et indigne, que les autres résidents. Sur ses genoux reposait un plateau-repas auquel elle n'avait pas touché : purée de pommes de terre, carottes et une saucisse nageant dans une sauce fluorescente à l'allure suspecte. Je me suis assis sur un tabouret face à elle et j'ai dit :

— Bonjour, Elizabeth.

Le voile a bougé. Entre son bord et le haut du pyjama, j'ai vu les traces de brûlures sur la peau écarlate de son cou. Quand elle a parlé, sa voix, déformée par l'effort de former les mots avec les vestiges tordus de sa bouche, a d'abord été presque inaudible, alors j'ai dû me pencher pour comprendre.

— Je vois... pour être libre... ils disent... venez avec nous... elle a chuchoté.

— Comment ça va ? ai-je demandé, et je me suis immédiatement senti idiot.

— Les rats n'arrêtent pas de chanter quand j'essaye de dormir. Tout le temps, ils chantent, ils chantent, ils chantent. Mais la voix dans le téléphone est partie.

— Tu n'as pas faim ?

Elle a baissé les yeux sur l'assiette. Avec un grognement venu du plus profond de la gorge, elle s'est emparée du plateau avec ce qu'il restait de ses mains, et l'a jeté à travers la pièce. La purée est allée s'écraser sur le mur du fond. Surgissant du couloir, l'infirmière a vu les saletés et a levé les yeux au ciel, comme s'il s'agissait de quelque chose de régulier et de compréhensible, avant de se mettre à nettoyer.

Elizabeth s'est emmurée dans un silence maussade. Ne sachant pas quoi lui dire d'autre qui ne serait ni dangereux ni absurde, j'en ai fait autant.

Nous sommes restés assis en silence pendant près de dix minutes, puis elle a levé la tête et elle a dit :

— C'est vrai qu'on est libre, là où tu es ?

J'ai hésité.

— On ne peut pas se plaindre, ai-je dit, espérant avoir donné une réponse inoffensive.

— Viens, a-t-elle chanté, de la voix faible, distante, de quelqu'un qui se rappelle une comptine. Viens, sois moi et sois libre !

Nous avons senti un frisson nous parcourir de la pointe de nos cheveux jusqu'au bout de nos doigts de pied.

— Où as-tu entendu ça ? avons-nous demandé.

— Avant, ils brûlaient dans les téléphones. J'ai dansé avec eux avant qu'ils ne s'en aillent. C'était un mensonge ?

— Ton frère, il les a entendus chanter, lui aussi ? avons-nous poursuivi.

Elle a secoué la tête, lentement, d'une manière hésitante, avant d'ajouter d'une voix plus gaie :

— Mangez votre dessert, ils ont dit, gardez le meilleur pour la fin. Une viande et deux légumes par jour...

— Il t'a fait du mal ? ai-je demandé, avec autant de ménagement que possible.

— Ils ont dit de danser, de brûler et nous avons toujours aimé cette ville...

— C'est lui qui t'a fait ça ?

— Il reste assis dans son fauteuil, c'est tout, il ne fait rien de mal, il reste assis et il continue à vivre comme si de rien n'était, même si l'eau n'a plus aussi bon goût, il préfère la vodka, beaucoup de vodka...

Ses épaules commençaient à trembler et nous avons compris avec stupeur qu'elle se mettait à pleurer.

Avec hésitation, je me suis penché vers elle et j'ai passé mes bras autour de ses épaules, même si, avec le peu d'énergie qui restait en elle, il m'était difficile de dire si ça lui faisait du bien. Nous nous sommes penchés à son oreille, tellement proches que nous pouvions voir à travers le voile, la chair meurtrie, ce qu'il restait d'un nez, l'irrégularité des lèvres brûlées ; nous avons murmuré, d'une voix aussi douce que possible, comme une mère chantant une berceuse, « Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu ; nous chantons la flamme électrique, nous grondons tel le vent souterrain, nous dansons le paradis. Viens, sois nous et sois libre. Viens, sois moi. »

Elle a lentement arrêté de trembler. Elle s'est écartée de nous et nous a regardés droit dans les yeux à travers le voile. Le moignon bandé d'une main a frôlé notre joue, provoquant un frisson sur notre peau.

— Ce bleu... a-t-elle chuchoté. Pas étonnant que tu sois parti.

— Pourquoi Bakker t'a-t-il fait ça ? ai-je demandé posément. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Il voulait entendre les anges, a-t-elle dit à voix basse. Il voulait les trouver, pour voir le bleu, mais il n'y est pas arrivé ; il a essayé, mais ils ne lui ont pas répondu ; il était trop loin, trop silencieux, ils ne sont pas venus pour lui et il n'a pas compris ; il a dit... il a dit... (Le bandage a pesé sur ma joue. Puis, d'une voix sifflante, elle a poursuivi :) Il a dit qu'il t'avait demandé de l'aider. *Toi*. Et que tu avais refusé. Pourquoi ? Je t'aurais embrassé, mais tu as dit non. Il avait besoin d'un sorcier, de quelqu'un prêt à sacrifier ses sens et son sang, et comme tu as dit non, il m'a demandé, à moi. Il a essayé de les faire revenir, et quand j'ai refusé, quand j'ai refusé, il a dit que ce n'était pas grave, qu'il était désolé, qu'il m'aimait, qu'il me pardonnait et que... et que...

Elizabeth Jane Bakker était une sorcière, comme son frère, et ma joue me brûlait au contact de sa peau, même à travers le bandage ; les lumières ont grésillé et crépité autour d'elle, et le sol a vibré comme si un train passait sous nos pieds. Je l'ai prise par le bras et j'ai chuchoté :

— Écoute-moi, écoute-moi... qu'est-ce que Bakker attendait de toi ?

— Il est affamé ! a-t-elle susurré. Tellement affamé...

— C'est lui qui nous a ramenés ? avons-nous demandé. Il veut toujours les anges, c'est ça ? Et il nous a ramenés ?

— Fais-moi une ombre sur le mur. (Elle l'avait presque gémi, elle s'accrochait à mon visage comme si elle voulait le remodeler, lui donner une meilleure forme.) J'ai dit que j'étais désolée, que je ne dirais plus jamais non, mais ça ne s'est pas arrêté, il a continué à me brûler, à dire que je ne comprenais pas, pardon, pardon, fais-moi une ombre sur le mur...

— Bakker t'a fait ça parce que tu as refusé de l'aider ?

— Pardon...

Elle tremblait de nouveau. J'ai passé la main sur le sommet de sa tête, sentant quelques mèches de cheveux éparses à travers le tissu blanc de son voile, et j'ai murmuré des paroles apaisantes tandis qu'elle pressait son visage contre mon épaule ; la vibration dans le sol a commencé à diminuer, et les rats courant dans les murs ont de nouveau respiré.

— Ça va aller. Ça va aller. Nous sommes là maintenant.

— Il n'a pas voulu me tuer, il n'a pas voulu. Il a dit que je devais ressentir ce que ça faisait, savoir comment il se sentait, comprendre...

— Ça va aller, avons-nous répété, sans doute parce que nous n'avions rien d'autre à dire. Chut, ça va aller.

— J'ai faim, a-t-elle chuchoté. J'ai tellement faim. (Nous avons reculé lentement, la regardant fixement. Elle a soutenu notre regard et ses lèvres noires ont remué derrière le voile.) Il a dit que je vivrais et que j'aurais tout le temps faim, tout le temps soif, que je resterais laide et que la souffrance ne s'arrêterait jamais, parce que je ne l'avais pas aidé. Matthew ?

— Je suis là, ai-je murmuré.

— Pourquoi n'avoir pas fait ce qu'il te demandait ? Pourquoi ne pas l'avoir aidé ?

J'y ai réfléchi.

— Parce que c'était obscène, ai-je finalement répondu. Ce qu'il voulait était obscène.

— Tu m'as manqué, a-t-elle dit à voix basse. Comme dans la chanson[{4}]. Ils disaient toujours que le monde n'était pas assez vaste pour eux, mais qu'après en avoir atteint les limites, il leur restait les étoiles... tu as eu mal, quand tu es mort ? Il a dit que tu étais mort. J'ai crié et je l'ai insulté. J'ai crié jusqu'à ce qu'il me brûle la langue, fais-moi une ombre sur le mur, j'ai dit, fais-moi une ombre... J'aurais accepté de coopérer si tu n'avais pas été mort. Je l'ai traité d'assassin. Il a répondu que je ne pouvais pas comprendre, que ce n'était pas... que tu n'étais pas... mais il a continué et il a dit... ils ont toujours été là et maintenant ils sont partis !

— Ça va, ça va, ai-je murmuré, caressant les quelques touffes rêches de ses cheveux. Je suis là maintenant. Nous ne laisserons plus rien t'arriver.

Elle s'est redressée et, à travers le voile, elle a posé sur mes lèvres les bords irréguliers et durs au toucher de sa bouche et m'a embrassé, une fois, avec douceur, puis elle a posé la tête contre mon épaule.

— Mes anges, a-t-elle dit à voix basse. Mes anges électriques.

Je suis resté avec elle jusqu'à la fin de la journée ; elle n'a rien dit de plus, et moi non plus. Et ça aussi, c'était magique.

À la nuit tombante, nous sommes partis sans la réveiller, caressant de notre voix sa petite oreille sans lobe, et nous sommes allés achever San Khay.

LA PRESSE NE m'a rien appris que je ne sache déjà : les bureaux d'Amiltech étaient en ruine, le personnel avait été renvoyé chez lui. Ce n'était plus un lieu de travail conforme aux normes de sécurité, apparemment. Et ceux qui s'étaient attardés sur place avaient cru apercevoir le miroitement d'ailes en aluminium dans les conduits d'aération et avaient entendu les fées jacasser.

Les clients d'Amiltech, bien que faisant preuve d'une grande compréhension face à la campagne haineuse dont était victime l'entreprise, avaient discrètement entamé des démarches pour changer de fournisseur, pour la bonne et simple raison qu'Amiltech était, dans l'état actuel des choses, dans l'incapacité de remplir ses obligations.

Je pouvais en faire plus, et je le savais. Quelques incendies criminels et quelques bureaux saccagés ne suffiraient pas à mettre à genoux une société de façon permanente. L'assurance couvrait ce genre de dégâts. Je pouvais être méthodique, minutieux, trouver tous les comptes en banque cachés

et les financements illicites, les brûler, les exposer sur la place publique, réduire Amiltech en charpie.

Mais à présent, nous n'étions plus d'humeur à attendre. Nous voulions San Khay, nous voulions abattre le roi de ce château de cartes ; en le faisant disparaître, nous savions que même la Tour sentirait l'impact du coup que nous lui portions.

Par contre, nous ignorions si nous voulions le tuer, ou s'il n'était qu'un pion nous permettant d'accéder au véritable patron, Bakker.

Maintenant, nous étions persuadés de vouloir tuer Bakker.

J'ai songé au dessin d'un ange enflammé que j'avais trouvé sous le bureau de San Khay.

Je me suis rappelé le goût du sang.

Je me suis rappelé...

... donne-moi la vie...

... sois libre...

... mes anges électriques...

Bakker devait mourir. Et s'il fallait en passer par San Khay, qu'il en soit ainsi.

J'avais besoin de matériel.

J'AI PASSÉ UNE nuit et une matinée à me remettre de ma rencontre avec Charlie. J'ai consacré l'après-midi à écumer les bazars, les merceries et les magasins de fournitures artistiques, achetant des teintures de toutes sortes. Bouteilles d'encre, barquettes de teinture pour tissu, de toutes les couleurs. J'ai pris tout ce que j'ai pu trouver et qui rentrait dans mon sac. J'ai aussi fait le tour des brocanteurs jusqu'à ce que je déniche les vestiges fracassés d'une horloge de parquet, sur le cadran de laquelle j'ai prélevé l'aiguille des heures et celle des minutes ; j'ai fait l'acquisition d'une petite cloche, d'un jeu de six dés à six faces, d'une couverture et d'un très gros marqueur indélébile. Au supermarché, j'ai acheté des sandwiches œuf cresson pour une semaine, un régime de bananes, une paire de seaux et six litres d'eau minérale.

Enfin, je suis allé à la librairie d'occasion de Charing Cross Road et j'ai parcouru les étagères en long et en large jusqu'à ce que je mette la main sur un exemplaire de *The Train Journey's Companion,* publié en 1934, avec sa couverture rouge couverte de poussière, sentant les insectes écrasés et les feuilles séchées.

Puis j'ai loué une camionnette. Pour 400 livres, le loueur a accepté de fermer l'œil sur mon absence de permis de conduire et de pièce d'identité. Le véhicule puait le chou et prenait les virages comme un éléphant bourré. Il ferait l'affaire.

LE LENDEMAIN, JE suis parti en repérage ; je devais trouver *le* bon endroit. Dans les journaux, San Khay jurait de se venger des ennemis de son entreprise et de ses employés, et de les faire répondre de leurs crimes devant la justice. L'action Amiltech avait perdu seize pence à la bourse de Londres, et tout le monde lui manifestait un immense soutien dans cette épreuve. Le vice-président de la société avait fait déménager sa famille en Cornouailles, après que les murs de sa maison aient été éraflés par des dizaines de très, très petits ongles en aluminium. La secrétaire particulière de San s'était plainte de ne plus pouvoir trouver le sommeil, parce que des ombres n'arrêtaient pas de bouger sur ses murs et qu'elle entendait des voix dans sa tête. Par conséquent, elle avait l'intention de prendre des vacances à Corfou le plus tôt possible, le temps que les choses s'arrangent au bureau.

J'ai fini par trouver mon bonheur dans un garage à louer, sous une ligne de chemin de fer à Camden. Il y avait de solides portes en métal et une seule lampe, au plafond. Après m'être débarrassé d'un frigo HS et d'une moitié de vélo, je me suis mis au travail, afin de créer mon cercle magique.

Les cercles sont une forme de magie très traditionnelle ; le mien ne faisait pas exception à la

règle. À l'aide de mon marqueur indélébile (ne vous laissez pas abuser par ceux qui recommandent la craie, une matière peu fiable, bonne pour les amateurs), j'ai tracé un grand cercle, un peu de travers, sur le sol. À l'intérieur, j'ai placé les seaux, et à côté d'eux j'ai mis la pile de sandwiches riches en conservateurs, les six litres d'eau, les bananes et la couverture, pliée avec soin.

À l'extérieur du cercle, autour du bord, j'ai placé les six dés de manière équidistante, dans le sens des aiguilles d'une montre, en ordre croissant, la face du dessus affichant des valeurs de un à six. En haut, j'ai posé l'aiguille des heures que j'avais récupérée, indiquant l'intérieur, et en bas, j'ai répété l'opération avec celle des minutes, pointant également vers l'intérieur, directement vers son équivalent au nord.

Ensuite, j'ai fait quelque chose que je ne fais que très rarement : je me suis agenouillé devant le cercle, et j'ai prié.

C'était autant un appel qu'une prière, une invocation, qui a franchi mes lèvres. Je suis resté ainsi pendant presque une heure, chuchotant mes espoirs et mes aspirations aux esprits de ces lieux. Le sol était dur et mes genoux me faisaient souffrir, mais une fois qu'on a entamé une incantation de ce genre, il est préférable de ne pas interrompre le processus à la légère. J'ai appelé toutes les puissances qui pourraient protéger ce petit garage sous la voie ferrée, je les ai suppliées, cajolées, attirées en utilisant toute la volonté et la magie que j'avais à ma disposition ; j'ai presque cru qu'elles ne viendraient pas, jusqu'à ce que j'entende la vibration d'un train passant au-dessus de ma tête se prolonger de manière anormale ; j'ai d'abord cru à une succession de trains, empruntant la même voie vers le terminus.

Il m'a fallu du temps pour associer ce martèlement, le *catchingcatchingcatching* des roues sur les joints des rails argentés, à la brise froide naissant dans ma nuque, et à la façon dont ma respiration se condensait dans l'air, même s'il ne faisait pas froid dehors. L'esprit du lieu est apparu progressivement, une lueur bleu marine fluctuante, présente un instant, disparue le suivant, accompagnée du sifflement lugubre et distant d'un train dans la nuit, étouffé par la fenêtre bien fermée d'une chambre à coucher. J'ai poursuivi mon invocation, tâtonnant à côté de moi à la recherche de *The Train Journey's Companion* pour me rassurer, le seul objet dégageant encore de la chaleur dans cet endroit, tandis que j'attendais que l'esprit se manifeste pleinement.

Il est apparu de l'autre côté du cercle, petit à petit, comme le Chat du Cheshire, pas entièrement sûr de vouloir venir ou partir, et même quand il a vraiment été *là,* il a semblé avoir du mal à se fixer, certaines parties de son corps redevenant floues par moments, au rythme du faible bruit des roues ; son bras gauche soudain arraché par un souffle de vent froid, mais remplacé une seconde plus tard, les traits de son visage s'effaçant brusquement pour céder la place à un brouillard brun foncé avant de réapparaître tout aussi rapidement, son chapeau apparaissant et disparaissant sur sa tête, parfois en changeant de style au passage, grand à larges bords et bleu foncé un instant, avec un écusson argenté sur le devant, pittoresque et démodé, l'instant d'après. Autour de son cou pendait une petite machine grise avec une fente pour introduire une carte de crédit, dans sa main se trouvait un carnet de billets en papier de couleur rose, dans sa poche de poitrine une multitude de stylos et de crayons, et aux pieds, la seule chose qui semblait constante dans ses différentes incarnations, une paire de mocassins en cuir noir.

C'était, pour faire court, l'esprit du chef de train, gardien de ce lieu et, à en juger par son regard, je n'avais pas l'air de lui faire une grosse impression. D'une voix qui ressemblait au vent s'engouffrant dans un tunnel sombre, il a dit :

— Contrôle des billets ! Vos titres de transport, s'il vous plaît !

J'ai brandi *The Train Joumey's Companion* et j'ai dit respectueusement :

— J'ai un cadeau pour vous, monsieur.

Le livre s'est ouvert tout seul entre mes mains, les pages bruissant telles des feuilles sur la voie, estompant les mots et les images. Puis, aussi éthéré que la créature qui se tenait devant moi dans le garage, il a commencé à changer à son tour, à vaciller, avant de disparaître, ne laissant derrière lui que le contact de la brise froide sur le bout de mes doigts.

— Tellement de choses ont changé, a chuchoté la silhouette avec tristesse. Nous ne sommes plus ce que nous étions. Tout le monde descend ! S'il vous plaît, tout le monde descend.

— Martin Hill, Hither Green, Three Bridges, Woolwich Arsenal, Mudchute, Bounds Green, Gospel Oak... ai-je répondu, énumérant les noms des gares au fur et à mesure qu'elles me venaient à l'esprit.

La créature a de nouveau changé de forme : j'ai à peine eu le temps d'apercevoir une grosse ceinture en cuir, le reflet de boutons en cuivre ; j'ai vu briller le badge d'une entreprise. L'esprit a semblé sourire.

— Plus personne ne veut faire de voyage. Tout le monde se contente de partir et d'arriver, partir et arriver. Cet endroit disparaîtra avec la vibration du train.

— Au nom de Thameslink, First Capital Connect, Southern Railway, South Western, GNER, National Express, Great Western, Chiltern Railways...

Il a levé la tête et a dit :

— Ça fait toujours plaisir de voir qu'on n'a pas été complètement oublié, même par des petits sorciers qui préféreraient prendre l'avion. Où veux-tu aller aujourd'hui ?

— J'ai besoin de garder quelqu'un ici. Je dois être sûr que cette personne sera en sécurité, mais qu'elle ne pourra pas partir, ni être retrouvée par d'autres individus qui seraient à sa recherche. Acceptes-tu de m'aider ?

— Ça fait plaisir de n'avoir pas été oublié, a répété la silhouette. Nous garderons ton cercle magique et nous penserons à toi quand nous passerons par ici.

Sur ces mots, l'esprit a commencé à s'évaporer, emportant avec lui la brise froide provoquée par le passage d'un train et le goût de vapeur mécanique.

Je suis resté un peu plus longtemps, jusqu'à ce que j'entende le train suivant au-dessus de ma tête ; après, je me suis levé, mon espace étant sécurisé, mon cercle magique certifié, et je suis allé trouver San Khay.

ON POURRA DIRE ce qu'on veut sur San, même en temps de crise, il ne dérogeait pas à ses habitudes. Je l'ai trouvé sur le toit d'un immeuble en bordure de la City, là où elle touche le quartier de City of Westminster. Il sirotait du champagne. Le toit consistait en un large balcon, avec plusieurs chauffages de terrasse au gaz (on se serait cru dans une étuve), et une vaste véranda en verre. Tout cela avait été ajouté après coup sur un magnifique immeuble art déco datant des années 1930 dont les lignes pures et les voussures simples accueillaient des bureaux prétentieux, sous son jardin de toit réservé à quelques privilégiés. La véranda était garnie de fontaines, d'arbres d'ornement, d'illuminations et, le soir venu, des hommes et des femmes en petites robes noires y tenaient des conversations éméchées. J'ai observé la scène à travers les yeux d'un pigeon qui la survolait : la manière dont les gens se déplaçaient, d'un groupe à un autre ; les membres les plus riches du club, et ceux qui avaient le plus d'ancienneté, restaient assis à leur table où on leur apportait leurs verres, accompagnés de quelques olives ; les membres les plus jeunes circulaient entre les tables, s'incrustaient, essayant d'établir un premier contact, puis se remettaient en chasse.

San était assis à sa propre table, encadré par deux gardes du corps ; avec sa courtoisie coutumière, il répondait aimablement à ceux qui le sollicitaient. Il était aussi perspicace ; au fur et à

mesure que la soirée avançait, il a lancé des regards de plus en plus fréquents en direction de mes pigeons décrivant des cercles dans le ciel, à la verticale de sa table. Enfin, à 23 h 30, alors que les commérages allaient bon train et que le champagne coulait à flots, il a levé les yeux, directement vers les créatures dans le cerveau desquelles j'étais niché, et a levé la main, comme s'il m'adressait une invitation ou portait un toast. Puis il s'est penché vers un de ses gardes du corps, qui a hoché la tête et est parti.

Je me suis retiré de l'esprit des pigeons et j'ai quitté le banc au coin de la rue où j'avais été assis pendant que je vagabondais dans leurs pensées. Posant la poignée de plumes que j'avais ramassées dans la rue et qui m'avaient permis d'établir le contact, je me suis tourné vers les portes de l'immeuble où San m'attendait.

Le garde du corps à qui San avait parlé a fini par faire son apparition. J'ai marché vers lui. Comme il ne me menaçait pas avec le pistolet calé sous son aisselle droite, et ne semblait pas dangereux côté magie, j'ai demandé :

— C'est moi que vous cherchez ?

— Monsieur Khay souhaite vous inviter à sa table, a-t-il répondu poliment.

— Les armes comme la vôtre me rendent nerveux.

— Il a beaucoup insisté pour que je n'en fasse pas usage, malgré ma grande compétence dans ce domaine, a dit le garde du corps avec une courtoisie exquise.

Son sourire m'a ébloui.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Il m'a expliqué que, si j'essayais de vous menacer, vous auriez probablement fait exploser mon cœur dans ma poitrine avant que j'aie eu le temps d'enlever le cran de sûreté ; par conséquent, il se propose de traiter avec vous en personne, si cela vous agrée.

J'ai réfléchi à sa proposition, reportant le poids de mon sac sur mon épaule.

— Tâchez de ne pas oublier ce que vous a dit monsieur Khay. C'est bon, j'accepte de boire un verre avec lui.

DANS LA RÉALITÉ, San Khay était plus grand que je ne l'imaginais, mais c'était peut-être dû à son maintien impeccable, même à onze heures et demie passées, même assis sur un banc bas et inconfortable qui se prenait sans doute pour une œuvre d'art. Il m'a poliment salué d'un signe de la tête, alors que je m'installais en face de lui sur le balcon.

— Vous buvez quelque chose ?

— Pas pour l'instant, merci.

— J'espère que mon assistant a su faire preuve de tact.

— Il a été parfait. Il n'a même pas essayé de me tirer dessus.

— Je l'avais informé des conséquences probables. Après tout, vous êtes un homme d'un pouvoir considérable, n'est-ce pas ?

J'ai hésité. Le doute dans sa voix m'a pris au dépourvu, pas nécessairement d'un point de vue égotiste, puisque la définition même du mot «pouvoir » semblait être au cœur des débats depuis mon retour d'entre les morts, un peu plus d'une semaine plus tôt. Toutefois, cela suggérait qu'il ne connaissait pas l'étendue de mes capacités, au-delà de la preuve qu'il avait vue sur ses murs.

— Vous avez vu de quoi j'étais capable, j'ai dit.

— Bien sûr. Et naturellement, je suis curieux de savoir ce qui vous pousse à agir ainsi, et dans quel but. Je serais ravi d'entendre votre point de vue sur ces deux questions.

Il parlait avec un débit saccadé et une pointe d'accent américain, probablement le résultat de longues années d'une éducation coûteuse. À part de petits coups discrets donnés par son auriculaire

sur le pied de son verre de champagne, il était immobile.

— Je crains que ce ne soit compliqué, ai-je répondu.

— Vous êtes un nécromancien, c'est ça ?

— Non, non, pas vraiment.

— Mais vous êtes clairement un homme riche.

J'ai ri, malgré moi.

— Non, ai-je fait avec un sourire, pas ça non plus.

— Alors, pouvons-nous en conclure que « compétent » est l'épithète qui convient ?

— » Compétent » fera l'affaire.

— Comprenez-moi bien, je ne peux pas admettre que votre campagne actuelle contre mon entreprise se poursuive. Bien que dérisoire en soi, elle a néanmoins un effet perturbateur et, pire que tout, elle nuit à ma réputation. Et la réputation, dans un secteur d'activités comme le mien, où le législateur a laissé tant de choses dans le flou, vaut des centaines d'avocats avec leurs montres en or.

— Je vois.

— Gardant cela à l'esprit, je suis en mesure de vous offrir un choix plutôt simple.

— Je vous écoute.

— Soit je vous emploie, soit je vous tue.

J'ai eu du mal à cacher ma surprise.

— Pardon ?

— Un homme de votre envergure serait bien plus utile dans mon équipe qu'opérant contre moi, et ce serait vraiment dommage de gâcher un tel talent. Si vous avez des exigences, c'est le moment de m'en parler.

— Des exigences ?

— Je peux vous offrir la fortune, des biens matériels, de l'argent, mais il ne s'agit là que de ce que peut proposer toute entreprise traditionnelle à ses meilleurs collaborateurs. J'ai plus à vous offrir. La magie. Des secrets. La vengeance. N'avez-vous jamais souhaité posséder une propriété au bord de la Tamise, les lumières se reflétant sur l'eau la nuit, ou partager les rêves d'un enfant, avoir les sensations d'un autre sexe, entendre avec les oreilles d'une chauve-souris, voir avec les yeux d'un faucon, sentir avec le nez d'un chien ? N'avez-vous jamais désiré que vos pensées prennent des couleurs jamais vues, ou connaître les visions d'un héroïnomane proche de la mort, de voir ce qu'il voit au moment du passage dans l'au-delà, un aperçu de quelque chose de plus ? Nous avons le pouvoir de vous offrir une ligne directe avec Dieu. Je peux vous procurer toutes ces choses : visions, merveilles, confort, sécurité. Tout ce que vous voudrez.

— C'est le contrat standard que vous proposez à vos salariés ? ai-je demandé.

— Chez Amiltech, nous sommes une grande famille.

— Il y a une mutuelle ?

— Tout est possible.

— Et qui paye ?

— L'entreprise.

— Non, qui paye pour tout le reste ? À qui appartiennent les sens que je dois voler ou l'esprit que je dois pénétrer pour bénéficier de ces pouvoirs ? De qui proviennent la maison que je vais habiter, la richesse dont je vais profiter ? Dans quels rêves vais-je devoir m'introduire, quelles idées vais-je devoir tamiser pour trouver de l'or, qui vais-je devoir tuer ou contrôler ?

— C'est important ?

J'y ai réfléchi.

— Oui. Ça l'est pour moi.

— C'est la raison de votre présence ici ce soir ?

— En partie.

Il a soupiré avec impatience et a fait glisser un de ses doigts délicats autour du bord de son verre de champagne ; ce dernier a gémi comme une chauve-souris en train de s'étouffer.

— Je pense que vous n'êtes pas intéressé par un règlement à l'amiable, je me trompe ?

— Pas vraiment, ai-je admis. Mais je vous remercie pour votre offre.

— Dans ce cas, vous connaissez l'autre solution. Courez vous cacher, magicien. Maintenant que j'ai vu votre visage, où que vous alliez, quoi que vous fassiez, mes hommes vous trouveront, vous traqueront et nous vous tuerons, je vous tuerai et je montrerai votre cadavre à mes clients pour leur prouver que mes ennemis ne font pas de vieux os et que je saurai être aussi impitoyable avec les leurs. Je me servirai de votre crâne comme presse-papiers sur mon bureau et je n'aurai qu'un seul regret : que vous n'ayez plus d'yeux pour contempler ma victoire.

J'ai attendu. Quand j'ai été sûr qu'il avait fini, j'ai dit :

— Voilà ce que je propose : venez me retrouver cette nuit et on réglera tout ce bazar. Ça vous paraît raisonnable ?

Il a siroté son champagne.

— Très raisonnable.

— Bien ! (Je me suis levé, je lui ai souri et j'ai salué d'un signe de la tête les deux gardes du corps qui s'étaient également levés.) Il faut que j'y aille, maintenant. À tout à l'heure, monsieur Khay.

— Bonsoir, magicien, a-t-il répondu, et il a bu une autre gorgée, toujours sans bouger.

Après un dernier sourire, je me suis retourné et j'ai traversé la foule. Mon cœur battait la chamade, mais la peur n'y était pour rien, la foule me protégeait, et San lui-même n'aurait pas osé m'abattre en si bonne compagnie. Non, c'était l'excitation. La sensation que l'heure de l'affrontement était proche et, encore plus important, que nous avions une chance de l'emporter. J'ai appelé l'ascenseur. Quand il est arrivé, je suis descendu jusqu'au rez-de-chaussée, puis j'ai coincé mon pied dans la porte et j'ai appuyé sur les boutons de chaque étage. Qu'ils aient pris les escaliers ou qu'ils attendent l'ascenseur, j'avais tout le temps qu'il me fallait.

Ensuite, je me suis enfui dans la nuit, et les pigeons m'ont suivi.

LE LIEU QUE j'avais choisi pour le travail de cette nuit était Paternoster Square. C'était un endroit insolite : les immeubles récents, avec leurs murs propres et leurs grandes fenêtres en verre teinté, n'auraient pas juré dans un film de science-fiction utopique ; mais il y avait aussi une face cachée, plus sombre : sur chaque mur, des caméras de surveillance suivaient les allées et venues de tous et, au moins pendant la journée, il y avait en permanence des gardes chargés de la sécurité. Leur présence me faisait soupçonner l'existence d'un nid d'espions ou d'un repaire de truands dans un des bureaux, sinon à quoi bon patrouiller une place de Londres parmi d'autres.

Seule sa voisine, la cathédrale St-Paul, permettait de ne pas confondre Paternoster Square avec le décor d'un film futuriste. Une moitié de l'édifice était blanche parce qu'elle avait déjà été nettoyée, l'autre moitié, toujours charbonneuse, attendait le bon vouloir de la municipalité qui tâchait de prendre la pollution de vitesse. Elle se dressait au-dessus de la forme inégale de Paternoster Square, une façon, pour le passé, d'avoir le dernier mot et de se moquer de ses descendants, pas fichus de construire quelque chose de plus grandiose que le dôme ou les statues sur le toit dont les traits, victimes de l'érosion, contemplaient Ludgate Hill. C'était un point de rencontre étrange entre le passé et le présent et, à cette heure de la nuit, il était presque désert. Mes pas résonnaient trop fort et les pigeons étaient trop silencieux, les lumières brillaient trop vivement dans le noir. D'énormes

projecteurs étaient pointés sur les murs de la cathédrale, et à chaque angle de Paternoster Square, ainsi que sur la colonne en marbre lisse s'élevant au milieu de la place, une version miniature du Monument, surmontée d'une coupe de feu comme l'original et érigée en mémoire du Blitz.

Dans ce lieu étrange où l'emballement de la magie urbaine se heurtait aux pierres pesantes de la cathédrale, lourde de sa propre histoire, chaque ombre recelait un fantôme ; et cette nuit-là, sans personne aux alentours et sous un ciel couvert, les fantômes nous observaient. Nous avons frôlé du bout du pied la première marche de l'entrée ouest de la cathédrale, et nous avons entendu le murmure des incantations des prêtres, le chant aigu des jeunes choristes dans leurs soutanes rouges et blanches, les pas des talons lourds sur le sol en marbre, les chuchotements de milliers, de millions de personnes défilant dans la galerie sous le dôme ; nous avons senti le feu de l'incendie qui avait mené à sa reconstruction, la poussière des pierres qu'on glissait à leur place ; nous avons senti les bombes s'abattre autour d'elle, entendu le bruit des voitures à cheval et des charrettes s'évanouir dans le rugissement des moteurs à explosion ; nous avons surpris les tons des voix des guides touristiques, en japonais, plutôt brusque, en italien, si doux, et dans toutes les langues de la planète ; nous avons vu les ombres de tant de visiteurs ; personne ne pouvait se prétendre magicien, même un magicien complètement abruti, et ne pas savoir que l'histoire, et la magie, bruissaient dans ces pierres. Nous n'avions vu aucun signe de Dieu dans ce monde, mais nous comprenions pourquoi des gens pouvaient avoir envie de venir prier dans un lieu comme celui-là, ne serait-ce que pour rendre hommage à un passé aussi glorieux.

Il était temps de se mettre au travail.

J'ai fait sauter les fusibles de toutes les caméras de surveillance que j'avais repérées sans trop d'effort. Ensuite, j'ai fait le tour de Paternoster Square en déballant mes fournitures. J'ai ouvert toutes les bouteilles d'encre et je les ai disposées à intervalles réguliers d'un côté à l'autre du dallage. J'ai déchiré l'emballage des capsules de teinture en poudre, prenant bien soin d'éviter que mes doigts entrent en contact avec leur contenu, écarlate, noir, vert et bleu, que j'ai saupoudré sur les pavés d'un ample geste de la main. Puis j'ai boutonné mon manteau, j'ai enfoncé mes mains dans mes poches, et j'ai commencé à faire les cent pas pour me réchauffer. Il ne me restait plus qu'à attendre.

Les cloches de St-Paul ont sonné minuit, 0hl5, 0h30. La ponctualité de San Khay laissait à désirer. Avec une certaine nervosité, nous avons ramassé une plume de pigeon au pied d'une statue de la reine Anne, qui semblait d'une taille effrayante sous l'intense lumière artificielle ; l'oiseau nous a offert une vue plongeante sur les rues et les ruelles autour de la place, une manière de nous assurer que San n'était pas en train de poster des tireurs embusqués pendant que nous attendions bêtement. Il aurait été bien inspiré de procéder de la sorte, mais nous avions le sentiment qu'il ne comptait pas régler ce problème ainsi. Et effectivement, alors que nous planions dans le ciel, prenant plaisir à sentir le poids de nos ailes et la force dans nos os tandis que nous piquions et remontions en profitant de notre élan, tel le cerf-volant acrobatique d'un enfant claquant au vent, nous n'avons vu aucune trace de lui.

De retour sur le sol, nous avons continué à patienter.

J'ai soufflé dans mes mains pour les réchauffer ; j'avais du mal à me concentrer. Alors que les cloches sonnaient une heure moins le quart, une envie de *fish and chips* s'est imposée à mon cerveau engourdi, tellement intense que nous pouvions presque sentir l'odeur forte du vinaigre dans notre nez, la chaleur à travers le papier gras, le poisson s'effriter au bout des petites fourchettes en bois...

Tout à coup, San Khay a été là. Il se trouvait encore à une dizaine de mètres, arrivant par le porche barbacane en faux Stuart à l'extrémité sud de la place, et se dirigeait droit sur moi. Il ne portait pas de chaussures : je pouvais voir le tourbillon d'encre qui s'enroulait même autour de ses

orteils, telles les racines d'un arbre sans feuilles. Il avait également retiré sa chemise, révélant les spires noires brillant sur sa poitrine, virant très légèrement du noir au rouge au rythme des battements de son cœur, reprenant toutefois bien vite sa couleur d'ébène. L'encre avait gardé une pointe de magie. Ses pieds auraient dû être en sang, son cœur aurait dû battre à tout rompre, il aurait dû avoir la nausée ; mais il n'en était rien. Et il se déplaçait vite, bien trop vite, comme un sprinteur se présentant sous un certain angle à l'entrée d'un virage sur la piste, décrivant une longue courbe vers moi. Sa trajectoire me troublait, au point de ne pas arriver à décider où il pourrait passer à l'attaque.

Il serrait un couteau dans chaque main. Tous deux semblaient avoir été conçus par quelqu'un qui débordait d'imagination et exerçait probablement son art comme on entretenait un jardin zen. Lames courbes, longues, brillantes et si tranchantes que je les entendais déchirer l'air alors qu'il courait. Elles faisaient plus de bruit que son pas rapide et anormalement léger. Je n'avais pas prévu des armes de ce genre. Les couteaux compliquaient les choses et je ne pouvais pas espérer le battre à la course ou au corps à corps. Alors, j'ai fait la seule chose qui m'a semblé opportune : j'ai éteint toutes les lumières.

Sur la colonne au centre de la place, derrière les volets des restaurants et des boutiques tout autour, dans les bureaux aux murs de verre au-dessus, dans les rues avoisinantes ; j'ai coupé les projecteurs de la cathédrale, l'éclairage des vitrines des magasins, des cabines téléphoniques, et même dans les quelques voitures de passage. J'ai réduit toutes les sources lumineuses à néant, d'un simple geste de la main et j'ai gardé pour moi l'excédent de lumière et de chaleur ; même l'éclat orange de la ville a été atténué. Et dans la paume de ma main, tenu serré afin qu'il ne puisse pas le voir, se trouvait un concentré de leur intensité, de la taille d'une graine de banane.

Même ainsi, il était rapide, et résolu ; il n'a pas interrompu sa course, même si ses yeux devaient avoir un peu de mal à s'adapter à la situation. J'ai senti la force de son déplacement dans l'air alors qu'il s'élançait vers moi, toutes lames dehors.

Je me suis jeté sur le côté. Il est retombé sur ses pieds, avec l'aisance d'un chat, à l'endroit que je venais de quitter. Je me suis relevé sans grâce et je lui ai lancé au visage une poignée de la chaleur que j'avais volée aux lampes. La force de la charge a ridé l'obscurité elle-même. Il a été projeté en arrière et a dû se protéger le visage avec les mains. N'importe quel autre adversaire aurait été, au minimum, momentanément – aveuglé, au pire carbonisé. Mais San avait de la magie dans la peau ; il a juste chancelé en grognant, l'encre flamboyant au niveau de ses avant-bras, à l'endroit qui avait supporté l'essentiel de la décharge. J'ai couru me réfugier là où l'obscurité était la plus profonde, sous une arcade de colonnes de l'autre côté de la place, conscient du bruit de mes pas et de ma respiration, comparés aux enjambées légères et pleines d'assurance de San. Dans le noir, j'ai trouvé la colonne la plus proche avec mes doigts (et l'aide de ma mémoire), et je me suis adossé contre elle, réconforté par sa solidité. Puis j'ai attendu.

De là où nous nous trouvions, nous avons entendu le pas léger de San, tel un prédateur en maraude, cherchant sa proie, attentif au bruit le plus infime qui révélerait notre présence. Nous le sentions plus que toute autre chose, le tranchant de sa magie, presque douloureux, un picotement sur notre peau, un souffle sombre sur nos sens. Nous avons serré la pierre froide avec nos doigts et nous avons presque fermé les yeux, et il y a eu comme un murmure de...

... une charrette sur les pavés...
le bruit de ferraille d'un moteur diesel dans un grand bus rouge
les cloches au coucher du soleil...
une odeur de
... fumée d'un feu de bois

café
le fleuve à marée basse
à marée haute
amenant de l'eau salée avec lui...
... repartant avec les eaux d'égout...
un goût de
... pain cuit dans un four en argile...
d'étincelles sur un sol recouvert de foin...
... d'explosifs dans le ciel...
de peau brûlée
de poussière de mortier...
Et la voix de San.
— Magicien ? Tu ne pourras pas te cacher dans le noir bien longtemps.

Nous avons ouvert les yeux, et les ombres étaient là : vestiges sans visage du passé, souvenirs à la dérive, instants saisis par les pierres, les statues, les arbres, les rues. Elles ont ondoyé hors des ténèbres, sont lentement sorties du sol, ont serpenté hors des murs, des ombres datant d'avant le Grand incendie de Londres, d'avant la construction de la cathédrale, certaines tellement anciennes qu'elles se réduisaient à un reflet gris sur les pierres, d'autres beaucoup plus récentes, encore très marquées. J'ai remonté mon manteau autour de mon visage et j'ai quitté l'abri de la colonne, dissimulant toujours la lumière des lampes dans la paume de la main. Visibles uniquement grâce à la lueur orangée réfléchie par les nuages, les ombres étaient partout, elles occupaient tout l'espace disponible, formant une masse grise et floue, d'où se détachaient parfois un visage ou des vêtements, mais le plus souvent une forme miroitante, comme de l'eau claire. J'ai bougé comme si j'étais l'une d'elles, tournant autour de la colonne plantée au cœur de la place ; la flamme en or installée au sommet attirait à elle seule le peu de lumière présente et brillait suffisamment pour projeter une ombre.

San Khay se frayait un chemin à travers les fantômes, les écartant comme s'ils n'étaient que de simples toiles d'araignée se désintégrant à son contact, cessant d'exister dans son sillage. Il a parcouru la foule des ombres anonymes en plissant les yeux ; son regard avait une intensité contre laquelle je craignais que les tours de passe-passe de mon manteau resteraient sans effet. J'ai avancé plus vite dans la multitude silencieuse, ressentant une sensation de froid, un peu comme le vent avant la pluie, chaque fois que je traversais l'une des ombres. Je me suis placé aussi loin que possible de San Khay, qui continuait de tourner autour de la place, sa silhouette se dessinant de manière étonnamment lumineuse parmi les silhouettes mouvantes, et je l'ai attendu.

Quand il est arrivé en face de moi, il était assez fort, assez intelligent, pour me voir immédiatement. Il s'est précipité vers moi, ignorant les ombres qui se sont désintégrées sur son chemin. Avant qu'il ne soit trop près, j'ai lâché en une seule fois toute la lumière que j'avais gardée dans ma paume.

Et j'ai fermé les yeux.

Toutes les lampes, les lanternes, les ampoules, tous les projecteurs, les réverbères, les phares, les lampadaires, se sont rallumés instantanément, une explosion de lumière qui a fait fondre les ombres, comme du beurre au soleil. San Khay a reculé en titubant, mais je n'ai gagné qu'une seconde : il est immédiatement revenu à la charge.

Paumes vers le haut, j'ai levé les mains afin d'appeler l'eau qui coulait sous mes pieds.

La réponse ne s'est pas fait attendre, la magie de ce lieu était vraiment forte. Les plaques

circulaires, les regards des bouches d'incendie : tous les couvercles des égouts ont sauté dans un jaillissement d'eau froide. La fontaine de la colonne s'est transformée en torrent et l'eau a débordé du bassin. Sur la place, des lignes sombres ont serpenté entre les pavés. Quand l'eau est entrée en contact avec mes spirales de teinture, elle s'est mélangée avec elles et a commencé à se modifier.

Rien de tout cela ne semblant inquiéter San Khay, j'ai redirigé vers lui le geyser le plus proche, afin qu'il le frappe de plein fouet. Il a roulé sur lui-même, suivant le mouvement sans résister, jusqu'à ce qu'il se trouve hors de portée. Simultanément, il a renversé le contenu d'une bouteille d'encre noire sur les pavés qui a éclaboussé le haut de son bras gauche.

C'était un début, mais ça n'a pas suffi à le décourager. Il s'est relevé, et cette fois, il y avait de la colère sur son visage. Sans perdre de temps, j'ai battu en retraite et j'ai commencé à prélever l'énergie présente dans l'air, la démêlant entre mes doigts ; j'en ai fait une boule que j'ai lancée vers le ciel, si puissante et si instable qu'elle a grondé comme un avion qui serait passé par-dessus nos têtes. Son ascension a provoqué celle de l'eau : des geysers jaillissant des tuyaux, des flaques se formant entre les pavés, même le crépitement éblouissant de la fontaine. Ce n'était pas que de l'eau : là où elle s'était mélangée avec les teintures, elle était devenue bleue, rouge, noire, verte ; c'était comme de se passer à l'envers un film avec des rideaux de pluie limpide rehaussés de nuances saisissantes s'élevant du sol.

L'effort nécessaire m'a coupé le souffle pendant un moment, assez longtemps pour que San Khay, ruisselant, arrive jusqu'à moi. Je ne l'ai même pas vu venir. Mais nous avons senti le mouvement de son bras dans l'air et, instinctivement, nous avons esquivé le premier coup qui nous aurait tranché la gorge. Ensuite, d'un geste rapide et puissant de son bras droit, il a essayé de nous planter son couteau dans le cœur. Nous n'avions pas d'autre choix que de battre en retraite ; en reculant, nous avons marché dans une flaque de teinture à moitié diluée, et le liquide a commencé à s'infiltrer dans nos chaussures. Et il continuait à mener l'assaut, un coup à droite, un coup à gauche, à un rythme implacable qui ne nous laissait pas le temps de jeter un autre sort ; nous devions rester concentrés sur l'esquive. Il ne se contentait pas d'avancer en ligne droite, mais tournait sur l'axe de son épaule ; ainsi, la mort pouvait venir de partout : de la gauche ou de la droite, d'en haut ou d'en bas. Nous n'avions jamais autant douté de nos capacités, mais, alors que nous dansions devant ses lames, nous avons également ressenti une formidable excitation : seconde après seconde, nous survivions. Nous avons continué à reculer dans la pluie montante, sentant l'eau escalader notre menton, laissant des traînées de noir et de rouge sur notre visage alors qu'elle s'enroulait dans nos cheveux ; nous l'avons sentie frémir au bout de nos doigts, couler entre les courbes de nos jointures, tachant notre peau comme sous l'effet de multiples contusions bariolées.

Et, petit à petit, San Khay a commencé à chanceler.

Alors qu'il progressait à travers les rideaux liquides s'élevant du sol, les mélanges d'eau et de couleurs ont envahi les espaces vides entre les motifs de ses tatouages. Ils en ont estompé les bords, ont couvert les spirales d'origine de vilaines taches noires et bleues, et ont ruiné l'élégance des courbes d'encre sur sa peau. Parallèlement, la magie a commencé à filtrer à travers sa chair. Je le voyais, je le sentais : les enchantements liés à son corps ont jeté des étincelles au contact de l'eau, des particules noires s'élevant avec la pluie autour de nous ; ils se dissipaient à mesure que les tatouages se déformaient. San Khay était toujours capable de se battre, et mieux que moi, mais il avait l'habitude de compter sur cette force en lui. Alors qu'elle commençait à lui faire défaut, il s'est mis à faire des erreurs, n'ayant pas conscience de ses propres limites. Au coup suivant, il a visé trop haut et m'a dépassé en titubant ; ensuite, ce sont ses doigts qui, rendus glissants par toute cette eau, ont failli lâcher le couteau, comme s'il était soudain devenu trop lourd. J'avais en face de moi un homme

qui n'avait pas utilisé ses muscles, qui ne les avait pas *vraiment* sollicités, depuis des années. Et ainsi, tel un astronaute redécouvrant la pesanteur, il a senti ses jambes s'affaiblir, sa respiration devenir laborieuse, et sa peau a pris la couleur d'un accident industriel.

J'ai reculé et, quand il m'a suivi, il a chancelé, il tenait à peine debout. Il a donné un nouveau coup, et j'ai saisi son poignet ; soudain, je parvenais à résister à la force de son bras, ses gestes avaient perdu leur rapidité surnaturelle. Nous lui avons tordu le bras et ses doigts ont automatiquement lâché le couteau. Nous l'avons repoussé brutalement, et ses pieds nus ont glissé sur le pavé trempé, ses orteils presque noirs à cause des flaques dans lesquelles nous pataugions. Nous avons cligné des yeux pour chasser des gouttes d'eau vertes et avons ramassé le couteau au passage. Puis nous nous sommes approchés de lui, sans totalement baisser notre garde : rien ne nous disait qu'il n'avait pas gardé un tour dans son sac, mais nos sens semblaient nous confirmer que nous avions affaire à un simple mortel à présent. Il s'est précipité vers nous en brandissant faiblement son autre couteau, mais sur son bras, des taches de couleur aussi fines que des vers se tortillaient vers son épaule, avant de s'éloigner vers le ciel. Nous l'avons esquivé aisément, lui donnant un coup de pied au creux du genou. Alors qu'il balançait son bras derrière lui, nous nous sommes placés derrière lui, l'avons saisi au niveau du coude et avons tiré son bras violemment en arrière, plus qu'il ne voulait plier. Il a laissé échapper un son entré ses dents, comme si sa respiration était prise au piège derrière sa langue, et alors que nous appliquions la lame contre sa gorge, son visage taché d'encre n'a exprimé que de la souffrance.

Autour de nous, alors que le sort s'épuisait, l'eau a commencé à retomber du ciel en gouttelettes brillantes, se répandant sur le pavé en fines spirales de rouge, de vert, de bleu et de noir, gouttant depuis la flamme dorée au sommet de la colonne, coulant sur les fenêtres, et s'abattant avec un *ploc ploc ploc* régulier sur le revêtement en métal tordu des conduites sous terre. Nous avons senti la pluie froide tremper notre peau, une sensation surprenante.

La chair de San Khay avait pris une couleur bleu infecté, le contour de ses tatouages n'était plus qu'un souvenir.

— Si vous n'êtes pas complètement idiot, vous feriez mieux de me laisser partir, a-t-il dit d'une voix sifflante.

Nous nous sommes brusquement penchés vers lui, appuyant la pointe du couteau dans le creux à la base de sa gorge.

— Et vous, vous n'auriez jamais dû venir nous chercher, avons-nous répondu sur le même ton. Vous ne saviez donc pas à qui vous aviez affaire ? Ne le sentiez-vous pas, n'étiez-vous pas assez malin ?

— Je sers la Tour, a-t-il grondé. Quand ils vous trouveront, ils vous mettront en pièces !

— Ils ont déjà essayé, et nous sommes toujours en vie. Notre sang, notre peau, toute cette vie, vous ne pouvez pas comprendre !

Il a tourné la tête pour nous regarder, et a eu un rire forcé.

— Il va vous dévorer le cœur, a-t-il chuchoté. Il aime garder quelque chose en souvenir de ses amis.

Nous avons brandi la lame pour lui trancher la gorge, une colère bleue brouillant notre vision ; nous étions prêts à achever cette chose ignorante et arrogante. Au dernier moment, je me suis retenu, j'ai obligé mes doigts à ne plus trembler et j'ai resserré ma prise, respirant lentement et régulièrement, jusqu'à ce que nos cris, notre fureur à l'égard de cette créature trop petite pour rester à sa place dans cette ville, trop mesquine pour comprendre sa propre mesquinerie, se soient calmés. Je me suis baissé sur un genou à côté de lui, attirant sa tête vers la mienne à l'aide de la pointe de la

lame, et j'ai chuchoté ;

— Dites-moi tout ce que vous savez sur l'ombre, sur Fringale.

— Il va vous dévorer le cœur, a-t-il répété d'une voix qui tremblait, de peur, de rage, d'un sentiment de victoire, difficile à dire, San Khay n'était pas un homme qui avait l'habitude de perdre.

— Il existe depuis combien de temps ? Quand est-il apparu ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Contentez-vous de répondre à ma question.

— Non. Je connais le sort qu'il réserve à ses ennemis.

— Les ennemis de qui ? Ceux de Fringale ? Ou ceux de Bakker ?

Une pointe d'intérêt sur son visage. Peut-être, l'espace d'un instant, une illumination.

— Qui êtes-vous ? a-t-il demandé.

— Je m'appelle Matthew Swift.

— Ce nom... me semble familier.

— J'en suis persuadé, et en d'autres circonstances, vous auriez pu être celui à qui on aurait demandé de cacher le corps.

— Quel corps ?

— C'est la question qu'ils auraient bien fait de se poser. C'est Bakker qui est derrière l'ombre ?

— Elle tue ses ennemis. Et elle finira par vous avoir.

— Ça ne veut pas dire que Bakker est le patron. Comment est-ce que je peux tuer ce monstre ? (Il n'a pas répondu. Nous avons enfoncé la lame dans sa gorge jusqu'à faire apparaître une fine ligne de sang.) Comment pouvons-nous le tuer !

— *On ne peut pas*.

— Pourquoi ?

— C'est une ombre. On ne peut pas la tuer.

— Alors, comment Bakker fait-il pour se faire obéir ?

— Vous l'avez dit vous-même : peut-être qu'il ne la commande pas.

— Et Dana Mikeda ?

— Comment connaissez-vous Dana Mikeda ?

Nous avons appuyé le couteau plus près.

— Nous avons le pouvoir de vous arracher vos pensées, avons-nous dit d'une voix sifflante, et de vous montrer l'esprit d'un homme en train de mourir. Nous pouvons danser dans vos sens, comme vous auriez joué avec ceux d'autres personnes, nous pouvons introduire des asticots de feu bleu dans votre sang et regarder par leurs yeux pendant qu'ils pénètrent dans votre cœur, votre sang, vos pensées, votre âme. Et nous le ferons, nous sommes prêts à faire cela et tellement plus pour vivre, pour être libres dans ce monde, pour ne plus être traqués, ne plus être perdus, ne plus avoir peur. Alors... dites-nous. Comment tient-il Dana Mikeda ?

— Ce n'est pas nécessaire. C'est une grande fille.

— Elle ne l'aiderait pas de son propre gré.

Il a laissé échapper un grognement, quelque part entre rire et douleur.

— Elle ne peut rien pour lui, maïs elle ne demanderait pas mieux.

— Pourquoi ?

— Vous n'êtes pas un magicien, n'est-ce pas ? a-t-il demandé d'une voix sifflante. Non, je pense que vous êtes plus que ça.

— Où est Dana Mikeda ?

— Vous êtes comme eux, a-t-il dit en plissant les yeux. Vous sentez les battements de votre cœur

s'accélérer à l'heure de pointe ; les jours fériés, vous pouvez à peine lever la tête ; au centre de la ville, vous marchez à son rythme et vous n'êtes maître de votre allure que lorsque vous vous en éloignez ; vous ne vous rappelez qui vous êtes qu'en fermant les yeux et en oubliant toutes ces lumières. Je pense que vous êtes l'un d'eux. Vous êtes comme Bakker, comme Mikeda. Sorcier.

— Je suis un sorcier, lui ai-je confirmé à l'oreille. (Nous avons baissé la voix.) *Mais nous sommes les anges.*

Il a craché. Nous avons de nouveau envisagé de lui trancher la gorge, une manière de mettre fin à tant d'arrogance et de stupidité. Mais il ne représentait plus une menace pour nous, et sans le voile bleu de la colère pour nous embrouiller, cette idée nous a paru répugnante. Nous pouvions imaginer la sensation de la peau se déchirant, le sang luisant sur nos mains. Nous avions froid à présent ; nous ne trouvions plus l'eau rafraîchissante, elle nous donnait la chair de poule dans la brise nocturne. En le tuant, j'aurais eu l'impression de commettre un meurtre. Ce n'était pas un problème. Je m'étais préparé à cette éventualité : un cercle magique attendait San Khay à Camden, avec assez de sandwiches et d'eau pour lui permettre de tenir une semaine. Plus de temps qu'il n'en fallait pour obtenir des réponses. Je serais peut-être obligé de le tuer, mais pas maintenant.

Alors, j'ai appuyé ma main sur sa nuque et j'ai fait le noir dans ses pensées jusqu'à ce qu'il se détende, glissant sur le sol tel un saumon mort dans une flaque de plus en plus large d'encre verte.

Je l'ai laissé là, et je suis allé chercher la camionnette.

QUAND JE SUIS revenu, environ trente secondes plus tard, le cœur de San Khay avait disparu. Une partie de sa cage thoracique aussi, même si les quelques esquilles éparpillées à la surface de la flaque écarlate laissée par son sang suggéraient qu'elle n'avait pas été arrachée, mais simplement enfoncée afin de faciliter l'entrée dans la poitrine. On lui avait ouvert le ventre, et les veines et les artères passant des deux côtés de son cou avaient été incisées de l'oreille jusqu'à la clavicule. J'avais déjà vu la mort en face, mais jamais ce genre de mort, et pas d'aussi près, surtout que je portais une grosse part de responsabilité.

Nous étions à genoux avant même de nous en rendre compte, et nous avons vomi. Avec du sel dans nos yeux et un goût acide sur la langue, nous avons vidé le contenu de notre estomac dans les mares de couleur autour de nous et avons été secoués de haut-le-cœur alors que nous pensions n'avoir plus rien à vomir à part nos propres os. Quand ç'a été fini, nous sommes restés assis, tremblants, dans une flaque d'eau bleue, les bras croisés autour de nos genoux.

J'ai vu les ombres bouger, mais pour l'heure, nous étions incapables de sortir de notre léthargie. J'ai vu la façon dont elles s'enroulaient autour des lumières, se tortillaient à travers les pavés, celle de la colonne s'allongeant et tournant à la manière du gnomon d'un cadran solaire, légèrement contractée et courbe au milieu, comme si elle était projetée par un objet concave. Quand il est sorti de terre, traînant derrière lui sa cape de ténèbres, nous sommes restés figés ; nous nous sentions impuissants.

Il s'est solidifié, petit à petit, commençant par les pieds, puis continuant vers le haut : la blancheur de ses mains, son visage devenant plus animé et plus intense, ses traits surgissant de l'obscurité, d'abord les yeux, puis le nez, et enfin, les lèvres bleues avec leur sourire dévoilant les dents jaunes. Il a écarté les bras, en signe de bienvenue, ou pour s'excuser d'être en retard peut-être, puis il a dit :

— Bonjour, feu de Matthew.

J'ai réussi à nous faire lever, d'abord à quatre pattes, puis progressivement, nous sommes parvenus à nous tenir debout ; nous nous sentions vides à l'intérieur, comme si nous risquions à tout moment de nous effondrer sur nous-mêmes.

— Il faisait partie de ton camp ! Il était des *tiens* !

— J'aurais pu prendre sa peau, mais elle n'est plus aussi belle, a-t-il murmuré, marchant nonchalamment sur le sol trempé. (L'eau s'écoulait de ses pieds comme des gouttelettes d'une flaque de pétrole.) C'est toi, le responsable.

J'ai reculé, mon esprit s'emballant sans que j'en sois conscient, un cri en bruit de fond. Incapable de pensées cohérentes, nous étions consumés par la colère, la peur, la honte, la nausée, la culpabilité, la haine.

— Comment tu m'as trouvé ?

— Je t'ai entendu danser, a-t-il répondu. J'ai perçu le feu électrique. Je t'ai senti jouer avec les ombres. Je savais que c'était toi, même d'aussi loin. J'ai fait aussi vite que j'ai pu, j'ai traversé le fleuve dans l'ombre des vagues soufflées par le vent. J'avais peur d'arriver trop tard.

— Je ne voulais pas le tuer ! me suis-je emporté.

Et, à ma surprise, j'ai pris conscience que c'était vrai. Une vague de soulagement a failli me faire tomber à la renverse, mais elle est passée aussi vite que le dernier souffle de la tempête. Du soulagement et, dans la foulée : la colère, vive, profonde.

— Non, a chuchoté Fringale. Je devais le faire à ta place, parce que tu n'en avais pas les tripes.

— Tu es une abomination, avons-nous lancé d'une voix rageuse.

— Quelle impétuosité ! Comment devrais-je t'appeler, yeux-bleus ?

Je me suis mordu la lèvre et j'ai répondu sèchement :

— Tu sais pourquoi je t'ai surnommé Fringale ?

— Oui, a-t-il dit, presque avec fierté, étirant ses membres anormalement longs et dépliant ses doigts afin d'admirer la courbe noire de ses ongles. Parce que c'est ce que je suis.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit lors de notre première rencontre ?

— Non.

— Tu m'as dit, « Donne-moi la vie ». Tu as voulu vérifier si ma vie défilait devant mes yeux au moment de mourir ; tu m'as arraché le visage en demandant, «Et maintenant, tu vois quelque chose ? Et maintenant ? ». Tu t'en souviens ?

— Oui.

— Et tu as appris quelque chose depuis ?

Fringale a réfléchi à la question.

— La faim est toujours là, a-t-il répondu.

— Ça ne nous étonne pas vraiment. (Sans le quitter des yeux, nous nous sommes penchés pour ramasser les couteaux à lame courbe qui avaient appartenu à San. Mes mains tremblaient.) Nous, nous mourons d'envie de nous régaler *de fish and chips*. (Nous avons donné de grands coups en l'air, afin d'évaluer le poids des lames.) Une assiette *de fish and chips* avec du ketchup.

La créature a paru troublée.

— J'ai faim de vie ! Que sont tes désirs par rapport aux miens ?

— Nous vivons, pour de vrai, avons-nous dit d'une voix ferme, c'est toute la différence.

Son visage s'est assombri, des ombres apparaissant sous ses yeux et autour de sa bouche.

— Donne-la-moi, a-t-il exigé d'une voix sifflante !

— Non, avons-nous répondu.

Il a écarté les bras en grand, et l'obscurité s'est déployée autour de lui.

— *Donne-la-moi !*

— Va te faire foutre. (Et, parce que les mots nous aidaient à nous sentir plus forts, nous avons ajouté, avec une témérité qui nous a presque donné le vertige :) Connard !

Nous avions l'impression d'être un enfant surpris en train de voler des bonbons et qui n'avait qu'une envie : rire des conséquences, aussi potentiellement terribles soient-elles. En dépit de mes vêtements trempés, la colère me réchauffait la peau, et cette fois, la fureur que je ressentais était entièrement la mienne, je n'avais aucun voile bleuté sur les yeux. J'ai levé les couteaux vers lui et l'air s'est embrasé d'étincelles dans le sillage de leurs lames alors que je liais leur tranchant à la chaleur dans mon cœur.

Fringale a eu un large sourire, et il a fléchi les doigts. Il était capable de me tuer, j'en étais presque certain, mais dans ce moment d'ivresse, cela nous était bien égal.

J'ai entendu un cliquetis.

Comme si quelqu'un agitait une boîte en métal contenant une centaine de dents cassées.

Il m'a fallu un moment pour comprendre que Fringale n'y était pour rien. L'expression de mon visage trahissait probablement ma surprise ; sur le sien, j'ai lu la suspicion.

Le bruit s'est rapproché, sec et métallique. Puis l'odeur est devenue perceptible : un mélange de poudre de curry, de poussière, de gaz d'échappement, d'essence, de naphtaline, de laine et de vieux sachets de thé, quelque chose de familier. Le visage de Fringale était un masque de confusion ; l'obscurité continuait de déformer l'air autour de lui et il se tenait prêt à bondir. Le cliquetis est devenu plus proche, l'odeur plus forte et avec elle est venu un autre son.

On son qui ressemblait à ça :

«Saligauds, tous des saligauds les jeunes d'aujourd'hui ! Vous croyez qu'ils m'écouteraient ces petits cons ? Non, bien sûr que non, avec leur saleté de téléphones portables, toutes ces salades, et la quincaillerie qu'ils se trimbalent ! Foutus pigeons ! Merde, où sont mes oranges ? Oranges oranges oranges flingue oranges deux paires de bas nylon oranges... »

— Sorcellerie, a chuchoté Fringale.

— Tu n'as pas idée, ai-je dit.

La voix a répondu :

— Un peu de respect, pauvre andouille, sac à puces, verrue purulente !

Dans un bruit de ferraille et sur trois roues, son Caddie croulant sous les sacs en plastique, la Vieille Madame Dorie a fait son entrée sur Paternoster Square.

***

UNE HISTOIRE CIRCULE à propos de la Clocharde.

Elle n'est pas une clocharde parmi d'autres, qui traîne partout avec elle des sacs en plastique remplis des trucs les plus bizarres qu'elle a pu récupérer à droite à gauche, non, elle est *La Clocharde,* la reine de tous ceux qui courent précipitamment dans la nuit, bafouillant tous seuls ou répondant à des voix qu'eux seuls peuvent entendre. Elle est la maîtresse des vieilles folles en pantoufles qui prennent le bus d'un terminus à un autre, la sainte patronne des gamines qui jouent avec les rats dans les casses, elle est notre-dame des flaques d'eau sale. Elle fait partie de cette ville depuis que la première vieille femme abandonnée seule dans le noir a décidé d'expliquer aux ténèbres pourquoi elle pleurait ; et, bien sûr, elle est un mythe, et personne ne croit un mot de tout ça, moi le premier.

Néanmoins, quand les pigeons avaient regagné leur nid pour la nuit, c'était toujours à la Clocharde que ma grand-mère adressait ses prières.

DORIE M'A REGARDÉ, moi, puis l'ombre, avant de se retourner vers moi et de dire :

— D'accord. Alors, maintenant tu vas me foutre le camp vite fait, pauvre abruti !

— Mais qu'est-ce que vous foutez là, bon sang ?

— Je te file le train, connard ! a-t-elle dit d'une voix perçante. T'es aussi bouché que le dit le

reste de la bande ?

— On ne vous a pas vue, nous sommes-nous plaints.

— C'est parce que tu as autant de cervelle qu'une morue commotionnée ! a-t-elle crié, battant furieusement l'air de ses gants sans doigts en laine rose. Merde, quand je pense que tu es censé nous sauver la mise !

— Tu n'as... pas d'odeur, a observé Fringale d'une voix sifflante, la tête inclinée sur le côté, momentanément distrait. Pas de goût, non plus.

— Pourquoi ? Tu penses que tu arriverais à sentir la merde dans les égouts ? a-t-elle demandé, le regardant droit dans ses yeux vides, sans sourciller. Hé, sorcier ?

— Qui, moi ?

— Tu vois quelqu'un d'autre ?

— C'est compliqué...

— Barre-toi, andouille !

J'ai commencé faiblement, me tournant vers Fringale :

— C'est l'essence des ténèbres, une créature maléfique dotée d'un appétit insatiable...

Je sentais déjà que je perdais de mon élan.

Brusquement, Dorie a concentré son attention sur moi et, l'espace d'un instant, ses yeux ont ressemblé à ceux d'un pigeon : jaune-orange, brillants, vifs. Elle a dit, de la voix la plus raisonnable que j'avais jamais entendu franchir ses lèvres :

— Je ne ferai ça qu'une seule fois pour toi, sorcier. La prochaine fois, tu es cuit.

Et sur ces mots, elle s'est penchée par-dessus son Caddie et a ouvert les sacs en plastique.

Du premier sac a surgi un rat, le nez frétillant ; il a grimpé sur le Caddie, avant de passer par-dessus bord et d'atterrir en faisant un plat sur le pavé, clignant des yeux d'un air perplexe. Puis est venu un autre rat, et un autre, et un autre, une demi-douzaine, une douzaine, deux douzaines ; les corps noirs sont sortis du vieux sac Sainsbury en se tortillant, ils sont descendus sur les côtés du Caddie et sont tombés sur le sol en une masse grouillante et remuante, s'étalant autour de la Clocharde telle une mare de sang noir ; ils continuaient à arriver, trottinant, cent, deux cents, plus que je ne pouvais en compter, ils traversaient la place, longeaient les murs, escaladaient les jambes de Dorie, jusqu'à la taille ; bientôt, tout son corps a été couvert de rats et n'a plus formé qu'une tour sombre ; petit à petit, une colline de rats s'est élevée autour du Caddie à moitié enfoui, ses pentes descendant vers moi, vers Fringale.

Et ce n'était que le premier sac.

Le deuxième a libéré les pigeons. Ils ont jailli vers le ciel dans une pluie de plumes, un, deux, trois, une demi-douzaine, deux douzaines, en aussi forte concentration et avec la même rapidité que les rats ; ils ont tournoyé au-dessus de nos têtes, en rase-mottes aussi, le ciel ne semblant pas assez vaste pour eux. Comme ils volaient devant moi, j'ai fini par ne plus voir Dorie. Il neigeait des plumes, j'étais aveuglé par le contact, l'odeur, le goût de la crasse des pigeons alors que leurs ailes me fouettaient, que les griffes m'éraflaient les épaules, que leurs plumes me frôlaient le nez ; pendant ce temps, les rats couraient précipitamment, prenant soin de m'éviter, comme si j'étais une île au milieu de leur mer noire.

Du dernier sac ont surgi les autres créatures. Un essaim de grosses mouches à viande noires, les corps roux de renardeaux à la démarche furtive, un contingent de souris qui se sont éclipsées sur les dos de la masse des rats comme des galets ricochant à la surface de l'eau. Des chats errants, à qui il manquait la queue ou la moitié d'une oreille, montrant les dents, l'air cruel ; les plumes noires des corbeaux, des moineaux bruns, les ventres jaunes d'un vol de mésanges, même les cous arqués de

deux hérons, des grenouilles tachetées, les silhouettes d'hirondelles fondant sur leur proie, un serpent lové, le fourmillement des carapaces des cafards, le dos long et cambré d'un cerf. Tous, ils sont sortis des sacs de Dorie et du Caddie, en volant, en se tortillant, en bondissant, en courant, jusqu'à ce que le monde soit tellement rempli de créatures animées que le ciel donnait l'impression d'être devenu une masse solide, ou que nous étions pris dans une tornade, harcelés par un tourbillon de plumes, de chair et de fourrure.

Dorie a disparu de ma vue en quelques secondes. Fringale aussi. Instinctivement, je me suis baissé pour esquiver la masse tourbillonnante des oiseaux ; je me suis mis à quatre pattes pendant que les rats me grimpaient sur le dos et la tête, et tombaient sur mes joues, telles des gouttes de sueur grasses et vivantes. De minuscules griffes roses se sont enfoncées dans ma peau avant de lâcher prise ; des nez frétillants ont reniflé mes cheveux, des moustaches m'ont chatouillé la peau, des corps gras et poilus ont pesé sur moi. J'étais content d'avoir déjà vomi un peu plus tôt. Je n'avais rien gardé en moi pour de nouvelles horreurs. Nous ne pouvions...

nous ne pouvions...

ne pouvions...

... mais moi si. J'ai fermé les yeux et j'ai perçu chaque créature autour de moi, chaque tourbillon de vie. Quand j'ai repris ma progression à quatre pattes, elles se sont écartées devant moi. Il n'y a donc pas eu de petits os de souris cassés, pas de queue de serpent écrasée ; un passage s'est ouvert devant moi, dont l'issue restait obscure à cause de l'ouragan animal, mais je n'allais pas faire le difficile. J'avançais laborieusement. Puis j'ai eu un brusque mouvement de recul, faisant tomber un serpent de mon épaule, quand une ombre s'est dressée en travers de ma route : l'espace d'un instant, une main d'un blanc cadavérique a surgi des ténèbres des pavés, les doigts levés se sont couverts de chair, mais ils ont rapidement été submergés par la masse grouillante, qui a commencé à mordre et à griffer la main avant même qu'elle ne soit complètement matérialisée, jusqu'à ce qu'elle retourne au néant. J'ai tenté de me redresser et j'ai pris conscience que, si j'évitais de tressaillir chaque fois qu'un oiseau me passait près de la tête, ils n'entraient pas en collision avec moi. Je me suis donc relevé, ruisselant d'eau et d'encre, et après avoir chassé les quelques souris qui s'accrochaient encore à moi, j'ai pris mes jambes à mon cou.

JE N'AI PAS fait attention à la distance parcourue ; sans même m'en rendre compte, j'étais arrivé à Ludgate Circus, où Fleet Street, Blackfriars Bridge et Farringdon Road se rejoignent dans un tourbillon de gens, de lumières, de voitures, de taxis et d'autobus. Clignant des yeux, je me suis libéré de l'emprise des créatures en titubant dans la soudaine clarté de la rue. Les oiseaux se sont envolés vers le ciel, comme s'ils venaient de découvrir qu'il existait, tandis que les animaux terrestres étaient presque tous repartis vers les poubelles, les égouts, et les espaces étroits entre les bâtiments ou sous les portes, avant que je n'aie pris conscience que mon escorte avait fondu comme neige au soleil.

J'étais seul et désorienté. Trempé et couvert de tache d'encre, je devais ressembler à un clown ou à un guerrier pastel. J'avais des plumes de pigeon collées sur la tête, et des touffes de poil sur mon manteau. Timidement, j'ai enlevé le plus gros et, ce faisant, j'ai senti quelque chose s'agiter dans la poche de mon manteau. J'ai sursauté, à ma grande honte. Plongeant la main à l'intérieur, et alors que j'imaginais déjà le pire (et le pire avait des grandes dents), j'ai trouvé une petite souris blanche. Assise d'un air satisfait dans la paume de ma main, elle était l'unique preuve qu'il me restait (hormis mon état général et mon odeur) du déferlement de vermine qui m'avait probablement évité le sort que me réservait Fringale.

Il n'y avait aucune trace de Dorie, et mon ombre avait repris une apparence normale. J'ai mis un

genou à terre et j'ai posé la souris sur le trottoir. Elle a trottiné avec insouciance vers un arrêt de bus où un autobus de nuit s'arrêtait. Une vision aussi ordinaire et banale me réchauffait le cœur.

LE CHAUFFEUR A dit :

— Vous plaisantez.

— Je paye, non ?

— Vous puez comme un zoo, a-t-il répondu. Et vous êtes recouvert de plumes. Je ne peux pas vous autoriser à monter à bord de ce bus.

Nous nous sommes penchés vers lui afin qu'il puisse voir dans nos yeux, et nous avons dit :

— Nous n'avons pas eu une soirée vraiment facile. Vous ne voudriez pas que ça empire ?

Il nous a laissés passer et, satisfaits de la sécurité qu'offrait le siège à l'arrière de l'impériale, nous nous sommes pelotonnés dans nos vêtements humides et nous nous sommes laissé conduire sans nous soucier de notre destination. Nous n'avons pas dormi.

LE BUS AVAIT son terminus à Streatham, une banlieue anonyme perdue au milieu de nulle part.

J'ai traversé les rues endormies, bien entretenues et monotones, avec leurs grandes maisons alignées et leurs trottoirs larges, jusqu'à ce que je trouve un petit immeuble de bureaux avec une prise d'eau rouge sur un des murs latéraux. Avec un peu de magie, et en frappant très fort, j'ai réussi à l'ouvrir et à faire couler l'eau ; j'ai enlevé mon manteau et ma chemise et je me suis agenouillé sous la force du jet glacé jusqu'à ce que j'aie l'impression que ma peau s'était transformée en pierre.

J'avais toujours l'apparence de quelqu'un qui a été victime d'un accident industriel ; heureusement, mes cheveux étaient déjà foncés, ce qui cachait les traînées de couleur, même si mon visage ressemblait toujours à un tatouage qui avait mal tourné.

Derrière un immense magasin Homebase, j'ai déniché un petit coin de verdure rase avec deux grands platanes. Près d'une maison voisine, j'ai volé une poubelle métallique que j'ai vidée de ses sacs noirs pleins à craquer. Je l'ai remplie avec autant de vieux journaux que je pouvais en transporter, prélevés dans la poubelle de recyclage locale, et j'ai ajouté quelques petites branches tombées sous les arbres. Et j'ai allumé un feu, à côté duquel je me suis blotti jusqu'à ce qu'il soit presque éteint, un peu avant l'aube ; la chaleur a séché mes vêtements et fait fondre un peu de la glace qui s'était insinuée dans mes os. Peut-être avons-nous dormi.

Nous avions laissé tomber San Khay, et nous n'étions pas plus près de tuer l'ombre.

Mais peut-être étions-nous plus près de tuer Bakker, et j'avais le sentiment que ça pourrait bien revenir au même.

Alors que le soleil se levait sur le sud de Londres, mes pensées ont commencé à se tourner vers monsieur Guy Lee.

DEUXIEME PARTIE :
Les Alliés du Kingsway Exchange

Où des alliances sont nouées et des ennemis démasqués, des trains sont pris à des heures tardives, et quelqu'un suggère un usage inhabituel de la peinture.

DANS LA MATINÉE, grâce à une bonne dose de persuasion et une jolie somme d'argent, j'ai réussi à me faire accepter dans un petit hôtel de Merton, un endroit que j'avais toujours considéré comme une légende inventée par les ennemis de Londres, mais qui m'a surpris par son étendue et sa réalité.

J'ai de nouveau pris une douche, et j'ai frotté jusqu'à ce que ma peau soit à vif et qu'il ne reste plus une trace d'encre ou de teinture. Je me suis frictionné le cuir chevelu jusqu'à ce que le shampoing qui m'inondait le visage ne soit plus teinté en bleu.

Quand je me suis enfin senti moins sale, je suis allé renouveler ma garde-robe et j'ai jeté mes vieilles frusques dans une poubelle. Malheureusement, j'ai quand même dû les porter jusqu'à la friperie où la vendeuse, pourtant d'une courtoisie irréprochable, a eu un mouvement de recul à cause de la forte odeur de rats.

J'ai porté mon manteau au pressing, où l'on m'a généreusement proposé de le jeter pour rien, avant d'accepter de tenter un nettoyage-minute pour douze livres cinquante. Quand je l'ai récupéré, la couleur était passée et il y avait toujours des taches au niveau des épaules et des poignets, impossibles à ravoir d'après le gérant de la teinturerie. Mais quand je l'ai remis, le tissu était chaud et sentait le propre ; pour la première fois ce matin, je me suis de nouveau senti un peu humain.

Les quotidiens faisaient leurs gros titres sur le meurtre brutal dont avait été victime San Khay et l'attribuait à la personne qui avait harcelé Amiltech ces dernières semaines. Mais les journaux restaient muets sur les détails de sa mort et ne mentionnaient pas non plus les tatouages qui lui couvraient le corps. J'ignorais s'il fallait y voir une preuve de la prudence de la police ou si la Tour couvrait ses traces. Au risque de paraître arrogants, nous n'avions pas envie de penser à ça en ce moment.

Nous avons décidé de prendre un jour de repos.

Après un bon petit-déjeuner (croissants, chocolat chaud, café, confiture, petits pains et salade de fruits), nous sommes allés au cinéma. C'était notre première fois. Le film racontait l'histoire d'un marchand d'armes, inventeur de génie, qui découvre le véritable sens de la vie, les problèmes cardiaques et une utilisation intéressante et potentiellement mortelle de pièces détachées de missiles dans une grotte. Pas vraiment ma tasse de thé. En revanche, nous avons *adoré,* et nous sommes sortis de la salle deux heures et demie plus tard, titubant, la tête remplie de bruits d'explosions et les yeux douloureux à cause de l'intensité de toute cette lumière, mais avec la ferme intention de revenir le plus souvent possible. Pendant les heures de classe, nous nous sommes introduits dans une cour de récréation déserte et nous avons fait de la balançoire ; nous sommes montés tellement haut que nous avons bien cru que nous allions tomber. Ensuite, nous avons tourné sur le carrousel jusqu'à ce que le monde devienne flou, nous avons glissé au bas du toboggan en nous retenant de pousser un cri d'allégresse. Nous avons laissé le sable du bac filer entre nos doigts. Enfin, nous avons repris notre souffle au sommet d'une cage à poule, avec une vue imprenable sur un grand terrain communal, avec son gazon tondu, ses grands arbres et ses promeneurs accompagnés de leurs chiens, et derrière, au-delà de la voie ferrée, de grandes et vieilles maisons. J'espérais que personne ne m'avait vu.

Nous sommes allés dans une librairie et avons lu des bandes dessinées. Nous étions fascinés par le style, les visages étrangement inhumains et pourtant si déchiffrables, les mondes inventés de toutes pièces, les immeubles qui ne respectaient pas les proportions, les couleurs vives, bien trop vives, les ombres trop profondes. Et pourtant, malgré toutes ces bizarreries, les images étaient familières et provoquaient en nous des sentiments correspondant à ceux des créatures dans ces pages.

Quand on nous a demandé de partir, nous avons pris un train jusqu'au centre-ville. Nous avons trouvé une billetterie et fait la queue. Nous avons acheté une place pour le premier spectacle à

débuter. Il s'agissait d'une comédie musicale, toujours pas ma tasse de thé, mais nous étions décidés à essayer (en fait, nous voulions tout essayer). Comme nous avions une heure à tuer avant le lever de rideau, nous nous sommes promenés dans Chinatown et avons mangé du canard croustillant avec des crêpes en buvant du thé vert et en écoutant les serveurs papoter en cantonais. Nous avons découvert que, sans traduire consciemment, nous comprenions ce qu'ils disaient. Un effet secondaire inattendu de notre résurrection.

Nous avons assisté à la comédie musicale, et même si les paroles étaient ridicules, nous sommes sortis bouillants de l'énergie de cet endroit. Nous n'étions pas tombés sous le charme, mais en présence d'autant d'esprits captivés par ce qu'ils voyaient, nous avions, nous aussi, succombé à l'illusion. Nous étions électrisés par l'intensité de ce bourdonnement dans le sang, et par la lumière qu'il allumait dans les yeux de chaque visage. Brièvement, nous avons oublié que nous portions la chair et la peau d'un simple mortel, que nous souffrions comme un simple mortel, et nous avons de nouveau été des dieux, regardant un monde rempli d'histoires. Cerise sur le gâteau de notre premier vrai jour de vie, nous nous sommes offert une part de *fish and chips* et l'avons dégustée, avec du ketchup, dans le bus nous ramenant à l'hôtel. Pour le moment, nous pouvions passer outre la vengeance, la colère, la souffrance, le désir, la faim, l'envie, la peur et l'espoir ; nous n'entendions que les battements de cœur discrets de la ville, et quand nous marchions, nous marchions à son rythme.

LE LENDEMAIN, JE me suis remis au travail. J'ai quitté mon petit hôtel de Merton et suis allé fouiller dans les bennes à ordures du supermarché le plus proche, à la recherche d'une grande feuille de carton. J'en ai profité pour acheter un pull bleu miteux, une paire de mitaines noires, un bonnet en laine, de la soupe dans un gobelet en polystyrène et une petite boîte de craies de couleurs pour enfants. Pensant avoir tout ce qu'il me fallait, j'ai pris le bus en direction du nord.

Mon dilemme était simple. J'ignorais où se trouvait Bakker. Et même si je l'avais su, cela ne m'aurait pas beaucoup avancé puisque, à en croire les dossiers de Sinclair, Amiltech n'était que l'une des nombreuses entreprises que la Tour employait pour le protéger. Et alors que je me sentais parfaitement capable de m'attaquer aux sous-fifres de cette institution, ç'aurait été pure arrogance de ma part de croire que je pouvais faire plus d'une chose à la fois. San Khay était mort avant d'avoir eu le temps de m'apprendre ce que j'avais besoin de savoir sur la Tour et Bakker ; autrement dit, j'allais devoir adresser mes questions à quelqu'un d'autre. J'avais fait d'Amiltech ma cible initiale parce qu'il m'avait semblé que, s'agissant d'une entreprise très en vue, je courais moins le risque de représailles que de la part d'autres organisations affiliées à la Tour. Maintenant, j'étais bien obligé de m'intéresser à une source d'informations différente, et bien plus dangereuse : Guy Lee. Le maître d'un réseau clandestin où étaient représentées toutes les compétences, du comptable au fanatique adorateur de Dame Néon et des autres esprits de la ville. San Khay avait péché par orgueil en croyant pouvoir nous affronter seul. Maintenant que San était mort, il était peu probable que Guy Lee fasse la même erreur. Il serait sur ses gardes, je devais donc changer de tactique. J'allais avoir besoin d'aide.

J'avais une vague idée de mon point de départ.

Pour mon travail du jour, j'avais choisi un endroit près de la station de Paddington. Plusieurs mondes se croisaient ici : la communauté arabe d'Edgware Road était au contact des vastes demeures blanches et des appartements chics des plus riches, eux-mêmes entourés par les HLM et les meublés d'étudiants avec vue sur les voies entrant et sortant de la station elle-même dans une tranchée profonde, comme secrètement honteuses d'occuper autant de place et espérant que personne ne les remarquerait.

COMME TOUTES LES stations terminus, Paddington attirait une population errante de touristes,

de voyageurs, de squatteurs, de prostituées, de racketteurs, de dealers et de mendiants. C'étaient ces derniers qui m'intéressaient, parce que, après les pigeons et les rats, les mendiants sont ceux qui voient le plus de choses.

ET C'EST AINSI qu'en cette matinée plutôt fraîche (l'hiver commençait à vouloir s'imposer, mais l'automne n'avait pas dit son dernier mot et protestait encore, timidement), j'ai installé ma feuille de carton devant la porte de service d'un restaurant, près de l'hôpital St Mary, la dépliant pour me protéger du froid redoutable du trottoir. J'ai enfilé mon bonnet et mes mitaines, j'ai serré mon manteau autour de mon menton et j'ai tapoté mes poches à la recherche des craies de couleurs. Si vous n'êtes pas correctement habillé et que vous restez assis ainsi sur le trottoir pendant des heures, vous risquez de sentir le froid s'insinuer dans vos os et s'enrouler autour de votre colonne vertébrale avec la force du lierre enraciné. Je savais ça d'expérience : mendier pendant une journée était une des choses que Robert James Bakker m'avait demandé de faire ; et à l'époque, j'avais obéi sans poser de question ; et à l'époque, il avait eu raison.

J'avais rincé le gobelet en polystyrène ayant contenu ma soupe dans une petite fontaine devant la station de Paddington. Je l'ai posé devant moi. Sur le trottoir, j'ai soigneusement écrit, en majuscules, J'AI FAIM AIDEZ-MOI, et avec les craies de couleurs, j'ai commencé à dessiner. J'ai pris mon temps, ignorant les pas des passants comme ils m'ignoraient, me servant de la forme rectangulaire d'un pavé en particulier comme d'un cadre, et n'oubliant pas le moindre détail de ce que je dessinais : pas seulement dans le visage et les vêtements, mais aussi dans l'arrière-plan passant progressivement du rouge au bleu, étalant les couleurs fortes là où elles se rencontraient en une ligne ondulante de violet. J'ai dessiné un visage de profil avec une barbe jaune incurvée, comme une sorte de corne renversée, un nez triangulaire pointu, un œil bleu perçant, et un sourire, un sourire franchement suffisant. J'ai colorié les petits diamants noirs sur le col bleu de la silhouette, et j'ai hachuré ses épaules en rouge afin de suggérer le luxe de ses vêtements. Enfin, je lui ai donné une couronne, avec des pointes. Mon dessin ressemblait au roi d'un jeu de cartes, tout en angles bizarres, en formes et en couleurs déroutantes. Je ne sais pas combien d'heures ça m'a pris, mais quand j'ai eu terminé, j'avais 57 pence dans mon verre en thermoplastique, et des crampes dans les bras pour m'être trop longtemps appuyé sur les coudes.

Avec mon gobelet à côté de moi, je me suis pelotonné sur le pas de la porte, derrière mon dessin à la craie et mon message sur le sol, et j'ai attendu.

IL Y A plusieurs types de mendiants à Londres. Vous avez le solitaire agressif, généralement pourvu d'une barbe épaisse et d'un gros duffle-coat, qui accoste les inconnus en leur lançant, «T'as pas un peu de monnaie ? C'est pour manger », et obtient parfois des résultats. Peut-être cette approche est-elle plus honnête ; mais pour le passant ordinaire, la franchise de ces appels à la charité peut se révéler aussi effrayante que directe, et trop souvent, une réponse négative lui vaut de se faire copieusement insulter, ce qui ne fait que confirmer son opinion du sans-abri comme un individu inquiétant et dangereux.

Dans cette classe de clochards, il existe une sous-catégorie qui inspire peut-être le plus de crainte, je veux parler de l'inconnu qui vous aborde et vous demande de l'argent, tandis que, derrière lui (ou elle), sont tapis deux de ses amis. Il ne s'agit plus de mendicité proprement dite : il n'est pas fait appel à la charité ou à la compréhension. Non, je vois plutôt ça comme une agression psychologique.

La majorité des mendiants sont les solitaires, assis en silence, recroquevillés près d'un DAB, dans l'entrée d'un magasin, devant une bijouterie de luxe avant que la direction n'appelle la police pour les faire dégager, près des gares, ou devant un snack dans l'espoir qu'ils se feront suffisamment

d'argent pour se payer un sandwich ou une tasse de café ; ils espèrent que les badauds voudront bien croire l'écriteau en carton avec les mots «je ne me drogue pas, j'ai faim, je suis pauvre, aidez-moi, s'il vous plaît », ou qu'à l'heure de la fermeture, le personnel du snack leur donnera un sachet de quelque chose à la limite de sa date de péremption, ou qu'il les laissera utiliser les toilettes. Les passants ne se contentent pas de ne pas voir ces gens, ils font tout leur possible pour les ignorer, et ensuite pour oublier qu'ils les ont ignorés ; ainsi, ils essayent de chasser de leur mémoire le souvenir honteux de la fille aux bottes fatiguées serrant son chien contre elle, du vieil homme à la barbe emmêlée à qui ils n'ont même pas souri, ne voulant pas admettre qu'ils n'ont même pas su manifester de la pitié. Si vous leur demandez pourquoi ils n'ont pas donné, ils ont une réponse toute prête : « Ils auraient acheté de la drogue ». Ou alors, si vous avez affaire à un véritable enfoiré : « C'est de leur faute s'ils sont dans cette situation. Pourquoi je devrais gaspiller mon fric pour quelqu'un qui est irrécupérable ? »

Et ainsi, d'un seul coup, toute une population (jeunes ou vieux, noirs ou blancs, créatures apeurées, effrontées, sombres, souffrant du froid, de maladies, affamées, assoiffées, sales, toxicomanes) est classée comme autodestructrice. Et chaque visage ignoré, chaque ombre effacée de la mémoire, se voit justifié par un seul mot : *raté.*

Peut-être qu'ils valent la peine d'être sauvés, comme tout un chacun, soupirent les compatissants.

Mais peut-être, chuchote la voix du cynisme, rôdant juste en dessous, peut-être que les mendiants ne peuvent pas, ou pire, ne *veulent pas* être sauvés.

Il n'y a qu'un pas de la pitié à la compassion, mais la dernière sera toujours mieux accueillie que la première.

À l'époque, je n'ai pas compris pourquoi Robert James Bakker voulait me faire perdre une journée de mon apprentissage à mendier. En fin de journée, j'avais parfaitement compris.

J'ai observé les visages des quelques personnes qui me lançaient un regard et passaient rapidement leur chemin. Un mendiant a un devoir d'humilité ; il doit garder les yeux baissés afin de ne pas effrayer ceux qui pourraient l'être aisément. Alors que défilaient devant moi tous ces gens avec leurs chaussures cirées et leurs habits confortables, leurs grands sacs et leurs gros manteaux, plus concernés par les centaines de livres qu'allait engloutir leur prêt immobilier ce mois-ci que par les quelques pence qu'il me fallait réunir pour me payer une tasse de thé, mes émotions ont lentement évolué ; j'ai cessé de m'apitoyer sur mon sort et j'ai commencé à ressentir une profonde colère à l'égard de ces visages qui, quatre cents mètres à l'avance, se préparaient à ne pas croiser mon regard.

Sans l'intervention d'une femme avec un collier pour chien autour du cou, nous aurions probablement saisi la cheville du passant suivant pour le faire trébucher la tête la première. Elle s'est accroupie en face de moi, a regardé mon dessin à la craie et m'a dit avec gentillesse :

— Je ne vous ai jamais vu dans le quartier.

Elle m'a donné deux livres cinquante et m'a demandé si j'avais trouvé Dieu. Je lui ai répondu que non, mais elle m'a tout de même remis un prospectus m'informant que *La Foi est une force,* et m'a indiqué l'adresse d'une soupe populaire ouverte le mardi soir. Le prospectus nous a fascinés : pourquoi la Foi était-elle une force, et la foi en quoi ? Cela avait-il de l'importance ? Le concept en lui-même nous paraissait extrêmement curieux, mais nous avons plié le papier et l'avons rangé dans la poche de notre manteau, afin de réfléchir longuement à ses implications à un autre moment.

Après le passage de cette dame, la colère a diminué, remplacée par une gratitude engourdie chaque fois qu'une pièce, même de cinq pence, atterrissait dans mon gobelet. Je n'étais plus animé par un désir brûlant de haine à l'égard de la majorité qui m'ignorait ; je préférais trouver un réconfort

nécessaire en me montrant reconnaissant vis-à-vis de la minorité qui faisait preuve de bonté.

LA JOURNÉE ÉTAIT placée sous le signe de l'ennui.

Un ennui absolu, avec pour seules distractions un froid mordant et des picotements dans les doigts de pied.

L'autoapitoiement, ça va bien un moment. Très rapidement, le corps et ses exigences (l'inconfort, les douleurs, la soif, la faim) se rappellent à votre bon souvenir, et le prétexte d'aspirer à un état de conscience spirituelle supérieure en restant assis toute une journée succombe tout aussi rapidement à l'envie irrésistible d'avoir un oreiller sur lequel s'asseoir.

Les cinq premières minutes m'ont semblé en durer quinze.

La première heure m'en a paru trois.

Des heures d'un ennui horrible mais inévitable, sans un regard, ignoré de tous.

AU COUCHER DU soleil, j'avais treize livres et quarante-huit pence en petite monnaie. J'ai abandonné mon poste pendant quelques minutes, le temps de m'acheter un petit pain, un sachet de dinde en tranches aussi fines que du papier à cigarette, une pomme et un grand café chaud ; à mon retour, une botte indélicate avait laissé des traces sur mon dessin. J'ai réussi à retenir le sort que j'avais sur le bout de la langue avant qu'il ne punisse le coupable pour sa désinvolture. Quand j'ai eu fini de réparer les dégâts, les réverbères s'allumaient en vacillant et il commençait à faire plus froid. Nous nous sommes sentis vulnérables sur notre bout de carton, alors que l'obscurité s'installait dans la rue, autour des éclaboussures de néon. Sans quatre murs pour nous protéger, comment savoir si les prochains bruits de pas que nous allions entendre n'annonçaient pas un voleur qui en avait après le contenu durement gagné de notre gobelet, un vandale venu saccager notre dessin, ou un monstre assoiffé de sang ?

Nous n'avions aucune intention de dormir, et mes os me faisaient trop souffrir pour que mon instinct me permette de sombrer dans le sommeil. Le plus petit de mes mouvements me rappelait que je n'avais de confort à attendre d'aucune position. Chaque surface n'était pas seulement dure comme du béton, je soupçonnais le béton en question d'avoir bénéficié des plus récentes avancées technologiques dans le seul but d'être *particulièrement* dur et de me donner l'impression qu'à tout moment, l'espace devant cette porte de service allait se refermer sur moi pour m'écraser.

Les rues sont devenues plus calmes et mes mains plus froides. Un homme est sorti en chancelant du pub d'en face, au coin de la rue, il m'a vu et m'a lancé, « Salut, mon pote ! », puis il a vomi dans le caniveau. D'une façon amicale. Il a souri quand il a eu terminé et s'est retourné vers les fenêtres closes donnant sur la rue et a déclaré qu'il se sentait beaucoup mieux.

Un enfant qu'on traînait au lit m'a regardé avec curiosité en passant devant moi, puis il m'a fait un signe de la main. Nous lui avons répondu de la même façon, sans trop savoir comment nous comporter en présence de petites créatures comme celles-là. Un taxi noir s'est arrêté et a déversé un commando de femmes d'affaires, vêtues de tailleurs tellement serrés qu'on voyait les coutures se déformer sous la pression, puis il est reparti tandis qu'elles s'éloignaient dans la rue en ricanant.

J'ai laissé mon esprit vagabonder. Nous avons écouté les cerveaux des mouettes alors qu'elles filaient vers la Tamise, attirées par l'odeur des ordures et du sel ; nous nous sommes brièvement tenus en équilibre sur un mur entre deux petits jardins avec des plantes vertes dans des pots en terre cuite, dans l'esprit d'un chat errant à qui il ne restait plus qu'un œil jaune, mais perçant ; et nous avons emprunté les sens d'un renard qui s'ennuyait ferme en surveillant les poubelles derrière le fast-food halal. Mais ce sont nos propres oreilles qui nous ont informés de l'approche de pas réguliers et tranquilles.

J'ai entrouvert les yeux, tendant l'oreille à l'affût du son de quelqu'un qui venait vers moi. Quand

j'ai de nouveau entendu les pas, ils faisaient des petits bruits secs, comme des semelles cloutées, et leur rythme avait quelque chose d'inéluctable, le promeneur n'était pas pressé, mais rien ne pourrait l'empêcher d'arriver là où il voulait aller. Une bonne foulée, en tout cas.

Le propriétaire des pas s'est arrêté devant mon dessin à la craie du roi stylisé avec sa couronne, se balançant d'avant en arrière sur la pointe de pieds piètrement chaussés d'une paire de mocassins jadis confortables, mais qui ne tenaient plus que grâce à de nombreux rafistolages. J'ai senti mes orteils se recroqueviller en les voyant. L'homme aux mocassins a dit d'une voix nasillarde :

— Ça pourrait être pire. (J'ai haussé les sourcils et j'ai attendu une explication.) Il ne pleut pas. T'as besoin de quelque chose ?

Je l'ai regardé de la tête aux pieds. Il portait un pantalon en velours côtelé mal rapiécé, une épaisse doudoune dont le rembourrage sortait par une déchirure maladroitement raccommodée sur le côté, une chemise qui sentait la sueur et le vieux hamburger, le tout complété par une paire de gants tricotés, une longue écharpe bleue et un gros bonnet en laine avec les mots *Arsenal FC* écrits en rouge et blanc sur le devant. Il avait un visage long et anguleux, qui ne s'étendait pas simplement du haut de la tête jusqu'au menton, mais partait aussi dans d'autres directions ; ainsi, sa mâchoire grisonnante saillait presque aussi loin que le bout de son nez, et il avait les oreilles décollées, c'était visible même sous son bonnet, comme s'il avait la moitié d'un citron de chaque côté de la tête. Il s'est gratté le menton avec des ongles bruns, longs et sales, qui avaient le grain du bois ancien, et m'a étudié à travers une paire d'yeux gris où se lisait l'intelligence.

J'ai découvert qu'après une journée de silence, j'avais du mal à trouver mes mots.

— Tu débutes ?

— En quelque sorte, ai-je réussi à bredouiller.

— Tu n'es pas l'un des nôtres, alors ?

— Non. Pas vraiment.

— Mais tu sais certaines choses, j'imagine.

— Des choses ? Oui, c'est ça.

— Et je suppose aussi, a-t-il poursuivi en levant les yeux au ciel de manière mélodramatique, que tu as une *mission*. (Il a craché le mot entre ses dents de devant.) Tout le monde se sent investi d'une putain de mission de nos jours, ce serait trop facile de se contenter de donner de l'argent dans la rue sans arrière-pensée ; non, maintenant on est tous animés par un putain *d'esprit communautaire,* on doit être *socialement responsables*. Enfin, bref. T'es resté assis toute la journée, t'as fait le foutu crobard, alors qu'est-ce que tu veux, *sorcier* ?

Il n'aimait pas le mot « sorcier ».

Pas de problème. Je commençais à comprendre pourquoi ma profession n'était pas très populaire.

Je me suis relevé, une articulation ankylosée après l'autre et en frottant mes bras engourdis.

— Eh bien, idéalement, j'aimerais détruire la Tour pour tout le mal qu'elle a fait, pour son comportement égoïste à l'égard de la communauté des magiciens de cette ville, entre autres ; je veux que les ombres qu'elle a créées se consument au point que même les murs les oublient. Mais pour le moment, je me contenterai d'une tasse de thé, d'une chaise confortable et d'une audience avec le Roi des Mendiants.

IL M'A CONDUIT dans un dépôt de ferraille sous la Westway, une voie rapide permettant d'effectuer le trajet entre Paddington et Shepherd's Bush en cinq minutes, qui surplombe et longe la voie ferrée. Il faisait gris sous l'autoroute et ça sentait mauvais. Dans l'ombre étaient réunies certaines de ses ouailles : des hommes aux vestes déchirées, rassemblés autour de feux brûlant dans de vieilles boîtes en métal, des femmes à la peau pâle, avec des veines saillantes sur le dos des

mains, mangeant des frites et partageant une unique cigarette, je trouvais ça déprimant.

Il vivait dans une camionnette abandonnée des services de maintenance des transports londoniens, dont les murs étaient isolés par une variété impressionnante de couvertures miteuses. À une extrémité, elle s'enorgueillissait d'un coffre-fort en métal, dans lequel il a déposé, tiré de ses poches, deux boîtes d'allumettes d'un hôtel chic qu'il avait probablement chapardées sur une desserte avant de se faire jeter dehors, un ouvre-boîtes rouillé, et de la petite monnaie pour un montant total de vingt-sept livres environ. Il a dit, sans vraiment faire attention à moi :

— J'accepte les dons.

Je lui ai donné ma recette de la journée. Il y a toujours des règles, un prix à payer. Une journée à rester assis dans le froid ; une offrande d'un peu de monnaie. Des règles tellement évidentes, qu'elles n'ont pas besoin d'être écrites. Rien de ce qui concerne le Roi des Mendiants n'est *jamais* écrit.

Il a grogné.

— J'ai déjà vu pire, a-t-il dit.

Puis il a allumé un poêle à mazout, a posé une boîte de soupe à la tomate dessus et, alors qu'elle commençait à bouillonner, il s'est assis en tailleur sur une pile de plaids épais et de vieux pantalons tachés, s'est gratté le menton et a repris :

— Bien... Si tu veux faire un brin de causette avec le vieux grippe-sou, je suppose que ça signifie que tu as des sujets d'inquiétude. C'est bien comme ça qu'on dit, maintenant ? On n'a plus le droit d'utiliser le mot *problème,* de nos jours.

— » Sujets d'inquiétude » fera l'affaire. Je pense même que le roi et moi pourrions en avoir certains en commun.

— Par exemple ?

— La Tour.

— Merde, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ils nous fichent la paix, ou presque.

— Tu peux définir « presque » ?

— Le Roi ne peut pas protéger tout le monde, a-t-il répondu, me foudroyant du regard.

— D'après mes informations, la Tour enlève des mendiants en pleine rue. San Khay m'a offert d'éprouver les sensations d'un toxicomane à l'agonie comme si j'y étais. Je ne conçois pas de meilleur moyen pour obtenir ça sans faire de vagues que de la part d'un mendiant qui meurt seul, dans le noir.

— Il nous est arrivé d'avoir... des différends.

— J'ai vu un entrepôt, ai-je répondu prudemment. Géré et entretenu par Amiltech, probablement pour le compte de Guy Lee. Au sous-sol, j'ai découvert le cadavre d'un mendiant. On lui avait fait des choses. L'intérêt de Guy Lee pour la nécromancie n'est un secret pour personne. Il a besoin d'outils. Vous allez attendre que Guy Lee attrape malencontreusement une maladie en trifouillant dans les entrailles d'un corps mal lavé avant de dire « Stop » ?

— Tu as vu ce que deviennent les ennemis de la Tour ? a-t-il demandé, raclant avec désinvolture la saleté sous l'ongle de son pouce.

— Oui.

— Et tu cherches quand même la bagarre ? Hé ben merde.

— Je pense que le Roi des Mendiants comprendrait.

— Pourquoi ?

Il ne me regardait pas, cet homme à la barbe impressionnante. Il donnait l'impression de s'en fiche, d'être au-dessus de tout ça, et semblait fasciné par l'étude de la crasse sous ses ongles. Peut-être ne jouait-il pas la comédie. Peut-être que ces choses lui paraissaient aussi insignifiantes que la

poussière des rues.

J'ai changé de position, gêné, j'ai passé ma langue sur mes lèvres.

— Parce que, comme pour la Clocharde et le Passeur, c'est plus qu'un simple titre, pas vrai ? (Je l'ai regardé fixement, le mettant au défi de me contredire.) Bien sûr, il y a eu de nombreux rois des mendiants, beaucoup de corps sans vie abandonnés dans des tombes sans nom ou jetés dans le fleuve. Mais le Roi des Mendiants, le *vrai* Roi des Mendiants, celui qui n'accepte de se montrer qu'après qu'on ait dessiné sa couronne sur le trottoir et sacrifié la recette d'une journée à son trône, celui-là continue à vivre, génération après génération. Le Roi des Mendiants est là, avec le toxico qui crève tout seul dans son vomi après son dernier shoot, et il tient sa main exsangue jusqu'à son dernier souffle. Le Roi des Mendiants est l'ombre, de l'autre côté de la rue, qui sourit en levant la tête vers la fenêtre du refuge où la jeune sans-abri vient de se voir attribuer une chambre ; il lui dit que tout va bien, qu'elle n'a pas à avoir peur de ces murs qui l'entourent. Le Roi des Mendiants... le vrai Roi des Mendiants... est celui à qui on adresse ses prières quand sa veste est trop légère et que les pavés sont trop durs, et quand on vient de perdre chaque penny qu'on possède à cause de la malveillance de gens qui ne comprennent pas. C'est plus que de la chair et du sang, pas vrai ?

— Tu es bien placé pour le savoir, a-t-il répondu posément. J'ai su, quand tu es passé par les lignes téléphoniques.

Ça nous a fait l'effet d'une douche froide, et j'ai eu l'impression que ma mâchoire était bloquée.

Il nous a souri.

— Ça ne te va vraiment pas, les yeux bleu vif, a-t-il chuchoté.

— Nous sommes... nous... comme... nous sommes...

— Tu as perdu ta langue ?

— Vous acceptez de m'aider ? ai-je bégayé.

— Juste toi ? Le simple mortel qui porte la chair d'un homme mort ? Ou est-ce que tu veux quelque chose de plus ? T'es-tu seulement demandé ce que veulent les anges ?

— Nous sommes... nous... nous voulons nous venger.

Il a ri.

— Fais la queue, comme tout le monde. C'est une habitude qu'on prend vite, dans la rue. Faut rester poli. Respecter les règles. Ne pas causer d'ennuis, parce qu'à la seconde où tu commences (il a claqué des doigts), plus personne n'essayera de te sauver. (Puis :) Alors, comment tu comptes t'y prendre ?

— Je dois trouver les Blancs.

— Pourquoi ?

— Bakker est au cœur de la Tour, mais il est protégé. Guy Lee, Harris Simmons, Dana Mikeda...

— San Khay ?

C'était une accusation autant qu'une question.

— Je ne l'ai pas tué.

— Moi, je ne me serais pas gêné.

— Je n'y suis pour rien.

— Il en a bavé, d'après ce qu'on m'a dit ; faut être un peu cinglé pour faire ça et franchement, je...

— Nous ne l'avons pas tué !

Il a souri, son expression indiquant qu'il était plus intrigué qu'amusé.

— D'accord. Au moins, on sait qu'une partie de toi est honnête. Mais la question est : laquelle ?

— Guy Lee est à la tête d'une armée de criminels, avons-nous dit. Ses créatures s'attaquent aux

ignorants, aux innocents ; il mate les clans d'une main de fer, ses ennemis...

— Tous les ennemis de la Tour disparaissent, petit sorcier ! m'a-t-il interrompu sèchement. Je ne t'apprends rien, je crois ? Mais peut-être que c'est une bonne chose, après tout, que quelqu'un exerce une sorte d'autorité sur tout ce petit monde ? Que des citoyens soucieux du bien de tous s'assurent que certains secrets ne tombent pas entre les mains des masses populaires trop connes pour comprendre ?

— Bakker n'agit que pour ses propres fins, pas pour le bien de tous.

— Et quel est son but ?

— J'en ai une assez bonne idée, ai-je marmonné.

— Vraiment ? (Il s'est penché avec impatience.) Je suis tout ouïe.

Nous l'avons regardé droit dans les yeux.

— Il veut devenir comme vous, votre majesté. Il veut être une idée. Il veut survivre à sa propre chair.

Il s'est écarté, son visage s'est assombri.

— Impossible. C'est n'importe quoi.

— Vous savez bien que non. Il n'y a pas toujours eu un Roi des Mendiants ou une Clocharde. Il a fallu leur donner naissance, ces choses-là ont besoin d'un réceptacle, d'un début, et finalement, d'une conclusion. Il sera comme vous.

— Tu en es certain ?

— J'en suis certain.

— Ce n'est pas à toi que je parle, petit sorcier. (Sa voix s'est faite plus insistante, plus véhémente.) Non, c'est à vous que je pose la question : vous êtes sûrs de ça ?

Nous avons eu un mouvement de recul, surpris par l'intensité de son regard, et nous avons balbutié :

— Nous ne sommes pas... ce monde est encore étrange...

— Putain, t'es qu'un môme, pas vrai ?

Il a ri.

— Non.

— Bien sûr, si tu le dis. (Il a machinalement agité un poing sale en l'air.) Tu as vécu suffisamment longtemps pour mourir. Mais eux, les autres avec les yeux bleu vif : des gosses, putain ! Ils n'ont jamais rien vu ! Jamais rien ressenti ! Bon Dieu, et vous venez me demander mon aide ?

— Oui, avons-nous répondu.

Il s'est lentement penché en arrière, une expression de mécontentement sur le visage. Enfin, il a dit :

— En acceptant de t'aider, je fais courir un grand danger à tous les miens. J'ai une responsabilité.

— La Tour est dangereuse, ai-je répété.

— Et tu es capable de la faire tomber ?

— Oui.

— Pourquoi ? Parce que l'ombre de Bakker t'a tranché la gorge et qu'en mourant, tu as réussi à pénétrer dans un rêve bleuté dont l'entrée lui a été refusée jusqu'à présent ?

J'ai senti se réveiller une dizaine de vieilles douleurs ; elles remontaient à plusieurs semaines pour moi, à une vie antérieure aux yeux du monde. La brûlure sur ma peau. Le goût du sang dans ma bouche. J'avais cru qu'avec une bonne part de *fish and chips,* de thé bien chaud et de bacon croustillant, avec assez de nouveaux souvenirs pour effacer les anciens, tout ça disparaîtrait. Mais je m'étais trompé, le piquant du fer était toujours là, sur mes lèvres.

J'avais toujours besoin d'aide.

Alors, j'ai mis un genou à terre devant lui, et j'ai incliné la tête en signe de respect pour le Roi des Mendiants.

— Si vous m'aidez, ai-je dit, nous nous sentirons honorés, avons-nous continué. Et nous nous engageons à mettre fin aux agissements de l'ombre.

Il a brusquement levé la tête, attentif, une lueur intéressée dans le regard.

— L'ombre ? s'est-il hâté de demander.

— Elle naît du néant. Elle a les dents jaunes, la peau morte, les yeux larmoyants, ai-je répondu, essayant de ne pas voir trop clairement son image dans ma tête. Vous avez dû en entendre parler. Elle dit, « Donne-moi la vie ». Soyez notre allié contre la Tour.

Il a réfléchi à ma proposition, puis il a posé la main sur mon épaule, et j'ai perçu la chaleur de sa peau à travers mes vêtements.

— Il y a peut-être un fait que tu n'as pas pris en considération, petit sorcier. Si Bakker pense pouvoir vaincre la mort, n'as-tu pas envisagé qu'après ta résurrection, ton sang bleu pourrait justement être ce qui l'aidera à y parvenir ?

Nous avons lentement relevé la tête, d'un air hésitant, et il nous a gratifiés d'un soupir presque paternel. Il nous a tapotés sur la tête, comme s'il avait affaire à un enfant faisant d'innocentes remarques qui, pour un public plus averti, recélaient des significations cachées.

— Je te dis ça, au cas où tu te demanderais qui t'a fait revenir d'entre les morts.

Nous avons fait mine de vouloir parler, mais il nous a coupés abruptement :

— Bon, on ne va pas y passer la journée, fiche le camp maintenant !

Un moment a passé, notre esprit toujours occupé à tourner et retourner cette question à la fois intéressante et effrayante. *Qui nous a fait revenir ?* Je me suis relevé avec hésitation, pour occuper l'espace laissé par mon propre silence, et j'ai dit :

— Vous allez...

— Peut-être. Je vais y réfléchir.

— Mais si...

— Tu vas t'adresser aux Blancs, c'est ça ?

— Oui.

— Ils t'aideront.

— Je ne sais pas où les trouver.

— Merde, alors ! (Il a ri.) Il te suffit de suivre ce qu'il y a d'écrit sur les murs !

NOUS AVONS PRIS congé du Roi des Mendiants et l'avons laissé au milieu de sa cour de haillons et de puces.

Pendant que mon esprit était occupé ailleurs, nous avons pris les commandes, négociant notre itinéraire entre les pots de fleurs, les réverbères, les plaques de rues ; c'était merveilleux ; nous pensions bien connaître ces rues, mais nous découvrions sans cesse de nouveaux trésors. J'ai songé à Elizabeth Bakker, clouée dans sa maison de santé avec les pigeons pour seule compagnie ; au Roi des Mendiants, à la Clocharde et à ma grand-mère, qui aimait les chansons que lui chantaient les rats, la nuit, à travers le trou dans le sol, dans le coin de sa chambre, et qui ne manquait jamais de nourrir les écureuils. En pensant à tout ça, je me suis senti fatigué : je n'étais même plus en colère ; ne restait qu'un simple constat : certaines choses devaient être faites, tout simplement, et mes désirs n'entraient même pas en ligne de compte.

Mais avant d'entreprendre quoi que ce soit, il y avait un endroit où nous devions aller en premier.

J'allais avoir besoin de toutes les bonnes volontés pour m'aider, alors ce n'était plus le moment

de faire le difficile.

LES PASSAGES SOUTERRAINS, aux ronds-points ou sous les rues les plus fréquentées, sont, en général, des endroits effrayants. Et cela ne s'explique pas uniquement par la présence de panneaux précisant de manière accueillante et en grandes lettres bleues que la police patrouille régulièrement en ces lieux ; ou par les étranges stalactites translucides qui tombent du plafond tels des glaçons de sel chaud ; ni même par l'occasionnel îlot d'humus verdâtre susceptible de faire trébucher le passant imprudent. Non, c'est la nature cloîtrée, cachée du reste du monde, qui affole tous les radars de l'instinct humain, à l'idée d'une destruction imminente, et de la certitude absolue de ne pas pouvoir y échapper.

Je suis arrivé vers 2 heures du matin dans le labyrinthe de tunnels qui s'étend sous les ronds-points, les rues à sens unique et les carrefours giratoires à la limite d'Aldgate, là où la City redevient la cité, et où les panneaux pointent aussi bien vers le Nord, que vers Bow ou Whitechapel. À Londres, les endroits situés hors de ses limites sont toujours appelés le Nord ou l'Ouest, trop grands, trop vagues et pas assez «Londres » pour mériter des descriptions plus détaillées.

Je me suis recroquevillé près de la sortie qu'on m'avait indiquée, serrant mon manteau contre moi pour avoir chaud, et j'ai laissé le vrombissement de la circulation sporadique (les camions de livraison remplis des marchandises des courses du lendemain : soutiens-gorge, chaussettes, chaussures et une dizaine de variétés différentes de pommes) remonter au bout de mes doigts.

J'étais à moitié endormi quand le motard s'est assis à côté de moi avec un « han » sonore, tendant les jambes en travers de l'étroit couloir en béton et déposant un grand sac de sport noir à côté de lui.

— Vous avez une mine de déterré, a-t-il dit. Vous n'êtes pas du matin ?

— Je ne vous ai pas entendu arriver, ai-je observé.

— Et ça vous étonne ?

— Pas totalement. Vous n'avez pas eu à souffrir de représailles majeures depuis qu'on s'est vus pour la dernière fois ?

Il a répondu par un grognement, presque un rire.

— Je me déplace trop vite pour qu'un de ces tarés me mette la main dessus. Ça vous étonne vraiment, hein ? a-t-il répété.

— Pas du tout, avons-nous soupiré.

— Vous n'avez pas chômé, j'ai entendu dire.

— Ah bon ?

— San Khay.

— Je ne l'ai pas tué, et j'aimerais qu'on arrête de me bassiner avec ça.

— Ce n'était pas vous ?

— Non.

— Nom de Dieu. Mais c'est vrai que je ne vous imaginais pas trop arracher le cœur et boire le sang de vos victimes.

— Je suis touché. Vous êtes partant pour me filer un coup de main ?

— C'est précisément pour ça que je suis en train de vous parler dans ce trou à rats, a-t-il répondu avec un haussement d'épaules. Vous pensez à quoi ?

— Je veux m'attaquer à Guy Lee. Ça vous dit ?

— Pourquoi Lee ?

— Il se peut qu'il ait des informations sur Bakker. Et même si ce n'est pas le cas, il est à la tête d'une petite armée. Avant de partir à l'assaut du sommet de la Tour, je préférerais qu'on en soit débarrassés.

— Et vous avez besoin de moi ? Vous vous êtes pourtant très bien débrouillé tout seul avec Amiltech. Vous êtes tranquillement parti régler vos comptes, sans dire un mot à personne. On se serait dit dans un putain de film de Clint Eastwood.

— C'est différent cette fois, ai-je répondu, songeant à l'ombre surgissant des ténèbres de Paternoster Square. Ils m'attendent. Guy Lee ne fera pas la même erreur que San.

— Vous avez un plan ? a-t-il demandé avec circonspection. Je ne peux pas m'engager pour les autres, vous savez.

— C'est encore à l'état d'ébauche, mais je pensais faire appel aux Blancs, aux mendiants, aux motards, aux peintres, aux vagabonds, aux...

— La lie de cette foutue société, alors ?

— Guy Lee n'est pas réputé être très sélectif non plus dans son recrutement.

— Vous pensez vraiment pouvoir le battre ?

— Oui.

— Lee n'est pas San Khay. Il ne permettra pas qu'on se paie sa tête en toute impunité. S'il apprend que vous en avez après lui, il ne restera pas assis bien sagement à vous attendre pendant que vous foutez le feu à son bureau et jetez des sorts sur son personnel.

— Oui, avons-nous dit. C'était ce que nous pensions.

— Putain, vous avez vraiment une dent contre ce type.

— Une mâchoire pleine, si vous voulez savoir.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous allez réussir à faire bosser tout ce petit monde ensemble ? Merde, je comprends mieux pourquoi les sorciers ne vivent pas vieux. Vous êtes foutrement arrogant, vous savez ? Vous ne doutez de rien, pas vrai ?

— Je pense qu'ils voudront être de la partie.

— Pourquoi ?

— Parce que la Tour prendra probablement cette décision à leur place.

— Enfoiré ; vous aimez parler par énigmes, hein ? a-t-il demandé avec un large sourire. Comme vous voudrez.

— J'ai appris quelques leçons, et ça n'a pas toujours été une partie de plaisir.

— Bakker vous a donné des cours particuliers ? a-t-il lancé, avec un peu trop de désinvolture. Oh, oui, moi aussi je peux me renseigner, vous savez ?

J'ai joint les mains du bout des doigts, j'ai respiré à fond l'air à forte odeur de pisse du passage souterrain et j'ai plissé les yeux.

— On vous appelle Blackjack, Dieu sait pourquoi ; vous êtes membre du clan des motards, un groupe d'hommes et de femmes qui vivent de la vitesse, se délectent de leur liberté ; et quand ils voyagent, la route est plus courte pour eux qu'elle ne l'est pour n'importe qui d'autre. Votre chef, même si ce concept semble n'avoir que peu de place dans votre culture, a été assassiné, et votre clan a fait l'objet d'une attaque. Vous aimez être imprévisibles, arriver inopinément partout et nulle part, jouer les durs pour le seul plaisir de voir l'expression des gens sur leurs visages, vous pensez qu'être normal est une tare... on continue, pour voir qui en sait le plus sur l'autre ?

À notre surprise, il a souri.

— Vous voulez connaître un secret ?

— Toujours.

— Mon vrai nom est Dave.

— Je vois.

— Ça n'a pas l'air de vous amuser.

— J'ai fait la connaissance de Jeremy le troll quelques nuits plus tôt.

— Sans blague ?

— Sans blague. Également connu sous le nom de Raaaarrrggh le Féroce ! Même si... je crois comprendre les raisons qui vous ont poussé à changer de nom. «Dave » manque sérieusement de ce côté mystérieux, occulte et excitant.

— Et vous alors ?

— Quoi moi ?

— «Matthew le sorcier »? Vous n'avez jamais été tenté... je ne sais pas, moi... par quelque chose avec plus de voyelles ?

— À dire vrai, ça ne m'est jamais venu à l'esprit.

J'ai entendu des pas résonner fortement sur les marches humides à l'extrémité du tunnel. Montrant son sac du doigt, Blackjack a ajouté avec désinvolture :

— Comme je vous l'ai dit, j'ai mené ma petite enquête vous concernant pendant que j'étais en vadrouille.

— Et ? ai-je demandé distraitement.

Nous observions l'escalier au bout du passage souterrain.

— Mais j'ai eu moins de succès avec la nana, Oda, c'est ça ? Chaque fois qu'on croit la tenir, elle vous glisse entre les pattes.

Nous avons essayé en vain de comprendre son langage imagé. Nous nous apprêtions à poser une question quand Oda est apparue au bas des marches. Et Oda n'était pas seule.

Parfois, la dignité est sacrifiée sur l'autel de l'instinct à l'état pur et d'une montée d'adrénaline. En l'occurrence, mon instinct me conseillait de prendre la fuite ou de me préparer à me battre. Mais il n'y avait aucune issue dans ce long couloir obscur. Nous nous sommes levés à la hâte, gardant le grondement de la circulation au bout de nos doigts, prêt à être libéré à tout moment.

— Nous devions nous voir seuls, avons-nous dit prudemment.

Blackjack, debout lui aussi à présent, reluquait les deux hommes qui encadraient Oda. Il avait le visage tendu, froid ; les bras le long du corps, il a doucement fait jouer ses doigts.

— Quelqu'un veut vous parler, a répondu Oda.

Les hommes qui l'escortaient ont tous deux fait un geste en direction de leurs poches. Leurs mains n'étaient pas encore sorties que Blackjack avait déjà saisi quelque chose dans son sac ; son poing était enveloppé dans une longueur de chaîne qui semblait se transformer à son contact en un serpent de métal bien vivant, fouettant l'air et s'allongeant à chaque mouvement. À l'apparition des pistolets qui gonflaient les vestes des deux hommes, j'ai eu le réflexe d'éteindre la lumière, frappant de façon rudimentaire les tubes au néon au-dessus de nos têtes avec la chaleur du fracas de la circulation toujours présente au bout de mes doigts ; les ampoules ont éclaté avec un petit bruit sec et il y a eu une averse d'éclats de verre brisé. Me protégeant la tête avec les mains, j'ai pris mes jambes à mon cou.

Quelque part dans le noir, j'ai entendu un bruit de ferraille évoquant celui d'une chaîne raclant un mur carrelé et le craquement des carreaux arrachés au mortier sur le passage des maillons en métal ; j'ai entendu courir, crier, et le cliquetis des armes. Dans d'autres circonstances, nous serions peut-être restés pour nous battre, nous les aurions tous carbonisés pour avoir osé nous défier ; mais j'avais peur des armes à feu, et tenter d'arrêter les balles dans le noir ne me disait rien, c'était un exercice trop imprévisible à mon goût. J'ai tendu les mains vers le mur et j'ai trébuché à tâtons vers la lueur jaune à l'autre bout du tunnel, loin d'Oda, de Blackjack et des hommes en noir. J'ai entendu un coup de feu, ce n'était pas vraiment l'explosion retentissante à laquelle je m'attendais, ça ressemblait plus

au claquement d'une carabine à air comprimé. Mais quoi que ce soit, j'ai entendu un cri dans l'obscurité, qui avait bien pu sortir de la gorge de Blackjack, et l'espace d'un instant, j'ai envisagé de revenir sur mes pas pour aller le chercher, réunissant tous les éclats de verre éparpillés sur le sol afin de les projeter dans le noir, comme une sorte de vague, d'essaim de mouches en colère. Mais j'étais déjà arrivé à l'escalier et je remontais à l'air libre où je retrouvais l'usage de la vue : j'allais pouvoir tenir bon et lutter avec des outils un peu plus efficaces et...

— Hé, sorcier ?

La voix venait de la chaussée au-dessus de l'entrée de l'escalier, hors de mon champ de vision. C'est probablement de la même source qu'est venue la flèche qui m'a empalé dans le dos, tel le rostre d'un espadon en colère ; après ça, mon univers s'est rapidement réduit à un rai de lumière jaune, qui est devenu de plus en plus petit et a fini par m'emporter avec lui en s'éteignant complètement.

QUAND NOUS AVONS repris conscience, nous ne savions pas où nous nous étions ; nous avons paniqué. Dans notre confusion, nous nous en sommes pris à ce qui nous est tombé sous la main, fracassant, de frayeur, la vitre avant, côté passager, dans une pluie de verre securit, avant qu'une décharge électrique dans le cou ne nous renvoie à des ténèbres douloureuses, desquelles même les rêves les plus violents ne pouvaient nous tirer.

QUAND NOUS SOMMES de nouveau revenus à nous, nous avions la gorge serrée, nos bras nous faisaient souffrir, nous avions une terrible douleur dans les épaules, et une tache de sang chaud au creux des reins, là où la flèche qui nous avait plongés dans l'inconscience la première fois avait été retirée par quelqu'un qui semblait se moquer des dégâts occasionnés à la peau. Nous nous sommes crispés au réveil, submergés par la peur ; mais cette fois, nous n'avons pas tardé à nous maîtriser et, en y mettant toutes mes forces, j'ai gardé les yeux fermés, j'ai continué de respirer régulièrement et mon visage n'a rien laissé paraître.

Mais ce premier sursaut de surprise nous avait trahis, et, par-dessus le bruit de la circulation, la vibration régulière des éclairages au néon qui défilaient, et le souffle froid du vent à travers la fenêtre fracassée, nous avons entendu Oda dire d'une voix indifférente, « Il est réveillé », un signal suffisant pour que quelqu'un nous renvoie dans les ténèbres.

LE DERNIER RÉVEIL de ce voyage hors de Londres a été le plus lent de tous. Je n'avais plus le bruit de la circulation autour de moi, mais la douleur dans mes articulations avait décuplé. J'ai repris connaissance en comprenant lentement que le gris que j'apercevais à la périphérie de ma vision correspondait au lever du jour, que l'humidité sur mon visage était due à la rosée sur l'herbe, que le froid s'infiltrant à travers mes vêtements montait de la boue sur laquelle on m'avait jeté, que l'élancement dans mes épaules était provoqué par la position de mes bras ; on me les avait attachés derrière le dos, ce qui avait coupé la circulation vers le bout de mes doigts. Je me sentais claqué et malade, mais pas réellement effrayé. Peut-être que la répétition de mes passages de la conscience à l'inconscience m'avait immunisé contre la peur ; ou alors que j'éprouvais simplement du soulagement parce que j'étais encore en vie. Je l'ignorais et je m'en fichais, ma tranquillité d'esprit suffisait à mon bonheur.

Tournant la tête à angle droit de notre position dans l'herbe, nous avons découvert un monde fascinant. Alors que la pâle lumière du soleil apparaissait furtivement au-dessus d'une colline crayeuse, nous avons été frappés par les nombreuses odeurs : boue, animaux, feuilles mortes, humus, pluie, rosée, bouse de vache et eau fraîche, le tout mélangé à une pointe de pneu brûlé. Nous avons entendu les cris des roitelets, des moineaux, des étourneaux, des pies, des merles, des mésanges bleues et des piverts ; nous avons vu, rampant dans la boue, à quelques centimètres de notre nez, de

toutes petites mouches et d'autres insectes, certains pas plus tangibles que la bruine la plus fine entrevue la nuit devant un réverbère. Nous n'avions jamais contemplé une telle étendue de néant, ni imaginé qu'il pouvait recéler une telle activité dans la lumière blafarde. Nous avons cherché à faire entrer un peu de magie dans nos mains, afin de nous débarrasser des menottes en plastique qui faisaient s'engourdir nos doigts ; la magie était pourtant bien là, à l'état de traces dans l'air froid, mais elle nous semblait curieuse, un peu comme l'écho d'une chanson, entendue au loin.

La campagne.

Je me trouvais à la campagne, son pollen, ses verts pâturages et sa rosée du matin. Quelle merde.

Pas une ampoule électrique, pas une ligne à haute tension, pas une conduite d'eau ou de gaz à un kilomètre à la ronde. Rien dont je puisse me servir pour me défendre, excepté le peu de chaleur qui restait dans notre sang.

Quelqu'un a dit :

— Vous n'êtes pas vraiment un rat des champs, je me trompe ?

D'une voix rauque, et sentant le goût de la bile dans ma bouche, j'ai répondu :

— Ça a son charme.

— Mais vous êtes un magicien *des villes,* monsieur Swift. Votre talent est ailleurs, votre magie est urbaine, c'est bien ça ?

— C'est une question de point de vue, ai-je chuchoté. Rien d'autre.

Des mains m'ont relevé en me prenant par les coudes et les épaules, et alors que le monde se remettait en place, je me suis forcé à avaler le goût acide dans ma gorge, et j'ai plissé les yeux pour empêcher ma tête de tourner. J'ai vu une paire de chaussures en cuir noir, surmontée par un élégant pantalon noir, une veste noire et, malheur, un collier pour chien et un foulard violet. Ne jamais sous-estimer les choses ridicules accomplies au nom de l'obscurantisme sémanticoreligieux.

Le visage de la personne à qui appartenait cet accoutrement si caractéristique était rond et souriant, à la manière de ces alligators accueillants qui ne demandent qu'à vous parler. Il avait la peau couleur chocolat noir et des cheveux gris argenté frisés, tressés dans la nuque et formant des dreadlocks d'apparence si solide que je les soupçonnais de ne pas pouvoir être démêlés. Il parlait d'une voix douce et exaltée.

— Puis-je vous faire une suggestion, monsieur Swift ?

— Où est le motard ? ai-je demandé. Qu'est-ce qui est arrivé à Blackjack ?

— Il va bien.

— Bien comment ? Vos sbires l'ont abattu ?

— Considérant votre position, monsieur Swift, je pense que vous allez devoir me croire sur parole.

J'ai regardé le paysage d'un air méfiant. Le champ dans lequel on m'avait largué était bordé par de grands arbres sur deux côtés ; ailleurs, il s'étendait sur une succession d'autres formes vallonnées et boueuses : la nature ne me serait d'aucun secours. Autour de moi, dans diverses poses menaçantes ou sceptiques, se trouvaient d'autres hommes et femmes, de tous âges et de toutes couleurs de peau ; certains étaient armés de pistolets, et un ou deux, avons-nous remarqué avec une certaine répugnance, brandissaient des épées, ou des haches de pompier, avec le regard de gens qui, non seulement savaient comment les utiliser, mais prenaient plaisir à le faire. Oda était parmi eux ; dans une main, elle tenait, toujours dans son fourreau très orné, une lame courbe qui ressemblait à un katana de samouraï, tandis qu'elle portait en bandoulière un fusil automatique avec une solide crosse en bois et l'air bien graissé des armes correctement entretenues. J'avais sans doute plus à craindre du fusil que du katana.

Elle m'a regardé fixement, sans la moindre trace de pitié.

J'ai balbutié, essayant de ne pas quitter des yeux l'homme aux cheveux gris :

— Vous avez quelque chose à me demander.

— J'ai une question que j'aimerais vous poser. Ou plutôt, j'ai une question qu'on m'a demandé de vous poser. Personnellement, j'estime peu probable que vous surviviez au jugement, mais il faut tout de même faire passer les tests, même à quelqu'un d'aussi méprisable que vous.

— Vous avez toute mon attention.

— Êtes-vous capable de les contrôler ?

— Pardon ?

— C'est très simple, monsieur Swift. Pouvez-vous rester maître de la situation ?

— Je ne comprends pas.

— Je vous en prie, ne jouez pas au plus fin. Je vous rappelle que votre vie en dépend. Si je décide que vous êtes incapable de tenir en laisse les créatures qui sont en vous en ce moment, si j'estime que vous représentez une menace équivalente ou même supérieure à celle contre laquelle vous partez en guerre, je n'hésiterai pas à vous faire décoller la tête des épaules, à vous défigurer, à brûler vos empreintes digitales et à jeter les restes dans un grand nombre de rivières qui iront alimenter autant de mers infestées de poissons. Alors, je vous en prie, prenez-moi au sérieux quand je vous dis que j'obtiendrai une réponse de votre part. Êtes-vous capable de les contrôler ?

Je me suis léché les lèvres et j'ai senti mes os trembler.

— Je suis un sorcier. On m'a appris comment...

— Il ne s'agit pas de sorcellerie ! m'a-t-il sèchement coupé. Parlez-moi *d'eux*.

— Mais de qui ?

Il nous a frappés du dos de la main, en plein visage, et les articulations de ses doigts ont claqué violemment contre notre mâchoire ; la douleur nous a stupéfiés, et nous avons senti un éclair de colère en nous. Des mains m'ont redressé et il a répété :

— Êtes-vous capable de les contrôler ?

— Qui êtes-vous ?

Il nous a frappés de l'autre côté de la tête, et quand nous avons voulu nous relever, il a remis ça, nous faisant de nouveau mordre la poussière. J'ai ravalé la colère qui, dans mes yeux, donnait aux filets argentés de la lumière du soleil une teinte bleu électrique, et j'ai attendu qu'on me relève.

Il est revenu à la charge :

— Vous devez être très en colère, monsieur Swift, et avoir très peur aussi. Vous êtes déjà mort une fois, et les gens comme vous ne voient les flammes de l'enfer que lorsque leur cœur cesse de battre, quand leur âme s'en va, alors à votre place, j'aurais très peur. Êtes-vous capable de les contrôler, quand ils pensent à la mort, quand ils se demandent s'ils ne risquent pas de perdre cette existence toute neuve, pouvez-vous les empêcher de s'en prendre violemment à autrui, les maintenir sous les eaux calmes de la raison, les persuader de ne pas se battre, de ne pas se rebiffer, de ne pas braver vos ordres ? Pouvez-vous rester humain ? Pouvez-vous garder la maîtrise de la situation ?

J'ai réfléchi trop longtemps avant de répondre, goûtant le sang sur mes lèvres, et il nous a encore cognés ; puis il a posé son pied sur notre cou et a appuyé, poussant notre visage dans la boue ; il s'est penché près de nous et a demandé d'une voix sifflante :

— Votre sang est-il déjà en train de bouillir ? Êtes-vous capable de l'empêcher de s'embraser ?

Nous avons grondé en nous tortillant, mais il s'est contenté de sourire et de continuer à nous asséner des coups du plat de la main sur le côté de la tête ; à présent, nous étions vraiment en colère, nous étions prêts à lui arracher le cœur et à le presser jusqu'à le faire éclater, à faire bouillir le sang

dans ses vaisseaux, nous étions prêts à...

J'ai de nouveau fermé les yeux, serrant très fort pour chasser le voile bleu, et j'ai enfoncé mon visage plus profondément dans la terre ; j'ai senti le froid contre ma peau et j'ai respiré rapidement, essayant de purger la douleur de mes muscles, d'extirper cette chaleur de mon sang. On m'a remis sur pied, et l'homme aux cheveux d'argent s'est approché de moi, il m'a fait relever la tête, de sorte que mon sang a coulé directement de mon nez dans ma bouche ; son haleine sentait le café et les heures, trop nombreuses, depuis son dernier brossage. D'une voix sifflante, il a repris :

— Et maintenant sorcier ? Tremblent-ils comme les enfants qu'ils sont ou sont-ils animés d'intentions plus noires, plus agressives ? À vous de me le dire, monsieur Swift.

— Vous allez devoir trouver la réponse vous-même, ai-je craché, à travers le sang sur ma langue.

Il m'a tiré la tête en arrière jusqu'à me faire mal, regardant fixement nos yeux bleus puis, avec un grognement, il m'a repoussé et a fait un pas en arrière.

J'ai essayé de calmer notre colère petit à petit, faisant appel à la raison, mais me montrant rassurant aussi, expliquant que s'il avait voulu simplement nous tuer, nous n'aurions pas eu l'occasion de nous en rendre compte. Pendant que je jouais les médiateurs, j'en ai profité pour frotter soigneusement mes doigts dans la paume de ma main, sentant la poussière, la terre riche et noire, avec juste un soupçon, fragile, et difficile à cerner avec mes sens habitués à la ville, de magie en activité. Je n'étais pas un druide, je ne connaissais rien aux traditions de la nature, mais peut-être y avait-il tout de même quelque chose à tirer de ce lieu, pour qui savait le regarder en adoptant le bon point de vue. Même dans cet endroit étrange qui ne nous était pas familier, la beauté, source de toute magie à nos yeux, était présente.

Soudain, l'homme aux cheveux d'argent a dit :

— Je veux leur parler.

— À qui ? ai-je marmonné, explorant mes dents avec ma langue au cas où l'une d'entre elles aurait montré des signes de faiblesse.

— Ne perdons pas notre temps avec des définitions. Je veux leur parler.

— Vous êtes un idiot. Il n'y a que moi ici. Vous pensez que j'ai un extraterrestre dans mon ventre ? Ou un frère siamois collé à l'épaule qui n'a jamais eu la chance de grandir ? Si vous voulez parler à quelqu'un, je suis là.

Je m'attendais presque à ce qu'il se remette à cogner. Cette idée n'était d'ailleurs pas pour nous déplaire, nous étions prêts à laisser éclater notre fureur ; peut-être qu'elle nous donnerait assez de force et de passion pour saisir le minuscule fragment de magie indéfinissable de ce lieu et l'utiliser pour lui ouvrir la poitrine. Mais, à ma surprise, il ne m'a pas frappé ; il s'est accroupi devant moi et a dit :

— Je vais vous dire ce que je pense. (J'ai hoché la tête, hypnotisé par son regard, le goût du sang dans la bouche.) Je suis un homme de mots, vous savez ? Je lis, j'étudie, je réfléchis, je n'apprends à penser qu'avec des mots, des structures claires, linéaires, des paragraphes dont la ponctuation peut influencer la manière de raisonner ou la compréhension, rien n'est laissé au hasard. Je suis aussi un homme de foi. Au bout de la chaîne de tous les raisonnements logiques, quand toutes les connaissances que j'ai acquises (et ça en fait beaucoup, croyez-moi) s'épuisent dans une infinité de questions incertaines et de doutes, je sais qu'il existe néanmoins une réponse. Vous pouvez ne pas vouloir l'appeler Dieu, vous trouvez probablement ce terme trop vague, je comprends, ça ne me gêne pas. Vous voyez un gros bonhomme avec une barbe. Je pense plutôt à une force. Dieu est une force. Dieu est certitude, mouvement, puissance, il montre la voie ; il attend, à la fin de toutes choses, et il vous condamnera, sorcier. Pas parce que vous êtes un hérétique, ce que vous êtes, soit dit en passant,

pas parce que votre âme est forcément noire ou souillée, pas parce que vous avez tué ou volé, ou que vous vous êtes battu ; tous ces péchés peuvent être expiés par le feu. Non, il vous condamnera parce que vous aspirez à devenir comme lui, et que, dans votre arrogance, vous ne pensez même pas aux conséquences.

Comme il semblait attendre une réponse de ma part après sa déclaration, j'ai dit, en m'étranglant presque :

— Vous allez me brûler ? (Nous avons ajouté :) Essayez pourvoir, et je me suis immédiatement mordu la langue si fort que j'ai senti les larmes me monter aux yeux.

Il n'a pas semblé remarquer notre lapsus, il s'est contenté d'un petit rire sec et sans humour.

— Les temps ont changé. Les justes doivent se montrer miséricordieux, même si cette miséricorde à l'égard des damnés ne se manifeste que par une mort rapide.

— Vous parlez d'une consolation.

— Le problème, c'est que les choses ne sont plus aussi simples qu'elles l'étaient au temps de la Bible. Appelons ça du pragmatisme. Nous devons choisir le moindre de deux maux. Je me console en me disant qu'au jour du jugement, quand nous apparaîtrons tous nus devant Dieu, vous serez damné et moi pas. Et en attendant, peut-être que je peux faire un peu de bien aux innocents dans cette vie en vous envoyant combattre un mal dont la souillure est encore plus abjecte que la vôtre.

— Bakker.

Ce n'était pas une question.

— Robert James Bakker, a-t-il confirmé. (Il s'est tapé les cuisses et s'est redressé avec une expression soudain joviale.) Bien sûr, si vous n'étiez pas dans votre état actuel, je vous laisserais vous entredéchirer, sorcier contre sorcier. Mais je pense qu'il est plus puissant que vous ne l'avez jamais été, même s'il vous a choisi, vous, Matthew Swift, pour être son apprenti. Bien sûr, votre attaque pourrait l'affaiblir, au moins provisoirement, et en vous tuant, il débarrasserait le monde d'un autre sorcier, mais cela ne réglerait pas le problème initial, n'est-ce pas ? Comment vaincre un homme comme Robert Bakker ? Un homme qui peut compter sur un grand nombre de protections et d'alliés, un homme qui a des relations et n'est pas, lui-même, dénué de pouvoirs, un homme dont les ennemis, même les plus impressionnants, finissent par mourir. Étant donné les circonstances, je suis bien obligé de traiter avec des démons plus recommandables, si je veux triompher du pire. Me fais-je bien comprendre ?

J'ai hoché la tête.

— Ce qui m'amène à mon seul problème sérieux. Je suis tout à fait disposé à vous laisser vivre, pour l'instant, monsieur Swift, afin que vous et Bakker puissiez, je l'espère, vous entretuer. Mais avant de vous laisser, pour un temps, la vie sauve, je dois m'assurer que vous n'êtes pas une plus grande menace, que malgré ces choses qui vous maintiennent en vie, vous êtes toujours un être doué de raison et capable de modération. Donc, Matthew Swift... (Il a enlevé d'un geste de la main de la poussière invisible sur le pli noir de son pantalon) parlons de ces fameux anges bleu électrique.

Nous l'avons regardé dans les yeux et avons soutenu son regard, et j'ai été content de voir un instant de doute sur son visage.

— Nous ne sommes pas faciles à tuer, au cas où vous auriez envie d'essayer. Nous persévérons, même si nous devons nous installer ailleurs.

Il a laissé échapper un souffle satisfait, et il a murmuré :

— Enchanté de faire enfin votre connaissance.

— J'ai toujours été là, ai-je déclaré. Même si vous nous tuez, nous resterons, nous trouverons un moyen de revenir ; c'est dans notre nature, même si j'aimerais autant ne pas en arriver là.

— Remarquable !

— Quoi ?

— La façon dont vous basculez de l'un à l'autre sans même cligner des yeux. Une seconde, monstre venu d'un plan au-delà de la chair et du sang ; la seconde suivante, petit homme en colère, soudain privé de toute cette puissance dont il fait un usage immodéré. Une transition en douceur. Vous ne bavez même pas comme un possédé. C'est quelque chose de plus subtil, n'est-ce pas ?

— Nous sommes pareils, avons-nous dit.

— Quoi ? Parce que vous partagez le même corps ? Ça ne veut rien dire. Vous n'avez donc vu aucun film d'horreur des années 1970 ?

— Nous sommes Matthew Swift.

— Aussi prétentieux que cet homme ait pu être de son vivant, il ne parlait sans doute pas de lui-même à la première personne du pluriel.

— Je suis les anges bleu électrique, ai-je expliqué, chassant d'un coup de langue le goût de sel et de fer aux coins de ma bouche. C'est réellement très simple. Nous sommes moi et je suis nous.

— Ça n'a pas l'air simple du tout.

— Vous avez une imagination limitée. Ça ne me surprend pas.

Sa mâchoire s'est crispée, mais il n'a pas bougé.

— Je suis curieux, monsieur Swift aux yeux bleus : comment vous êtes-vous fourré dans un tel pétrin ?

— Je suppose qu'un de vos hommes m'a tiré dessus, ai-je répondu. C'est un peu confus dans ma tête.

— Je pensais plus à la façon dont vous vous êtes retrouvé lié et dominé par...

— Il ne s'agit pas de domination, avons-nous rectifié sèchement.

— ... dominé par, a-t-il répété d'une voix ferme, des créatures aussi étranges que les anges bleu électrique.

— Je doute que vous compreniez.

— Je ne suis pas là pour comprendre, je suis là pour évaluer la situation.

— Ce n'est pas vraiment un soulagement.

— N'avez-vous pas envie de gagner du temps, pour voir si vous êtes capable de percevoir la magie de ce lieu, si votre cerveau peut être accordé aux feuilles et à la lumière du soleil, plutôt qu'à celle du béton et du néon ? J'en suis persuadé. Alors, racontez-moi.

J'ai laissé échapper un long souffle frémissant que je n'avais pas eu conscience d'avoir retenu. Mes poumons étaient vides, j'avais perdu toute envie de lutter. Alors, j'ai secoué la tête et j'ai marmonné :

— C'est bon. D'accord, voilà toute l'histoire.

PREMIER INTERLUDE :
L’Ombre du Sorcier

Où l’on exhume certains souvenirs tombés dans l’oubli,
et qui auraient mieux fait de le rester.

— À L'ÂGE DE quatorze ans, les téléphones ont commencé à me parler. Un jour, j'ai composé un faux numéro : je voulais appeler la bibliothèque du quartier, mais je suis tombé sur le service d'assistance téléphonique d'une banque. Une voix m'a dit :

« Bienvenue sur notre service de banque au téléphone ! Pour modifier les renseignements concernant votre carte bancaire, faites le un. Pour vérifier le solde actuel de votre compte, faites le deux. Pour danser au milieu des flammes jusqu'à la fin de vos jours, faites le trois. Salut, vous êtes bien chez Mara, je suis sortie pour le moment, mais si vous laissez un message après le bip, je promets de vous rappeler quand les ombres auront disparu du mur. Merci ! Quel service demandez-vous : la police, les pompiers, le SAMU ou un exorciste ? Pour demander l'annulation d'un débit, appuyez sur la touche étoile. Pour envoyer votre âme à travers le vide infini à une vitesse encore plus grande que celle d'un esprit rêvant au clair de lune, appuyez sur la touche dièse. » Et ainsi de suite...

» Quand j'attendais le bus, les rats venaient me regarder ; la nuit, je courais dans les rues, j'étais libre, je ressentais une telle euphorie, ça m'a presque tué. J'en ai oublié de manger, de boire, de dormir ; je m'enivrais de cette sensation dans mes os, de la beauté des lumières autour de moi, des bruits de la ville, des sens d'autres créatures.

» Quand il m'a trouvé, je pesais une cinquantaine de kilos, je venais de louper mon brevet des collèges, je prenais des tranquillisants et j'étais sur le point d'être placé en foyer. Il a fait preuve de bonté envers moi, il m'a retiré à ma mère, qui faisait de son mieux pour s'occuper de moi, et de ma grand-mère. Elle n'a pas dit non, quand cet homme riche et bienveillant a offert de me prendre sous son aile ; ce n'est que plus tard que j'ai compris que son sourire n'avait pas suffi à la convaincre. Ma grand-mère m'a appris à me fier aux pigeons, et quand je lui ai dit, à lui, que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire par là, il m'a tapoté l'épaule et m'a répondu que ça viendrait. La magie n'est pas génétique, elle n'est pas programmée dans votre ADN. Mais dans certains cas, c'est de famille, de la même façon que tous les membres d'une même famille peuvent parfois être moroses ou drôles, ou utiliser les mêmes tours de phrase. Ma mère, par exemple, n'aimait pas la ville ; mais quand il nous arrivait d'aller à la campagne, elle devenait comme moi, quand j'avais goûté à cette magie pour la première fois : elle rayonnait, elle se sentait vivante, elle se délectait de toutes les formes qu'elle prenait dans son sang, elle était fortifiée par sa seule présence. Ce n'était pas un sort, c'était plus que ça : un lien, la conscience qu'il existe quelque chose de spécial, d'indescriptible et d'infiniment riche. Elle m'a donné ce goût de la vie ; mais moi, c'est en ville que je l'ai trouvé, et c'est ce qui fait de moi un sorcier, rien d'autre.

» Il a dit que son nom était Robert James Bakker, mais que je devais l'appeler Bobby. Mais je l'ai appelé monsieur Bakker, comme ma mère me l'avait dit. Il a payé pour que je puisse repasser mon brevet des collèges et a engagé un professeur particulier, et j'ai eu mon diplôme, pas brillamment, mais je l'ai eu. Il m'a expliqué qu'il fallait comprendre les esprits des autres, maîtriser leur savoir et connaître leurs idées, avant de pouvoir les surpasser ; que pour être un bon sorcier, il fallait d'abord être quelqu'un de bien. Le jour où j'ai eu mon baccalauréat, il m'a emmené en ville et m'a donné ma toute première leçon. Nous avons traversé la galerie déserte de Leadenhall Market tard la nuit, un vent froid soufflait depuis la Tamise, et il m'a appris à *sentir* la lumière sur ma peau, comme si c'était de la soie ; il m'a montré comment la serrer entre mes doigts et la tirer derrière moi, comme une cape, à la prélever sur les murs et les plafonds et à l'attirer vers moi jusqu'à en être embrasé alors qu'autour de moi, tout était plongé dans l'obscurité ; il m'a aussi appris à la porter en moi, comme des flammes se déchaînant dans mon cœur. Il m'a enseigné comment invoquer le Roi des Mendiants, et c'est grâce à lui que j'ai connu toutes les légendes de la ville : Le Maire de Minuit, Gros Rat, les Sept Sœurs, le dragon qui garde l'ancien Mur de Londres, *Domine dirige nos,* les

vieilles règles et la nouvelle magie. Je lui dois tout et il a dépensé sans compter ; il a été un maître, un père et un ami pendant près de dix ans. Riche, bon et fort : autant de choses que je n'avais ni vues ni imaginées pendant mon enfance.

» À l'inverse des magiciens, les sorciers n'ont pas de manuels, de cours, d'incantations rituelles ou de formules magiques. Les magiciens travaillent en se basant sur la sagesse de leurs pairs qui les ont précédés, ils connaissent les gestes qui ont du pouvoir, les mots qui engagent. Les sorciers font appel à un autre type de magie : nous sommes capables de la détecter dans les choses les plus ordinaires et de la plier à notre volonté ; elle est sauvage, libre, aussi séduisante que dangereuse. C'est une force qu'il faut savoir maîtriser ; c'est la plus vitale des leçons, mais tout le monde n'apprend pas aussi vite. Certains sorciers se laissent submerger par les rythmes de la ville, ils oublient qu'ils n'ont pas d'ailes ou que leurs pieds sont à Knightsbridge, parce que leur esprit est trop occupé à suivre le bus numéro neuf à Picadilly alors que leurs yeux sont perdus dans ceux d'un rat quelque part à Enfield. D'autres exercent un contrôle redoutable, ils minimisent les risques, ne font que des choses nettes et précises ; ils ne sont guidés que par la perspective d'un gain personnel et ne s'intéressent pas à des expériences plus riches.

» Bakker m'a dit que je pouvais être ce que je voulais, que chaque sorcier avait sa propre nature. J'ai travaillé sous sa direction jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, mais je n'ai jamais atteint son niveau de maîtrise. À l'époque, c'était un homme d'âge moyen, mais sur qui les années ne semblaient pas avoir de prise : sa magie portait son empreinte, celle d'un homme plein de vitalité, puissant, passionné ; il se livrait à des démonstrations de force extravagantes, apparemment impossibles à maîtriser, et dont il se sortait pourtant avec une facilité déconcertante. Je n'ai jamais vu un sorcier plus puissant, ou plus talentueux. Il était capable de respirer l'air de la Tamise et, grâce à cette seule odeur, de courir plus d'un kilomètre. Peut-être que ça aurait dû me mettre en garde. Il était tellement plein de vie qu'un jour, ça devait exploser.

» Quand j'ai eu vingt-quatre ans, il m'a dit que j'étais prêt, que ma vie m'appartenait à présent et que j'étais libre d'en faire ce que je voulais. Je l'ai pris au mot. J'ai voyagé, Bangkok, Pékin, Berlin, Paris, Rome, Madrid, New York. J'ai vécu quelques mois dans chaque ville, le temps de me familiariser avec la magie particulière de ces lieux ; j'ai gagné ma vie en enseignant l'anglais, en nettoyant les rues ou en faisant la plonge dans des restaurants. À New York, il y a tellement d'électricité statique dans l'air qu'il faut faire attention à ne pas projeter des étincelles en marchant ; à Madrid, la nuit, les ombres attendent à chaque coin de rue pour vous chuchoter leurs histoires à l'oreille ; à Berlin, la magie est pure, soyeuse, elle donne l'impression de traverser une cascade invisible à la température du corps dans une grotte sombre ; à Pékin, c'était comme un picotement chaud sur la peau, comme si le vent s'était brisé en mille morceaux, chacun apportant avec lui la caresse d'un autre lieu, comme un chat réclamant votre attention.

» Vous pensez peut-être que cette vie était bien vide : constamment en voyage, sans foyer ni amis fidèles. Mais pour moi, chaque jour était une révélation, et Bakker m'avait appris que la vie d'un sorcier ne devait pas être autre chose, même s'il ne bougeait pas de chez lui. Un sorcier, disait-il, peut emprunter la même rue, deux fois par jour, toute sa vie, et devrait être capable de découvrir quelque chose de nouveau à chaque trajet. Pour rester un sorcier, il est indispensable de savourer tout ce que vos sens ont à vous offrir, c'est la seule façon d'appréhender réellement la magie. J'ai mis du temps à comprendre ce qu'il voulait dire, mais il avait raison. Quoi qu'il lui soit arrivé depuis, je me souviendrai toujours qu'à ce moment-là, il avait raison.

» Je vous épargnerai les détails de mes faits et gestes. Comme vous l'avez fait remarquer, je n'étais pas un sorcier des plus intéressants, je n'ai pas essayé de changer le monde et aucune grande

cause ne me motivait. Je vais sauter quelques épisodes.

» Je suis rentré à Londres. J'ai un peu vécu, un peu travaillé, rien d'extraordinaire. Puis, il y a environ deux ans, j'ai reçu un coup de téléphone du bureau de Robert Bakker. Il venait d'avoir une attaque et il était à l'hôpital ; il voulait me voir. D'abord, je n'ai pas compris comment cet homme si fort, si plein de vie, pouvait être un simple mortel. Tout le monde vieillit, ne serait-ce que dans sa chair. Je lui ai rendu visite, bien sûr, tout le monde aurait fait comme moi. J'ai constaté avec soulagement que son esprit n'était pas touché ; il m'a reconnu, m'a parlé raisonnablement, avec lucidité, et n'a semblé éprouver aucune difficulté avec les gestes du quotidien, les automatismes qu'une attaque peut détruire, comme de soulever une fourchette ou d'enfiler un pantalon, de tout cela, il se rappelait plutôt bien. Mais il y avait eu des complications, les médecins n'étaient pas sûrs de leur gravité, et on avait fait appel aux meilleurs spécialistes pour qu'ils se montrent rassurants.

» Mais au fil des semaines, la gravité de son état est devenue évidente. Il était paralysé des membres inférieurs, et il ne retrouverait jamais l'usage de ses jambes.

» Il a d'abord choisi d'en rire, prétendant qu'il tenait enfin une bonne excuse pour mener la vie plus reposante dont il avait toujours rêvé. Mais la réalité de la paralysie ne se limite pas au fait de ne plus pouvoir bouger ; c'est une perte de dignité. Brusquement, il y avait quantité de choses qu'il ne pouvait plus faire sans aide ; mettre un pantalon, aller aux toilettes, prendre une douche ou sortir de la baignoire, monter un escalier, atteindre un livre sur une étagère ou une casserole pour se préparer à manger. Je crois que c'est à cause de ça qu'il a commencé à changer. Au cours des semaines et de mes visites à l'hôpital, alors qu'il entamait les séances de kinésithérapie, j'ai remarqué une colère grandissante chez lui devant tant d'indignité, tant d'injustice. Lui, qui n'avait jamais fumé, ni bu plus que de raison, qui n'avait jamais voyagé dans des endroits dangereux et n'avait même pas eu d'aventures sexuelles imprudentes, le voilà qui se retrouvait coincé dans un fauteuil roulant. Il a dit qu'il vieillissait, qu'il allait passer à côté de sa vie et, pour la première fois, il a semblé en colère.

» Un soir, son bureau m'a appelé et m'a demandé de me rendre à l'hôpital de toute urgence. J'ai pensé que quelque chose de terrible avait dû se passer, mais quand je suis arrivé, il m'attendait assis dans son lit, plutôt serein, le téléphone à la main. Il m'a dit :

— Matthew, je veux appeler les anges.

» Je m'en souviens, parce qu'il l'a dit avec une telle impassibilité, un tel calme, que j'avais du mal à en croire mes oreilles. J'en ai bafouillé de confusion, avant de parvenir à dire quelque chose qui devait ressembler à « Pourquoi » et « C'est dangereux ! » et d'autres sons sans queue ni tête. Il m'a répondu :

— Les médecins m'ont dit que je suis en train de mourir. D'après eux, cette attaque est un avertissement : je risque d'en avoir plusieurs autres. Ils disent qu'au cours des prochains jours, semaines, mois, années, ils n'ont aucune certitude, les attaques bénignes vont se succéder, certaines à peine perceptibles, peut-être juste assez pour m'enlever toute sensation dans les doigts, mais qu'elles vont finir par ronger mon cerveau, mon esprit, ma mémoire et mes sentiments jusqu'à ne plus laisser qu'une coquille vide incapable d'aligner une phrase cohérente. Je veux appeler les anges.

— Qu'est-ce qu'ils pourront y changer ? ai-je demandé.

— Tu les as entendus, réfléchis un peu.

» Il n'était pas du genre à donner des réponses claires. Il préférait qu'on trouve par soi-même ; il disait que, de cette façon, la vérité avait bien plus de poids que s'il s'agissait simplement de l'affirmation d'un maître.

— Pourquoi avez-vous besoin de moi ? Ils sont certainement toujours là, dans la tonalité...

— Je ne les entends pas. (Il a levé le combiné vers moi et, pour la première fois, m'a regardé

droit dans les yeux.) Je veux que tu écoutes, que tu me dises s'ils sont là.

» J'ai pris le combiné, quand vous êtes un apprenti-sorcier, vous apprenez vite à ne pas désobéir à votre maître, ça peut être dangereux. J'ai écouté.

» Il n'avait pas composé un numéro en particulier, mais avec les anges, ce n'est pas nécessaire ; une ligne ouverte leur a toujours suffi. Et, à travers la tonalité, j'ai fini par les entendre.

» Ils ont commencé avec le *biiip* de la tonalité. Puis, en écoutant attentivement, le *biiip* s'est transformé en voix, une voix difficile à isoler, mais une voix tout de même.

» Elle disait : *sois moi...*

» Puis, une fois que j'ai été conscient que ces sons étaient des mots, elle a continué.

» Sois moi sois libre...

» Et petit à petit, prenant conscience qu'ils avaient un public, les anges sont venus et, sur la tonalité des téléphones, ils ont dit :

Nous sommes...

... pour voir...

libres...

Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu !

Nous chantons la flamme électrique, nous grondons tel le vent souterrain, nous dansons le paradis !

Viens, sois moi...

... et sois libre...

... nous sommes les anges bleu électrique...

— Tu les entends ? a demandé Bakker.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— La même chose que d'habitude.

— Dis-moi !

» Je le lui ai dit ; j'étais hypnotisé par le son de leurs voix, je l'avoue. Quand les anges parlaient, c'étaient plus que de simples voix, ils avaient une présence qui s'insinuait dans l'esprit et enflammait les sens. Ils chuchotaient qu'ils étaient les créatures des réseaux, que leur terrain de jeu était le monde entier, qu'ils dansaient à la vitesse de la lumière et ondulaient plus vite que le son, qu'ils déployaient leurs ailes sur chaque fil, chaque voix, chaque esprit, chaque sens, chaque vue dans le monde ; ils disaient qu'après avoir fait l'aller-retour entre l'Arctique et l'Antarctique à travers chaque téléphone, chaque ordinateur et chaque émetteur radio présents sur cette terre, ils allaient surfer sur les ondes radio dans le ciel, et tourbillonner dans l'espace, faire le tour de la Lune avant de continuer à explorer l'espace. Ils proposaient de les accompagner, d'être libre, d'abandonner sa vie pour se joindre à eux à jamais, et jouer dans les réseaux.

» C'était une chanson dangereuse, tous les sorciers connaissaient l'existence des anges. Ils avaient une réputation d'électrons libres, jeunes et imprudents, une magie qui se traduisait par des interférences dans le système, des éruptions de parasites inexpliquées ; ils se déplaçaient trop vite pour être attrapés, arrêtés, ou même étudiés. Ils n'étaient apparus que depuis quelques années ; mais cela n'aurait pas dû nous étonner. La magie surgit partout où il y a de la vie. Et, au fil du temps, nous avons déversé tant de nous-mêmes, de nos vies, dans les lignes de téléphone, nos cœurs, nos rêves, nos désirs, nos espoirs, nos amis, nos ennemis, nos amours et nos haines. Au début, les anges n'ont été que quelques parasites incontrôlables, mais ils se sont rapidement nourris de toute cette vie qu'on leur jetait : conversations téléphoniques, émissions de radio, Internet, e-mails. Cette magie unique les

a transformés, leur a donné leur forme actuelle, celle des anges bleu électrique.

» Ils savourent la vie, ils s'en réjouissent ; leur existence tout entière est un composite de ce qu'ils ont pu apprendre ou comprendre de celles d'autres personnes : une idée chipée à Jane, combinée avec un mot de Bob et un soupir de Joe ; il est possible de se forger une personnalité complète à partir d'extraits de conversations qui n'ont l'air de rien, et dont le réseau garde la mémoire. Ils sont si fiers ! Ils sont si brillants, si vifs, ils ont le savoir du monde à portée de main, toute l'humanité qui afflue dans leur âme. Ils sont si beaux, ils se délectent de tout ce qui est nouveau, ils s'en régalent, parce que c'est ce qui les a créés. Ce sont à la fois des enfants et des dieux. Tous les sorciers les aiment et les craignent, parce qu'ils leur ressemblent beaucoup, eux aussi se régalent de tout ce qu'ils voient. La vie est magique. Et comme je l'ai dit, trop de vie... trop de trop... les mortels ne peuvent pas le supporter.

» Ils sont partout à la fois, disséminés à travers le monde, telles des rafales de neige ; mais parfois, il leur arrive de s'unir en un seul endroit pour un but bien précis. Dans cet hôpital, cette nuit à nulle autre pareille, Bakker voulait provoquer un tel événement ; il voulait réunir les anges et les forcer à sortir du téléphone.

» Je lui ai demandé pourquoi.

» Il n'a pas souri, ou soupiré, ni montré aucun signe d'émotion quand il a répondu. Il a simplement dit :

— Parce qu'ils sont vivants, parce qu'ils ne mourront pas.

» J'ai voulu savoir comment il comptait s'y prendre pour leur faire quitter les lignes téléphoniques qui leur avaient donné naissance.

» Il a ri et m'a dit qu'il était sûr, s'il ne s'était pas trompé sur leur compte, qu'ils ne demanderaient pas mieux, pour peu qu'on leur offre la bonne récompense. Il savait comment j'avais découvert mes talents de sorcier. Il savait qu'enfant, j'avais adoré écouter les téléphones, et qu'ils aimaient me parler.

— Et après ? ai-je demandé. Quand vous aurez trouvé le moyen de tirer les anges hors de leur environnement naturel, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Vivre, a-t-il répondu. Tout simplement vivre.

» J'ai mis du temps à comprendre. Même quand il me l'a expliqué, j'ai refusé de voir la vérité. Son plan était de forcer les anges à s'incarner, par la magie, et, une fois qu'ils auraient pris une forme physique, de leur voler ce qui les maintenait en vie.

» Vous devez comprendre : les anges sont le fruit de fragments de vie que nous laissons derrière nous dans les réseaux téléphoniques : des paroles lancées dans le noir, des idées à moitié exprimées. Leur existence n'est que vitesse et liberté, énergie électrique indomptable et magie et vie ; ils se nourrissent des pensées oubliées de l'humanité. Il a dit :

— Leur sang est la vie, Matthew. Leurs âmes sont le feu.

» J'ai fini par y voir clair, un peu tard. Bakker ne voulait pas seulement appeler les anges. Il voulait *devenir* les anges, être comme eux, quitter le monde matériel, ne plus être prisonnier de son corps infirme. Il voulait se repaître de leur sang vif et ardent, devenir pure électricité, parcourir la planète en laissant derrière lui un sillage de flammes, une conscience humaine adoptant la forme des anges eux-mêmes. Mais il avait besoin de mon aide.

» Je lui ai demandé pourquoi.

» Il m'a expliqué :

— Je n'arrive pas à les entendre. Les choses ont changé, ils ne me parlent plus. J'ai besoin d'un sorcier qui saura les faire sortir des lignes téléphoniques. Tu dois m'aider.

» J'ai dit non. Je ne sais même pas pourquoi. J'étais tellement épouvanté, j'ai laissé parler mon instinct. Je lui ai dit que son plan le rendrait inhumain, qu'il ferait de lui une divinité de lumière bleue et non plus un sorcier ; je savais qu'il était effrayé et qu'il souffrait, mais ce qu'il proposait revenait à passer un pacte avec un diable électrique.

» Il a voulu savoir pourquoi je refusais.

» Je n'avais pas de réponse à lui offrir. Je ne pouvais pas lui dire ce que je pensais vraiment : que les anges étaient, par nature, des créatures sauvages et imprudentes, et qu'avec lui aux commandes, ils ne le seraient que plus ; que je n'avais pas assez confiance en lui pour l'aider à acquérir un tel pouvoir.

» Nous nous sommes disputés. Je pense que cette partie de l'histoire a été confirmée après ma mort. Je suis parti, trop en colère pour parler. Je me sentais trahi. Enfant, j'avais eu une confiance absolue en monsieur Bakker, qui s'était présenté à la porte de ma mère et m'avait sauvé de l'asile. Je suppose que j'ai brusquement perdu mes illusions d'enfant.

» J'ai marché. Quand je suis en colère, je marche souvent pour me calmer, je vais regarder la Tamise et la laisse couler dans mon esprit, entraînant avec elle la fureur et la crasse que j'ai dans la tête. J'ai longé le fleuve, mais je ne me rappelle plus vraiment l'itinéraire que j'ai emprunté. Je n'avais pas de but précis.

» Quand il est arrivé, il a été tellement rapide, ç'a été si soudain que je n'ai même pas senti son attaque. Il a surgi du trottoir, à mes pieds, les bras en premier, ses griffes ont lacéré mes chevilles, alors qu'il émergeait des ténèbres. Il était plus mince à cette époque, plus pâle, presque une ombre. Je suppose qu'il a fait des progrès au fil des années. Je n'ai même pas eu le temps de me défendre : j'ai senti ses griffes sur ma poitrine, dans mon dos et sur mon visage. Il sifflait et crachait, son haleine était nauséabonde, sa salive me brûlait là où elle entrait en contact avec ma peau, l'obscurité était son alliée.

» Je ne décrirai pas en détail ce qu'il s'est passé. Je ne suis pas certain d'en avoir beaucoup à donner, la douleur et la peur étaient trop fortes. L'esprit ne peut pas se souvenir de la souffrance ; la chair ne le supporterait pas. Mais il n'oublie pas la peur. Il se rappelle l'angoisse.

» Je savais que j'allais mourir ; à chaque battement de mon cœur, qui faiblissait rapidement, je me vidais de mon sang, à un rythme régulier. J'ai dit « il » en parlant de la chose qui m'a attaqué, parce que même si une créature magique ne devait pas se voir attribuer un genre au sens traditionnel des humains, basé sur la présence de tel ou tel organe à tel ou tel endroit, le visage de mon assaillant était une caricature d'humanité pervertie, reconnaissable malgré ses crispations. Il a marché autour de moi en chuchotant, « J'ai faim, tellement faim », d'une voix enjôleuse, comme celle qu'aurait pu avoir un serpent affamé, puis il a trempé les doigts dans mon sang et a poussé un soupir de contentement en le goûtant ; il a mis les mains en coupe dans les flaques qui m'entouraient et en a lapé le contenu comme un chat buvant du lait. J'ai essayé de me sauver en rampant, pleurant de peur et de douleur, totalement impuissant. Il a levé mon visage vers lui et m'a regardé droit dans les yeux, et il a dit, « Donne-moi la vie ! » Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'il voulait ; ce n'est que plus tard que j'ai su qu'il essayait de voir ce qu'il y avait en moi au moment de ma mort, qu'il essayait de s'introduire dans mon esprit afin d'utiliser mes sens, de lire mes pensées et mes souvenirs.

»Mais je ne me suis pas montré très coopératif : mon agonie s'éternisait. Il m'a lâché avec un sifflement de colère, sachant que je ne pouvais pas aller bien loin et que ma mort était inéluctable, et il s'est mis à arpenter le petit périmètre en béton de ce charnier, regardant autour de lui comme un enfant déconcerté dans une galerie d'art, cherchant à comprendre pourquoi les tableaux accrochés au mur méritent son attention. Pendant ce temps, je me suis traîné jusqu'à une cabine téléphonique. Je ne

savais pas qui j'allais appeler, curieusement, le numéro de Bakker a été le premier qui m'est venu à l'esprit, même si je ne l'ai pas composé.

» J'ai soulevé le combiné. Il m'a vu, mais il s'est contenté de sourire, sa bouche rougie de mon sang, et il n'a même pas tenté de m'arrêter.

» J'ai entendu la tonalité et, alors que je gisais là, le téléphone collé à l'oreille, ils sont venus.

» Et nous avons dit, *viens*...

» C'était si facile de mourir...

» Et nous avons dit, nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu ! Nous dansons la flamme électrique, nous effleurons la surface des sens, nous sommes l'océan, la brûlure, le lever et le coucher du soleil au bord du monde, nous poursuivons le clair de lune et la lumière du soleil et nous n'arrêtons jamais, nous sommes indomptables, nous sommes libres !

» Et nous avons dit, nous sommes le chant dans les fils, le chuchotement d'un ami, les parasites sur la ligne, notre danse n'a ni début ni fin, nos voix seront toujours là, soie invisible à l'oreille, finie la peur, finie la solitude, nous sommes dans chaque esprit et dans chaque âme, et chaque âme et chaque esprit peut nous rejoindre ! Viens, sois nous et sois libre...

» Et j'ai fermé les yeux, j'ai approché le combiné de mes lèvres et, avec la voix des anges dans les oreilles, j'ai accepté de mourir.

» Nous avons recueilli mon dernier souffle alors qu'il entrait dans le téléphone et nous nous sommes accrochés à lui de toutes nos forces. À partir de là, nous avons vidé les poumons de leur chaleur, les nerfs de leur électricité, la peau de son eau, les os et les muscles de leur force, nous avons aussi retiré la couleur des cheveux ; nous avons prélevé les tisons de mes pensées, le rythme de mon cœur en train d'expirer et, me tirant par mon dernier souffle, nous avons dissous le sorcier et nous m'avons transformé en électricité, en quelques étincelles bleues qui se sont enfoncées dans la terre en se tortillant. Nous avons toujours aimé la vie.

» Dans les fils, le temps n'avait aucune signification pour nous. Nous étions partout, tout le monde, toute chose ; nous savions tout ce que nous voulions savoir, et à chaque instant nous apprenions quelque chose, sans jamais rien oublier. Les humains diffusent leurs idées et leurs pensées, leurs sentiments et leurs connaissances à une telle vitesse qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à explorer, un monde en perpétuelle expansion de relations qui se font et se défont au téléphone, des nouveaux articles sur de nouveaux sujets et mis en ligne sur de nouvelles pages, de nouveaux sentiments pour un nouvel amant exprimés sur une vieille ligne, de nouvelles liaisons entre New York et Londres, Paris et Berlin, de nouvelles voies à explorer, de nouvelles choses à voir, de nouveaux mondes desquels s'imprégner. Sur le réseau, il n'y a jamais un instant où rien ne change, il se passe toujours quelque chose ; et ensemble, nous avons dansé dans cet univers, dans la richesse de la vie que les autres laissent derrière eux. Pour vous, il semble s'être écoulé deux ans, deux années pendant lesquelles nous avons enflammé la surface de la terre de nos pensées, pure énergie. Nous ne faisons pas ce genre de distinction. Le langage des hommes est impuissant pour décrire notre gloire.

» Quand le sort est arrivé, nous n'étions absolument pas préparés. À un moment, nous surfions sur un transfert d'un milliard de dollars vers la Suisse, et nous écoutions en passant les messages radio d'une navette de la NASA à quelques minutes du lancement. La seconde d'après, nous nous sommes retrouvés dans un seul endroit, nos pensées et nos sens prisonniers d'un corps unique ; et j'étais là aussi, la substance indéfinie et éparpillée de ma nature ramenée en un seul morceau, avec les anges. J'ai pris conscience que ce n'était pas un simple cauchemar, quelque horrible réaffirmation de la réalité : c'était une évocation. Quelqu'un nous appelait, et j'étais entraîné, moi aussi.

» Ma présence a perturbé le sort. Celui qui nous avait appelés n'avait appelé que les anges, pas

moi. Mon influence a eu pour conséquence de nous faire apparaître ailleurs qu'à l'endroit prévu ; mon esprit nous a emmenés dans ce que je considérais comme mon chez-moi, et petit à petit, alors que nous tombions du téléphone comme de l'eau d'une feuille, les étincelles bleues de notre existence ont pris une forme, une conscience humaine, et cet humain, c'était moi. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Nous aurions dû revenir sous la forme de dieux. J'aurais dû mourir. Maintenant, regardez un peu. Mi-homme, mi-dieux. L'humain et les anges empêtrés à jamais dans une seule âme, inextricable, le mortel et l'éternel, le nous et le je.

» Et votre monde est aussi terrible que beau. Nous sommes contents d'être moi, d'avoir mes souvenirs et mes pensées, mon cœur et mon esprit ; sans ça, nous serions devenus fous. Comment pouvez-vous vivre dans un endroit pareil ? Comment le supportez-vous ? Tout est trop brillant et trop fort ; vos sens subissent un assaut perpétuel : les couleurs et le bruit, le contact de l'air entre vos doigts, l'odeur des gens, et les voitures dans les rues, l'air conditionné et les ventilateurs, les animaux et l'eau et le temps qu'il fait. Comment faites-vous pour ne pas vous laisser submerger par ce déferlement de vie ? Nous pensions comprendre la vie, nous pensions avoir vu tout ce qu'il était possible de connaître ; notre danse autour de la terre devait nous avoir donné une vision de l'être humain dans sa globalité. Mais la vue, et l'ouïe, ou le simple fait de sentir son propre cœur, de savoir que quelque part à l'intérieur de soi il y a ce gros organe musculaire, rouge et bosselé, qui bat la mesure ; ou le goût, le picotement de certains aliments sur les dents ou le fait de se brûler la langue. Votre monde, ce monde de chair, nous n'avions jamais rien vu d'aussi étonnant ni d'aussi effrayant. C'est un enchantement ! Tout y est source de joie, le plaisir des sens... si nous en avions le temps ou les moyens, nous n'arrêterions jamais de goûter de nouveaux plats, de jouer dans la cour de récréation des enfants, nous passerions notre vie à écouter les histoires au théâtre ou au cinéma, à dévorer tous les livres de la bibliothèque, à sentir chaque fleur et chaque poubelle. J'ai déjà vu ce monde une fois... maintenant, nous voulons le revoir.

» Comment supportez-vous de savoir que vous allez vieillir et tout perdre, qu'avec la mort, vous disparaissez et qu'il n'y a rien après, excepté les ténèbres ? Comment faites-vous ? Depuis que nous sommes ici et que nous avons été arrachés au confort et à la sécurité des réseaux, nous n'avons pas cessé d'avoir peur. Mais nous ne quitterions cet endroit prodigieux pour rien au monde. Nous ne nous sommes jamais sentis aussi proches du sacré.

» Alors, me voilà. Nous avons été ressuscités en un seul individu, ramenés à la vie et fusionnés en une seule forme. C'est un nœud qui ne peut être défait. Vous pouvez toujours me tirer dessus ; je mourrai. Mais ma conscience est dorénavant liée à la nôtre ; et si vous avez un téléphone, ou si une onde radio venait à passer au-dessus de nos têtes, nous retournerions dans le réseau, et nous serions toujours moi, et nous serions toujours les anges bleu électrique. Que cela vous plaise ou non.

***

J'AVAIS FINI DE parler.

L'homme s'est gratté le menton, ses ongles produisant un son de bande Velcro contre sa peau. Il a dit :

— Pas tout à fait ce à quoi je m'attendais.

— Et vous êtes un érudit.

— Je ne sais pas si ça change l'opinion que j'ai de vous. Ni même si ça le devrait.

— Vous vous attendiez à quoi ?

Il a agité les mains.

— Oh, je pensais que vous vous étiez disputé avec Bakker, probablement à propos d'un de vos plans diaboliques, et qu'après l'avoir quitté, vous aviez mis en scène votre propre mort. Qu'ensuite,

vous étiez parti et qu'au cours de vos voyages, vous aviez découvert quelque nouvelle technique occulte et malfaisante, que vous aviez vendu votre âme au diable en échange du pouvoir, de la gloire, etc. ; et qu'enfin vous étiez revenu pour causer des ravages et vous venger... vous voyez le genre ?

— Vous n'avez pas beaucoup d'imagination, hein ?

Il a eu un sourire crispé.

— Votre histoire ne me semble pas beaucoup plus convaincante.

— L'innocence n'est pas un argument qui peut m'aider à sauver mon âme ?

— En théorie, vous n'avez pas d'âme. Vous avez été créé à partir d'autres créatures, elles-mêmes composées des vies d'autres personnes.

— Et qu'est-ce qui fait de vous plus que la chair que vous êtes et les souvenirs qui vous guident ? avons-nous demandé d'un ton abrupt. N'êtes-vous pas ce que l'expérience a fait de vous ? Ne sommes-nous pas pareils ?

— Je n'ai pas besoin de sang bleu.

— C'est une question d'oxygène, ai-je rétorqué en jetant un coup d'œil à Oda, qui a réagi en levant le menton d'un air de défi. Et nous avons sauvé la vie de Sinclair.

— Vous aviez besoin de lui, a répondu l'homme. En outre, il est utile mais obscène.

— Il est verbeux, ça ne fait pas de lui quelqu'un d'obscène. Nous avions ses documents, ses informations. Alors vous croyez vraiment que nous avons agi par intérêt ? Je ne tue pas les gens au hasard, et je n'ai pas non plus pour habitude de laisser les autres mourir.

Il a inspiré entre ses dents.

— Dites-moi, et essayez d'être honnête : si vous pensiez que quelque chose puisse être plus joli en flammes, vous ne seriez vraiment pas tenté d'y mettre le feu ?

— Bien sûr que non, ai-je répondu.

— Cette question ne s'adressait pas à vous.

— Merde, vous n'allez pas remettre ça !

Il m'a de nouveau frappé. Moi qui pensais qu'on avait fait de réels progrès, tous les deux ; le choc et la surprise, plus que la douleur elle-même, m'ont vraiment blessé ; je me suis recroquevillé dans ma coquille. Au bout d'un moment, lassés de ruminer notre chagrin, nous sommes relevés et l'avons foudroyé du regard.

Il a dit :

— Vous... les anges bleu électrique... vous êtes des enfants avec le pouvoir de tuer, de détruire et de brûler. Vous ne savez rien de la vie, de ses règles, de ses normes, de ses lois et de ses arrangements, peut-être même que vous vous en fichez. Qu'est-ce qui vous empêche de mettre le feu à ce champ si vous trouvez que les flammes sont belles ? Qu'est-ce qui vous retient de tuer quelqu'un, simplement parce que vous le pouvez ? Pourquoi vous soucier du reste de l'humanité ?

— Parce que je suis là, ai-je grogné.

— Vous êtes un homme seul, a-t-il répliqué. Les anges sont la somme de millions, de milliards, de plus que ça même ; et avant que vous répondiez, sachez que je comprends que votre relation n'est pas simple.

— Nous n'avons pas besoin de... de changer quoi que ce soit. La vie qui est la vôtre est déjà une source d'émerveillement pour nous sans qu'il soit nécessaire d'y mettre le feu.

Il a souri, ses épaules se sont contractées, comme s'il se retenait pour ne pas rire.

— Vous n'êtes vraiment qu'un enfant, n'est-ce pas ? Une pauvre petite force balbutiante, arrachée au confort de sa ligne téléphonique. Complètement ignorante et totalement déconcertée. Vous devez devenir fou dans ce trop bon déguisement. Mais quand la réalité finira par vous frapper de plein

fouet, je me demande si vous tiendrez le choc.

Il a marqué une pause et a repris son souffle, de manière un peu théâtrale à mon goût. Il jouissait peut-être un petit peu trop de son pouvoir. J'ai senti la terre entre mes doigts, sa chaleur à peine perceptible. Pas assez pour accomplir quelque chose de spectaculaire. Mais peut-être juste de quoi brûler quelque chose de vital sous sa peau, avant qu'il ne nous tue.

— Je vais devoir y réfléchir, a-t-il dit, le visage indifférent. (Puis il a fait signe à l'un de ses hommes de main.) Bonne nuit, les anges. Dormez bien !

Nous avons pincé le fragment de magie entre nos doigts, prêts à le glisser dans le sang de quiconque oserait porter la main sur nous.

— Vous ne serez qu'une ombre sur le mur, avons-nous lancé d'un ton hargneux. Un vestige de la nuit. Vous disparaîtrez, vous vous fondrez dans la mémoire de la ville qui vous oubliera, au profit de ce qu'elle a de meilleur.

Oda a avancé vers moi. Elle a mis la main dans la poche de sa veste et a croisé notre regard ; j'ai hésité. L'homme aux cheveux gris s'est penché vers moi ; son visage presque au niveau du mien, il a chuchoté :

— Vous ne savez pas à qui vous parlez.

J'ai eu un large sourire, et je me suis brusquement incliné vers lui, cognant ma tête contre la sienne. Pas fort, mais c'était le contact dont j'avais besoin : j'ai laissé cette bribe de pouvoir glisser sous sa peau, tel un asticot bleu se creusant un tunnel sous terre en un instant, aperçu du coin de l'œil et disparu immédiatement. Là où nos têtes s'étaient entrechoquées, un filet de sang (mon sang) a coulé sur sa peau. Certaines magies ne changent jamais. Celle du sang est de celles-là.

Il a cligné des yeux et a eu un mouvement de recul, puis il m'a giflé. Cette fois, je n'ai même pas pris la peine de me relever, je suis resté pelotonné à terre, en silence. Il avait mon sang sur ses mains ; encore mieux.

— Nous sommes l'Ordre ! a-t-il fait d'un ton brusque. Nous surveillons les individus de votre espèce vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous sommes partout ! Avez-vous seulement une idée de notre puissance ?

J'ai ri, malgré moi.

— Votre puissance, parlons-en ! me suis-je exclamé, en proie au fou rire. Vous n'êtes même pas fichus de tuer Bakker. Vous avez besoin de nous pour faire ce travail à votre place. Nous vous connaissons. Nous avons entendu votre voix dans notre esprit, quand vous chuchotiez au téléphone. Vous êtes une infestation sous notre peau, un ver dans notre chair. Vous faites partie de nous. Pensez à ça, la prochaine fois que vous nous tirerez dessus !

Il s'est frotté la tête, un geste nerveux. Sentait-il déjà notre magie à l'œuvre, la minuscule malédiction qui frappait son corps ? Probablement pas. Nous n'y pouvions plus rien.

— J'y songerai, a-t-il dit.

Il a fait un signe à Oda, qui s'est approchée de moi, m'a tiré la tête en arrière d'un geste rapide, et m'a enfoncé quelque chose dans le cou ; ma gorge s'est remplie d'huile et un voile noir nauséeux s'est abattu à l'intérieur de mon crâne.

J'AI REPRIS CONSCIENCE et je n'ai jamais été aussi heureux de me sentir mal à l'aise. J'avais mal partout, tout m'élançait ou piquait ; et c'était le bonheur absolu, simplement parce qu'un tel déluge de sensations ne pouvait être un rêve. Ce n'était pas non plus l'idée que je me faisais de la vie après la mort. Je me trouvais sur un sol en bois nu, dans une petite pièce nue, avec des murs plâtrés grossièrement, jadis peints en bleu, mais qui se décoloraient et s'effritaient. La pièce s'enorgueillissait d'un panneau en plastique sur lequel des ampoules vertes clignotantes encadraient

la tête d'un Jésus-Christ au regard bienveillant, comme des guirlandes sur un sapin de Noël. Il y avait une porte, une fenêtre, et ça sentait la poussière. Et c'était en ville, aucun doute là-dessus. L'odeur de gaz d'échappement m'a frappé immédiatement, et j'ai entendu le grondement de la circulation, le crissement des freins d'un bus ; j'étais de retour chez moi, en vie.

J'ai tenté de me mettre à quatre pattes et j'ai balayé la pièce du regard. Près de la porte, jouant avec son fusil comme quelqu'un qui avait l'habitude des armes, Oda a dit :

— Salut.

— Salut, ai-je répondu, adoptant péniblement une position assise et explorant l'intérieur de ma bouche à la recherche de nouvelles dents branlantes. (J'avais du sang sur ma chemise et sur le visage ; je n'avais pas tenu compte de la rapidité avec laquelle une vendetta conjuguée à un affrontement magique prolongé pouvait affecter ma garde-robe. Nous avons dit, d'une voix aussi raisonnable que possible :) Qu'est-ce que vous faites là ?

— On m'a chargée de vous avoir à l'œil, a-t-elle répondu. Ça ne me réjouit pas plus que vous, pour votre information.

— Vous... vous n'avez pas peur ?

— Peur ? a-t-elle répété, levant un sourcil d'un air surpris.

— Je suis vraiment en pétard contre vous, vous savez ? Nous pourrions vous tuer pour ce que vous nous avez fait. Et j'ajoute que vous devriez être impressionnée, parce que je vous assure : un mot malheureux de trop de votre part et vous risquez la combustion spontanée.

— Les anges bleu électrique sont bien plus prompts à tuer que le petit sorcier, pas vrai ? En paroles, en tout cas, a-t-elle dit, sans même un regard vers moi. Si vous avez envie de vomir, il y a des toilettes à côté.

— Pourquoi je vomirais ?

— C'est la réaction classique aux drogues.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? avons-nous aboyé.

Peut-être la colère dans notre voix l'a-t-elle tirée de son indifférence.

— On vous a simplement donné de quoi dormir pendant le trajet, a-t-elle expliqué, sur la défensive. Nous avons besoin de vous en vie, pour le moment.

— Cet arrangement ne me satisfait pas.

— Et moi, j'ai ordre de vous abattre au premier signe d'inclinations trop sataniques.

— Vous pouvez préciser ? ai-je demandé, ma curiosité sincère l'emportant brièvement sur notre fureur.

— J'ai pour mission de faire appel à mon propre jugement afin de déterminer quand le mal que vous pourriez causer dépasse le mal nécessaire qui consiste à vous utiliser contre un danger encore pire que vous. En d'autres mots, si vous me donnez l'impression de devenir un fils de pute pire que Bakker, je vous en colle deux dans le crâne et trois dans le buffet, et je m'assure que le téléphone est en dérangement.

— Vous ne vous donnez pas beaucoup de mal pour vous rendre sympathique, ai-je dit, faisant jouer mes doigts pour retrouver le crépitement familier de l'électricité.

Il y en avait un peu, courant dans les murs, à moins d'un mètre de là où je me trouvais ; il y avait aussi une prise, assez près de ses pieds, d'où je pouvais tirer un peu de pouvoir, si nécessaire.

— Essayez de voir le bon côté des choses, a-t-elle dit, tapotant le canon de son arme d'un geste plus maternel que menaçant. Je peux vous être très utile, vous savez.

— Comment ?

— En tuant tous ceux qui se dresseront sur votre chemin, a-t-elle expliqué, pleine d'espoir. À

condition, bien sûr, que j'estime qu'ils méritent de mourir. Et je connais un très bon dentiste.

— Je pense que vous devez être une sorte de culte dissident.

— Un culte ?

— Vos références à Dieu, à la damnation, aux dentistes, à Satan, le tout mélangé avec une tendance à la violence et un goût pour les sabres de samouraï.

— Notre porte est ouverte à tous. Les croyants sont, naturellement, les mieux équipés pour accomplir notre mission.

— Et quelle est votre mission, exactement ?

Elle a haussé les épaules.

— Au final, l'éradication totale de toute forme de magie sur cette terre, même si, pour le moment, comme il faut bien se fixer des priorités, nous avons décidé de nous attaquer aux formes pernicieuses et menaçantes de la magie, en commençant par Bakker.

— Et je suis le suivant sur la liste ? ai-je demandé, devinant la réponse.

Ses yeux ont lancé des éclairs, elle a soutenu mon regard une seconde, avant de se détourner.

— Nous réexaminerons nos priorités le moment venu.

— Je vois que la langue de bois n'est plus le domaine réservé des entreprises et des politiques.

Elle a souri, juste un instant.

— Nous préférons parler de « problèmes », plutôt que de la progression de la horde des forces du mal.

— Et qu'est-ce qui m'empêche de vous envoyer une décharge de deux cent quarante volts d'électricité domestique dans le corps ?

Elle a énuméré les raisons en comptant sur ses doigts :

— Premièrement : vous êtes curieux. Deuxièmement : je sais que vous avez besoin d'alliés et nous (un grand sourire) sommes des experts dans notre domaine. Troisièmement : vous n'allez pas tarder à vous inquiéter de la santé de votre ami le motard et je vais vous donner une réponse qui ne sera pas entièrement satisfaisante de votre point de vue, et pourtant complètement prévisible. Quatrièmement : il y a toujours en vous, Matthew Swift, une part d'humanité, assez, je pense, pour ne pas donner libre cours à vos instincts meurtriers. Vous n'avez pas tué San Khay.

— Vous en êtes sûre ?

— Vous n'en auriez pas eu le cran, a-t-elle répondu. Les anges bleu électrique auraient pu le faire, mais au bout du compte, c'est toujours vous, à l'intérieur, et vous êtes un poltron. J'ai oublié quelque chose ?

J'ai secoué la tête, je me sentais tout petit.

— Non. Je ne pense pas. (Avec un soupir, j'ai ajouté :) Où est Blackjack ?

— C'est son nom ?

— En fait, il s'appelle Dave.

— Je comprends pourquoi il a changé.

— Ah bon ? Moi pas.

— Si vous vous intéressez un jour au monde des jeux de *fantasy* en ligne, monsieur Swift, vous serez surpris d'apprendre que Bob, le Maître des Arts Ésotériques et Mystiques est une créature d'exception, et que Gary le Guerrier Sacré de la Force Éternelle n'achète pas de potions avant d'aller se battre. Vous n'avez aucun sens du style, contrairement à votre ami.

— Il est votre prisonnier ? ai-je demandé. Et ce n'est pas vraiment un ami.

— Oui.

— Vous lui avez fait du mal ?

— Non.

— Vous en avez l'intention ?

— Peut-être. Ça a de l'importance pour vous ?

Nous y avons réfléchi. Bien que je connaisse la réponse, j'étais incapable d'en trouver la raison.

— Oui, ai-je soupiré. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Je veux que vous tuiez Bakker, a-t-elle dit avec un grand sourire. Et je vais vous suivre comme votre ombre jusqu'à ce que vous le fassiez.

— Et après ? ai-je fait avec lassitude. Qu'est-ce qu'il se passera ensuite ?

Elle s'est étirée, mettant nonchalamment son fusil en bandoulière.

— Je suis sûre que nous trouverons un arrangement.

— Pourquoi ?

— Comment ça, « pourquoi » ?

— Pourquoi vous donner toute cette peine ? Quelle est votre motivation ?

— Je vous ai décrit le cadre de ma mission ; vous n'avez pas écouté ?

— Je pense avoir compris ce qui concerne l'Ordre. C'est une sorte de mélange entre les *X-Files,* les Jésuites et le SAS, c'est ça ? (Elle a haussé les épaules.) Mais vous, Oda ? Quelle est la raison de votre présence ? Pourquoi est-ce que c'est vous, qui vous tenez là devant moi, armée jusqu'aux dents, et qui semblez m'en vouloir à ce point.

Elle a ruminé mes paroles, puis elle m'a regardé droit dans les yeux et elle a dit :

— Mon frère est un assassin. Il utilise la magie pour tuer. Ça vous suffit comme explication, où est-ce que je dois vous parler de la lumière de Dieu et de la vérité de sa Parole ?

J'ai secoué la tête.

— Non, merci. Je crois que j'ai compris.

— Parfait ! s'est-elle exclamée. Alors ! C'est quoi le plan ?

***

LA SALLE DE bains était brune et abîmée, les fissures des carreaux blancs comblés avec du ciment qui s'effritait déjà, le revêtement de sol plastifié manifestant son affliction en émettant des petits couinements de détresse, le lavabo trop petit et le robinet trop bas. Je me suis débarbouillé du mieux que j'ai pu et, dans la cuisine, j'ai trouvé un petit bac à glaçons dans un congélateur qui ne contenait rien d'autre à part des bâtonnets de poisson et des pots de jus de viande maison à l'allure suspecte. J'ai enveloppé les glaçons dans un torchon de vaisselle tâché de tabasco, je me suis assis par terre et je me suis efforcé de me détendre.

Oda rangeait un petit arsenal dans son sac de sport, absolument pas intéressée par mon air de chien battu, tandis que j'appliquais la glace sur mon visage enflé et couvert de bleus. Je n'avais pas été aussi mal en point depuis l'âge de quinze ans ; je m'étais battu à l'école et j'avais mis fin au combat en envoyant, accidentellement, une décharge de cinquante volts dans le poing de mon adversaire. À l'époque, je ne comprenais pas encore pourquoi les écureuils m'apportaient des noisettes en hiver, ou pourquoi le renard du quartier ne prenait pas la fuite quand je le surprenais en train de fouiller les poubelles.

— Mon plan est simple.

— J'écoute.

— J'ai l'intention de détruire la Tour.

— Nous sommes sur la même longueur d'ondes, mais c'est un peu vague, non ?

— Sinclair a identifié quatre personnes jouant un rôle primordial dans la survie de cette organisation : San Khay, Guy Lee, Harris Simmons et...

— Dana Mikeda, oui, je sais.

— Sinclair pensait pouvoir ébranler la Tour elle-même en les prenant pour cible. San Khay est... Amiltech est un champ de ruines et ne risque pas de reprendre son activité avant longtemps. Maintenant, je veux m'attaquer à Guy Lee.

— Un de moins, il en reste trois. D'accord.

— Oda ? (Je me suis mordu la lèvre.) Je dois clarifier une chose dès maintenant. Si l'Ordre ou vous-mêmes touchez un cheveu de la tête de Dana Mikeda, je vous ferai une démonstration de mes inclinations sataniques.

— Je m'y attendais. (Elle a haussé les épaules.) Je ne peux rien vous promettre, et puis de toute façon, qu'est-ce que le respect de la parole donnée peut bien signifier pour quelqu'un comme vous. Nous aviserons le moment venu. (J'ai grimacé, essayant de ne pas me focaliser sur de grandes quantités d'électricité.) Maintenant, parlons de Guy Lee.

LES DOSSIERS DE Sinclair étaient complets, mais loin d'être aussi utiles qu'ils l'avaient été pour San Khay. Tout d'abord, Guy Lee n'était pas homme à se conformer à une routine. Il n'avait pas de domicile fixe, pas de famille, pas de vrais amis et aucun partenaire sexuel régulier. Même son chauffeur, qui le conduisait à travers la ville, nuit après nuit, changeait fréquemment, mais de manière imprévisible. Khay avait offert à Lee d'assurer sa sécurité ; la rumeur voulait que Lee lui avait ri au nez en expliquant qu'il préférait s'occuper lui-même de ses propres affaires. Bien sûr, les parasites ne manquaient pas dans son entourage, et ses intérêts s'étendaient d'Enfield à Croydon, englobant toute la ville : bordels à Soho, mendiants à Holborn, balayeurs à Moorgate, voleurs à Dagenham et racketteurs à Acton.

Il avait trouvé un bon compromis entre la carotte et le bâton : ceux qui s'opposaient ouvertement à lui étaient souvent retrouvés cloués à un arbre à Hampstead Heath, où ce qu'il restait de leur cadavre gonflé finissait par être repêché au niveau de la Thames Barrier ; ceux qui le servaient loyalement se voyaient récompensés par un appartement de luxe avec vue sur le fleuve à Putney, ou un hôtel particulier à Knightsbridge, et se faisaient conduire dans des voitures blindées aux vitres teintées et aux portières qui se refermaient avec un bruit tellement lourd et sourd qu'elles auraient aussi bien pu être lestées d'or. Mieux valait ne pas considérer la charité de Lee comme un acquis ; quelques-uns de ses lieutenants l'avaient appris à leurs dépens quand ils s'étaient retrouvés pendus, la tête en bas, à des parties de leur propre anatomie interne pour avoir osé défier leur patron. Ce dernier n'avait pas hésité à leur retirer ses faveurs aussi vite qu'il les leur avait accordées.

Sinclair était un homme précis qui n'approuvait visiblement pas que de simples suppositions soient présentées comme des faits. Mais en marge de son dossier, il avait tout de même noté : *Pour ses propres besoins, Lee peut faire appel à 143 hommes et femmes parmi ses partisans, n'importe quand, n'importe où.*

Plus bas, il avait ajouté : Amiltech peut fournir des renforts.

Et enfin, griffonné en tout petit au crayon : *Il invoque des monstres.*

J'ai songé au nettoyeur que j'avais croisé à peine une heure après ma résurrection, et au pouvoir et au savoir-faire qu'avait nécessités sa création.

Tout ce que Sinclair savait avec certitude des activités personnelles de Lee, c'était que sa journée débutait au coucher du soleil et s'achevait à son lever. La nuit, il ne restait pas au même endroit plus d'une heure, veillant sur ses investissements, s'assurant que les bons sorts étaient jetés aux bonnes personnes (députés, chefs d'entreprises), châtiant ceux qui n'appréciaient pas ses méthodes, et honorant de sa visite les familles de ses fidèles, tel un prince de sang royal serrant la main à un dignitaire étranger avant de s'envoler pour sa prochaine négociation. Lee était l'une des

rares personnes dans cette ville à avoir l'impudence d'utiliser la magie à des fins politiques banales : Sinclair le méprisait pour son outrecuidance et sa médiocrité. Les sous-fifres de Lee rôdaient autour d'une douzaine de commissions parlementaires et de conseils d'administration. La magie ne changeait pas l'envergure des ambitions humaines ; elle n'était qu'un outil pour les atteindre.

Hormis son travail, il ne semblait pas avoir de plaisirs particuliers ; bien sûr, il lui arrivait d'exiger un menu spécial, ou une femme pour son lit, ou telle ou telle drogue, mais il s'agissait plus d'un test des capacités ou de la loyauté de celui qu'il chargeait de cette mission. D'après la rumeur, il soupait délibérément à la table d'un homme en qui il n'avait pas confiance et, malgré la peur du poison, finissait son assiette sans en laisser une bouchée, pendant que son hôte tremblait d'effroi à l'idée de ne pas donner satisfaction.

Un dernier ragot, sans fondement mais intéressant, concernait son exercice de la magie. En résumé, l'homme était un magicien compétent, sans aucun doute, mais sa pratique était basée sur les connaissances, les gestes, les mots, les outils traditionnels d'un jeteur de sorts, plutôt que les techniques moins traditionnelles d'arts telle que la sorcellerie. Sa magie était précise, habile et très adroite. Mais une question demeurait : *où* avait-il acquis ces techniques ? En effet, le résultat de bon nombre de ses sorts était franchement malsain. Des ennemis qu'il avait maudits se consumaient de l'intérieur ; ceux qui étaient assez téméraires pour l'attaquer avaient tendance à s'étouffer avec leur propre sang. On prétendait même que certains de ses serviteurs les plus étranges, alors qu'ils vaquaient à leurs affaires, restaient à température ambiante.

Je n'aimais pas employer le mot nécromancie. C'est un art compliqué, qui n'est pas sans utilité, mais ne convient pas à ceux qui ont l'estomac fragile ou qui accordent de l'importance à leur hygiène personnelle. Je voyais assez bien Lee pratiquer la nécromancie.

— ALORS, CE PLAN ?

Je sentais qu'Oda allait vite devenir encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà.

— Il nous faut des alliés. Khay était différent, il était très en vue. Lee ne joue pas cartes sur table, et cette fois, il saura que je veux sa peau. Il nous faut de l'aide. Des alliés.

— Vous avez l'Ordre.

— J'ai du mal à vous considérer vraiment comme mes alliés.

— Faudra vous y faire.

— Je pensais aux Blancs.

— Qui sont les Blancs ?

— Le Clan de Long White City.

— Mais encore ?

J'ai souri et je me suis étiré, me levant pour mettre le reste de ma poche de glace dans l'évier.

— Ce sont des artistes.

QUAND J'AVAIS DEMANDÉ au Roi des Mendiants comment trouver les Blancs, sa réponse avait été brève et claire : suivre les signes sur les murs.

— Vous pouvez préciser ? s'est impatientée Oda.

— Oda, il ne vous est jamais venu à l'esprit que si jadis des femmes avec une vilaine peau et de longs cheveux dessinaient des pentagrammes et des étoiles à cinq branches sur les murs avec des bouts de craie récupérés à droite à gauche, alors l'invention des bombes de peinture n'avait fait qu'accroître la tendance ?

Ce soir-là, nous avons trouvé le premier signe sur le volet baissé de la laverie automatique, en noir et blanc épais : une grenouille avec un gros museau et de longs doigts bulbeux. D'une main, elle se caressait la barbe, tandis que, de l'autre, elle pointait d'un doigt courbe en direction un arrêt

d'autobus. Elle était coiffée d'un grand chapeau haut-de-forme, avec le prix toujours dessus (1,41 $), et fumait un gros cigare.

Nous avons suivi le doigt jusqu'à l'arrêt d'autobus, le sac de sport d'Oda cliquetant sous le poids des armes. Quand le bus 141 est arrivé, nous sommes montés. Au bout d'un moment, il s'est arrêté devant un espace vert clôturé sous des platanes géants, éclairés par des projecteurs de couleurs vives, vert, bleu et violet.

— Là ! s'est exclamée Oda, et nous sommes descendus précipitamment.

Elle avait aperçu l'image d'une petite fille avec des ailes d'ange, peinte sur le côté d'une chapelle unitarienne, sous une moisson d'efforts nettement moins artistiques affirmant des vérités telles que «DaN eSt uN pÉdé ! » et «C+D pour la vie ». La fillette levait la tête, observant un grand ballon rouge s'élevant vers le ciel, en direction des conduits d'aération en aluminium brillant de la pâtisserie d'à côté ; une petite main blanche tentait désespérément d'attraper la ficelle traînant derrière le ballon.

— Et maintenant ? a dit Oda.

— La station de métro Angel[5], ai-je répondu, essayant de paraître plus confiant que je ne l'étais réellement.

Nous avons pris le premier bus pour la station Angel. Devant la station de métro, nous avons regardé autour de nous pendant quelques minutes, jusqu'à ce que je remarque un petit rat noir et blanc peint sous un DAB à côté des bureaux de la Bank of Scotland. Il avait une longue écharpe autour du cou, portait une valise et un bouquet de romarin enveloppé dans du papier, comme s'il s'agissait d'un bouquet de roses ; son long museau noir remuait en direction du sud.

Nous avons suivi le nez du rat le long de Rosebery Avenue, où nous avons trouvé un faux DAB peint dans une fenêtre condamnée ; de la fente de distribution des billets émergeait un énorme bras mécanique, serrant une enfant entre ses griffes. Elle était presque le sosie de la petite fille aux ailes d'ange qui avait perdu son ballon, et elle tenait ses mains devant sa bouche dans un geste de surprise.

Comme le bras indiquait la direction de Farringdon Road, nous avons descendu cette grande artère, jusqu'à ce que le mur de brique jaune d'une ligne de chemin de fer s'élève sur un des côtés et qu'Oda dise :

— Swift.

Elle pointait du doigt une palissade tapissée d'affiches faisant la promotion de groupes, d'albums, de films à petit budget et de magazines luttant désespérément pour leur survie. Dans un coin, quelqu'un avait peint au pochoir un train tournant sur lui-même, jusqu'à se mordre la queue, les wagons se fondant les uns dans les autres.

Oda, qui n'avait presque rien dit de la soirée, a demandé :

— Où est-ce qu'il veut qu'on aille maintenant ?

— La Circle Line[6], ai-je répondu en grognant.

— Quelle station ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Comment ça ?

— Venez. On a des courses à faire.

J'AVAIS ACHETÉ UN livre de sudoku, un stylo à bille, un paquet de chewing-gum et un roman à l'eau de rose au format de poche, et je les avais placés, avec le plus grand soin, dans un petit sac en plastique. Au pub du coin, j'essayais à présent de convaincre la fille derrière le bar de me servir un café et non une bière, avant que la patience d'Oda ne soit à bout.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Oda, montrant le sac.

— Des sacrifices.

En mon for intérieur, j'étais content qu'elle m'ait posé la question avant que je n'aie été obligé de le lui expliquer. J'étais bien décidé à la faire souffrir pour la punir de sa curiosité.

— Quel genre de sacrifices ? Pourquoi ne pas simplement prendre la Circle Line et aller trouver les Blancs ?

— Nous devons attendre.

— Attendre quoi ?

— Le dernier train.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est la signification de ce symbole. Ce n'est pas seulement la Circle Line ; c'est le train qui se mord la queue, qui circule pour l'éternité, sans marquer aucun arrêt, ce n'est pas juste «Allez prendre la Circle Line ». C'est beaucoup plus compliqué. Et il faut faire des sacrifices.

J'ai agité le sac contenant le livre de sudoku.

— Vous faites exprès de parler par énigmes, s'est-elle exclamée. Pourquoi ?

— Parce que je ne vous aime pas.

— La vie de votre ami ne tient qu'à un mot de moi. Alors je vous conseille d'être plus clair, a-t-elle ajouté, plissant les yeux.

— Alors, avons-nous dit, qu'est-ce que ça fait de ne pas savoir exactement ce que nous allons faire ensuite ? Ça doit vous effrayer un peu, non ?

— Vous ne me faites pas peur, a-t-elle répliqué, d'une voix froide et calme. Vous êtes mort, vous êtes une coquille vide, quelles que soient les forces avec lesquelles vous avez pactisé.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, ai-je expliqué, sur le ton de l'apaisement. C'est l'absence de certitude qui vous effraie.

— Non.

— Si vous le dites.

— Vous ne savez rien, a-t-elle renchéri avec véhémence.

— Je sais que j'ai envie d'un café, et qu'une bière serait une mauvaise idée, tout bien considéré.

— Pourquoi le dernier train ? Qu'est-ce que ça a de si important ?

— Vous finirez bien par trouver la réponse toute seule, ai-je conclu, avant de tenter de nouveau ma chance avec la barmaid.

À 23 H 45, ODA et moi sommes repartis en direction de la station de Farringdon. Sur un tableau était indiqué au marqueur bleu que le dernier train était attendu à 00h06. Nous n'étions pas nombreux à patienter sur le quai. Quelques spectateurs s'attardaient après la sortie des théâtres, portant colliers de perles et costumes élégants, non loin d'un groupe de jeunes femmes qui n'avaient clairement pas choisi les bonnes chaussures pour ce type d'expédition. À l'autre bout du quai, poussé dans une niche en brique par leur passion et leurs hormones, un couple d'hommes en sueur échangeait le baiser le plus long et le plus bruyant auquel il nous avait jamais été donné d'assister. J'ai essayé de ne pas les regarder fixement, mais nous étions fascinés.

Une rame de la Metropolitan line est arrivée, en direction de Baker Street où, égoïstement, elle avait décidé d'avoir son terminus ; les filles sont montées quand même, imitées par les amateurs de théâtre et leurs foulards en soie. Nous avons laissé passer une rame de la Hammersmith & City line, qui s'arrêtait à Edgware Road, ce qui convenait visiblement aux deux hommes qui ont embarqué et ont repris là où ils en étaient restés, et ce à la grande surprise du couple arabe bien comme il faut déjà assis à l'intérieur du wagon au milieu des piles de journaux gratuits éparpillés sur le sol.

Le tableau d'affichage s'est peu à peu vidé ; il ne restait qu'un métro : sur la Circle Line ouest, sa

destination indiquée par des points orange vif. Une bande de jeunes, garçons et filles, est arrivée en courant sur le quai ; ils gloussaient, soulagés de ne pas avoir manqué le dernier métro, puis l'une des filles, très court-vêtue, a vomi derrière l'un des bancs. Oda lui a jeté un regard mauvais avant de tourner la tête. Les amis de la fille se sont rassemblés autour d'elle, lui tapotant le dos et lui caressant les cheveux, tamponnant les restes de bile autour de sa bouche ; après un dernier haut-le-cœur, elle s'est assise sur le banc, vidée, et a fondu en larmes. De la voir ainsi, nous avons soudain ressenti une sensation de chaleur sur notre visage, que nous ne pouvions ni comprendre ni contrôler ; sans l'indifférence d'Oda, nous aurions sans doute partagé la détresse de cette jeune fille.

À 00 h 09 précise, la rame de la Circle line est entrée en soufflant dans la station avec un bruit de ferraille. Oda s'est levée rapidement, prenant son sac en bandoulière, mais je l'ai attrapée par le bras pour la retenir. Elle a dit :

— Mais c'est le...

— Non. Pas celui-là. Le *dernier* train.

— Mais c'est le...

— Faites-moi confiance.

Elle a hésité, puis s'est rassise à contrecœur. Les filles et les garçons sont montés dans la rame en titubant ; il y a eu un bruit sourd et un bip d'avertissement, les portes des wagons se sont fermées, et la rame est repartie en émettant un vrombissement de plus en plus aigu. Elle est passée devant les graffitis sur le mur opposé : une série de noms, longs et incompréhensibles, des griffonnages à la peinture verte. À côté d'un tableau indiquant comment se rendre à Luton, quelqu'un avait dessiné deux yeux fermés, en noir et blanc, chaque cil se terminant par une longue courbe à l'égyptienne.

Au bout d'un moment, Oda a demandé :

— Vous avez un plan, sorcier ?

J'ai hoché la tête alors que, au-dessus de nous, le panneau d'affichage se vidait de tout message pour ne plus afficher qu'un seul astérisque orange. Je me suis levé et j'ai longé le quai, passant devant des affiches pour

« Sensationnel !!! »
Romance à Bollywood, une histoire d'amour de notre temps !
« Un spectacle incroyable ! » — News of the World
«Stupéfiant !» — Time Out

et plus loin...

Une nouvelle voix pour le présent ! — Love and Lost —
un album déchirant
l'inspiration de toute une génération

***

QUAND JE SUIS arrivé au bout du quai, j'ai poussé le panneau battant « Danger ! Interdit au public ! », je me suis baissé pour éviter la batterie de miroirs utilisée par les conducteurs des rames à l'arrêt pourvoir le quai sur toute sa longueur, et j'ai suivi la pente de ciment sale de plus en plus étroite en direction du ballast et de la forte odeur d'électricité. Je sentais la crasse épaisse et fumée du tunnel sur le bout de ma langue, sa sécheresse dans l'air ; je percevais le bourdonnement de milliers de volts dans le rail à côté de moi, le souffle frais du passage de la rame qui venait de quitter la station, déclinant dans la lourde chaleur souterraine et immobile. Adossé contre le mur noir et rugueux, avec ses faisceaux de câbles aux gaines en plastique jadis colorées, je me suis glissé dans l'obscurité.

Oda m'a observé depuis le quai éclairé, sans cacher sa surprise et sa répugnance.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Oda, quand Fringale nous a retrouvés à la station de Bond Street, vous pensez réellement qu'il avait l'intention de vous laisser la vie sauve ? Vous croyez vraiment qu'il n'aurait pas bu votre sang tout comme le mien, simplement pour voir s'il avait le même goût que la sueur sur votre peau au moment de mourir ? Faites-moi confiance, s'il vous plaît.

Je lui ai tendu la main. La mine renfrognée, elle a poussé le panneau « Danger ! » et m'a rejoint. J'ai noté qu'elle s'efforçait d'éviter tout contact avec le gros serpent de câbles enchâssé dans le mur, tandis que ses yeux se posaient nerveusement sur le rail électrique. Dans cette obscurité, nous n'avions pas d'espace, et nous sentions la chaleur de sa proximité sur notre peau, une chaleur étrange et vivante dans l'atmosphère confinée du bout du tunnel. Nous l'avons regardée, sans nous en cacher, curieux, jusqu'à ce que, levant la tête, elle voie nos yeux sur elle et se détourne rapidement en maugréant :

— Dieux nous protège.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé.

— Je peux les voir dans le noir.

— Quoi ?

— Vos yeux. Ils sont bleus, et ils luisent, comme ceux d'un chat.

— Notre résurrection a été presque parfaite, avons-nous répondu, sur la défensive.

Elle a craché dans le noir. Sa salive a sifflé sur le rail sous tension.

— Je n'y peux rien, ai-je dit. Ce n'est pas... Désolé.

Elle a de nouveau levé les yeux vers moi, mais s'est détournée avant que j'aie le temps de voir autre chose qu'un air interrogateur sur son visage.

— Qu'est-ce qu'on fait là, exactement ?

— Nous attendons que le gardien ait fait sa ronde.

Elle s'est contentée de grogner en guise de réponse, et nous avons encore senti la chaleur de son souffle chatouiller notre peau, tel l'effleurement d'étincelles mourantes.

Nous n'avons pas eu longtemps à patienter. Le gardien est venu, marmonnant dans sa radio, quelques minutes après le départ du dernier train. Il a parcouru le quai d'un bon pas, ramassant les détritus qui traînaient çà et là à l'aide d'une pique ; il a ouvert le distributeur automatique, a pris la recette de la journée et l'a regarni de barres chocolatées hors de prix et de boissons en boîte. Nous sommes restés assis tapis dans le noir une dizaine de minutes, essayant de respirer le moins fort possible.

Une fois son travail accompli, il a éteint les lumières, ne laissant pour seul éclairage que la lueur orange tirant sur le rose s'élevant à l'arrière des bancs et provoquant d'étranges reflets sur le verre protecteur des panneaux publicitaires. J'ai entendu le cliquetis de la grille en fer qu'on fermait à l'entrée de la station. À côté de moi, Oda a chuchoté :

— C'est bon ?

J'ai hoché la tête.

Elle est remontée tant bien que mal sur le quai, apparemment pressée de mettre une certaine distance entre elle et moi et faisant grand cas d'enlever la saleté sur ses vêtements. J'ai levé les yeux vers le panneau d'affichage éteint.

— Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre, ai-je dit.

— Attendre quoi ? a-t-elle grommelé.

— Vous n'avez pas hésité à m'agresser et à enlever un homme pour participer à tout ça, ai-je repris, surpris par mon propre sang-froid. Alors observez bien, et essayez d'apprendre quelque

chose.

Je me suis assis sur un banc, m'enveloppant dans mon manteau sale pour me protéger du froid et du silence qui venait soudain de tomber sur cet endroit, et j'ai patienté. Oda a fait les cent pas, la mâchoire crispée dans une expression de colère. J'ai essayé de compter les minutes en me basant sur son pas : quatre allers-retours semblaient correspondre grosso modo à une minute. Mes yeux me paraissaient lourds, ma peau chaude et fatiguée, mes cheveux sales et mon estomac rempli de plomb. J'ai laissé pendre ma tête, bien que nous restions sur le qui-vive, tendant l'oreille plus que jamais alors que nos paupières se fermaient lentement. Nous avons entendu le bruit de l'eau qui tombait goutte à goutte d'une conduite et le grondement distant d'un bus quelque part au-dessus de nos têtes. Machinalement, nos sens ont emprunté ceux d'une souris qui filait le long du rail électrifié, flairant de la nourriture jetée par là. Nous avons apprécié la finesse du son nez, nous l'avons remué et senti notre visage tout entier changer légèrement de forme avec ce mouvement ; la sensibilité de nos moustaches nous a permis de percevoir la réverbération des pas d'Oda, comme si chacun d'eux était le dernier bourdonnement laissé dans l'air par une cloche qui sonnait.

— Sorcier !

Sa voix a effrayé la souris, alors j'ai laissé filer son esprit et j'ai vite levé la tête. Le visage d'Oda avait adopté la teinte orange tirant sur le rose de la lumière du quai et ses yeux étaient tournés vers le panneau d'affichage qui indiquait, en grandes lettres orange : « 1) Circle line via KingsX -2 mins ».

Et c'était tout.

Pendant un moment, nous l'avons tous les deux regardé, puis Oda a dit :

— C'est un de vos trucs ?

— Non.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— C'est le dernier train, ai-je expliqué avec douceur. Le *vrai* dernier train. C'est... comme le Roi des Mendiants, ou la Clocharde.

— Ça n'a pas de sens, a-t-elle répliqué d'une voix sèche, mais sous la colère pointait la peur, la peur de la magie en général, ou du train en particulier, je n'en étais pas sûr.

Je me suis efforcé de trouver les mots justes.

— Certaines idées sont plus que de bonnes inspirations dues au hasard. Certaines idées deviennent réelles, que vous le vouliez ou non.

— Et quelle... *idée* doit arriver ici dans deux minutes ?

— Le train qui ne s'arrête jamais de circuler. Il roule sur la Circle line, à tout jamais.

Un courant d'air frais sur mon visage, venu du bout du tunnel, l'odeur sale des profondeurs de la terre. Nous avons inspiré à fond.

— C'est absurde.

— Pour une femme qui a consacré sa vie à l'éradication des forces occultes, vous avez une compréhension très limitée des choses que vous êtes censée combattre.

Au loin, le *ta-dam, ta-dam, ta-dam* se rapprochait. Avec le froid, mes cheveux se sont dressés sur mon cuir chevelu et m'ont chatouillé la peau ; la voie elle-même a grincé sous la pression supplémentaire. Je me suis levé avec, à la main, mon petit sac en plastique contenant le stylo-bille, le sudoku et les chewing-gums.

— Et ce train... a-t-elle insisté, s'efforçant de ne pas laisser transparaître sa peur dans sa voix, il va nous emmener chez les Blancs ?

— Les Blancs doivent probablement déjà savoir que nous venons.

— Comment ?

J'ai pointé du doigt le quai d'en face. À côté du panneau indiquant comment se rendre à Luton, les deux yeux d'Horus peints en noir et blanc étaient à présent ouverts. Leurs pupilles noires et leurs iris mouchetés de gris étaient rivés sur nous.

Oda a suivi mon regard.

— Ce n'est pas mon imagination... a-t-elle balbutié.

— Non.

— C'est toujours comme ça que ça se passe avec vous, sorcier ?

— Non. Sinon la vie serait parfaite, avons-nous dit.

Nous nous sommes approchés du bord du quai, les orteils dépassant tout juste la ligne jaune *«Ne pas franchir »*. Dans le tunnel à l'autre extrémité du quai sont apparus deux phares d'un blanc terne, tels les yeux d'un chat en maraude ; ils sont devenus de plus en plus gros et ont brillé de plus en plus fort. La cabine faiblement éclairée du conducteur a émergé de l'obscurité, vide à l'exception d'une ombre sans traits distinctifs. Dans le vacarme grandissant du bruit de ferraille et du sifflement des roues qui lançaient de grosses étincelles bleues sur le ballast et des freins qui hurlaient comme une banshee à l'article de la mort, le dernier train s'est arrêté devant le quai de la station Farringdon.

LE DERNIER TRAIN avait un jour été blanc, mais avec le manque d'entretien et l'âge, la peinture avait viré au gris cassé, et des taches de rouille avaient fait irruption à la surface. Il était presque impossible de voir à travers les vitres, tant elles étaient rayées, à force d'être utilisées comme support pour graver des messages. Les portes, quand elles se sont ouvertes, ont émis un raclement qui évoquait celui d'ongles sur un tableau noir, la rouille frottant sur la rouille. Je n'ai aperçu aucun passager dans la faible lueur jaune des wagons, juste un plancher à lattes, avec ses taches noires de chewing-gums écrasés et les restes de vieux journaux éparpillés, telles des plumes emportées par le vent. Le revêtement des sièges était si mince qu'on pouvait voir le rembourrage à travers, là où il ne s'était pas déjà répandu ; la glace du signal d'alarme était fendue et donnait l'impression qu'elle allait tomber de son support d'un instant à l'autre ; et les sangles en tissu se balançaient doucement au plafond après l'arrêt de la rame. À chaque extrémité du wagon, les fenêtres étaient grandes ouvertes, et le ronronnement de la ventilation s'élevait derrière les sièges en piteux état.

Oda a dit :

— Je pense que c'est ce que l'Ordre avait à l'esprit en parlant d'inclinations sataniques.

— Vous n'avez même pas essayé. Où en serait l'humanité si personne ne prenait ce genre de risque de temps à autre ?

Prudemment, je suis monté à bord, et quand rien ne s'est passé, je me suis tourné vers Oda ; elle était restée sur le quai, l'air incertain.

— Vous m'avez fait confiance à Bond Street, lui ai-je rappelé, lui tendant la main. Faites-moi confiance maintenant.

— C'est... c'est nécessaire ? a-t-elle demandé.

— Oui.

Acceptant ma main, elle m'a rejoint à l'intérieur. Presque immédiatement, les portes ont commencé à gémir, un son aigu, strident et si fort qu'il m'a fait grimacer, alors qu'elles se refermaient avec un claquement sonore et définitif. La rame s'est ébranlée en cahotant. J'ai enroulé ma main dans une des poignées en tissu tombant du plafond et j'ai dit :

— Je dois vous faire un aveu.

— Quoi ? a-t-elle demandé, alors que le train prenait de la vitesse, avec une plainte monocorde

et grave.

— Je n'ai jamais pris le dernier train auparavant.

— Pourquoi ?

— On s'y perd facilement.

Elle a grogné, puis une nouvelle secousse a failli lui faire perdre l'équilibre, alors que le métro accélérait plus brusquement, et que nous entrions dans le tunnel, laissant derrière nous la lumière chaude du quai. Elle a posé son sac par terre et s'est rapidement agrippée à une perche, se serrant contre elle à mesure que nous prenions de la vitesse. Alors que nous progressions dans l'obscurité, le vent s'engouffrait par la vitre baissée à l'autre extrémité du wagon, tirant sur les cheveux et les vêtements, mon manteau claquait comme un drapeau par grand vent. Par la fenêtre, j'ai vu les nuances rouge et jaune pâle des faisceaux de câbles s'écarter, alors que les voies se rejoignaient, se séparaient, s'élargissaient ; puis les câbles ont totalement disparu, la lumière à l'intérieur du wagon tombant, apparemment, sur du vide, plus aucune texture à l'extérieur, pas même la courbe d'un mur noir, juste les ténèbres absolues. Au plafond, les lampes ont vacillé et, pendant un moment, à chaque éclair intermittent, le wagon n'a plus été désert ; je me suis retrouvé serré, épaule contre épaule, au milieu d'une centaine de visages gris, sans expression, avec peut-être l'ombre d'un chapeau par-ci ou la suggestion d'une poussette par-là, bloquant le passage devant la porte ; c'était tellement bondé que j'avais du mal à respirer, il faisait une chaleur atroce. Puis l'éclairage s'est rétabli en frémissant et le wagon a de nouveau été vide et froid, avec le vent fouettant nos visages, comme si chaque particule contenait des couteaux microscopiques et que, pour faire bonne mesure, il avait un compte à régler.

Par-dessus le vrombissement, Oda a crié :

— Est-ce que vous avez la moindre idée de ce que vous faites ?

— Attendez encore une minute ! ai-je répondu sur le même ton.

Une lueur soudaine, à l'extérieur, et l'espace d'une seconde, j'ai vu les murs de la station de métro de King's Cross St Paneras, mais seulement une seconde, et nous n'avons pas essayé de nous arrêter ; le quai avait entièrement défilé avant que nous n'ayons eu le temps de reprendre notre respiration. Des journaux ont tourbillonné autour de mes genoux, des boîtes de boisson broyées et des emballages de hamburgers ont roulé dans le wagon tandis que notre vitesse augmentait encore ; quand j'ai essayé de lever mon pied, le chewing-gum est devenu visqueux, refusant de lâcher prise, et j'ai dû tirer de toutes mes forces pour me libérer.

Quand nous sommes arrivés à notre arrêt, cela s'est passé tellement vite que j'ai été projeté au sol et qu'Oda a rebondi contre le panneau en verre fendu séparant une rangée de sièges de la porte. Je me suis relevé sur mes genoux, du vieux chewing-gum noirâtre collé aux mains, et j'ai regardé autour de moi. Je me suis rendu compte que nous nous déplacions toujours ; je sentais le vrombissement des moteurs à travers le plancher, j'entendais le gémissement aigu de la ventilation et le ventre électrique du train alimentant les roues en énergie, mais nous étions loin de l'allure grisante de notre première accélération. Dans notre wagon, bien que toujours faibles, les lumières s'étaient stabilisées, et nous n'étions plus seuls.

Chaque siège, chaque coin et recoin était occupé par des ombres ou des formes semi-transparentes. Une femme grise et sans visage berçait un bébé endormi, gris lui aussi ; un homme gris et sans visage se trémoussait au rythme d'une musique silencieuse, les minces fils gris de ses écouteurs battant autour de sa tête. Un homme coiffé d'un chapeau melon avait cédé sa place à une dame âgée marchant à l'aide d'une canne ; une famille avec de grands sacs de voyage sur roulettes, sans doute des touristes, s'enfonçait plus profondément dans le wagon, tandis qu'une violoncelliste essayait de placer son instrument contre le mur du fond. Ce n'était pas des fantômes : les fantômes ont

des visages, des expressions, des sons, des raisons ; non, ces visages silencieux, anonymes et peu mémorables avaient été oubliés, leurs traits s'étaient fondus les uns dans les autres pour ne plus laisser qu'une ombre sans expression. J'ai regardé par la fenêtre et je n'ai vu que les lignes droites et luisantes des rails, par dizaines, par centaines, acier poli sur le dessus, métal noir rouillé dessous, se déployant de chaque côté, aussi loin que portait le regard, comme les voies d'une autoroute, avant de disparaître dans l'inévitable obscurité.

Oda s'est relevée péniblement, refusant la main que je lui offrais en secouant la tête.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? a-t-elle chuchoté.

— Le train a besoin de passagers, ai-je répondu, me tournant pour laisser passer l'ombre d'un homme à la barbe impressionnante dans une veste ample qui se dirigeait vers la porte, où il a saisi une poignée en tissu avec ses doigts à peine plus épais que la brume, tanguant doucement au rythme régulier du train.

— Est-ce qu'ils sont... vivants ?

— En un sens. Ils vont là où les emmène le métro, tout le temps, pour l'éternité ; ils en sont un peu la mémoire.

— Ça ne me semble pas vraiment une vie.

— Ils sont comme nous, avons-nous expliqué. Ils sont ce qu'il se produit quand on met tant de vie au même endroit. Ils sont partout et nulle part, ils ont vu le jour quand les gens se sont émerveillés pour la première fois devant ce nouveau moyen de transport, et ils ne mourront que quand la dernière rame fermera ses portes et que personne ne se rappellera qu'un métro a existé.

— Formidable, a-t-elle sifflé entre ses dents.

J'ai souri.

— Alors, toujours pas peur ? Même pas un tout petit peu ? ai-je demandé.

Elle m'a foudroyé du regard.

J'ai ouvert le sac avec mes petits cadeaux et j'ai sorti le livre de sudoku. Dans le wagon, toutes les têtes se sont tournées vers moi ; des dizaines d'yeux vides nous ont fixés du regard. J'ai attendu d'être sûr d'avoir leur attention, puis, toujours à genoux, je l'ai posé sur le sol. J'ai mis le stylo-bille dessus, le roman à l'eau de rose à côté, j'ai ouvert le paquet de chewing-gum de manière à laisser visible la première pastille blanche, et j'ai reculé. Le cortège des ombres a lentement commencé à défiler vers nous, la silhouette d'une grosse dame dans une robe de grande taille se levant de son siège, l'image d'une jeune fille avec un sac à dos bien chargé marchant vers nous, suivie par la forme spectrale d'un vieil homme voûté. Ils se sont réunis autour de la pile, les mains tendues. Au fur et à mesure de leur progression, j'ai doucement poussé Oda vers l'arrière, jusqu'à ce que nous soyons tous les deux plaqués contre les portes. Les ombres se sont épaissies autour des marchandises sacrifiées sur le sol du wagon, il en arrivait toujours plus, jusqu'à tenir à plus d'une vingtaine sur une surface d'une trentaine de centimètres carrés, se fondant en une masse opaque. Les livres, le stylo et les chewing-gums ont été masqués par un bouillonnement à l'aspect presque solide, d'où émergeait occasionnellement une tête ou un bras fantôme, avant de replonger dans la mêlée.

Quand les ombres sont redevenues visibles et que la cohue a pris fin, elles ont regagné leurs places sans un bruit ou un regard en arrière. À l'endroit où elles s'étaient rassemblées, il ne restait rien sur le sol, excepté un petit bout d'emballage de chewing-gum, et une page arrachée avec une grille de sudoku remplie au stylo-bille bleu.

Oda a ouvert la bouche pour parler, et le train s'est ébranlé, manquant nous faire à nouveau perdre l'équilibre. Elle s'est accrochée à une poignée et a crié par-dessus le vrombissement de la motrice qui accélérait.

— Qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

— Un sacrifice, ai-je hurlé à mon tour, alors que nous commencions à tanguer sur la voie. Il faut sacrifier ce qu'ils désirent le plus !

— Un livre de sudoku ?

— Quelque chose d'anonyme, qui vous aide à passer le temps sans que vous ayez à croiser le regard des autres passagers, oui, un livre de sudoku et un roman de gare ! C'est ce qu'on fait dans le métro !

Une autre secousse, alors que nous prenions de la vitesse. Pendant un moment, à l'entrée d'un virage, j'ai vu les autres wagons tourner dans le noir, mais quand la voie est redevenue droite, ils avaient disparu. Des étincelles ont jailli des roues, passant furtivement devant les fenêtres ; les lumières du wagon ont vacillé et une ou deux ampoules ont éclaté avec un bruit sec et un nuage de fumée. L'obscurité allait et venait, tel un rideau de ténèbres se levant et retombant sur les silhouettes fantomatiques. À chaque manifestation de faiblesse de la lumière, le wagon donnait l'impression d'être plein une seconde, et vide la suivante. Dehors, l'espace d'une seconde, un autre train nous a croisés en sens inverse, dans un vrombissement strident et le *thumpthumpthumpthump* de l'air pris dans le passage d'une si grande quantité de métal. J'ai vu un homme lisant son journal et une femme qui tricotait, avant que cette vision ne nous soit arrachée et qu'il n'y ait de nouveau que le noir et le reflet de nos propres visages sur le verre rayé. Nous avons éclaté de rire devant le spectacle des roues produisant des gerbes d'étincelles s'élevant jusqu'aux fenêtres et retombant en arrière en cascades aveuglantes, rendant au wagon sa blancheur d'antan dans un déluge d'électricité s'élevant si haut et brillant si fort que nous avons dû détourner les yeux et les fermer pour les protéger.

La pluie d'étincelles s'est calmée quand nous avons entamé une nouvelle décélération brutale. Je me suis laissé surprendre et le choc m'a projeté sur le côté ; j'ai heurté Oda au moment où sa prise sur la poignée se relâchait. Je l'ai rattrapée instinctivement, alors qu'elle titubait dans le wagon en train de ralentir, et je l'ai tenue fermement par le bras pendant que le rideau de feu se calmait à l'extérieur et que les lumières revenaient à la normale ; les ombres se sont estompées et les câbles couverts de crasse ont refait leur apparition le long de la voie.

Puis est apparu un quai faiblement éclairé, sol en béton mal entretenu, vieux carrelage beige aux murs. Nous nous sommes arrêtés et les portes se sont ouvertes avec un bruit sourd. À ma descente, j'ai été accueilli par un souffle d'air frais ; Oda a ramassé son sac de sport et m'a suivi d'un pas mal assuré. Derrière nous, les portes du wagon se sont refermées en claquant, et le train est reparti dans un bruit de ferraille.

J'ai regardé autour de moi, à la recherche d'un panneau, et j'en ai trouvé un : Aldwych.

J'ai ri.

— Contente que ça vous amuse, a dit Oda.

— Détendez-vous un peu, ai-je répondu. Bienvenue à la station d'Aldwych.

— Jamais entendu parler.

— Elle est fermée. Elle était sur la Piccadilly line.

— Alors comment sommes-nous arrivés là ?

— Vous allez vraiment me poser ce genre de questions ineptes à chaque étape ? Grâce à des forces occultes, voilà comment ! Quand est-ce que vous vous déciderez à l'accepter ?

Quelqu'un a toussé, poliment, à l'autre bout du quai. La main d'Oda a plongé vers son sac.

— Bonjour, ai-je dit.

Ils étaient trois : un homme et deux femmes. Ils se tenaient à l'entrée du quai, sous un ancien panneau en métal noir sur lequel une main pointait du doigt la direction de la sortie. Ils étaient armés.

Ils ne souriaient pas.

— Bonsoir, nous a salués une des femmes en s'avançant. Vous vouliez nous voir ?

ILS ONT PRIS le sac d'Oda, ce qui l'a mise en colère, mais elle a réussi à garder son calme. Ils m'ont pris mon cartable. Je n'ai pas protesté, j'aurais souhaité avoir des poches plus profondes.

Puis ils nous ont bandé les yeux et, nous guidant par le bras, ils ont donné le signal du départ. À en juger par le léger grondement sous mes pieds et l'air chaud et lourd, nous ne sommes pas remontés à la surface. Par ailleurs, nos sens en alerte ont détecté un bourdonnement sourd et familier, une texture de l'air entre nos doigts qui semblait... attirante, et qui se renforçait à chaque seconde.

Nous avons dû marcher pendant une dizaine de minutes. À un moment, j'ai senti l'odeur des égouts, graisse figée et déchets dilués ; à un autre, j'ai emprunté les yeux des rats qui trottinaient dans le noir, à dix pas derrière nous, jusqu'à ce que l'un des membres de notre escorte entende le bruit de leurs griffes et les chasse en criant. De mon côté, j'ai écopé d'une claque derrière la tête, rien de douloureux, ni de particulièrement menaçant, mais un avertissement tout de même : ils savaient pourquoi les rats s'intéressaient tellement à nous. Nos pas ont résonné, et l'air est devenu plus épais, la sensation de magie plus dense, comme si la brise passant entre mes doigts était liquide et que la surface du sol était couverte de mélasse qui collait à mes pieds.

En cours de route, j'ai entendu plusieurs lourdes portes ou grilles en métal s'ouvrir et se refermer, et le déclic de nombreuses serrures. Dans l'ensemble, notre progression me semblait plane : les quelques marches que nous montions étaient contrebalancées par un nombre équivalent vers le bas, j'ai donc supposé que notre destination ne se trouverait pas plus haut que la Picadilly line elle-même. Quand nous sommes arrivés, nous avons immédiatement reconnu ce lieu, il nous était familier même de l'extérieur, et j'ai dû me retenir pour ne pas rire.

L'endroit où ils nous ont retiré nos bandeaux était mal aéré, sombre, en béton du sol au plafond (jadis d'un beige pâle uniforme, tirant maintenant sur le gris), et rempli de vieilles machines ; il y avait là des rangées entières de géants silencieux, mastodontes crachant des câbles, exhibant leurs fils à nu ; toutes les ampoules étaient mortes et la rouille commençait à ronger les circuits imprimés. Néanmoins, il était toujours possible de reconnaître, sans le moindre doute, les vestiges d'un central téléphonique. Encore maintenant, nous parvenions à sentir la vie résiduelle de cet endroit, le cliquetis de son mécanisme souterrain, même si, à en juger par son aspect actuel, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas été utilisé.

Mais malgré son état d'abandon, les sols, les murs et même des parties du plafond avaient été couverts de peintures saisissantes. Des tourbillons de couleurs, des messages en orange, en bleu, en violet, en rose, des images d'yeux attentifs, de rats trottinants, de lutins dans des costumes tape-à-l'œil, de créatures réelles et imaginaires, certaines un bon compromis des deux, des caricatures d'hommes politiques, des parodies de toiles de maître, ici un Rembrandt dont les protagonistes jouaient au poker au lieu de regarder bouillir les pommes de terre, là un Monet où les visages humains avaient été remplacés par ceux de fouines s'agitant dans leurs robes à fanfreluches. Partout où il y avait un espace disponible, quelqu'un avait peint. L'ancien Kingsway Téléphoné Exchange ressemblait à un cauchemar psychédélique, un très mauvais trip au LSD.

ILS NOUS ONT emmenés dans une pièce dont les murs présentaient des variations sur un thème violet, des tours d'habitation pourpres se fondant dans des fleurs mauves qui s'enroulaient autour de chenilles bordeaux se tortillant autour de buissons lavande qui eux-mêmes se fondaient à nouveau dans les tours ; là où il y avait de la lumière, de petits visages regardaient par les cadres rectangulaires des fenêtres. Une lourde porte en fer avec les mots «Salle de comité » gravés en caractères démodés a été claquée derrière nous, et fermée à clé. À l'autre bout de la pièce, quelqu'un

avait laissé un vieux matelas avec des taches brunes d'allure suspecte, et un seau.

— Ça fait partie du plan, sorcier ? a demandé Oda.

Je me suis assis, mais pas sur le matelas, j'ai bâillé et j'ai répondu :

— Tout va bien, pour l'instant.

— » Bien » ? Qu'est-ce qui va bien ?

— Vous n'êtes pas morte, je ne suis pas mort, ils ne nous ont pas tués, nous ne les avons pas tués, tout va bien. À leur place, si j'étais un Blanc et que la Tour m'avait dans le collimateur, j'aurais aussi tendance à me méfier des inconnus. Je vous suggère de dormir un peu et de ne pas vous en faire.

— Je refuse de dormir ici, a-t-elle ronchonné, arpentant la pièce, la mine renfrognée.

— Pourquoi pas ?

— C'est un endroit horrible.

Surpris, je l'ai regardée fixement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ils ont peint des enchantements partout, sorcier ! Comment pouvez-vous dormir dans ces conditions ?

J'ai admiré le paysage qui se déployait sur les murs de la pièce.

— Nous trouvons ça magnifique, avons-nous dit. Faites comme bon vous semble, mais moi, je dors.

Sur ces mots, j'ai tiré mon manteau sur mes épaules, j'ai ramené mes genoux contre ma poitrine, j'ai roulé sur le côté et j'ai fermé les yeux. Le sommeil est venu rapidement. Je n'ai fait que des rêves violets.

***

ILS NOUS ONT réveillés, sans qu'il nous soit possible de déterminer si c'était le jour où la nuit, et nous ont fait traverser des couloirs ; après avoir franchi une porte en fer blindée, nous sommes arrivés dans une pièce meublée d'une grande table ronde et éclairée par une lampe unique suspendue au plafond. Une femme nous attendait, assise, pieds sur la table (des bottes rouges), examinant ses ongles. Elle avait les cheveux noirs et avait eu la main lourde sur le maquillage : ses cils semblaient s'étendre à l'infini, et au coin de ses yeux, elle avait peint les longues lignes courbes que j'avais vues sur les yeux égyptiens de la station de Farringdon. Ses lèvres étaient noires, sa peau pâle, ses ongles vernis en bleu vif et elle ne portait que du cuir, avec des clous et des chaînes. Sans lever la tête à notre entrée, elle a dit :

— Je n'ai pas beaucoup de temps, alors finissons-en rapidement.

Le sac d'armes d'Oda traînait dans un coin, ouvert et fouillé ; devant un tel manque de respect pour son équipement, le visage d'Oda s'est assombri.

— D'accord, ai-je dit, prenant le siège que m'indiquait l'une des personnes qui nous avaient conduits jusqu'ici. En deux mots, je suis un sorcier et la jeune femme qui m'accompagne représente un groupe d'imbéciles vraiment exécrables et manquant totalement d'imagination, mais qui pourraient se révéler utiles. Je suis en conflit avec la Tour ; c'est moi qui ai lancé la campagne contre Amiltech, mais je n'ai pas tué San Khay ; Dudley Sinclair m'a recruté au sein d'une alliance de personnes ayant décidé d'unir leurs forces contre la Tour : notre coalition compte déjà dans ses rangs des motards, des sorciers, des voyants et des clochardes ; le Roi des Mendiants m'a dit comment vous trouver ; je me suis laissé dire que Vous et Guy Lee étiez des ennemis acharnés, mais que vous étiez en train de perdre la bataille. Je vous offre mon aide ; puis-je compter sur la vôtre ?

La femme a donné une chiquenaude sur l'un de ses ongles, mais ne m'a pas regardé.

— Je vais y réfléchir. Merci de me l'avoir proposé.

Elle a fait un signe de la tête désinvolte vers le mur, et nos gardes nous ont pris par le coude pour nous faire relever et nous ont ramenés dans notre prison violette.

Je suis retourné m'asseoir dans mon coin.

— Personnellement, je trouve qu'on s'en est plutôt bien tirés.

QUE DE TEMPS perdu.

Personne ne m'avait prévenu que la vengeance pouvait être aussi ennuyeuse.

Ils nous ont apporté des sandwiches, *spam* et pain rassis, avec du thé servi dans des tasses ébréchées. Nous avons mangé, nous voulions en avoir le cœur net : le *spam* était-il aussi mauvais que dans mes souvenirs ? Nous en avons eu la confirmation. Oda n'a touché à rien. Alors, comme deux vérifications valent mieux qu'une, nous avons mangé sa part.

Oda a commencé à faire des pompes.

— Mais qu'est-ce qu'il vous prend, bon sang ?

— Je dois garder la forme, a-t-elle répondu.

— Pourquoi ?

Elle m'a fusillé du regard. Après cinquante pompes, elle a enchaîné avec des redressements assis. Je me suis senti fatigué rien qu'à la regarder.

QUAND TOUT UN non-jour et toute une non-nuit m'ont paru s'être écoulés, Oda a dit :

— Vous savez, si je n'appelle pas régulièrement, ils vont se mettre à couper votre ami le motard, Blackjack, en petits morceaux.

J'ai gémi et je me suis levé.

— D'accord ! ai-je craqué. Très bien. De toute façon, cette comédie a assez duré.

— On s'ennuie ? a-t-elle demandé, haussant un sourcil effronté.

Je lui ai lancé un regard noir et je suis allé frapper du poing sur la porte en fer.

— Il faut qu'on parle, et tout de suite ! ai-je crié. Sinon, je vous promets de tout faire cramer ! (Il n'y a pas eu de réponse ; après un délai de trente secondes, j'ai reculé.) Comme vous voudrez, ai-je marmonné.

J'ai collé l'oreille contre la porte et, les yeux mi-clos, j'ai commencé à murmurer un sort d'ouverture, chuchotant des sons implorants, amadouant la serrure par mon souffle, la caressant du bout des doigts, comme vous agiriez avec un chaton effrayé. J'ai regretté de ne pas avoir mon trousseau de clés vierges ; ça m'aurait simplifié la vie, mais je l'avais laissé dans mon cartable. La peinture violette a commencé à bouillonner et à siffler sur les murs ; les tours d'habitation ont oscillé, les buissons lavande ont bruissé dans le vent, les petits visages dans les fenêtres éclairées des bureaux ont vacillé ; enfin, avec un bruit sec réticent, la serrure a cédé.

J'ai poussé la porte. Il n'y avait personne dans le long couloir sombre, pas même un rat que j'aurais pu détourner pour une petite mission de reconnaissance. Par contre, il y avait *beaucoup* d'électricité dans les environs. J'ai dit à Oda :

— Si je vous demande de ne pas vous mettre dans mes pattes, vous allez me rire au nez, je me trompe ?

— Je n'ai pas un sens de l'humour aussi poussé, a-t-elle répondu.

Je n'étais pas vraiment surpris.

J'ai levé les doigts et j'ai commencé à tirer l'électricité hors des murs, à l'enrouler autour de ma main, de mes poignets, à m'en envelopper les bras, à m'en faire une sorte de foulard autour du cou, et à m'en draper les épaules, telle une cape de minuscules éclairs, mes cheveux se sont dressés sur ma tête. Quand j'ai tenu assez d'électricité sous mon emprise pour en sentir la pression jusque dans mon sang, et que mes yeux ont piqué à cause de sa proximité avec mon visage, j'ai commencé à remonter

le couloir. Oda m'a suivi à une distance respectable. Alors que nous marchions, j'ai remarqué que les peintures bougeaient sensiblement pour nous regarder.

J'ai gloussé.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— On nous surveille.

— Qui ?

— Les Blancs ?

— Pourquoi ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Venez. C'est par là.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Cet endroit n'a pas de secret pour nous.

— Que voulez-vous dire ?

— C'était un central téléphonique, à l'époque. Nous venions y jouer, quand les lignes n'étaient pas trop occupées. Rappelez-vous : faites-moi confiance !

— Facile à dire, a-t-elle rétorqué.

J'ai souri et j'ai continué à marcher.

Le premier garde que nous avons rencontré tenait une hache de pompier à la main. Quand il nous a aperçus, il a chargé. D'instinct, je lui ai lancé une poignée d'électricité qui l'a sonné, mais, à notre grande surprise, n'a pas eu plus d'effet. Il est revenu à la charge, la bouche ouverte et le visage déformé par la rage, il m'est venu à l'esprit que, pour un homme en colère qui courait, il ne produisait pas le moindre bruit. Alors, j'ai baissé les mains et j'ai attendu, tandis que l'électricité crépitait entre mes doigts. Oda a bondi pour me protéger, mais au dernier moment, alors que la hache n'était plus qu'à quelques centimètres du point d'impact, l'homme s'est arrêté et a vacillé, avant de voler en éclats dans un millier de giclées de peinture, qui se sont enfoncées dans le béton en se tortillant.

— Des illusions...

— Vous avez l'air de bien vous amuser, a-t-elle observé, se débarrassant d'une chiquenaude des gouttes de peinture tombées sur le dos de sa main.

— Je crois que j'ai compris ce qu'il se passe.

— Vous voulez bien m'expliquer ?

— C'est un test, un foutu test débile.

— Un test ?

— Pour voir si nous pouvons vraiment leur être utiles.

— « Utiles »? a-t-elle répété d'un air méprisant.

— Vous avez l'intention de reprendre des morceaux choisis de tout ce que je dis ?

— Vous aimez parler par énigmes ; moi, j'essaie simplement de comprendre ce qu'il y a derrière votre rideau de fumée occulte.

J'ai soupiré.

— Au bon vieux temps, il suffisait de se présenter en disant, «Bonjour, je suis un sorcier et voilà ce que je veux », et les gens vous écoutaient, bon sang. Mais aujourd'hui... je suppose que les agissements de Bakker n'ont rien fait pour redorer le blason de la profession.

Je me suis détendu, pointant les doigts vers le sol et laissant lentement l'électricité qui courait sur ma peau retourner à la terre ; elle est descendue le long de mes jambes en me chatouillant, m'a traversé les pieds avant de rentrer dans le béton.

— Si ce que vous m'avez dit est vrai, vous ne croyez pas que vous feriez mieux d'en garder un

peu ? a-t-elle fait remarquer, regardant mourir les dernières étincelles.

— Pas question de jouer à leur petit jeu : qu'ils aillent se faire foutre. Nous avons bien trop à faire. (J'ai levé la tête et j'ai crié, assez fort pour être entendu à l'autre bout du couloir :) C'est bon, la récréation est terminée. Vous avez vu de quoi nous étions capables. Alors maintenant, vous arrêtez vos conneries ou je fais écrouler toute la rue sur vos têtes, et je suis plutôt d'humeur, croyez-moi.

— Vous en êtes capable ? a posément demandé Oda.

J'ai baissé la voix.

— Oda, même si j'avais l'intention de vous dévoiler l'étendue de mes capacités, vous pensez réellement que le moment est bien choisi pour une discussion théorique sur le sujet ?

— Je vous ai interrompu... a-t-elle dit, haussant les sourcils et me gratifiant d'un sourire mielleux.

— Hein ? Oh, d'accord. (J'ai de nouveau élevé la voix.) Je suis sérieux ! On se parle maintenant ou je vous promets une putain de catastrophe d'ampleur cosmique. J'attends !

Depuis l'autre bout du couloir, une voix irritée a dit :

— C'est bon, sorcier, message reçu cinq sur cinq. Bon Dieu, pas la peine de nous refaire le sermon sur la montagne.

J'ai fait un large sourire à Oda.

— Alors, ce n'était pas si difficile, n'est-ce pas ?

NOUS NOUS SOMMES retrouvés dans la pièce avec la table ronde. Vera s'est présentée et nous a froidement informés qu'elle était le chef le plus probablement élu du Clan de Long White City, et qu'elle en était fière.

— « Le plus probablement élu » ? me suis-je étonné.

— Il est généralement admis que, si le clan organisait des élections, je serais élue, a-t-elle expliqué, avec un sourire éblouissant un peu crispé. Alors... à quoi bon ? (Elle s'est assise, a étiré une paire de jambes gainées d'un cuir trop moulant pour une bonne circulation sanguine, et a dit avec désinvolture :) Donc, vous êtes vraiment un sorcier. Je n'en étais pas sûre.

— Vous auriez pu simplement demander. Pourquoi est-ce que plus personne ne prend la peine de poser des questions de nos jours ?

— J'ai pensé qu'il serait plus instructif de voir ce que vous feriez de votre propre initiative. Et je me suis dit que... si vous en aviez eu après nous, nous n'aurions pas fait long feu. Désolée pour les sandwiches. Je peux vous proposer quelque chose de meilleur ?

— Pas faim, a dit Oda, d'une voix évoquant le craquement des icebergs en haute mer.

— Je ne dis pas non, ai-je accepté. Mais j'aimerais savoir... pourquoi tout ce cirque ?

— Nous devons nous montrer prudents ; le Clan de Long White City est assiégé. Guy Lee s'est juré de nous effacer de la surface de la terre ; il ne regarde pas à la dépense et il ne menace jamais personne à la légère.

— Et donc vous emprisonnez tous ceux qui vous rendent visite ?

— Le temps de réunir plus d'informations sur eux. Par exemple, pendant la journée et demie où nous vous avons retenus ici...

— Une journée et demie ? a répété Oda d'une voix incrédule.

— Oui. (Les faits, bruts de décoffrage : Vera n'était pas du genre à avoir des remords ou à faire des mondanités.) J'ai appris que vous (un doigt voluptueusement pointé vers moi) êtes presque certainement Matthew Swift, sorcier, ex-cadavre, ancien balayeur employé par le Lambeth Borough Council et...

— Vous avez été balayeur ?

— J'avais besoin d'argent.

— Vous avez balayé ?

Oda n'aurait pas pu avoir l'air plus surpris si je lui avais annoncé que j'avais profité de mon temps libre pour construire les pyramides.

— ... et que Robert James Bakker vous a choisi pour devenir son apprenti, a conclu Vera avec un soupir irrité, comme si Oda lui avait gâché ses effets.

— Tout est vrai, ai-je reconnu. Même si, au risque de me répéter, vous n'aviez qu'à demander.

— On n'est jamais trop sûre.

— Comment vous avez découvert tout ça ?

— Ça n'a pas été trop dur ; vous êtes un sorcier, vivant, pas encore en clinique psychiatrique, vous prétendez ne pas travailler pour la Tour, et vous en voulez à mort à Bakker. Amiltech est en ruine, Khay est mort, pas de suspect pour l'instant et selon une rumeur qui circule, l'apprenti de Bakker serait de retour en ville, et il serait très remonté envers son maître. J'ai juste eu à réunir quelques photos et à baratiner un ou deux fonctionnaires pour avoir la preuve que je voulais. (J'ai haussé les épaules ; à quoi bon nier.) On m'a dit que vous étiez mort. (Nouveau haussement d'épaules.) Vous semblez bien remis, a-t-elle observé, guettant une réaction de ma part.

— Merci.

Je n'ai rien ajouté. Elle en savait déjà bien assez à mon goût.

Elle a patienté un peu, puis, comme rien ne venait, elle a poursuivi :

— Quant à vous (le doigt pointé sur Oda à présent), je n'ai pas la moindre idée de qui vous êtes et de ce que vous voulez, et ça m'ennuie.

Oda a fièrement dressé le menton et a dit ;

— Si vous vous mettez en travers de mon chemin, ou si vous vous opposez aux miens, vous mourrez.

— Elle est totalement dénuée d'humour, me suis-je hâté de préciser. Elle croit vraiment à tout ça.

— Original. Qui êtes-vous ?

Oda m'a jeté un coup d'œil.

— Balancez-lui la mauvaise nouvelle, l'ai-je encouragée.

— J'appartiens à l'Ordre.

— Jamais entendu parler.

Oda a eu un faible sourire.

— C'est parce que nous sommes les meilleurs.

Vera a hésité, puis un méchant sourire s'est lentement imposé sur son visage.

— Je vois.

— Nous pouvons vous aider à détruire Bakker.

— Comme c'est aimable à vous. Qu'est-ce que ça cache ?

— Je dois passer un coup de téléphone, a annoncé Oda d'une voix ferme.

— Pas de bol, a rétorqué Vera, ses yeux lançant des éclairs.

— Laissez-la téléphoner, ai-je dit avec lassitude. Elle sera insupportable tant qu'elle n'aura pas obtenu satisfaction.

— Pourquoi devrais-je ?

— Parce qu'elle est un membre de l'Ordre, un groupe de gens machiavéliques et sans imagination qui retiennent une de mes connaissances en otage pour que je file droit, et que j'aimerais le voir survivre assez longtemps pour se joindre à nous et nous aider à anéantir Bakker et son œuvre. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Quel genre de sorcier êtes-vous ? a gloussé Vera en faisant de son mieux pour ne pas paraître

impressionnée.

— Un sorcier raisonnable. Je sais que je ne peux pas me mesurer à Lee tout seul, pas maintenant qu'il sait à quoi s'en tenir. J'ai besoin de vous : alors, ce coup de main ?

À ma grande surprise, Vera m'a gratifié d'un beau sourire.

— Présenté ainsi, sorcier, je pense qu'on devrait pouvoir s'entendre.

ODA A PU téléphoner, et j'ai eu droit à une visite guidée du Kingsway Téléphoné Exchange.

— Il a été construit pour résister à une attaque nucléaire, a expliqué Vera, alors que nous nous promenions dans les tunnels étroits et monotones. La guerre atomique n'a pas eu lieu, alors ils ont utilisé cet endroit comme central téléphonique. L'hiver, ceux qui travaillaient ici arrivaient à 7 heures du matin, quand il faisait encore noir, et ressortaient neuf heures plus tard, quand il faisait déjà noir, et hop, une journée entière écoulée. Le temps perd de son sens loin de la lumière.

— Qu'est-ce que vous faites là en bas ? ai-je demandé, alors que nous flânions dans d'interminables couloirs couverts de peintures psychédéliques. Pourquoi le Clan est-il ici ?

— À l'origine, nous étions basés à Long White City, c'est de là que vient notre nom. Ensuite, ils ont démoli notre base pour construire ce nouveau centre commercial, et à ce stade, Guy Lee a décidé que nous étions une gêne. Harris Simmons a investi quinze millions de livres dans ce centre commercial, vous commencez à comprendre ? Il a des intérêts partout. Le Clan ramasse des magiciens paumés, des gosses qui ne comprennent pas pourquoi leurs dessins prennent vie, des artistes vaudous possédés par les esprits, des enchanteurs incapables de contrôler leur propre création. On s'occupe d'eux, on s'assure que le grand public reste dans l'ignorance et que les autorités nous fichent la paix.

— Qu'est-ce qui vous rend meilleure que Lee ?

— C'est une question de point de vue, je suppose. Nos membres volent, ensorcellent et enchantent quand le besoin s'en fait sentir, pour survivre ou pour le profit. Nous avons beaucoup d'enfants perdus à notre charge ; il ne faut pas s'étonner que certains mordent. Des prostituées n'ont pas peur d'en passer par la magie pour s'offrir une beauté éphémère, des voleurs trouvent parfois bien utile d'être, littéralement, une ombre : ces choses-là arrivent, on fait avec. Mais nous ne clouons pas les gens aux arbres s'ils ne se conforment pas à nos règles. Et nous ne violons pas les femmes qui refusent de jeter un sort quand nous leur en donnons l'ordre. Nous ne torturons pas les voyantes qui ne veulent pas nous remettre leur recette, et nous ne menons pas d'expériences avec les yeux des devins après les leur avoir arrachés, pour voir si nous pouvons leur voler leurs visions ; nous n'empoisonnons pas les mendiants avec de l'héroïne afin de vivre leur trip par procuration, sans avoir à s'injecter la drogue dans notre sang ; nous ne faisons pas de sacrifices humains afin d'obtenir les faveurs d'un esprit, nous n'utilisons pas le sang des enfants pour rendre nos putains plus belles, même les laiderons. Et nous n'aimons pas parler avec les morts. Ils vous disent parfois des choses qu'il vaut mieux ne pas entendre. Ma réponse vous convient, sorcier ?

— Vous auriez pu vous contenter de dire que vous étiez la planche de salut de ces gamins, mais merci pour le récapitulatif.

— Pas de quoi. Donc, Lee ne nous aime pas. Il pense que nous marchons sur ses plates-bandes. Il veut nous mettre à contribution.

— Quel genre de contribution ?

— De l'argent. Toutes sortes de services. Des informations. Le Clan connaît pas mal de monde, et Lee n'aime pas la concurrence. Et il est coriace, il a une armée, prête à le suivre aveuglément, et il peut compter sur la Tour s'il a besoin de renforts. Il aime être obéi, sauf que les Blancs ne fonctionnent pas comme ça. Et ça va aller de mal en pis. Même si, avec Amiltech aussi mal barrée...

— Ils s'en remettront, ai-je soupiré. Bien sûr, ça va mal pour eux, c'est l'impression que ça donne en tout cas, mais tant que la Tour sera là, Amiltech se relèvera toujours.

— Même avec la mort de San Khay ?

J'ai levé les yeux au ciel.

— Je ne l'ai pas tué. Que les choses soient claires, parce que je ne le répéterai pas : je ne l'ai pas tué.

— Dommage. Pourquoi pas ? Moi, je n'aurais pas hésité.

— Quelqu'un m'a devancé.

Elle a attendu.

Je n'ai rien dit de plus.

Elle a haussé les épaules.

— Comme vous voudrez. Alors, je récapitule : Amiltech est hors combat pour le moment, c'est une bonne chose. Qu'est-ce que vous avez d'autre à m'apporter ?

— Je peux vous aider contre Lee.

— Comment ?

— En vous obtenant des renforts.

— Quoi ? Des sorciers noirs, des motards et des pétasses psychopathes ? Non, merci ; je préfère encore me débrouiller seule.

— Vous oubliez le Roi des Mendiants.

— Et vous, bien sûr ! a-t-elle ajouté d'une voix pleine d'aigreur et d'un scepticisme moqueur. Notre adorable sorcier, personnellement formé par l'homme qui trône au sommet de la Tour.

— Bakker est aussi mon ennemi.

— Oui. C'est ce qu'on m'a dit. Pourquoi est-ce que, grâce à vous, tout le monde aurait soudain envie de m'aider, alors que personne n'a levé le petit doigt jusqu'à présent ?

J'ai réfléchi, avant d'énumérer les raisons sur mes doigts.

— Premièrement : je suis un sorcier, ce qui, d'après ce que j'ai cru comprendre, n'est pas si fréquent en ce moment. Deuxièmement : Sinclair s'est déjà chargé de tout le travail préparatoire, je ne fais que terminer ce qu'il a commencé. Troisièmement : j'étais l'apprenti de Bakker. L'élève qu'il avait lui-même choisi, son putain de fils adoptif pourri gâté. Vous avez peur de lui ? Ayez peur de moi. Quatrièmement...

Nous avons hésité.

— Quatrièmement ?

J'ai songé au central téléphonique, j'ai croisé le regard perçant de Vera, et nous avons ravalé nos paroles.

— Oubliez le quatrièmement, ai-je dit rapidement. Ce n'est pas important pour l'instant.

Elle a grogné, secouant vaguement la tête.

— D'accord. Comme vous voudrez. Mais il y a une autre question que je dois vous poser.

— Allez-y.

— Tous ces sorciers qui sont morts, vous êtes au courant ? Awan, Akute, Patel...

— J'ai hoché la tête.

— Bien. Alors vous savez l'essentiel. Une créature qui ne peut pas être tuée et se repaît de la mort de ses ennemis, qui élimine ceux de Bakker, une créature que rien n'arrête...

— Si, moi. Oda vous le confirmera. J'ai réussi à la contenir.

— Comment ?

— Grâce à un sort, mais c'était temporaire ; elle en avait après nous, mais elle est repartie

bredouille.

— Vous connaissez cette saleté ? Vous pouvez la tuer ? (Elle parlait presque en avalant ses mots, de frayeur.) Si vous parvenez à l'éliminer, je serai votre alliée.

Elle connaissait l'existence de Fringale.

Mieux encore : elle en savait assez pour en avoir peur.

À mes yeux, ça méritait le respect.

— Je pense pouvoir la tuer. Mais d'abord, je dois voir Bakker.

— Alors, nous avons un problème, parce qu'à mon avis, vous ne devez plus avoir vraiment la cote avec lui en ce moment et ce type est aussi difficile à trouver que l'Eldorado.

— Vous m'avez mal compris. Je pense que pour venir à bout de la créature, je vais devoir le tuer, lui.

— Pourquoi ?

J'ai baissé la voix.

— Vous pouvez garder un secret ?

— Non. Ou alors, il faut que ce soit prodigieusement important.

— Ça se pourrait. C'est peut-être la clé de tout, la réponse à la question que vous n'auriez jamais su vous poser.

Elle a haussé les épaules.

— Je vous écoute, mais je ne vous promets rien.

— L'ombre et Bakker ?

— Oui ?

— Je pense qu'ils ne font qu'un, c'est une possibilité.

Elle a ouvert la bouche pour protester, puis elle a hésité, et son visage s'est fermé, se vidant de toute expression.

— Oh, a-t-elle fini par dire lentement. Merde. Vous en avez la preuve ?

— J'ai... de nombreuses présomptions.

— Qui d'autre est au courant... ou partage vos soupçons ?

— Personne que je connaisse. Même si je suppose que le Roi des Mendiants est probablement arrivé à la même conclusion ; ça vaut aussi pour les sorciers toujours en vie, ceux qui ne sont pas fous ou en cavale, s'il en reste. Mais ils auront trop la trouille.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

J'ai réfléchi, me léchant les lèvres, me rappelant le goût du sang.

— Les personnes visées. La nature des attaques et de la créature : affamée, désirant par-dessus tout une vie qu'elle ne peut pas avoir, une ombre. La sœur de Bakker m'a dit qu'il voulait qu'elle évoque certaines créatures, des voix présentes dans les fils du téléphone, il pensait qu'elles pourraient le maintenir en vie. L'ombre l'a agressée et l'a laissée en vie, pourquoi ? Et enfin...

— Oui ? a-t-elle insisté d'un ton brusque, quand j'ai marqué une pause.

— J'ai vu le visage de la créature. C'était le sien, desséché et pâle, mais je l'ai tout de même reconnu. Bakker et l'ombre sont liés, je ne sais pas encore tout à fait comment, mais j'en suis presque convaincu.

Je pense qu'en arrêtant Bakker, on mettra fin aux agissements de l'ombre. C'est l'histoire de la poule et de l'œuf.

Elle a inspiré à fond.

— Ouais. D'accord. Admettons, pour le moment. Mais pour tuer Bakker, vous allez devoir vous débarrasser de sa garde rapprochée : Guy Lee, peut-être quelques autres, Dana Mikeda, c'est plus

que probable. Et vous risquez d'attirer l'attention de cette ombre. Vous allez aussi avoir un problème avec Mikeda.

J'ai brusquement relevé la tête et j'ai vu ses yeux, intelligents et brillants, dardés sur moi.

— Ça se passera bien, ai-je voulu la rassurer.

— Elle était votre apprentie, a-t-elle dit avec douceur. Je crois savoir que les sorciers sont très attachés à leurs apprentis.

— C'est compliqué.

— Je veux bien le croire.

— Je réglerai le problème, ai-je dit, plus durement que j'en avais eu l'intention.

— Je l'espère. De toute façon, vous n'aurez pas le choix. Vous et Elizabeth Bakker, vous étiez... ? (Je n'ai pas répondu à la question qu'impliquait le ton de sa voix. Elle a ajouté :) Ce n'est probablement pas important.

— Non. Pas pour vous.

Son sourire est resté là, en embuscade, pendant une seconde ; un moment de cruauté, frisant l'hilarité.

— Très bien, monsieur Matthew Swift, a-t-elle fini par dire. Vous avez su attirer notre attention. Que proposez-vous, exactement ?

Je me suis affaissé, soudain incapable de dissimuler mon soulagement.

— C'est très simple. J'ai besoin d'éliminer Guy Lee et son armée clandestine, et je ne m'en sortirai pas tout seul.

— Je ne fais pas confiance à la fille qui vous accompagne.

— Moi non plus. Vous devez savoir qu'elle redeviendra votre ennemie à la minute où cette opération prendra fin.

Elle a haussé les sourcils.

— Des ennuis en perspective ?

— Je suis navré. Je n'avais pas le choix.

— Pas le choix ?

— J'ai besoin de toutes les bonnes (et mauvaises) volontés pour m'aider à venir à bout de Guy Lee. Peu importe le prix à payer.

Sa mâchoire s'est crispée.

— Je vois. Foutus sorciers...

— Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

— D'habitude, vous êtes tellement grisé par votre propre pouvoir que vous en oubliez tous les pauvres bougres qui sont sur votre chemin. Vous employez des expressions telles que « sacrifice indispensable » ou « perte nécessaire », tout ça parce que vous aimez jouer les putains de héros ! (Elle a roulé des yeux en signe d'exaspération.) Foutus sorciers.

— Vous allez un peu vite en besogne, ai-je protesté doucement.

Ses yeux ont lancé des éclairs.

— Bakker a commencé comme ça. Avec des choses *nécessaires*. (Je n'ai rien dit.) Vous avez une idée de la manière d'éliminer Lee sans que les miens ne se fassent tuer ?

— Il sait que vous êtes là ? (J'ai désigné d'un geste les murs recouverts de peinture.) Je veux dire, dans le vieux central téléphonique ?

— Non. Peut-être. Non.

— J'imagine que c'est un secret jalousement gardé.

— Oui. Pourquoi ?

J'ai regardé le long du couloir barbouillé.

— C'est un bunker antinucléaire ? (Elle a hoché la tête.) Ça pourrait nous être bien utile.

LES PORTES EN fer étaient épaisses, couvertes d'une couche de peinture verte, et leurs serrures inspiraient confiance. Les murs séparant chaque pièce faisaient une quinzaine de centimètres d'épaisseur, les consignes de sécurité incendie affichées remontaient à trente ans, le système de ventilation haletait, obstrué par l'épaisse poussière qui, dans cette ville, finit par se déposer sur tout, allant jusqu'à donner au marbre blanc une teinte noir délavé. Il y avait beaucoup de portes ; elles, au moins, avaient été bien entretenues. Des kilomètres de tunnel remontaient lentement en serpentant, leur pente était à peine perceptible. À certains endroits, des signes avaient été peints sur les murs afin d'indiquer leur destination : Chancery Lane, High Holborn, Lincoln's Inn, Aldwych. Alors que nous marchions, je sentais les vibrations de la Picadilly line à travers les murs.

— À une époque, il y a eu d'autres trains, a dit Vera.

— Lesquels ?

— Le service postal avait sa ligne, qui circulait entre les différents centres de tri. le gouvernement, aussi, avait son propre système de transport. Les marchés, qui transportaient de la viande jusqu'à Smithfield dans des wagons à plate-forme. Certaines de ces lignes étaient entièrement souterraines. C'est rarement le cas avec le métro aujourd'hui. Les choses ont changé. Les gens ont tendance à oublier ce qu'il se passe sous terre.

J'ai songé à l'esprit à qui j'avais parlé à Camden, le gardien de la vieille ligne de chemin de fer, et au cercle magique vide que j'avais prévu pour Khay. Peut-être qu'il me servirait quand même.

J'ai grimpé à une échelle scellée dans le béton avec des taches de rouille qui s'écaillait, et j'ai émergé à côté de Lincoln's Inn, dans un puits envahi par le vrombissement de machines et du vent qui s'y engouffrait. L'espace d'un instant, j'ai cru que le jour se levait, mais l'horloge de la station de métro de Holborn m'a vite détrompé. Le temps s'écoulait différemment sous terre. C'était le soir, le temps était couvert, il tombait une petite pluie fine typiquement londonienne et le ciel était rempli de ces gros nuages noirs, tout aussi typiques, qui se montraient constamment menaçants, mais ne mettaient jamais leurs menaces à exécution.

Vera m'a laissé là. Elle a dit qu'elle n'aimait pas être vue à la surface, et elle ne m'a pas serré la main en me disant au revoir.

Oda m'attendait devant la station Holborn, son arsenal en bandoulière, le mobile à la main. Les gros immeubles en pierre de Kingsway et les façades en marbre des bureaux de High Holborn se rencontraient dans un mélange de feux de signalisation, d'enseignes brillantes, et d'une foule de piétons qui jouaient des coudes tandis que les bus articulés monopolisaient le milieu de la route.

— Alors ? ai-je dit, clignant des yeux, le temps qu'ils s'adaptent au gris monochrome du soir, après la lumière éblouissante des ampoules et les ombres profondes des tunnels.

— Ils ont coupé quelques doigts au motard, m'a-t-elle brusquement annoncé, refermant le téléphone et le glissant dans sa poche.

— *Quoi* ?

— Ça vous apprendra à dire à tout le monde que je n'ai pas d'humour, a-t-elle dit, avec un sourire aussi aimable que la gueule d'une chauve-souris hurlante. Les Blancs acceptent de nous aider ?

— Oui.

— De quelle façon ?

— En restant exactement là où ils sont, ai-je répondu, en forçant sur la jovialité. Avec un peu de chance, ça devrait suffire. Maintenant, j'ai besoin que vous me fassiez une faveur.

— Une faveur ?

Le mot semblait sale dans sa bouche.

— Oui. Il faut que j'appelle vos casse-couilles de petits copains pour leur demander de relâcher Blackjack.

— Pourquoi ?

J'ai énuméré les raisons sur mes doigts, singeant sa façon de faire.

— Premièrement : c'est gentil. Deuxièmement : vous n'avez pas besoin d'un otage pour me forcer à combattre la Tour ; je le ferai quoi qu'il arrive. Troisièmement : nous avons besoin des motards comme alliés et Blackjack est, comme par hasard, la seule personne que je connaisse qui sache comment les trouver ; en prime, il peut peut-être même faire passer le message aux sorciers noirs de Birmingham. Quatrièmement : j'ai jeté un sort à votre chef ; en ce moment, il pense sans doute avoir la grippe, mais il ne va pas tarder à comprendre qu'il n'en est rien, et je ne lèverai pas le petit doigt tant que vous n'aurez pas tous cessé de vous comporter comme de pauvres cons, ça vous va comme réponse ?

Elle a réfléchi ; puis, sans changer d'expression, elle a dit :

— Quand nous serons loin de cet endroit et de cette foule, je promets de vous tuer, sorcier.

— Ça, c'est typiquement le genre de réaction que les consultants en entreprise qualifient d'« improductive ».

Je commençais à me sentir mieux.

***

J'AI ATTENDU DANS un café sur Kingsway, buvant un breuvage bien trop cher mélangé à une sorte de mélasse infecte, pendant qu'Oda faisait les cent pas devant l'établissement en n'arrêtant pas de parler au téléphone. Apparemment, ça bardait. Quand la conversation s'est prolongée au-delà d'une demi-heure, j'ai prudemment reculé à l'intérieur du café, loin des fenêtres, juste au cas où elle aurait sérieusement eu l'intention de m'abattre.

Je me suis demandé la forme qu'avait prise le sort que j'avais jeté au chef de l'Ordre, à quelle profondeur le ver bleu que j'avais introduit dans sa chair s'était enfoncé, à quel point il s'était régalé de la chaleur de son sang. Il avait eu notre sang sur les mains, au moment où s'était achevée notre conversation, une telle proximité ne pouvait qu'accélérer les choses et rendre notre sort encore plus mortel.

Quand Oda a fini par raccrocher, elle est entrée dans le café d'un pas lourd, le visage rouge de colère ; elle m'a rejoint dans l'alcôve et s'est assise sur la banquette en face de moi, a jeté son sac sur le sol, puis a discrètement sorti un pistolet de sa veste. Elle l'a vaguement pointé vers moi, sous la table, mais dans un espace aussi confiné, la précision n'avait guère d'importance. À la pensée de cette arme braquée sur nous, notre cœur a battu plus fort ; je me suis efforcé de garder un visage calme, et de continuer à sourire face au danger imminent.

Les dents serrées, elle a dit :

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Vous avez l'intention de l'utiliser ? ai-je demandé, en inclinant la tête vers l'engin sous la table.

— On m'a donné l'ordre de vous abattre dès que vous aurez levé votre malédiction.

— Votre franchise vous honore, mais ça s'annonce plutôt mal pour vous.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vais rien lever du tout, et que vous ne m'y encouragez pas vraiment.

— Qu'avez-vous fait à notre chef ?

— Il avait notre sang sur les mains, avons-nous expliqué d'une voix sèche. Vous auriez dû savoir que notre sang était puissant. Je vais l'avoir, cette conversation avec votre patron, oui ou non ?

— Je savais qu'on ne pouvait pas vous faire confiance.

— Ben voyons. Je vous rappelle que c'est vous qui avez jugé utile de nous enlever, mon ami et moi, et que vous n'y êtes pas allés de main morte lors de mon interrogatoire. Je ne fais que... (J'ai soigneusement choisi mes mots)... rétablir l'équilibre ?

Pendant un moment, elle a paru peinée, toute petite, presque puérile, mais elle s'est vite reprise.

— Il accepte de vous parler au téléphone.

— Il me verra en personne, et sans garde du corps armé de pied en cap, merci.

— Impossible. Vous allez le tuer.

J'ai eu du mal à ne pas laisser transparaître la colère dans ma voix.

— Oda, je ne vous ai fait aucun mal. Je vous ai dit la vérité. Vous n'aviez pas besoin d'utiliser la manière forte pour attirer mon attention. J'étais prêt à vous aider. Je le suis toujours.

Elle n'a rien dit.

— Vous avez vraiment l'intention de m'abattre ? ai-je demandé, me forçant à sourire. Finalement, ça se résume à une question de confiance : tirer sur quelqu'un et se faire prendre, plutôt que de mourir héroïquement dans un bain de sang. Si vous mourez en pleine action, vous devenez un martyr, à vous la gloire ou, au pire, les questions restées sans réponses, vos motivations demeurent entièrement les vôtres. Si vous vous faites prendre en flagrant délit, vous devez répondre de vos actes, fournir des explications, et je suis prêt à parier que l'Ordre ne se précipitera pour vous tirer d'affaire quand la police, venue vous interroger, vous demandera : «Alors, Oda, comment se fait-il que vous soyez armée jusqu'aux dents et pourquoi avez-vous criblé de balles quelqu'un d'aussi totalement inoffensif que ce pauvre monsieur Swift ?» Ils diront que vous êtes cinglée et vous enfermeront, et vous n'aurez jamais la gloire, la reconnaissance ou l'innocence que la mort aurait pu, à sa manière un peu tordue, vous donner.

— Sorcier ?

— Oui ?

— Je vous tuerai ; peut-être pas maintenant, peut-être pas devant témoins, mais je vous en fais la promesse : je vous tuerai.

— Parfait ! ai-je dit jovialement. Alors j'ai hâte d'y être. Je suis persuadé que nous trouverons un arrangement.

JE L'AI LAISSÉE dans le café. C'était un risque à courir.

J'ai pensé à ce que je ressentirais si j'avais la mort de Blackjack sur la conscience. Je connaissais à peine cet homme, j'avais très peu de raisons de lui faire confiance et nous n'avions été réunis que par un ennemi commun. Je ne voulais pas être responsable de son sort, et pourtant je me voyais mal me soustraire à cette obligation. S'il mourait, ce serait ma faute.

Et nous savions avec une absolue certitude que nous n'aurions de cesse d'avoir détruit l'Ordre, afin de laver notre culpabilité dans leur sang. Un autre adversaire que nous nous ferions un plaisir d'ajouter à notre liste.

Mais je veux...

... nous sentons...

viens, sois-moi

et sois libre

mais je

et nous

mais JE SUIS
... et nous sommes...
nous sommes...

Je me suis mordu la lèvre jusqu'au sang, et jusqu'à ce que mes pensées ressemblent au badigeon gris de la rue de ce début de soirée, noyé par le crépitement doux de la pluie.

J'AVAIS CHOISI L'HEURE et l'endroit de notre rencontre : 10h30, à l'aéroport de Londres Stansted. J'avais de nombreuses raisons ; pour commencer, de tous les aéroports autour de Londres, Stansted était celui que je détestais le moins ; la foule étouffante de Gatwick avait tendance à m'embrouiller ; Heathrow était froid et on y manquait d'air ; Luton était trop isolé et en piteux état ; City était petit et situé en plein milieu d'un quai désaffecté, dans les Docklands, et n'avait même pas la bonne grâce de se trouver au bout d'une ligne de chemin de fer. J'aimais Stansted parce que son toit était haut et transparent, laissant entrer la lumière blanche du soleil matinal, parce que le train partait de Liverpool Street à l'heure, qu'il était rapide et propre, et même, pour un train express, pas trop cher ; mais j'aimais surtout cet aéroport pour ses caméras de surveillance installées un peu partout (sur les murs, derrière les portes, dans chaque coin et recoin), et parce que la police était omniprésente et se montrait particulièrement soupçonneuse. Et même si nous étions à l'extérieur des limites théoriques de la ville, l'air de cet aéroport vibrait d'une magie qui lui était propre, rapide, luisante, avec des reflets argentés.

Nous nous sommes retrouvés près du poste de contrôle de la sécurité aéroportuaire avant l'embarquement des vols internationaux, où les passagers faisaient docilement la queue en attendant que leurs bagages passent au scanner et qu'on contrôle leurs passeports. Il est arrivé seul (du moins s'est-il présenté seul ; autour de nous, les suspects pouvant constituer une escorte ne manquaient pas) et nous avons été secoués en voyant combien la maladie l'avait affecté en si peu de temps. De grosses veines bleues saillaient sur ses mains et son visage, leur couleur visible même à travers sa peau fortement pigmentée ; ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites, ses cheveux paraissaient plus embroussaillés. Son expression n'avait plus rien de triomphant, seule subsistait une haine froide et déterminée ; sa démarche était irrégulière et, quand il a levé les mains, elles ont tremblé, ses doigts se convulsant brusquement, comme si les nerfs avaient décidé de faire de l'exercice, sans demander la permission au cerveau. Il s'est arrêté à un mètre de moi, m'a regardé droit dans les yeux et a dit :

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour devenir un réel problème, monsieur Swift.

— Tuez-moi, alors !

— Ne tentez pas le sort.

— Non, je suis sérieux. Je suis persuadé que tous ces messieurs armés de pistolets (j'ai fait un geste englobant les gardes chargés de la sécurité qui fouillaient les passagers alors qu'ils passaient à travers les innombrables rangées de détecteurs de métaux) se feront une joie de témoigner devant un tribunal.

— Vous exigez qu'on libère votre ami le motard ; ça peut s'arranger.

— Ce n'est pas un simple accès de mauvaise humeur de ma part, ai-je répliqué. J'ai besoin de Blackjack.

— Pourquoi ?

— Pour convaincre le reste de sa bande de se joindre aux Blancs ; pour ameuter quelques alliés contre Lee.

— Les Blancs... Oda m'a parlé de votre plan.

— Et je suis sûr qu'une fois que vous en aurez terminé avec la Tour, vous vous retournerez contre eux, ai-je soupiré, mais pour l'instant, vous avez besoin d'eux, et de moi, bon sang, plus que jamais,

apparemment.

— C'est vous qui m'avez fait ça, a-t-il lancé d'un ton hargneux, ses yeux lançant des éclairs bien faibles, dans les plis de sa peau malade.

— Oui. Et si vous m'aviez parlé poliment, nous aurions pu éviter toute cette situation.

— Je suis prêt à mourir pour ma foi, a-t-il déclaré, avançant d'un pas. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il suffit d'un sort pour me faire changer d'avis sur vous ?

— Rien du tout. Vous me détestez et je vous déteste, fin de l'histoire. Mais vous avez besoin de moi, et je risque, moi aussi, de devoir faire appel aux crétins qui font partie de votre secte débile. Alors, dès que j'aurai la preuve que Blackjack est libre, je lèverai la malédiction. Et vous m'aiderez, même si vous ne détenez plus d'otage, parce que vous ne pouvez pas battre Bakker sans moi. Quand tout sera terminé, on fera les comptes. Et si ça ne tombe pas juste, on pourra régler la question en se battant jusqu'au jour du jugement dernier. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— De quelle... *aide*... (il a craché le mot) avez-vous besoin ?

— Des hommes, armés, ai-je répondu'. Tout ce que vous avez de disponible, d'ici demain soir minuit, au Kingsway Exchange, prêts à en découdre avec Guy Lee.

— L'ancien central téléphonique ? Pourquoi là-bas ?

— Parce que c'est là que Guy va attaquer.

— Vous en êtes sûr ?

— Pas encore. Mais d'ici quelques heures, je le serai.

— Vous... vous l'attirez dans un piège ? a suggéré l'homme d'une voix faible. Comment ?

Quelle raison aura-t-il de passer à l'attaque ?

— Il en recevra l'ordre depuis le sommet de la Tour. Vous voulez vraiment ergoter sur le moindre détail ou vous acceptez d'en être ?

— Réparez ce que vous avez fait, a-t-il dit.

— Dès que vous m'aurez donné votre parole.

— Je vous aiderai.

— Vous jurez sur la Bible ?

Une lueur de colère dans le regard, juste une seconde ; mais ensuite, il a levé une main tremblante et a dit, à haute et intelligible voix :

— Je jure devant Dieu. Tant que la Tour n'aura pas été vaincue et que Bakker ne sera pas mort, si vous ne faites aucun mal aux miens, nous ne tenterons rien contre vos amis. Nous nous entraiderons afin de venir à bout de ce... plus grand mal. Je le jure devant Dieu.

J'ai eu un large sourire.

— Bien. Je suis content qu'on ait réglé ça.

J'AI PARLÉ À Blackjack au téléphone avant de lever la malédiction, simple précaution. Il semblait fatigué, mais vivant, et il m'a promis que tous ses doigts étaient intacts. Je lui ai demandé de nous trouver des alliés. Quand je lui ai donné les détails de mon plan, il a dit oui, puis a raccroché brusquement, sans un mot de plus.

Dans les toilettes des hommes, j'ai posé ma main sur le front du prêtre et, lentement, en tremblant, j'ai extrait la malédiction de sa chair, l'éclat de magie bleue s'écoulant doucement entre mes doigts avant de se fondre dans ma peau, présence étrangère retournant au bercail.

L'homme a dit :

— C'est tout ?

— Oui. Vous irez mieux bientôt. Reposez-vous bien.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu me faire du mal. Vous étiez sans défense.

— La prière, ai-je répondu joyeusement, me lavant les mains dans le lavabo. La prière et une âme pleine de vibrations positives. (Je l'ai regardé dans la glace, et il m'a semblé moins en colère que curieux.) Et je suis un sorcier. La magie est juste... une question de point de vue. Nous ne connaissons pas votre nom.

Ses yeux ont soudain croisé les miens dans le miroir, puis il s'est détourné.

— Les noms donnent du pouvoir.

— Vous savez que je suis Matthew Swift. Je suppose que vous êtes sur liste rouge, la plupart des gourous de sectes secrètes le sont, alors soyez sympa, dites-le-moi.

— Anton Chaigneau.

— C'est français ?

— Ma mère était originaire du Congo. Mon père venait d'un des puits de l'enfer qui engendrent les créatures comme lui.

Il se frottait le front, à l'endroit où j'avais opéré, la tête penchée d'un côté, le regard gêné.

Je l'ai observé et, feignant l'indifférence, j'ai dit :

— Vous avez fait du chemin.

— L'Ordre est bon pour ceux qui obéissent à ses règles, a-t-il insisté. Il sait se montrer généreux.

— Vous n'êtes pas le patron ?

— Je ne suis qu'un humble serviteur de l'Ordre, sa volonté est...

— Qui commande ?

Il a secoué la tête.

— Y a-t-il autre chose que vous voulez savoir, sorcier ?

— Qui le frère d'Oda a-t-il tué ?

Son visage est devenu de pierre pendant un moment, puis il a grimacé.

— Elle vous en a parlé ?

— Oui.

— Elle vous a dit que son frère était un sorcier de tribu ?

— Elle l'a laissé entendre.

— Quand il a découvert son talent, son frère a essayé d'aider sa famille, de guérir les autres et de mettre ses capacités au service du bien. Mais il s'est laissé souiller, corrompre, comme c'est toujours le cas, et il a fini par croire qu'il ne s'épanouirait pleinement qu'en se livrant au mal et en accomplissant des actes qui, encore aujourd'hui, viennent hanter Oda dans ses rêves. Et ça, elle vous l'a dit ?

— Disons qu'elle l'a suggéré.

Il a croisé mon regard et a continué, sans changer de ton :

— Il a assassiné ses deux sœurs cadettes, et a essayé de la tuer. Il a prétendu que c'était un sacrifice indispensable pour évoquer des créatures au savoir immense, des esprits. Il a expliqué que rien, à part le sang d'un parent, ne pouvait faire l'affaire ; il s'est excusé et a pleuré, mais il a insisté : c'était *nécessaire*. Oda avait quatorze ans à l'époque, ses sœurs étaient âgées de neuf et onze ans. Elle a réussi à lui échapper, mais n'a pas parlé pendant les trois années qui ont suivi. Son frère a été abattu par la police locale quand il a refusé de se rendre, mais pas avant que ses diableries n'aient réduit en cendres la maison de la famille d'Oda et tout ce qu'elle possédait. L'Ordre lui donne de l'amour. Nous sommes devenus sa famille. Et vous, monsieur Swift, en quoi êtes-vous indispensable ?

— Indispensable ? (Nous avons joué avec le mot, le faisant rouler sur notre langue et nos lèvres.) Nous travaillons avec vous, monsieur Chaigneau. Uniquement parce que c'est indispensable.

J'attends vos hommes armés et prêts à se battre pour demain soir ; d'ici là, je vous souhaite un prompt rétablissement. Bonne journée, monsieur Chaigneau.

J'ai tourné les talons et je me suis éloigné et, à mon soulagement, personne n'a essayé de m'en empêcher. Dans le train, mes mains ont tremblé. Mon apprentissage de sorcier ne m'avait pas préparé à ce genre de rôle de composition et je n'avais pas l'habitude de jouer les barbouzes ; jamais auparavant, quelle qu'ait été la gravité de la situation, je n'avais eu le sentiment que ma vie était en danger. Du moins, pas quand j'étais encore techniquement en vie, la dernière fois, je veux dire.

APRÈS DÉJEUNER, JE suis retourné voir Sinclair à l'hôpital.

Il était toujours plongé dans un sommeil un peu trop proche de la mort à notre goût, et Charlie n'avait pas quitté son poste et montait la garde devant la porte.

— Vous êtes allé la voir ? a-t-il demandé, se glissant dans la chambre, alors que je regardais Sinclair sur son lit de malade et écoutais le souffle des machines.

— Quoi ?

— Elizabeth Bakker. Vous êtes allé lui rendre visite ?

— Oui. (J'ai détourné les yeux de Sinclair et je me suis forcé à croiser le regard un peu sauvage de Charlie.) Je lui ai parlé.

— Vous avez tué Khay ?

— Non.

— Mais... il est mort, a dit Charlie, de la voix tendue d'un homme intelligent qui essaie de comprendre quelque chose d'évident.

— Je ne l'ai pas tué... J'ai une question à vous poser.

— D'accord. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Deux choses. D'abord, je réunis des alliés dans l'ancien Kingsway Exchange. Nous allons nous battre contre Guy Lee.

Il a ri.

— Peut-être que Harris Simmons va investir dans la fabrication de cercueils aujourd'hui, et faire un gros bénéfice demain ?

— Je suis sérieux.

Toute trace d'humour a disparu de son visage.

— Lee a une armée de bons petits soldats qu'il paie ou que ses amis lui procurent. Et je ne parle que de ceux dont le souffle se condense toujours en hiver.

— Il ne peut plus compter sur Amiltech.

— Il n'a pas besoin d'Amiltech !

— Je lève, moi aussi, une armée contre lui. Je ne peux plus travailler en solo. Alors, je me demandais si vous n'aviez pas quelques amis qui aimeraient se joindre à nous ?

— Des amis ? (D'abord, il n'a pas compris ; puis il a laissé échapper un long soupir et a sorti les épaules.) Je vois.

— C'est notre meilleure chance de casser la dictature qu'exerce Lee dans le milieu, ai-je murmuré, étudiant son visage à l'affût d'une réaction. Les Blancs sont décidés à coopérer, les motards aussi, £peut-être même les mendiants...

— Vous voulez savoir si certains des miens sont prêts à se joindre à vous ?

— Ce serait utile.

— Lee n'en a pas après nous. Il nous fait même travailler, alors que la plupart des autres crachent sur nous, ils considèrent que nous sommes impurs.

— Lee vous confie les basses besognes : espionner, tromper, voler, tuer...

— Il faut bien survivre.

— C'est ce que voudrait Sinclair, ai-je dit avec douceur. C'est ce qu'il essayait d'accomplir. Je finis le boulot, rien de plus.

Son visage s'est crispé pendant un moment, en proie au doute, puis il s'est détendu. Il a lentement hoché la tête, les doigts le long du corps.

— Deuxième question. Vous étiez le plus proche de Sinclair...

— Je *suis* le plus proche de Sinclair, a-t-il insisté. Il n'est pas mort.

— Désolé. Vous êtes le plus proche de Sinclair. Vous êtes donc le plus susceptible de pouvoir me répondre.

— J'écoute.

— De toutes les personnes que Sinclair a rassemblées pour lutter contre la Tour (les spirites, les motards, les voyants, les fanatiques religieux, les vieilles bonnes femmes complètement cinglées, et moi-même), qui, d'après vous, fait le meilleur suspect dans le rôle du traître à la solde de Bakker ? Qui a pu lui révéler le lieu de notre réunion la nuit où Sinclair a été blessé ?

Ses yeux se sont posés instinctivement sur l'imposante silhouette endormie du vieil homme ; quand ils sont revenus sur moi, ils étaient durs et le doute n'y avait plus sa place.

— La femme. Oda.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pratiquement rien d'elle. Ça veut peut-être dire qu'elle a quelque chose à cacher.

— Pas d'autre candidat ?

— Vous en savez plus que moi ? a-t-il immédiatement demandé.

— J'ai appris certaines choses, ai-je répondu. Même s'il m'en a coûté de les découvrir. Qui serait le suivant sur votre liste ?

Il a bien réfléchi, puis il a dit :

— Le motard. Blackjack.

Sa réponse m'a pris au dépourvu, mais j'ai essayé de ne pas le montrer.

— Pourquoi le motard ?

— À cause de son odeur, au moment de l'attaque.

— Son *odeur* ?

— Oui.

Les yeux de Charlie ont lancé des éclairs, comme s'il me mettait au défi de le contredire. J'ai levé les mains et j'ai secoué la tête, sur la défensive. Il a eu un rictus de triomphe.

— D'accord. Qu'est-ce qu'elle avait de spécial, son odeur ?

— Rien.

— Rien ?

— Quand les balles ont commencé à siffler, a expliqué Charlie, j'ai senti la peur sur vous, la sueur sur le spirite, la terreur sur la voyante, le sang sur ceux qui avaient été touchés, mais sur lui (sur le motard), il n'y avait rien. Sa peau n'a pas transpiré.

— Je vois.

— Vous ne me croyez pas ? a-t-il demandé, ses doigts se crispant.

— Je vous crois, me suis-je hâté de le rassurer. Je suis juste bien embêté.

— Pourquoi poser cette question maintenant ?

— Je suis en train de forger une alliance contre Lee, comme Sinclair essayait d'en monter une contre la Tour...

Il hochait déjà la tête.

— Et vous pensez qu'un de vos alliés pourrait vous trahir.

— C'est possible.

— Qu'est-ce que vous comptez faire pour y remédier ?

J'y ai réfléchi, et j'ai souri.

— Rien. En tout cas, pour le moment. Rien du tout.

IL A FALLU près de trente-six heures aux premiers émissaires pour arriver. Les motards ont envoyé des messages à Birmingham, Manchester, Edimbourg, toutes les villes effrayées à l'idée d'être la prochaine cible de la Tour. Les Blancs ont diffusé des rumeurs à travers les tunnels de Londres ; l'Ordre a fourbi ses armes, les mendiants ont rôdé en se cachant et le temps a changé. Parmi un si grand nombre de personnes, avec des préparatifs d'une telle ampleur, quelqu'un allait, tôt ou tard, dire une bêtise. Tôt ou tard, Lee entendrait parler des plans de Sinclair. Ce qui me convenait parfaitement.

Ça faisait partie des choses nécessaires.

Ils se sont retrouvés à l'heure du dîner dans la crêperie *My Old Dutch,* autour d'une table réservée pour huit, même si nous ignorions combien viendraient. Poulet, jambon, bacon, œuf, fromage, tomate, salade, chocolat, noix de coco, crème, citron, sucre, miel, sirop d'érable, mélasse : demandez et vous serez exaucé. Je me suis assis, dos au mur, la tête loin de la fenêtre, à côté de Vera, et j'ai commandé leur crêpe la plus riche en sucre et au nom le plus exotique. Vera a pris de l'eau du robinet et une salade César, elle a eu l'air surpris par les prix. Elle n'était pas habituée à la lumière du jour et, surtout, à être vue à travers une vitre.

Oda et Anton Chaigneau sont arrivés ensemble, discrètement suivis par un couple d'amoureux, en réalité, leurs gardes du corps. Devant le restaurant, deux contractuels au déguisement peu convaincant essayaient de cacher le pistolet qui les gênait sous leur veste noire et leur gilet réfléchissant. Ni Oda ni Anton ne semblaient heureux d'être là, mais ils ont tout de même pris place et ont commandé des salades, très quelconques, très végétariennes. Le visage d'Anton avait désenflé depuis notre rencontre à l'aéroport de Stansted, ses mains ne tremblaient plus ; néanmoins, je n'ai même pas eu droit à un signe de remerciement ; il s'est contenté de rester assis, les mains croisées (quand il ne mangeait pas), le visage figé.

Ils n'étaient pas très bavards. J'avais connu des séances de spiritisme plus animées. Oda a lancé un regard furieux et méfiant à Vera ; Vera lui a rendu la pareille. J'ai dégusté mes crêpes.

— Je n'aime pas manger en compagnie d'hommes armés, a enfin dit Vera.

— Je ne vous aime ni vous ni votre manière de vous habiller, ni votre âme, ni votre duplicité, a répondu Chaigneau. Mais c'est hors de propos.

Vera a laissé échapper un grognement indigné.

À travers une bouchée particulièrement savoureuse de noix de coco, de crème et de sauce au chocolat chaude, j'ai précisé :

— Notre ami illuminé est contrarié par la présence, au fond de la salle, de deux hommes tatoués de la tête aux pieds, et par l'éclat violet profond de la magie qui émane de leur peau, même si je trouve ironique qu'un individu aussi insensible que lui les ait repérés. Maintenant, faites preuve d'un minimum de courtoisie, tous les deux, et ne m'obligez pas à sévir.

Vera s'est contentée de grommeler et a demandé une autre carafe d'eau.

J'attaquais ma deuxième crêpe quand les deux garous ont fait leur entrée. Un certain nombre de détails trahissaient leur nature : la magie brun foncé instable qui glissait sur leur peau, comme du pétrole sur une flaque d'eau, l'éclair jaune dans leurs yeux quand ils ont rapidement parcouru le restaurant du regard, le plus révélateur étant les sandales de papy qu'ils portaient, chaussettes aux

pieds, ce qui, même s'il s'agissait d'une faute de goût impardonnable, laissait suffisamment de place à leurs orteils pour changer de forme. Je leur ai fait signe, et ils se sont approchés de notre table après avoir reniflé avec circonspection.

— Nous cherchons monsieur Swift, a dit l'un d'eux.

— Et vous faites quoi dans la vie ? a demandé Vera. Vous écrivez la bonne aventure au dos de paquets de cigarettes ?

— Nous mordons, a froidement répondu la femme. Entre autres choses.

— Prenez une crêpe, ai-je proposé, agitant ma fourchette en signe de bienvenue résigné. Je suis Matthew Swift. Je suppose que vous avez été envoyés par un brave garçon aux moustaches élégantes prénommé Charlie ?

Ils se sont assis et ont jeté un coup d'œil prudent autour de la table.

— Parmi les nôtres... certains ne sont pas prêts à tout accepter, a dit la femme, feignant de lire le menu en parlant. Nous ne faisons aucune promesse.

— Pas grave, l'ai-je rassurée avec un haussement d'épaules. Bienvenue dans la meute.

LE MOTARD EST arrivé en dernier, et il n'était pas seul, vraiment pas. Il était venu avec deux de ses camarades, dont l'un avait la carrure de trois hommes. Même de profil, il a eu du mal à franchir la porte, et quand il s'est assis, la chaise a bruyamment protesté. Il n'était pas gros, en tout cas pas au sens traditionnel du mot, genre gros bide et menton tombant. Il était purement et simplement *massif* : ses cuisses étaient comme deux obus dans leur pantalon en cuir, les extrémités de sa veste à clous extra-large étaient tendues sur ses épaules, sa poitrine menaçait d'exploser à travers son t-shirt noir, sa barbe dégringolait de son visage comme les volutes de fumée d'un volcan, ses mains avaient la taille de l'assiette dans laquelle Vera mangeait sa salade, ses doigts étaient épais et abîmés, sa respiration aurait pu être le produit du soufflet d'un maître verrier, ses expressions s'étendaient d'une oreille à l'autre et se contractaient au bout de son grand nez aquilin. Je n'avais jamais vu un homme comme lui, en plus, il se dégageait de lui une sensation de magie qui allait bien au-delà de sa présence physique déjà considérable, un éclair orange et or, visible à la périphérie de ma vision, mais impossible à identifier. Il sentait la crasse, l'huile de moteur et la route, une puissance incontrôlée et dangereuse. Il nous a regardés et a dit :

— Merde ! Vous en faites tous, une tête !

Derrière lui, Blackjack a dit :

— Je ne pense pas qu'ils cherchent vraiment l'amour.

— Salut, Dave, ai-je murmuré à Blackjack.

— Salut, sorcier. Salut, l'enculé de prêtre et sa salope de larbin, a dit Blackjack, saluant Chaigneau et Oda. (Il s'est installé à côté de moi, avec une expression de bonne volonté polie sur le visage. Puis il m'a dit :) J'ai entendu dire que vous vous étiez mis dans de sales draps.

— Ça va aller.

— C'est sûr ?

— Rien qu'une crêpe au chocolat et à la crème ne puisse régler, ai-je répondu. Ça ne va pas être une partie de plaisir, mais il y a suffisamment de témoins ici pour que les choses ne s'enveniment pas. J'ai pas raison ?

— Oh, je sens que ça va encore nous foutre bien dans la merde, a murmuré le troisième arrivant.

Je l'ai reconnu.

— Alors comme ça, vous avez survécu ? ai-je demandé.

Le sorcier noir était toujours tiré à quatre épingles, dans sa tenue que, pour rester poli, je ne pouvais qualifier que d'« exotique », même si, selon les critères anglais, il avait l'air à peu près

aussi exotique qu'une portion de *fish and chips*.

— Vous remontez la vieille équipe ? a-t-il grommelé. Vous avez la nostalgie de nos petites discussions ? Attention, vous risquez de nouveau d'attirer l'attention d'un tireur embusqué. (Il a trempé son doigt directement dans le pot de sauce au chocolat et l'a porté à sa bouche, le léchant à grand bruit.) Vous savez, j'espérais vraiment que le tireur avait eu votre peau chez Sinclair.

— Comment avez-vous survécu ? a demandé Oda avec incrédulité. (Puis, à peine plus calmement :) Et pourquoi *vous* ?

— Pour votre information, espèce de garce hystérique, a-t-il répondu d'un air méprisant, les dieux qui veillent sur moi sont plus anciens que les foutus mammouths.

— Je sens qu'on va bien s'amuser, a soupiré Blackjack.

— Alors c'est ça ? a demandé Vera, perplexe, entre deux gorgées d'un milk-shake rose et épais. C'est ça, la fine équipe que Sinclair et Swift ont réunie : une bande de feignasses mal fagotées qui n'arrêtent pas de se chamailler ?

— Je suis un sorcier noir, bordel ! s'est-il indigné. Je suis un maître des arts occultes !

— Non, lui, c'est un sorcier, a-t-elle répliqué, en me pointant du doigt, et d'après ce que j'ai cru comprendre, ça veut dire qu'il pourrait vous faire sauter les yeux hors du crâne d'une simple pensée. Et ça n'empêche pas qu'il ressemble à un pigeon qui crève la dalle, pas vrai ?

— Merci, ai-je marmonné, reprenant au sorcier noir mon pot de sauce au chocolat. Je suis ravi de constater que tout le monde s'entend bien. Asseyez-vous, confrère, personne ne va vous tirer dessus ici.

— Vous en êtes sûr ?

— C'est un lieu public. En outre, avec tous les renforts que chacun a cru bon d'emmener, ce serait un massacre. Si quelqu'un est venu avec de mauvaises intentions (mon regard a fait le tour de la table), il ou elle ne s'en sortira pas vivant.

— Il y a toujours les attentats à la voiture piégée, a dit Chaigneau, avec un sourire éclatant. Guy Lee est plein de ressources.

Le grand motard a dit :

— Vous croyez pouvoir garer quoi que ce soit dans le coin sans qu'une contractuelle vous tombe dessus dans les trente secondes ? Oubliez ça. Et puis, Guy Lee ne va pas nous faire la peau dans une crêperie, parce que, franchement, c'est déjà assez ridicule qu'on soit tous là. On fait les présentations ?

— Je suis Matthew, ai-je répondu.

— Halfburn, a dit le motard, son cou se gonflant dans ce qui aurait pu être un hochement de tête. Leslie, pour les amis.

— Leslie ?

Il m'a regardé droit dans les yeux, et son regard avait la couleur du goudron brûlé sur une route de nuit.

— . Ouais. Vous avez quelque chose à ajouter ?

— Non.

— Bien. Lui, c'est Blackjack (un mouvement du menton en direction de Blackjack), et le gars en jupe (indiquant le sorcier noir) se fait appeler Puissant Magicien 1572 sur le net et son vrai nom est Martin.

— Salut, Martin, l'ai-je salué.

Le sorcier noir a répondu par un grognement.

Halfburn a souri, s'est penché en avant et, posant ses poings gros comme des casseroles sur la

table, s'est assuré qu'il avait l'attention de tout le monde et a dit :

— Bon... Est-ce qu'on sert autre chose que des foutues crêpes dans ce bouge ?

IL Y A déjà eu des alliances auparavant, au sein de la communauté magique. Les différences de religion, de foi, de sexe, de couleur et d'opinion politique existent aussi chez les magiciens, sous toutes leurs (nombreuses) formes. Cela conduit naturellement à des affiliations, des regroupements, à la formation de clans d'individus partageant un certain nombre de valeurs. Et parfois, ces clans bornés qui n'arrêtent pas de se chamailler parviennent à s'entendre autour d'une cause commune. À l'âge des ténèbres, ils se sont alliés pour combattre des hordes de fées, même si mythe et réalité ont quelque peu tendance à se confondre dans le torrent des siècles. À la Renaissance, des rumeurs ont fait état de batailles épiques contre des démons sortis tout droit de l'enfer, et d'alchimistes des villes échangeant des informations avec les derniers druides réfugiés dans les campagnes, sur les réserves de cadavres des nécromanciens. On raconte que, dans les années 1800, l'un des tout premiers praticiens de l'art à percevoir la magie des machines, de la vapeur et des briques de la ville, plutôt que celle des sources traditionnelles, avait forgé une alliance avec les mendiants et les aristocrates, afin d'étudier ensemble ce nouveau prodige. D'autres histoires prétendent aussi que le magicien en question est mort embroché par une rapière enchantée, de la main d'un de ses alliés ; mais là aussi, la frontière entre mythe et réalité est plutôt floue.

De mémoire, la dernière coalition de ce genre remontait à 1973 ; un sorcier du nom de Terry Woods avait pété les plombs et commencé à jeter des sorts dans les rues de Londres avec la délicatesse d'un gorille enragé lançant des noix de coco à la tête des autres singes alarmés. Sept magiciens et une sorcière nommée Lucinda ont sacrifié leur vie pour l'arrêter, et l'alliance avait tenu bon jusqu'à la mort de ses derniers membres, à la fin des années 1990, de nouveau dans des circonstances désagréables. Quand on se retrouve embringué dans ce genre de conflit, les circonstances finissent toujours par devenir désagréables, tôt ou tard.

Notre propre association, formée dans une crêperie sur High Holborn, était très simple et, de bien des façons, respectait les traditions. Pour commencer, dans notre groupe, personne ne s'appréciait. Personne ne se faisait confiance, non plus. Mais ce n'était pas un problème. Qu'ils se chamaillent ! J'étais ravi. Plus ils se disputaient, plus Guy Lee aurait de chances d'avoir vent de ce qu'il se tramait. Et avec la subtilité d'une grenade dans une raffinerie, il tenterait d'y mettre bon ordre. Une réaction qui, par la peur qu'elle susciterait, scellerait définitivement notre alliance.

C'était nécessaire.

Nous ne les aimions pas non plus, ça nous facilitait les choses.

À 19 h 30, interrompant l'inspection du fond de mon troisième milk-shake, j'ai levé la tête et j'ai dit, par-dessus les chamailleries ;

— Qui a entendu parier de l'ombre ? (Le silence est tombé sur la table.) Je l'appelle Fringale, ai-je expliqué, parce que c'est ce qui le décrit le mieux : la faim à l'état pur, la rage de vivre, sans contrôle ni retenue. Il ressemble à un homme. Ses dents sont jaunes, ses yeux bleu pâle. Sa peau a la couleur du tofu mouillé, et il porte un manteau taché de sang. Mon sarig, mais on ne va pas chinoiser là-dessus. Il n'a que quelques fines mèches de cheveux qui lui tombent en désordre du crâne ; quand il bondit, l'obscurité suit le mouvement. S'il vous traque dans la nuit, vous ne pouvez ni le voir, ni le toucher, mais vous saurez qu'il arrive quand les ombres autour de vous changeront de forme. Il tue les ennemis de Bakker. Ses doigts sont des griffes qui déchirent la chair et l'os, aussi facilement que si elles écartaient un rideau de soie. Il lèche vos mains trempées de sang, renifle la sueur de votre peau au moment de votre mort, vous regarde dans les yeux, assez près pour que vous ne puissiez sentir que son haleine fétide, et il dit : « Donne-moi la vie ». Il n'est pas Bakker. Il détruit tout ce que

Bakker veut détruire, mais il n'a pas tué la sœur de Bakker. Il l'a brûlée vive, l'a rendue folle et l'a maudite pour ne pas avoir donné à Bakker ce qu'il désirait. Des sorciers sont morts. Des devins sont morts. Un voyant qui avait pourtant prédit sa propre mort n'a pas réussi à lui échapper. Il n'est pas Bakker. Il n'est pas humain. Combien de temps pensez-vous encore pouvoir lui échapper ?

À 19 h 45, Vera a soumis l'accord final, et tout le monde a accepté.

Elle a proposé un pacte de sang.

En magie, les vieilles habitudes ont la vie dure.

J'y étais personnellement opposé, mais je n'étais pas en position d'exprimer une différence d'opinion qui, après une négociation aussi acharnée, risquait de ruiner une journée de travail.

Et ainsi, autour de crêpes, de milk-shakes et de bières, le sorcier noir, les motards, les représentants de l'Ordre, les Blancs, les garous et moi-même avons fait le serment de nous entraider jusqu'à la destruction de la Tour ; et parce que certaines choses ne changent jamais, j'ai sorti mon canif de mon sac, j'ai pris une serviette en papier dans la pile sous la bouteille de ketchup et, faisant bien attention, je me suis entaillé le bout du pouce et j'ai juré sur mon sang.

Tout le monde a fait pareil, laissant tomber quelques gouttes sur la serviette, où elles se sont mêlées les unes aux autres pour former une tache écarlate de plus en plus épaisse. Quand nous avons eu terminé, j'ai brûlé la serviette à la flamme d'un briquet, versant les cendres au fond d'une tasse de café vide. Puis, alors que personne ne faisait attention, j'ai vidé le tout (les cendres de notre pacte de sang et plusieurs mégots de cigarettes) dans la poche de ma veste, par mesure de précaution.

JE NE SUIS pas retourné dans les tunnels cette nuit-là. Et Oda n'a pas insisté pour me suivre quand j'ai quitté la crêperie. Peut-être qu'on le lui avait déconseillé, à moins qu'elle ait appris à faire preuve de tact. Je m'en fichais, tant que je pouvais être seul.

Nous avons marché au hasard, dans Covent Garden, absorbant les étincelles de magie qui fourmillaient dans l'air, les sentant danser sur notre peau, un peu comme des illuminations. Nous avons traversé Leicester Square ; arrivés à Piccadilly Circus, nous avons levé les yeux vers l'animation incessante des enseignes lumineuses et nous sommes allés nous asseoir sur les marches de la statue d'Éros. Quand nous avons eu la sensation que nous étions proches de la saturation, et que notre peau allait se mettre à rayonner, nous sommes repartis vers St James's Park, empruntant le dédale de petites rues chics qui abritait des bureaux majestueux, des hôtels particuliers anciens en brique rouge, des palais royaux protégés par de hauts murs, des venelles soigneusement dissimulées aux regards des curieux, de discrètes ruelles pavées, des vitrines de boutiques proposant des demi-guêtres en cuir sur commande ou des cigares. Nous avons regardé les touristes de la fin de soirée taquiner les gardes devant Buckingham Palace, la circulation était dense, et bruyante, même à cette heure. Ensuite, nous nous sommes attardés dans le labyrinthe de gaz d'échappement et de passages souterrains, de lumières et de grands hôtels du côté de Victoria Station, nous avons flâné dans la gare et écouté le dernier train de la nuit s'éloigner en haletant vers d'obscures destinations aux noms improbables, Tattenham Corner, St Martin's Héron, Epsom, Sutton, Carshlaton Beeches.

Quand nous avons enfin retrouvé notre calme, notre esprit apaisé par une escapade le long des rails argentés, en compagnie des banlieusards assoupis et des lumières apathiques des trains, et bercé par leur rythme régulier, nous avons quitté Victoria Station et sommes repartis à l'aventure. Devant une cathédrale catholique à dôme qui semblait tout droit surgie des rues de Rome, cachée sur une place par laquelle on accédait en se faufilant entre la laverie automatique du quartier et un cordonnier, nous avons trouvé une cabine téléphonique.

J'ai composé le numéro de mémoire, et j'ai patienté.

La ligne était coupée.

J'ai juré et j'ai essayé quelques autres numéros. Deux lignes hors service, et une troisième appartenant désormais à une boutique de vidéos pornos à Soho dont la vendeuse à la voix suave m'a dit :

— Bonjour, chéri, tu cherches quelque chose de spécial ?

Au désespoir, j'ai essayé un dernier numéro. Le téléphone a sonné. Une voix a dit :

— Société KSP, bonjour, en quoi puis-je vous être utile ?

— J'aimerais parler à Robert Bakker.

— Je suis désolée, mais nous n'avons personne de ce nom...

— Mais vous savez où le trouver. S'il vous plaît. C'est très important.

— Je suis navrée, mais...

— Mon nom est Matthew Swift.

Au bout d'un moment, la voix a dit :

— Veuillez patienter.

Le téléphone a commencé à me jouer une version pour xylophone de la symphonie numéro trois de Beethoven. J'ai pris mon mal en patience et j'ai attendu.

Cinquante pence plus tard, la voix d'une autre femme, qui semblait s'ennuyer terriblement, a dit :

— Bonjour, vous êtes à la réception, que puis-je pour vous ?

Mon cœur a cogné dans ma poitrine à la vitesse d'un train, mon esprit a filé le long de rails argentés infinis ; mais ma voix, raffermie par toute cette vie qui vibrait dans l'atmosphère, n'a pas tremblé. Juste comme il me l'avait appris. Oublie ta peur, me disait-il. Dans cette ville, tu peux sortir de chez toi et te faire renverser par une voiture, te faire agresser et te prendre un coup de couteau au coin de la rue, tu peux t'électrocuter en restant tranquillement chez toi, ou t'empoisonner en mangeant un curry préparé avec de la viande de chat mal cuite ; dans une ville aussi grande, aussi active, tu risques ta vie à chaque instant. Oublie ta peur : la vie a tellement à offrir que ce serait dommage de rester caché derrière tes propres incertitudes.

— Bonjour, j'aimerais parler à monsieur Robert Bakker, ai-je dit.

— Monsieur Bakker est occupé pour le moment...

— Il voudra me parler ; je vous en prie, c'est très important.

— C'est de la part de qui ?

— Je m'appelle Matthew Swift. Dites-lui, s'il vous plaît.

— Ne quittez pas...

— Je ne quitte pas.

J'ai patienté encore 70 pence et la moitié d'un mouvement de Beethoven version xylophone. J'ai commencé à comprendre le pouvoir de la musique d'attente : en me fichant en rogne, elle détournait mon attention de ce que j'avais réellement en tête.

La voix de la femme est revenue.

— Monsieur Swift ?

— Oui ?

— Monsieur Bakker voudrait savoir s'il y a un numéro auquel il peut vous rappeler.

— Mademoiselle ? ai-je répondu de ma voix la plus douce et la plus aimable.

— Monsieur Swift ?

— Vous allez rappeler monsieur Bakker et lui dire que, comme il le sait, mon corps n'a jamais été retrouvé, ce qui devrait le convaincre du caractère d'urgence de mon appel. Répétez-lui ça mot pour mot.

— Euh, monsieur Swift...

— S'il vous plaît, mademoiselle, ai-je poliment insisté. Si malgré ça il ne vient pas au téléphone, je raccroche ; c'est promis.

— Ne quittez pas, monsieur Swift.

Vivaldi était le compositeur suivant à avoir droit au massacre, mais à l'harmonica cette fois. Trente pence plus tard, la voix féminine était de retour.

— Monsieur Swift ?

— Je suis toujours là.

— Je vous le passe.

— Merci.

Un bip. Un long silence. Le soupir d'une respiration, au loin. Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas parler. Après dix battements de mon cœur affolé, il a dit, de cette voix chaude et familière :

— Matthew ?

— C'est moi, monsieur Bakker, ai-je bafouillé, ma langue semblant avoir oublié les mots pourtant connus.

Je me sentais de nouveau comme un gamin de quinze ans à qui on allait prescrire des tranquillisants.

— Matthew ! Mon Dieu ! (De la surprise, rien d'autre ; ni colère, ni peur, juste de l'étonnement, émerveillé, avec une pointe, curieuse, de rire, peut-être de la joie.) Mais je pensais que... il y a eu un enterrement !

— Oui. Je n'y étais pas.

— Manifestement. Mon Dieu. Mais où es-tu ? Il faut que je te voie immédiatement !

Ma peau commençait à me brûler sous l'effet de la panique : je ne m'étais absolument pas attendu à ça.

— Je ne pense pas que ce serait une bonne idée.

— Matthew ! Est-ce que ça va ?

— Je vais bien.

— Il faut que je te voie ! Tu dois tout me raconter, la police a dit que tu étais mort !

— La police n'avait pas tout à fait tort.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Mon Dieu...

— Ça va. Je vais bien. Je suis avec des amis.

— Je suis vraiment impatient de te voir ! Il faut qu'on parle !

— Non, merci.

— Pourquoi ? (De nouveau, ce ton blessé, cette douleur presque paternelle dans la voix. Je ne m'attendais certainement pas à ça, à tout sauf à ça. Et l'espace d'un instant, j'ai failli accepter. Puis, avec un frisson de peur, nous avons détourné notre visage du combiné. Sa voix, toute petite et métallique, est sortie du téléphone :) Matthew ? Tu es toujours là ? Matthew ?

Mon maître, monsieur Bakker, qui avait frappé à la porte de ma mère quand je n'étais qu'un gamin, la voix pleine d'inquiétude et de sollicitude.

Donne-moi la vie, avait dit l'ombre.

Et le visage de Fringale ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de Bakker, plongé dans un puits de terreur et de ténèbres, avec une maladie tropicale et un mois d'une diète sévère.

J'avais de nouveau le goût du sang dans la bouche.

— Fais-moi une ombre sur le mur, ai-je dit, appuyant la tête contre le verre froid. Vous m'entendez, monsieur Bakker ? Une ombre sur le mur.

— Que s'est-il passé ? Dis-moi ce qu'il s'est passé ! Matthew...

J'ai raccroché brutalement, je me suis retourné et j'ai fui cette place dans le noir, déployant mon esprit dans les ailes des pigeons et les griffes des rats, les coups de Klaxon des voitures et leurs roues qui tournaient, dans la poussière emportée par le vent, j'ai couru jusqu'à ce que j'oublie que je courais, que j'oublie ce que je fuyais.

J'AI DORMI SANS m'en rendre compte, et mes rêves ont coulé comme la Tamise.

Je me suis réveillé, tapi dans un coin sous Battersea Bridge, la faute à un chien qui, accompagnant son maître pour son jogging matinal, était venu renifler l'ourlet de mon manteau. Je sentais la boue du fleuve et la poussière de ciment ; quand j'ai essayé de me lever, mes jambes ont protesté. Je n'avais aucun souvenir de là où j'étais allé ou de ce que j'avais vu ou fait. Bien que, peut-être aurions-nous pu...

... nous voyons...

... nous étions...

tellement libres

Aucun souvenir.

Et c'était très bien ainsi.

J'ai ramassé mes quelques affaires et je me suis mis en quête d'une douche.

À MIDI, J'AI trouvé Oda, assise toute seule sur un banc surplombant la Tamise, devant la masse palatiale qu'est Somerset House, un bâtiment curieux, avec des fenêtres majestueuses à multiples petits carreaux, une maçonnerie massive, des frontons au niveau des toits, et des statues très dignes veillant sur ses grandes cours. Il abrite en ses murs un musée, une université, une partie des services du fisc et bien d'autres choses encore ; un endroit aussi inextricable que les rues qui se pressent autour de lui.

— Où étiez-vous passé ? a-t-elle demandé, alors que je m'asseyais à mon tour.

— Je suis allé faire un tour.

— Vous croyez que c'est le moment ?

— J'avais besoin de faire le point. (Elle a grogné en guise de réponse. J'ai levé les yeux vers elle, haussant les sourcils, et j'ai dit :) Inquiète ?

— C'est vous qui nous avez réunis, provisoirement. Vous n'allez pas vous défiler ?

— Je reste, ai-je répondu.

— Et vous avez forgé une alliance, un pacte de sang, bien joué. Mes félicitations. Je suis contente pour vous. Et maintenant ? Bataille rangée avec Guy Lee, sang qui coule à flots dans les rues, c'est ce genre de choses que vous avez en tête ?

— Non.

— Vous avez un plan, a-t-elle dit en grommelant. Ça ne m'étonne pas.

— L'idéal serait de pouvoir choper Lee seul à seul.

— Vous pouvez oublier, a-t-elle dit avec brusquerie. Pas maintenant que San Khay est mort.

— Les conflits entre magiciens existent depuis toujours, mais ils doivent être réglés dans la discrétion.

— Un affrontement entre magiciens qui ne fait pas de vagues, a-t-elle ironisé. Ça doit valoir le coup d'œil. Qu'est-ce que vous faites, alors ? Vous vous tapez dessus à grands coups de chapeaux pointus ?

— Nous avons déjà trouvé l'endroit idéal.

Elle m'a regardé fixement, comprenant où je voulais en venir. Mais à en juger par son expression, cela n'a fait qu'accroître sa consternation.

— Le central téléphonique ? a-t-elle murmuré.

— Oui.

— Vous envisagez sérieusement d'attirer Guy Lee là en bas ?

— Oui.

— Et pourquoi aurait-il, ne serait-ce qu'une seconde, envie de vous faire ce plaisir ?

— Parce que nous allons être trahis. Quelqu'un va laisser la porte de derrière ouverte, assommer quelques gardes, désactiver quelques alarmes et quand nous regarderons ailleurs, hop, Lee va se glisser à l'intérieur et se livrer à un massacre parfaitement maîtrisé.

Elle a bondi sur ses jambes.

— Vous vous attendez à ce qu'il y ait des morts dans les tunnels ?

— Je n'ai pas dit ça, ai-je répondu. J'ai dit que je m'attendais à une trahison.

— Pourquoi ?

— Parce que nous étions tous présents à la réunion chez Sinclair. Parce que vous savez, comme moi, que la Tour a des contacts partout. Parce que notre alliance apparaîtra aussi comme une occasion en or d'éliminer les chefs de toutes les poches de résistance qui agacent Lee depuis toutes ces années. Quelqu'un va prévenir Lee, lui dire où nous trouver et ce qu'il se prépare. C'est peut-être vous, d'ailleurs.

— Moi ? a-t-elle dit d'une voix incrédule.

— Oui.

— Vous pensez que je serais capable de...

— Vous avez exprimé vos sentiments envers moi et ma communauté de manière on ne peut plus claire, l'ai-je brusquement coupée, et je suis persuadé que vous ne seriez pas totalement bouleversée de nous voir tous disparaître du jour au lendemain.

— Je ne... Ce n'est pas...

Pendant un moment, juste un moment, il y a eu quelque chose dans ses yeux, une expression sur son visage ; mais c'est vite passé, et le masque est revenu, plus dur que jamais. Elle a ramassé son sac et, sans un mot, sans un regard, elle est partie. L'espace d'un instant, j'ai presque eu de la peine pour elle.

***

J'AI RETROUVÉ VERA dans l'après-midi, devant la bibliothèque de quartier. Elle fumait une cigarette, avec un plaisir non dissimulé ; à mon approche, elle a soufflé un nuage de fumée vers moi et m'a dit :

— Vous voulez une taffe ?

Nous avons toussé et l'odeur nauséabonde nous a fait reculer de dégoût. La simple idée de respirer ce goudron noir...

— Non, merci, ai-je marmonné.

— Vous êtes content de vous ?

— Je devrais ?

— Vous avez votre alliance, non ?

— Ça n'a pas été trop dur.

— Ça se terminera dans le sang.

— Je sais.

— Et vous pensez que ça n'a pas été trop dur ? Merde, ça n'a même pas commencé.

— C'est une idée de Sinclair. C'est son bébé. Moi, je ne suis là que pour Lee, et ensuite Bakker.

— Mais vous connaissiez le motard, le sorcier noir et l'Ordre, et au bout du compte...

— Oui ?

— ... vous étiez l'apprenti de Bakker.

— Alors c'est ça ?

— Oui.

— C'est vraiment important ?

Elle a tiré une grande bouffée, puis a recraché le nuage de fumée entre ses dents.

— Oui, a-t-elle dit en roulant la cigarette entre ses doigts. Tout le monde se demande si les sorciers peuvent être sauvés. Vous les intriguez, vous pouvez considérer ça comme une sorte d'investissement.

— Alors c'est *ça* ?

— La rédemption ne vous intéresse pas ?

— Je n'en ai pas besoin : je n'ai rien à me reprocher.

— D'accord, mais vous et vos amis qui aimez jouer avec les forces artificielles de la nature, on peut dire qu'avec la Tour, tout ça a très mal tourné, non ?

— Je veux me venger, ai-je répliqué d'un ton sec. Rien de plus.

— Très bien, a-t-elle dit d'une voix un peu trop légère. Comme vous voudrez. De quoi vouliez-vous me parler ?

— Je cherche un traître.

Ses yeux ont lancé des éclairs.

— Il y a un traître parmi nous ?

— C'est presque sûr.

— L'Ordre ?

— Peut-être.

— Comment savez-vous qu'il y a un traître ? Tout le monde a juré sur le sang...

— Là n'est pas la question, ai-je répondu. De toute façon, un pacte de sang ne vous empêche pas de manquer à votre serment, ça sert simplement à vous compliquer la vie une fois que vous l'avez fait. Et encore, même des sorts de ce genre peuvent être annulés.

— Qui est le traître, alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous n'en avez pas la moindre idée, mais vous êtes certain qu'il y a un traître ?

— Forcément ! ai-je répondu d'une voix joviale. Avec tous ces gens si peu susceptibles de travailler ensemble, tous ces gens aux grandes oreilles à qui on ordonne soudain d'aller se cacher dans les tunnels et de se préparer au combat, c'est bien le diable si, parmi eux, il ne s'en trouvera pas un pour nous trahir. Sinclair s'est bien fait descendre dans un lieu de rendez-vous *secret,* et l'ombre a su nous trouver, même après que nous nous sommes enfuis dans la nuit. Conclusion logique : il y a un traître parmi nous.

— Vous avez déjà mûrement réfléchi à tout ça.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Et vous voulez... quoi ? Essayer de lire dans les pensées ? Je croyais que, dans le grand conflit du bien contre le mal, les gentils n'étaient pas censés utiliser ce genre de méthode...

— Vous m'avez mal compris, ai-je dit. Nous avons besoin que quelqu'un nous trahisse. Simplement, nous devons nous assurer que la nature des informations que transmettra le traître obligera nos ennemis à livrer bataille sur notre terrain ; il faut que Lee pense que c'est suffisamment important pour commettre une erreur. Pour prendre le risque de sortir au grand jour.

— Et apparemment, vous avez pensé à tout, a-t-elle soupiré. Merde, mais non merci.

— Vous savez que l'affrontement avec Lee est inévitable. Alors pourquoi ne pas en profiter tant que tout le monde est, plus ou moins, de votre côté ?

— Vous êtes vraiment un salaud, sorcier. Vous êtes prêt à laisser mourir tous ces gens, simplement pour assouvir votre vengeance ?

J'ai hésité. J'ai léché mes lèvres sèches.

— Certains sacrifices sont nécessaires, ai-je enfin répondu. Si... s'il y a des fléaux plus grands que... il y a... Bakker... ça ne cessera jamais, Vera. Vous comprenez ça ? Ça ne cessera jamais. Nous devons y mettre un terme, et sans attendre. Mais si vous avez une meilleure idée...

Elle a aspiré une longue goulée de fumée, puis me l'a soufflée au visage, entre ses lèvres fines. J'ai toussé, elle a souri.

— D'accord. Admettons : on va nous trahir. Lee va être mis au courant de notre alliance et va tout faire pour prendre les devants et nous anéantir. Je comprends. Vous voulez l'obliger à faire une boulette. La question étant : grosse comment, la boulette ?

J'ai haussé les épaules, ne comprenant pas vraiment la question.

Son sourire s'est élargi, est devenu narquois.

— Matthew Swift, qu'est-ce que vous diriez si je vous proposais de rencontrer monsieur Guy Lee ?

Et curieusement, elle ne plaisantait pas.

NOUS SOMMES ALLÉS dans une boîte de nuit de Soho, un sous-sol qui sentait les haleines chaudes concentrées dans un espace réduit, la sueur, les vapeurs d'alcool et la testostérone. La bière séchée renversée sur son revêtement de lino gris avait rendu le sol collant, le plafond était bas, et les projecteurs et les boules à facettes le faisaient paraître encore plus bas ; les haut-parleurs martelaient des *beat* avec le rythme et la sonorité d'un cœur battant la chamade. Quand nous avons vu les danseurs, nous avons hésité : fallait-il pleurer devant aussi peu de grâce et tant de vanité, ou, au contraire, étancher notre soif de savoir infinie, et ne pas les quitter des yeux ? La chaleur humide de cet endroit nous piquait la langue, les sons vibraient sous notre crâne ; il y régnait un désir et une avidité presque tangibles ; la sensation qui s'en dégageait s'est forcé un chemin dans notre cerveau ; nous étions ébahis.

Vera semblait très à l'aise. Alors qu'elle se frayait un passage à travers la foule, avec moi dans son sillage, des hommes, et même une femme, l'ont accostée ; elle répondait à ces sollicitations en laissant traîner ses doigts, en frottant ses hanches contre de parfaits inconnus ; quand un homme exceptionnellement grand avec des cheveux hérissés de gel l'a prise par la taille, elle l'a embrassé, puis il l'a relâchée et a vogué vers la prochaine femme à croiser sa route. Nous étions captivés par ce spectacle, et j'ai dû me forcer pour baisser les yeux, jusqu'à en avoir mal à la tête, essayant de coller le gris du lino sur mes pensées afin de repousser cet assaut sur mes sens.

Nous avons trouvé un coin avec des canapés en cuir noir sous une lampe rouge tamisée. Vera a commandé des cocktails ; ces étranges mélanges tirant sur le bleu dans de grands verres élégants étaient ce qu'il y avait de plus frais ici. Elle s'est assise, son épaule contre la nôtre, et a dit :

— Pas vraiment votre tasse de thé ?

Prudemment, nous avons bu une petite gorgée, ayant d'abord un mouvement de recul devant l'amertume du cocktail, puis nous détendant tandis qu'il nous réchauffait la gorge et qu'une sensation de chaleur curieusement plaisante descendait jusque dans notre ventre.

— Ça me change, ai-je dit. Pourquoi sommes-nous là ?

— Je veux vous présenter quelqu'un.

— Qui ?

— Guy Lee.

Nous avons senti notre estomac se nouer.

— Lee est ici ?

— Il vient ce soir.

— Ce... cette boîte lui appartient ?

— Non. Le propriétaire est un certain McGrangham ; il verse de l'argent à Lee pour que ce dernier le laisse tranquille, et Lee lui fiche la paix, sauf quand il lui arrive d'envoyer quelques hommes à lui pour voir comment vont les affaires. Mais la question n'est pas là. McGrangham verse aussi de l'argent à la Cour du Néon.

J'ai lentement hoché la tête, passant mon doigt sur le pourtour du large verre à cocktail. À côté de la Tour, la mafia semblait civilisée ; mais face à la Cour du Néon, les mafiosi les plus cinglés et les plus féroces ressemblaient à des ours en peluche. La Cour du Néon ne maniait pas la carotte et le bâton, elle ne croyait qu'au bâton. Celui qui s'opposait à elle était un homme mort, purement et simplement, et rapidement. Seul point positif, la Cour du Néon n'avait qu'un petit nombre d'intérêts, bien spécifiques, et ne venait pas vous embêter, sauf si vous étiez assez stupide pour vous frotter à elle. Et enfin, comme dans toutes les meilleures familles mafieuses, pour les membres de l'organisation, le mot démission n'existait pas.

— D'accord, je comprends. Personne ne tentera rien en terrain neutre sans risquer de se faire refroidir. Qu'est-ce que Lee vient faire ici ?

— Il y a une arène.

— Une arène ?

— Je suis sûre que vous en avez entendu parler.

— Je ne les connais que de réputation, et pour les avoir vues mentionnées à l'occasion sur le rapport d'un légiste, ai-je déclaré, essayant de contenir notre colère croissante.

— Bien, a-t-elle dit, sans se démonter. Il s'en passe de belles ici, a-t-elle ajouté, désignant la salle d'un geste désinvolte. Trafics, paris sportifs, échanges d'informations, jeux, vous savez ce que c'est. Lee envoie ses bêtes les plus féroces pour leur apprendre à se battre. Et Lee aime la compétition.

— Je ne vois pas en quoi ça peut nous aider.

— Ça ne peut pas faire de mal de mieux connaître son ennemi. Et aussi... (Elle a expiré à fond.) Vous voulez nous manipuler, moi et mon clan, sorcier ? Je vais vous prouver qu'on peut être deux à jouer à ce petit jeu.

— Je m'en doutais un peu ; vous ne pouvez pas être plus précise ?

— Vous voulez que Lee nous traque, c'est bien ça ? Et le plus tôt possible ?

— Oui.

— Alors, comment pensez-vous qu'il va réagir s'il apprend que les Blancs ont fait alliance avec l'apprenti de Bakker en personne ?

J'ai bu, lentement, une gorgée de mon cocktail, plus petite qu'il n'y paraissait.

— C'est un jeu dangereux, ai-je enfin répondu.

Elle a souri, et s'est étirée comme un chat en cuir noir.

— C'est vrai. Mais c'est le bon endroit, et le bon moment. Lee vous reconnaîtra ce soir et saura que Matthew Swift est en vie. Et s'il en informe son patron, et il ne pourra pas faire autrement, je pense que Bakker donnera l'ordre à Lee de faire quelque chose d'un peu stupide. Quel genre de risque Bakker est-il prêt à prendre pour vous récupérer, monsieur Swift ?

— J'ai haussé les épaules.

— Monsieur Swift ?

Aussi désinvolte qu'une mouche descendant sans bruit le long du bord d'un bol couvert de crème.

— Vera ? ai-je répondu, les yeux rivés sur le fond de mon verre.

— Monsieur Swift, depuis quand vos yeux sont-ils bleus ?

J'ai souri. Je me sentais vieux, fatigué, portant une peau quelques tailles trop grande pour mon squelette.

— Bakker voudra vous récupérer, n'est-ce pas, Matthew Swift ?

— Oui.

— Il demandera à Lee de vous trouver et de vous ramener. Vivant ?

— Peut-être.

— Il saura que vous travaillez avec nous, et que c'est une mauvaise idée. Mais il n'osera pas contredire Robert Bakker, pas s'il veut rester en vie. Notre mission est de le lui rappeler, de montrer à Guy Lee que vous êtes en pleine forme et de lui faire faire une bêtise.

— Cette idée ne me semble vraiment pas brillante.

— C'est vous qui parliez de sacrifices nécessaires, a-t-elle répondu.

C'ÉTAIT UNE ARÈNE. Absolument conforme à la définition traditionnelle du mot. Elle était installée sous la boîte de nuit, au bas d'un escalier en colimaçon où le *boumboumboum* de la musique disco était étouffé par le bourdonnement de la ventilation, derrière d'épaisses portes en métal gardées par des videurs aussi aimables que les portes en question. À l'intérieur de la pièce, les murs étaient recouverts d'ensorcellements, des volutes de peinture noire qui traversaient également le sol, aussi épaisses que la signalisation horizontale sur une route ; il y en avait tellement que leur densité rendait l'air oppressant, ils pesaient sur tous les gestes d'incantation ; jeter un sort, même le plus simple, équivalait à soulever un poids très lourd, ou à parler sous l'eau.

C'était la tribune des spectateurs.

L'arène elle-même était en dessous, avec ses hauts murs de béton noir et son éclairage violent ; le sol, noir lui aussi, était couvert de sciure de bois. Nous nous trouvions dans le public ; ils étaient plusieurs centaines d'amateurs, de tous horizons, hommes et femmes, magiciens et non-magiciens simplement attirés par l'odeur du sang. Ils poussaient de grands cris, applaudissaient et manifestaient bruyamment leur joie, tandis qu'un démon enchaîné, une pellicule de la graisse visqueuse et figée des égouts en guise de peau, des yeux brûlant d'une lueur bleu pétrole, essayait d'attaquer un groupe de trois hommes vêtus d'armures hétéroclites, boucliers soudés à partir de portières de voitures cassées, lances fabriquées en utilisant des antennes arrachées et taillées en pointe. Chaque touche valait aux trois guerriers les rugissements de plaisir de la foule, tandis que de la javel coulait des plaies du démon chancelant.

Je connaissais l'existence de ce genre d'endroits.

L'humanité a toujours aimé les sports sanguinaires, et avec la magie, il y avait une infinie variété de nouvelles façons de faire couler le sang de manière excitante.

L'odeur et la vue de ce spectacle ont bien failli nous submerger. Nous avons lutté pour garder le contrôle ; nous étions choqués par une telle perversion, une telle dépravation, par la noirceur se déversant de chaque mur, le plaisir dans les yeux injectés de sang de chaque spectateur, la souffrance infligée à ces créatures avant de les faire mourir ; la vie était bafouée. Nous étions horrifiés par tous ces gens qui semblaient ne souhaiter qu'une chose dans la vie : assister à sa fin ; un tel mépris pour un cadeau aussi fabuleux était consternant : c'était comme s'ils avaient fini par s'ennuyer de leur existence ordinaire et n'avaient rien trouvé de mieux, pour se procurer des sensations fortes et sortir

du train-train quotidien. Et tout doucement, à la périphérie des cris et des hurlements et de la puanteur de la magie en décomposition, nous avons commencé à sentir un frisson et une fièvre qui menaçaient d'étouffer toute raison et de nous faire brailler avec le reste de la meute.

— Nous ne pouvons pas rester là, avons-nous chuchoté.

— Pourquoi pas ? a demandé Vera.

— C'est... fascinant, avons-nous dit.

Elle nous a regardés pendant un long moment, puis elle a marmonné :

— Merde, sorcier, vous n'allez pas me claquer entre les doigts. Venez.

Elle m'a fait traverser la foule en me traînant par la manche, jusqu'à une porte en métal gardée par deux hommes qui ont avancé pour lui bloquer le passage.

— McGrangham, a-t-elle dit d'un ton sec. Je suis là pour voir McGrangham.

— Il est occupé.

— Je veux faire un très gros pari, je pense que ça peut l'intéresser.

LE BUREAU DE McGrangham était insonorisé et placé en surplomb de l'arène. Mais les murs restaient sans effet sur le pouvoir de ce lieu, nous avons appuyé la tête contre la vitre, tremblants.

McGrangham était un homme plutôt petit, avec des cheveux noirs et une grosse moustache, qui se prélassait derrière un bureau, comptant des billets de banque froissés, et affichait une expression modérément amusée.

— Et vous me soutenez, a-t-il dit à Vera, que ce rigolo (signe de tête dans ma direction) est un foutu sorcier ?

— Oui, a dit Vera.

— C'est une épave, bon Dieu !

— Guy Lee, a-t-elle fait d'un ton brusque. Guy vient assister aux combats. Je veux que vous organisiez une rencontre, sur terrain neutre, sous le regard de la Cour du Néon. Pas de chichis ; vous n'aurez qu'à pousser monsieur Swift et monsieur Lee dans la direction l'un de l'autre. Vous serez payé pour votre effort.

— Je verse déjà de l'argent à Lee, ma grande, a répondu sèchement McGrangham. Pourquoi je voudrais faire affaire avec les Blancs ?

Quand elle le voulait bien, Vera pouvait se comporter comme le chef le plus probablement élu du Clan de Long White City ; elle exsudait, par chaque pore, un charisme capiteux qui suggérait que, sous la surface, il y avait bien plus.

— Il y a du changement dans l'air. Bakker va donner l'ordre à Lee de faire quelque chose de stupide. Lee va lui obéir. Il sera détruit, et toute son organisation avec lui. Je sais que vous achetez votre protection auprès de la Cour du Néon, mais il n'empêche, vous aurez quand même besoin de clients. Vous aurez besoin de marchandises, de trafics, d'argent. Lee va perdre tout ça au profit du Clan de Long White City. Vous voulez sérieusement vous mettre à dos les futurs maîtres de la ville ?

McGrangham nous a longuement fixés du regard.

— On m'a dit que Matthew Swift était mort, a-t-il fini par dire.

— Désolé de vous décevoir, ai-je ronchonné.

— Lee a une chienne qui combat ce soir. Une femelle, vicieuse, mais un peu trop sûre d'elle. Il la regardera se battre. Il en attend beaucoup. Il ne voudra pas parler à un cadavre ambulant.

— Et alors ? a dit Vera.

— Si ce type est vraiment un putain de sorcier (un doigt boudiné et rougeaud pointé vers moi), je connais un moyen génial d'attirer l'attention de Lee.

Deux paires d'yeux se sont tournées vers moi. À travers mes dents serrées, j'ai dit :

— Je n'ai pas de temps à perdre avec ça.

— Vicieuse, hein ? a demandé Vera.

— Vous voulez attirer l'attention de Lee ? Vous voulez lui faire savoir que votre loque de sorcier n'est pas morte et en profiter pour gagner un peu d'argent sur un combat ?

Il y avait une étincelle dans l'œil de McGrangham ; il était capable de flairer une bonne affaire à plus d'un kilomètre. Il imaginait probablement déjà l'après-Lee, un avenir radieux, placé sous le signe de la richesse, de l'alcool et du sang. Il nous jaugeait du regard, se demandant quel serait le meilleur moyen de tirer plus de profit de notre carcasse.

Vera avait la même lueur dans le regard, mais pas pour la même raison.

— D'accord, a-t-elle dit. Je vous écoute.

— Gagnez le combat contre la chienne de Lee, a proposé McGrangham, et il vous verra d'un autre œil. Et, si ça se trouve, il acceptera même d'avoir une conversation avec vous avant d'utiliser votre peau pour se faire un abat-jour.

J'AI DÛ ATTENDRE mon tour pendant près de quatre heures, jusqu'aux premières lueurs du jour, et la foule pressée au bord de l'arène a continué à augmenter. Nous avons patienté dehors, dans le froid, mais maintenant que nous étions conscients de ce qu'il se déroulait sous nos pieds, nous sentions le feu de chaque hurlement et la vibration de chaque coup porté s'élever et nous traverser le corps, comme le roulement d'un train sous la chaussée.

Je n'avais jamais combattu dans une arène.

C'était réservé aux désespérés ou aux fous. À ceux qui n'avaient rien à perdre ou qui croyaient ne jamais pouvoir perdre. Un homme, un des vaincus, a été jeté dehors, et on lui a conseillé d'aller jusqu'au bout de la rue avant d'appeler une ambulance. Pas question que la police s'en mêle. À mi-chemin, il s'est effondré dans une mare de sang, de peau et de bile. Je l'ai pris par les aisselles et je l'ai traîné un peu plus loin ; de la cabine téléphonique la plus proche, j'ai appelé le 999, restant caché à proximité ; les auxiliaires médicaux sont arrivés et repartis, après avoir jeté un coup d'œil dans l'obscurité de cette rue de Soho, des hommes aux visages las, qui en avaient vu plus qu'assez et savaient quand il valait mieux ne pas être trop curieux.

Vera est venue me chercher. C'était l'heure.

La « femelle vicieuse » de Lee était une femme qui se faisait appeler Inferno. Depuis le film *X-Men,* il était apparemment devenu impossible d'être Dave le motard, ou Bob le Maître des Arts Ésotériques et Mystiques. Une clameur familière l'a accueillie dans l'arène et elle a pris la pose, les mains sur les hanches, le menton levé. Le peu de cuir et de chaînes qu'elle avait sur le dos ne cachait pas grand-chose de son corps luisant et gonflé ; son costume semblait menacer de craquer à tout moment. Elle était armée d'un fouet, portait des lentilles de contact violettes pour occulter la couleur de ses yeux, et avait teint ses cheveux en noir. Il n'y avait rien de sensuel en elle, rien de particulièrement érotique, sa tenue de pseudo super-héros avait simplement l'air ridicule et puéril. Je me suis tapi près de la porte par laquelle Vera m'avait fait entrer dans l'arène ; je me sentais stupide et j'avais honte de ce que j'allais devoir faire.

Au-dessus de l'arène, sur un des côtés du bureau de McGrangham, il y avait une fenêtre en verre réfléchissant noir.

J'ai essayé d'imaginer Guy Lee se tenant derrière elle. Je me suis demandé s'il se penchait en avant afin de mieux distinguer mon visage, essayant de comprendre pourquoi je lui paraissais si familier.

Je ne manquerais pas de le lui rappeler.

Quand le signal de début du combat a été donné, elle a fait claquer son fouet à plusieurs reprises,

sa façon de faire les présentations, puis elle m'a gratifié d'un sourire de ses dents d'un blanc éblouissant, visiblement ravie de constater que l'extrémité de son fouet semblait animée d'une vie propre, se tortillant vers moi comme un serpent, défiant la pesanteur et les lois de la physique alors qu'il cinglait l'air entre nous et essayait de me mordre. Nous avons compris que cela faisait partie du spectacle : il s'agissait d'exciter la foule par une démonstration des subtilités de son art. C'était aussi, en termes de combat magique pur et simple, une énorme connerie et, à ce moment-là, nous avons perdu tout respect pour elle.

Dans l'arène, le poids écrasant des sorts qui étouffaient la magie à l'étage était moindre. Nous l'avons regardée grogner et siffler, son fouet s'allongeant pour essayer de nous atteindre, et nous avons réfléchi aux outils à notre disposition. Je ne voulais pas montrer de quoi j'étais capable, pour l'instant, et je n'étais pas non plus d'humeur à me donner en spectacle. Alors j'ai attendu le moment où elle a poussé un cri guerrier et où la pointe du fouet a fendu l'air vers ma gorge. Patiemment, nous l'avons regardé voler vers nous, puis nous nous sommes écartés à la vitesse de l'électricité circulant dans notre sang et nous en avons attrapé le bout, juste avant la pointe, le serrant entre nos mains, à la manière dont un gardien de zoo appuie sur les mâchoires d'un serpent. Nous l'avons secoué une fois, avec force, envoyant une onde de choc en retour sur la corde tendue, ce qui lui a fait lâcher le manche du fouet.

Sans son pouvoir pour l'alimenter, le fouet est redevenu un objet inanimé composé de cuir et de ficelle. Je l'ai laissé tomber par terre. Elle a craché et sifflé comme un animal sauvage, joignant les mains dans le geste d'introduction d'un sort que je connaissais, ses lèvres formant les paroles traditionnelles de l'invocation. Je n'étais pas sûr de savoir jusqu'à quel point je voulais dévoiler mes capacités aux spectateurs, alors j'ai levé les mains et je l'ai grossièrement imitée, formant avec mes doigts des figures magiques familières qui manquaient de conviction, et chuchotant silencieusement en bougeant les lèvres. Les sons de la magie sont venus à moi naturellement, glissant sur ma langue, les mots, bien sûr, mais aussi le murmure de pneus roulant dans une flaque boueuse dans une rue déserte, le son de battements d'ailes dans le ciel vide, le bruit sec d'une porte qui claque dans le noir ; tels étaient les nouveaux sons de la magie urbaine.

J'ai agité les mains dans l'air, sentant ses particules s'épaissir autour de mes doigts, alors qu'il se figeait sous mon contrôle. Mes oreilles se sont débouchées d'un seul coup, sentant la pression diminuer autour de ma tête ; l'air contenu entre mes paumes s'est suffisamment épaissi pour devenir presque visible. De la buée s'est condensée autour de lui alors que j'expirais, s'élevant à partir de son centre, tandis que je comprimais de plus en plus d'air dans cette poche de vent condensé.

Elle a fini son sort presque sans que je m'en aperçoive et, avec un cri perçant, l'a lancé vers moi ; le cri s'est transformé en grondement quelque part dans l'air entre nous, un grondement rempli des bruits de la circulation : voitures, motos, pots d'échappement, cliquetis des moteurs ; et les odeurs : diesel, essence sans plomb, huile de moteur, goudron, caoutchouc brûlé. Pendant un moment, j'ai bien cru que j'allais être frappé de plein fouet par le spectre d'une centaine de véhicules se dirigeant droit sur moi, freinant dans un crissement de pneus, le tout sortant de sa gorge. Ce n'était pas le sort le plus dangereux du monde, mais il avait l'air efficace et je trouvais que j'avais déjà été bien assez malmené comme ça. J'ai donc réagi à l'ancienne, en esquivant. La tribune au-dessus a bruyamment manifesté sa déception devant une tactique aussi banale, et a commencé à battre des pieds, un *boum boum boum* augmentant régulièrement de volume, comme le rythme disco dans la boîte de nuit. Je me suis relevé et, franchement énervé à présent, j'ai lancé mon propre sort.

Le mur d'air comprimé que j'ai envoyé sur la femme qui se faisait appeler Inferno l'a soulevée du sol, l'a projetée un mètre en arrière à travers l'arène et l'a plaquée contre le mur où je l'ai

immobilisée. Elle s'est contorsionnée, frappant des poings le béton noir, hurlant des injures de plus en plus senties à travers le vent puissant qui la maintenait en place.

Le public a continué à taper des pieds. J'ai patienté. J'avais tout mon temps : dix, vingt secondes, que ceux qui étaient assez intelligents pour le voir, ou peut-être simplement pas trop idiots pour s'en soucier, se rendent compte que je leur offrais un peu plus qu'un sort à deux balles.

Que Lee regarde mon visage, qu'il voie le bleu de nos yeux.

J'ai attendu, la gardant sous mon emprise pendant presque vingt secondes, jusqu'à ce que quelqu'un décide enfin de sonner la fin du combat ; alors, je l'ai relâchée. Curieusement, je me sentais sale, après cette victoire. Je suis allé m'asseoir sur le sol froid dans mon coin de l'arène, serrant les genoux contre mon menton, tandis qu'Inferno, le visage brûlant d'une couleur correspondant à son nom, était traînée vers la sortie, hurlant toujours d'un air de défi en direction des murs.

Nous étions surpris de notre absence de sentiment de triomphe. Tout cela nous paraissait dérisoire, et un rien écœurant.

LE MAÎTRE DE cérémonie a annoncé d'une voix particulièrement gaie :

— Mesdames et messieurs, une courte pause de cinq minutes, le temps de préparer l'arène pour un nouveau champion ! Des rafraîchissements sont disponibles à l'étage et si quelqu'un parmi *vous* souhaite tenter sa chance...

J'ai décidé d'ignorer le bruit, je me suis pelotonné dans mon manteau et j'ai essayé de ne pas faire attention aux regards fixés sur moi et aux attentes malsaines que semblait avoir suscitées ma prestation. Vera se tenait à une des extrémités de la tribune et, à travers les longues ombres que les lumières de l'arène dessinaient sur ses yeux, je n'ai pas vu le soupçon d'un sourire.

— Hé, toi !

La voix appartenait à un employé dont le t-shirt indiquait clairement qu'il avait forcé sur la gonflette, avec tous ces muscles, c'était à se demander s'il restait de la place pour les os. D'un geste autoritaire, il m'a fait signe de le suivre au vestiaire situé derrière l'arène.

Dans la pièce en béton gris, Guy Lee m'attendait, assis sur un banc en bois rugueux. Élégamment vêtu de noir, il buvait de l'eau minérale à la bouteille.

Il m'a regardé des pieds à la tête et a grogné :

— Ma parole, vous n'avez que la peau sur les os ! (Je n'ai rien dit.) C'est vous, Swift ? (J'ai hoché la tête.) Et je peux savoir à quoi vous jouez ?

J'ai incliné la tête et j'ai étudié son visage. Il semblait d'âge moyen, mais c'était peut-être dû plus à une vie agitée qu'aux années elles-mêmes. Il avait le nez de travers, avec une très ancienne cicatrice, sa peau fatiguée était sèche et hâlée, et il était rasé de près. Malgré des traces de gris à la racine des cheveux, sa chemise et son pantalon noirs moulants suggéraient le corps d'un homme de vingt ans. Il était assis, les coudes appuyés sur les genoux, penché en avant, tel un boxeur entre deux rounds ; il avait de gros poings, avec des plaies mal cicatrisées sur le dos de la main gauche ; ses pieds étaient largement espacés, ses jambes contractées, on aurait dit un ressort, prêt à se détendre à tout moment.

Quelque chose ne collait vraiment pas dans ce bel ensemble.

Nous nous sommes penchés et l'avons examiné, essayant de déterminer ce qui nous chiffonnait.

— Continuez comme ça, et je vous arrache les yeux, a dit Lee en nous foudroyant du regard. J'ai promis à Robert de les lui rapporter sur un plateau.

— Il ne se dégage... aucune magie de vous, avons-nous dit.

— Vous ne perdez rien pour attendre, a-t-il répondu. Ici, vous êtes à l'abri, mais une fois

dehors... (Il a brusquement redressé le menton en direction de la rue.) Espèce de salaud... Vous pensiez vraiment que j'allais rester les bras croisés, après le meurtre de Khay ?

— Nous comprenons, avons-nous murmuré.

À l'extérieur de la pièce, une sirène a beuglé, trois fois : fin de l'entracte. Lee s'est levé, claquant brusquement des mains.

— Vous savez combien de sorciers j'ai tués ? a-t-il demandé.

— Un seul, ai-je répondu. Et pas six, comme vous le prétendez.

Il a souri, mais son air de défi avait perdu de son assurance. J'ai ressenti un moment de gratitude envers Sinclair et ses excellents dossiers.

— J'espère doubler mon score bientôt.

Sur ces mots, il est sorti dans l'arène, sous les acclamations d'une foule qui lui était acquise.

Surpris, je l'ai suivi lentement. Je ne comprenais pas ce qu'il essayait de prouver en agissant ainsi, sous les yeux de la Cour du Néon et entre des murs tapissés de sorts en tout genre. Il ne pouvait pas me tuer chez McGrangham, et moi non plus, pas avec toutes les protections qui nous entouraient, ni devant autant de témoins. Quelqu'un finirait bien par intervenir, après tout, nous étions en terrain neutre.

Peut-être fallait-il y voir l'arrogance de quelqu'un qui n'envisageait même pas la possibilité de la défaite.

Je lui ai emboîté le pas, et le public s'est déchaîné, laissant éclater une joie malsaine en nous voyant tous les deux. Je suis allé me poster de l'autre côté de l'arène, tandis qu'il agitait les poings vers le plafond et se délectait des applaudissements de ses admirateurs avec un grand sourire. Ils savaient qui il était, quand il fallait applaudir et crier.

Je me suis surpris à me demander, avec une froideur toute scientifique, comment je pourrais m'y prendre pour tuer Lee, même si, j'en étais bien conscient, ce n'était pas le but de cette soirée.

La sirène a retenti et, avant même que l'écho ne se soit complètement éteint, Lee a ouvert la bouche et soufflé dans ma direction, de gros nuages noirs puant le carbone et le soufre qui, en une seconde, ont noyé l'arène dans le smog. J'étais aveugle. Machinalement, je suis tombé à genoux et j'ai répliqué par une projection magique, envoyée au hasard à travers un tourbillon de fumées noires, dans ce que j'espérais être la bonne direction. Je n'ai pas su si ça avait été efficace, mais j'ai entendu l'impact sur le mur de l'autre côté de l'arène ; au même moment, Lee a surgi de l'obscurité, mains tendues devant lui, les poings serrés. Puis il a ouvert les doigts et, portant la main à chaque poignet, il a tiré, les arrachant hors de la peau elle-même, deux longs poignards faits d'os. Mais sans qu'une goutte de sang soit versée.

La foule a rugi de plaisir alors qu'il brandissait les armes. Je me suis demandé si les spectateurs étaient incapables de reconnaître de la nécromancie de bas étage, ou s'ils s'en fichaient, tout simplement. Il a fait quelques mouvements pour s'échauffer ; en fendant l'air, ses poignards ont laissé une traînée d'étincelles rouges.

Lentement, souriant comme un singe, il a avancé vers moi, toutes lames dehors.

J'ai reculé, calquant ma vitesse sur la sienne, pour maintenir une distance constante entre nous, jusqu'à ce que mes doigts rencontrent le mur dans mon dos. Son sourire s'est élargi. J'ai secoué la tête en guise de réponse, et j'ai appuyé mes doigts contre le béton. Il a cédé lentement sous la pression, comme du beurre frais ; ma main s'y est enfoncée jusqu'au poignet et le bout de mes doigts a effleuré le bord du support en fer des fondations. Tirant de toute la force de mon pouvoir, et au prix d'élancements dans les bras et la tête, je suis parvenu à extraire un morceau de fer du mur lui-même. Derrière moi, le béton a repris sa consistance normale, comme de l'eau comblant une plaie.

Maintenant que j'étais armé, je n'avais aucun intérêt à le conserver dans un état différent.

Le public a poussé des acclamations-quand j'ai soupesé mon arme, la faisant tourner plusieurs fois en l'air et la sentant frémir entre mes mains. Elle faisait une soixantaine de centimètres de long, un bâton très court pour un magicien, quelle que soit sa tradition.

L'espace d'un instant, le visage confiant de Lee a subi une transformation totale. Avec un rugissement, il s'est jeté sur moi.

J'ai peu d'expérience de combat au corps à corps. Mais nous étions rapides, et la danse... la danse au moins nous était familière. Sautant sur la pointe des pieds, nous avons esquivé la lame en os, l'air se déformant sur son passage ; nous nous sommes baissés afin d'éviter sa deuxième attaque, un coup porté haut cette fois. Quand il s'est rué sur nous pour la troisième fois, nous avons roulé à terre, devant lui, et nous en avons profité pour lui donner un coup dans le tibia. L'air était brûlant sur notre passage, tout ce sang, cette puanteur, l'avidité et l'intensité de la foule, tout cela nous excitait, nous adorions cette danse ! Pour la première fois, nous avons pris conscience que, loin de n'être qu'un fardeau, la chair pouvait se révéler un outil bien pratique. Nous étions capables de sentir le mouvement de chaque muscle et de chaque nerf, le grondement de chaque capillaire sous notre peau, et ils obéissaient. Nous servant de ce corps, nous avons paré un de ses coups du bout de notre arme, nous avons touché notre adversaire au coude et avons repoussé son bras avec force ; nous bougions tellement vite qu'il n'avait même pas le temps de se rendre compte de ce qu'il lui arrivait. Nous étions émerveillés par tant de coordination : les bras se levaient, les pieds reculaient, la tête se baissait et le ventre rentrait de lui-même, le corps avait sa propre danse, vivante. Et pendant un moment, nous n'avons plus entendu les spectateurs qui criaient ou tapaient des pieds, ni les sifflets ou les encouragements, ni même notre propre respiration. Nous n'avons fait qu'un avec l'intensité qui régnait dans cette pièce, avec les esprits de ces gens, la vie jouant sur le fil du couteau, rien d'autre que la danse, et la liberté qui allait avec elle.

Comme avant...

... viens, sois moi et sois libre...

... mais je suis...

Et juste l'espace d'un instant, alors que nous nous efforcions d'échapper aux lames de Guy Lee, nous avons de nouveau été entièrement nous-mêmes, et l'air autour de nous a paru s'embraser de flammes bleu électrique sur notre passage.

JE NE SAIS pas ce qu'il s'est passé là-bas, cette nuit-là. J'ai peur des choses dont je ne parviens pas à me souvenir.

Je me rappelle avoir entendu la sirène et senti des mains qui me tiraient en arrière, et quelqu'un qui criait : «Ça suffit, ça suffit ! »

Lee était là, ses poignards en os à côté de lui, brisés, les bras entaillés et contusionnés aux endroits où mon arme avait fait mouche, du sang, épais, coulant de son nez, *mais aucune magie* et le silence du public.

Un calme absolu.

Je me suis dégagé des bras qui me tenaient et j'ai laissé tomber mon arme. Son extrémité était maculée de sang, mes mains aussi. *mais aucune vie*

Les sorts de protection s'enflammaient sur les murs, allumés par le sang de Lee. Ils m'écrasaient comme une grosse chenille bien grasse, plaquaient mes doigts au sol, afin d'éviter que les choses ne s'enveniment.

C'était déjà allé trop loin. du feu dans les veines et vidé, complètement épuisé, j'ai quitté cet endroit sans me retourner.

DEHORS, VERA M'ATTENDAIT. Elle m'a pris par le bras et a dit :

— Venez, il faut vous mettre en sécurité.

— Pourquoi ?

— Lee veut votre peau maintenant, il jettera toutes ses forces dans la bataille et rien ne l'arrêtera.

— Qu'est-ce que je lui ai fait ? ai-je demandé. Nous ne... Je ne... Je n'ai pas...

Elle m'a regardé d'un air surpris.

— Vous avez pris feu, Matthew Swift. Vous étiez couvert de flammes.

J'ai baissé les yeux, m'attendant presque à voir des cloques sur ma peau brûlée, mais mes mains m'ont paru intactes dans la froide et pâle lumière au néon.

— Vous pensez qu'il va attaquer l'Exchange ? ai-je bafouillé, alors qu'elle m'entraînait dans la rue étroite et endormie.

— Après un coup comme ça, seule votre annihilation totale, et celle de vos alliés, pourra le satisfaire, a-t-elle répondu, l'air sombre. L'honneur, le prestige, ce sont des choses qui comptent. Oubliez Bakker, ce n'est plus le problème pour le moment. La peur n'est que la perception d'une menace, sorcier, et je pense que vous avez changé quelques perceptions cette nuit.

— Est-ce que j'ai... ? ai-je commencé, avant de décider que je préférais ne pas savoir.

— Venez, a-t-elle marmonné. Je vous ramène.

Une idée m'a frappé. J'ai attrapé Vera par l'épaule, serrant plus fort que je n'en avais eu l'intention. Elle s'est dégagée rapidement, une expression de surprise sur le visage.

— Lee, ai-je bégayé, Lee est mort.

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs...

— Non, je veux dire... maintenant. Au moment où nous parlons. Ce n'était pas Guy Lee dans l'arène. Sa chair n'avait aucune chaleur, je n'ai pas senti de magie en lui.

— Vous vous foutez de moi ? Et les couteaux qu'il a tirés de ses poignets, c'était quoi alors ?

— La vie est magique, ai-je insisté, la secouant par les épaules. La *vie*. Sans elle, pas de magie. Il n'a aucune magie. Aucune qui lui soit propre en tout cas : il se sert de celle qu'il prend dans l'air, c'est une sangsue. Mais de lui, *de lui* n'en émane aucune. La vie est magique. Il n'a pas de vie. Guy Lee est un cadavre ambulant.

Elle s'est dégagée d'un mouvement brusque.

— Quelles conneries, a-t-elle marmonné. Quelles conneries !

— Nous l'avons vu ! avons-nous crié, et elle a eu un mouvement de recul, visiblement effrayée. (J'ai eu honte.) Je l'ai vu, ai-je dit. Je suis désolé. Vraiment. Je... je suis désolé.

Petit à petit, elle s'est détendue et m'a tapoté l'épaule sans enthousiasme.

— Je n'aimerais pas être dans votre tête en ce moment, sorcier.

— Je sais.

— Mais qui sait ? Peut-être qu'il en sortira quelque chose de positif.

NOUS AVONS DORMI dans le Kingsway Exchange, par terre, dans une pièce pleine à craquer d'autres silhouettes endormies, pressées épaule contre épaule, ronflant, respirant et se réchauffant les unes les autres dans l'obscurité. La lumière du couloir en béton vacillait à travers une fenêtre sans vitre. Je me suis demandé ce qu'il se serait passé si une attaque nucléaire avait vraiment eu lieu et que des gens avaient essayé de vivre dans ces tunnels sans espace, sans couleur et sans notion du temps. Vera m'avait dit que les Blancs arrivaient petit à petit ; ils avaient reçu pour instruction de ne pas sortir seuls la nuit, parce que Lee voulait se venger.

Et on disait que Bakker voulait récupérer son apprenti.

Guy Lee, un homme sans magie. J'ai réfléchi à plusieurs scénarios, tournant et retournant les sorts que je connaissais dans ma tête, essayant d'imaginer les pouvoirs qui auraient pu faire cesser de battre le cœur de Lee tout en lui permettant de poursuivre ses activités. À moins que je ne me sois pas battu contre Lee, mais contre autre chose, qui occupait son corps et n'avait que l'apparence de la vie. Il n'avait rien du zombie traditionnel et ennuyeux, aux yeux caves et à la peau blême ; ses mouvements étaient fluides, son visage respirait la santé. Simplement, la vie était absente, comme si son corps s'était figé à un instant précis.

Je n'ai pas trouvé le sommeil.

Peu avant l'aube (je pensais qu'il faisait toujours nuit), je suis ressorti par les tunnels de Kingwsway, à la recherche d'une cabine téléphonique.

J'AI APPELÉ LA Tour, et cette fois, quand j'ai demandé à parler à Bakker, on me l'a passé immédiatement. Je n'ai pas eu l'impression de l'avoir réveillé.

— Matthew ? Ça va ?

— Ça va.

— J'ai entendu des rumeurs. Si tu veux parler...

— Guy Lee n'est pas vivant. Aucune magie ne se dégage de lui, pas la moindre étincelle de vie. Il est froid.

— Matthew, je ne sais pas ce que tu as fait...

— C'est de la nécromancie, la magie des morts. Je veux savoir... ce que vous lui avez fait.

— *Moi* ?

— Vous avez peur de mourir, monsieur Bakker, vous avez tellement peur. Si sa non-vie, son existence figée pouvait vous offrir la solution à votre problème, n'auriez-vous pas tenté votre chance ? Je me suis creusé la tête, j'ai passé en revue tout ce que vous m'avez appris, et je ne parviens pas à penser à un seul pouvoir, grimoire ou magicien qui aurait pu faire à Lee ce que je crois qu'on lui a fait. Il n'y a que vous. Vous le feriez, je pense, et sans remords.

Il a poussé un soupir, très las. J'ai regardé le soleil envahir le trottoir et glisser lentement par-dessus les toits des vieilles demeures majestueuses entourant Lincoln's Inn.

— Il m'a dit que vous vous étiez battus. Dans une arène ?

— Oui.

— Tu me déçois beaucoup.

J'ai haussé les épaules, avant de prendre conscience de l'absurdité de mon geste.

— Je vais défaire tout ce que vous avez pu faire, monsieur Bakker.

— Matthew ? a-t-il demandé d'une voix plus pressante, toujours aussi courtoise, mais avec une pointe de fiel.

— Monsieur Bakker ?

— Lee m'a raconté que, pendant le combat, tu étais brûlant. Ta peau était en feu, des flammes de la même couleur que tes nouveaux yeux, et d'après la rumeur...

— Oui ?

— ... d'après la rumeur, les voix dans le téléphone se sont tues quand tu es revenu ; les anges ont soudain arrêté de chanter.

Je n'ai rien dit.

— Matthew ?

Rien.

— Qu'est-ce que tu as fait, Matthew ? a-t-il chuchoté. Qu'est-ce que tu as cru pouvoir faire ?

— Monsieur Bakker ?

— Oui ?

— C'est vous, qui nous avez ramenés ?

Il y a eu un silence à l'autre bout de la ligne. Un souffle, une lente expiration transmise à nos oreilles sous la forme d'une série de 1 et de 0.

— Mon Dieu, a-t-il murmuré.

— Nous avez-vous ramenés ? avons-nous répété.

— C'est donc vrai !

Pas une confession : de la surprise, de l'horreur, peut-être un soupçon de plaisir dans la voix.

— Monsieur Bakker ?

— Matthew Swift, quel marché as-tu passé ? Mais qu'est-ce que tu as cru pouvoir accomplir ?

— Nous venons vous chercher, avons-nous dit. Rien ne nous arrêtera.

Nous avons violemment raccroché le téléphone et avons marché jusqu'à ce que nous soyons de nouveau moi, furieux, effrayé, le souffle court ; la lumière de l'aube commençait à apporter un peu de chaleur dans les rues de la ville.

AU KINGSWAY EXCHANGE, tout un non-jour et toute une non-nuit ont été consacrés aux préparatifs. Sur chaque mur, chaque surface vitrée, chaque porte et chaque châssis, les Blancs ont bombé leurs images sinueuses, et quand il n'y a plus eu de place dans les tunnels, ils sont montés dans les rues et ont dessiné leurs créatures sur les murs de la bibliothèque de l'université et du *Starbucks,* sur les volets fermés des kiosques à journaux et les colonnes des stations de métro.

Sous terre, la délégation d'environ une dizaine de sorciers noirs passait de pièce en pièce, invoquant l'aide des esprits dont ils tiraient leurs pouvoirs : Harrow, Seigneur des Ruelles ; les Sept Sœurs, Dames des Frontières ; Ravenscourt, Maître des Scarabées (et autres créatures qui filent à toute allure) ; sans oublier notre préféré : Upney, Seigneur Gris du Goudron. Leur magie empruntait à d'autres pouvoirs ; ils étaient les grands prêtres au service d'ombres tapies dans la ville.

L'Ordre ne s'est pas mêlé aux autres membres de l'alliance, mais les gamins des rues recueillis par les Blancs qui galopaient un peu partout avec des yeux grands comme des soucoupes répétaient à l'envi qu'ils disposaient d'un véritable arsenal, et je les croyais. Je n'avais pas envie de demander aux garous des détails sur leurs activités, et ils ne m'en ont pas donné. Nous savions tous que Lee allait venir. Plus rien ne pouvait l'arrêter à présent.

***

BLACKJACK A FINI par me trouver, adossé contre un tas de vieux connecteurs téléphoniques abandonné, dressé comme une pierre tombale trop haute, constituée de câbles, de cartes de châssis en métal hors d'usage et d'ampoules grillées. Cet environnement réconfortant nous rappelait, étrangement, notre vie d'avant, quand nous dansions de l'autre côté de ces fils, toute notre attention tournée vers l'extérieur.

Il s'est assis à côté de moi ; il a semblé chercher les bons mots et, après mûre réflexion, il a vraisemblablement décidé de suivre son idée de départ et de ne pas y aller par quatre chemins.

— Vous avez une mine de déterré.

— Merci.

— Pourquoi cet air lugubre ?

— Nous n'aimons pas attendre. Nous voulons être dehors, regarder, explorer. Pas rester ici à attendre que nos ennemis attaquent les premiers.

— Vous parlez de nouveau au pluriel.

— Hein ?

— « Nous », a-t-il expliqué avec une expression embarrassée.

— Désolé.

Il s'est nonchalamment adossé à l'amoncellement de matériel oublié et taché de rouille, et a sorti une petite flasque de whisky de sa poche. Il en a bu un bon coup et me l'a tendue. Je l'ai prise, et nous nous sommes prudemment risqués à avaler une gorgée ; ça se laissait boire, avons-nous décidé, alors que le liquide descendait dans notre estomac.

— Bien, a-t-il fini par dire d'une voix tendue qui laissait entendre qu'il avait une idée derrière la tête.

J'ai patienté.

— On m'a dit que c'est vous qui m'avez tiré des pattes de ces cinglés armés jusqu'aux dents.

— …

— L'Ordre.

— Ah. Oui, c'est exact.

— Bien joué. Vous avez fait comment ?

— J'ai jeté un sort à leur chef, Chaigneau. En refusant de vous libérer, il se condamnait à une mort lente. Il a fini par adopter mon point de vue.

— Ce salaud veut votre peau maintenant, Matthew Swift, a-t-il dit jovialement. Au cas où vous ne l'auriez pas déjà compris.

— Je sais.

— Mais si vous avez besoin d'un coup de main le moment venu...

— Merci. Je vous suis reconnaissant de votre proposition.

Il m'a lancé un long regard de biais.

— C'est votre façon de dire non, pas vrai ?

— Quoi ?

— Vous aimez travailler seul.

— Je... je n'ai plus rien ici, ai-je dit, m'efforçant de trouver les mots justes, pris au dépourvu. Les personnes en qui j'avais confiance, ou sur qui je croyais pouvoir compter, m'ont trahi, se sont volatilisées dans la nature ou sont mortes. Par ma seule présence, je mets en danger la vie de ceux qui restent, des gens vont souffrir à cause de nous. Étant donné les circonstances, vous ne préféreriez pas travailler seul ?

— Ne vous méprenez pas, je comprends votre côté loup solitaire mieux que personne, a-t-il dit en levant les mains de manière défensive. Simplement ça risque de vous envoyer *ad patres* beaucoup plus tôt que prévu.

— Nous pensons... votre sollicitude nous touche beaucoup, avons-nous bafouillé. Merci.

— C'est vraiment bizarre, ce truc qui vous arrive, a-t-il grogné.

Il s'est détourné, secouant légèrement la tête, et a de nouveau tendu la main vers la flasque de whisky. .

— Quel truc ?

— Bon Dieu, Matthew, on est dans un foutu central téléphonique ici ! Vous pensez que personne n'a rien remarqué quand, tout d'un coup, hop, les voix dans les fils ont disparu ? Avez-vous la moindre idée du nombre de *nerds* qui, depuis leur cave, surveillaient ces fréquences aberrantes, ces interférences soudaines et inexplicables sur le réseau ? Vous avez une force plus ou moins diabolique qui fait des messes basses au téléphone à qui est assez attentif pour l'entendre, et la seconde d'après, plus rien ! Et vous débarquez, avec vos yeux bleus brillants et votre air perpétuellement abasourdi. Vous savez, pas besoin d'être un prix Nobel pour faire le rapprochement. C'est ça le plus bizarre, putain, vous n'êtes même pas fichu de savoir si vous êtes encore humain.

J'ai détourné les yeux, honteux.

— Nous... nous ne pensions pas à mal, avons-nous marmonné.

— Bon Dieu, a-t-il grommelé.

Nous avons brusquement levé la tête, essayant d'interpréter le ton de sa voix, ses mots. Il avait les yeux rivés sur un autre amoncellement de matériel hors d'usage ; de ses doigts tremblants, il a dévissé le bouchon de sa flasque.

— Nous aussi, nous n'avons rien ici, à part ce dont je me souviens, et j'ai perdu l'essentiel de ma

mémoire. Nous n'avons rien prémédité, nous espérons que vous nous croyez.

— Incroyable.

— Quoi donc ?

— Je suis en train de discuter avec rien moins qu'une foutue force occulte, qui ressemble à un type dont le visage a l'air d'un sac de sable trempé. (Gauchement, il a porté deux doigts à son front et a souri.) Salut, les anges, ravi de faire votre connaissance. Ça gaze ?

Nous l'avons regardé droit dans les yeux et avons répondu :

— Couci-couça.

— Merde, ça, je veux bien le croire.

Il nous a tendu sa flasque, mais nous avons fait non de la tête.

— Qui ne boit pas chez vous ? a-t-il demandé. Matthew ou les anges ?

— Nous sommes pareils, avons-nous expliqué. La distinction est essentiellement une question de présentation et de forme. À nos yeux... tout semble nouveau. Les humains et ce qu'ils font. Nous avons été créés par les humains... mais nous n'avions jamais eu l'occasion de faire *l'expérience* de l'humanité auparavant. Quant à moi... je me contente de suivre. Quand nous nous embrasons, quand nous nous battons, quand nous nous réjouissons, alors je suis pleinement nous, parce que c'est tout ce que nous sommes. Quand je suis... quand j'ai peur... nous ne comprenons pas, nous n'aimons pas ça. Nous sommes moi. Et ça fait peur d'être moi. (J'ai surpris son expression, partagée entre une perplexité non feinte et, je l'espérais, une certaine ouverture. J'ai haussé les épaules.) Et boire un coup ne me pose pas de problème. Merci. J'ai juste envie de garder les idées claires.

— Tout ça est vraiment bizarre, a dit Blackjack.

— Nous sommes d'accord là-dessus.

NOUS AVONS DÛ attendre encore deux jours dans ces tunnels. Quand Lee est enfin passé à l'action, j'avais presque fini par me persuader qu'il avait renoncé, que Bakker n'avait pas donné l'ordre et qu'il ne viendrait pas. Le doute avait commencé à s'installer après la première nuit, même si personne ne l'avait exprimé à haute voix. Quand Vera est venu me secouer dans le noir, pour me réveiller, je me suis senti partagé entre espoir et déception.

— Venez, a-t-elle murmuré.

Je l'ai suivie dans les tunnels bordés de sacs de couchage sous la peinture encore humide, enjambant les formes recroquevillées des garous en train de piquer un roupillon, les silhouettes pelotonnées sur elles-mêmes des sorciers noirs dormant paisiblement, et évitant les gros sacs noirs remplis d'armes de l'Ordre. Puis nous avons descendu une volée de marches en béton gris, éclairée par une seule applique murale qui faisait penser à un calamar cramponné au flanc d'un bateau englouti. Ici, les ombres tourbillonnaient, aussi épaisses que du brouillard ; au bas des marches, près d'une lourde porte en fer, gisait un corps, flottant presque dans une mare de sang.

Levant une lampe électrique pour mieux voir, Vera a dit d'une voix étouffée :

— Cette porte mène aux tunnels de la poste. Des trains circulaient entre les centres de tri, à une époque. Ça ne figure sur aucune carte.

Sans un mot, je me suis accroupi au-dessus du corps. Avec un mélange de dégoût et de fascination, et alors même que notre estomac se retournait, nous avons tendu la main sans réfléchir et prudemment donné un petit coup sur le côté du cadavre. À travers ce qu'il restait de ses vêtements, nous avons senti que sa peau était encore chaude ; retournant la dépouille, nous avons constaté qu'on lui avait ouvert le ventre, pour en sortir les intestins et les enrouler autour de la taille plusieurs fois, comme une ceinture macabre. Un goût de bile a envahi notre gorge et nous avons senti une convulsion physique parcourir notre corps alors que notre cœur s'arrêtait de battre ; nous nous sommes vite

redressés, avons remonté quelques marches à reculons, ne sachant soudain pas quoi faire du sang sur nos doigts, essayant de nous en débarrasser en les essuyant sur le mur.

— C'est Bakker ? a sifflé Vera. Ils sont là ? C'est Lee ?

— Ils arrivent, ai-je répondu. Mais ce n'est pas Bakker.

Je lui ai arraché la lanterne des mains et l'ai tenue contre moi, la balançant devant moi ; alors que la lumière bougeait autour de mes pieds, mon ombre, qui s'étalait derrière moi, n'a pas accompagné le mouvement, elle est simplement devenue plus longue et plus fine, comme un élastique tiré jusqu'à son point de rupture. Nous avons senti un rire monter dans notre gorge, strident et effrayé, et je me suis douloureusement mordu la lèvre pour le contenir ; le son qui est sorti ressemblait donc plus à un gémissement.

— Qu'est-ce que c'est ?

Vera voyait la façon dont la lumière n'avait aucun effet sur nos ombres ; elle était suffisamment intelligente pour avoir peur.

— Quelque chose de pire, de bien pire, ai-je déclaré, lui rendant sa lanterne. Réveillez tout le monde. Demandez aux gens de rester groupés quand ils se déplacent, des groupes de cinq, au moins, ou d'avoir une lampe puissante avec eux. Dites-leur que Lee est là.

À MA CONNAISSANCE, voici ce qu'il s'est passé au Kingsway Exchange ; mais dans un tel chaos, même animé des meilleures intentions, il est difficile d'avoir des certitudes.

L'armée de Lee n'était certes pas nombreuse, ni même très disciplinée, mais qu'importe le nombre quand chaque soldat, pris individuellement, est capable de fondre la couleur de sa peau à celle du béton, de faire éclater des bulles d'hydrogène brûlant dans les tuyaux au plafond, ou de hurler avec la force du réservoir d'essence d'un bus explosant dans un nuage de fumées noires. Tous n'étaient pas là pour les mêmes raisons : certains avaient été payés ou soudoyés, d'autres menacés ou amadoués ; pression, chantage, promesse : Lee ne reculait devant rien. Et quand les survivants ont été interrogés, tous ont admis à mots couverts qu'ils connaissaient la véritable nature de Lee. Pas seulement un homme déterminé, mais un serviteur de la Tour. Et ceux qui désobéissaient à la Tour ne vivaient guère plus de quelques jours dans la souffrance et le sang pour regretter leur erreur.

Ils ont pénétré dans les anciens tunnels des trains de la poste au centre de tri de Mount Pleasant, un endroit plutôt sinistre, avec ses toits en tôle et ses murs gris, situé à deux pas d'un carrefour aussi fréquenté que pollué, entre Rosebery Avenue et Farringdon Road. Ils sont descendus dans le noir, s'éclairant à la lumière produite par la moisissure des tuyaux (et avec l'assistance de quelques sorcières aussi). Ils ignoraient d'où Lee tenait ses informations. Ils ont prétendu qu'il y avait un traître parmi les Blancs. Ç'aurait pu être n'importe qui.

Le gardien trouvé mort devant la porte du tunnel s'appelait Yixiao, un Blanc de Brixton, dont la spécialité consistait à écrire ses sorts en grandes lettres vertes sur les murs en brique longeant certaines voies ferrées ; dans sa jeunesse, il avait fait partie d'une bande qui s'était baptisée les MORTON BOYZ et l'avait fait savoir, en grandes lettres noires, sur toutes les poubelles de leur quartier. Ça, ç'avait été avant que Yixiao ne découvre, à sa grande surprise, que les corbeaux qu'il peignait pendant la journée prenaient leur envol la nuit, devant les murs blancs des tours d'habitation, poussant des *«croa-croa »* en pattes de mouche noires tombant de leurs becs sur les murs, avant que le lever du jour ne les force à regagner les portes de garages qui lui servaient de toile. Dans les tunnels qui donnaient sur les grandes portes en fer devant lesquelles il montait la garde, il avait peint sur les murs ; sur la surface où les fines couches de saleté s'étaient lentement accumulées au cours des années, ses corbeaux couleur charbon patrouillaient dans les couloirs, toutes les nuits, afin de repérer d'éventuels intrus et de donner l'alerte en lettres silencieuses sur les parois de béton, des

messages que seul Yixia pouvait comprendre.

Il avait certainement vu l'avant-garde de l'armée de Lee, alors qu'elle progressait dans les tunnels oubliés, et il était probablement en route pour prévenir ses camarades de clan quand il avait connu une fin prématurée entre les griffes qui lui avaient arraché les yeux et ouvert le ventre, avant de jouer avec ses entrailles comme un enfant fasciné par un nouveau jouet. Une mort aussi atroce était-elle prévisible ? Sans doute. Une chose de plus à laquelle il valait mieux ne pas penser.

Vera avait toujours cru que l'ennemi viendrait par les tunnels de la poste ; elle n'a fait aucun commentaire sur ma responsabilité dans la mort de Yixiao et s'est contentée de sonner l'alarme. Le problème, c'est que Guy Lee est aussi arrivé par les conduits de ventilation du métro, et par la rue, en même temps.

Et pour cette raison, plus que tout autre, je ne connais toujours pas, à ce jour, les secrets de l'attaque du Kingsway Téléphoné Exchange. Y a-t-il eu des morts inutiles ? L'Ordre n'a-t-il tiré que sur des ennemis de l'alliance, ou y a-t-il eu quelques balles perdues ? Les garous se sont-ils battus contre leurs congénères ? Les Blancs ont-ils pris la fuite ?

Parfois, il est préférable pour l'historien d'attendre que les acteurs d'un événement soient tous morts et enterrés, juste au cas où personne ne voudrait entendre la vérité.

Voici donc ce que j'ai vu.

JE NE SAIS pas où je me trouvais quand j'ai entendu la secousse de la première explosion. Les murs ont tremblé, transformant la débauche de couleurs des innombrables peintures en une sorte de longue hallucination lors d'un très mauvais trip. De la poussière de béton est tombée du plafond ; un bourdonnement aigu a résonné dans les tuyaux à nu et les câbles enchevêtrés, comme si quelqu'un avait sonné une cloche d'église au loin et que le son continuait à résonner. Je savais ce que j'avais à faire : trouver Lee et l'éliminer avant qu'il ne puisse nous faire du mal. Alors que les couloirs se remplissaient de corps et de formes qui couraient, de gens qui criaient en se bousculant, le regard affolé, avec quelque chose d'animal dans leur odeur, j'ai suivi mon ombre, la laissant me guider alors qu'elle se tortillait sur le sol devant moi.

La magie n'est pas un outil qui convient à toutes les situations. Guy Lee l'avait compris et avait posé des charges explosives sur les portes condamnées menant aux tunnels sous la rue ; elles avaient explosé dans une cacophonie qui avait déclenché les sirènes des alarmes des voitures, ainsi que des systèmes d'alarme de tous les cabinets d'avocats du quartier et des locaux de l'université qui, à présent, hurlaient dans le noir. Ensuite, pour enfoncer le clou, il a commencé à pomper du gaz lacrymogène dans les conduits d'aération. J'ai d'abord remarqué une bouffée de vapeur blanche sortant petit à petit d'une fissure dans le plafond, puis une odeur bizarre, à laquelle mon estomac a réagi avant même que mon nez ne parvienne à l'identifier.

Je suis tombé à quatre pattes instinctivement alors que la fumée envahissait le couloir, et j'ai essayé de trouver un sort de circonstance, mes doigts tâtonnant sur le sol froid et sec, à la recherche d'un peu de magie à lancer à l'assaut des panaches de gaz blanc les plus épais. Avant que je n'en aie eu le temps, une main s'est abattue sur mon épaule et une autre m'a attrapé derrière la tête, me relevant au moment même où les premières gouttes de bile commençaient à me sortir par le nez et la bouche. Quelqu'un m'a glissé quelque chose de chaud et de lourd, en caoutchouc, sur les yeux et la bouche, puis l'a serré derrière ma tête ; enfin, une main m'a poussé contre le mur couvert de peinture alors que les nuages de fumée impénétrable tournoyaient autour de nous, jaillissant du plafond, telle une cascade de brouillard givrant. J'ai cligné des yeux à travers les verres dégoulinant de condensation du masque qu'on venait de m'enfiler sur le visage et j'ai aperçu Oda qui portait le même accoutrement. Elle essayait de parler, mais à cause des couches de plastique et de l'air infecté

entre nous, ses mots étaient inaudibles. Elle a été réduite au silence par une nouvelle série d'explosions brèves que j'ai autant entendues que senties, un peu comme la sensation d'un ascenseur qui s'immobilise brusquement à mi-parcours, quand l'air semble continuer sa route en vous laissant sur place.

Oda a soupesé un fusil qui donnait plus l'impression d'avoir été taillé dans un bloc de néant noir des premiers âges que de sortir de l'usine d'un fabricant d'armes, et m'a tiré par la manche. J'ai secoué la tête et je me suis dégagé, essayant de trouver mon ombre sur le sol ; quand je n'y suis pas parvenu, je me suis traîné jusqu'à un mur, brandissant la lampe pour voir mon ombre projetée sur le béton. Pendant un moment, juste un moment, mon ombre, très noire, a levé la tête, m'a regardé bien en face, *moi,* a joué avec ses doigts en les écartant comme des griffes, et a déployé ses ailes.

Au plafond et sur les murs, les lampes se sont éteintes avec un crépitement d'agonie. Mon ombre a brusquement disparu, avalée par une toile de fond noire qui se levait ; ma lanterne était la seule source de lumière qu'il restait. Oda m'a regardé et malgré son masque, son visage, son corps tout entier, était une question ouverte. J'ai regardé autour de nous, mais je n'ai vu, dans toutes les directions, que des blocs de ténèbres. Puis, à une extrémité du tunnel, j'ai aperçu le mouvement d'une lampe de poche qui luttait pour s'extraire des volutes de gaz et de fumée ; j'ai entendu le bruit sourd de détonations étouffées au loin et j'ai senti l'odeur de la magie. Dans une telle obscurité, nous ne voulions pas poursuivre notre ombre, quelles que soient ses intentions ; pas encore. Alors, tirant Oda par la manche, nous avons couru vers la lumière.

LA TORCHE QUI déchirait le rideau des ténèbres appartenait aux motards et n'avait rien d'électrique. La lumière orange et huileuse provenait de haillons en flammes que chacun d'eux faisait tournoyer à bout de bras. Les torches improvisées brûlaient en crachant des gouttelettes rouges sur le sol, mais ne semblaient pas se consumer pour autant ; les motards les agitaient afin d'éclairer notre passage dans les salles vides et assombries qui, avec leurs machines hors d'usage et leurs murs couverts de peinture, ressemblaient de plus en plus à des tombeaux électroniques. Tous les motards portaient des casques, et sur certains avaient été peints des symboles d'identification : des anges blancs, une tête de mort, une araignée toutes pattes velues dehors, ou encore une flèche se dirigeant vers sa cible... Tous portaient également des lunettes protectrices et une écharpe sur le nez et la bouche. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils semblaient n'avoir pas besoin de protection supplémentaire, alors qu'ils progressaient, lentement mais sûrement dans les tunnels, brandissant des pinces-monseigneur, des chaînes et même une clé à mollette.

ILS NE COURAIENT pas, mais leur démarche était... bizarre. Un subtil changement de perspective, peut-être, une magie tellement fugitive et difficile à définir que sa nature nous échappait, mais force était de constater qu'un seul pas a suffi à nous faire arriver devant une porte marquée « Entrepôt B08 », et que deux pas plus tard, nous étions à l'autre bout du couloir, à plus de trente pas au moins de la porte que nous venions d'apercevoir. Qui avançait plus vite ? Nous ou le sol sous nos pieds ? Peut-être les motards connaissaient-ils la réponse ?

Nous sommes arrivés dans une petite salle qui avait dû servir de cantine aux employés des télécoms ; c'est là, aussi, que nous avons trouvé les mercenaires. D'abord, nous ne les avons pas reconnus pour ce qu'ils étaient, et nous sommes tous restés dans l'entrée, regardant ces hommes vêtus de noir et portant des masques à gaz, nous demandant s'ils faisaient partie de l'Ordre ou pas. Il ne leur a fallu que ce moment d'hésitation pour nous identifier comme des ennemis et se jeter sur nous avec une rapidité inquiétante. J'ai compris qu'il s'agissait de mercenaires en voyant les marques sur leur peau, elles ressemblaient beaucoup aux arabesques de pouvoir et de magie de San Khay. Mais à la différence de ce dernier, il ne s'agissait pas de simples tatouages : la magie des mercenaires avait

été gravée sur leur peau à l'aide de couteaux, et chacun d'eux arborait précisément les mêmes symboles de force que ses frères dans sa chair.

Dans la lumière vacillante des flammes, le combat a débuté dans une confusion d'ombres et de corps vêtus de noir. J'ai vu les motards fendre l'air avec leurs pinces-monseigneur et du feu jaillir des déchirures. J'ai vu les mercenaires quitter le sol et danser quelques pas au plafond avant de se laisser tomber, les ongles pointés en direction des yeux de leurs ennemis les plus proches ; j'ai vu des motards lancer violemment leurs chaînes et ces dernières s'enflammer de la couleur de l'huile bouillante, se lover comme des créatures vivantes, et traquer l'ennemi sans répit, avec la souplesse d'un dragon chinois. Quand les motards criaient, leurs voix grondaient comme un moteur au démarrage ; quand ils virevoltaient, l'air autour d'eux les fouettait comme s'ils se déplaçaient à 130 km/h ; et quand leur sang coulait sur le sol, il ressemblait à de l'huile de vidange, mais peut-être était-ce dû à la lumière.

Observant la mêlée, j'ai bougé mes doigts dans l'air à la recherche de pouvoirs plus subtils, afin d'aider mes alliés et de nuire à mes ennemis, en évitant de faire l'inverse dans cet espace confiné. C'était sans compter le manque de patience d'Oda qui, sans attendre de voir de quoi nous pourrions être capables, est passée devant nous, a laissé tomber son fusil et, d'un fourreau qu'elle gardait sur le dos, a tiré une épée.

Une épée n'avait pas sa place dans un endroit comme celui-là, en particulier brandie par une silhouette anonyme portant un masque à gaz. Quand Oda est passée à l'attaque, elle a manié sa lame comme si elle tenait un ruban dans sa main ; lentement, nous avons pris conscience avec horreur que pour Oda, alors qu'elle esquivait habilement les feintes des mercenaires, c'était une danse et que, comme pour toutes les bonnes danses, elle y prenait plaisir : chaque fois que la lame s'enfonçait dans la chair d'un adversaire ou qu'elle parait une attaque, chaque vacillement d'ombre, et chaque mouvement de ses bras, elle s'en délectait.

Pendant un moment de distraction, nous l'avons regardée, horrifiés, enchantés. Puis, venue des ténèbres, une voix a chuchoté à notre oreille :

— *Bonjour, feu de Matthew.*

Nous avons fait volte-face, mes mains lâchant une gerbe d'électricité grésillante prélevée sur les câbles du plafond dans la direction d'où les mots étaient venus ; mais il n'y avait rien à cet endroit, à part les ombres s'agitant sur les murs. J'en ai vu une s'éloigner en gambadant vers le fond du couloir ; elle ne bougeait pas normalement ; elle n'aurait pas dû se détacher aussi nettement dans une telle obscurité. J'ai arraché deux poignées d'électricité au plafond et j'ai couru, me lançant à sa poursuite, attrapant la lampe au passage et la tendant devant moi pour m'éclairer. Quand je suis arrivé devant deux lourdes portes en fer, j'ai hésité, puis j'ai posé ma torche, laissé filer l'électricité de mes doigts, et j'ai collé l'oreille contre une des portes. Le métal m'a semblé étonnamment chaud au contact ; derrière, j'entendais très faiblement le *clnik clink clink* de machines et le bourdonnement d'un courant électrique croissant.

J'ai compris, mais trop tard. J'avais parcouru la moitié du couloir en sens inverse quand je me suis jeté à terre, les mains sur la tête, implorant le sol en béton de bien vouloir s'ouvrir et m'accueillir en son sein, et il avait commencé à se déformer docilement quand la porte a explosé. Mes oreilles se sont probablement débouchées, difficile à dire après le coup asséné directement au tympan par la force de la détonation. Les pointes de mes cheveux se sont recroquevillées d'indignation sous l'effet de la vague de chaleur qui, me plaquant au sol, a provoqué des cloques sur ma peau à travers mes vêtements fumants qui menaçaient de prendre feu.

Sans attendre de voir ce qui arrivait par le grand trou laissé derrière moi, je me suis relevé et j'ai

fait quelques pas chancelants vers l'entrée du couloir où, après avoir tourné à l'angle, je me suis affaissé contre le mur, le temps que ma vision redevienne claire. J'ai entendu crier et j'ai senti une odeur de magie vive, écœurante, la puanteur des égouts, jusqu'au fond de ma gorge ; j'ai tout de suite su mettre un nom sur nos visiteurs. Et j'aurais préféré me tromper.

Les Habitants de la Nuit. Un clan pas très différent des Blancs, un groupe d'individus doués pour la magie et partageant les mêmes idées, un rassemblement hétéroclite de magiciens qui comprenaient que la ville telle qu'on la voyait le jour, et à la surface, n'était qu'un mensonge, une illusion qui ne devait sa longévité qu'à tout ce qu'il se passait en sous-sol, et la nuit, les camions livrant les magasins d'alimentation entre 1 heure et 5 heures du matin, les hommes nettoyant la graisse figée des égouts, peignant des lignes sur la route quand il n'y avait plus aucune circulation, changeant les ampoules des réverbères, vérifiant l'état des voies du métro, réparant les canalisations d'eau quand personne n'était réveillé pour aller boire un verre, et s'occupant des câbles sous les routes... Les Habitants de la Nuit savaient que toutes ces tâches étaient nécessaires à la survie de la ville, et ils en tiraient leur pouvoir, une magie frémissante, invisible, presque imperceptible de jour, mais qui atteignait sa pleine puissance vers 3 heures du matin, inondant les rues de son éclat subtil et argenté.

Ils avançaient lentement. J'ai levé une main couverte de poussière vers le plafond, laissant mes pensées s'enchevêtrer dans le fouillis de câbles et de tuyaux jusqu'à ce que je sente que j'avais une bonne prise ; puis j'ai tout arraché et j'ai fait tomber en travers du couloir cette masse de métal et de câbles électriques dans un déluge d'étincelles, formant une barricade entre eux et moi. Je savais que ça ne les retiendrait pas bien longtemps, pas à cette heure de la nuit et pas ici, mais je ne voulais pas affronter les Habitants de la Nuit à moi tout seul, au moment où leur magie était la plus forte et où ils sentaient que la ville, la *vraie,* celle des indispensables fonctions quotidiennes, était la plus vivante.

J'ai voulu me lever, et me sauver, mais avant que j'aie pu bouger, quelque chose de froid s'est écrasé avec un *flac* sur le sommet de ma tête, comme la première goutte d'une pluie torrentielle. J'ai levé les yeux. Au plafond, quelqu'un avait peint un vaisseau spatial s'envolant vers une série de planètes avec des anneaux de couleurs vives, un dessin qui aurait eu sa place dans une bande dessinée des années 1960. En dessous, en grandes lettres soignées, figurait la légende : « LE CAPITAINE ZOG SAUVE LA MISE ! ! ! » D'un point de vue artistique, l'œuvre n'était pas sans mérite, quoiqu'un peu rétro ; mais ce n'était pas ça le plus intéressant : en effet, alors que je les regardais, les grosses planètes bleues et vertes ont commencé à silencieusement décrire des orbites au plafond.

Sur le mur en face de moi, une figure imposante (gros muscles saillants, torse puissant et taille ridiculement petite) a bougé. Ses doigts se sont pliés. Sur le mur à côté de moi, un tigre aux rayures rose néon et citron vert a remué ses moustaches violettes, plissant ses yeux rouges. Au-dessus de lui, un vol de colombes noir comme jais s'est envolé vers le plafond avant de redescendre de l'autre côté du mur, et de décrire un cercle complet, ondulant à la surface du sol. Un œil bleu vif solitaire sur une table roulante m'a fait un clin d'œil, de sa paupière écarlate étincelante, avant de se mettre à rouler dans tous les sens sur ses roues articulées. Deux cyclistes entièrement constitués d'oreilles humaines ont commencé à pédaler avec leurs petits pieds-oreilles, traversant tout le bas du mur d'en face avant de rouler vers le plafond et d'effectuer le tour de la planète bleue et de redescendre.

Je me suis levé lentement, alors que les pas dans le couloir derrière moi devenaient plus bruyants ; le rugissement d'une tronçonneuse suggérait que les Habitants de la Nuit étaient venus équipés pour les obstacles que j'avais jetés en travers de leur chemin. Mais nous n'étions plus inquiets ; un lent sourire a fendu notre visage quand le capitaine Zog a tendu un bras dégoulinant de peinture bleue *et que sa main est sortie du mur.* D'abord les doigts gantés de jaune, puis un doigt de

pied prudent, ensuite une rotule bleu vif (bien trop petite et noueuse pour un homme de sa corpulence) et, enfin, la masse bleue de sa poitrine. Il a gardé le visage pour la fin, quelques résidus de peinture adhérant encore au mur, avant de se détacher du reste de sa silhouette dégoulinante avec quelques bruits secs pittoresques. À côté de moi, le nez rouge rubis du tigre s'est hasardé hors de sa prison de béton, puis le début d'une rayure rose néon ; une araignée vert émeraude de la taille de ma main, et complètement lisse sauf là où les coups de pinceau noirs avaient fait ressortir un soupçon de fourrure, a filé sur ma jambe, laissant des taches vertes de la taille d'une piqûre d'épingle sur mon pantalon. Au plafond, les tuyères d'une fusée ont projeté une fine peinture, qui s'est déposée comme une brume sur le sol ; l'engin est rentré et sorti plusieurs fois du mur, avant de s'élancer une dernière fois dans les airs et d'accélérer dans un silence uniquement troublé par le bruit des gouttes de peinture s'écrasant au sol dans son sillage.

J'ai sursauté quand le tigre s'est frotté contre mes jambes avec affection, laissant une longue traînée rosâtre sur mon pantalon. Ses pattes ont produit un *flac flac* mat sur le béton, alors qu'il se dirigeait vers le couloir d'où je venais de m'échapper en titubant. Puis le capitaine Zog et toutes les autres petites créatures hôtes de ces murs (des papillons avec les mandibules de fourmis soldats, des enfants au visage plus long que le corps, des abeilles noire et jaune marchant sur deux pattes et brandissant des couteaux à découper au bout de chaque membre, avec trois doigts noirs serrant chaque lame dégoulinante), tous les monstres de l'Exchange ont avancé en silence (ou presque : la peinture continuait de couler) vers les Habitants de la Nuit. Il en arrivait sans cesse d'autres et, quand leurs traits étaient suffisamment humains pour être interprétés, leur expression reflétait une détermination sans faille.

— Bonjour, feu de Matthew !

J'ai fait volte-face, mais je n'ai rien vu dans la lumière de ma lanterne, juste les ombres jouant sur les murs et la peinture qui ruisselait. Les yeux mi-clos, j'ai tendu l'oreille.

Une sensation de froid sur mes épaules...
... l'odeur des eaux d'égout
le murmure de la magie à mon oreille
le goût du sel
de la bile
du sang
le contact de la soie
... bonjour, feu de Matthew...
... nous sommes...
le feu
la lumière
la vie
le feu
stop
nous sommes ç
a suffit
brûlons si fort f
ais moi
sois libre
STOP
...

Merci.

C'est mieux.

— *Bonjour, petit sorcier.*

Cherchant à se débarrasser de cette voix froide qui me chuchotait à l'oreille, ma main s'est refermée l'espace d'une seconde sur quelque chose, comme de la glace qui aurait la consistance d'une étoffe, et un froid mordant s'est transmis à mon poignet et m'a glacé jusqu'à la mœlle des os, une ondulation soyeuse sous la peau, malléable, souple au toucher. J'ai ouvert les yeux alors qu'elle glissait de mes doigts, et j'ai vu une vrille de ténèbres disparaître dans le mur et s'éloigner en ondulant ; pendant un moment, juste un moment, j'ai pensé que je parviendrais peut-être à le vaincre.

J'ai ramassé ma lanterne et j'ai couru entre les hordes colorées, ignorant les premiers cris des Habitants de la Nuit derrière moi, avant qu'ils ne soient étouffés par une gorgée de peinture.

AU BOUT D'UN moment, rien ne ressemble plus à un tunnel sombre qu'un autre tunnel sombre ; je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais dans l'Exchange, avant de me perdre, je n'avais pas réellement pris la mesure de ce lieu. Je ne savais pas où j'allais et seul mon instinct m'a poussé à obéir quand, dans l'obscurité, une voix a crié :

— Swift, à terre !

La voix m'ayant semblé plus pressante que menaçante, je me suis jeté à plat ventre, et j'ai vu jaillir des flammes à l'autre bout du couloir ; j'ai senti le claquement mécanique des balles au-dessus de ma tête, alors qu'elles atteignaient leur cible en émettant un bruit lourd et sourd à chaque impact. Quand les tirs ont cessé, j'ai levé la tête et j'ai regardé derrière moi, découvrant le corps d'une femme, très court-vêtu et criblé de balles. Je l'ai reconnue ; dans cet accoutrement, elle se faisait appeler Inferno. J'ai eu un goût de bile dans la bouche.

Des mains m'ont tiré derrière une ligne de quelques hommes armés de fusils. Chaigneau se trouvait parmi eux ; il tenait une petite massue, lourde et avec des mots griffonnés en latin dessus, impossible à déchiffrer dans cette obscurité. Il m'a fusillé du regard et a dit :

— Qu'est-ce que vous faites là, sorcier ?

Je me suis éloigné de lui en titubant, traînant ma lanterne derrière moi, et j'ai repris ma course dans le noir.

— À quoi jouez-vous, bon sang ? a résonné sa voix derrière moi.

DES COUPS DE feu dans le noir.

La magie s'épanouissait et mourait, partout, autour de nous... nous sentions... ces points noirs de douleur éclatant derrière nos globes oculaires... cette angoisse, s'insinuant petit à petit le long de notre colonne vertébrale... et j'ai su, même si j'étais trop effrayé pour l'admettre, que c'était ce que ressentait un sorcier quand la présence de la mort devenait trop forte.

Nous sommes arrivés dans un couloir rempli de corps. Sorciers noirs, sorcières et magiciens, la peau brûlée révélant par endroits l'os carbonisé ; murs noircis, toute la peinture ayant été effacée par les flammes magiques ; les câbles et les tuyaux arrachés du plafond ; et, quand nous avons tenté d'enlever notre masque pour respirer l'air, les relents de chair rôtie.

Nous avons remis notre masque à gaz, préférant l'odeur du caoutchouc à la puanteur ambiante ; la vision limitée qu'offraient les verres de protection était une bénédiction dans ce contexte. Nous avons posé le pied entre le bras plié d'une femme dont les traits avaient été effacés par le feu, et le corps charbonneux d'un homme dont les yeux étaient, fort heureusement, détournés quand nous sommes passés. Au bout du couloir, les ombres bougeaient sur le mur, bouillonnantes en dépit de la stabilité de notre lampe. À mi-parcours, nous avons remarqué une robe de mauvais goût aux couleurs exotiques ; nous savions à qui elle appartenait, et nous avons su qu'il était mort. Nous n'avions pas

vraiment d'affection pour le sorcier noir, mais nous avons appuyé notre tête contre le mur, et nous avons tremblé et senti notre peau brûler pendant de nombreuses minutes, avant de comprendre que notre peur et notre nausée ne changeaient rien. Nous devions continuer, malgré tout, tâchant de faire abstraction des corps et d'avancer de manière mécanique, même si nous ne pouvions pas nous empêcher de tressaillir quand notre pied heurtait ce qu'il restait d'un magicien mort.

Le couloir s'achevait par une porte en métal rouillée, dont le verrou avait été arraché. Entrebâillée, elle semblait attendre un visiteur. Comme un idiot, je l'ai écartée un peu plus, je me suis baissé pour franchir le seuil et j'ai descendu l'escalier qui se trouvait derrière.

Je suis arrivé dans une pièce trop grande pour que je puisse distinguer grand-chose : le plafond était perdu dans l'obscurité, et les murs semblaient s'étendre à perte de vue. Le sol était envahi de serveurs téléphoniques, dressés, tels les troncs morts de quelque forêt hantée, une touche de vert, d'un circuit imprimé, ou d'argent, d'une soudure, luisant parfois à la lumière d'une lampe. Ils étaient alignés aussi loin que portait le regard. Prudemment, je me suis engagé dans l'allée la plus proche, n'osant pas m'éclairer plus que je ne l'avais déjà fait, au cas où je ne serais pas seul. Mes pas, bien qu'étouffés, m'ont semblé incroyablement bruyants dans cette salle où régnait le silence ; l'air était lourd, comme s'il n'avait pas été troublé depuis des années, et j'avançais en soulevant des nuages de poussière blanche.

J'ai erré cinq bonnes minutes à travers cet endroit vide et mort, entre les alignements rectilignes de serveurs téléphoniques, avant de découvrir d'autres empreintes de pas. Elles semblaient avoir été laissées par des chaussures de ville, plutôt que par des tennis. J'ai suivi leur piste, j'avais l'impression d'être un pion dans un jeu de l'oie, avec le risque de me retrouver à tout moment sur la mauvaise case et de devoir retourner au départ. Mais les traces ont été assez faciles à suivre. Elles m'ont mené, entre les rangées interminables de serveurs, à un carrefour ressemblant à tous les autres, sauf qu'ici il y avait une autre bulle de lumière, identique à la mienne. Elle éclairait une ombre voûtée et vêtue de noir, portant des chaussures de ville de grande pointure, un modèle pour hommes. L'ombre était penchée sur mes propres marques de pas.

La silhouette s'est redressée quand mon rond de lumière a fusionné avec le sien, alors que je me trouvais encore à quelques mètres de distance. Son visage s'est contracté dans une expression de surprise, vite remplacée par le mépris.

— Sorcier, a dit Lee. Je savais bien que vous finiriez par descendre ici. Et je n'ai même pas eu besoin de pouvoirs prophétiques pour ça.

— Laissez tomber vos salades, ai-je répondu, posant la lanterne sur le sol et scrutant l'obscurité épaisse et silencieuse autour de nous. Vous et moi savons pertinemment, je pense, ce qui m'a attiré ici. Je cherche un grand type, avec des problèmes de peau ; il m'a fauché mon manteau. Et, ah oui, j'oubliais, c'est l'essence même des ténèbres. Vous ne l'auriez pas croisé, par hasard ?

— Et moi qui pensais que vous et moi allions entrer dans les livres d'histoire, a-t-il dit en se redressant et en enlevant la poussière sur ses genoux. Et dire que pendant tout ce temps, vous ne vous intéressiez même pas vraiment à moi. En fait, je crois que vous vous fichez complètement des choses que j'ai faites, ou de ce que Khay a fait, ou même des Blancs, des sorciers noirs et de tous les autres crétins que j'ai dû tuer pour arriver jusqu'à vous. Vous avez bien trop à faire pour vous soucier de tout ça, j'ai pas raison ?

— Non, mais c'est bien essayé.

Il a haussé les épaules.

— Connaissez-vous la différence entre un soldat et un meurtrier, monsieur Swift ?

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

— L'intention. Quoi que je fasse, je suis toujours animé par une intention, je reste toujours aux commandes. Je ne me laisse jamais dominer par mes émotions. Mais vous... avez-vous seulement pensé à tous les cadavres que vous laissez sur votre passage ? Vous tuez sans savoir ce que vous faites, ni pourquoi. Vous n'êtes qu'un putain de taré.

— Vous savez, vous avez raison.

— Bien sûr.

— Non, pas sur tout, mais vous avez raison quand vous dites que je ne suis pas venu pour vous. Vous n'êtes qu'une étape sur ma route vers quelque chose de plus important. Une porte qui doit être ouverte, un élément mineur à cocher sur une liste avant de passer aux choses sérieuses ; et le fait que vous soyez un assassin, un violeur, un voleur, un lâche et un cadavre ne fait que me rendre plus facile la tâche que je m'étais fixée depuis le début. Alors finissons-en, de sorte que Fringale puisse venir et se rassasier.

— Finissons-en ? (Lee a souri, et a fait de grands gestes.) Robert vous veut en vie, monsieur Swift, et j'ai bien l'intention de m'acquitter de ma mission.

Une ombre dans les ténèbres derrière lui. J'ai fait appel instinctivement au picotement chaud de la magie sur mes doigts. Puis une ombre à ma gauche, et à ma droite. Quand j'ai osé me retourner, une ombre m'attendait derrière moi. Partout, des visages, des silhouettes émergeant de l'obscurité. Guy Lee a mis ses mains en coupe, et le creux a commencé à se remplir avec un smog noir et épais ; il souriait, absolument pas effrayé par les hommes et les femmes qui surgissaient de la nuit, autour de nous. Alors qu'ils pénétraient dans le rond de lumière, j'ai aperçu les couleurs vives d'une robe et ce qu'il restait du visage du sorcier noir, vide, sans vie.

Je me suis tourné vers Lee, alors que les morts du couloir par lequel j'étais arrivé, leurs corps perdant leurs dernières gouttes de sang de leurs plaies ouvertes, formaient un cercle autour de moi.

— Des zombies, avons-nous dit, d'une voix ouvertement méprisante. Ça fait terriblement années 1960.

— Non, pas des zombies. Les zombies sont trop rudimentaires. Ceux-là... (Lee a cherché le mot juste)... bénéficient d'une délégation particulière.

Mon regard a de nouveau croisé celui du sorcier noir. Ses yeux n'étaient pas entièrement vides, pas tout à fait ; et quand sa bouche s'est ouverte, j'ai vu, juste derrière les dents, un bout de papier blanc. Les mots de la vie, enfoncés dans sa gorge au moment de sa mort ; un sort en papier quelque part dans sa poitrine, enroulé autour des restes de son estomac.

— Nous n'hésiterons pas à les tuer une deuxième fois, avons-nous dit quand le dernier des cadavres du couloir s'est joint au cercle.

— Les morts sont difficiles à tuer, a dit Lee.

— Vous êtes bien placé pour le savoir, avons-nous répondu. Nous allons leur rendre leur liberté.

La lanterne posée sur le sol nous a fourni l'énergie dont nous avions besoin. Nous avons recueilli la chaleur entre nos mains et avons soufflé un peu de vie en elle. Des flammes bleues se sont épanouies entre nos doigts, se sont enroulées autour de nos mains et de nos bras, se sont élevées en tourbillons autour de nous, comme une cape ; avec un violent mouvement de torsion et de poussée, nous les avons envoyées se répandre entre les mastodontes hors d'usage. Le feu a roulé sur le sol et a grimpé aux murs, produisant une lueur bleue soudaine qui, l'espace d'une seconde, a illuminé l'intérieur de l'édifice dans sa totalité, chassant toutes les ombres qu'elle rencontrait, brûlant chaque centimètre de peau qu'elle touchait, faisant fondre les soudures des serveurs, éradiquant les ténèbres

Sauf

l'espace d'un instant

pris dans les flammes...

Je l'ai vu, les doigts écartés pour ne rien perdre de l'embrasement, le menton dressé et les yeux grands ouverts, comme s'il essayait de respirer mes flammes, une expression de plaisir absolu sur le visage, alors que la lumière bleue brûlait autour de lui. L'espace d'un instant, dépouillé des ombres qui le cachaient, j'ai vu Fringale à travers les flammes.

Puis le feu s'est éteint.

La salle a de nouveau été plongée dans l'obscurité.

Je me suis jeté à terre et j'ai regardé autour de moi. Je n'y voyais rien avec le masque à gaz d'Oda, l'intérieur des verres était couvert de buée et l'extérieur avait été fendu par la chaleur. Je l'ai retiré et j'ai immédiatement senti l'odeur des fumées de soudure et de la chair morte, mais pas de gaz lacrymogène, il n'était pas arrivé aussi loin dans les profondeurs du central téléphonique. Il n'y avait trace de Lee nulle part. À quatre pattes, j'ai cherché le corps du sorcier noir. J'ai fini par le trouver, allongé sur le dos, ses vêtements entièrement couverts de sang à présent. J'ai ouvert d'un coup sec sa mâchoire qui se contractait, alors que d'un bras qui ne tenait plus que par un filament de tendon, il essayait de m'arracher un œil. J'ai enfoncé ma main dans sa bouche sèche, faisant bien attention à ses dents, jusqu'à ce que je trouve le bout du morceau de papier ; avec beaucoup de soin, pour ne pas le déchirer, je l'ai tiré hors de sa bouche. Les mots écrits en pattes de mouche noires avaient été rendus presque illisibles par la salive et le sang. J'ai pu lire :

vivre pour
brûlé noir
commande le feu
sois libre

J'ai déchiré le papier en mille morceaux que j'ai jetés, sans un regard pour le sorcier noir qui gisait à côté de moi, absolument immobile, le visage dénué de toute expression ; la vie l'avait définitivement quitté.

Sentant un mouvement derrière nous, nous nous sommes instinctivement retournés, attrapant une poignée de lumière dans l'air et la projetant vers la forme de Guy Lee, alors qu'il se laissait tomber du haut d'un des serveurs. Il a reculé en titubant pendant un moment, levant les mains pour se protéger les yeux de la blancheur jaillissant du bout de mes doigts ; mais il a continué d'avancer vers moi, assez pour nous donner un coup de pied hésitant dans le côté. Nous avons battu en retraire, essayant d'éviter toute souffrance inutile supplémentaire, et nous nous sommes étalés en travers des restes sanglants du sorcier noir. Puis Lee nous a tiré la tête en arrière, un bras autour de notre gorge, serrant avec une. force qui ne pouvait qu'être non naturelle. Bien que sa bouche soit presque collée contre notre oreille, nous ne l'entendions pas respirer. Avec un frisson d'horreur, nous avons compris qu'il allait nous briser le cou avant que nous ne suffoquions, même si des vagues de parasites noirs commençaient déjà à danser sur l'écran de notre vision, un peu comme le rideau de ténèbres d'un dernier acte qui n'arriverait pas à se décider à tomber.

Sa voix a sifflé, sans avoir besoin d'expirer, l'air mort déjà présent dans sa gorge ne produisant guère plus qu'un chuchotement.

— Robert dit qu'il vous veut vivant. Ramène-moi Swift, ne lui fais pas de mal, pas plus qu'il n'est strictement nécessaire, garde-le en vie. Mais vous et moi savons (une pression sur notre cou devenait plus forte, la sensation d'engourdissement dans nos membres aussi) que, de toutes les personnes que Robert déteste en ce monde, c'est vous qu'il déteste le plus, Matthew Swift. Vous, le sorcier, l'apprenti qui a trahi son maître. Même si Robert ne le sait pas lui-même. Alors, je me pose la question : pourquoi Robert vous veut-il en vie ? Qu'est-ce qui l'excite à ce point dans votre

invraisemblable résurrection et vos flammes bleues ? Rien que d'y penser, il semble renaître... Parce que, quoi que ce soit, je le veux pour *moi*. Ça peut me rendre ma liberté !

Nous avons serré nos doigts autour de son bras ; notre peau s'est embrasée et une vague de chaleur fulgurante s'est propagée à travers sa manche. Alors que sa peau éclatait, il n'a même pas poussé un cri, mais il a enfoncé ses dents dans mon cou, suffisamment fort pour faire couler le sang et il a raffermi la prise de son bras sur ma gorge. J'ai gémi, mais nous avons tendu les bras derrière nous, jusqu'à ce que nos mains trouvent sa tête ; à tâtons, nous avons enfoncé nos doigts dans sa bouche. Il m'a mordu et j'ai senti du sang couler sur mes articulations, mais nous avons continué à creuser, ignorant la douleur alors même que je me sentais prêt à défaillir, jusque dans la trachée où nos doigts se sont refermés sur un morceau de papier et nous avons tiré.

Il s'est mis à hurler, nous donnant ainsi plus d'espace pour serrer plus fort à l'intérieur de sa bouche et remonter le papier. Nous avons tiré, et tiré encore, tombant en avant alors même qu'il desserrait sa prise, mais sans lâcher ; nous en avons déroulé cinquante centimètres, un mètre, avec des mots rendus illisibles par la salive et le sang écrits tout petit, recto-verso, d'un bord à l'autre ; au final, j'ai tiré de sa gorge un mètre et demi de papier gorgé d'encre. Il s'est déroulé autour de moi telle une bande humide, pourrie par endroits, couvertes de taches de produits chimiques que je préférais ne pas connaître ; et alors que le bout sortait de la bouche de Guy Lee, il s'est écroulé en arrière, toute couleur ayant disparu de son visage vide, les yeux sans vie, et il a cessé de se convulser.

Je me suis allongé sur le dos, près de lui, laissant le papier tomber par terre. Là, sans plus de cérémonie, il a sifflé sur les bords, a noirci et s'est racorni, avant de se désagréger en cendres. Je suis resté ainsi, la respiration sifflante, tandis que nous frottions machinalement nos mains sur le côté, essayant d'enlever en frottant la salive et le sang, l'encre et la sensation de ses dents sur notre peau, et le contact du papier et de sa magie noire sur notre peau. J'étais trop hébété même pour pleurer.

À présent, j'avais appris une information que Sinclair n'avait pas eue : Guy Lee était animé par un mètre cinquante d'ordres écrits en-pattes de mouche sur du papier. Il n'avait été maintenu en vie que par la magie, incapable de ressentir quoi que ce soit ne figurant pas sur ce papier dans sa poitrine. Pas tout à fait un zombie ; juste quelqu'un... bénéficiant d'une délégation particulière. Une délégation suffisante pour avoir soif de vie et vouloir à tout prix comprendre ce qui, dans notre sang, pouvait la donner.

Il y a eu un claquement sourd dans le noir. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'il s'agissait d'applaudissements. Je me suis assis, prenant le temps de bien respirer, puis j'ai scruté l'obscurité.

Une ombre plus sombre que les autres se détachait, juste à l'extérieur du cercle de lumière, ses mains blanches visibles uniquement parce qu'elles bougeaient, applaudissant avec régularité.

En titubant, j'ai battu en retraite vers la lanterne, ne quittant pas l'ombre des yeux. Les applaudissements ont cessé. Une voix a dit :

— Qui pleurait ? Matthew ou le feu de Matthew ? Je me demande...

— Je ne pleurais pas. Vous ne pourriez pas comprendre.

Le tourbillon de ténèbres s'est approché lentement ; j'ai distingué un visage, flétri et blanc, pâle et souriant, mais c'était bien *le sien,* aucun doute là-dessus.

— Peut-être que c'est mieux ainsi, a-t-il fait.

Il s'est agenouillé à côté du corps de Guy Lee, et a ramassé une poignée de cendres noires. Me souriant, observant ma réaction, il l'a avalée. Puis il a pris une autre poignée, puis une autre, puis une autre, et les a mangées, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une tache noire sur le sol. Il s'est levé avec un soupir et un frisson et a incliné la tête vers le haut, comme s'il reniflait l'air.

— Est-ce que c'est ça... le goût de la vie ? a-t-il demandé, léchant les flocons noirs sur ses lèvres.

— Non.

— J'ai tout essayé : l'eau, la nourriture, le feu, la chair, la peau, les cheveux, les os, les organes, la respiration. Je me demandais où il cachait sa vie ; c'était difficile à comprendre ou à percevoir. (Il a poussé du pied le corps de Lee.) Mais maintenant que j'y ai goûté... je reste sur ma faim. C'est une goutte d'eau pour étancher ma soif, un coin de mon estomac de rempli, mais mon appétit est... loin d'être satisfait. Je suis toujours affamé.

— Je ne pense pas que vous me trouveriez à votre goût, ai-je dit. Je n'ai pas une alimentation saine.

— Ton sang ne m'intéresse pas, a chuchoté Fringale, approchant plus près et mettant un doigt de pied dans la lumière. (Il s'est dépêché de le retirer, comme un nageur testant la température de l'eau et surpris de la trouver si froide.) Juste le feu qui est en toi.

— Puis-je vous faire part d'une théorie ? (La silhouette de Fringale a fait un geste dédaigneux.) Je pense que c'est Robert James Bakker qui vous envoie.

— Personne ne m'« envoie ». Tu crois pouvoir m'appliquer tes concepts étroits ?

— D'accord, peut-être que le terme est mal choisi, ai-je concédé, me frottant la gorge, toujours douloureuse. Mais peut-être qu'il a eu une influence sur votre désir de venir ici. Vous avez bien des désirs, n'est-ce pas ? Au fond de vous, vous avez envie de plus que ce que vous ne pourrez jamais exprimer. Vous ne savez pas exactement ce que vous voulez, mais vous le voulez maintenant. Peut-être que ce n'est pas seulement votre goût pour le sang et les cendres qui vous a amené ici, mais le sien également.

Pendant un moment, Fringale a semblé perturbé. Puis il a secoué la tête.

— Non, a-t-il chuchoté. Un humain ne peut pas... une créature de sang, de peau et de sens... ne comprendrait pas.

— Nous comprenons.

Un sourire de dents grises et pointues.

— Oui. Mais tu n'es plus humain, petit sorcier. C'est peut-être pour cela que tu n'arrivais pas à pleurer. Ne risques-tu pas de faire griller tes jolis yeux bleus ?

— Je suis un peu embrouillé, ai-je admis en me relevant.

Je me suis redressé pour lui faire face.

— Veux-tu que je sois celui qui t'éclairera, ou préfères-tu simplement ne pas comprendre ?

— Nous comprenons, avons-nous dit, écartant les doigts le long du corps pour capturer l'essence de cet endroit une dernière fois, et recharger nos batteries. Mais cela ne signifie pas que nous devions vous plaindre. .

Il a réagi une seconde avant que nous ne soyons prêts, il avait vu venir notre attaque et ne demandait pas mieux. Il a ouvert la bouche et a inspiré toute la magie autour de nous, l'a aspirée comme de l'air. Il a levé les bras et les ténèbres ont accompagné son mouvement, sa forme s'est étirée derrière lui, formant une cape d'obscurité ; de ses doigts ont jailli des flammes noires, totalement noires, qui ont fait sauter l'ampoule de la lanterne et se sont ruées vers moi dans une vague qui a absorbé la couleur des serveurs, la lumière des câbles, la chaleur des châssis, ne laissant qu'un givre gris et sec dans son sillage.

Nous avons assisté à tout cela et, pendant un moment, il nous a semblé que nous n'avions pas besoin des tours d'un sorcier pour venir à bout de ces ténèbres et que le feu qui nous animait suffirait à la tâche.

Nous avons ouvert les doigts et l'avons laissé flamber. Les flammes bleues sont sorties de notre peau et ont ondulé sur nos bras, puis elles ont enveloppé notre visage et nos cheveux ; nous avons respiré à fond et le feu est entré par notre bouche et notre nez, remplissant nos poumons et notre estomac avant de passer dans notre sang ; sous notre peau, nos artères se sont illuminées dans une explosion de bleu, l'injectant dans les vaisseaux sanguins de nos yeux ; nous avons laissé le feu parcourir librement nos vêtements et fuser de nos doigts ; il ne brûlait pas, nous n'en avions pas besoin : il fallait simplement qu'il flamboie. En y mettant toute notre force, notre colère, toutes nos peurs et nos sensations, nous avons poussé les flammes hors de nous, leur donnant la forme d'un mur bleu qui a violemment fait obstacle à la vague de ténèbres, comme deux glaciers de soie se chargeant l'un l'autre, un glissement d'énergie silencieux qui a failli nous faire tomber à la renverse, et pendant un moment

juste un moment

Fringale a pris peur.

Puis le feu a commencé à brûler. Maintenant que l'affrontement avec les ténèbres avait débuté, il n'était plus question de le maîtriser. Il a commencé sur les bords, léchant les endroits où la vague de ténèbres gagnait du terrain ; les soudures se sont mises à fumer et à bouillir, le plastique à goutter et à fondre. Nous avons senti l'élévation de la température sur notre peau et dans notre sang, mais nous avons continué à brûler

mon sang

parce que s'arrêter maintenant, c'était capituler devant cette obscurité qui menaçait de nous étouffer, de nous étriper, et aussi parce que, étrangement, le spectacle était superbe

mon sang brûle

et la douleur ne nous gênait pas, parce que c'était une sensation, une demande d'attention insistante, une expérience physique intéressante, autant par son intensité que par ses symptômes, dans la rougeur croissante de notre peau, la fumée qui s'échappait de nos vêtements et le saignement de nos oreilles, qu'est-ce qui causait cette chose à laquelle nous pensions sous le terme de douleur, *n'était-ce pas en soi une sensation absolument unique*

mon sang en feu ma peau qui brûle *ma* souffrance et je veux...

n'est-ce pas merveilleux ?

Pendant un moment

juste un moment

j'ai oublié que j'étais Matthew Swift. Et j'ai regardé à travers mes yeux bleus et j'ai vu la créature que j'appelais Fringale, et j'ai reconnu en elle un pouvoir pas totalement différent de moi-même, et je n'étais rien de plus qu'une créature des fils électriques. Nous étions moi, et j'étais l'ange bleu électrique, et rien de plus, et rien de moins.

À travers les murs de forces qui s'affrontaient, j'ai croisé le regard pâle et épuisé de Fringale, et je l'ai vu cligner des yeux.

Presque simultanément, nos sorts respectifs ont été rompus. La vague de ténèbres a reflué, allant se briser violemment sur le mur de feu que nous avions élevé afin de freiner sa progression. À cet instant, aucun de nous ne pouvait maîtriser l'ampleur de la magie que nous avions lancée l'un contre l'autre, plus rien n'était capable de la contenir. Le choc de la rencontre des deux sorts en train de se déchaîner nous a soulevés du sol et nous a projetés en arrière ; un éclair de lumière d'un bleu aveuglant a éclairé la totalité de la salle, jusqu'au mur le plus éloigné, et quand nous avons fermé les yeux, l'éclat éblouissant d'un ciel d'hiver radieux s'est insinué derrière nos paupières. Le corps de Guy Lee a été réduit en poussière en une seconde, les esclaves de papier qu'il avait ranimés ont été

mis en pièces. Le plafond s'est lézardé. Dans les tours noires des serveurs inanimés, la magie incontrôlable a fendu tous les circuits et déformé les charnières des châssis. Les anciennes machines sont tombées les unes sur les autres, tels des dominos bancals, dans un nuage de poussière de béton, de métal cassé et de plastique tordu, obstruant tous les accès et remplissant la salle des cadavres d'une technologie oubliée. À la surface, la fac d'économie a été secouée, des carreaux ont été brisés dans chacune de ses augustes fenêtres, ses murs de brique ont toussé des nuages de poussière. Les sirènes des alarmes de voiture se sont mises à hurler, les feuilles ont tremblé sur les arbres, certains ont même affirmé que les rues ont semblé vibrer sous leur propre poids.

Puis plus rien.

Nous sommes tombés quelque part dans l'obscurité qui reprenait, tranquillement, ses droits. Nous nous sommes recroquevillés sur la douleur qui nous élançait dans tout le corps, nous avons grelotté avec elle, nous avons crié avec elle jusqu'à ce que je...

... parce que c'était ma souffrance... reprenne le contrôle de moi-même ; j'ai rampé, avec de la poussière plein le nez et la bouche, les lèvres humides de sang, une palpitation incessante à l'extrémité de chaque nerf, et je me suis forcé à m'allonger sur le dos dès que j'ai pu trouver un espace dégagé. J'ai respiré malgré la douleur qui semblait avoir pris les commandes de mon organisme, tandis que nous tordions la bouche afin d'essayer de crier, de hurler ou de pleurer en attendant que le pire soit passé ; nos sens étaient à l'affût de tout ce qui pourrait nous distraire de l'horreur et de la peur liées à la souffrance. J'ai tenté d'aborder les choses d'un point de vue médical : je voyais trouble et j'avais la nausée ; j'ai senti du sang en palpant l'arrière de ma tête ; j'ai trouvé une protubérance au niveau des côtes ; j'ai bougé les jambes et j'ai senti une cheville formant un angle inhabituel. La situation ne semblait pas brillante ; j'ai réussi à en rire, malgré notre envie pressante de hurler. Bien, c'était un début.

Nous avons entendu un léger *clic clic clic* dans l'obscurité. Aveugle, maintenant que toutes les lumières étaient éteintes, j'ai essayé de m'en éloigner en rampant, sous une douche de poussière de mortier filtrant à travers le plafond ; il y a eu un grincement dans le noir. Après quelques mètres, ma progression a été interrompue par des vestiges de métal tordu, encore brûlants ; je me suis retourné, faisant appel à toutes les forces qui me restaient pour trouver un peu de lumière (un éclair entre mes doigts, mais parti trop vite) et affronter ma mort imminente. Puis, malgré notre terreur, je me suis souvenu d'une chose : quand il se déplaçait dans le noir, Fringale ne faisait aucun bruit.

Une allumette s'est enflammée dans le noir, éclairant un cercle de peau rugueuse, puis le bout d'une cigarette, avant de s'éteindre. L'ombre derrière ce minuscule point rouge s'est accroupie à côté de moi et m'a proposé d'un ton bourru :

— Cigarette ?

J'ai secoué la tête.

— D'accord, a dit la barbe derrière la lueur. J'ai quelques pensées à vous soumettre et j'aimerais que vous y réfléchissiez. (Je n'ai rien dit.) Alors je me lance : vous avez une mine pire qu'une pastèque salement amochée, et vous vous dites probablement, « Merde, je viens de faire sauter la moitié du Kingsway Exchange dans une explosion magique incontrôlée que je n'aurais jamais dû laisser aller aussi loin ; et je me demande si la force primitive d'ombres et de ténèbres dont je n'ai toujours pas touché un mot à qui que ce soit va revenir ?» Alors je me dis que le moment est bien choisi pour vous faire bénéficier d'une partie des trésors de sagesse que j'ai accumulés au cours de mes nombreux voyages. (Il a tiré une longue bouffée sur sa cigarette, puis a soufflé la fumée sur le côté.) En tant que Roi des Mendiants, a-t-il poursuivi, je vois des choses. Les gens ne me voient pas, en fait ils font même tout leur possible pour m'éviter, mais je vois des choses. Par exemple, je sais

que, encore gamin, il t'arrivait de glisser la pièce aux gosses qui traînaient dans la rue, et je respecte ça, tu comprends ? Bien sûr, parmi eux, il y en avait peut-être neuf sur dix qui étaient des dealers, ou qui se servaient de cet argent pour se payer leur dose, mais tous les dix pence, merde, tu sauvais peut-être une vie. Une personne sans cœur me dirait, « Ne sois pas aussi dramatique, ils ne vont pas mourir ; en plus, ils sont un fardeau inutile pour notre société : tu ne fais que les encourager et ça ne les aide pas, et puis, ça te donne bonne conscience ». Mais de mon point de vue, il existe bien des façons de mourir, et toutes n'impliquent pas d'y laisser sa peau. La mort de l'âme. La mort de l'esprit. La mort de la jeunesse, bien sûr, d'une certaine façon, celle-là est liée à la mort de la chair : tu dépéris avant l'heure ; tu es toujours en vie, le compteur continue à tourner, mais tu pourrais aussi bien être alité vu le peu de force qu'il reste, et ce ne sont pas vingt pence dans un gobelet en plastique qui vont te payer ce lit pour la nuit. Vieillir avant l'heure sans les avantages de l'âge.

» Et en ce qui concerne la bonne conscience, ne va pas croire que tu es quelqu'un de bien si tu ne continues pas à glisser la pièce de temps à autre. Tu penses vraiment pouvoir me soutenir que tu es un type compatissant si tu n'es pas capable de croiser le regard d'un mendiant et d'avoir de la peine ? Mais je me suis dit, merde ! Tu es plutôt doué comme sorcier, tu dois connaître toutes ces conneries sur le cycle de la vie, tu comprends le fait que, quand tu meurs, c'est juste la fin d'un ensemble de pensées et que, quelque part ailleurs, il y a six milliards et demi d'autres connards dont les esprits vont continuer à carburer, aussi forts, aussi clairs et aussi vifs qu'avant. Parce que c'est bien ça, la sorcellerie, non ? C'est bien pour ça que tu mets des pièces dans le gobelet, parce qu'une fois que tu auras passé l'arme à gauche et que tu ne seras plus rien d'autre qu'une ombre sur le mur, quelqu'un pensera à toi, quelqu'un que tu as oublié, et ses pensées n'en seront que plus riches. J'ai bien résumé ? (Je n'ai pas répondu, je n'ai pas bougé ; je ne savais pas si j'étais capable de faire l'un ou l'autre.) Et puis il y a cette histoire de vendetta, et là, j'ai plus de mal à te suivre. (Il a de nouveau tiré longuement sur sa cigarette.) Tu es prêt à laisser des gens mourir pour que tu puisses tuer Lee qui, soit dit en passant est déjà mort. Tout ça pour quoi ? Pour coincer Bakker et, par la même occasion, cette ombre qui en a après toi ? Pour le bien de tous ? On ne compte plus les saloperies accomplies au nom du bien de tous. Quand la femme dans son manteau chic et ses chaussures de luxe ne donne pas une livre au mendiant sur le trottoir, c'est parce qu'elle en donne dix à une organisation caritative et, d'accord, l'humanité est gagnante. Aucun doute là-dessus : plus d'argent, mieux utilisé. Mais c'est pas ça,-la compassion. Détourner les yeux de quelqu'un qui a mal parce que tu sais qu'un virement automatique est effectué tous les mois depuis ton compte pour contribuer au «plus grand bien »; passer son chemin pendant que des gens souffrent et meurent parce que tu as une cause et que tu préfères considérer la situation dans son ensemble... ça en dit long sur de ton âme. La compassion. (Il a agité le bout de sa cigarette vers moi dans le noir.) C'est ce qui est mort en premier chez Robert laines Bakker.

Il a tiré une dernière bouffée avant de jeter le mégot et de l'écraser sous son talon. Il a soupiré.

» Je suppose que tu cherches à être rassuré. Je ne prétends pas être le gentil, je laisse la morale à deux balles au type avec une plus grosse barbe ; moi, je me laisse guider par l'instinct de survie, d'accord ? Tu as ébranlé ton mystérieux adversaire. C'est bien ce que tu voulais entendre, pas vrai ? Maintenant, ce que j'aimerais bien savoir, c'est ce que va te demander ton amie qui ne devrait plus tarder. (Une lueur dans le noir, des bruits de pas sur le métal. Les dents blanches du Roi des Mendiants ont étincelé dans l'obscurité, bien que je ne parvienne pas à identifier la source de lumière qui se reflétait sur elles.) Probable qu'elle ait envie de savoir si les anges bleu électrique valent vraiment mieux que l'ombre ? Et toi, qu'est-ce que tu en dis ? (Il s'est penché, son oreille à quelques centimètres de ma bouche.) Allez, juste entre nous, sérieusement, dis-moi pourquoi ton amie ne

devrait pas te tuer comme tous ces anonymes qui sont morts à l'étage au-dessus. Allez. Donne-moi un indice.

J'ai bien réfléchi, j'ai senti l'haleine chargée du Roi des Mendiants sur mon visage.

— Parce que... (Puis j'ai pris conscience que j'allais dire quelque chose de stupide et j'ai repris :) Parce que... parce que nous sommes vraiment moi. (J'ai vu, reflété dans ses yeux, une lueur faible, se déplaçant dans le noir, et j'ai entendu le bruit de débris qui tombaient, quelque part au loin.) Et que je n'oublierai pas, ai-je ajouté.

Le Roi des Mendiants s'est redressé et a souri.

— Parfait ! a-t-il dit. Eh bien, il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte, à la revoyure et bonne chance ; tout bien considéré, je suis content que tu t'en sois sorti, plutôt que Lee, tout ce papier, quel bazar, et puis pas hygiénique en plus. Allez, à plus !

Il a commencé à se retirer dans l'obscurité. Avec le peu de voix qui me restait, je lui ai lancé :

— Et si je ne veux pas ?

— Quoi ? a répondu sa voix, de quelque part dans les ténèbres.

— Être... moi.

Un rire, devenant plus faible alors qu'il s'éloignait.

— Alors tu es mal barré, sorcier !

Le *clac clac clac* de ses talons s'est éteint. Un nouveau son l'a remplacé, celui de doigts tâtonnant à travers des carcasses de machines, et une voix, s'élevant dans le noir.

— Sorcier ! Swift !

Je l'ai reconnue et j'ai essayé de crier :

— Oda !

Elle a fini par m'entendre et bientôt, la faible lueur d'une torche m'a éclairé les pieds, avant de trouver le reste de ma personne. Oda a glissé maladroitement au bas d'une rangée de serveurs tombés au champ d'honneur et a avancé vers moi. Ses vêtements étaient couverts de poussière et tachés de sang, mais l'aisance relative de ses mouvements m'a indiqué que seule une très petite quantité de ce sang était le sien. Elle s'est agenouillée à côté de moi et a laissé le faisceau de sa lampe balayer mon corps sur toute sa longueur de manière très professionnelle. Je ne lui ai clairement pas fait bonne impression. Des doigts compétents m'ont palpé l'arrière de la tête et ont tourné mon visage de-ci de-là, à la recherche d'une blessure, m'examinant sans faire preuve de beaucoup de douceur.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? a-t-elle demandé.

J'ai toussé de la poussière en guise de réponse.

— Vous avez mal à la tête ?

J'ai fait signe que oui.

— Vous voyez combien de doigts ?

— Trois.

— Vous savez quel jour nous sommes ?

J'ai réfléchi.

— Non, ai-je répondu, surpris. Pas vraiment.

— Vous pouvez marcher ?

— Peut-être.

— Si un de vos trucs diaboliques peut vous servir, c'est le moment ou jamais.

J'ai ri, en dépit de la sécheresse de ma gorge, et je l'ai regretté dès que le mouvement de mes poumons m'a envoyé des vagues de souffrance jusque dans les coudes.

— Désolé, ai-je chuchoté. Rien ne me vient à l'esprit.

Elle a hésité, son visage se vidant soudain de toute émotion. Elle a semblé se raidir, ses yeux fixés sur les miens, la bouche dure. J'ai senti la peur se faufiler dans mon ventre et se mettre à danser le french cancan sur ma paroi stomacale. Elle n'a pas bougé et n'a rien dit.

— Vous... ai-je dit d'une voix rauque. (Les mots n'ont pas voulu sortir.) Vous avez toujours... besoin de moi. (Pas de réponse, pas un geste ; elle n'a pas changé d'expression.) Pas maintenant, l'ai-je implorée. S'il vous plaît. Pas encore.

Ses yeux se sont assombris, puis un demi-sourire a brièvement traversé son visage.

— D'accord, a-t-elle répondu. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Alors qu'elle faisait mine de se relever, je lui ai saisi le poignet et, à ma grande surprise, elle n'a pas tenté de se dégager.

— Et les autres ? Comment s'en sont sortis les Blancs ?

— Lee est mort, c'est bien ce que vous vouliez ? a-t-elle dit cachant mal son étonnement. La moitié de ses hommes de main viennent de s'effondrer avec du papier dans la bouche, c'est un signe, vous ne croyez pas ? C'est tout ce qui compte, non ?

— C'est important pour moi, ai-je répliqué d'une voix râpeuse.

Il y a eu une expression dans son regard ; elle était décontenancée.

Mais elle avait tellement l'habitude de dissimuler ses émotions que le masque est retombé en une seconde.

— Venez, sortons d'ici, a-t-elle dit.

Elle a passé son bras sous mon épaule et, petit à petit et avec une douceur surprenante, elle m'a aidé à me relever.

QUATRIÈME PARTIE :
La Folie des Anges

Où tout a une fin.

LES HÔPITAUX. DES lieux où la vie est en sursis. Pas vraiment notre tasse de thé.

Oda n'a dit à personne où nous allions et, en toute honnêteté, je ne savais même pas que cet endroit existait, une clinique privée, quelque part au sud de la Tamise, où les infirmières étaient âgées et parlaient fort et, par voie de conséquence, étaient bien trop expérimentées pour tolérer les caprices ou les manifestations d'indépendance de la part de leurs patients. Elles nous ont fait manger des légumes bouillis et des tranches de viande trop cuites, jusqu'à ce qu'Oda nous surprenne en nous rapportant des petits pots de crème glacée.

Le médecin traitant était une femme de petite taille, son stéthoscope lui arrivait presque à la taille.

— Bonjour, je suis le Dr Seah, s'est-elle présentée d'une voix enjouée. Hé, qui vous a tabassé comme ça ? Mince alors...

Elle m'a informé que j'avais une vilaine entaille à l'arrière de la tête, mais qu'elle ne nécessiterait pas de points de suture ; j'avais plusieurs côtes cassées qui m'obligeraient à rester à l'hôpital pendant que le monde continuerait à tourner sans moi ; plus une foulure à la cheville et diverses déchirures, des brûlures et des ecchymoses, et quelques dégâts internes que seuls le temps et une alimentation saine parviendraient à guérir. Nous étions furieux devant la vulnérabilité de ce corps, mais nous avons entouré notre lit de protections, menaçant de quitter l'hôpital, guéris ou non, si les filles de salle osaient y toucher. Ensuite, malgré nous, nous avons respecté les consignes du médecin et nous sommes restés au lit. De la fenêtre de notre chambre, nous pouvions voir le soleil se lever, et regarder les ombres évoluer au cours de la journée, jusqu'à ce qu'il se couche à l'ouest. Jamais le cycle régulier des jours et des nuits ne nous avait semblé aussi rassurant. Fringale ne s'est pas manifesté. Peut-être que nous l'avions effrayé plus que nous ne le pensions ; nous l'ignorions, et nous ne voulions pas le savoir.

Oda est la seule personne que j'ai vue pendant cette période où je suis resté enfermé. Elle arrivait tous les jours à Il heures précises avec une pile de livres et une gourmandise qu'elle introduisait en douce, sous le regard méfiant de l'infirmière et celui, beaucoup moins sévère, de mon médecin, dont rien ne semblait pouvoir entamer la bonne humeur. Elle s'asseyait à mon chevet, sans dire un mot (sauf si je lui adressais la parole). À 18h30, elle se levait en disant : «Il y a un garde en bas, qui vous surveillera », et enfilait son manteau.

— Qui veillera sur moi, ai-je rectifié, un jour.

— Quoi ?

— Le garde. Ne devrait-il pas plutôt veiller sur moi ? Quand vous dites «surveiller », j'ai plus l'impression d'être un prisonnier qu'un valeureux blessé.

— Dans ce cas, il fera les deux, a-t-elle conclu.

Et, sans plus de commentaires, elle est rapidement sortie de la chambre, me laissant seul avec ma radio, mes écouteurs et les derniers livres achetés trois pour le prix de deux chez le libraire du marché situé au bord du fleuve.

MON SÉJOUR À l'hôpital n'a pas vraiment été plus agréable que les jours passés sous terre. Bien qu'il ait été facile de perdre la notion du temps au cours des journées sans soleil au fond de l'Exchange, au moins j'avais eu de quoi m'occuper, de non-jour comme de non-nuit. À l'hôpital, le lever et le coucher du soleil à ma fenêtre délimitaient assez bien le jour, mais aucun événement ne permettait de distinguer hier d'aujourd'hui, ou de rendre demain meilleur que le jour d'après.

Pour nous distraire, nous avons beaucoup lu, atténuant nos peurs et nos inquiétudes grâce à cette étrange réaction artificielle devant l'encre et le papier : nous éprouvions des sentiments, au point d'oublier que nous nous livrions à une activité aussi mécanique que la lecture. Ce qui n'aurait dû être

qu'un assemblage de syllabes prenait vie sous nos yeux. Ainsi, grâce au meilleur des promotions « i rois livres pour le prix de deux », le temps nous a paru moins long.

UN JOUR, JE ne me souviens plus lequel, Oda est arrivée, son sac de livres sous le bras et un sac en papier avec des petits pains et du salami caché dans la poche de sa veste, et je lui ai demandé :

— Qui est au courant de ma présence ici ?

— Moi, Chaigneau, les hommes qui vous gardent.

— Seulement l'Ordre ? Et Vera ?

— Quoi, Vera ?

— Est-ce qu'elle ne devrait pas être informée ?

— Les Blancs sont en vie. Guy est mort. La moitié des gens qu'il employait sont morts avec des bouts de papier enfoncés dans la gorge ; tout le monde est parti en guerre contre ce qu'il reste de ses hommes. Ils ont dû louer un camion pour aller enterrer les corps dans l'Essex. (Voyant mon expression, elle a plissé les yeux.) Vous avez une mine de papier mâché. C'est bien ce que vous vouliez, non ? Lee est mort, son armée n'existe plus...

— Un camion pour les corps ?

— Il faudra vous faire à cette idée. Des sacrifices sont nécessaires, lin plus, ils étaient, pour la plupart, du camp adverse.

— Je n'ai pas voulu... Je ne pensais pas...

— Non, bien sûr : vous ne pensiez pas. que ça irait jusque-là, n'est-ce pas ? (Elle a ouvert un petit pain à l'aide d'un canif et a plié une tranche de salami à l'intérieur.) Mais ça ne fait rien. Vous n'y aviez pas réfléchi, mais c'est arrivé et c'est une bonne chose ; franchement, on devrait tous s'en réjouir. Alors, si vous devez vous sentir coupable parce qu'il y a eu des morts, allez-y, mais faites ça ailleurs, vous voulez bien ? C'était nécessaire.

Elle m'a tendu un petit pain avec une inclinaison impérieuse d'un sourcil. Je l'ai accepté machinalement et j'ai frotté entre mes doigts la fine couche de farine blanche sur le dessus, avant de me lécher les doigts et de goûter prudemment une première bouchée. Oda m'a observé et, pour la première fois ou presque depuis qu'avaient commencé ses visites à l'hôpital, elle a pris l'initiative de la conversation.

— Parlez-moi du papier.

La bouche pleine de salami, j'ai marmonné de façon incohérente et j'ai mâché plus lentement.

— Comment un bout de papier peut-il maintenir quelqu'un en vie ? a-t-elle insisté.

Il y avait quelque chose de pressant dans sa voix ; alors, avec résignation, j'ai avalé et mis de côté le reste du petit pain, puis j'ai croisé les bras et j'ai demandé :

— Que voulez-vous savoir au juste ?

— Le papier. Expliquez-moi.

— Ça n'a rien de compliqué.

— Alors ça ne devrait pas être trop dur à expliquer.

— Il y a toujours eu des gens qui voulaient rester en vie dans des circonstances inhabituelles. Au bon vieux temps, certains magiciens arrachaient leur propre cœur et l'enfermaient dans un coffre en plomb qu'ils jetaient ensuite au fond d'un puits où personne ne pourrait jamais le trouver ; ils obtenaient ainsi un certain degré d'invulnérabilité, difficile de tuer quelqu'un quand vous ne pouvez pas empêcher son cœur de battre. Bien sûr, le problème avec des méthodes de ce genre, c'est que si vous devenez trop difficile à tuer, trop invulnérable, vos ennemis en sont réduits à vous couper les bras, la tête et les jambes et à les éparpiller aux quatre coins du pays, et vous vous retrouvez,

toujours en vie, la tête sur une pique à Newcastle, les bras enchaînés sur un mur à Cardiff, et votre cœur bat toujours, vos sens continuent de fonctionner, toujours en vie, toujours pas mort ; vous n'êtes plus qu'une immense souffrance. On peut être trop prudent, vous comprenez ? Et quel est l'intérêt d'être en vie s'il n'y a pas une progression, un voyage et, à un moment, une fin ? C'est notre seule motivation pour vraiment vivre : nous n'avons qu'une chance et il faut la saisir maintenant. L'immortalité, c'est bon pour les paresseux, c'est si facile de toujours tout remettre au lendemain.

— J'attendais une explication plus technique, mais merci quand même.

— Je vous l'explique tel qu'on...

— Tel qu'on ?

— Tel qu'on me l'a expliqué.

Elle a grogné, mais n'a rien ajouté.

Je me suis essuyé la bouche avec ma manche et j'ai fait une nouvelle tentative.

— Les nécromanciens ne s'y prennent pas de la même façon et, en magie, les traditions ont la vie dure, j'en ai peur : ils utilisent du sang de nouveau-né ou, mieux encore, du placenta (autant de réceptacles de la puissance divine), le vampirisme, la réanimation, la possession et j'en passe. La science médicale moderne leur a même facilité les choses ; vous n'imaginez pas à quel point l'invention du scanner IRM a été utile aux nécromanciens. Mais ça reste une pratique plutôt malsaine, pas très hygiénique et qui se traduit généralement par une mine de déterré, des taches de vieillesse et la chute rapide des cheveux. En plus, ça attire beaucoup l'attention pour un résultat plutôt décevant. Quand on est mort, on est mort ; la chair se décompose, qu'elle marche ou parle ne change rien à l'affaire. À ma connaissance, pour l'instant, rien ne permet de figer le temps.

— Vous êtes bien informé.

— J'ai eu un bon professeur.

— Bakker ?

— Oui. Pourquoi croyez-vous qu'il n'a essayé aucune de ces méthodes ? Il est prêt à tout pour rester en vie, résolu à survivre quel qu'en soit le coût, mais il est bien placé pour savoir que la vie, la vraie vie, c'est bien plus que simplement habiter une coquille vide et morte.

Il veut vivre pleinement. Il ne se risquerait pas à la nécromancie.

— Mais Lee l'a fait.

— Pas tout à fait. C'est plutôt une variante du cœur dans le coffre. Le magicien écrit des incantations sur un bout de papier, des sorts généralement assez anciens et suffisamment vagues pour avoir déjà connu d'innombrables traductions inexactes, et il ajoute quelques contraintes. Pour les esclaves du nécromancien, il y a généralement une clause les forçant à obéir et servir leur maître, à ne jamais mourir sans en avoir reçu l'ordre, et à ne ressentir aucune douleur sauf en cas d'échec. Mais quand un magicien s'applique à lui-même cette méthode et qu'il avale ce papier avec ces enchantements, les mots sont, la plupart du temps... des aspirations.

— Des aspirations ?

— Des choses du genre «Je suis un homme bon », «Je ne vieillirai jamais », «Ma couleur préférée est le bleu », «Je ne perdrai jamais ma force » ou « Je ne dormirai pas » ou...

— Pourquoi ?

— Parce que vous mourez en avalant ce papier, ai-je expliqué, surpris par la brusquerie de ma voix. Vous vous étouffez, vous devez l'avaler entièrement et il vous tue, immanquablement ; ça fait partie du marché. C'est pour ça que c'est magique : à cet instant, le papier absorbe votre mort et, je suppose, votre vie aussi, votre dernier souffle l'anime et à partir de ce moment, les mots écrits sur la feuille définissent la totalité de ce que vous êtes. Techniquement, vous n'êtes pas mort, parce qu'il y

a toujours de la vie à l'intérieur de votre corps. Mais contrairement au cœur enfermé dans le coffre en plomb, vous pouvez mourir si le papier est retiré ; le sort est rompu, c'est une garantie contre l'éventualité d'une douleur atroce et éternelle, et en même temps...

— Une forme d'invulnérabilité ?

— Presque.

— Mais... quand vous vous êtes battu avec Guy Lee, vous lui avez fait mal ?

— Non. Sa chair a souffert, lui n'a rien senti. Pas avant que je ne commence à extraire le papier de sa gorge ; le sort prévoyait probablement une clause du genre «Je ne ressentirai pas la douleur », c'est assez classique.

— Et quand vous l'avez retiré : que s'est-il passé ?

— Imaginez qu'on vous ait fourré un rouleau de papier d'un mètre et demi de long dans la gorge et que vous en preniez soudain conscience, ai-je répondu. Je dois vous faire un dessin ?

Elle a lentement hoché la tête, les yeux dans le vague. Enfin, elle a dit :

— Et les autres... tous ceux qui sont morts avec un papier dans...

— Un ordre élémentaire. D'après moi, le sorcier noir n'était pas mort quand Lee l'a trouvé, mais seulement mourant, et Lee a dû lui enfoncer dans la gorge un simple sort d'obéissance, piégeant son dernier souffle dans ses poumons. Ni vivant, ni mort, juste... lié à son maître. La magie contenue dans un dernier souffle est une chose puissante.

— Même de nos jours ?

— Même de nos jours, ai-je marmonné. Bon sang, qu'est-ce que vous croyez ? La vie *est* magique ! Là où il y a de la vie, il y a de la magie ! En ville, bien sûr, dans la rue, dans la lampe au néon et le pigeon qui tousse, dans le chat errant et les égouts, dans les voitures et l'odeur de pollution ; ça, c'est nouveau, mais la vie n'est pas si différente. Certaines choses, comme le sang, la peau, le souffle, les mots, le papier et l'encre, garderont toujours un pouvoir qui leur est propre et qui lui, je pense, ne changera jamais.

Elle y a réfléchi, puis a de nouveau hoché la tête. D'une voix un peu absente et le regard perdu dans le vague, elle a dit :

— C'est pour ça que Bakker vous veut vivant ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire...

— J'ai trouvé un des hommes de Lee et je l'ai interrogé.

— Vous...

— Je l'ai interrogé, a-t-elle répété fermement, ses yeux lançant des éclairs. Rien de plus. Il m'a dit qu'ils avaient l'ordre de ne pas faire de mal au sorcier.

J'ai haussé les épaules.

— Vous ne semblez pas surpris.

— Pas vraiment.

— Pourquoi ?

— Oda, vous savez très bien pourquoi Bakker et moi nous sommes disputés.

— Il voulait que vous l'aidiez à appeler les anges bleu électrique cl vous avez refusé.

— Il voulait que je nous fasse venir, pour qu'il puisse absorber notre pouvoir, notre vie, et l'utiliser pour ne pas mourir. Il voulait nous forcer à sortir du téléphone, à entrer dans le monde de la chair où nous serions vulnérables, pour nous voler notre essence ; nous sommes des créatures nées de fragments de vie, de sentiments chuchotés dans de l'énergie électrique : à ses yeux, nous sommes la réponse à son problème. Il désire la vie et nous sommes tout ce qu'il désire. Et nous voilà, piégés dans ce corps, vulnérables, comme il l'a toujours souhaité.

— Je vois.

— Vous n'allez pas nous trahir ?

— Moi ?

— C'est une peur qui ne nous quitte jamais. (Elle n'a pas répondu.) Nous ne savons pas à qui nous pouvons faire confiance. Quand nous étions dans le bleu, nous n'avions pas besoin d'amis. Nous étions tous pareils, nos pensées instantanément transmises entre tous par le feu électrique, nous ne faisions qu'un, jamais seuls. Ici, les choses sont différentes.

— Mon cœur saigne, a rétorqué Oda d'un air renfrogné.

La foudroyant du regard, j'ai saisi le reste de mon sandwich au salami et j'ai mordu dedans pour cacher ma colère. Pas avec grand succès, visiblement, puisque Oda s'est redressée sur sa chaise.

— Je ne voulais pas... (Elle a hésité, puis a poussé un grognement et s'est détendue.) Chaigneau vous déteste, a-t-elle dit enfin.

— C'est mutuel.

— Vous l'avez humilié.

— Je suis doué pour ça.

— Vous ne comprenez pas : il se sent souillé, maintenant qu'il a été touché par la magie.

— Et alors ? C'est un tueur de magiciens, un paladin dément au service de l'étroitesse d'esprit ; il connaît mieux son ennemi, maintenant. Ça devrait lui plaire, non ?

— Il ne croit pas que vous ayez vraiment levé le sort que vous lui avez jeté.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas voulu me le dire.

— Une autre manifestation de sa paranoïa aiguë ?

— L'avez-vous, oui ou non, libéré de ce que vous lui aviez fait ? a-t-elle demandé avec brusquerie.

Je l'ai regardée dans les yeux, ne me laissant pas intimider par la colère froide que j'y lisais.

— Oui.

Une nouvelle hésitation, et peut-être quelque chose de plus ?

— Si vous vous en sortez, a-t-elle finalement repris, si vous affrontez Bakker et que vous obtenez votre vengeance, si vous le tuez, qu'est-ce que vous comptez faire après ?

— Je l'ignore. (J'y ai réfléchi.) Il est clair que Chaigneau va essayer de me tuer dès que toute cette histoire sera terminée. Alors, soit vous et moi devenons des ennemis implacables, soit je m'enfuis dans une autre ville et j'apprends le français, je ne suis pas encore fixé.

— Il vous retrouvera.

— Alors, vous et moi deviendrons des ennemis, ai-je répondu. Et si je survis à ça... (J'avais parlé sur un ton interrogateur, plein d'espoir, mais son visage est resté fermé. Alors, j'ai poursuivi :) Eh bien, si je survis à votre Ordre, alors... je ne sais pas. Mon CV n'est pas terrible, et puis il y a ce trou des deux années où j'ai disparu ; mes employeurs potentiels vont probablement penser que je les ai passées en prison, le n'ai pas d'argent, à part celui que je suis susceptible d'obtenir à l'aide d'un sort ; je n'ai pas de maison ; je ne sais même pas ce qui est arrivé à mes amis. Je veux seulement... je ne sais pas. Peut-être que je ferai mes valises pour recommencer ailleurs. Ça me rappellera mes dix-huit ans, juste mes capacités et une semaine d'expérience professionnelle. Tout reprendre à zéro. Je peux dire que j'ai eu le cancer. Ou devenir quelqu'un d'autre, sous un faux nom, essayer la discrétion et le tact, pour changer. Ce serait comme une aventure.

— Et eux, alors ?

— Eux ?

Elle s'est tapoté la tempe d'un air conspirateur et a dit :

— Vos amis aux yeux bleus.

Après réflexion, nous avons souri.

— Pour nous, toute vie est source de joie, n'importe où. Peu importe ce que nous serons... que du bonheur.

— Il n'y a vraiment pas de quoi exulter, je trouve, a dit Oda.

— C'est parce que vous ne supportez pas de vivre sans certitudes, li-je répondu. Vous avez peur, tout simplement.

— C'est faux !

— Vous n'avez pas à vous sentir gênée. La peur est l'art de rester en vie : sans peur, il n'y a pas de bravoure, pas d'héroïsme, pas...

— La ferme ! s'est-elle exclamée.

J'ai levé les mains, sur la défensive.

— Désolé, je m'excuse. Vous avez apporté autre chose à manger ?

NOUS AVONS PERDU patience avant que l'hôpital n'autorise notre sortie ; je me suis levé au milieu de la nuit et j'ai écrit un mot, bref mais relativement courtois, à Oda, puis j'ai ramassé les quelques vêtements que j'ai pu trouver et je me suis glissé hors de l'établissement, dans les rues désertes. L'air frais sur notre visage et la sensation du trottoir, dur sous nos pieds, nous ont procuré un bonheur indescriptible.

J'ai passé la journée suivante à refaire provision de tout ce qu'il me manquait. Après m'être procuré une nouvelle carte vantant les services d'une «***PETITE COQUINE SEXY !!!!*** », j'ai griffonné mes symboles magiques au dos avec un stylo-bille et je l'ai glissée dans un DAB afin de retirer suffisamment d'argent pour faire mes courses. J'ai renouvelé ma garde-robe et j'ai fait le plein des outils nécessaires à tout professionnel qui se respecte ; ensuite, je suis allé chez le teinturier et j'ai patienté pendant qu'il essayait d'extraire de mon manteau et de mon cartable les innombrables taches de peinture, de poussière, de fumée, de crasse et de sang. Le résultat final ressemblait à un costume de clown délavé dont la couleur d'origine (le beige) n'était plus qu'un lointain souvenir, mais le tissu paraissait toujours chaud et imperméable, et je me serais senti nu sans ce manteau. Pour le déjeuner, je me suis offert un curry dans un restaurant indien du quartier, et j'ai trempé des papadums dans tous les chutneys et toutes les sauces disponibles, y compris la rouge très épicée que nous avions évité de goûter au cours de ma vie antérieure ; nous avons découvert que certaines saveurs pouvaient effectivement brûler les dents. Dans l'après-midi, je me suis pris une chambre d'hôtel et le soir, je suis sorti boire un verre.

Je l'ai rencontrée au bar, dans une petite boîte de jazz près de Hyde Park. Elle a dit qu'elle s'appelait Felicity, et qu'elle appréciait que je tente ma chance, mais qu'elle n'était pas vraiment intéressée.

Je lui ai répondu que je voulais simplement avoir une conversation avec elle ; ce à quoi elle a rétorqué que les hommes étaient bien tous les mêmes. Mais elle n'a pas refusé quand je lui ai offert un verre et nous avons parlé du temps qu'il faisait, de l'envolée des prix dans le métro, du ridicule de la classe politique actuelle qui semblait n'avoir rien de mieux à faire que de pavaner devant les médias, et de ce qui passait à la télévision en ce moment, j'ai fini par me sentir de nouveau humain. Puis nous nous sommes dit au revoir, nous avons échangé un baiser et nous nous sommes promis de ne jamais nous revoir.

Quand j'ai rêvé cette nuit-là, je ne me suis pas réveillé avec un goût de papier dans la bouche. J'en ai conclu que c'était forcément bon signe.

LE LENDEMAIN, JE me suis acheté un téléphone mobile (mon premier) et j'ai appelé l'hôpital ; on m'a passé le Dr Seah qui, après s'être enquise de mon état («Vous ne vous êtes pas battu, j'espère ? »), a accepté de prévenir Oda et de lui laisser mon numéro.

Moins de dix minutes plus tard, j'avais Oda au bout du fil, et elle n'était pas contente.

— Salaud ! La prochaine fois que vous me refaites un coup pareil, je vous tue !

— Et vous, ça va ?

— Où est-ce que vous étiez passé ? Qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? Vous ne pouvez pas simplement...

— J'avais besoin de prendre l'air.

— Vous aviez besoin de prendre l'air pendant deux jours sans m'en parler ? Partir comme ça, en pleine nuit... et si quelque chose vous était arrivé ?

— Arrêtez, votre inquiétude, on n'y croit pas une seconde. Vous clés bien plus convaincante dans le registre de l'indignation.

— Si jamais vous me refaites un coup pareil...

— Oh, je vous en prie, comme si je n'avais pas déjà une cible sur le visage... Et puis, je vous ai appelée, pas vrai ?

— Vous êtes un sale égoïste, sorcier. Un sale égoïste et un menteur.

— Je voulais simplement vous informer que je vais bien.

Sa voix est redevenue plus calme.

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Encore des insultes ?

— Sinclair s'est réveillé.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Je l'ignore, on l'a sorti de l'hôpital à la seconde où il a repris connaissance.

— Qui ça, « on » ?

— Son assistant.

— Charlie ?

— Si vous le dites.

— Vous savez où il l'a emmené ?

— Je viens de vous dire que non.

— C'est vrai, vous pouvez entrer en contact avec lui ?

— Non.

— Alors, comment savez-vous que Sinclair est revenu à lui ?

— À votre avis ? Parce qu'il n'est pas à la morgue et qu'il n'est plus à l'hôpital.

— D'accord, merci. Je vais tâcher de le retrouver.

Je me suis hâté de raccrocher, avant qu'elle ne se remette à crier.

J'AI PASSÉ LA journée en compagnie des pigeons, sur un banc à Trafalgar Square, le sac contenant toutes mes possessions serré contre ma poitrine, au cas où quelqu'un aurait eu l'idée de me le prendre, et un tas de miettes de pain à mes pieds. J'ai laissé les pigeons se réunir autour de moi, écoutant leurs pensées, trop brèves et trop frivoles pour être plus que l'aperçu d'un son ou d'une vision teintée de jaune. Un gardien a fini par approcher et il m'a dit, «Monsieur, nous demandons aux visiteurs de ne pas nourrir les pigeons », avec une telle expression de détermination et de sens civique que j'ai feint de ne pas parler l'anglais et mimé mon incompréhension en m'accompagnant de

quelques «hein ?» bien sentis. Ayant épuisé ses deux mots de français et ses trois d'espagnol, il a conclu que, n'étant d'aucune de ces deux nationalités, je ne méritais pas qu'il se donne autant de mal.

Bien que les pensées des pigeons soient trop fugitives pour m'apporter quelque chose de réellement cohérent, je me suis attardé dans leurs esprits, me laissant emporter au-dessus des toits, jusqu'à ce qu'un picotement de mes sens m'avertisse que mon propre corps commençait à avoir des fourmillements. Vue d'en haut, Londres apparaissait encore plus comme une ville dense, frénétique et débordante d'activité. Avec la hauteur des maisons masquant les rues, les immeubles se succédaient, aussi loin que portait la vue d'un pigeon, bien au-delà d'Alexandra Palace au sommet de sa colline au nord, et au sud, aussi loin que les Downs, dont les pentes étaient envahies par les banlieues tentaculaires. Au niveau du sol, il était plus difficile de se rappeler qu'à quelques mètres à peine se trouvait une autre rue, au tracé parallèle, et une autre, et encore une autre, avec la même marée humaine dans chacune d'elles. Tous ces gens, tellement absorbés par leur petite personne (et je ne faisais pas exception), marchaient d'un bon pas, comme tout Londonien qui se respecte, vers ce qu'ils considéraient comme un rendez-vous très important. Seuls les pigeons, tout là-haut, comprenaient réellement l'échelle de cette ville.

Les rats se sont révélés plus utiles. Ils avaient le cerveau plus vif et, alors que j'étais assis à côté des poubelles derrière un restaurant de Chinatown, les laissant affluer autour de moi et grignoter le chocolat que j'avais acheté pour leur plus grand plaisir, leurs nez ont identifié des odeurs que le cerveau des pigeons était tout simplement trop embrouillé pour prendre en compte. Une odeur soudaine, forte, inhabituelle, celle de créatures qui étaient parfois des rats, parfois des renards et parfois ni l'un ni l'autre. J'ai exploré les souvenirs des Mitigeurs, j'ai senti des griffes au bout de mes doigts et une fourrure noire et grasse sur mon dos, je me suis rappelé ce que cela faisait d'estimer la largeur d'un tunnel en agitant ses moustaches et de renifler le poison si tentant que le chasseur de rats avait déposé trois étages plus haut.

Dans la soirée, je me suis assis au bord du Regent's Canal, près de Caledonian Road, avec un hamburger dans une boîte, et j'ai attendu sous la bruine que les renards se manifestent. Ils sont arrivés par le chemin de halage, avançant clopin-clopant dans le crépuscule à cause de blessures mal refermées ou sortant craintivement de leurs terriers, et sont venus frotter leur nez contre le hamburger, détectant une odeur intéressante par-dessus celle, nauséabonde, de leur fourrure embroussaillée.

Je les ai caressés derrière les oreilles et, par ce contact, j'ai emprunté leurs sens, passant en revue leur mémoire à la recherche de quelque chose d'inhabituel. Une odeur inconnue, le bruit de mouvements sortant de l'ordinaire, l'image d'une créature qui ressemblait à un renard, mais n'en était pas vraiment un. Les garous laissaient toutes sortes de traces intéressantes à travers Londres, auxquelles les animaux étaient peut-être plus sensibles que même un magicien moyennement attentif. J'ai pris les sensations glanées auprès des rats, des renards et des pigeons qui, avec les mendiants et les éboueurs, en savent et en voient probablement plus que quiconque dans cette ville, et je me suis laissé guider par les odeurs hésitantes qu'ils avaient détectées, jusqu'à l'endroit où la sensation d'étrangeté semblait être la plus forte, au nord, vers les rues larges et ombragées de Muswell Hill.

POUR LA MAJEURE partie de la population de Londres, Muswell Hill est simplement un nom. Un nom intéressant, contrairement à beaucoup d'autres, son origine reste floue. Il y a bien une colline[7] mais a-t-elle été nommée d'après un certain monsieur Muswell, ou y régnait-il juste une belle pagaille[8]? La question ne se pose pas pour Bishopsgate ou Aldersgate, les portes des évêques et des échevins[9], ou pour Westminster ou King's Cross, dont le nom est lié à une caractéristique physique. De plus, Muswell Hill est circonscrit par des lieux possédant des stations de métro qui, par leur seule présence sur la carte des transports urbains, facilitaient grandement la mémorisation :

Wood Green, Finsbury Park, Crouch End. Et ainsi, Muswell Hill n'a d'existence qu'en lien avec d'autres endroits.

Les odeurs et les souvenirs que j'avais glanés auprès des animaux ne suffisaient pas à déterminer avec précision la maison où se cachait le garou, d'autant qu'elles se ressemblaient toutes, avec leurs murs en brique rouge et leurs portes massives ; par ailleurs, les longues avenues en courbe ne permettaient pas de savoir facilement où se i couvaient le nord ou le sud.

À partir de l'impression d'ensemble des pigeons, des renards et des rats, j'ai concentré mes recherches sur quatre rues. Elles abritaient plusieurs rangées d'habitations de style édouardien, dont les fenêtres présentaient des rectangles de verre coloré au-dessus des carreaux plus grands, une façon d'afficher tradition et distinction pour un budget modéré.

Pour le numéro, je ne pouvais malheureusement pas compter sur les renards ou les pigeons, et il y avait bien trop de maisons pour commencer à faire du porte-à-porte. Après avoir erré pendant un moment, je suis tombé sur un boîtier de commutation téléphonique à un coin de rue ; me servant de la lame de mon canif comme levier, j'ai réussi, en forçant un peu, à faire céder le couvercle, révélant les circuits à l'intérieur. Prenant un fil dans mon cartable taché de peinture, je l'ai attaché autour de mon mobile tout neuf d'un côté et, de l'autre, je l'ai noué à un des fils du commutateur. J'ai allumé mon téléphone, j'ai étalé mon manteau sur le sol et je me suis assis pour patienter.

Je n'ai pas eu à attendre longtemps.

«Bonjour, ma chérie, ça se passe bien à l'université ? Oui. Oui. Papa est là, je te le... »

«Je veux juste qu'on parle ! C'est vraiment trop demander ? Juste qu'on parle et... »

«Trois pizzas, avec le supplément champignon et le... non, champignon... oui, et le... non, croûte croustillante... »

« Écoute, je suis vraiment navré, j'ai appris pour ta... »

« Demain soir ? D'accord, génial, qu'est-ce que je dois mettre ?»

Mon téléphone captait les signaux sur le réseau ; curieusement, le son de ces bribes de conversations m'a détendu, j'ai eu l'impression d'entendre un pot-pourri de berceuses qu'on ne chantait que pour moi. Nous nous sentions apaisés, plus forts aussi. Après tout, nous devions notre existence à ces tranches de vie transformées en signaux électriques et envoyées autour de la planète, à tous ces soupirs, ces rires, ces cris, ces pensées et ces sentiments transmis en rafales d'électricité qui, un jour, étaient devenus trop nombreux pour être contenus dans un seul signal et avaient acquis une vie propre : la nôtre. Peut-être que, maintenant que nous n'étions plus sur le réseau, en ce moment même, un nouvel ange bleu électrique était en train de grandir, nourri par tout ce surcroît de vie dans le système, et qu'il finirait par devenir comme nous, et commencerait à se sentir vivant.

Cette idée nous a réjouis. Elle nous a semblé un développement naturel, une bonne chose. Le grand cercle de la vie, reparti pour un tour. C'était logique.

« Porc aigre-doux, riz cantonais... oui... oui... sauce aux haricots noirs... »

«J'étais chez moi ! Je suis resté à la maison toute la journée et vous n'avez même pas été foutus d'attendre que je vienne vous ouvrir la porte... Vous avez essayé de vivre sans eau chaude ? »

« D'accord, tu vois le bouton en haut à gauche de ton écran ? Tu vas cliquer dessus... écoute, c'est toi qui m'as appelé, tu veux imprimer ce document, oui ou non ? »

« Pour revenir au menu principal, faites le un. Pour être mis en contact avec notre service clients, faites le deux. Pour connaître nos offres de rachat de crédit, faites le trois. Pour le vol des anges, appuyez sur la touche dièse. Pour réécouter les différentes options, appuyez sur la touche étoile... »

J'ai changé de position, et j'ai regretté de ne pas avoir emporté de café.

« Oui, salut. Non, on ne sait pas. Oui. Non, je pense qu'on va le garder ici encore un peu. Non. Je

sais. Oui. »

Je me suis redressé.

«Non, bon Dieu. Même pas le sorcier, il pourrait... »

Empoignant mon téléphone, j'ai appuyé sur la touche appel.

— Salut, c'est Charlie ?

J'ai entendu un grognement à l'autre bout du fil, suivi du tintement de quelque chose en train de tomber. Puis une voix, s'efforçant de ne pas crier, mais sans vraiment y parvenir :

— Qui est à l'appareil, bon sang ?

— Le sorcier, vous vous souvenez de moi ? Swift ?

— Swift ? Mais comment diable...

— C'est magique, ai-je répondu, d'un ton à peine moqueur.

— Oui. Bien sûr.

— On a des choses à se dire.

— Je... je suis déjà en ligne.

— Oui, j'avais remarqué. D'ailleurs j'en profite pour saluer votre interlocuteur. Désolé de vous avoir interrompus.

Une voix de femme, perplexe mais plutôt amicale :

— Pas de problème.

La voix de Charlie :

— Où êtes-vous ?

— À Muswell Hill.

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

— Je vous cherche et je pense que je ne m'en tire pas si mal. Il faut vraiment qu'on discute.

ILS AVAIENT MIS Sinclair dans un lit trop petit pour lui dans une chambre trop petite pour n'importe qui, dominée par une armoire imposante et avec un tabouret à côté du lit. Les rideaux étaient tirés et, à mon entrée dans la pièce, Charlie m'a prévenu :

— Pas de lumière.

J'ai avancé à tâtons jusqu'au tabouret, dans la lueur orange filtrant à travers la silhouette de Charlie qui s'encadrait dans la porte, et je me suis assis à côté de Sinclair.

— Lee est mort, on m'a dit, a observé Charlie depuis la porte.

— Oui. Depuis le début, en fait.

— Et les Blancs ont tué beaucoup de leurs ennemis.

— Oui. Même si certains d'entre eux étaient, eux aussi, déjà morts.

— Mes amis vous ont aidé.

— Oui.

— Certains sont morts.

Ce n'était pas une question, mais j'ai quand même été surpris.

— Oui. Je suis navré.

— Ils savaient ce qu'ils faisaient. Tous ceux qui sont allés à l'Exchange savaient ce qu'ils faisaient, y compris Lee. (Le ton de sa voix m'a fait lever la tête. Charlie a ajouté :) Tout ou rien. Les sorciers sont comme ça, pas de compromis. Se battre ou mourir.

— Ce n'est pas vrai.

Une voix rauque s'est élevée à côté de moi, audible seulement à cause de son étrangeté :

— Si, c'est vrai.

Je me suis tourné vers Sinclair. Ses yeux reflétaient des flaques noires dans la lueur orange

émanant de la porte ; il respirait lentement, péniblement. Il avait la peau cireuse et les yeux globuleux. On lui avait maladroitement rasé le menton. Il a levé la main vers Charlie, mais je n'ai pas su interpréter son geste, congé, avertissement, salut, difficile à dire. Quoi qu'il en soit, Charlier n'a pas bougé, même s'il a serré la mâchoire.

Sinclair m'a gratifié d'un sourire sans joie et a ajouté :

— Les sorciers... brillent de mille feux. Leur magie est la vie : la leur et celles qui les entourent. Quand vos armes sont les forces les plus pures et ardentes de la vie elle-même, chaque combat est un combat... à mort.

Il a toussé et a faiblement refait signe à Charlie ; ce dernier a pris une bouteille d'eau minérale au sommet de l'armoire et, avec beaucoup de tendresse, a soulevé la tête du vieil homme pour l'aider à boire.

Quand Sinclair a terminé, il s'est de nouveau effondré, les yeux rivés au plafond, comme si tourner la tête vers moi exigeait un trop gros effort, et il a dit :

— Je pense que des remerciements sont de rigueur, sorcier. (Je n'ai pas répondu.) Vous êtes toujours aussi peu loquace, une qualité que j'apprécie... Khay est mort, Lee est mort...

— Il l'était depuis le début.

— Il trempait dans la nécromancie.

— Il a écrit l'essence de sa vie sur une feuille de papier et l'a avalée tout entière, ai-je répondu. C'est vous dire s'il était mort...

— Vraiment ? (Sinclair a laissé échapper un souffle de déception qui a provoqué dans sa gorge un bruit comparable à celui de billes qui s'entrechoqueraient.) Un détail absent de mes dossiers. Et maintenant...

— Harris Simmons.

— Il va prendre la fuite.

— Pourquoi ?

— C'est un piètre magicien. Il dépend du talent des autres, Lee a toujours été le plus coriace, et vous avez forgé une alliance qui... pour dire les choses crûment... l'a tué une bonne fois pour toutes. (Sa voix a pris un ton railleur et dur.) Simmons n'est pas de taille. Il a toujours été un lâche.

— Où est-ce qu'il ira se réfugier ? (Un haussement d'épaules fatigué, suivi d'une autre quinte de toux.) La Tour ne sera détruite que si l'argent cesse de rentrer ; Simmons fournit l'argent.

— La Tour est déjà affaiblie ; pourquoi perdre du temps ? Vous avez déjà anéanti ses services de sécurité, son armée...

— Je veux que Bakker sache, ai-je dit. Je veux qu'il sache que j'arrive. Je veux qu'il sache qu'il perdra tout. Que je ne laisserai pas une pierre debout.

— La vengeance, a dit Sinclair d'une voix râpeuse. Bien sûr, je comprends... La vengeance est peut-être une motivation qui en vaut bien une autre... quand elle nous permet de nous dépasser. Écoutez-moi. Approchez-vous et écoutez-moi. (J'ai obéi.) Cette femme, Oda, il y a quelque chose que vous devez savoir à son propos.

— Elle appartient à l'Ordre.

Une lueur de surprise dans le regard, puis un sourire.

— Bien, bien. Oui, je préfère ça. Bien. Elle voue une haine farouche aux magiciens, elle les méprise, tous, sans exception. Elle est l'assassin de l'Ordre. Vous comprenez ? Elle tue en son nom. La dame aux couteaux, c'est le surnom qu'ils lui donnent. Ils pensent que je l'ignore, mais on trouve des citoyens vigilants... jusque dans les rangs de l'Ordre.

— Charlie m'en a dit un peu plus sur ces citoyens vigilants.

— Bien ; c'est bien que vous soyez au courant. L'Ordre voudra vous tuer, et c'est elle qu'il enverra.

— Je sais.

— Ne lui faites pas confiance. Sa haine est si forte...

— Je sais. Je ferai attention. Vous avez des... contacts... au sein de l'Ordre ?

— Des contacts ? Oui, oui, je suppose. C'est un outil, sorcier, n'11e organisation où se concentrent la colère, la haine, et qui peut se révéler utile...

— Utile ?

— Pour éliminer des créatures aussi dangereuses qu'eux-mêmes... Une telle haine les anime, une telle passion...

— Chaigneau n'a pas voulu me dire qui se trouvait à la tête de l'Ordre.

Pendant un moment, il a fait l'effort de tourner les yeux vers moi, ses mains tremblaient.

— Anton Chaigneau ? Ce n'est même pas son vrai nom.

— Je lui ai jeté un sort.

— Vous avez jeté un sort à Chaigneau ? Comment ?

— Il avait mon sang sur ses mains. Certaines magies ne changent jamais.

Sinclair a regardé en direction de Charlie.

— Charlie, mon garçon... Charlie... laisse-nous.

— Monsieur Sinclair... a protesté Charlie, faisant mine d'entrer dans la chambre.

— Laisse-nous, Charlie. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

À contrecœur, Charlie s'est éloigné de la porte ; j'ai entendu ses pas lourds dans l'escalier. Sinclair m'a fait signe de venir plus près ; j'ai approché mon oreille de sa bouche, son souffle laborieux me chatouillait.

— Je vous ai mal jugé, quand je vous ai dit, avant, que vous étiez un sorcier médiocre.

— Je ne me souviens pas...

— J'ai dit qu'avant d'être devenu ce que vous êtes, monsieur Swift, vous n'étiez pas puissant. J'ai dit que vous étiez tout juste dans la moyenne.

— Ce n'est pas grave.

— Je me suis trompé. Vous êtes... étiez... peut-être... effrayé de votre potentiel. C'est la raison pour laquelle vous vous êtes disputé avec Bakker. Vous aviez peur. Il vous demandait de lui donner du pouvoir, tellement de pouvoir, le sang des anges dans ses veines ; vous l'avez dit vous-même, monsieur Swift : certaines magies ne changent jamais. Vous avez eu peur de ce pouvoir. Je n'y vois pas une faiblesse, mais une preuve d'intelligence. Se sentir aussi vivant, sentir battre le cœur de la ville sous ses pieds, il y a de quoi avoir peur. À votre place, j'aurais peur, moi aussi. C'est humain. Pour vous avoir mal jugé, je vous fais mes excuses. Et à *vous,* aussi, si j'ai fait la même erreur vous concernant.

— Vous nous connaissez ?

— C'est mon métier, mon garçon.

— J'accepte vos excuses. *Nous* acceptons vos excuses.

— Vous êtes... intelligent, a-t-il dit avec hésitation. Oui, intelligent. Peut-être que vous le cachez bien, mais vous savez quand un pouvoir ne devrait pas être utilisé. (Ses yeux brillaient dans la lumière faible.) Vous avez dit que certaines magies ne changeaient jamais. Charlie m'a raconté ce que vous avez fait, comment votre sang était devenu bleu, il m'a dit... et je sais. Je n'aurais pas dû m'en sortir... du feu dans le sang. C'est un peu votre histoire, n'est-ce pas ? Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu ? Des créatures qui se délectent autant de la vie ne devraient

pas avoir peur...

— Pourquoi Oda déteste-t-elle autant les magiciens ?

— Son frère en était un. Elle l'a tué.

— Pourquoi ?

— Personne ne le sait. On prétend qu'il est devenu mauvais, que son pouvoir l'a rendu fou. Mais je ne crois pas entièrement cette version. Je pense que l'Ordre ment, et elle aussi. C'est une question qu'il vaut mieux ne pas poser.

— Pourquoi avoir demandé à l'Ordre d'être présent à la réunion de Marylebone, le soir où nous avons été attaqués ? Connaissant cette organisation, vous couriez un risque.

— Un risque ? En exposant autant de magiciens à une haine aussi implacable ? Oui, je suppose qu'on peut voir les choses ainsi.

— Pourquoi ?

— Vous avez bien une petite idée.

— Chaigneau ne sait pas qui est à la tête de l'Ordre, il a dit qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres, tout comme Oda.

Le sourire de Sinclair s'est élargi.

— Monsieur Sinclair, ai-je dit, prenant sur moi pour ne pas trahir mon impatience dans ma voix, êtes-vous le chef de l'Ordre ?

— Non, mon garçon, non ! Juste un parmi d'autres. L'Ordre a de nombreux chefs, et il vaut mieux ne pas savoir combien ni qui ils sont, ni où ils se trouvent. Ce serait trop dangereux, vraiment trop dangereux. Non. Un chef, monsieur Swift, *un* chef.

— Vous vous servez d'eux ?

— C'est un outil. En connaissant ceux qui haïssent la magie avec une telle ardeur qu'ils seraient prêts à réduire le monde en cendres pour l'éradiquer, on peut les contrôler, les utiliser, les diriger, vous comprenez ? Et quand on a besoin d'eux, peut-être qu'on peut leur donner cette magie qu'ils meurent d'envie de détruire, leur désigner une cible, sorcier ou spectre, ange ou démon, et ils en feront leur affaire, sans que je sois le moins du monde impliqué.

— Ils ont décidé de me tuer, lui ai-je fait remarquer d'une voix raisonnable. Ça m'ennuie un peu.

— Chaigneau fera ce qu'on lui dit de faire.

— Quelle ironie.

— Mais pas Oda, a-t-il chuchoté. Une fois qu'elle a choisi une cible, rien ne l'arrête. Le reste de la bande, ce ne sera pas facile, mais je peux peut-être les arrêter en leur disant que vous êtes un moindre mal qui, de toute manière, est promis à la damnation éternelle. Tout dépend de la façon dont on tourne les choses. Mais Oda ne renoncera pas.

— Sachant cela, pourquoi me l'avoir présentée ?

Sinclair a souri, plus une grimace de souffrance qu'un véritable sourire, et il a poussé un grognement.

— Parce que vous êtes l'apprenti de Robert Bakker, a-t-il répondu d'une voix sifflante, pressant ses gros doigts contre sa poitrine comme s'il espérait chasser la douleur de sa carcasse. Parce que vous êtes les anges bleu électrique. Et que s'il parvenait à vous prendre votre pouvoir, s'il réussissait à vous capturer et découvrait comment voler cette vie qui vous donne les yeux si bleus... eh bien... eh bien... je vous laisse imaginer la suite...

— Alors vous m'auriez fait exécuter ? ai-je dit, me forçant à ne pas élever la voix. Sans autre forme de procès ?

— J'aurais fait exécuter tout individu qui me semblait représenter un risque, a-t-il répondu, sur le

ton de la réprimande. Et vous serez toujours un risque. Mais je crois également que vous serez toujours assez intelligent pour avoir peur. Et peut-être que ce sera suffisant.

— Nous avons une autre question à vous poser.

— Je vous écoute.

— Qui nous a appelés ? Qui m'a ressuscité ? Vous ?

— Non, monsieur Swift. Croyez bien que j'aimerais être débarrassé de Bakker, mais faire venir les anges bleu électrique dans ce monde ? Non. Le risque est bien trop grand. Une telle action aurait nécessité les compétences d'un sorcier. Je vous suggère plutôt de regarder du côté de monsieur Bakker lui-même, ou peut-être de son apprentie, la très douée Dana Mikeda. (Il a expiré longuement, avec moins de difficulté.) Vous allez devoir l'affronter, sorcier. C'est inévitable, aucun de vous deux ne peut renoncer.

— Dana Mikeda est mon problème.

— Non, a-t-il murmuré. Plus maintenant. Elle sert Bakker à présent. Il lui a pris la main lors de vos funérailles, devant le cercueil vide, et lui a dit qu'il était son ami, son nouveau maître ; elle lui est totalement dévouée. Il l'a soutenue pendant votre absence ; elle est son apprentie, plus la vôtre. Et je préfère ne pas imaginer ce qu'il a pu lui apprendre ; non, vraiment pas. En fait, vous pourriez gagner un temps précieux en vous déchargeant de cette corvée sur Oda. Vous feriez d'une pierre deux coups : d'abord en éliminant la femme qui...

— Non.

— L'Ordre espère que vous vous anéantirez mutuellement ; Bakker et Swift. Pourquoi ces deux-là n'en feraient-elles pas autant ?

— Non, ai-je répété.

— Je peux ordonner à l'Ordre de...

— Notre sang coule dans vos veines, avons-nous insisté. Certaines magies ne changent jamais. Je me charge de Dana Mikeda.

Son léger sourire n'a pas bougé, il a gardé la même voix, mais la tension était palpable, une pointe de danger aussi, quand il s'est adressé aux anges :

— Ne me menacez pas. Vous êtes tellement perdus dans ce monde que la plus petite poussée suffirait à vous faire basculer dans la folie. Gardez votre colère pour quelqu'un d'autre.

J'ai dégluti.

— Il y a une dernière chose que j'ai besoin de savoir.

— Allez-y.

— La nuit où nous avons été attaqués, la nuit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois...

— Oui ?

— Qui nous a attaqués ?

— À vue de nez, les hommes de San Khay.

— Et qui m'a envoyé le nettoyeur la nuit de mon retour ?

— Ce genre de magie... je dirais Guy Lee.

— Comment Guy Lee savait-il où me trouver ?

— Pour votre information, a-t-il dit soigneusement, détachant chaque mot comme s'il s'agissait, d'un fragment de pomme coincé entre ses dents, la maison où vous viviez a été revendue, après votre mort, à une femme employée par la société KSP. KSP pour Kendrick, Simmons et Powell ; Harris Simmons en est le dirigeant. Comme vous avez clairement choisi un lieu où vous vous sentiez à votre aise pour effectuer votre retour, je pense que la propriétaire actuelle s'est hâtée de prévenir Simmons

qu'un homme complètement nu et n'ayant vraiment pas les idées claires venait de surgir de son téléphone et que, peut-être, quelqu'un ferait bien d'enquêter là-dessus. Lee vous a envoyé le nettoyeur. Khay vous a fait suivre. Vous voyez... la Tour n'aime rien laisser au hasard.

J'ai songé à la carte de visite volée dans le portefeuille dans mon ancien domicile, lors de la première nuit de ma nouvelle vie. Laura Linbard, Associée, KSP.

— Je... j'avais des amis, avant ça. Je n'ai pas osé... ça m'a semblé risqué de...

— Tant que la Tour n'aura pas disparu, a répondu Sinclair avec impassibilité, vos connaissances ou vos proches seront sous surveillance. Maintenant, Bakker sait que vous êtes... comment dire... plus que ce que vous n'étiez. Il aura compris pourquoi les téléphones sont devenus silencieux ; ce n'est pas un idiot. Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous retrouver et si cela signifie tuer quelques-unes des personnes qui vous sont chères, il n'hésitera pas une seconde. La Tour fonctionne ainsi, monsieur Swift, et c'est pour cette raison que vous devriez la combattre, plus que par simple vengeance. Pour que je puisse dire autour de moi, quand tout sera terminé, que vous êtes mort pour une bonne, une noble cause, et que vous n'étiez pas simplement motivé par je ne sais quelle notion d'amour-propre blessé. J'ai un conseil pour vous, et je vous assure que je ne suis animé que des meilleures intentions. Oubliez qui vous étiez, arrêtez de penser que tout redeviendra normal quand Bakker sera mort. Vous n'êtes plus Matthew Swift : acceptez-le.

J'ai hoché la tête.

— Monsieur Sinclair, ai-je murmuré. J'ai une confession à vous faire.

— Bien sûr, je vous écoute.

— Parfois, j'arrive à croire que vous avez raison. (J'ai croisé son regard, et il n'a pas détourné les yeux.) Par moments, il n'y a pas de *nous* en moi, il n'y a pas cette fusion de vie et de pensées hétéroclites qui est ce que nous sommes devenus, Swift et les anges mélangés dans un grand chaudron bouillonnant. Il n'y a que moi, juste le feu dans les veines, la vengeance et la colère et cette vie d'un bleu étincelant. Je laisse les anges être tout ce que je suis, je les laisse faire ce qu'ils veulent et... savez-vous pourquoi, dans les lignes de téléphone, nous disions à ceux qui souhaitaient nous écouter, «Viens, sois-nous et sois libre » ?

— Éclairez ma lanterne.

— Quand nous sommes les anges, nous ne nous soucions pas des pensées des hommes, de leurs lois, de leurs idées ou de leurs conceptions de la morale. Gela ne nous concerne pas, nous sommes au-dessus de tout ça, libérés des fictions mesquines que vous vous inventez pour survivre au quotidien, les règles, les devoirs, les responsabilités. Nous sommes le feu, la lumière et la vie à l'état pur, et rien ne peut nous contenir, nous retenir ou nous faire mourir. C'est ça, être libre. C'est pour ça que je les *laisse* être moi. (Je me suis redressé et j'ai secoué la tête.) Voilà. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

— Un bien curieux choix de sujet de conversation, a-t-il dit avec un petit rire. Vous me dites tout ça dans l'espoir que je revienne sur mes instructions ? Peut-être même que j'autorise votre exécution ? Quel étrange espoir pour une créature qui flambe sans une pensée pour les espèces inférieures qu'elle laisse dans son sillage. Vous devez vous sentir bien seul. Pas complètement humain, pas tout à fait un ange. «Viens, sois nous et sois libre », et vous vous retrouvez coincé, vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Je comprends vos difficultés, vraiment. Je suis fatigué, maintenant.

— Fatigué ? C'est tout ce que ça vous inspire ?

— Pour l'heure, oui, a-t-il répondu, agitant distraitement la main vers la porte. Charlie !

Il avait à peine élevé la voix, mais Charlie était déjà là. Comprenant que Sinclair me congédiait, je me suis levé, notant au passage sa respiration lente et saccadée.

— Monsieur Sinclair ?

— Oui ?

— D'après vous, qui nous a trahis, la nuit où on vous a tiré dessus ? Comment ont-ils pu savoir où nous étions ?

— Une question pertinente, ma foi. Je dirais Oda, mais ce n'est pas son style. Peut-être le sorcier noir...

— Il est mort, en combattant Lee, qui lui a enfoncé du papier dans la gorge pour voler son dernier souffle.

— Je vois, a dit Sinclair, sans tremblement dans la voix. Je fais entièrement confiance à la voyante : ses démêlés passés avec la Tour n'en font pas un suspect convaincant ; le magicien est mort. Quant à la Clocharde...

— Je sais qui elle est.

— Dans ce cas, a dit doucement Sinclair, il me semble que vous commencez à être à court de suspects, n'est-ce pas, monsieur Swift ?

J'ai hoché la tête et me suis forcé à sourire.

— Merci, monsieur Sinclair. Je vous souhaite un prompt rétablissement.

— Ça va aller, monsieur Swift. Je vous assure. Tout est dans le sang.

J'ai jeté un coup d'œil à son visage, mais ses paupières étaient closes et il avait l'expression d'un enfant endormi, innocent et détendu, comme s'il en avait toujours été ainsi. Charlie m'a raccompagné, et je me suis mis en quête d'un arrêt d'autobus.

***

LAISSEZ-MOI VOUS raconter l'histoire d'Harris Simmons.

Il était né Harry Simon dans une petite ville pas très loin de Colchester, un fait qu'il préférait garder secret, la mort d'un professeur, la disparition mystérieuse d'un membre de sa famille doté d'un compte bancaire en Suisse et un incendie criminel aux archives du comté y avaient pourvu. À l'âge de vingt-deux ans, Harry Simon a disparu sans donner de préavis à son employeur, une agence immobilière locale, et Harris Simmons est soudain apparu à Londres, avec en poche une licence d'économétrie de la London School of Economies, un costume rayé flambant neuf, un gros attaché-case et un accent qui aurait pu être poli sur du velours ou trois mois d'expérience chez HSBC à Boston. Peut-être que PricewaterhouseCoopers n'avait pas eu son contingent de jeunes diplômés cette année-là, ou que l'entreprise avait du respect pour un homme capable de falsifier un CV aussi prestigieux et considérait qu'il serait un atout justement pour cela. Toujours est-il que les employeurs potentiels ont eu du mal à dire non à un jeune homme aussi confiant et sûr de lui ; Harris Simmons a très rapidement gagné plus d'argent que toute sa famille en vingt ans de courses de taxi ou passées derrière le bar au pub du coin. Sinclair ne semblait pas attacher d'importance, d'un point de vue moral, au fait que Simmons ait coupé les ponts avec sa famille, pour lui, Harry Simon était mort. Ce qui, il fallait bien l'admettre, était probablement la seule façon de survivre pour quelqu'un d'aussi ambitieux.

À l'âge de vingt-cinq ans, Harris Simmons est devenu le cadre le plus jeune et le mieux payé du Golden Mile, cette zone au centre de Londres où, les jours de semaine, il est parfois difficile de bouger sans se frotter à un costume chic, mais qui, le samedi et le dimanche, est aussi calme qu'une morgue. À la même époque, il a découvert le surnaturel, son apprentissage s'accompagnant de la prise de conscience qu'il était possible de manipuler les marchés, par exemple en jetant un sort sur une société sidérurgique allemande le mercredi, après avoir investi sur ses concurrents le mardi. Il a tout de suite fait preuve d'une aisance confondante dans ce domaine. À l'âge de vingt-six ans,

quelques mois avant ma mort brutale au bord de la Tamise, Harris Simmons a été approché par monsieur San Khay, pour le compte d'une compagnie financière en croissance, majoritairement détenue par monsieur Robert Bakker ; on lui a proposé d'en devenir un des associés. Quand il a demandé ce que cette entreprise avait de tellement spécial pour qu'il y consacre son temps si précieux, la réponse a été simple. La manipulation des marchés était une activité hautement profitable et ici, on n'hésitait pas à utiliser un lutin à l'occasion pour faire pencher favorablement la balance. Avec Simmons à la barre, Kenrick, Simmons & Powell s'est bien vite taillé une place de choix dans le FTSE 100 et sur les marchés. La réussite de KSP a d'ailleurs été tellement soudaine et ses prédictions sur les fluctuations des marchés si infaillibles que plusieurs enquêtes discrètes ont été ouvertes dès la première année de son existence ; on a soupçonné KSP de trafic d'influence, mais aucune preuve concluante n'a été trouvée, et même les citoyens vigilants dont faisait partie Sinclair avaient du mal à comprendre comment une entreprise aussi jeune pouvait rencontrer un tel succès.

Les profits de KSP ont fait des petits qui sont retournés alimenter le système qui les avait créés, en grande partie pour générer encore plus de profits. Quand les bénéfices dépassaient les sommes qu'on pouvait raisonnablement espérer réinvestir (et après que le fisc était passé par là, et reparti avec le sentiment insidieux de n'avoir pas eu toute sa part), le reste, des millions chaque mois, était détourné au profit de l'organisation couramment appelée la Tour. Une partie servait à couvrir de simples plaisirs personnels : le vin, les filles et plus généralement les dépenses luxueuses qu'impose un certain style de vie. Une autre partie allait à Lee, afin de financer la corruption et le chantage dans toutes les communautés magiques inférieures de la ville ; une partie des sommes était également expédiée dans d'autres villes, dans le but de resserrer les liens avec la Tour. Et une grosse partie était consacrée à ce qui ne faisait l'objet que d'une seule ligne dans la comptabilité de l'organisation : les «Opérations ».

Il avait fallu dix-huit mois à Sinclair pour réaliser un inventaire des acquisitions de la rubrique «Opérations », et le résultat expliquait en grande partie pourquoi elle engloutissait autant d'argent. Les dents en argent de prophètes morts, les os des doigts d'anciens sorciers, le sang d'animaux mythiques filtré à travers une passoire de mercure gelé, le crâne incrusté de jade d'un nécromancien décédé, le i «pur toujours battant d'un nouveau-né dont la mère avait eu l'utérus maudit par une sorcière vaudoue : autant d'objets qui coûtaient très i lier, en particulier vu les quantités dans lesquelles Bakker, Khay, Simmons et Lee les achetaient. Pour Lee, un approvisionnement régulier de cadavres et de papier de bonne qualité semblait constituer une priorité ; les tatouages de Khay n'étaient pas vraiment bon marché ; quant à Simmons, il était forcé de se payer toutes sortes de bricoles magiques pour compenser son peu de talent naturel en la matière.

Et Bakker empochait tout le reste. J'ai reconnu certains des ingrédients, et j'avais ma petite idée concernant ces dizaines de milliers de livres dépensées en lignes téléphoniques, modems, serveurs et technologie d'interception ; ou encore ces éclats de pierre déterrés dans la première ruine romaine découverte sous les rues de Londres ; rares étaient les sorts nécessitant que la lumière d'un laser bleu se reflète sur l'aile en aluminium d'une fée. La liste de courses de Bakker était très révélatrice pour un œil averti. Et tout avait été payé par KSP, et Harris Simmons.

Avions-nous besoin de le trouver ?

Peut-être.

Que ferions-nous si nous le trouvions ?

Il serait toujours temps d'y penser quand le problème se poserait.

J'ai commencé par passer quelques coups de fil.

— KSP, BONJOUR. QUE puis-je pour vous ?

— Bonjour, j'appelle de la part d'Amiltech Securities, j'aurais voulu prendre rendez-vous avec monsieur Simmons.

— Monsieur...

— Harris Simmons, oui, désolé, je sais que vous devez être très occupée.

— Je suis désolée, monsieur, mais l'agenda de monsieur Simmons est plein...

— Il en faudra plus pour me décourager.

— Amiltech, c'est bien ça ?

— Oui.

— Votre nom, je vous prie ?

— Adam Rieley.

— Un moment.

Le moment s'est prolongé pendant cinq minutes de ce qui ressemblait à une interprétation de *Greensleeves* à l'irrigateur nasal ; elles m'ont paru durer cinq ans. La consternation et l'irritation avaient presque eu raison de ma patience, quand la standardiste est enfin revenue, et la surprise a failli me faire tomber du bord de mon lit d'hôtel.

— Monsieur Rieley ?

— Toujours là.

— Je suis réellement navrée, mais monsieur Simmons est en voyage d'affaires à l'étranger en ce moment, et il ne rentrera pas avant plusieurs semaines. Si vous souhaitez le contacter, je vous suggère d'envoyer un e-mail à sa secrétaire, voulez-vous que je vous donne son adresse ?

— Vous savez où il est allé ?

— Non, monsieur Rieley, désolée.

Elle ne semblait pas terriblement désolée, mais je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir.

— Merci beaucoup, madame, c'était très aimable à vous.

— J'aurais voulu pouvoir...

— Ça ne fait rien. Merci.

J'ai raccroché et je me suis mis en quête de mon cartable.

HARRIS SIMMONS VIVAIT dans cette partie indéfinissable de Londres, au nord de la station de métro Marylebone, un quartier qui, n'ayant pas vraiment décidé ce qu'il voulait être, finissait par ressembler à un patchwork. Le neuf y côtoyait l'ancien, les riches s'y mêlaient aux pauvres. C'est ainsi que les sandwicheries les plus chères au monde se retrouvaient coincées entre un HLM, sur lequel la police avait placardé des appels à témoin, et un hôtel particulier à l'abri derrière une grille. Dans la zone tampon entre les ruelles calmes et les artères plus fréquentées, les vitrines faiblement éclairées des magasins exposaient des parmesans de la taille de bébés potelés, et des drapeaux italiens et grecs pendaient des fenêtres ici ou là.

Un brouhaha poli s'échappait des portes entrouvertes de pubs aux lumières chaleureuses.

La maison que je cherchais, guidé par les notes impeccables de Sinclair, se dressait derrière un haut mur qui donnait sur une vaste avenue commençant au bout de la Westway et s'élevant le long d'une succession de collines qui entourait le nord de Londres. Gospel Oak, Hampstead Heath, Primrose Hill : leurs noms promettaient des parcs luxuriants et des rues raides et bordées de cafés.

Il y avait un interphone électrique à la grille. J'ai appuyé et j'ai attendu. Pas de réponse. Il n'y avait pas de trou de serrure, ç'aurait été trop facile, et des tessons de bouteilles étaient cimentés au sommet du mur de brique. J'ai fait le tour du pâté de maisons jusqu'à ce que je trouve un cul-de-sac menant au mur à l'arrière du bâtiment. Ici, la porte était plus petite, également équipée d'un interphone, sous l'œil vigilant d'une caméra de surveillance. Quand je me suis approché, une lumière

vive s'est allumée automatiquement à côté de la porte. Je lui ai volé son énergie et sa chaleur, et les ai roulées au creux de ma main, replongeant la zone de l'entrée dans l'obscurité, à l'exception de la lueur prise au piège entre mes paumes. J'ai de nouveau tenté ma chance avec l'interphone, et je n'ai obtenu aucune réponse. J'ai effleuré le bois du battant du bout des doigts, et j'ai senti le murmure subtil d'une présence électrique. Plutôt que de faire confiance à un vulgaire trou de serrure, Simmons avait installé un verrou électromagnétique. J'ai appuyé la main contre la porte et j'ai tiré tout doucement sur l'électricité dans le verrou. Elle s'est réfugiée entre mes doigts en jetant des étincelles crépitantes, brûlant un petit trou dans le bois ; puis je m'en suis débarrassé et elle s'est enfoncée dans la terre à mes pieds. La porte s'est ouverte.

Il faisait sombre, j'ai donc laissé glisser de mes doigts un peu de la lueur blanche provenant de la lampe à l'extérieur. Elle a roulé sur les dalles, par-dessus des massifs de bulbes jaunes et violets en floraison ; elle s'est enveloppée autour du tronc d'un saule pleureur et s'est emmêlée dans ses branches ; elle a sorti de l'ombre un imposant griffon en béton (et non en pierre, comme il essayait de le faire croire) tapi devant des portes-fenêtres, surveillant d'un regard noir la porte du jardin, sa langue léchant l'air devant son nez. Il était en partie recouvert d'une sorte de mousse, une croûte sèche, jaune et brune ; de chaque côté de la créature légendaire, un banc en bois était disposé face à une surface en briques roussies qui évoquait quelque sinistre barbecue. J'ai trouvé tout ce tableau (le jardin bien entretenu, les bulbes en floraison, l'agencement civilisé du lieu) un peu curieux. Il était tellement facile d'imaginer Simmons, en grand bourgeois riche et éminent, intégré à la communauté, servant des saucisses aux fidèles de l'église anglicane locale le dimanche, pendant que sa femme (il n'y avait pas de madame Simmons) discutait aimablement avec le pasteur. Nous trouvions cette aspiration à un semblant de normalité troublante. Médiocre.

Je suis passé devant le griffon immobile aussi vite que possible et je me suis arrêté devant les portes-fenêtres. L'intérieur de la maison était plongé dans l'obscurité. Un système d'alarme était accroché au mur du deuxième étage, au-dessus du toit en pente d'une salle à manger qui donnait sur le jardin, vitrée sur trois côtés. Projetant devant moi ce qu'il me restait de lumière dans une sphère bourdonnante de néon blanc, j'ai exploré à tâtons la surface de la porte de derrière jusqu'à trouver la serrure, une bonne vieille serrure, enfin ! J'ai fouillé dans mon sac à la recherche du trousseau de clés vierges que j'avais acheté presque le premier jour de ma nouvelle vie. Après avoir trouvé celle dont la forme me semblait convenir, je l'ai enfoncée dans la serrure où, à ma grande satisfaction, elle a rapidement adopté la forme qui convenait, de bons outils valaient décidément toute la persuasion du monde. J'ai tourné la clé, et j'ai ouvert la porte.

L'alarme s'est déclenchée immédiatement, mais pas avec la colère et l'affliction d'un système de sécurité face à un intrus ; non, elle évoquait plutôt la sonnette d'un minuteur faisant un compte à rebours. Je me suis précipité dans le couloir, en quête du panneau de contrôle, un pavé numérique encastré dans le mur. C'était bien la dernière chose dont j'avais besoin. En effet, la magie permettant de prédire les nombres gravés dans un circuit demandait généralement de la préparation, de la réflexion et beaucoup de temps dans l'exécution. Cette forme de magie, de nature plus subtile, ne convenait pas aux magiciens plus habitués à défourailler leurs pouvoirs à tout va. le me suis surpris à envier les espions des téléfilms de la BBC et leurs formidables gadgets : décodeurs numériques, pistolets avec silencieux, outils pour percer les coffres, scanners d'empreintes digitales ou même ne serait-ce qu'un foutu tournevis sonique{10}. Pour l'heure, ¡'en étais réduit aux devinettes. Me souhaitant bonne chance, j'ai frotté mes mains entre elles, sentant monter la friction. Quand la chaleur résultante a commencé à bourdonner, je l'ai capturée dans la paume de ma main, les poils de mon bras se sont dressés à cause de l'électricité statique entre mes doigts. Puis j'ai abattu ma paume de

toutes mes forces contre le pavé numérique. L'électricité statique a jailli de mes doigts et a pénétré dans le pavé qui a laissé échapper un bruit sec, avant de devenir silencieux.

Une mince volute de fumée noire est sortie de derrière le panneau. L'alarme a cessé de hurler. Satisfait de moi, j'ai avancé à tâtons dans le couloir, le temps de repérer un interrupteur. Après avoir allumé la lumière, j'ai constaté que le couloir était vide, à part l'alarme et une petite table en bois juste en dessous. Pas un tableau, pas un livre, pas même un malheureux avis d'imposition. Rien. Je suis entré dans ce qui, à en juger par la cheminée en brique vide, devait être le salon ; là aussi, même constat : rien. Les étagères étaient vides, les murs nus, et la moquette couleur crème avait à peine gardé le souvenir du mobilier. Même topo dans la chambre où seule la trace laissée sur le sol indiquait qu'il y avait bien eu un lit ; un pan de mur un peu passé marquait l'emplacement d'un tableau. Mais autrement, rien ne suggérait que cette maison était autre chose qu'une coquille vide. Les placards de la cuisine étaient vides et d'une blancheur impeccable ; la salle de bains sentait l'eau de Javel. Ce n'est qu'en montant à l'étage que j'ai trouvé quelque chose, le seul objet qu'il restait dans la maison.

Il se trouvait dans la pièce qui avait probablement servi de chambre à coucher principale, une surface spacieuse et de forme irrégulière avec une fenêtre donnant sur un balcon orienté vers l'ouest. La feuille de papier à fort grammage était pliée en deux, posée sur le sol comme un toit pointu. Sur le côté faisant face à la porte, quelqu'un avait écrit dans une écriture familière : Pour Matthew.

J'ai pris la lettre et je me suis assis par terre, dans une alcôve loin de la fenêtre, sur mes gardes. J'ai lu :

Mon cher Matthew,

Si tu souhaites poursuivre dans la voie que tu t'es fixée jusqu'à présent, je ne peux pas t'en empêcher. Mais j'espère que tu me donneras au moins l'occasion de te parler, afin de comprendre pourquoi, depuis ton retour, tu sembles farouchement déterminé à être mon ennemi, alors que je n'ai jamais voulu que ton bien. Si ma proposition t'intéresse, j'assisterai à cet événement et j'espère que tu liras ce billet à temps pour pouvoir te joindre à moi.

Avec mes amitiés,

Robert

P.-S. Soucieux de sa sécurité, j'ai fait quitter le pays à monsieur Simmons ; il est innocent et quel que soit le différend qui nous oppose, il ne mérite pas le sort que tu as fait subir à monsieur Lee et monsieur Khay.

UN PETIT BOUT de papier jaune avait été glissé entre les pages du mot. Je l'ai regardé, puis je l'ai mis dans ma poche, laissant la lettre derrière moi, et je suis redescendu.

QUE RESSENTAIS-JE ? Un mélange de colère et de déception, assurément ; rien d'autre n'aurait pu expliquer la tension dans mon dos et la brusque douleur au niveau de mes yeux. De la curiosité, peut-être ? Et même, inconsciemment, un moment d'incertitude, peut-être qu'en prenant le temps de la réflexion, alors...

Rester dans l'action, c'était la règle. À s'arrêter et à réfléchir trop longtemps, on risquait de ne plus repartir.

La maison de Simmons avait été vidée par quelqu'un qui comprenait qu'il ne suffisait pas de *vous* faire disparaître, mais qu'il fallait également effacer votre vie. Pas seulement l'absence physique, mais aussi l'absence de tout objet vous ayant appartenu ou de tout autre indice pouvant suggérer à votre traqueur votre façon de penser. Plus fort encore, on avait pris la peine de supprimer toutes les traces personnelles qui auraient permis d'utiliser la magie.

D'un autre côté, mon expérience de neuf mois comme agent d'entretien au Lambeth Borough

Council allait peut-être enfin se révéler payante.

J'ai essayé la salle de bains. La douche était impeccable, la baignoire luisait d'une blancheur virginale. La cuvette des cabinets sentait le citron. Même le conduit d'aération n'avait pas été oublié ; il avait été époussetéet rutilait de toute sa perfection argentée.

Mais certaines choses ne changent jamais. Je me suis accroupi sous le lavabo et, grognant à cause de la résistance qu'offrait la pièce en acier inoxydable, j'ai dévissé le bas du tuyau d'évacuation. Alors que je le dégageais, un peu d'eau puant la javel s'est répandue. De l'eau s'était également accumulée dans le siphon, mais, elle aussi, sentait le désinfectant, et les bords, d'ordinaire couverts d'une crasse épaisse et humide, étaient propres. J'ai fait courir mon doigt le long du joint en caoutchouc en haut, et je l'ai retiré couvert d'un dépôt visqueux. J'ai glissé un ongle sous le joint et je l'ai arraché du tuyau ; ce faisant, quelque chose de si fin que c'en était presque imperceptible a accroché la lumière l'espace d'un instant. J'ai regardé de plus près, l'odeur du tuyau suffisant à me faire monter les larmes aux yeux, et j'ai tourné le tube jusqu'à ce que je surprenne de nouveau un reflet sombre. Un cheveu. Le pinçant entre le pouce et l'index, je l'ai récupéré. Il était court, il avait très bien pu être presque blond un jour, mais il avait souffert des effets conjugués de la saleté et de la javel. C'était bel et bien un cheveu humain.

Je n'avais pas besoin de plus.

DE RETOUR À l'hôtel, j'ai lavé le cheveu sous le robinet d'eau chaude jusqu'à ce qu'il retrouve sa couleur brun-jaune terne ; ensuite, avec la pince à épiler de mon couteau suisse, je l'ai mis avec soin, seul au milieu du bol à savon. Puis j'ai posé ce dernier par terre, au milieu de la chambre, et je suis parti chercher les ingrédients nécessaires au sort que j'avais en tête. J'ai débranché la prise téléphonique du mur, ainsi que le fil du téléphone lui-même, et j'ai enroulé le fil plusieurs fois autour du bol à savon afin de créer mon cercle protecteur. J'ai acheté une boîte de dix CD vierges au bazar du coin et j'ai pris le premier de la pile pour l'utiliser comme miroir, le faisant négligemment tourner autour de mon doigt alors que je réfléchissais à ce qui serait le plus efficace dans le cas présent.

Je me suis décidé pour un esprit mineur, qui me semblait correspondre au profil. Assis en tailleur devant mon petit bol avec son unique cheveu humain, j'ai fracassé le premier CD de la pile sur un coin de table, j'ai pris le morceau le plus gros dans les débris et, à l'aide de la pointe affûtée, j'ai tracé une porte dans l'air devant moi. Puis, de ma voix la plus autoritaire, j'ai invoqué le démon des nuits de solitude, des voyageurs du train de minuit, le seigneur des places de stationnement perdues, par tous les noms qui me venaient à l'esprit, y compris le crissement strident des freins, venu du fond de la gorge ; entre mes doigts, j'ai créé une lueur rouge, comme celle d'un feu de signalisation, que j'ai insufflée au morceau de CD cassé jusqu'à ce qu'il luise de la couleur du sang fraîchement versé.

La porte que j'avais tracée dans l'air a chatoyé, vacillant tel un mirage. J'ai senti un souffle chaud sur mon visage, j'ai entendu un son, comme un glissement de pneus dans une flaque sur une route déserte, et le bruit de ferraille d'un train perçu dans le lointain quand le vent souffle dans la bonne direction. J'ai levé les yeux : la porte avait commencé à absorber la lumière rouge du fragment de CD qui passait lentement à un vert émeraude. Alors que je pensais avoir vu une silhouette prendre forme sur le seuil, on a frappé à la porte de ma chambre d'hôtel.

La bulle de couleur s'est volatilisée sous mes yeux. J'ai juré, brusquement revenu à la réalité, et me suis relevé précipitamment pour aller ouvrir. Laissant la chaîne en place, j'ai entrebâillé de quelques centimètres. Personne.

J'ai tout de suite compris. Je me suis retourné, brandissant le bout de CD cassé devant moi, mais il était déjà là, émergeant des ténèbres au centre de la pièce, juste devant moi, les doigts d'une main s'enroulant autour de ma gorge tandis que de l'autre, il me cognait la tête contre la porte,

suffisamment fort pour qu'elle se referme derrière moi avec un *bang* sonore. Ses yeux étaient orange, le même orange que celui de feux de signalisation, sa respiration rappelait le glissement de la circulation la nuit par temps de pluie ; sa peau avait une couleur de vieux chewing-gum. Une chaleur sèche s'est dégagée de lui alors qu'il inclinait ma tête en arrière, enfonçait ses doigts dans ma gorge et sifflait, révélant une langue couleur de poulet cru :

— Ai-je affaire à un adepte du voyageur solitaire ou à un idiot ?

— Vous n'étiez pas censé arriver par *Vautre* porte ? ai-je répliqué d'une voix rauque.

Ses yeux ont lui. Il était vêtu d'ombres mouvantes qui, alors qu'il adoptait une position plus confortable, se sont écartées un instant pour ne révéler qu'une lueur de néon orange en dessous, comme si son corps tout entier n'était composé que d'une collection de lumières prises au piège et concentrées derrière l'obscurité de son manteau.

— Je suis le seigneur des voyageurs solitaires, je suis le dernier passager resté à bord du train, je suis l'ombre cachée derrière la porte du jardin, l'inconnu dans le noir, le...

— Je sais, je sais tout ça, l'ai-je coupé avec brusquerie. Je ne vous ai pas appelé au hasard. Alors, vous allez... (J'ai saisi son poignet et de mon autre main, j'ai pointé mon morceau de CD brillant et tranchant contre sa gorge)... vous calmer, OK ?

Il a souri. Ses dents n'étaient même pas solides ; de pâles morceaux de chewing-gum à moitié mâché formaient des fibres collantes entre ses fines lèvres bleues. Il respirait avec peine, bruyamment, on aurait dit le son des roues d'un train roulant sur des rails flambant neufs. En bougeant, ses os ont craqué en faisant le bruit d'une porte rouillée claquant dans le vent.

— Tu me menaces ?

— Ah, mais il ne s'agit pas d'un vulgaire morceau de plastique cassé, ai-je précisé. C'est un morceau de plastique cassé *réfléchissant*.

Je l'ai levé devant ses yeux sans lui laisser le temps de se détourner. Il y a eu un éclair de néon orange-rose si brillant et si soudain qu'il a fait exploser l'ampoule électrique au milieu de la pièce. Des lèvres de la créature s'est échappée une plainte comparable à celle de l'avertisseur d'un camion juste avant une collision. Il a eu un mouvement de recul, s'est recroquevillé comme un animal, levant les mains pour se protéger les yeux. Il a gémi en produisant le son incessant d'une sirène d'alarme de voiture au loin la nuit. La seule chose que cet esprit ne pouvait pas supporter, c'était son propre reflet, lui montrant ce qu'il était réellement : rien. Le seigneur des voyageurs solitaires ne peut pas se trouver en compagnie de son propre reflet. D'une voix aussi légère qu'une plume de pigeon dans le vent, il a chuchoté :

— Que veux-tu, maître ?

Il s'est tapi au pied du lit. À travers les plis amples et indistincts de son grand manteau, la faible lueur orange-rose du néon s'échappait par toutes les ouvertures, à l'instar de la lumière des réverbères s'invitant à l'intérieur d'une maison en passant sous la porte d'entrée, suffisamment forte dans l'obscurité pour tout voir en noir et blanc, sauf la lumière elle-même, qui brillait de ses couleurs chimiques.

Je me suis accroupi devant lui. Pour un esprit, je pouvais éprouver une certaine solidarité avec lui, une sorte d'affinité réticente pour les forces magiques qui l'avaient engendré. Ces mêmes forces avaient créé la Clocharde, le Roi des Mendiants, et peut-être même, dans une certaine mesure, les anges bleu électrique, les vies oubliées du téléphone. Là où il y avait de la vie, la magie n'était jamais bien loin, et même dans le pas solitaire du banlieusard, et le souffle effrayé du voyageur se retrouvant seul dans un endroit inconnu, il y avait un genre de vie bien particulier ; et il en était l'esprit.

— Je cherche quelqu'un.

— Voyage-t-il en solitaire ?

— Comme nous tous, non ? ai-je répondu avec un sourire.

Il a levé les yeux vers moi et, dans le noir, deux feux rouges se sont allumés.

— Tu me connais, a-t-il chuchoté. J'ai entendu tes pas dans mon ventre ; tu m'as offert tes prières.

— Tout le monde vous a offert une prière, à un moment ou à un autre. Quand ils sont seuls dans le noir, même les membres des forces spéciales sursautent en entendant le bruit d'un inconnu, ou une porte qui claque sans explication dans une maison vide, ou le tintement d'un verre non loin de là ; et à ce moment-là, leurs pensées sont avec vous.

Il a probablement voulu sourire, mais ses lèvres ne sont parvenues à former qu'un rictus poisseux.

— Qui souhaites-tu retrouver ?

— L'homme à qui appartient ce cheveu, ai-je répondu en pointant du doigt le bol à savon au centre de la pièce.

Le seigneur des voyageurs solitaires (dont le nom ne pouvait être prononcé correctement que dans un crissement de freins ou le dernier grondement du moteur d'un train juste avant qu'il ne s'arrête définitivement au terminus, mais qui était connu de tous à travers le glissement de la circulation dans le lointain par temps de pluie, DU la condensation d'un soupir dans une nuit solitaire), le seigneur de voyageurs solitaires, donc, s'est penché en avant, plissant les yeux alors qu'il examinait le cheveu. Il l'a serré entre deux doigts, avant de le lécher lentement, et soigneusement, laissant pendre une traînée de salive jaune et gluante.

Un voyageur, tant de voyageurs...

— Où est-il ?

— Il court, d'un pas léger, *tamtitamtitamtitamtitamti*... il est poursuivi ! Il a si peur du noir, un homme qui n'avait pourtant peur de rien ; mais maintenant il fuit, il fuit devant le monstre dans la nuit.

— Où court-il ?

— Il prie.

— Qui, vous ?

— Face à la peur, tout le monde prie en pensant à moi, a-t-il chuchoté, ses yeux lançant des éclairs. Même ceux qui se croient braves.

— Que dit-il ?

Sa langue est apparue au bord de ses lèvres minces, et il a laissé échapper un soupir de satisfaction ; ses épaules se sont détendues, laissant filtrer plus de lumière au néon à travers ses vêtements.

— Le monstre n'est plus très loin, j'entends ses pieds sur le macadam et il chante en mesure avec le rythme des pas de l'homme... qui prie pour sa vie ; il regrette, il dit qu'il regrette tellement que les choses se soient passées comme ça, il demande pardon et... oh, sa peur est si forte ! Il a peur des yeux-bleus !

— Ça ne m'aide pas beaucoup, ai-je déclaré. Vous n'auriez pas plutôt des points sur une boussole ou des coordonnées GPS ?

— Il a peur de toi, a chuchoté la créature, me lançant un regard curieux. Il a peur des yeux-bleus, et il prie... il regrette... il regrette...

— Où est-il ? ai-je crié.

— Sur l'eau. En mer.

— Sur un bateau ?

— Je sens le goût du sel, la nuit infinie qui tombe, l'odeur d'essence des moteurs qui rejettent de la chaleur dans le vent froid.

— Un ferry ?

— Aimerais-tu entendre sa prière, yeux-bleus ?

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit... Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu ! Nous chantons la flamme électrique, nous grondons tel le vent souterrain, nous dansons le paradis ! Viens, sois nous et sois libre ! Pardon, pardon, pardon. Ayez pitié dans la nuit, faites-moi une ombre sur le mur mais ne le laissez pas me dévorer le cœur, pardon...

— Il prie les anges bleu électrique ? ai-je dit, incrédule.

— Sa prière s'adresse aussi à moi, a-t-il murmuré.

— Et il se trouve sur un bateau ?

— Sur la mer. Oh... (Une expression chagrine a traversé le visage de l'esprit.) Mais il n'est pas seul. Quelle tristesse. Comme c'est triste de ne pas être seul par une nuit de vent froid, lourde de pensées cachées...

— Qui est avec lui ?

— Il approche en silence depuis le rivage...

— Ras le bol de ces conneries ! (J'ai levé le bout de plastique réfléchissant en guise d'avertissement.) Alors abrégez et dites-moi avec précision qui est avec lui ; sinon, je jure de vous faire passer le restant de vos jours dans une galerie des glaces, rien que pour vous !

— Il n'a pas de nom, pas que je puisse entendre en tout cas.

— Décrivez-le-moi, faites de votre mieux.

La créature a réfléchi, inclinant la tête vers le plafond pour trouver l'inspiration, tandis que des lézardes de lumière rosâtre apparaissaient au niveau de son cou, traversant la peau.

— Celui qui voyage avec lui... est affamé. Il a très, très faim. (Sa voix a pris un ton interrogateur.) Il sait que je suis là. Il se demande pourquoi je l'observe, alors qu'il ne voyage pas seul. Il s'adresse à moi. Il me demande ce que je fais là. Il sourit. Il dit que celui qui tire les ficelles a les yeux bleus, il déploie une aile et...

— Revenez ! ai-je crié.

— Tellement faim...

— Revenez immédiatement ! Barrez-vous, je vous libère de vos obligations, bougez-vous le cul, foutez-moi le camp !

Les ombres se sont-elles resserrées autour du visage de l'esprit ? Ses yeux se sont-ils enfoncés dans leurs orbites ? La lumière rosâtre s'est-elle enroulée autour de ses membres ? Je n'avais aucune certitude, mais je n'étais pas prêt à courir ce risque. J'ai ramassé ma pile de CD vierges et je les ai jetés vers lui. La lueur de néon orange s'est divisée et s'est reflétée sur les disques qui tournoyaient en tombant autour de la créature ; le seigneur des voyageurs solitaires a poussé un cri dans lequel on pouvait entendre le bruit d'un avion s'écrasant au sol, de freins cassant nets sur un vélo lancé à pleine vitesse, et du signal d'alarme tiré dans un train. Il a levé les mains vers son visage, tandis que sa peau se fissurait et laissait passer la lumière de lampadaires à vapeur de sodium, une couleur si vive que j'ai dû détourner les yeux. Les fenêtres ont tremblé. Sur son visage s'est lue la surprise, juste avant qu'il ne vole en éclats, en taches d'ombres rosâtres qui ont flotté sur les murs, se sont glissées sous la porte et ont disparu.

J'ai pris mes affaires et j'ai quitté l'hôtel sans demander mon reste ; je n'ai pas réussi à dormir avant que l'aube ne vienne m'apporter son réconfort.

DANS L'APRÈS-MIDI, j'ai téléphoné à Charlie. Il m'a dit que Sinclair dormait et qu'il ne devait pas le réveiller. Je l'ai informé que Simmons avait fui le pays et se trouvait probablement à bord d'un bateau. Il a répondu qu'il essayerait d'en savoir plus. Je ne lui ai pas parlé de l'ombre. Ni de la feuille de papier jaune et du mot laissé à mon intention dans la maison de Simmons. Je n'en voyais pas la nécessité.

Le papier jaune était un prospectus pour une pièce de théâtre ; j'en ai déduit que Bakker y assisterait. J'ai pris une seule précaution avant de m'y rendre : j'ai fait un crochet par Bond Street, chez un joaillier.

SON NOM ÉTAIT monsieur Izor, il était américain, mais a tenu à préciser que, malgré cela, il avait un goût parfait. Nous nous sommes demandé si quelque chose d'aussi subjectif que le goût pouvait être «parfait », mais nous avons décidé de ne pas approfondir la question et avons laissé notre regard admirer la profusion étincelante de diamants, de montres en or et en argent, de colliers, de bagues, de boucles d'oreilles et de broches en tout genre exposées dans la dizaine de vitrines de cette pièce opulente au sol moquetté de rouge. Même les poignées de porte paraissaient être en or, mais monsieur Izor s'est empressé de nous détromper quand il a surpris notre regard :

— Mon Dieu, non ; le directeur est bien trop radin pour ça.

Je lui ai expliqué ce qui m'amenait.

— Voilà qui sort de l'ordinaire, a-t-il commenté. Qui est l'heureuse élue ? À moins qu'il ne s'agisse d'un heureux élu ?

— C'est une urgence : je dois faire un sacrifice aux esprits de l'eau, pour qu'ils exaucent un vœu ; mais si d'aventure je rencontre l'âme-sœur, je vous assure que je ne manquerai pas de venir vous demander conseil.

— Oubliez les diamants, trop ordinaires, c'est de mauvais goût.

— Je n'oublierai pas.

— Les hommes préfèrent l'argent.

— Merci. Et concernant ce que je vous ai demandé ?

Il a fini par me le trouver. C'était de la taille d'une pièce de deux livres et son prix m'a fait frémir. Des sommes de cette importance ne devraient jamais être réglées avec une carte de crédit, encore moins une fausse. Pour la première fois depuis ma résurrection, je me suis senti un peu coupable à cause de mon style de vie et de la carte de visite de prostituée grâce à laquelle j'achetais ce que j'en étais venu à considérer grosso modo comme mes effets personnels. J'ai soudain ressenti une envie très forte d'avoir un endroit à moi, du même ordre que l'envie de *fish and chips* qui me prenait quand j'étais affamé et que je venais de sentir l'odeur du vinaigre. Impossible de chasser cette sensation de vide de mon esprit, et de mon estomac.

J'ai quand même acheté l'objet. Nous nous sommes dit que notre besoin l'emportait sur les conséquences négatives, s'il y en avait, pour le commerçant. Et nous nous le sommes répété durant tout le trajet jusqu'au théâtre.

***

LE SPECTACLE SE jouait non loin de Waterloo Bridge.

J'ai acheté un billet pour 10 livres au guichet des invendus et on m'a attribué un fauteuil au deuxième balcon, à côté d'un gros bouton près duquel était collé un écriteau à la légende tentatrice (« CE BOUTON NE FAIT RIEN ») qui nous a troublés et perturbés pendant presque tout le spectacle. J'étais assis entre un couple poli de Cambridge, portant respectivement un complet-veston et des perles, et deux vieilles dames emmitouflées dans de grosses vestes matelassées qui ne m'ont pas accordé un regard et ont pris un air désapprobateur à chaque référence irréligieuse de la pièce,

qui n'en manquait pas. Ça racontait plusieurs histoires et on y torturait à peu près autant qu'on y jurait ; le mélange était étonnant, les personnages passant aisément de la violence physique à des joutes grammaticales rivalisant d'esprit, ou encore à des récits qui auraient pu être adaptés à un public d'enfants si on avait supprimé les décapitations. À l'entracte, l'esprit complètement embrouillé, et étrangement captivés, nous avons acheté une glace au chocolat, malgré son prix exorbitant, parce que c'était apparemment ce que tout le monde faisait, et aussi parce que notre séjour à l'hôpital nous avait appris à ne jamais refuser une crème glacée. Puis nous sommes allés la déguster sur le balcon, en regardant le reflet des lumières des bateaux des touristes sur la Tamise, les autobus sur le pont, la dentelle de petites lampes bleues dans les arbres le long de la rive, et nous avons écouté les commentaires des autres spectateurs qui mangeaient leur glace sur la terrasse d'en dessous.

« Eh bien... »

« ... oui... »

«Je pense qu'il est fantastique, pas toi ?. »

« Bof... »

Un public décontenancé, ces gens ne savaient pas si ce qu'ils voyaient était bon, mauvais, intelligent, inepte, spirituel ou grossier, et c'était probablement une bonne chose. Cela ne leur donnerait sans doute que plus à réfléchir, une fois la pièce terminée.

La cloche a sonné pour la deuxième partie. Je suis retourné m'asseoir et j'ai résisté à la tentation d'appuyer sur le gros bouton rouge, mes doigts me démangeaient. Il y avait un bourdonnement dans l'air, un frisson à nul autre pareil, indéfinissable, une tension née des possibles, alors que la pièce reprenait et que les esprits de tous les spectateurs se concentraient sur ce petit espace comprenant trois hommes en train de crier, le foyer d'une magie tellement captivante que nous avons failli nous laisser absorber par ce crépitement de la pensée qui remplissait le théâtre.

Dans la pièce, un écrivain tuait son frère parce que ce dernier avait assassiné des enfants en utilisant ses histoires comme scénarios. À la fin, l'écrivain mourait lui aussi[{11}]. Une issue moins tragique ne nous aurait pas semblé... juste, même si nous étions incapables d'expliquer pourquoi. Au final, le mauvais flic s'avérait n'être pas si mauvais ; même si, encore une fois, le terme «mauvais » ne laissait guère d'espace à l'imagination. Plutôt que de nous perdre en conjectures, nous avons décidé d'être perturbés par le spectacle. Curieusement, cette sensation nous plaisait, même si nous ne comprenions pas comment le malaise et l'incertitude qu'avaient suscités en nous les trois dernières heures nous ravissaient à ce point. Cela rappelait la montée d'adrénaline de la peur.

Quand les lumières se sont rallumées et que les applaudissements se sont tus, la dame à ma gauche a dit :

— Eh bien !

L'homme à ma droite a dit :

— Intéressant.

La dame rondelette assise dans la rangée devant moi a dit :

— Oh, quel acteur formidable !

J'ai pris mon manteau et mon sac, et j'ai rejoint la mêlée des spectateurs essayant tous de sortir par une petite porte, attirés par la promesse d'un air plus frais. Alors que nous passions à côté du gros bouton rouge, nous avons tendu la main et, rapides comme l'éclair, nous avons appuyé dessus.

Il ne s'est rien passé.

J'ai rougi et, tête baissée, nous nous sommes éloignés furtivement, plus perplexes que jamais.

Je n'avais aucune envie d'attendre pour voir si quelqu'un tenterait d'entrer en contact avec moi

ici, pas après une nuit sans sommeil. J'avais eu ma dose de tromperies et de manigances. Par ailleurs, la proximité de la foule m'offrait la sécurité ; je doutais que Bakker ose s'attaquer à moi devant autant de témoins, à supposer qu'il parvienne à me repérer.

Un éclair de reconnaissance, une vive étincelle de familiarité dans le brouhaha.

« Oui, c'est évident, l'usage qui est fait de l'imagerie religieuse... »

«... très intéressant... »

«... je suis sûr qu'on l'a déjà vu dans une autre pièce... »

«viens, sois moi et sois... »

Je me suis retourné sur l'escalier et j'ai failli me cogner à une dame aux cheveux blancs bouclés enveloppée dans une robe de mousseline de soie qui, au regard de sa petite taille et de sa maigreur, semblait un défi aux lois de la pesanteur. Je me suis excusé et j'ai continué à suivre le mouvement vers la sortie. Au bar du foyer, à mi-parcours, j'ai fait une pause pendant que les serveurs débarrassaient les coupes de glace en plastique et les flûtes à champagne, et j'ai observé la foule ; mais la densité sur laquelle j'avais misé pour me protéger se retournait contre moi. J'ai continué à avancer. Au rez-de-chaussée, un panneau disait, «Si votre sac est plus grand que ça » (un carré de la taille d'une petite valise) «vous DEVEZ le laisser au vestiaire. » J'ai tapoté mon cartable qui faisait environ deux fois la taille indiquée, et que j'avais gardé pendant toute la représentation ; j'ai senti un frisson de plaisir coupable, j'étais un criminel.

J'ai pris le temps de souffler et de remettre de l'ordre dans mes idées. La difficulté que j'avais à me sortir de la tête les histoires, les images et les petits cochons verts qui étaient l'un des thèmes de la pièce suggérait que Bakker n'avait pas proposé ce lieu de rencontre par hasard ; j'avais du mal à percevoir une magie autre que celle du public, par nature éphémère. Une ruse, peut-être, afin de nous attirer dans un endroit où nous risquions de tomber sous un charme inconnu ?

— Monsieur Swift ?

La voix est venue de derrière moi, et notre premier réflexe a été de jeter notre sac dans cette direction et de nous soucier après du sort qui suivrait. Cependant, la personne à qui appartenait cette voix, une jeune femme portant le tee-shirt légèrement embarrassant des hôtesses du théâtre, m'a semblé trop perplexe et désarmée pour mériter l'œil au beurre noir que notre coude, dans un excès de nervosité, se préparait à lui donner.

— Monsieur Swift ? a-t-elle répété.

— Oui ? ai-je bafouillé, surpris de constater que je n'avais pas encore répondu.

— Votre oncle vous demande de bien vouloir venir l'aider.

— Mon oncle ?

— Le monsieur en fauteuil roulant.

— Oui. Bien sûr. Où est-il ?

— Il assiste au cocktail donné par les sponsors.

— Les sponsors...

— Monsieur Swift ?

— Oui ?

— Vous allez bien ?

— Oui. Merci. Je ne le savais pas mécène.

— Il a dit de ne pas vous inquiéter à cause de la foule. Il a insisté.

— J'en suis persuadé. Conduisez-moi à lui, voulez-vous ?

LE COCKTAIL SE tenait dans un bar presque sans fenêtres et à la décoration épouvantable, essentiellement constituée de miroirs et de meubles inconfortables aux angles bizarres. Des hommes

en tenue noire et blanche servaient du champagne et de petites choses à grignoter composées de minuscules tranches de poisson et de petits choux. Visiblement, le théâtre avait besoin de nombreux sponsors pour financer ses pièces, et une partie de cette population riche et cultivée avait débordé sur le palier. Là, ils sirotaient leurs verres et se complaisaient dans des commérages *(il* avait couché avec *elle* quand *ils* dirigeaient le théâtre, et *leur* influence était la seule raison pour laquelle on montait des pièces aussi vieux jeu).

Devant tant de gens aussi importants, nous nous sommes sentis tout petits, et par conséquent, d'humeur rebelle. Avec ses taches de peinture décolorée, notre manteau miteux faisait désordre ; il en allait de même pour notre cartable trempé d'encre et nos cheveux auraient eu besoin d'un bon coup de peigne ; nous avons apprécié la gêne et les regards hésitants provoqués par notre pantalon et nos tennis acquis dans une friperie ; et j'avoue avoir été content, juste un peu, de voir l'un ou l'autre des spectateurs les plus sagaces tressaillir à cause du bleu de mon regard.

Dans un coin, un groupe d'hommes et de femmes s'était réuni autour d'une coupe de champagne. J'ai avancé dans cette direction, sachant instinctivement ce que j'allais trouver derrière cette muraille de soie et de lin. Alors que j'approchais, j'ai entendu la voix, chaude et empreinte d'ironie, comme au temps de mon enfance, avec ce ton amusé de quelqu'un qui se donne en spectacle et jouit de chaque seconde ; l'attention, le murmure des admirateurs, cet art consommé de la mise en scène, autant de choses dont il s'était toujours délecté, avant qu'il ne soit cloué dans un fauteuil roulant.

— Si vous voyez un inconnu, prévenez-moi ! Peut-être qu'il acceptera de payer une partie de la note de bar !

Je me suis penché à côté du membre le plus proche du petit groupe et j'ai baissé les yeux.

Le fauteuil était neuf ; curieux, d'ailleurs, que ce soit la chose qui m'ait d'abord frappé. Peut-être ai-je inconsciemment enregistré d'autres faits que j'avais trop peur d'admettre ; toujours est-il que c'est ce que j'ai vu en premier. Un modèle élégant, entièrement lisse et conçu en titanium léger, fabriqué sur mesure, contrairement au fauteuil d'hôpital dans lequel je l'avais vu lors de notre dernière rencontre. Il l'occupait comme un mannequin porte une paire de lunettes, comme si, à tout moment, il était susceptible de se lever d'un bond sous les acclamations de son public pantois devant tant de souplesse et de force. Rien à voir avec un outil destiné à l'aider à vivre avec sa paralysie, et où il finirait probablement par mourir ; non, ce fauteuil était un accessoire de mode rutilant.

Nous étions surpris de le trouver aussi détendu et avenant : un vieil homme riche qui aimait le théâtre et partageait sa passion. En dépit de mes souvenirs de lui, pendant toutes ces années où je l'avais connu, nous ne parvenions pas à chasser de notre esprit l'image de l'être ratatiné et tapi dans l'ombre, qui nous avait appelés dans le téléphone et nous avait suppliés de venir lui apporter un peu de notre force, un point noir de conscience, hors de notre portée, devant lequel nous avions fui à mesure que ses pensées envahissaient notre domaine. Mais ici, son sourire nous stupéfiait, il était même plus radieux que la sensation de magie qui émanait de lui et que nous avions eu l'occasion de sentir par le passé.

Il m'a remarqué dès que je l'ai vu. Il a continué à parler, me lançant des regards furtifs, le sourire toujours en place ; il faisait un brin de causette à une femme qui portait des boucles d'oreilles en or et une robe chatoyante assortie, bavardant aussi bien de la tendance tragique du West End à ne parier que sur des valeurs sûres au lieu de donner leur chance à de jeunes artistes que de la qualité des raviolis servis à Chinatown. À notre grande surprise, nous nous sommes intéressés à ce qu'il avait à dire, curieux d'entendre son opinion sur le théâtre, la musique et l'art culinaire, autant de sujets que j'avais toujours voulu aborder sans jamais en avoir le temps.

Il a attendu une pause dans la conversation, une pause poliment imposée à la conclusion d'un

thème, pour nous regarder droit dans les yeux et dire :

— Bonjour, Matthew. Je suis content que tu aies pu te libérer.

— Bonjour, monsieur Bakker.

— Tu ne connais personne ici, je crois ?

Le sourire, toujours aussi radieux, un petit rire destiné aux gens rassemblés autour du fauteuil ; ils ont ri à leur tour, sous le charme (ou sous *un* charme : il n'aurait pas obtenu une autre réaction s'il avait fait usage de la magie). Il émanait de lui une légère sensation de pouvoir, subtile et difficile à identifier, mais ils ont ri avec lui, même s'ils ne savaient ni qui j'étais ni les raisons de ma frayeur apparente.

— Non. Je ne pense pas.

Nos paroles ont semblé vides de sens. Nous ne savions pas ce qu'on attendait de nous.

— Au risque de me montrer impoli, je propose de nous épargner les présentations ; les bonnes manières sont importantes, mais avec tellement de monde, tous les noms finissent par se confondre, sauf si l'on connaît celui à qui l'on parle. Vous tous, je vous présente Matthew, mon neveu, d'une certaine façon.

— D'une certaine façon ? a répété une femme d'une voix qui aurait pu faire résonner du verre.

À présent, je notais la présence de petits magnétophones dans certaines poches, un indice suggérant que cette soirée était plus qu'un simple cocktail et que tout le monde était en représentation. Peut-être une autre raison de me sentir en sécurité dans la foule ? J'imaginais mal Bakker agir devant la presse, mais je ne me sentais tout de même pas confiant au point de goûter le champagne.

— Une sorte de filleul, de neveu, un cousin de substitution, a expliqué Bakker avec désinvolture. J'ai fait la connaissance de Matthew quand il n'était encore qu'un gamin boutonneux, pas vrai, Matthew ?

— Oui, c'est exact.

— Vous aimez aller au théâtre ? a demandé la même femme, me gratifiant d'un regard avec deux aiguilles chauffées à blanc à la place des yeux.

— Ce que nous venons de voir nous a beaucoup plu, même si c'était un peu effrayant. Je n'avais jamais vraiment accroché jusqu'à présent.

— Effrayant ?

— C'est comme de se laisser ensorceler, volontairement, avons-nous expliqué. Vous savez pertinemment ce qu'il se passe et vous acceptez d'être trompé. Seule une magie puissante est capable d'envoûter quelqu'un qui a pleinement conscience de l'illusion.

— La magie du théâtre ! s'est exclamé un homme en gloussant à travers une monstrueuse moustache attrape-mouches.

— Même les mauvaises pièces ? a fait la femme.

— Nous ne nous estimons pas compétents pour porter un jugement.

— Matthew, est rapidement intervenu Bakker, veux-tu boire quelque chose ?

Nous l'avons regardé dans les yeux.

— Non, merci.

— Et à manger ? Je crois qu'il y a des vol-au-vent.

— Non.

— Comme tu voudras, a-t-il dit en haussant les épaules. Si vous voulez bien m'excuser, vous tous, Matthew, tu veux bien me pousser jusqu'aux toilettes, s'il te plaît ?

***

JE ME SUIS exécuté, mais je ne suis pas allé plus loin que le foyer. Nous étions encore dans la

proximité rassurante du brouhaha de la foule, mais assez loin pour que la conversation se réduise à un bruit de fond poli, sans que les mots et les sentiments ne soient des sources de distraction. Il a serré les freins de son fauteuil et m'a souri, me désignant un escalier d'un geste de la main. Je me suis assis sur une des marches, mon visage au niveau du sien, les coudes sur les genoux et penché en avant pour offrir la plus petite cible possible ; j'étais recroquevillé comme un enfant, comme je m'étais tenu devant lui il y a si longtemps.

Il n'a pas parlé, il m'a simplement regardé de la tête aux pieds, depuis son fauteuil, sans se départir de son sourire, observant attentivement mes vêtements, mon visage, mes yeux, mon expression, lisant en moi comme dans un livre ouvert, sans trahir la moindre émotion. Nous l'avons laissé faire et avons attendu, patiemment.

Finalement, il a dit :

— Tu as l'air en forme. (J'ai laissé échapper un grognement peu convaincu.) Une visite chez le coiffeur ne te ferait sans doute pas de mal, a-t-il ajouté.

J'ai résisté à la tentation de passer mes doigts dans mes cheveux, de justesse.

— Ton manteau, tu en as changé, n'est-ce pas ? (J'ai secoué la tête.) Mais il est toujours enchanté. Je sens un parfum de magie, délicat et subtil. L'anonymat, la veste beige de monsieur tout le monde. Pas l'invisibilité totale, mais pas loin.

— Il est passé chez le teinturier.

— C'est un bon manteau. Un sorcier devrait toujours avoir un bon manteau, avec des poches profondes et bien imperméabilisé. Il faut être un idiot pour perdre son temps à vouloir se protéger de la pluie par magie, avoir les chaussettes trempées est important.

— Pourquoi ? ai-je dit.

Je connaissais la réponse : il me l'avait apprise au temps jadis, mais j'avais besoin de le lui entendre dire.

— Pour que tu puisses les enlever une fois rentré, les suspendre devant la cheminée, laisser tes vêtements fumer en buvant une tasse de thé bien chaud et sentir ta peau perdre ses rides en séchant.

— Et ça, c'est important ?

— Bien sûr, a-t-il dit avec un petit sourire. Ça nous rappelle que nous sommes des êtres de chair, et pas un éclair flamboyant dans le ciel. Ou un signal dans un fil.

Souriant, nous avons baissé les yeux, étudiant nos mains, sentant la tension sur notre peau.

— Depuis combien de temps savez-vous ? avons-nous demandé.

— Quoi ?

— À propos de nous.

— Je n'ai aucune certitude. J'entends des rumeurs, bien sûr. Les voyants qui travaillent pour moi sont en permanence à l'affût des forces dont le sang est formé des filaments de vie excédentaires. Ce sont eux qui m'ont prévenu la nuit où, brusquement, les anges se sont tus, ne laissant que le silence derrière eux, comme s'ils n'avaient jamais été sur le réseau. J'ai entendu dire que le corps de San Khay avait été retrouvé au milieu d'un amoncellement de cadavres de rats et qu'un soir ordinaire dans l'arène de McGrangham, un inconnu aux yeux bleus s'était battu contre Guy Lee, et que sa peau était enveloppée de flammes bleues quand il l'a emporté. Mais toutes ces *données,* pour reprendre la terminologie des fous d'informatique, ne sont pas des *informations*. Il leur manque l'interprétation qui me permettra d'avoir une vision d'ensemble.

— Que voulez-vous savoir ?

— C'est à moi que tu poses la question ?

— Oui, avons-nous répondu, surpris par le calme de notre voix.

— Je veux savoir... s'il reste une fraction de mon apprenti encore en vie.

— Quoi ?

— J'aimerais savoir si vous avez fait du mal à Matthew.

— Quoi ? ai-je glapi. Vous voulez savoir si quelqu'un m'a fait du mal ? C'est ça ?

— Matthew était mon apprenti, a calmement répondu Bakker. Je souhaite m'assurer de sa santé.

— C'est moi ! C'est moi, bon sang ! Vous ne trouvez pas que j'ai bonne mine ? Pour quelqu'un qui a été assassiné il y a deux ans ?

Une hésitation sur le visage de Bakker, une grimace de doute ; puis un sourire poli.

— Pour autant que je sache, vous n'êtes qu'un parasite démoniaque utilisant ses souvenirs afin de jouer la comédie de l'humanité. D'après mes informations, les anges sont une entité vorace, avide de vie et d'expérience, n'ayant de cesse de parcourir le monde dans une frénésie fulgurante ; mon inquiétude est donc légitime. Matthew pourrait très bien être mort, ce qui ne ferait de vous qu'une copie, une piètre imitation qui ignore la véritable signification du mot «vie ».

— Vous n'êtes qu'un salaud condescendant et hypocrite.

Pendant un moment, son sourire s'est élargi.

— Voilà qui ressemble déjà plus à l'apprenti que j'ai connu.

— De toute façon, je peux dire n'importe quoi, vous allez toujours ne voir que les anges en moi, pas vrai ?

— Pourquoi ?

— Peut-être parce que nous sommes ce que vous *voulez* voir.

— Ça n'a aucun sens, voyons. Vous croyez que je suis satisfait de ce qui est arrivé à mon apprenti ? Que je suis content de découvrir que le garçon à qui j'ai tout appris est possédé par l'esprit des interférences téléphoniques ?

— Nous pensons que vous êtes mourant, monsieur Bakker, avons-nous dit. Cela ne date pas d'hier, et cette idée vous terrifie ; nous pensons aussi que, quand vous avez essayé de nous faire sortir du téléphone, vous n'aviez pas seulement en tête de vous joindre à la danse du feu. Pourquoi ne pas faire comme Lee et avaler un morceau de papier ?

— La nécromancie est une méthode de survie peu pratique, je t'ai appris ça, presque la première semaine de ton apprentissage.

— Alors, je suppose que boire le sang d'un nouveau-né baptisé au cours d'une messe noire est également hors de question ?

— Mon Dieu, c'est l'opinion que tu as de moi ?

— L'ombre, ai-je dit, me frottant les yeux pour chasser la fatigue. L'ombre a faim de vie.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Vous ne le savez pas ?

— Matthew ! (Il a levé les bras en les écartant.) J'essaie de comprendre ! Je suis le prochain sur la liste ? C'est ça que tu es en train de m'expliquer ?

— Mon Dieu, vous êtes donc aveugle ? Et la Tour alors ?

— C'est à propos de la Tour ?

— Vous n'avez pas remarqué les cadavres qui s'empilent, les menaces, les tentatives d'extorsion, les morts, les luttes, les...

— C'est donc ça. Tu en as après l'organisation que j'ai créée et qui, pour la première fois, réunit sous un même toit tous les magiciens, les sorcières, les sorciers noirs, les prêtres vaudous, les... les... même les enchanteresses de l'ancienne tradition, sans distinction de race, de foi, de credo, de couleur, de genre, de statut social ou de fortune, et dans le seul but de protéger tous ceux qui utilisent

la magie dans cette ville des préjugés et du sectarisme de...

— La Tour est un monstre ! Elle engloutit ce que les magiciens ont de mieux à offrir et recrache les os ! Vous pensez vraiment qu'en employant un homme dont les gardes sont armés jusqu'aux dents ou un nécromancien mort avec un bout de papier enfoncé dans la gorge, vous allez créer une image favorable de la profession dans l'opinion ? Lee déclarant la guerre aux Blancs, c'était votre idée aussi ? Et Khay, avec son entrepôt rempli d'organes humains qui n'étaient certainement pas destinés à des transplantations, c'est charmant, non ? La Tour ne doit son unité et sa puissance qu'à une chose : la peur ! Celle que vous et vos sbires inspirez ! Votre soif de pouvoir, votre ambition de...

— Comment oses-tu me juger ? C'est indigne de l'apprenti que j'ai connu, et qui me respectait. Mais il n'est plus là ; il a été remplacé par un démon aux yeux bleus !

Le volume de nos voix avait fini par attirer l'attention, et les conversations s'étaient transformées en murmures, tandis que les curieux s'efforçaient de ne pas donner l'impression de nous écouter furtivement. Bakker s'est renfrogné et a joint les doigts devant son nez ; il a respiré à fond. Plus calmement, luttant afin de maîtriser sa colère, il a dit :

— Tu as raison : cela fait maintenant quelque temps que j'essaie de rencontrer les anges ; mais je ne sais pas ce que tu es allé t'imaginer.

Je souhaite simplement les étudier, en savoir plus sur eux, comprendre quel genre de créatures ils sont, rien de plus.

— Lors de notre dernière rencontre, vous m'avez dit que vous vouliez obliger les anges à sortir du réseau téléphonique et à venir dans notre monde. Vous m'avez affirmé que vous ne les entendiez plus et que vous aviez besoin de l'aide d'un autre sorcier pour que le charme opère. Je vous ai demandé pourquoi vous vouliez les retirer de leur environnement naturel et vous m'avez répondu : «Parce qu'ils sont vivants ; parce qu'ils ne meurent jamais. » Et quand je vous ai demandé ce que vous vouliez, vous m'avez dit : «La vie. La vie, tout simplement. » Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que nous avions une bonne raison de ne pas vouloir que vous nous entendiez pendant que nous jouions sur les fils du téléphone ? Avez-vous pensé une seule seconde que vous aviez cessé de nous entendre parce que nous en avions décidé ainsi ? Avez-vous vraiment cru que nous n'avions pas conscience de vos tentatives pour nous faire sortir, avant même que vous ne fassiez appel à moi ? Qu'est-ce qui vous donnait le droit de nous arracher à notre univers afin de nous soumettre à vos désirs ? Et autre chose, monsieur Bakker : je ne suis pas totalement dépourvu d'imagination. Vous ne cherchiez pas à nous *étudier* ; vos objectifs étaient plutôt transparents. Quand j'étais votre apprenti, vous m'avez enseigné que les anges étaient trop dangereux pour être écoutés, qu'ils prônaient une liberté totale et que les notions de lois, de responsabilité, de devoir et de nécessité leur étaient totalement étrangères, qu'ils étaient dépourvus de tout principe moral ; ils étaient libres au sens le plus pur, le plus débridé du mot. Personne n'appelle des créatures de ce genre pour les *étudier*. Non, celui qui les appelle a déjà leur petite musique en tête et pense que, peut-être, leur liberté deviendra la sienne. Un simple sort-miracle, et le pouvoir, le feu, la lumière et le mouvement lui appartiennent.

— Cette petite tirade ressemble déjà plus à mon apprenti, même si tu te trompes, bien sûr, a-t-il répondu à voix basse, les doigts serrés autour des accoudoirs de son fauteuil, les articulations visibles à travers la peau, comme si elles risquaient de sauter à tout moment.

— Nous avons gardé nos distances parce que, même alors, nous sentions qu'il y avait quelque chose en vous qui n'était pas conforme à l'idée que nous nous faisions de nous-mêmes. Et cette sensation révoltante est devenue encore plus forte aujourd'hui.

— Mais encore ? a-t-il presque grogné, s'efforçant de garder une voix aimable et un sourire poli sur le visage, comme il convient en bonne compagnie.

— C'est cette voracité qui vous anime, avons-nous répondu. Vous ne cherchiez pas simplement à nous étudier, vous étiez avide de réussir, comme pouvait l'être une créature désespérée qui s'accroche la vie, mais pas votre vie. La nôtre. Vous aviez passé le point de non-retour et ne faisiez plus la distinction entre ce qui appartenait aux autres et ce que vous désiriez. Voilà ce que nous avions senti, et ce que je sais.

Il a baissé un peu la tête et a rentré le menton en dodelinant pendant un moment. Puis il a soudain levé les yeux vers moi et a dit, d'une voix parfaitement calme :

— Je suis désolé.

— Vraiment ?

— Je suis désolé de la piètre opinion que tu as de moi. J'ignore comment tu as pu en arriver là, mais je suis déso...

— *Comment j'en suis arrivé là* ? Ça doit dater du moment précis où les griffes ont commencé à trancher mes artères ! Du moment où ma tension artérielle est tombée si bas que j'ai cru que je devenais aveugle ! Plus ou moins du moment où une ombre, votre *saleté* d'ombre, a enfoncé ses doigts dans mon visage, m'a regardé droit dans les yeux et a chuchoté entre *ses* dents tachées de *mon* sang : «Donne-moi la vie !» Vous devriez essayer un jour et vous verrez que vos opinions sur les gens n'en ressortent pas intactes !

Il a paru troublé.

— Mais qu'est-ce que tu me chantes ?

— En sortant d'ici, vous savez quelle est la première chose que je vais faire ?

— Non.

— Je vais me trouver une station de métro et y dormir jusqu'au lever du soleil, derrière la barrière de protection la plus puissante que puissent m'offrir une *travelcard* et un bon sort, afin d'éviter d'être une proie trop facile pour la créature que vous avez lancée à mes trousses après notre précédente rencontre !

— Matthew, quelle créature ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Sa voix était peinée, stridente, tendue. Était-il sincèrement troublé ou mettait-il tout son talent (et il en avait à revendre, j'en étais persuadé) dans un mensonge de plus ? Et à ce moment-là, pendant un très court instant, nous avons ressenti un soupçon d'incertitude, nous avons presque eu pitié de lui. Mais nous étions venus pour ça, nous voulions des réponses.

— C'est une ombre, avons-nous expliqué. Il a votre visage.

— Je ne comprends pas.

— Il surgit d'entre les pavés, partout où l'obscurité est assez profonde. Il a tué Patel, Awan, Khan, Akute...

— Cette créature est d'origine magique ?

— Il a votre visage, ai-je répété d'une voix douce, étudiant ses yeux en quête de la moindre réaction qui ne serait pas l'expression d'un doute teinté de peur. La nuit de notre dispute, il a attendu que je sois seul, au bord de la Tamise, pour m'attaquer. Je n'avais jamais rien vu d'aussi rapide. Soudain, il est apparu derrière moi, et il m'a vaincu sans que j'aie eu le temps de lui lancer le plus petit sort. Depuis que nous sommes arrivés, il est moins sûr de lui. Apparemment, il préfère ne pas nous tuer et s'intéresse à ce qui nous maintient en vie. «Feu de Matthew », c'est comme ça qu'il nous appelle ; et nous sommes persuadés que, s'il en avait eu l'intention, il aurait pu nous tuer. Mais il préfère jouer avec nous, il nous observe, nous étudie, essaye de comprendre ce qui fait de nous ce que nous sommes. Nous pouvons le tenir à distance pendant un moment. Mais au final, nous ne croyons pas qu'il existe un moyen de ne tuer que lui, et pour ce qu'il m'a fait, et ce qu'il nous veut,

nous avons la ferme intention de le tuer.

— Tu... tu penses que cette créature et moi sommes liés. C'est pour cette raison que tu as fait tout ça ?

— Oui.

— Pourquoi, parce que... parce qu'il me ressemble un peu ?

Sa voix s'élevait de nouveau, tendue alors qu'il s'efforçait de se contrôler.

— Oui. Et parce qu'il tue vos ennemis.

— Mes ennemis ? Je n'ai pas d'ennemis !

— Les sorciers qui ont dit « non » à la Tour ?

— Tu penses vraiment que je tuerais quelqu'un parce que cette personne est incapable de saisir une bonne occasion ? Ou que je te ferais du mal, à *toi* ?

J'ai hésité ; pour la première fois de la soirée, j'ai accepté, à contrecœur, d'y réfléchir, et toutes mes belles certitudes se sont envolées.

— Je ne sais pas, ai-je enfin répondu. Je ne sais vraiment pas.

— Et donc, sur la base d'une simple impression, tu t'attaques à mes amis ?

— J'ai vu... j'ai vu des preuves.

— Des preuves ? Quel genre de preuves ?

— Des citoyens vigilants...

— On se sert de toi.

— On m'a quand même assassiné, ai-je répondu. Un détail, mais que j'ai tendance à prendre un peu personnellement.

— Et tu m'en tiens responsable ?

— Oui.

— Pourquoi ? Parce que nous nous sommes disputés ?

— Oui.

— Le Matthew que je connais n'aurait jamais été aussi stupide. Mais peut-être qu'avec la conscience d'une entité incapable de saisir autre chose que sa propre inconstance...

— C'est mon combat.

— Et tu te sers des anges ?

— Non.

— Alors, explique-moi comment ça marche.

— Nous sommes en colère, nous aussi.

— Pourquoi ?

— Nous... nous...

Il m'a dévisagé en pianotant avec ses doigts sur l'accoudoir de son fauteuil, alors que nous tâchions de trouver la réponse.

— Alors ? a-t-il fini par cracher. Vous qui n'êtes formés que d'excédents d'électricité, de restes de sentiments et de signaux brouillés... d'où vous vient cette colère ? Vous jouissez d'un cadeau qui dépasse l'entendement : vous êtes vivants ! Dans le réseau téléphonique, vous n'étiez qu'un agrégat de sensations hétéroclites, et maintenant vous avez un corps qui vous appartient, prêt à l'usage, avec ses souvenirs, ses expériences et ses connaissances, c'est d'ailleurs probablement la seule chose qui vous a empêchés de perdre la raison quand vous avez, pour la première fois, fait usage de la vue, de l'ouïe ou des autres sens. Vous bénéficiez de tout votre pouvoir et, en même temps, vous avez le plaisir d'être réellement vivants, sous la forme physique d'un sorcier en parfait état de marche ! De quoi vous plaignez-vous ?

— Nous ne... nous sommes contents d'avoir vu ce monde, de comprendre enfin ce que signifiaient les pensées dans notre signal quand elles décrivaient le «jaune » ou le «rose », d'entendre les sons autrement que comme des séries de chiffres sur nos ailes quand nous volons dans les téléphones. Mais nous ne sommes plus nous-mêmes. Nous étions libres. Ce monde ne laisse aucune place pour ce que nous étions, et... en venant ici, nous avons gagné des perceptions... des instincts que nous n'aurions jamais pu imaginer auparavant. Mais nous avons tout perdu. *Tout*. Nous étions les anges bleu électrique, nous pouvions être en mille lieux différents à la fois tout en ne faisant qu'un, nous pouvions faire un tour sur la Lune si la fantaisie nous en prenait et parcourir la totalité du savoir de l'humanité en un instant, chevaucher le signal de l'Amérique au Zimbabwe sans avoir besoin de voyager ; le monde tournait autour de nous, nous faisions trois fois le tour de la terre sur les ondes radio et l'atmosphère terrestre n'avait pas de secret pour nous. Nous étions des dieux. Maintenant nous sommes... de simples mortels.

Il a lentement hoché la tête.

— Je vois. En fait, vous êtes comme un enfant perdu dans ce monde, n'est-ce pas ? (Nous n'avons pas répondu.) Un enfant avec beaucoup de pouvoir, a-t-il ajouté sur un ton réprobateur. Ça ne manque pas d'ironie d'ailleurs.

— Comment ça ?

— Quand j'ai demandé à Matthew de m'aider à vous faire venir, il a refusé. Maintenant qu'il est vous et que vous êtes lui (une relation compliquée, je vous l'accorde), je suis persuadé que lui au moins perçoit l'ironie de la situation.

— Ça m'a traversé l'esprit.

— Eh bien ? Maintenant que tu sais ce que sont les anges, me reproches-tu encore mon désir de vouloir mieux les connaître ?

J'ai réfléchi à la question.

— Oui, ai-je dit.

— Pourquoi ? s'est-il exclamé, presque en riant.

— Je pensé... que c'est une question d'intention.

— Cet argument ne tiendrait pas une seconde devant un juge.

— Vous allez me faire un procès ?

— Ne sois pas ridicule.

— Je n'ai pas d'adresse fixe à laquelle envoyer la convocation.

— Tu as disparu pendant deux ans !

— Et maintenant, vous savez où j'étais.

— Non, pas tout à fait.

— Vous avez bien votre petite idée.

— Comment le saurais-je ? Tu dis que tu as été *tué,* tu m'excuseras si j'ai du mal à me faire à cette idée, d'autant que j'ai été le premier à le mettre en garde contre les méfaits de la nécromancie et que tu ne sembles pas souffrir des problèmes de peau du zombie moyen.

— Pour être honnête, je n'ai pas très envie de rentrer dans les détails.

— Alors, tu ne me laisses vraiment aucune chance, pas vrai ?

— Aucune chance ?

— C'est bien ça qui t'amène, non ?

— Je ne sais pas.

— Sais-tu au moins pourquoi tu es venu ?

— Vous m'avez invité.

— Oui, parce que tu as été mon apprenti. Mais toi, quelle est ta raison ?

— Je pense... je voulais être absolument sûr.

— De quoi ?

— Que vous étiez resté le même que dans mon souvenir.

— Et ?

— Je ne sais pas.

— Tu sembles déconcerté.

— C'est très compliqué. Est-ce que... Je dois vous poser une question. Je pense que je suis venu pour ça, d'ailleurs.

— Je t'écoute.

— Ignorez-vous réellement que l'ombre a votre visage ?

Il m'a regardé droit dans les yeux.

— Matthew, si c'est bien toujours le nom que tu portes, je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu me parles.

Disait-il vrai ? Nous n'avions toujours aucune certitude. Pendant une seconde, j'ai désespérément, désespérément voulu le croire, lui dire que j'étais désolé, que je m'en voulais et que ça ne se reproduirait plus, que j'espérais qu'il me comprenait et me pardonnait, que nous pourrions tout expliquer et que tout redeviendrait comme avant...

... mais si tout redevenait comme avant...

Lee et Khay seraient morts pour rien ?

... et ce camion rempli de corps... nous n'étions plus sûrs de rien.

Je me suis levé rapidement.

— Désolé, ai-je dit, sans savoir pourquoi. Je suis désolé.

Contournant son fauteuil, je me suis précipité vers l'escalier.

— Matthew, attends ! (Il s'est démené pour faire demi-tour dans cet espace réduit.) Matthew !

— Matthew ?

La voix provenait de l'entrée du bar. Celle à qui elle appartenait tenait un verre de champagne dans une main, et un sac à main dans l'autre, sa petite chaîne passée au coude. Le sac était de la même couleur argentée que sa robe, et ses chaussures lui donnaient quelques centimètres de plus dont elle n'avait pas vraiment besoin. La robe lui collait à la peau, comme un ami un peu trop libidineux ; elle avait perdu beaucoup de poids depuis la dernière fois où je l'avais vue, prenant des formes à certains endroits, pour en perdre ailleurs. Elle avait aussi changé de coupe, ne gardant qu'une calotte de cheveux coupés courts et teints en roux. Elle avait toujours eu une bonne posture, et avait conservé cette dignité naturelle dans la courbe de ses bras et la franchise de son regard. Mais quand elle m'a regardé, j'ai vu quelque chose chez Dana Mikeda, en plus de sa perte de poids, qui a fait que j'ai eu du mal à la reconnaître.

Mes yeux se sont posés sur elle, puis sur Bakker, avant de revenir sur elle, et enfin, sous l'influence d'un tic nerveux, de nouveau sur Bakker. Il m'a dévisagé avec une expression de souffrance, d'incertitude, peut-être même une pointe de peur, assis au sommet des marches, tout au bord de son fauteuil, penché vers moi comme si, d'une seconde à l'autre, il allait bondir et se lancer à ma poursuite, mais incapable de mettre son projet à exécution. Il m'a fallu un moment pour comprendre ce qui jurait dans ce tableau ; ça n'avait rien à voir avec son apparence ou sa manière de s'asseoir, mais alors qu'il tendait un bras vers moi comme s'il essayait de me convaincre de rentrer à la maison, j'ai remarqué qu'il ne projetait aucune ombre.

J'ai tourné les talons et je me suis enfui.

JE M'ÉTAIS DÉJÀ enfui, deux ans plus tôt, par une nuit froide assez semblable à celle-là, le long du même fleuve, après avoir parlé au même homme. J'ai vainement tenté de me rappeler s'il y avait eu un reflet noir autour de lui à l'époque, ou si la lumière butait contre lui, faisant semblant de ne pas remarquer qu'il la neutralisait. Mes souvenirs n'étaient pas fiables. J'aurais aussi bien pu l'imaginer dans ce fauteuil roulant avec pas d'ombre du tout, la nuit où j'étais mort, ou avec une grande forme noire s'élevant presque jusqu'à mi-hauteur sur le mur derrière lui. Je n'avais aucun moyen de le savoir, surtout si je me laissais emporter par mon imagination et que j'essayais de boucher tous les trous dans ma mémoire, dans ce que je pensais ou dans ce que je croyais.

J'ai marché aussi vite que je le pouvais saris être pris pour un voleur en fuite ou heurter les piétons qui sortaient encore des théâtres, des restaurants et des salles de concert situés le long de la Tamise, exactement comme je l'avais fait deux ans plus tôt ; mais cette fois, je savais à quoi m'attendre, et j'ai surveillé l'image de mon ombre sous mes pieds, à l'affût de tout mouvement inhabituel. J'étais à mi-chemin de Hungerford Bridge, un pont ferroviaire flanqué de deux passerelles pour piétons suspendues par des haubans qui, éclairés, ressemblaient à des couteaux couverts de neige, quand mon ombre s'est scindée devant moi en une dizaine de fragments bleu pâle, un effet des illuminations accrochées dans les arbres au bord de l'eau ; puis, petit à petit, comme les aiguilles d'une montre qui finissent par se rejoindre sur le cadran, mon ombre éclatée a commencé à se reconstituer pour former une zone noire imitant ma silhouette et à pencher *vers* la lumière.

À ce moment-là, je me suis mis à courir pour de bon. J'ai mis mon cartable en bandoulière aussi solidement que possible et je suis entré dans la foule, restant près du garde-fou argenté au bord du pont, le froid pénétrant le bout de mes doigts. Je courais en aspirant de grandes bouffées d'air du fleuve ; la Tamise avait sa propre magie, intense et ancienne, les druides l'exploitaient déjà du temps où on brûlait encore les sorciers et où, d'entre les pavés, ils faisaient surgir le lierre au lieu du fil de fer barbelé. J'ai senti l'air froid envahir mes poumons et mon sang, chassant un peu de la chaleur et de la douleur de mes jambes manquant cruellement d'exercice, me donnant des forces et me remplissant d'une sensation de légèreté enivrante. Pendant un moment, j'ai su, avec certitude, que j'étais capable de courir le marathon, et que si je l'avais fait, ma peau serait restée fraîche et que je n'aurais pas eu la bouche sèche. Sous mes pas, la passerelle tremblait avec un bruit sourd et métallique, et nous savourions notre assurance alors que nous évitions les touristes de la fin de soirée allant déguster des huîtres frites à Chinatown ou retournant à leur hôtel majestueux sur le Strand. Nous progressions avec la satisfaction d'un mathématicien sur le point de résoudre quelque problème mystérieux, persuadé de réussir, et de réussir cette nuit.

Au bout du pont, j'ai descendu les marches menant au quai. Le tunnel en brique jaune verdâtre qui menait à la gare de Charing Cross m'a paru terriblement désert ; il aurait été facile de nous y tendre une embuscade ; nous laissant entraîner par la foule, nous sommes arrivés dans la rue, avec ses sandwicheries, ses cordonneries et ses kiosques à journaux sales. Le pouvoir était différent ici. La magie que nous avons balayée du bout des doigts était comme un vent marin, chatouillant la paume de notre main. Rien à voir avec celle du fleuve qui agissait sur les sens comme un baume ; ici, la sensation était plus chaude, plus profonde, elle permettait de sentir le grondement des trains sous nos pieds et de prendre le pouls de la ville alors que nos jambes trouvaient leur rythme, le rythme du banlieusard, qui n'est perceptible qu'aux alentours d'une gare ; père, mère ou enfant, toute la famille se voit forcée d'adopter ce *tam tam tam tam* régulier qui ne laisse aucune place à l'hésitation ou à la réflexion : seule compte votre destination, et vous n'avez pas voix au chapitre. Pendant un moment, j'ai un peu mieux compris la magie des motards, qui se nourrissait de ces rythmes urbains et atteignait sa pleine puissance entre 17h00 et 19h30, quand toute la population semblait être en transit, un

phénomène comparable à la marée ; encore maintenant, à cette heure de la nuit, je sentais un peu de sa force persister dans l'air.

J'ai remonté la rue en courant, sentant le dernier sandwich invendu et une odeur de bière renversée, une bouffée de poudre de curry depuis la porte ouverte du restaurant indien, l'urine devant l'entrée d'un cabinet d'avocats, les ordures jetées dans la benne à l'arrière d'une pizzeria, et la sueur mêlée à la musique disco depuis la fenêtre du sous-sol d'une salle de gym située sous la gare ; et mon ombre refusait toujours de se soumettre à la dictature de la lumière.

À la gare de Charing Cross, je me suis faufilé entre les taxis qui attendaient et je me suis arrêté devant le monument en pierre brunâtre qui marquait, à en croire la légende, le point central de la ville. Légende ou pas, cette espèce de pièce montée monstrueuse était une insulte au bon goût et un outrage pour tous mes sens. Debout devant l'édifice, j'ai presque fermé les yeux et, l'espace d'un instant, en cet endroit précis, j'ai perçu tous les pigeons comme s'ils étaient des cheveux sur mon crâne, ébouriffés par le vent, j'ai senti tous les rats comme si leurs griffes étaient les bords en dents de scie de mes propres dents. J'avais déjà eu la même sensation tout en haut du Royal Mile à Édimbourg, ou à l'Arc de Triomphe à Paris, ou dans le quartier de Temple Bar à Dublin ; que cet endroit soit ou non le centre géographique de Londres importait peu, il marquait avant tout le nord sur la boussole magique. Sa magie provoquait des picotements sur ma peau, et tout à coup, j'ai su exactement ce que ressentait cette femme se rappelant son premier baiser avec son ex sur un bus de la ligne 9, ou ce conducteur de train, sous terre, penché sur son manche, ou l'enfant grignotant des chips en regardant les tableaux des départs à l'intérieur de la gare, ou le passager somnolent, dans l'avion au-dessus de nos têtes, regardant la ville alors qu'il s'apprêtait à atterrir.

L'espace d'un instant, j'ai envisagé de me plonger dans cette débauche de sensations, comme tant d'autres sorciers l'avaient fait avant moi, s'abandonnant corps et âme pour une totale immersion dans la ville. Au cours de tous mes voyages, on m'avait prévenu que, pour deux sorciers, il n'y a rien de plus dangereux que de se battre au centre d'une ville, là où bat son cœur. Il était si facile de s'y oublier et de se laisser aller à la magie infinie du lieu, croyant en toute bonne foi utiliser cette magie à ses propres fins. Ces sorciers-là, on les retrouvait des jours, parfois des mois, plus tard, errant dans les rues de Londres, absolument persuadés d'être le bus 91 pour Crouch End.

Il n'y avait pas meilleur endroit pour se perdre.

Viens, sois nous et sois libre !

Nous avons soudain ouvert les yeux, mais nous n'avons pas bougé ; nos pensées étaient toujours enchevêtrées dans le tourbillon des vieux journaux pris dans le sillage d'un camion de passage, dans le clic-clac presque inaudible des feux de signalisation, dans le claquement des volets par-dessus les vitrines du supermarché de...

Viens, sois moi !

Si facile de se perdre...

... de sombrer dans la ville...

Bonjour, feu de Matthew !

Nous avons agrippé notre cartable afin de nous assurer de sa présence et nous avons couru, sans plus nous soucier de là où nous allions ou de savoir si les voitures s'arrêtaient quand nous traversions la route ; pas besoin de demander ou de regarder, nous sentions la pression des freins sur notre peau, nos bras n'étaient pourtant pas constitués de gomme de pneu. Nous avons entendu les échos de nos pas depuis les égouts, en dessous, où nous mordillions des restes de chow mein dans une boîte en carton ; nous nous sommes vus en train de passer en courant devant St Martin-in-the-Fields, depuis notre nid dans la gouttière, tout en haut des grandes maisons blanches avec leurs

fenêtres aux volets clos et au toit mal isolé, grâce auquel nous restions au chaud quand il pleuvait, autant de signes pour nous dire que nous courions.

Nous sommes arrivés en vue de Trafalgar Square, à travers la circulation, et nous avons descendu les marches menant à la vaste zone piétonne autour de la colonne Nelson et des grands lions en pierre tapis sur leurs piédestaux. Les pigeons se sont dispersés en direction de l'Arab Emirates Bank et d'Admiralty Arch, symbole de l'empire britannique triomphant encadrant une vue du Mail et de Buckingham Palace. Les distances modifiaient la perspective au centre de Londres : de près, la colonne Nelson semblait grimper jusqu'au ciel, mais à quelques centaines de mètres, elle ne paraissait guère dépasser les toits. À présent, je percevais autant l'excitation tapageuse de Leicester Square que la magie paisible et grave de St James's Park, même si, dans mon imagination, elles m'avaient toujours paru éloignées l'une de l'autre.

Peut-être parce que la peur affolait nos sens, nous avons de nouveau senti, au pied de la colonne Nelson, ce foyer d'énergie magique qui nous attendait, une expression amicale sur le visage, la gueule grande ouverte et prête à nous engloutir, nous invitant à oublier que nous devions fuir, pour devenir ce mendiant, assis à côté du DAB, cet acteur saluant sur scène après le dernier rappel, ou même simplement la chaleur des projecteurs du théâtre ; la ville nous offrait de nous transformer en une part d'elle-même.

De mes doigts, j'ai effleuré le flanc lisse d'un des lions, puis j'ai touché le socle en pierre de la statue, plus rugueux, rongé par la pollution, et je me suis concentré sur la réalité de ces textures sous ma main.

Je suis...

nous sommes

Ou peut-être...

nous est moi

Déjà libre, déjà moi. La ville ne m'aurait pas, pas cette nuit. Reprenant mon souffle, j'ai fait demi-tour et j'ai repris ma course en direction de l'imposante entrée principale garnie de colonnes de la National Gallery et de son extension moderne, me glissant dans l'étroit passage entre les deux tandis que, venant de la direction opposée, des gamins dévalaient les rampes sur leurs skates, sautant par-dessus les quelques marches pas très hautes en poussant des grognements plus ou moins satisfaits en fonction de la réussite de leur manœuvre.

Il y avait toujours de l'activité sur Leicester Square, même à cette heure de la nuit ; les portes des cinémas étaient encore grandes ouvertes, même si l'entrée du parc, elle, était fermée, sous la bonne garde de la statue de Chaplin, et les lumières de la fête foraine éteintes. J'ai arrêté de courir pour reprendre mon souffle. Je suis passé devant le Swiss Centre et cette horloge horrible sur la façade, avec les cloches et les automates, dont le mauvais goût, assez vulgaire pour incarner l'esprit de tout ce quartier, était une attraction à lui tout seul. J'ai ignoré les revendeurs de billets et les disquaires, les marchands de bonnets en laine, de parapluies et de modèles réduits en plâtre du palais de Westminster, jusqu'à ce que j'arrive enfin à Picadilly Circus. La circulation remontant Shaftesbury Avenue était fluide, mais en sens inverse, les voitures avançaient lentement. J'ai adopté un pas tranquille, et me suis arrêté près des chevaux sculptés surgissant de leur fontaine sur un des côtés de Picadilly Circus. Glissant mes doigts dans l'eau, j'ai regardé la centaine de pennies qui, au fond du bassin, accrochait la lumière des panneaux d'affichage clignotants, renvoyant des reflets rouges, bleus, verts, or ou blancs éclatant à mesure que défilaient les messages publicitaires dans leurs polices de caractères lumineuses de plusieurs mètres de haut. J'ai tiré de mon sac la petite boîte violette du joaillier de Bond Street, renfermant la pièce d'or que j'avais achetée, lourde et fraîche au

toucher. Un œil non averti aurait facilement pu la confondre avec un vulgaire insigne en plastique peint de la bonne couleur, mais son poids et la texture du métal ne laissaient aucune place au doute. J'ai fermé les yeux, je l'ai serrée jusqu'à en avoir mal aux doigts, et j'ai fait un vœu. Puis, j'ai plongé le bras dans l'eau jusqu'au coude et j'ai lâché la pièce que je tenais toujours dans mon poing.

J'ai senti un mouvement dans l'air et je me suis retourné instinctivement, sachant à quoi m'attendre. J'avais déjà perçu ce changement d'atmosphère auparavant, mais je n'en avais pas tenu compte e ça m'avait coûté la vie : je ne referais pas la même erreur une deuxième fois.

Fringale n'était qu'à moitié sorti des pavés et continuait à s'élever, émergeant de l'ombre d'un réverbère, une ligne fine et pâle. Sa silhouette n'était pas encore vraiment là, son manteau de ténèbres ondulait autour de lui, vacillant de manière incertaine. Cependant, ses griffes, elles, étaient bien réelles, noires et suffisamment solides pour l'attraper par les poignets alors qu'il essayait de me lacérer le visage. Ses bras étaient fantomatiques. À travers son corps, j'ai aperçu les barrières de protection et un homme pédalant sur un vélo-pousse qui conduisait son dernier client en direction de Soho. Alors que Fringale s'élevait dans les airs, je me suis préparé à l'affronter.

— Tu veux vraiment régler ça ici ? ai-je demandé d'une voix sifflante. Avec toutes ces lumières, toute cette *magie* ? Devant autant de gens ? Tu crois réellement que c'est un choix judicieux ?

— Tu oublies qu'ils ne me verront pas, a-t-il répondu, et son haleine ressemblait au souffle d'air froid provoqué par l'arrivée prochaine d'une rame dans une station de métro. Ils ne sauront jamais qui a bu ton feu !

Il a tordu les bras pour m'obliger à lâcher prise ; mes mains n'avaient aucune difficulté à faire le tour de ses poignets, ils étaient si maigres. Mais alors qu'il se débattait, ses doigts ont frôlé ma peau, et ses griffes noires ont traversé mes vêtements et entaillé mes bras, le n'ai d'abord pas ressenti de douleur ; il a enfoncé le bout de ses doigts noirs dans ma peau avec la lente inexorabilité d'un couteau coupant du beurre frais : une épreuve de force laborieuse, mais qui ne pouvait qu'aboutir, écorchant la peau, tranchant dans les capillaires, les muscles, finissant par effleurer l'os et...

Je pense avoir crié quand mon sang a jailli sous ses mains, suintant et laissant sur ma veste des taches d'un violet foncé singulier, à cause de la lumière changeante des néons, parce qu'il a souri et a i chuchoté :

— Les règles des humains ne me concernent pas ; n'est-ce pas là la vraie liberté ? Tu m'as repoussé trop souvent, petit sorcier, toi et tes flammes bleues !

Il a resserré sa prise et j'ai senti une douleur sourde commencer à m'élancer dans les coudes et gagner ma poitrine, mais j'ai continué à lui tenir les poignets car, malgré sa force irrésistible, il ne s'était toujours pas complètement matérialisé. Il n'avait pas de pieds et son manteau ressemblait plus à une sorte de traîne qui le liait au réverbère, il m'a fait penser à un phoque à moitié hors de l'eau ; et sa poitrine était toujours une masse grise incohérente, sans réalité ni solidité.

À travers mes dents serrées, j'ai dit :

— Tu veux faire un vœu ?

— Festoyer en abondance, a-t-il répondu. Festoyer, toujours !

— Alors dix pence ne vont probablement pas suffire.

Il n'a pas réagi immédiatement. Puis une étincelle de compréhension s'est allumée dans ses yeux caves, ni tout à fait absents, ni tout à fait là. Il a jeté un regard furtif aux chevaux qui se cabraient dans la fontaine derrière moi, puis à mon visage, puis à la manche mouillée de sang et virant au rouge rosâtre qu'il empoignait. J'ai pris conscience que sa main était trop maigre, trop faible pour remarquer qu'elle tenait quelque chose d'humide. Avec un grand sourire de triomphe, nous nous sommes exclamés :

— Maintenant, nous savons que tu es vulnérable !

Et, en y mettant toutes nos forces, chaque flux de pouvoir et de magie que nous pouvions trouver, enfonçant nos orteils si fort dans les semelles de nos chaussures que nous avons senti les vibrations de la chaussée, nous avons serré ses poignets fantômes et l'avons fait basculer sur le côté, le poussant droit vers la fontaine. Ses jambes se sont fondues en une masse grise indistincte dans l'ombre du réverbère, puis elles se sont étirées comme un élastique tendu au maximum. Nous lui avons plongé la tête dans l'eau ; il y a eu un jet de vapeur quand elle a touché la surface, un bouillonnement. Alors qu'il se débattait, ses doigts ont immédiatement lâché nos bras, essayant de griffer notre visage. Mais il était aveugle, et je poussais sa tête aussi profondément que possible, vers les projecteurs qui éclairait les chevaux par en dessous.

— Fais un vœu, ai-je dit d'une voix rageuse, et que la lumière soit !

Et l'ombre étirée du réverbère est devenue plus fine, a pâli, et s'est enfuie. Les projecteurs de la fontaine ont pris la couleur d'un soleil équatorial furieux ; les lampes au néon au-dessus de Picadilly Circus ont craché des étincelles et sont devenues de plus en plus brillantes, m'obligeant à fermer les yeux ; rien n'y a fait : leur intensité a augmenté jusqu'à franchir la barrière de mes paupières, alors que chaque phare ou feu de stop de voiture, chaque réverbère, chaque devanture de magasin, chaque surface réfléchissante s'illuminait comme une étoile venant de naître, chassant la moindre trace de ténèbres. Et ainsi, pendant une seconde, il a fait jour en pleine nuit.

Sous mes mains, la tête glissante et froide s'est volatilisée. Elle a disparu si soudainement que j'ai chancelé et failli tomber dans les eaux bouillonnantes et glacées de la fontaine. J'ai entendu un bruit sec électrique tout près et je me suis dépêché de sortir mes mains du bassin. Les projecteurs brillaient de plus en plus fort, donnant un regard fou aux chevaux ; puis les lampes ont rendu l'âme, et les câbles se sont ratatinés, on aurait dit des vers noirs carbonisés.

Il y a eu un craquement comme celui du tonnerre par une nuit d'été chaude et sèche, suivi par des bruits de dérapages, au moment où les phares de tous les véhicules, chauffés par l'intensité de la lumière qui s'en déversait, ont éclaté. Au-dessus du carrefour entre Regent Street et Shaftesbury Avenue, les lampes au néon devenues aveuglantes ont explosé dans une pluie d'étincelles et de lumière, projetant des éclats de verre. En guise de final, un rien contrit, les réverbères se sont éteints, plongeant Picadilly Circus dans l'obscurité, et la panique.

JE ME SUIS assis sur le bord du bassin de la fontaine, alors que Picadilly Circus sombrait dans le chaos. D'abord surpris, les piétons ont bien vite repris le dessus et se sont hâtés d'appeler leurs amis sur leur mobile pour leur raconter d'une voix excitée l'événement incroyable auxquels ils venaient d'assister. Ceux qui avaient le sens des affaires se sont dépêchés de prendre des photos, pour ceux dont la sensibilité du capteur ou de la pellicule le permettait, ou de filmer les lampes encore luisantes de Picadilly en contraste avec les lumières éteintes de Haymarket, espérant fourguer leurs images à l'*Evening Standard.* La circulation s'est immobilisée, après qu'un chauffeur de bus de la ligne 38, voyant les lumières exploser, a fait une embardée en travers de Shaftesbury Avenue, ses roues avant venant mordre sur le trottoir. Avec ses dix-huit mètres de long, l'autobus a suffi à bloquer la circulation dans les deux sens. Certains des automobilistes piégés ont fait retentir leur Klaxon ; d'autres, constatant que l'ordre ne risquait pas d'être restauré de sitôt, sont descendus de leur véhicule pour aller s'offrir un beignet et un café à la supérette du coin ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et ont payé leurs achats à la lueur d'une lampe de poche. Comme pour les curiosités les plus recherchées de Londres, une foule s'est formée en moins de temps qu'il n'en a fallu à la police pour intervenir, pour admirer ce phénomène étrange, des lumières qui n'étaient *pas* allumées, et spéculer sur ce qui avait pu faire sauter autant d'ampoules en même temps. La police a fini par

arriver sur les lieux en empruntant les petites rues de Soho, les sirènes étant audibles plusieurs minutes avant qu'on n'aperçoive la première voiture de patrouille, précédée par plusieurs agents vêtus de vestes jaunes fluorescentes ; ils avaient perdu patience et préféré faire le reste du chemin à pied afin d'évaluer la situation.

Pendant toute cette agitation, j'ai retroussé mes manches. Quatre croissants de lune parfaits avaient été incisés sur le dessous de chaque avant-bras, et tous saignaient copieusement. J'ai été tenté de nettoyer mes blessures avec l'eau du bassin, mais il m'a paru déplacé, en regard de la magie de ce lieu, d'utiliser l'eau d'une fontaine à souhaits pour cela. J'ai donc tiré un penny de ma poche, j'ai eu une pensée de gratitude pour l'esprit de ce lieu et j'ai jeté la pièce que j'ai regardé aller au fond. Dans l'obscurité de Picadilly Circus, je n'arrivais pas à distinguer ma pièce d'or, mais j'avais le sentiment qu'elle n'était probablement plus là.

J'ai traversé la route et suis entré dans une pharmacie ouverte toute la nuit. J'ai acheté un rouleau de bande de crêpe et du désinfectant liquide qui piquait tellement fort que je suis presque ressorti en courant pour trouver de l'eau. Assis dans une cabine de Photomaton pour avoir un peu d'intimité, nous avons enveloppé nos bras en sang dans une telle épaisseur de bande que nous n'avons pas pu baisser nos manches. Puis, avec notre manteau comme seul rempart contre la curiosité de la police qui essayait d'organiser la circulation, nous sommes rentrés chez nous.

AU RÉVEIL LE lendemain matin, nos bras saignaient toujours ; en fait, les bandes étaient trempées. Notre heure de gloire ne commençait pas sous les meilleurs auspices.

En milieu de matinée, en l'absence de signe de coagulation, nous nous sommes mis en quête d'un médecin.

À l'hôpital où nous avions déjà séjourné, le Dr Seah a examiné nos bras ensanglantés et a dit :

— D'accord. Je vois. Vous savez, au cours de nos études, on nous apprend à faire preuve de compassion, à nous montrer réconfortants, ce genre d'âneries ? Mais là, j'aime autant être directe : vous êtes vraiment dans la merde.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous êtes hémophile ? a-t-elle suggéré d'une voix peinée.

— Pas que je sache.

— C'est aussi ce que je me disais. Quand je vous ai traité la semaine dernière, vous ne vous êtes pas vidé de votre sang. Écoutez, juste histoire de rigoler, vous voulez que j'appelle une ambulance ?

Nous avons levé nos bras à la lumière et regardé attentivement le sang qui continuait à dégouliner dans le creux de nos coudes.

— Ce n'est probablement pas la solution, avons-nous répondu. Appelez-moi plutôt un taxi.

LA FAIBLESSE. LA faiblesse de l'être humain ; blême, frêle, défaillant. Comment avions-nous pu nous laisser prendre au piège de ce corps mourant ?

Il était temps pour moi de reprendre les choses en main. De faire preuve de pragmatisme, d'agir en professionnel ; je devais garder la tête froide dans une situation de plus en plus tendue, voix ferme, regard fixe, menton baissé, épaules relevées ; tout était une question d'attitude. Pour éviter d'avoir peur, commencer par ne pas en donner l'impression.

Le Dr Seah m'a appelé un taxi. Nous sommes montés à l'arrière, nos mains se sont mises à trembler et j'ai donné une adresse au chauffeur qui a répondu :

— Vous êtes sûr de ne pas avoir besoin d'un médecin ? Vous n'avez pas l'air...

— L'ami qui habite à cette adresse est médecin.

— D'accord, c'est vous qui voyez.

Il m'a conduit là où je voulais aller : le marché de Chalfont Street, coincé entre le verre gris

réfléchissant de la gare d'Euston et les briques rouges de la British Library qui essayait tant bien que mal de vivre en harmonie avec les tours de château de conte de fées et les fenêtres cintrées de la gare de St Paneras. J'ai remercié le chauffeur et payé la course avec le peu d'argent qu'il me restait, et commencé à m'éloigner d'un pas mal assuré, pour le convaincre que telle était bien ma destination. Quand le taxi est parti, j'ai fait demi-tour et, sentant la vibration dans nos genoux alors que nous marchions

celui qui a peur n'est pas libre

nous sommes...

... je suis...

viens, sois moi...

J'ai marché, je *nous ai obligés* à marcher, parce que j'avais déjà fait l'expérience d'un tel état de faiblesse (alors que cette idée nous était complètement étrangère), en direction de l'hôpital pour femmes Elizabeth Garrett Anderson. Entre la rue et ses murs couleur thé se dressaient de hauts panneaux d'affichage en aggloméré, tapissés d'annonces pour des concerts, des magazines et, ici ou là, même quelques graffitis des Blancs, des crocodiles en noir et blanc dont le museau pointait vers le Kingsway Exchange. Au coin de la rue, avant d'arriver à l'entrée principale où un panneau souhaitait la bienvenue aux patients, quelqu'un avait placardé des affichettes «Danger », «N'entrez pas » et «Interdit aux enfants ». Les portes elles-mêmes étaient recouvertes de tôle ondulée et cadenassées ; quelqu'un avait peint dessus le visage d'une infirmière à la peau blanche, les yeux fermés, et quelqu'un d'autre avait ajouté, en grosses lettres noires, la légende : «QUI NOUS ÉCOUTE ?? » J'ai frappé, provoquant un vacarme épouvantable quand la tôle ondulée a cogné contre les chambranles vides, tandis que des éclats de verre crissaient sous mes pieds comme une couche de neige épaisse.

J'ai donné un coup de pied dans la barrière en fer et j'ai crié « Hé ! » en direction des fenêtres cassées de l'hôpital, mais ma voix a été noyée par le passage d'un autobus qui se traînait vers la gare d'Euston.

Perdant patience, nous avons tiré le passe de notre cartable et lente maladroitement de faire entendre raison au cadenas avec nos doigts glissants et tachés de sang. Nous avons fini par trouver la bonne clé qui, après avoir adopté la forme qui convenait, a tourné clans la serrure. Nous avons enlevé la chaîne et tiré sur la porte, le métal grinçant douloureusement sur le trottoir, avant de nous glisser par l'une des vitres cassées.

La lumière du jour filtrait à travers les panneaux de contreplaqué condamnant les fenêtres. Bien que les couloirs soient nus, il y avait du verre brisé et des morceaux de bois pourri partout, et de l'eau gouttait des canalisations fracassées, le tout témoignant néanmoins de ce que cet endroit avait été. Le sol carrelé avait jauni avec les années, les inondations et les sécheresses successives, et çà et là des taches de moisissure et des touffes de mousse d'un vert saisissant donnaient à ce lieu une forte et pénétrante odeur de pourriture. J'ai arraché les fleurs de quelques buddleias violets qui poussaient dans une lézarde sur un mur et je les ai écrasées dans la paume de la main, avant de les glisser dans la poche de devant de mon sac. À Londres, on trouvait des buddleias dans tous les bâtiments mal entretenus ; ils surgissaient des murs près des tranchées de chemin de fer et dans les sites laissés à l'abandon. Cette fleur plantait ses racines dans la pierre elle-même. Les buddleias avaient des propriétés particulières que connaissaient tous les sorciers, il n'était pas sage d'ignorer leur présence.

Une fois les dernières fleurs dans mon cartable, j'ai pris à gauche sur un coup de tête, et pataugé dans des flaques d'eau stagnante troublées par des nuages blancs d'origine chimique. J'ai monté un escalier auquel il manquait la moitié des carreaux, révélant le béton des marches ; je suis passé

devant un mur soutenu par un échafaudage et, arrivé au premier étage, j'ai débouché dans un autre couloir désert qui sentait le renfermé.

— Y a quelqu'un ? ai-je appelé.

Ma voix a été engloutie tellement vite par le silence de mort de cet endroit que je me suis presque demandé si j'avais vraiment parlé.

Au hasard, j'ai tourné à droite, puis à gauche. Je m'apprêtais à continuer vers l'étage supérieur quand, derrière moi, j'ai entendu un petit bruit sec. Je me suis retourné. Une femme, dans un uniforme d'infirmière. Son visage avait la même blancheur presque parfaite que le graffiti sur la porte de fer en bas, sa coiffe était du même bleu démodé, presque théâtral. Elle affichait une expression d'une extrême gravité.

— Qui êtes-vous ? a-t-elle demandé d'une voix affectée.

Elle avait les cheveux gris argenté. Une montre d'infirmière pendait sur son tablier ; elle portait des collants noirs et des chaussures confortables ; elle avait les jambes maigres et des mains ridées, soigneusement croisées devant elle.

Comme nous ne répondions pas, elle a insisté :

— Allons, voyons, je n'ai pas toute la journée.

— Swift, ai-je bafouillé. Mon nom est Swift.

— Alors, monsieur Swift, en quoi puis-je vous aider ?

— Je cherche l'hôpital.

— Comme vous pouvez le constater vous-même, ceci est un hôpital, a-t-elle dit, sans changer de ton ou d'expression, sans bouger les bras, me dominant de son regard, alors qu'elle devait mesurer une bonne quinzaine de centimètres de moins que moi.

— Oui. Désolé, oui. Je m'en étais rendu compte.

— Dans ce cas, pourquoi poser la question ?

— J'ai besoin d'aide.

— La plupart des gens viennent à l'hôpital pour ça. Quel est votre problème, exactement ?

J'ai retroussé une manche de mon manteau, laissant voir l'un des bandages ensanglantés. Elle a pincé les lèvres, a laissé échapper un petit son désapprobateur, puis elle a aboyé :

— Très bien, suivez-moi, allez, on ne traîne pas. (Tournant les talons, elle s'est éloignée dans le couloir ; j'ai fait de mon mieux pour me caler sur son allure, sans me mettre à courir.) Je suppose que vous avez essayé les hôpitaux ordinaires ; il y a une liste d'attente, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ? Je vous en prie, monsieur Swift, ne me faites pas perdre mon temps avec les excuses habituelles, je les ai toutes entendues. «Ce n'est pas ma faute, je jouais avec les os d'un mort, mais sans penser à mal » ou «Sans le vouloir, j'ai invoqué l'esprit des milliers d'éclats de verre » ou je ne sais quelle fable ridicule. Je me moque de la façon dont la blessure a été infligée, j'ai simplement besoin de toutes les informations pour faire un bon diagnostic.

Elle est entrée dans une pièce qui sentait autant le moisi que le reste du bâtiment, mais qui était meublée. Il y avait un grand placard en bois fermé par un cadenas, et un fauteuil de dentiste, au milieu, avec une lumière vive allumée juste au-dessus. Bien qu'aucun fil électrique ne soit connecté à la lampe, elle a brillé plus fort quand l'infirmière s'est approchée. Elle m'a invité à prendre place sur le fauteuil et, alors que je m'asseyais, elle a insisté :

— Alors ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Honnêtement : j'ai été agressé par l'ombre vivante d'un sorcier, une créature des ténèbres, avide, qui voulait boire mon sang. J'ai réussi à m'en débarrasser grâce à un sort, un vœu et pas mal

de lumière. Cette saleté a enfoncé ses ongles dans mes bras, et maintenant ils ne veulent plus s'arrêter de saigner.

— Intéressant, a-t-elle dit sur un ton qui indiquait clairement qu'elle pensait tout le contraire. (De son tablier, elle a tiré une paire de lunettes, qu'elle a posée sur le bout de son nez, ainsi que des ciseaux terriblement pointus.) Mais rien de bien original. Je suppose que vous n'avez pas tué cette essence des ténèbres ?

— J'en doute.

— C'aurait pourtant été plus judicieux, vous ne croyez pas ? a-t-elle dit, m'observant par-dessus ses lunettes alors que je reposais sur le fauteuil.

— C'est une ombre, ai-je répondu. Elle ne meurt qu'avec l'homme qui la projette.

— C'est d'un ennui... Vous savez, parfois, je me demande pourquoi je fais ce travail, de toute façon, ils finissent tous par revenir ici.

Elle a commencé à découper soigneusement les bandages autour de mes bras, et quand ils sont tombés, elle a de nouveau eu une exclamation désapprobatrice en voyant les demi-croissants de lune sur ma peau.

— Eh bien...

— Je... je ne sais pas ce que je devrais vous offrir pour vos soins, ai-je dit alors que nous détournions la tête et fermions presque les yeux à la vue de notre sang.

— M'offrir ? (Une pointe d'indignation stridente est entrée dans sa voix.) Jeune homme, il y a trois choses qui font la grandeur de la Grande-Bretagne. La première est notre incompétence en matière de sports.

— En quoi est-ce que ça contribue à la grandeur de la Grande-Bretagne ?

— Malgré la certitude de la défaite, nous donnons le meilleur de nous-mêmes avec la conviction absolue que chaque nouvelle année sera la bonne, alors que tout nous prouve le contraire !

J'ai haussé les sourcils, gagnant ainsi une vue encore meilleure de mon sang, j'ai donc préféré me détourner et ne rien dire.

— La deuxième, a-t-elle poursuivi, est la BBC. Il lui arrive de se fourvoyer, d'être peu fiable ou de flatter les bas instincts des téléspectateurs, et elle n'a pas les moyens de ses ambitions, mais je suis convaincue que sans le World Service, ses obscures adaptations de Dickens, l'émission *Today* et *Doctor Who,* le patrimoine culturel de cette nation aurait régressé au niveau d'un homme-singe, et ce en grande partie à cause de l'avènement du téléphone mobile !

— Oh, ai-je fait, sentant qu'on attendait une réaction de ma part, et que « Oh » était amplement suffisant.

— Et enfin, nous avons le NHS{12} !

— Cet hôpital entre dans le cadre du NHS ? ai-je demandé avec incrédulité.

— Je n'ai pas dit cela ; j'ai simplement fait remarquer que le NHS contribue à la grandeur de la Grande-Bretagne. Maintenant, tenez-vous tranquille.

J'ai obéi et j'ai essayé de ne pas broncher quand ses doigts ont palpé la chair sensible de mes deux bras. Elle a de nouveau pris son air désapprobateur.

Sur un coup de tête, je lui ai lancé :

— Et les Beatles ?

— Quoi ?

— Eux aussi ont fait beaucoup pour la grandeur de ce pays, non ?

— Ne faites pas le mariole dans mon hôpital, merci.

— Pardon.

Au bout d'un moment, elle a dit :

— Vous avez cueilli des buddleias ?

— Oui. Je n'aurais pas dû ?

— Ce n'est pas ce qui manque par ici ; qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Mais... vous m'avez posé la question.

— Le devoir d'une infirmière est de mettre ses patients à l'aise, afin de faciliter et d'accélérer le déroulement d'un acte médical désagréable.

— Vous n'avez rien fait de trop désagréable... ai-je commencé, avant de me raviser.

— Les mots qui n'ont pas franchi vos lèvres sont « pour l'instant », a-t-elle dit avec un sourire révélant de petites dents. Vous évitez de parler sans réfléchir ; c'est bien.

— Vous essayez toujours de me mettre à l'aise, là ?

— Vous avez survécu, malgré de graves blessures, à l'attaque d'une ombre vivante, de l'essence des ténèbres. Un peu d'honnêteté ne peut pas vous faire de mal. Moins que le traitement en tout cas.

— Vous aimez votre métier ?

— Il faut bien gagner sa vie.

— Si vous le dites.

Elle a tiré une clé de sa poche et a ouvert le gros cadenas de l'armoire. À l'intérieur, il faisait trop sombre pour distinguer le contenu des étagères.

— Vous avez peur des médecins, a-t-elle dit avec brusquerie, dans un entrechoquement de bocaux. Vous craignez la médecine en général. C'est votre droit. Mais vous avez aussi deux côtes cassées, une cheville foulée, pas mal d'ecchymoses ; et vous avez été cliniquement mort à un moment donné au cours des deux dernières années. Alors, je peux comprendre votre point de vue.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Je l'ai lu dans la paume de votre main, ça vous intéresse vraiment ? a-t-elle rétorqué d'une voix indifférente. (Elle s'est retournée, tenant un grand bocal alimentaire en verre contenant une sorte de boue noire visqueuse.) Crâne de rat écrasé, eau de la Tamise désalinisée, mousse séchée et pilée provenant d'une conduite percée de la gare de King's Cross, une pincée de poussière de mortier et un soupçon d'essence sans plomb récupéré à la surface d'une flaque d'eau laissée par les pluies torrentielles du mois d'août ; le tout, mixé et cuit au micro-ondes pendant dix minutes, avant de passer trois jours et trois nuits sous la lampe d'un photographe, je n'ai rien oublié ?

— Comment le saurais-je ?

Devant mon impertinence, elle a repris son air désapprobateur.

— Monsieur... Swift, c'est bien ça ? Monsieur Swift, avez-vous seulement pris la peine de réfléchir aux implications médicales avant de vous engager imprudemment dans un combat à mort avec l'essence même des ténèbres ? J'en doute. Vous autres les jeunes, vous ne réfléchissez jamais. Vous vous croyez tous immortels. Restez tranquille.

Elle a tiré sur la rondelle de caoutchouc du bocal qui a émis un chuintement quand la pression s'est échappée, puis elle a ouvert le couvercle ; de l'une de ses poches (je commençais à les soupçonner d'être assez profondes pour contenir tout ce qui lui semblait nécessaire à l'exercice de sa profession), elle a sorti une petite spatule en bois. Elle a prélevé une bonne cuillerée de l'infâme magma noir dans le pot, m'a serré le poignet droit comme dans un étau, m'obligeant à tendre le bras, et s'est mise à tartiner cette cochonnerie sur mes blessures avec la désinvolture d'une grand-mère préparant un gâteau d'anniversaire.

Ça m'a fait le même effet qu'un curry vietnamien super-épicé : aux premiers passages de la spatule, je n'ai ressenti aucune sensation, mis à part celle de grosses bulles de savon parcourant ma

peau, ou de farine collante sur le bout de mes doigts. La brûlure n'est arrivée qu'après, une fois que le cerveau, faussement rassuré, s'était convaincu que ce n'était pas si terrible après tout. Ça a commencé comme une démangeaison sourde, cédant rapidement la place à un élancement intense et ardent au plus profond de mes os, qui a jailli de mon coude et atteint l'omoplate ; mes doigts m'ont brûlé et mon cou s'est contracté. Nous nous sommes débattus, sous le choc, mais elle avait une poigne de fer et aucune trace d'humour sur son visage quand elle a marmonné :

— Ne faites pas l'enfant.

— Ça fait mal, avons-nous pleurniché, essentiellement pour le soulagement d'avoir un souffle dans notre bouche et un son dans nos oreilles, toutes les sources de distraction étaient les bienvenues.

— J'ai bientôt terminé, a-t-elle ajouté. Si c'était vraiment aussi terrible, j'aurais pensé à vous donner un anesthésique, mais avec les réductions de budget actuelles, vous savez ce que c'est. (Sur notre peau, la substance noire a commencé à se mélanger à notre sang, formant des spires couleur mélasse.) Vous allez avoir des vertiges, mais je vous demande de vous dominer, de ne pas perdre le contrôle de vos pouvoirs et de ne pas réduire en cendres mon hôpital. En dépit de son infinie patience, le NHS n'est pas aussi compréhensif, et nous devons pouvoir continuer à offrir nos services à tous.

Nous ayons fermé les yeux et nous nous sommes mordu la lèvre jusqu'au sang. Nous n'avions pas de vertiges, pas exactement. Plutôt... un relâchement des pensées, une désintégration des lignes droites associant les mots aux concepts, des raisonnements structurés et des sons humains ; alors que notre esprit se gonflait comme une montgolfière, nos pensées se décomposaient, comme dans l'état de rêve juste avant de s'endormir ou de se réveiller, quand il semble logique au poisson rouge de ne pas peler ses pommes de terre dans l'autobus. Les mots, qui d'ordinaire me permettaient d'exprimer mes idées, ces processus conscients et ces souffrances, dans les contraintes imposées par le langage, étaient inefficaces dans le cas présent. Raison et compréhension semblaient avoir fui notre cerveau, elles étaient devenues...

allô allô ? oui bonjour je cherche à joindre jeff oui jeff le type qui non je n'ai pas l'intention de raccrocher écoutez-moi enfin il

maman est morte jeudi, la semaine prochaine c'est

trois papadums non trois, trois, eh bien s'ils ont dit ça

vous n'avez qu'à reporter mon rendez-vous à mardi, je dois y aller et

au secours ! il y a quelqu'un chez moi et il va me oh mon dieu oh mon dieu si vous

oui toi aussi tu m'as manqué

allô ?

allô ?

ALLÔ ?

Nous avons ouvert les yeux. Nous avons attrapé l'infirmière par le bras alors qu'elle s'apprêtait à appliquer une autre couche de sa pommade infecte, et nous avons demandé d'une voix sifflante :

— Quand avez-vous passé votre dernier coup de téléphone ?

— Monsieur Swift, ça n'a aucune...

— Vous vous appelez Jean. Votre père était médecin. Quand il est mort, vous avez pleuré au téléphone, vous avez dit aide-moi je t'en prie, mais elle était à Paris, elle n'a pas pu arriver à temps, il n'y avait pas de places disponibles dans les avions, c'était Noël. Elle a dit, ça va aller, ma chérie, ça va aller. Puis vous avez trouvé l'uniforme, vous saviez, pour la magie. Vous avez dit à votre ami au téléphone que vous alliez arranger les choses, et il a dit, qu'est-ce que tu fais, mais de quoi tu parles et vous avez dit au revoir. Désolée, mais je dois te quitter, je ne t'oublierai jamais, et vous

avez raccroché. Vous n'avez plus jamais décroché un téléphone depuis. Vous vous êtes réfugiée dans le silence, vous ne voulez pas savoir, aucune communication à distance, aucune responsabilité, juste ça, juste au revoir Alex, je penserai à toi parfois, mais oublie-moi, au revoir.

Jean a soigneusement dégagé son poignet et a soutenu notre regard sans sourciller.

— C'est fascinant, a-t-elle enfin murmuré. Vous savez, vous auriez dû m'informer que vous partagiez votre conscience avec la mémoire du réseau téléphonique, cela constitue un antécédent médical pertinent.

Elle parlait d'une voix posée, mais sa main tremblait.

— Nous vous connaissons, avons-nous chuchoté.

— Vraiment ?

— Nous avons ce que vous avez dit.

— Comment ?

— C'est...

quelque part dans les pensées volantes
les souvenirs bleus de ce que nous sommes
allô !
qui est à l'appareil ?
il y a quelqu'un ?
allô ?
faut que j'y aille, ma chérie, faut que j'y aille
ne raccroche pas tout de suite
au revoir
bonne nuit, fais de beaux rêves !
allô ? j'ai besoin du numéro de ce type
allô ?

— Nous sommes les pensées que vous avez laissées derrière vous. Nous sommes... les sentiments dans votre voix, même s'il ne les a pas entendus. Nous sommes...

— Les autres patients se contentent d'avoir des vertiges ; votre réaction est plutôt originale, nous a-t-elle brusquement interrompus. Votre sang a-t-il pour habitude de virer au bleu et de se tortiller comme des asticots au contact de l'oxygène ?

Nous avons jeté un coup d'œil aux filets d'étincelles bleues sur nos bras, là où le médicament était entré en contact avec le sang. Soudain, j'ai eu la nausée, le monde m'a semblé tourner autour de moi dans une brume de chaleur, mes oreilles ont bourdonné ; ma tête qui, quelques instants plus tôt, m'avait fait l'effet d'une montgolfière, me semblait à présent remplie de plomb ; j'étais entraîné par le son de...

allô !
qui est à l'appareil ?
jamais eu l'occasion de te dire...
écoute je sais que je ne devrais pas faire ça au téléphone mais je veux que tu saches
j'essaie de joindre
allô, le standard ?
allô ? Allô ? ALLÔ ?

— Aidez-moi ! ai-je lâché entre mes dents serrées. Je vous en supplie !

— Et si vous commenciez par me dire quel est le problème ? a dit l'infirmière d'une voix d'une infinie patience.

— Je ne me rappelle pas ! Je n'arrive pas à me souvenir de... de ce que j'étais avant ! Je ne me souviens pas d'être moi !

— C'est un psy qu'il vous faut, pas une infirmière, m'a-t-elle lancé, avant de se reprendre et d'ajouter : je peux vous adresser à un spécialiste. (Puis, plus bas, en quelques petits mots aussi vite entendus qu'oubliés :) Vous voulez tout de même faire cesser le saignement ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus...

— Loin de moi l'idée de vous gâcher votre soirée, mais si nous n'agissons pas, c'est une mort lente et anémique qui vous attend, ce qui, permettez-moi de vous dire, n'arrangera en rien votre teint... (Son sourire a brillé, pas franchement cruel, mais pas débordant de compassion non plus. Elle s'est penchée près de moi et a murmuré :) Mais peut-être que ça vous tente ?

J'ai hésité.

— Non, avons-nous répondu.

Et si nous étions surpris d'avoir parlé avec autant de fermeté dans la voix, nous l'étions tout autant par mon manque d'assurance.

— Vous êtes sûr ? Parce que si vous préférez le psy...

— Non. Nous voulons... non. S'il vous plaît. Aidez-nous.

— Aidez-nous, ou aidez-moi ?

— C'est la même chose.

— Vous croyez ? a-t-elle demandé subtilement. Pourtant, il me semble que l'un de vous a du sang bleu, alors que l'autre a du sang rouge ; l'un de vous connaît les secrets des lignes téléphoniques, alors que l'autre, probablement celui qui a été cliniquement mort, a un meilleur ancrage dans son ego, mais je m'en voudrais d'avancer des hypothèses qui dépassent de loin la formation d'une simple infirmière. Vous partagez peut-être la même peau et la même voix, mais je ne suis vraiment pas convaincue que vous soyez sur la même longueur d'onde.

Nous avons réfléchi...

Et ensuite, j'ai réfléchi...

— Je... suis désolé, ai-je dit.

— Nous aussi, avons-nous ajouté.

— Je... je vous en prie, pardonnez-moi, j'ai... parlé sans...

— Nous ne pensions pas que... nous sommes... avons-nous expliqué.

— L'autre bras, a-t-elle dit, saisissant mon autre poignet dans sa main de fer. Cette fois, essayez de ne pas faire tomber des étincelles bleu électrique un peu partout. Je ne porte pas de jugement sur mes patients ; ce n'est pas mon rôle.

— Pourquoi pas ? avons-nous demandé. Vous accepteriez de soigner un assassin ? ai-je renchéri.

— Oui, a-t-elle répondu catégoriquement. S'il était malade.

— Pourquoi ?

— Les raisons ne manquent pas : le serment d'Hippocrate, le sens du devoir, le code de déontologie, la politique du NHS, et j'en oublie.

— Mais *pourquoi* ?

— Vous êtes bien placé pour le savoir. L'un de vous, en tout cas.

— Lequel ? ai-je demandé en souriant malgré moi, en dépit de la douleur dans ma tête et sur ma peau. Ça ne marche pas comme ça, avons-nous grommelé en grimaçant.

Elle a marqué une pause et nous a regardés fixement, une tache noire dégoulinant le long de la spatule qu'elle tenait à la main.

— La vie est magique, a-t-elle répliqué. Il n'y a rien d'autre à expliquer. Vous perdez les

pédales, n'est-ce pas, sorcier ? Vous n'arrivez plus à garder le contrôle.

— Oui. Euh... non.

— Décidez-vous.

— Tout dépend si votre question était de pure forme.

— Oh, vous ne savez plus où vous en êtes, mais vous jouez quand même au plus fin. (Elle a haussé les épaules.) Enfin...

— C'est tout ? « Enfin... » ?

— Je ne porte pas de jugement sur mes patients, ce n'est...

— ... pas votre rôle, je sais.

— Je vais terminer avec ça, puis je vais mettre des pansements. (Son visage s'est épanoui en un large sourire.) Changez-les toutes les douze heures pendant les trois prochains jours, ensuite vous pourrez les remplacer par du sparadrap. Ah, les hommes... Ils sont vite insupportables dès qu'ils ont quelques bandages. Ils se sentent tellement supérieurs, parce qu'ils n'ont pas leurs règles tous les mois, mais au moindre bobo, ils veulent qu'on les chouchoute.

— Vous parlez de moi, ou s'agit-il d'une observation médicale d'ordre général ?

— Je ne pense pas que vous irez vous plaindre à mon responsable si mon attitude vous a déplu, a-t-elle répondu.

— Qui est votre responsable ?

— Oh... (Elle a agité la baguette en bois avec une belle désinvolture, éclaboussant la pièce de petits morceaux de matière noire visqueuse.) Ce serait sans doute leur faire trop d'honneur de les qualifier de puissances supérieures, et «demi-dieux » donne à tout ça un côté religieux ; «esprits » fait un peu trop Peter Pan, alors disons...

— Forces occultes ?

— Petit malin.

— Merci.

— Ça va mieux maintenant ? Moins de taches noires qui tournoient, moins de voix qui hurlent et de souvenirs magiques incontrôlables ?

— Un peu, oui, merci.

— Je suis là pour ça. Maintenant, je vais aller chercher des pansements. N'en profitez pas pour vous évaporer en mon absence.

— Je ferai de mon mieux, ai-je répondu et, à notre grande surprise, nous étions sincères.

UNE FOIS REVENUE, elle a laissé au dépôt noir visqueux le temps de former une croûte sur nos bras, qu'elle a enlevée en les brossant vivement à l'aide d'un chiffon rêche ; elle mettait tellement de cœur à l'ouvrage que nous avons bien cru qu'elle allait rouvrir nos blessures. Néanmoins, quand nous avons de nouveau regardé, nous avons constaté qu'il n'y avait plus la moindre trace de sang dans les demi-lunes laissées par Fringale, mais que d'épaisses cicatrices noires commençaient à se former. La vue de ce retour à la normale a été un profond soulagement pour nous.

Elle a bandé nos bras avec une efficacité redoutable, puis nous a tapoté l'épaule et a dit :

— Très bien, faites monter le patient suivant.

— Il y a un autre patient ?

— Un cas d'acné sévère.

— Naturelle ou résultant d'un sort ?

— Vous voulez vous rendre compte par vous-même ? Allez, filez maintenant ; j'ai un emploi du temps chargé. Au cas où vous ne le sauriez pas, ce pays manque de médecins !

Nous en sommes restés là ; elle ne semblait plus avoir envie de discuter avec nous. Avec un

haussement d'épaules, nous avons ramassé notre cartable et nous nous sommes dirigés vers la sortie.

Dans l'embrasure de la porte, nous nous sommes retournés et l'avons vue en train de ranger le bocal dans l'armoire. Sur un coup de tête, nous avons dit :

— Je peux vous poser une question ? (Elle n'a pas répondu, pas bougé, pas bronché.) Si nous devenons... ce corps et tout ce qui va avec, si nous devenons...

— Moi ? a-t-elle complété, sans lever les yeux. Rassurez-vous, je ne vous parle pas de changer de sexe. Non, je veux dire, dans un sens métaphorique : si, de pluriel, vous devenez singulier, et que, par hasard, vous vous mettiez à penser comme un humain, ressentir comme un humain, au lieu d'un enchevêtrement de câbles médicalement malsain...

— ... est-ce que ce sera si terrible ?

Elle a hésité, puis elle s'est retournée et nous a regardés droit dans les yeux.

— La vie est magique, a-t-elle dit. La magie *n'est pas* la vie. Maintenant, filez avant que je n'appelle la sécurité.

— Merci, avons-nous dit.

— De rien, a-t-elle répondu, mais sa voix ne nous a pas semblé sincère.

J'AI PRIS LE bus près de l'hôpital abandonné, en direction du sud, mes bras bandés dissimulés à l'intérieur de mon manteau ; j'ai résisté à la tentation de retrousser mes manches pour que les autres passagers puissent voir : j'avais été blessé et j'en tirais une fierté que j'estimais légitime, un peu comme un soldat revenu du front.

J'ai tenu bon.

Ou peut-être avons-nous tenu bon.

Il était de plus en plus difficile de faire la distinction. En fait, ça n'avait jamais été facile, nous avions toujours été moi, mais dernièrement nous n'étions plus certains d'être autre chose qu'un ensemble de souvenirs, de pouvoirs magiques et d'idées auquel j'avais accès à ma guise. À moins que je ne sois rien de plus que la réminiscence étrange de Matthew Swift que nous pensions être nous-mêmes, alors qu'il était bel et bien mort deux ans plus tôt ? Nous savions que Matthew Swift était mort, son dernier souffle était rentré dans le réseau téléphonique et avait dansé dans notre royaume. Nous disposions de décennies de mémoire et d'expérience, de pensées et de sentiments qui, de plus en plus, nous guidaient, influençaient notre comportement dans le monde. Nous comprenions mieux pourquoi ce sorcier étrange et singulier appelé Swift avait agi comme il l'avait fait ; mais nous ne savions pas si cela se résumait à des souvenirs ou si cela avait une signification plus profonde.

Nous sommes moi, nous sommes Matthew Swift.

Et je suis les anges bleu électrique.

La distinction importait-elle vraiment ?

C'est très simple, monsieur Swift. Pouvez-vous rester maître de la situation ?

Je ne comprends pas.

En théorie, j'étais mort. Mais au bout du compte, qu'est-ce que ça changeait ? Je me sentais aussi vivant qu'on pouvait l'être : l'air que j'inspirais venait me chatouiller l'intérieur des poumons, je sentais les battements de mon cœur dans mes veines ; je ressentais la peur et le chagrin, la joie et la douleur, le doute, la terreur et l'espoir, j'avais coché toutes les cases de l'humanité, bonnes et mauvaises, qui, quoi qu'il arrive, prouvaient au moins que j'étais capable d'éprouver avec la même acuité qu'avant toute la gamme des émotions et des sentiments humains. Est-ce que ça n'était pas suffisant ? Si nous étions moi et que nous éprouvions ces choses, cela ne nous rendait-il pas vivants, ou humains ? Dans la mesure où nous avions de plus en plus l'impression de nous fondre en moi, la question de la provenance de notre humanité perdait de sa pertinence. Que Matthew Swift soit mort

sans espoir de retour et que les anges bleu électrique soient peut-être les dieux des voix perdues du téléphone, voilà un détail qui nous préoccupait de moins en moins.

Qui me préoccupait de moins en moins.

Nous nous moquons de ce genre de distinctions.

Assis dans le bus, je regardais défiler le monde à travers mes yeux bleus, mes bras me démangeaient et je savais que j'étais capable de comprendre toutes les langues parlées à l'étage supérieur de ce véhicule qui descendait bruyamment Gower Street ; je savais également que j'avais potentiellement en moi la capacité d'un embrasement instantané, de flammes bleues à faire pâlir de jalousie le soleil lui-même et que ça me semblait... naturel.

La vie est magique.

Je n'avais pas eu besoin de lui demander ce qu'elle voulait dire. La magie de la vie n'était pas celle des sorts, des enchantements ou de la sorcellerie ; ou plutôt si, mais ce n'était pas ça le plus important. La vie était créatrice de magie, mais c'était un sous-produit, secondaire, rien à voir avec *la* magie, avec article défini et forte accentuation. La vie était magique dans un sens plus terre à terre du mot ; le simple fait de vivre était magique en soi.

C'était quelque chose que nous comprenions d'instinct, jamais il ne nous serait venu à l'esprit que cela puisse nécessiter une explication.

J'allais vers le sud, vers Holborn.

VERA ET CHARLIE m'ont retrouvé dans une petite sandwicherie au sol en linoléum, derrière Drury Lane ; *Tasty Cafe* vantait{13} l'enseigne en grosses lettres bleues au-dessus d'une porte grinçante, avec un carillon qui émettait un bruit sourd plus qu'il ne sonnait. Nous nous sommes assis à une table en plastique orange, tandis qu'autour de nous, des hommes en gilets fluorescents venus d'un chantier tout proche buvaient du thé en mangeant des sandwiches au jambon sec.

Vera semblait fatiguée, mais alerte ; Charlie avait son expression implacable habituelle.

Elle m'a dit, mais pas méchamment :

— Vous vous êtes dépêché de foutre le camp de l'Exchange, mon salaud.

— Désolé. J'étais blessé.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Qui ça ?

— Ces connards de l'Ordre, qui d'autre ? D'ailleurs, au passage, merci de les avoir fourrés dans nos pattes.

— Quel est le problème ? a demandé Charlie.

Elle l'a foudroyé du regard.

— On vient à peine de pulvériser l'armée des morts-vivants de Lee et on se retrouve avec un groupe de fanatiques religieux sur le pas de la porte, et ils savent tout de nous.

— Ils vous ont causé des ennuis ? ai-je demandé.

— Pas encore.

— Je ne saisis pas alors, ai-je hasardé, ne comprenant ni l'origine de sa colère ni où elle voulait en venir.

Elle a serré sa tasse de café dans sa main jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

— Et le jour où il y aura un problème, sorcier, qu'est-ce que vous y pourrez ? a-t-elle fait remarquer avec aigreur.

Curieusement, nous avons eu un peu honte.

— Oda ne m'a pas dit combien il y avait eu de morts.

— Beaucoup.

— Mais est-ce que... est-ce que...

— Est-ce que ça a servi à quelque chose ?

— Oui.

— Peut-être. Maintenant que Lee est mort et que ses hommes ont été vaincus... la Tour est affaiblie. Elle ne fait plus aussi peur qu'avant, alors oui, peut-être que l'équilibre des forces est en train de changer. (Elle a relâché sa prise et ses épaules se sont décontractées. Elle avait l'air épuisé ; nous nous sommes demandé si elle avait dormi.) Quelle est la suite des événements ?

— Harris Simmons.

— Vous avez du nouveau ? a demandé Charlie.

— Peut-être. Je pense qu'il est en cavale.

— Et en quoi ça peut nous aider ? s'est étonnée Vera.

— Il est suivi. Bakker sait que je suis à sa recherche, il a fait le ménage chez lui et m'a laissé un mot.

— Vous n'aviez pas parlé de ce message, a dit Charlie d'un air réprobateur.

— C'était personnel.

— Je pensais qu'on avait dépassé ce stade.

— Oh, ne soyez pas aussi naïf ! a fait Vera d'un ton brusque.

— S'ils savent que vous êtes à ses trousses, ça risque de compliquer les choses, a fait sagement remarquer Charlie.

— Votre grande perspicacité nous est vraiment précieuse, a ironisé Vera. Qu'est-ce que vous voulez, sorcier ?

— Votre aide.

— Encore ?

— Je pense que nous pouvons abattre la Tour.

— Au figuré, je suppose. Vous parlez de démantibuler l'organisation, pas vrai ?

— Harris Simmons peut nous conduire à Bakkér.

— J'en doute, a murmuré Vera.

— Bakker est difficile à trouver ; il bouge sans arrêt, a ajouté Charlie. En plus, avec la mort de Khay et de Lee, ça m'étonnerait qu'il reste plus d'une nuit au même endroit, pas tant que vous ne serez pas...

— Plus mort qu'un zombie décapité ! a crié Vera d'une voix perçante. Plus mort que le fantôme du vieux Marley, plus mort qu'une tombe sur Mars, plus mort...

— C'est bon, nous avons compris, avons-nous dit. En outre, en ce qui concerne Bakker, la mort est quelque chose de compliqué...

— C'est un zombie, lui aussi ? a demandé Vera.

— Non, absolument pas, a répondu Charlie d'un ton catégorique, comme s'il s'agissait de la question agaçante d'un enfant. Mais il est mourant.

— Et il souhaite toujours ardemment nous parler, avons-nous ajouté. Alors, au regard de cette information, je crois que certains risques valent la peine d'être pris.

— Quel genre de risques ?

Immédiatement, les yeux de Vera se sont réduits à des fentes.

— Je pense qu'Harris Simmons va servir d'appât, ai-je répondu. C'est logique : il sait que j'arrive, il est en cavale, avec une ombre qui le suit à la trace...

— Une ombre ? a répété Charlie d'une voix dure.

— Vous êtes qui, au juste ? lui a demandé Vera d'un air interrogateur. (Puis, à mon attention :) Je

peux savoir ce que ce garou fait là ?

— Il a un rôle important à jouer, ai-je dit dans un soupir. Maintenant, soyez sages, j'ai besoin de votre aide à tous les deux.

— Seulement nous deux ? Pourquoi pas le motard, l'Ordre, les sorciers noirs, les...

— Vous êtes les seuls en qui j'ai confiance.

— Merci, a dit Vera avec un grognement. Je suis touchée, mais un peu surprise, c'est vrai, on se connaît à peine.

— D'accord, jouons cartes sur table : vous (signe de la tête vers Vera), vous avez trop à perdre, et avez déjà beaucoup perdu ; et vous (signe de la tête vers Charlie), vous avez de bonnes références et un visage honnête, quand il n'a pas de moustaches. Là, vous êtes contents !

— Et Oda ? a demandé Vera. Vous semblez très copain avec la psychopathe.

— J'ai entièrement confiance en elle, ai-je répondu, surpris de constater que c'était vrai, mais seulement jusqu'au moment où elle n'aura plus besoin de moi. Ce qui, si ce que je suggère est couronné de succès, ne saurait tarder.

IL A QUAND même fallu trois jours.

J'ai dormi chaque nuit dans un hôtel différent, en partie parce que les dégâts occasionnés autour de mon lit par mes sorts de protection finissaient par agacer la direction.

Au cours de ces trois jours, Charlie m'a rendu visite deux fois. La première, il m'a remis cent livres et un billet de Sinclair disant simplement, «Essayez la légalité, et bonne chance », ainsi que des vêtements de rechange et une trousse de premiers soins pour les griffures en train de se cicatriser sur mes bras. La deuxième, il a apporté une paire de chaussures.

Après leur avoir jeté un coup d'œil, j'ai dit :

— C'est une blague. (Nous avons ajouté :) Vous êtes sûr que ça va marcher ?

— Ces trucs-là ne tombent pas du ciel, a-t-il répondu.

— L'image est déjà bien assez ridicule, ai-je rétorqué. Et si quelqu'un prend les chaussures ?

— Il y a une autre solution.

— Laquelle ?

— La chirurgie. (Nous avons pâli.) On peut vous ouvrir la peau et implanter la puce juste en dessous de...

— Finalement, vous n'êtes pas totalement dénué de sens de l'humour, ai-je dit.

— En fait, si.

J'ai accepté les chaussures. Elles m'allaient parfaitement, et en marchant, je n'ai remarqué aucune bosse laissant deviner ce qu'on avait caché à l'intérieur. Charlie a eu un large sourire.

— Vous autres magiciens, a-t-il dit, vous êtes tellement obsédés par la magie que vous en oubliez la technologie.

LE TROISIÈME JOUR, j'ai reçu un coup de téléphone d'Oda.

— Où est-ce que vous vous cachez ?

— Si je vous le disais, ça n'aurait plus vraiment d'intérêt.

— Peu importe, j'ai votre numéro, je vous retrouverai.

— Je vais bien.

— C'est le cadet de mes soucis.

— Je sais. Je suppose que ça résume assez bien la situation.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'attends.

— Quoi ?

— De trouver Bakker.

— Et vous croyez qu'en restant planté là sans rien faire, Bakker va vous tomber tout cuit dans le bec ?

— Simmons me dira où est Bakker.

— Alors vous attendez de mettre la main sur Simmons.

— Oui.

— Et s'il ne vous dit rien ? Mais peut-être que vous vous en fichez ?

— C'est compliqué.

— Vous n'êtes pas du genre bavard, hein ?

— Pas en ce moment.

— C'est de bonne guerre.

— C'est tout ? C'est de bonne guerre ?

— Oui.

— Vous ne jouez pas franc jeu.

— Oh, je vous en prie. De toute manière, j'ai promis de vous retrouver, vous n'avez pas oublié ?

— Vous avez été on ne peut plus claire sur ce point, même si, à dire vrai, ça ne serait pas nécessairement une mauvaise chose.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?.

— Je suis persuadé que vous finirez par comprendre toute seule. Et si les choses tournent mal, adressez-vous à Vera.

— Vous avez confiance en elle ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elle n'a pas juré devant Dieu de me décapiter à la première occasion, ai-je répondu, ça compte pour moi.

Et j'ai raccroché sans lui laisser le temps de se montrer déplaisante.

Environ une heure plus tard, Charlie m'a appelé.

— Des nouvelles de Simmons ? ai-je demandé.

— Oui, vous aviez raison, à propos de cette chose qui le suit. Ce n'est pas beau à voir.

— Où ?

— On va devoir vous y emmener. Apparemment, c'est au milieu de nulle part.

— Je me charge de trouver un moyen de transport.

— Je savais que vous diriez ça, a-t-il fait, et il m'a communiqué l'adresse.

IL ME RESTAIT une dernière chose à faire, avant la conclusion. Juste une.

J'ai déniché un exemplaire des Pages Jaunes sur le toit d'un abribus, et je l'ai ouvert à la rubrique Traiteurs. De retour à mon hôtel, j'ai décroché le téléphone et composé le numéro que j'avais noté.

La voix qui a répondu a dit :

— Le Paradis de Palmero, bonjour ?

— Je voudrais parler à madame Mikeda.

— De la part de qui ?

— Matthew Swift.

— Un instant.

J'ai patienté. Loin du combiné, j'ai entendu celui à qui appartenait la voix demander : « La vieille est dans le coin ? »

Nous avions un sentiment...

... des voix dans le combiné...

... nous savions que nous pouvions connaître cette voix, si nous le voulions. Tout le monde laisse quelque chose de soi derrière lui, dans les téléphones.

— Hé, Swift, c'est bien ça ?

— Oui.

— Elle arrive.

— Merci.

... si facile...

Je me suis pincé la paume de la main jusqu'au sang. Une voix est venue au bout du fil, avec un accent différent, qui bavait sur chaque syllabe comme un pot de miel.

— Oui ? Qui est à l'appareil ?

— Madame Mikeda ? C'est moi, Matthew Swift.

— Si c'est de l'argent que vous voulez, vous vous êtes trompé d'adresse.

— De l'argent ? Non.

— Alors, foutez-moi la paix.

Elle m'a raccroché au nez. J'étais surpris, mais, en y réfléchissant, je me suis demandé comment j'avais pu espérer un meilleur accueil.

J'ai pris mes affaires et j'ai décidé de faire les choses à l'ancienne.

LE PARADIS DE Palmero était une petite sandwicherie (une gargote, en fait) située à proximité de la halle aux viandes de Smithfield. Les bouchers venaient y déjeuner d'un sandwich au salami arrosé de thé servi dans une tasse en carton. Je suis arrivé en début de soirée : trop tôt pour que les bars à vins à la mode du quartier aient déjà ouvert leurs portes, mais assez tard pour que le marché ait fermé les siennes sur les alignements de crochets mécanisés et les sols sentant le sang dilué et la sciure de bois. Une bruine fine tombait sur les rues paisibles où régnait une atmosphère de dimanche après-midi.

Les lumières du Paradis de Palmero étaient encore allumées, mais ils se préparaient visiblement à fermer, rangeant les quelques tables en métal branlantes à l'intérieur et fermant les couvercles des frigos. J'ai pris le dernier sandwich en rayon (cheddar et *pickles* à l'allure suspecte, emballé dans du film alimentaire) et j'ai commandé un café.

Derrière le comptoir, le jeune homme dans le grand tablier rouge avait le même accent nasillard qu'au téléphone.

— On ferme, a-t-il dit.

— Je veux juste un café.

— Ouais, mais...

— Nous pensons que vous utilisez les services téléphoniques de pornographie, avons-nous dit brusquement, inspirés à la fois par son tablier et le débit monotone et familier de sa voix, et irrités parce qu'il se faisait prier pour nous servir. (Et ensuite, parce que j'ai été surpris de découvrir à la fois que nous étions convaincus de ce que nous avancions, mais aussi que son visage indiquait que c'était vrai, j'ai ajouté :) Il vous faut une petite amie.

— Euh...

— Je voudrais parler à madame Mikeda.

— Vous n'êtes pas le cinglé qui a déjà appelé, au moins ?

— C'est bien moi.

— Écoutez, je ne veux pas...

— Peut-être que vous devriez aller voir si elle est encore là.

— Oui. Bon. Comme vous voulez.

Sur ces mots, il s'est éclipsé derrière le rideau de perles au fond du magasin.

J'ai attendu. Un moment plus tard, précédée par le bruit de pas lourds, madame Mikeda est apparue. Elle tenait un téléphone mobile d'une main et des ciseaux de l'autre.

— Partez tout de suite ou j'appelle la police, sinon j'ai aussi mes ciseaux, à vous de déci...

— Madame Mikeda, l'ai-je poliment saluée, parce que Maman m'avait appris à faire preuve de courtoisie envers les dames âgées.

— Monsieur Swift ! s'est-elle exclamée dans un souffle. (Puis essayant de reprendre le contrôle de sa voix :) Vous n'êtes pas... je veux dire... vous êtes...

— Comment allez-vous, madame Mikeda ? ai-je demandé, essayant de rompre la glace.

— Bien, merci. Bien. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Alors que je devrais être en train de manger les pissenlits par la racine ? C'est bien le sens de votre question, madame Mikeda ?

— Je ne veux pas... mais vous étiez...

— Je suis venu pour parler de Dana.

Son visage s'est crispé. Elle a baissé les ciseaux et le téléphone, avec un effort délibéré qui l'a fait trembler.

— En privé, alors.

MADAME MIKEDA ÉTAIT la fille d'un émigré russe qui, avait-elle toujours affirmé, avait fui la Révolution en 1917, avec les secrets de la cour du Tsar dans la tête, un aristocrate loyal, indéfectible et cultivé qui était mort le cœur brisé. Cependant, cette histoire m'avait toujours semblé fort improbable, et comme son père n'était mort que récemment dans un HLM de Bermondsey, sa chronologie ne tenait pas vraiment la route.

Elle était de taille moyenne, corpulente, mais pas vraiment grosse, plutôt dotée d'une présence étonnante ; même dans une très grande pièce, il n'y avait jamais assez de place pour que madame Mikeda et d'autres gens cœxistent pacifiquement. Sa peau tombait sur son ossature comme un rideau sur un meuble de grande valeur ; elle était pleine de plis innombrables et de profondeurs insoupçonnées, suggérés même sous son chemisier à fleurs bouffant ; de son ample jupe bleu marine dépassaient deux jambes qui semblaient s'arrêter au niveau des rotules. Assise dans sa cuisine, elle a versé de la vodka dans deux gobelets en plastique et a dit :

— Je sais que c'est un cliché, mais les Anglais ne savent pas boire.

Je me suis armé de courage et, alors qu'elle vidait son verre cul sec, j'en ai fait autant avec le mien. Nous avons été horrifiés par le choc initial, puis étrangement fascinés tandis que le liquide se frayait un chemin de feu jusqu'à notre estomac et, passant par les artères, envoyait un coup directement au cerveau, comme si le liquide avait instantanément brûlé au contact de la chair et rempli nos veines de vapeur. Nous nous demandions s'il était prudent de recommencer, mais à notre grand soulagement, madame Mikeda ne nous l'a pas proposé. Elle a rangé la bouteille et a servi le café, puis elle a dit :

— Je... On vous embête sans doute tout le temps avec ça, mais...

— Mais...

— Mais vous étiez mort, non ?

Elle m'a tendu une tasse et s'est levée pour fouiller au fond d'un placard au-dessus de l'évier en inox luisant, équipé de tous les accessoires nécessaires à la plonge d'un restaurant, jusqu'à ce qu'elle trouve un paquet de sablés.

— Oh. C'est vrai, j'oubliais, ai-je répondu, restant volontairement vague sur le sujet, tandis que je la regardais fendre le cellophane à l'aide d'un ongle rouge tranchant comme du titane. C'est compliqué.

— Bien sûr. C'est toujours compliqué avec vous. Je l'ai su dès le premier jour où je vous ai vu.

J'ai pris le café, ravi de la diversion que m'offrait ce cérémonial entre gens bien élevés : j'ai gardé les yeux baissés sur la tasse chaude, comme si elle contenait tous mes problèmes. Elle s'est rassise avec le gémissement d'une dame âgée qui a passé trop de temps sur ses deux jambes.

— Alors, vous vouliez qu'on parle de ma fille ?

— Comment va-t-elle ?

— Vous ne savez pas ?

— Je... je ne l'ai pas vue récemment.

— Pourquoi ? Oh... c'est vrai. Vous étiez mort.

— Tout juste.

— Elle va bien.

— C'est tout ?

— Vous espériez quoi ? Des mauvaises nouvelles ?

— Non, non, pas du tout... c'est juste que... je m'attendais à plus de détails.

— On ne se voit pas beaucoup, ces derniers temps.

— Pourquoi ?

— Vous devriez peut-être lui poser la question ? À moins que vous n'ayez quelque chose à me dire ?

Elle m'a regardé, la tête penchée sur le côté, et, malgré l'expression innocente, presque puérile, qu'elle affichait derrière ses joues roses cl sa crinière de cheveux bouclés rouge métallique, ses yeux avaient toujours cette lueur de vive intelligence que je lui avais connue dès notre première rencontre. Je n'ai pas su quoi lui répondre.

— Un sablé ?

— Quoi ?... Non, merci.

Elle en a pris un dans le paquet, a croqué un des coins et trempé le reste dans son café, a attendu quelques secondes, puis l'a englouti d'une seule bouchée. Je l'ai regardée mâcher et ses yeux sont restés rivés sur le sol. Quand elle a eu terminé, elle a laissé échapper un long soupir et elle a dit :

— D'accord, procédons par ordre : est-ce que ma fille est morte, possédée, sous l'influence d'un démon ou victime d'un sort quel qu'il soit ?

— Hein ? Non ! Pas pour autant que je sache.

— Vous ne semblez pas savoir grand-chose, a-t-elle souligné avec sagesse.

— Je pense qu'elle n'est rien de tout ça.

— Voilà pour l'essentiel, alors. Vous voulez me parler d'autre chose ? (Elle a vu mon expression.) Je suis une mère, et une bonne chrétienne, vous savez. Et si ma fille est en ligue avec certaines forces occultes, je dois m'assurer qu'elle ne viole pas un trop grand nombre des articles de foi[{14}].

— À ma connaissance, ce n'est pas le cas.

— Bien. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous avez déjà rencontré Robert James Bakker ?

— Oui, a-t-elle répondu de la voix pleine de lassitude de quelqu'un qui savait où menait cette conversation.

— Qu'est-ce que vous pensez de lui ?

— Un homme bon. Il lui a tenu la main lors de l'enterrement, vous savez ; un homme vraiment gentil.

— Oui, ai-je murmuré. Je le crois aussi.

— Mais vous avez l'air de quelqu'un qui a quelque chose à dire sur le sujet. Allez, videz votre sac. C'est ce que j'ai toujours aimé chez vous, monsieur Swift : votre franchise.

— Vraiment ?

Avec un sourire, elle a pris un autre biscuit.

— Je me souviens de la première chose que vous m'avez dite : «Excusez-moi, madame, un café noir, sans sucre, s'il vous plaît ; ah, et j'aimerais aussi savoir si un membre de votre famille ou de votre maison se comporte de façon bizarre, peut-être même un peu mystique ? »

— J'ai dit ça ? ai-je demandé, surpris.

— Oui.

— Comme ça, sans prévenir ?

— Oui. Vous aviez l'air d'avoir eu une longue journée.

— C'était il y a longtemps, ai-je admis.

— Et vous avez probablement été bien occupé depuis...

— Oui...

— Entre l'enterrement, les pissenlits et tout ça.

J'ai souri avec patience.

— En tant que mère, et bonne chrétienne... ai-je commencé.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir un sablé ?

— Un seul, alors, avons-nous dit rapidement, nous servant dans le paquet qui nous était offert. Merci. En tant que mère, et bonne chrétienne, ai-je poursuivi, vous êtes-vous posé la question de ce que la Bible avait à dire sur le caractère sacré de la résurrection quand il ne s'agit pas de celle de notre Seigneur ?

— Vous savez, l'Ancien Testament...

— Je ne suis pas mort, je vous assure. Et ça devient réellement pénible de devoir l'expliquer à tout bout de champ.

— Dana vous croit mort. C'est à elle que vous devez des explications, laissez-moi en dehors de tout ça. En ce qui me concerne, ce qu'il se produit dans votre monde n'a pas à en sortir.

— Je suis désolé de venir vous ennuyer...

— Ne tournez pas autour du pot, monsieur Swift. Dites-moi ce que vous voulez.

— Où est Dana ?

— Je ne sais pas.

— Vous l'ignorez ou vous refusez de me le dire ?

— Elle est partie avec monsieur Bakker.

— Pourquoi ?

— Il a été gentil. Vous étiez... vous aviez disparu.

— Où est Dana ?

— Il est comme vous. Il a dit qu'il était votre maître.

— Il l'a été.

— Alors, quel est le problème ? a-t-elle demandé avec brusquerie. Il vous a tout appris, vous avez tout appris à Dana, et elle n'est pas devenue une espèce de... ce que je craignais. (Elle s'est reprise, puis a souri, une grimace douloureuse.) Elle va bien.

— Mais vous ne savez pas où elle se trouve ?

— Il lui donne de l'argent pour voyager, pour ses propres besoins. Elle se déplace beaucoup. Vous n'avez jamais donné d'argent, monsieur Swift. Je sais que ce n'est pas tout, mais vous devez comprendre... Pourquoi est-ce que tout lui réussit ?

— Quoi ?

— Monsieur Bakker. Il m'a abordée à l'enterrement et m'a proposé de me ramener chez moi. Il a dit qu'il savait que ma fille était... enfin bref, il m'a reconduite à la maison pour parler de l'avenir. Il m'a expliqué que la formation de Dana n'était qu'à moitié achevée, qu'elle avait encore besoin d'être épaulée, mais il a dit beaucoup de bien de vous. Grosse voiture noire, sièges en cuir.

— C'est un homme d'affaires doué.

— Et un bon sorcier ? a-t-elle demandé, presque avec une pointe de colère.

— Oui, ai-je dit, décontenancé. Très... compétent.

Elle a grogné.

— Est-ce que c'est quelqu'un de bien ?

Je n'ai pas répondu.

— Pourquoi vouliez-vous voir Dana ?

— Elle était mon apprentie !

— Et alors ?

— C'est important.

— Mais vous ne dites pas pourquoi.

— C'est juste que... c'est vraiment important.

— Allez, allez, a-t-elle lancé, agitant la main en l'air avec impatience. J'ai le droit de savoir !

J'ai respiré à fond.

— Elle est peut-être en danger.

— Bien !

— Bien ?

— Je me réjouis que vous me l'ayez dit, pas qu'elle soit en danger. Pourquoi est-elle en danger ?

— J'ai dit « peut-être ».

— Vous avez dit « peut-être » parce que vous me prenez pour une vieille bique qui ne comprend rien à rien. Allez, j'écoute ! Pourquoi est-elle en danger ?

— Ça... ça a un rapport avec monsieur Bakker.

— Ah. Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Elle ne passe plus à la maison. Elle m'appelle parfois, mais elle ne parle pas ; elle dit que les téléphones ont des oreilles. Elle a perdu beaucoup de poids, comment une fille qui mange autant peut maigrir à ce point ? Votre monsieur Bakker, c'est quelqu'un de bien ?

— C'était quelqu'un de bien.

— Mais plus maintenant ?

— C'est...

— ... compliqué ? Ça l'a toujours été, monsieur Swift. Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

— Je... je pense que je voulais m'excuser.

— D'accord. C'est fait. Autre chose ?

J'ai secoué la tête, puis j'ai marqué une pause. Madame Mikeda attendait.

— Si vous pouvez contacter Dana, si vous savez où la trouver, dites-lui que je suis désolé. Et dites-lui aussi de se sauver tant qu'il est encore temps.

— Pourquoi ?

— Parce que ça va barder.
— Elle est en danger à cause de vous ?
— Non !
— Mais elle pourrait l'être ?
Je n'ai rien dit. Elle a souri et a demandé poliment :
— Vodka ?
— Non, merci. Pas vraiment notre tasse de thé.
— Vous avez confiance en moi, monsieur Swift ?
— Oui.
— Alors, vous devez tout me dire.
C'est ce que j'ai fait, et j'en ai été le premier surpris.

DEUXIEME INTERLUDE :
Le Sorcier et Son Apprentie

Où l'on se rappelle que la sorcellerie a un coût
en dégustant une portion de fish and chips.

LAISSEZ-MOI VOUS raconter comment j'ai connu Dana Mikeda.

À la fin du printemps, au cœur de Londres, il est presque impossible de se sentir déprimé. Partout, des feuilles vertes poussent sur les arbres, le ciel est bleu, ponctué de fins nuages blancs, le soleil est réfléchi par les fenêtres des bureaux en couleurs pâles et divise la rue en zones d'ombres froides et en toits éclatants de lumière. Le matin, après la pluie, l'air a une bonne odeur de propre, et les gens, sans qui la ville ne serait pas elle-même, commencent à dénuder leurs épaules et à porter des lunettes de soleil dès que la température atteint des valeurs à deux chiffres. Il règne une chaleur agréable au soleil, avec une brise pas encore assez fraîche pour donner la chair de poule.

Le jour où j'ai rencontré Dana, je longeais le Holborn Viaduct, au-dessus de Farringdon Street, une rue passante, et je me laissais guider par mes pas, profitant de la balade. C'était le milieu de l'après-midi, ce moment où les rues du centre de Londres n'étaient pas trop animées, et où la magie qui me dictait en bonne part ma routine quotidienne se faisait plus discrète.

À Smithfield, je me suis acheté un friand dans un magasin près de la halle aux viandes, et je me suis installé sur un banc devant la façade classique et défraîchie de l'hôpital St Bart's pour manger en regardant passer les gens : jeunes cadres en costumes élégants, bouchers dans d'immenses tabliers et avec des gants en caoutchouc épais aux mains, maçons avec casques de chantier, et types branchés, en jeans déchirés à la dernière mode, probablement des stylistes.

Assis sur mon banc, j'ai pris conscience qu'on m'observait. J'ai regardé autour de moi, et j'ai fini par identifier la source de mon malaise : un rat, dressé sur ses pattes de derrière, dans un coin d'ombre cachant une rue étroite menant vers l'église de St Bartholomew the Great. Il me regardait fixement, apparemment peu soucieux des passants. Son comportement sortait de l'ordinaire, mais il en fallait plus pour me déstabiliser. Cependant, en ce qui me concernait, même les événements insolites avaient généralement une explication, et je n'en voyais aucune de satisfaisante pour ce qui était en train de se produire. Après avoir fini mon friand, j'ai donc brossé du plat de la main les miettes sur mon jean, je me suis levé et dirigé vers le rat.

J'avais couvert la moitié de la distance qui nous séparait quand son nez a remué et sa queue a frétillé ; il s'est retourné et a déguerpi, une réaction tellement prévisible qu'elle a réussi à me surprendre. J'avais le choix : accepter comme normale une conduite qui semblait l'être ou chercher au-delà des apparences. Fidèle à l'enseignement que j'avais reçu, j'ai opté pour la seconde approche. La normalité était rare dans notre profession, m'avait appris mon maître. Si les choses commencent à se dérouler comme on l'a prévu, il est généralement conseillé de veiller au grain (le grain, en l'occurrence, pouvant se traduire par des puissances supérieures ou un assassin). Tôt ou tard, une tuile peut vous tomber dessus, et on n'est jamais trop prudent, en particulier avec les petites choses.

Debout au milieu de la place devant l'hôpital, j'étais donc à l'affût de tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire. Et j'ai trouvé : ils étaient alignés en silence au-dessus de la rangée d'urnes en pierre et des dragons héraldiques de couleurs vives décorant le toit de la halle aux viandes. Ils ne bougeaient pas : aucun signe d'agitation, pas même un sautillement, d'une patte orange atrophiée sur l'autre. J'ai crié « Bouh ! », de toutes mes forces, et ils n'ont même pas battu des ailes. Il devait y avoir plus d'une centaine de pigeons là-haut, et quand j'ai traversé le marché couvert, passant devant le monument aux morts et les plaques détaillant l'histoire de cet endroit, je n'ai pas été vraiment surpris de constater que les oiseaux ne se trouvaient que d'un côté du toit.

J'ai rebroussé chemin et regardé dans la direction que fixaient tous les volatiles, sans exception : un ensemble de commerces, comprenant un pub dont l'enseigne représentait un évêque lubrique, une crèche, une laverie automatique et deux sandwicheries. Je suis rentré, au hasard, dans l'une de ces

dernières. Il n'y avait pas de clients, et pas d'employé non plus, mais suffisamment d'espaces vides dans la vitrine du frigidaire pour suggérer une accalmie de milieu d'après-midi plutôt que le symptôme d'un déclin inéluctable. Je me suis penché sur le comptoir en verre, par-dessus les saladiers de poulet, de thon et de salade de maïs, et j'ai patienté.

Le frigo à la porte en verre a laissé échapper un bourdonnement, un son désagréable, comme une guêpe enfermée dans une bouteille, ou le craquement de mouches au contact d'une lampe électrique. J'ai vu des étincelles jaillir des fils à l'arrière du réfrigérateur, et l'éclairage le long des rayonnages de sandwiches impeccablement emballés a vacillé. Puis, avec un sifflement, le frigo a rendu l'âme. Au-dessus de ma tête, l'ampoule a tremblоté plusieurs lois, et les prises de courant dans les murs aux différents coins de la pièce ont craché des étincelles furieuses. Au bout de quelques minutes, ça s'est arrêté. Pendant ce temps, j'ai entendu une voix s'élever derrière un rideau de perles : les cris incohérents d'une femme, adressés à quelqu'un dont la réponse était trop faible pour que je puisse la distinguer.

Ma curiosité avait été éveillée ; je suis passé derrière le comptoir et j'ai traversé le rideau. Derrière se trouvait une cuisine en inox, et c'était une vraie pagaille. Les casseroles et les poêles étaient éparpillées sur le sol, un liquide visqueux avait giclé sur les murs, le verre des ampoules éclatées crissait sous mes pas. Sur le porte-couteau, toutes les lames avaient été tordues.

Me frayant prudemment un passage parmi les débris, je me suis dirigé vers une porte au fond, et les voix sont devenues plus fortes. Celle de la femme, stridente et effrayée, bafouillait dans une langue que je ne comprenais pas mais qui, à en juger par son accent, avait probablement pour origine l'Europe de l'est. Une autre voix a répondu dans la même langue : masculine, plus posée, mais pas moins effrayée. J'ai poussé la porte, qui donnait sur un escalier tortueux. Ayant gravi la volée de marches, je suis arrivé dans un couloir étroit aux murs de plâtre craquelé et dont la peinture s'effritait. Au bout, devant une porte fermée, sur laquelle quelqu'un avait accroché le poster d'un quelconque *boys band* et un écriteau «ACCÈS INTERDIT !! !» au stylo rouge et en majuscules, se trouvaient une femme de petite taille, qui semblait bien trop large pour l'espace qu'elle occupait, et un homme, portant la tenue noire informe des prêtres, avec une grande barbe noire. Dans une main, le prêtre tenait mollement un crucifix ; et par ces gestes, il essayait vainement de calmer la femme. L'atmosphère de cet endroit était imprégnée d'un éclat étincelant, jaune d'or, qui me picotait la langue comme une boisson gazeuse ; le signe d'une présence magique, riche et dangereuse, émanant de derrière la porte fermée.

— Excusez-moi ? ai-je dit.

La femme s'est interrompue, m'a regardé et dit, «C'est fermé », avant de se remettre à crier après le prêtre.

J'ai attendu quelques instants, puis, comme elle ne paraissait pas vouloir s'intéresser à moi, j'ai élevé la voix et j'ai hurlé :

— *Sorcellerie !*

Ils se sont tus, tous les deux, plus pris au dépourvu, d'après moi, que réellement décidés à m'écouter.

— Merci, me suis-je hâté d'ajouter. Un café noir, sans sucre, s'il vous plaît ; ah, et j'aimerais aussi savoir si un membre de votre famille ou de votre maison se comporte de façon bizarre, peut-être même un peu mystique ?

DANS LA CUISINE, les mains tremblantes, la femme m'a offert de la vodka dans un gobelet en plastique. Elle m'a observé pendant que je buvais, serrant son propre verre.

— Vous êtes de la police ? a-t-elle demandé.

— Cette affaire ne vous concerne pas... a commencé le type en soutane.

— Allez vous faire voir, ai-je répondu. (Et, pour elle, j'ai précisé :) Non, je ne suis pas de la police. Mon nom est Matthew Swift.

(Madame Mikeda s'est présentée à son tour.) Ravi de faire votre connaissance. Et le monsieur à la barbe est... ?

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? a-t-il dit d'un ton brusque.

— C'est un prêtre, a expliqué madame Mikeda d'une voix intimidée.

— Plus qu'un simple prêtre, je suppose, le jaugeant de la tête aux pieds, sans être impressionné. Exorciste, c'est ça ? Possession démoniaques, vibrations sataniques, et tutti quanti ?

— Qui êtes-vous ? a demandé madame Mikeda.

— Vous pouvez m'appeler Matthew. Et si vous commenciez par mettre le barbu à la porte ; ensuite, vous me parlerez de votre fille, d'accord ?

— Comment savez-vous que j'ai une fille ?

Ses articulations ont blanchi autour de son gobelet en plastique.

— Facile : le poster du *boys band* sur la porte de sa chambre. Et la présence de l'exorciste m'indique que vous ne savez plus à quel saint vous vouer ; enfin, l'atmosphère de magie déchaînée me dit que votre fille ne souffre pas uniquement de règles douloureuses provoquées par ses hormones. Alors pourquoi ne pas me dire ce qu'il se passe ?

Après avoir avalé le reste de vodka, Mme Mikeda a machinalement écrasé le gobelet en plastique et l'a jeté dans l'évier. Elle nous a regardés, tour à tour, le prêtre et moi.

— Monsieur Swift, pourquoi je devrais vous faire confiance ?

— Pour plein de bonnes raisons : mon visage honnête, mon côté ouvert et charmant, mais surtout, en fin de compte, parce que j'ai vu juste sur toute la ligne, avouez-le. Saisir la nature de la situation : on n'a pas encore trouvé mieux pour établir sa crédibilité.

— Vous pouvez l'aider ?

J'ai réfléchi.

— Oui, ai-je répondu, absolument certain de la sincérité de ma réponse. Je le pense vraiment.

QUAND J'AI FRAPPÉ à sa porte, elle ne s'est pas manifestée.

— Dana ? Tout va bien ?

Rien.

J'ai essayé la poignée. C'était fermé à clé.

— La clé ? ai-je dit à madame Mikeda.

Elle m'a donné une petite clé en cuivre. Je l'ai tournée dans la serrure et j'ai ouvert la porte. Qualifier la chambre de répugnante aurait été en dessous de la vérité ; près tout, cette pièce servait de chambre à coucher, de cuisine et de salle de bains depuis des semaines, une estimation basée sur l'odeur. J'ai chancelé sous la force et l'intensité de cette agression sans pitié, sans compromis. Les rideaux étaient à moitié tirés et, sur le bord de la fenêtre, des plumes de pigeon sales s'étaient amoncelées. Dana Mikeda était étendue sur son lit, elle me tournait le dos, respirant doucement et régulièrement. J'ai avancé vers elle et tendu le bras pour la toucher. Mais je n'en ai pas eu le temps ; les poils sur le dos de mes mains se sont dressés, au moment où madame Mikeda tentait de me mettre en garde.

J'ai débranché un câble électrique du mur dans un jaillissement d'étincelles ; je l'ai coupé aux deux bouts avec mon canif et j'ai dénudé les fils. Le tenant par son isolant, j'ai mis en contact l'une des extrémités du câble avec le sol, et j'ai laissé l'autre tomber sur l'épaule de la fille. Une étincelle blanche est allée se réfugier dans la moquette. Quand j'ai de nouveau passé ma main au-dessus de

Dana, le bourdonnement d'électricité statique avait disparu.

Je lui ai saisi l'épaule et je l'ai fait rouler vers moi. Elle avait les yeux fermés, mais quand je lui ai soulevé les paupières, j'ai constaté qu'ils étaient orange vif, comme l'iris d'un pigeon ; en expirant, elle expulsait par le nez une épaisse fumée noire et son haleine empestait les gaz d'échappement, chaque souffle faisant trembler ses poumons comme un moteur branlant à l'arrière d'un vieux camion. Sa peau était brûlante, et quand j'ai soulevé ses doigts, ils ont laissé des traces de néon dans les airs, comme si ses ongles voulaient creuser un trou dans l'espace lui-même.

— Vous pouvez faire quelque chose ? a chuchoté madame Mikeda.

— Peut-être, ai-je répondu. Elle est comme ça depuis combien de temps ?

— Quelques jours. Mais ça n'a jamais été aussi terrible !

— Vous avez une voiture ?

— Non.

— Et un ami qui peut vous en prêter une ?

***

MADAME MIKEDA A conduit. J'étais assis à l'arrière, la tête de Dana sur les genoux. Au toucher, ses cheveux ressemblaient à du fil fusible. Pour échapper aux sensations qui avaient dû la harceler jour et nuit, elle s'était plongée dans une forme de transe ou de stupeur magique. Elle était tellement absorbée que, quand les pistons des freins hydrauliques expiraient, elle en faisait autant, en harmonie avec la voiture.

Nous avons roulé vers l'ouest, avançant lentement sur Marylebone Road, accélérant sur la Westway, avant de négocier les rues cradingues de Shepherd's Bush et celles, plus respectables, de Chiswick sous le gai soleil de printemps. Sur Chiswick High Street, c'était l'heure où les écoles se vidaient et les cafés avaient installé des chaises sur les trottoirs, à l'ombre des grands platanes, pour le goûter des habitants du quartier. Nous sommes arrivés devant le Kew Bridge au début de l'heure de pointe ; le rythme cardiaque de Dana était élevé, son cœur battait si vite et si fort que je voyais bouger les veines de son cou, son sang circulait à la vitesse de la ville et de ses flux de banlieusards. Nous nous sommes garés juste après le Kew Bridge et nous l'avons portée, chacun par un bras, jusqu'à la boue des marées de la Tamise. De l'eau filtrait autour de nos pieds, comme si nous marchions sur une éponge saturée d'eau. J'ai retiré mes chaussures, mes chaussettes et ma veste, et madame Mikeda a fait de même avec Dana.

— Ce... ce n'est pas païen, au moins ? a-t-elle demandé.

— Tout est relatif, ai-je répondu, après un moment d'hésitation, estimant que c'était probablement la réponse la plus honnête que je pouvais lui donner sans la choquer.

Madame Mikeda n'a pas paru satisfaite, mais elle n'a pas insisté. J'ai difficilement soulevé Dana, passant son bras par-dessus mes épaules, puis l'ai portée/traînée jusqu'au fleuve au froid mordant.

J'ai arrêté d'avancer quand l'eau m'est arrivée au-dessus de la taille et que sa masse m'a soulagé de la majeure partie du poids de Dana. Depuis un îlot boueux au milieu du fleuve, un héron m'a regardé avec, m'a-t-il semblé, l'hostilité qu'on réserve à un envahisseur, mais je faisais probablement beaucoup trop de cas des émotions issues d'une cervelle d'oiseau. Au-delà du petit enchevêtrement d'arbres et de nids constituant le foyer du héron, un grand bateau blanc, qui revenait en teuf-teufant de Hampton Court Palace, a ralenti afin de permettre aux touristes de photographier le spectacle étrange que Dana et moi offrions ; le conducteur nous a interpellés :

— Hé, ça va ?

— C'est un baptême ! ai-je répondu avec entrain.

Sur la berge, madame Mikeda a frémi en entendant ce blasphème pourtant bien innocent.

Le bateau a poursuivi son chemin, une poignée de touristes nous faisant de grands signes de la main en poussant des cris de joie. Derrière les arbres de l'autre rive, la lumière du soleil déclinait pour ne laisser qu'une brûlure rosâtre dans le ciel, étirant les ombres de chaque tronc à la surface de l'eau.

Je me suis hasardé à faire quelques mètres de plus, les sédiments formant un nuage grumeleux autour de mes orteils.

— Et maintenant ? s'est inquiétée madame Mikeda depuis la berge.

— J'attends la marée ! ai-je répondu, de ma voix la plus optimiste. Il y a forcément quelque chose de magique là-dedans, non ?

— Vous ne savez pas ?

— J'essaie de sauver la vie de votre fille en respectant la doctrine de la foi orthodoxe. Je n'en sais pas plus que vous !

— Mais si vous ne savez pas ce que vous faites...

— Vous avez l'heure ?

— Quoi ?

— L'heure ? Il fait un froid de canard ici !

Elle a consulté sa montre.

— Dix-huit heures quarante-trois.

— Plus longtemps à attendre, bon sang, ai-je marmonné, plus pour moi que pour elle.

J'ai écarté les cheveux rêches de Dana de son visage. Sa peau avait pris une nuance pâle et grisâtre, et à certains endroits, autour de son menton et à la naissance des cheveux, elle était devenue sèche et rugueuse, et ressemblait de plus en plus à des taches de goudron. Je me suis penché pour que mes lèvres se trouvent à quelques centimètres de son oreille, et j'ai chuchoté :

— Je ne sais pas si tu m'entends, mais n'aie pas peur. La marée emportera tout avec elle.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La voix de madame Mikeda portait comme un gros rocher lancé par un géant.

— Ne vous en faites pas ! D'un instant à l'autre...

... un tiraillement au niveau des chevilles...

— d'un instant à l'autre...

Ayant assisté à toute la scène avec l'indifférence d'un animal qui manquait de toute façon cruellement d'imagination, le héron s'est envolé.

— Oh, et puis merde.

J'ai pincé le nez de Dana avec mes doigts, j'ai respiré à fond et je nous ai entraînés tous les deux sous l'eau.

LA RUMEUR PRÉTENDAIT qu'à une époque l'eau de la Tamise avait été toxique. Pas juste légèrement désagréable à boire, mais réellement mortelle, un truc à finir à l'hôpital en cas de chute. Et même si les journaux télévisés continuaient à faire leurs choux gras des cochonneries qu'on trouvait dans le fleuve de nos jours, il s'agissait essentiellement des ordures que les gens y balançaient et de l'occasionnel cadavre de suicidé remonté à la surface, alors qu'au cours des quatre cents ans qui avaient précédé, la Tamise avait été un véritable égout.

C'est donc avec une bonne dose de confiance que j'ai poussé la tête de Dana sous l'eau ; puis j'ai plié les genoux et baissé les épaules pour la suivre. J'ai laissé l'eau glacée se refermer au-dessus de nous, me boucher les oreilles, me tirer les cheveux et gonfler mes vêtements jusqu'à me donner l'apparence d'un hippopotame alors que des bulles d'air géantes sortaient de sous ma chemise et

explosaient à la surface. Dana n'a pas lutté, elle ne s'est pas débattue ; je n'ai eu qu'à la maintenir sur le lit du fleuve, contre la pression de sa flottabilité naturelle, et à regarder les bulles rouler hors de ses lèvres. Alors que les secondes s'écoulaient (cinq, dix, quinze), j'entendais les cris de madame Mikeda, un grondement grave et étrange, au-dessus de ma tête, mais aussi le *vroum vroum vroum* lointain de quelques scooters des mers qui filaient à côté de nous, et le *splashsplashsplash* d'avirons claquant à la surface quelque part en amont. Puis, alors que je commençais à me poser de sérieuses questions sur mon timing, j'ai entendu un son qui ressemblait au rot d'une baleine venu des profondeurs de l'océan, j'ai senti un relâchement autour de nous, suivi par une contraction ; la marée, pile à l'heure, venait de changer de direction.

Dana a expiré. Son souffle a laissé une tache noire épaisse dans l'eau, emportée par la marée et lentement aspirée vers l'estuaire à des dizaines de kilomètres de là. Sa chevelure a perdu son éclat métallique, lui aussi parti à la dérive, et les mèches de ses cheveux ont commencé à flotter librement autour de sa tête. Les plaques grises ressemblant à du goudron se sont détachées de son visage en tourbillonnant, révélant une peau claire et humaine en dessous ; ses joues ont repris des couleurs, ses doigts ont bougé et, enfin, alors que mes poumons étaient sur le point d'exploser, elle a ouvert les yeux, et ils étaient distinctement, indubitablement, humains, et plutôt jolis.

Je l'ai fait remonter à la surface quand elle a commencé à se débattre, comme si elle essayait d'échapper à la noyade, et je l'ai tenue bien droite pendant que l'eau ruisselait sur son visage et lui sortait du nez ; elle a toussé et craché, ses cheveux étaient emmêlés sur son visage, comme des algues entortillées autour d'un gouvernail. Madame Mikeda nous avait presque déjà rejoints, elle avait de l'eau jusqu'aux hanches et jurait de façon incohérente en russe. Mais quand elle a vu sa fille, elle s'est figée tout net, levant les mains devant la bouche, et ses épaules se sont mises à trembler. Dans l'eau autour de nous, les nuages de la magie que Dana avait accumulée et emmagasinée en elle s'éloignaient, avalés par le fleuve ; et pour la première fois depuis que je l'avais rencontrée, elle a levé les yeux vers moi, et c'était bien elle qui me regardait. Elle a dit :

— Euh...

— Salut.

Madame Mikeda a dit quelque chose d'obscène.

— On se connaît ?

— Je ne pense pas.

— Tu viens juste d'essayer de me noyer, non ?

— C'est ce que tu crois ? ai-je demandé alors que de l'eau me coulait au bout du nez.

— On est où ?

— À Twickenham.

— Qu'est-ce que je fiche à Twickenham ?

— Tu veux vraiment en discuter ici ?

— T'es qui d'abord ?

— Je m'appelle Matthew. Ravi de faire ta connaissance.

— Ouais, a-t-elle marmonné en regardant l'eau qui coulait autour de nous. Si tu le dis.

L'AMI DE MADAME Mikeda avait laissé des couvertures à l'arrière de la voiture ; elles sentaient le chien mouillé, mais nous n'étions pas en position de faire les difficiles. Nous nous sommes assis au bord du coffre ouvert et avons mangé des *fish and chips* tandis que madame Mikeda se mettait en quête d'un Woolworth où acheter quelque chose de plus chaud et de plus doux à mettre sur les épaules de sa fille tremblante. La conversation a mis un certain temps à démarrer, mais une fois la glace brisée, Dana n'y est pas allée par quatre chemins.

— Alors, comme ça, on est à Twickenham.

— Oui.

— Je déteste Twickenham, a-t-elle poursuivi, enfonçant sauvagement sa petite fourchette en bois dans une frite. Je n'arrête pas de me perdre. Je finis toujours par arriver à Isleworth, c'est presque le pays de Galles là-bas.

— Comment ça ?

— Tu prends deux types : l'un monte dans un train pour Swansea et l'autre dans un train pour Isleworth ; eh bien tu peux être sûr que le gars qui part pour Swansea arrive le premier.

— Je vois.

Nous avons regardé le ciel virer à un bleu cobalt pâle, et les lumières commencer à s'allumer au bord de l'eau.

— Putain, ça craint, a-t-elle fini par dire.

— Ta mère t'a déjà entendue jurer comme ça ?

— Je peux te le faire en russe, si tu préfères, a-t-elle répliqué vivement.

— J'en ai vu d'autres.

— Tu es... quoi ? Une sorte d'exorciste ?

— Moi ? Certainement pas. Je suis un sorcier.

— Oh.

— Tu n'as pas l'air surprise.

Elle m'a lancé un regard en coin.

— Un psy de la sécu m'a bourrée de neuroleptiques depuis trois ans en m'expliquant que mon père avait certainement abusé de moi quand j'étais petite, et ça n'a rien changé. Alors, soit je suis cinglée et les médicaments sont inefficaces, soit je suis saine d'esprit et la magie existe bel et bien, parce qu'il n'y a pas de place pour le juste milieu dans cette histoire.

— Tu es saine d'esprit, me suis-je hâté de la rassurer. Autant qu'une ado en proie à ses hormones puisse l'être.

— J'ai vingt-deux ans, a-t-elle protesté. Et ce n'est pas parce que je vis chez ma mère que...

— Désolé. Au temps pour moi.

Elle avait pris de la morue, moi du carrelet. Elle avait déchiré le haut de son ketchup et trempé délicatement chaque frite dans l'ouverture de l'emballage en aluminium. De mon côté, j'avais librement répandu mon ketchup dans le papier journal contenant ma portion de *fish and chips* et secoué vigoureusement avant de commencer à manger.

— T'as quel âge ? a-t-elle demandé.

— Vingt-huit ans, ai-je répondu honnêtement.

— Tu fais plus. C'est comme ça pour tous les sorciers ?

— Non, mon visage est marqué par le temps, c'est tout, ai-je répliqué. D'ailleurs, au risque de casser l'ambiance, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer : tu es des nôtres.

— Je m'en doutais.

— Ah bon ?

— Tu sais, entre devenir un pigeon et lire l'avenir dans le vol des papiers gras devant le café de ma mère, je me suis dit qu'il y avait forcément quelque chose de pas net. Alors, la sorcellerie ou autre chose... C'est mortel ?

— Hein ?

— Comme une maladie ?

— Non, pas du tout ! Ça n'a rien de médical.

— Et ma mère ? Elle aussi, elle est...

— Peu probable...

— Mais si...

— Ce n'est pas génétique. Oublie *X-Men, Les X-Files* ou tout ce qui commence par une des dernières lettres de l'alphabet. La sorcellerie est simplement... une façon de voir les choses.

Elle en a presque laissé tomber sa fourchette.

— Une façon de voir les choses ? C'est à cause d'une «façon de voir les choses » que j'ai dû me farcir ces trois dernières semaines les plaintes des rats à propos des bouchers de la halle aux viandes et de l'infirmière du pavillon trois ? Merde, alors !

— Tu n'as pas encore suivi de formation, lui ai-je fait remarquer.

— Tu me la joues *Harry Potter* Trois semaines à Poudlard et le tour est joué ?

— Non, pas comme dans *Harry Potter,* non. En outre, les magiciens utilisent des formules magiques, ce genre de choses. La sorcellerie consiste plus à... à voir la magie là où la majorité des gens ne la voit pas, et à l'utiliser. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?

— Non. Merde, a-t-elle ajouté, buvant à grand bruit de sa brique de jus de fruit. Merde. Alors je vais recommencer à entendre des voix ?

— Oui.

— Merde.

— Le bain dans la Tamise était une solution provisoire. Si tu entres dans l'eau quand la marée change, elle... elle emporte tout avec elle. Mais même une bonne laverie ne peut pas faire de miracle si tu renverses de la sauce tomate sur tes vêtements après le lavage, pas vrai ?

— Je crois que je comprends.

— Mais tu verras, être un sorcier, ce n'est pas si mal.

— J'étais incapable de me rappeler mon propre nom. (Elle avait parlé sans émotion, elle ne faisait qu'énoncer un fait. Quand je l'ai regardée, ses yeux s'étaient égarés sur le fleuve.) J'étais partout. Mes doigts étaient les rues, mes orteils les câbles enfoncés dans la terre, mon souffle les gaz d'échappement des voitures, mon...

— Tu étais en transe, ai-je expliqué. C'est toujours un risque. Les sorciers tirent leur pouvoir de leur environnement urbain. Une telle concentration de magie, c'est facile de se perdre, de partir à la dérive. C'est ce qu'il t'est arrivé. Ton corps était en train de lâcher, et ton esprit d'être lentement absorbé. Ta conscience aurait fini par être tellement dispersée à travers la ville que tu aurais probablement cessé d'exister. À l'avenir, je te conseille d'être plus prudente.

— Eh, merde. Et ça arrive à tous les sorciers ?

— Seulement à ceux qui n'ont pas été correctement formés.

Elle m'a lancé un regard pensif.

— Mais pas à toi...

— J'ai eu un bon professeur.

— Qui ?

— Un sorcier brillant. Très puissant, très patient.

— Lui aussi, il a essayé de te noyer dans la Tamise ?

— Non, il m'a trouvé assez tôt pour que ça ne soit pas nécessaire. J'avais presque quinze ans et je courais la nuit, je courais dans le noir sans m'arrêter parce que je le pouvais et que j'adorais ça ; je me perdais dans les rues, mais je finissais toujours par retrouver le chemin du retour. Quand il m'a découvert, j'avais des ampoules aux pieds, je souffrais de pertes de mémoire, je rêvais tout éveillé, et le toit de notre maison était pratiquement tout blanc, couvert de merde de pigeons. Il m'a sauvé la

vie.

— Et toi la mienne ? a-t-elle demandé doucement.

— Mieux vaut ne pas voir les choses ainsi.

— Comment je devrais les voir, alors ?

— Un mélange de chance et de ces conneries de cycle de la vie.

— » Ces conneries de cycle de la vie » ?

— Tu as vu *Le Roi lion* ?

— Bien sûr.

— Même topo, mais pour les plus de quinze ans.

— Je vois. (Elle a froncé les sourcils d'un air soucieux.) Alors, comme ça, je suis... une sorcière.

— Pour le moment, tu es une ado... une jeune femme... qui présente des dispositions.

— D'accord. Je peux m'en débarrasser ?

— Tu pourrais aller vivre à la campagne, ai-je suggéré.

— Ça suffirait ?

— Probablement pas. La plupart du temps, les sorciers restent sensibles à la magie quel que soit l'endroit où ils se trouvent. Elle est très différente, hors des villes, par sa qualité, sa tonalité. Mais même le plus récalcitrant des sorciers finit par s'adapter.

— Alors je suis coincée.

— J'en ai peur.

— Comment ça m'est tombé dessus ?

— Il y a sans doute eu un moment.

— Un «moment »? a-t-elle répété. Qu'est-ce que ça signifie ?

J'ai posé ma portion *de fish and chips* à côté de moi.

— Prenons un exemple. Imagine que tu te promènes, tu es perdue dans tes pensées, ou que tu prennes le métro ou le bus, mais de manière générale, tu ne fais pas attention à ce qu'il se passe autour de toi. Et soudain, tu lèves la tête et tu vois tous ces gens, et tu penses, « Hé, ils peuvent me regarder et je peux voir dans mon esprit ce que je pense qu'ils voient ; et quand je serai partie, ils vont poursuivre leur chemin et continuer à vivre leur vie, et leurs pensées vont être comme les miennes, mais différentes, mais réelles et solides, vivantes et pleines d'émotions, de confusion et de couleurs que l'est la vie elle-même, et, hé, mais c'est super ! » Et ça l'est.

» Et à peu près à la même période, tu commences à remarquer que tu es capable de sentir les trains sous tes pieds ou le bouillonnement dans les conduites, et d'entendre le bruit de la circulation et toutes sortes de voix ; alors, tu regardes autour de toi et tu te dis, «Ces immeubles, avec leurs lumières allumées, ils semblent presque en vie, comme des arbres géants éclairés par leur propre constellation d'étoiles dans chaque fenêtre », ou peut-être pas, si tu es sous terre. Et tu comprends que tu vois vraiment la ville pour la première fois, si pleine de vie, et de vies, qui vibrent autour de toi, tu prends conscience que chaque individu est réel, vivant et passionné, et plein de mystère ; tu sais qu'au-delà des anonymes que tu croises quotidiennement, chaque partie de cette ville grouille de vie. Et tu te dis, « Hé, mais c'est super, la vie est partout où je regarde », et c'est grosso modo à ce stade que tu te rends compte que tu es capable d'entendre les rats et les pigeons, les pensées et les sorts, les couleurs et l'électricité, et ça doit correspondre au moment où tu as eu l'impression de perdre un peu la boule. Je me trompe ?

Elle a réfléchi. Puis :

— Ils m'ont dit que tu venais.

— Qui ça ?

— Eux. Au téléphone.

— Tu n'as pas vraiment répondu à ma question.

— Ils m'ont dit que la vie ne valait la peine d'être vécue que si on la vivait pleinement, que c'était bon de s'enflammer et de brûler pour toujours, et que pour être libre, il me suffisait d'illuminer le ciel. Ils m'ont dit d'oublier les règles, de ne pas laisser les autres me fixer *mes* limites. Ils ont dit, « Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu, viens, sois moi et sois libre. » Tu penses toujours que je ne suis pas folle ?

— Oh. *Eux*. À ta place, je ne leur accorderais pas trop d'attention.

— Qu'est-ce qu'ils sont ?

— Ils vivent dans les lignes de téléphone. Ils sont des fragments de ce que nous y laissons. Ils ne pensent qu'à s'amuser.

— Ils m'ont annoncé ta venue.

— Ils sont très forts pour faire peur aux gens. Laisse tomber.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient dire ?

— Ils veulent savoir ce que c'est que d'être humain. D'après certaines personnes, ils sont prêts à aspirer ton dernier souffle, ton âme, à te dévorer toute crue, afin de découvrir comment tu fonctionnes. Mais cette théorie s'applique dans l'autre sens, sous réserve qu'ils respirent, bien sûr. Il m'est arrivé de... mais c'est imprudent.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Mieux vaut ne pas y penser.

— Tu me conseilles de les ignorer ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ils sont dangereux.

— Ça a un rapport avec la sorcellerie ?

— À ton avis ?

Elle a grogné. Nous sommes restés assis en silence un peu plus longtemps, la graisse du *fish and chips* se figeant sur mes doigts. Finalement, elle a ajouté :

— Ils ont dit qu'ils étaient des anges.

— Ils ont menti.

— Tu les as déjà entendus ?

— Oui. La sorcellerie est avant tout l'art de déceler la vie dans les endroits les plus insolites. Sans vouloir sombrer dans la métaphysique, elle n'est pas seulement présente dans le ciel, la mer ou les montagnes. On la trouve également dans la lumière des réverbères et dans la friture sur la ligne. Un sorcier est capable de voir tout cela. La chanson des anges bleu électrique est séduisante. « Oublie les limites de ton propre univers, oublie ta chair, tes émotions, tes amis, tes lois. Tu es un sorcier, tu pourrais briller tellement plus fort si tu te laissais aller. » C'est ce qu'ils veulent, s'enflammer, briller et vivre libre, rien d'autre. Garde tes distances.

— Il y a d'autres créatures de ce genre ?

— Bien sûr. Des démons et des monstres, mais pas de quoi en faire toute une histoire : avec un minimum de prudence, ils sont faciles à éviter.

— D'accord. (Frissonnant, elle a laissé échapper un long souffle.) Ma mère va piquer une crise.

— D'après moi, elle est tellement contente que tu ne sois pas en train de régurgiter du plomb que tout le reste lui sera bien égal.

— Mais ça va recommencer, non ? (J'ai levé la tête : elle avait les yeux rivés sur moi.) C'est

bien ce que tu as dit...

J'ai haussé les épaules.

— Pourquoi tu t'en es mêlé ? a-t-elle brusquement demandé.

— Je passais dans le coin.

— Une coïncidence ?

— Question délicate, mais sans une discussion sur les mérites respectifs des concepts de puissances supérieures et de destin, disons que « coïncidence » fera l'affaire.

— Tu crois que le type qui t'a tout appris serait prêt à prendre un autre élève ?

— Peut-être.

— Tu as son numéro ?

— Oui.

Elle a attendu. Quand je n'ai pas bougé, elle a dit :

— Alors, je peux l'avoir ?

J'ai hésité.

— C'est que...

— Oui ?

— ... ça ne marche pas comme ça. D'habitude...

— Tu vas devenir mon prof ?

— C'est ça.

Elle a lentement hoché la tête, puis elle a dit :

— Pas de nudité, ni de sang, on est bien d'accord ?

— Quoi ? Mais non, voyons !

— Bien. Et question sacrifices humains et danses rituelles ?

— J'ai l'impression que tu ne prends pas tout ça très au sérieux...

— Mais si, s'est-elle hâtée de protester. Tu peux me croire. Je veux simplement savoir où je mets les pieds.

— C'est un peu tard pour ça, lui ai-je fait remarquer.

— Ouais. Je suppose. (Elle a levé les yeux vers le ciel, puis a de nouveau regardé le fleuve.) T'es pas un de ces enfoirés de tueurs psychopathes au moins ? a-t-elle demandé avec désinvolture, rien dans sa voix et sur son visage n'indiquant qu'elle voulait se montrer blessante.

— Non, ai-je répondu avec un soupir.

— D'accord, a-t-elle dit. Discutons, alors.

J'AI QUITTÉ MADAME Mikeda et Smithfield à l'heure où de jeunes créatures branchées et à peine vêtues commençaient à faire la queue devant les boîtes de nuit du quartier, prêtes à danser jusqu'à épuisement. Je ne savais pas quel crédit la mère de Dana avait accordé à mon histoire, son visage s'était fermé, un mur d'impassibilité, avant même que je ne sois entré dans le vif du sujet. Mais j'avais le sentiment que c'était nécessaire.

Après avoir pris mes affaires, j'ai payé ma note d'hôtel et, sentant qu'il ne me restait pas grand-chose d'autre à faire, j'ai pris le premier bus pour Willesden.

***

BLACKJACK ÉTAIT CHEZ lui, mais quand j'ai frappé à la porte de sa cabane, j'ai dû m'y reprendre à trois fois pour susciter une réaction. Il était nerveux. Il n'y avait aucune lumière d'allumée, aucun bruit à l'intérieur de ce tas de ferraille branlant qu'il appelait sa maison, mais il a brusquement entrouvert la porte, et dès qu'il y a eu suffisamment d'espace, il m'a pointé le canon d'un fusil de chasse à deux coups sur le visage, la police aurait adoré.

Voyant mon expression, il a hésité un peu trop longtemps avant de baisser son arme et de grommeler :

— Vous avez vu l'heure ?

— Minuit, l'heure du crime ? ai-je suggéré.

— Vous êtes seul ? a-t-il demandé, scrutant derrière moi la casse plongée dans le noir. Malgré l'heure tardive, il portait toujours son blouson en cuir et ses grosses bottes noires, ainsi qu'un foulard à pois rouges noué autour du cou ; à cause de ses gants épais, il arrivait à peine à introduire le doigt dans le pontet de son arme.

— Je peux... ?

Il m'a fait signe d'entrer et a allumé une lampe à pétrole alors que je pénétrais dans l'obscurité de la cabane.

— Café ? a-t-il proposé en rangeant le fusil à côté d'une étagère pleine de bombes de peinture.

— Merci, ça va me faire du bien.

Il a mis la bouilloire à chauffer sur le réchaud à un feu, tournant le robinet et approchant une allumette du brûleur qui a immédiatement craché ses flammes bleutées.

— Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus, sorcier. Qu'est-ce que vous mijotiez ? a-t-il demandé sans reprendre son souffle alors que je m'asseyais sur une pile de couvertures avec le moins de taches suspectes.

— Pas grand-chose, ai-je reconnu.

— On m'a dit que vous aviez été blessé dans les combats à l'Exchange.

— Je vais bien.

— J'ai du mal à vous croire. (Au gloussement sans humour dans sa voix, nous avons levé la tête. De la main, il m'a fait signe de laisser tomber.) Peu importe, les temps changent, vous savez, comme l'a chanté le barde ?

— Le barde[15] ?

— Bon sang, vous devriez vraiment sortir plus souvent.

— C'est justement la raison de notre présence ici, avons-nous répondu. Vous avez quelque chose de prévu pour les prochaines heures ?

— Vous voulez quoi, mon guide pour une vie saine ?

— J'ai besoin qu'on m'emmène quelque part.

— Prenez le train !

— Je ne suis pas dans les petits papiers du seigneur des voyageurs solitaires en ce moment.

— Qui ça ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Alors, vous voulez bien m'emmener ?

Blackjack a souri.

— Vous êtes pressé ?

C'EST LÀ QUE réside la magie des motards. Ils sont capables de fondre plusieurs endroits en un seul. Dans chaque ville, sur chaque route, il existe un point fluctuant où, l'espace d'un instant, le nord n'est plus le nord, le pub au coin de la rue ressemble comme un frère à un autre pub qu'on a fréquenté ailleurs, il y a plusieurs années de cela. Il existe des rues où, après avoir dormi à l'arrière de sa voiture, on se réveille le lendemain matin sans avoir la moindre idée de là où on se trouve, même si on y vit ou on y travaille depuis des lustres. Dans ces lieux, si on sait ce qu'on fait, il est parfois possible de se glisser dans les brèches et de couvrir de très grandes distances en très peu de temps.

Nous étions curieux d'observer la magie du motard à l'œuvre ; notre cœur battait la chamade, tant nous étions excités par cette balade dans les rues désertes à l'arrière de son bolide. Néanmoins,

prisonniers du casque de réserve du motard, passant sans arrêt de l'ombre à la lumière sous les réverbères, nous avons commencé à souffrir du mal des transports.

Une succession de rues anonymes à peine aperçues. Il se dirigeait vers le nord, alors que nous lui avions explicitement demandé de nous conduire au sud. Au bout d'un moment, les alignements de maisons mitoyennes en faux Tudor ont fini par se confondre, dans mon imagination, elles étaient représentatives de la grande banlieue londonienne dans son ensemble. Le vrombissement du moteur de la moto était assourdissant dans les rues silencieuses, effrayant les renards en train de fouiller les poubelles, et résonnant entre les maisons endormies. J'ai regardé les noms défiler : Harlesden, Dollis Hill, Neasden, Queensbury, Stanmore ; et puis, sans prévenir, nous avons tourné à gauche et pénétré dans une cité, virant dans une zone de garages fermés couverts de graffitis, pour la plupart l'œuvre de gamins, mais certains, çà et là, de la main d'un magicien, l'un d'eux avait peint tout un mur avec des chevaux blancs au galop. Blackjack nous a fait sortir de la route, traverser une parcelle, faisant gicler la boue et les herbes folles autour de nos chevilles, puis il a pris une allée entre deux rangées de poubelles.

Notre estomac s'est noué, nous nous sommes sentis mal, et pendant un moment, nous n'avons vu qu'une ruelle sombre et sans fin, éclairée par la succession saccadée des lampes blanches longue durée.

Puis nous avons débouché dans une rue qui ressemblait comme une sœur à toutes celles que nous avions parcourues jusqu'à présent sur notre trajet vers le nord. Mais alors que nous arrivions au bout de la rue, et que Blackjack grillait le feu pour s'engager sur la sortie, les panneaux indicateurs ont cessé de concerner la Ml, les Midlands et le Nord, et ont offert de nous montrer le chemin vers Douvres, Folkestone et le sud-est. Le raccourci par la cité nous avait permis d'éviter une trentaine de kilomètres de-concentration urbaine, et nous étions de l'autre côté de la Tamise.

D'autres raccourcis. Après un virage entre deux arbres qui nous a soulevé le cœur, la ceinture verte a succédé à Blackheath ; juste avant Rochester, nous sommes entrés dans le giratoire d'une station-service et nous sommes ressortis par celui d'une autre, tout aussi déprimante, près de Faversham ; au-dessus de nos têtes, les réverbères monotones semblaient se dissoudre les uns dans les autres plus vite que n'aurait pu l'expliquer notre vaine tentative de comptage. Quand nous avons atteint la rocade surplombant les falaises blanches de Douvres, j'ai calculé qu'il ne devait pas s'être écoulé plus de quarante-cinq minutes entre notre départ de Willesden et notre arrivée à la Manche.

ROULANT PRUDEMMENT, BLACKJACK s'est engagé sur la route raide qui descendait depuis le château. Douvres se trouvait au pied de cette masse de craie, telle une tache récalcitrante sur une nappe d'un blanc immaculé, prise entre la falaise et la mer, mince ligne brillante à l'éclat orange, mêlant un passé historique remontant aux Romains à des horreurs architecturales datant des années 1950, époque à laquelle il avait fallu reconstruire la ville en grande partie rasée pendant la guerre.

Blackjack a garé sa moto dans le parking du terminal du ferry. Je suis descendu en titubant de la selle arrière ; mon dos me faisait souffrir, mes genoux tremblaient et le moteur m'avait chauffé les jambes. J'ai respiré à pleins poumons. J'ai senti l'huile, le diesel, les mouettes et le sel de la mer, dont le rythme purificateur clapotait contre la vibration et le flux de la magie dans l'air. La magie de ce lieu nous a paru étrange, comme si, sous la surface plutôt mince, se dissimulaient plusieurs épaisseurs trop étrangères pour être à notre portée. J'imaginais qu'un druide se serait senti aussi mal à l'aise que moi ici, simultanément en présence de tant de magies de natures différentes, sorcellerie marine traditionnelle, magie de la campagne, poids historique de la ville et enfin, agitation imposée par la vie et l'activité autour du port.

Blackjack a dit :

— Vous êtes déjà venu par ici ?

— Non, avons-nous répondu.

— Et *vous* ?

— Laissez tomber, ai-je dit. Venez.

— Où on va ? En France ? a-t-il demandé, balançant un sac de sport bien rempli sur son épaule et rangeant mon casque dans un coffre en plastique à l'arrière de la moto. On prend des vacances ?

— Je vous promets que vous allez regretter vos paroles.

Nous sommes entrés dans le port.

***

COINCÉE DERRIÈRE LE labyrinthe de passerelles, de voies surélevées et de parkings qui constituaient l'essentiel du port de Douvres, la zone des douanes était un ensemble hétéroclite de petits bureaux, de biens confisqués et de carcasses de voitures démontées pièce par pièce par des fonctionnaires particulièrement soupçonneux. Derrière tout cela se dressait un petit bâtiment en brique rouge, presque construit dans la falaise elle-même, avec une porte en métal noir surplombée par une lampe qui bourdonnait, comme si une mouche était prisonnière à l'intérieur de l'ampoule. J'ai sorti mon trousseau de clés vierges de mon sac, et j'en ai introduit une dans la serrure.

La magie se faisait un peu prier par ici, malgré le clapotis des vagues et l'odeur des vapeurs d'essence. Nous savions que cet endroit recelait potentiellement toutes sortes de merveilles ; mais il nous était tellement étranger que nous avions du mal à les exploiter ; nous avions l'impression d'être enfermés dans une cage en verre.

— Vous vous en sortez ? m'a demandé Blackjack, alors que je bataillais avec la clé.

— Ça va, ai-je marmonné en serrant les dents. Donnez-moi une minute. C'est juste...

La clé a tourné dans la serrure, et la porte s'est ouverte sur un long couloir qui empestait le désinfectant. Les carreaux étaient ébréchés et le sol en lino, malgré un entretien régulier, était tellement incrusté de saleté que son bleu d'origine avait cédé la place à un brun moucheté. Soudain, nous avons eu la certitude que, de tous les endroits où nous ne voulions pas être, de tous les aspects de la vie que nous ne souhaitions pas explorer, celui-là arrivait en tête de notre liste. Prudemment, j'ai fait un pas en avant, aussi silencieusement que me le permettaient mes chaussures neuves. Blackjack ne les avait pas remarquées. Un bon point pour moi.

De part et d'autre du couloir se trouvaient des petits bureaux, avec des panneaux d'affichage aux murs, sur lesquels avaient été punaisés des photos, des notes et des mémos internes ; il y avait également des fauteuils pivotants gris, pour se balancer et faire passer l'ennui de l'après-déjeuner ; c'était un endroit dur, froid et sans vie. Il semait la confusion dans notre esprit, bloquant nos perceptions habituelles.

Nous avions l'impression qu'un voile trouble était tombé sur nos sensations, les submergeant de néant. Un néant épouvantable, et dénué de magie.

— Hé ! Vous êtes sûr que ça va ?

— Finissons-en, ai-je marmonné.

— De quoi est-ce que vous parlez ?

J'ai poussé la porte au bout du couloir et descendu un escalier métallique. Au sous-sol, il y avait des lits en acier inoxydable, des plateaux, des tables et des couteaux, ainsi qu'une rangée de portes en acier, comme le four d'un boulanger, mais trop petit et trop froid.

— Sorcier ? (Il y avait une note de circonspection dans la voix de Blackjack.) Vous pouvez me dire ce qu'on fait là ?

— Tout a une fin, avons-nous répondu. Il n'y en a plus pour longtemps.

J'ai parcouru les étiquettes sur les petites portes en acier jusqu'à ce que je trouve celle que je cherchais ; j'ai ouvert la porte et tiré sur le chariot qui se trouvait à l'intérieur, puis j'ai soulevé le drap, révélant le visage et le cadavre de...

Feu Harris Simmons.

Il lui restait assez de figure pour l'identifier.

Mais pour en être absolument certains, il leur faudrait probablement vérifier ses empreintes.

— Mon Dieu, a marmonné Blackjack.

— Tout a une fin, avons-nous répété d'une voix calme, tirant le drap sur les restes du visage de Harris Simmons et nous appuyant contre la paroi en acier froid. Alors, pourquoi pas maintenant ?

— Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé, bon sang ?

— Il s'est enfui. Il avait peur de... de nous. L'ombre l'a tué. Quand j'ai parlé au seigneur des voyageurs solitaires, il m'a dit qu'une ombre traquait Simmons. Je n'avais aucune chance d'arriver le premier, et l'ombre ne connaît malheureusement qu'une manière de régler tous les problèmes.

— Vous saviez que Simmons était mort ?

— Oui.

— Alors, qu'est-ce qu'on fout là, bordel ? Qu'est-ce que vous avez en tête, une séance de spiritisme ?

— Non, ai-je soupiré. Quelque chose de bien pire.

Au plafond, les lumières ont vacillé. Blackjack a reculé vers le mur.

— Sorcier ! a-t-il grogné, comme une mise en garde, tendant déjà la main vers son grand sac de sport. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Un rire est né quelque part au fond de ma gorge et s'est propagé de manière incontrôlable, tellement fort, tellement douloureux, que nous avons dû nous tenir les côtes. Je me suis frotté les yeux pour chasser mes larmes, je me suis essuyé le nez sur ma manche. Partout, autour de nous, j'entendais les ampoules rendre l'âme, l'une après l'autre, avec un petit bruit sec ; mon ombre a commencé à s'étirer et à devenir plus fine.

— Bakker sait que je cherche Simmons. Alors, il n'y a aucune raison que son ombre l'ignore. (Blackjack avait ressorti la main de son sac, une chaîne serrée autour du poing. Je l'ai regardé droit dans les yeux, et il y avait plus que de la peur sur son visage pâle, exceptionnellement pâle.) Simmons va me conduire à Bakker, ai-je dit avec douceur. J'ai toujours su qu'il servait d'appât. Mais je voulais m'assurer que vous étiez bien celui qui ferait jouer le piège.

Pendant un moment, il a hésité.

Puis une ombre a surgi à ses pieds, tendant une longue main griffue hors du sol. Se cramponnant au bord d'un des lits en acier, elle s'est hissée à l'air libre. Une épaule est apparue, suivie par le sommet d'un crâne, penché en arrière en direction de la lumière mourante de l'ampoule, et alors que ses yeux commençaient à se former à partir des ténèbres, Fringale s'est tourné vers moi et m'a dit d'une voix sifflante :

— Te voilà !

— Ravi de te revoir, ai-je répondu, et nous nous sommes jetés sur Blackjack, toutes griffes dehors, traversant la forme inachevée de Fringale encore en train de s'extraire de l'obscurité par terre. Blackjack était rapide, mais c'était un grand gaillard et nous l'avions pris au dépourvu. Il s'est déporté pesamment sur le côté afin de se protéger les yeux. Au-dessus de nos têtes, les lampes ont éclaté dans une pluie de verre chaud, et Fringale a tenté de nous agripper la cheville, mais ses griffes pas encore solides nous ont traversés comme un brouillard cristallin et glacé. Nos doigts ont éraflé la joue de Blackjack, et nos dents se sont enfoncées dans le bout de son oreille, faisant couler un sang au

goût de cendres et de sel.

Puis quelque chose s'est abattu sur notre dos, lourd et rapide, et avec force grognements, Blackjack nous a attrapés par la peau du cou, comme un chien, et nous a repoussés ; il montrait les dents et il avait le regard furieux ; dans sa main, la chaîne semblait animée d'une vie propre, parcourant la distance la séparant de notre cou à une vitesse tout bonnement prodigieuse. Pris de haut-le-cœur, nous avons essayé de nous libérer, alors même qu'il tirait sur la chaîne et nous faisait tomber à genoux. Son regard était fixé sur moi, du sang coulait sur le côté de son visage, tachant de pourpre son joli foulard.

— Salaud ! a-t-il hurlé. Espèce de salaud !

Mais nous n'entendions que des sons vides de sens.

Puis Fringale s'est dressé devant moi et a souri de toutes ses gencives pourries.

— Bonjour, feu de Matthew !

Apparemment, cela a suffi à mettre un terme aux jurons de Blackjack. Son visage a viré au gris.

Fringale s'est penché devant moi, m'a attrapé par les cheveux d'une main, tout à fait solide à présent, et blanche comme neige, et m'a obligé à dresser le menton de l'autre, ses ongles noirs s'enfonçant douloureusement dans la chair. Tournant ma tête pour que je ne puisse pas échapper à ses yeux morts, il a chuchoté :

— Où se trouve le feu de Matthew maintenant ?

— C'est une question bien plus pertinente que tu ne l'imagines, ai-je répondu.

Venais-je d'entrapercevoir un doute derrière les yeux vides de Fringale ?

Possible. Quand je le regardais, je voyais Bakker ; alors peut-être que je me faisais des idées, croyant deviner des émotions dans l'imitation du langage corporel de mon vieux maître, plaquée sur cette coquille vide et monstrueuse. Les ongles de Fringale se sont enfoncés un peu plus sous mon menton, faisant couler le sang.

— Matthew... (Et l'espace d'un instant, la voix de Bakker est sortie de la bouche de Fringale, avant d'être à nouveau engloutie dans les profondeurs du ventre de la créature.) Tu veux bien chanter pour moi ? a-t-il demandé. Cette chanson que tu aimais tant ?

— *Une souris verte* ? ai-je fait d'une voix rauque, sentant que mon sang commençait à se répandre abondamment sur ma peau.

— La chanson des anges. Nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu...

— Faut pas croire tout ce qu'on entend au téléphone, ai-je répondu. On ne sait jamais s'ils mentent ou s'ils se moquent de vous.

Il a grondé en montrant les dents, et ses mains sont devenues une ombre sur ma tête, elles se sont enfoncées en moi, se sont refermées autour de mon cœur ; avec la chaîne du motard autour du cou, prête à m'étrangler, j'étais totalement impuissant et nous étions trop effrayés pour tenter quoi que ce soit.

Nous avons pris conscience de...

... faiblesses...

... que nous ne savions pas décrire.

Quand les lumières se sont éteintes dans les parties conscientes de notre esprit, nous en avons été secrètement soulagés.

MOUVEMENT. NAUSÉE.

Nous avions repris nos tribulations incohérentes d'un point A à un point C, sans prendre la peine d'en informer B.

Des lumières vacillantes, une sensation de brûlure autour du cou, les ténèbres dans le sang, et

toujours sa voix. Donne-moi la vie, disait-il, donne-moi la vie.

Nous savions qu'on nous avait drogués.

Nous savions qu'on nous avait prélevé du sang. Comme on avait besoin de nous vivants, les règles d'hygiène avaient été respectées. Fringale s'était contenté d'un demi-litre qu'il avait léché sur le bout de ses doigts comme s'il s'était agi d'une sauce curry épicée. Ne comprenant pas pourquoi mon sang avait un goût humain, il nous en avait pris un peu plus et nous avait secoués en criant, «Je ne veux pas le sang du sorcier ; je l'ai déjà goûté et ça ne suffit pas : il n'a rien de spécial, c'est du sang humain, gris et fade ! Où sont les anges ? »

Il nous aurait été facile d'enflammer mon sang rouge dans ces poches en plastique, et de le faire virer au bleu. Tellement facile, que la mort aurait paru compliquée en comparaison.

Nous étions dans le noir, et avons essayé de rester ainsi aussi longtemps que possible.

NOUS AVONS FAIT un rêve. Je n'ai jamais pris très au sérieux les interprétations mystiques des rêves, mais quoi qu'on pense de l'invraisemblance des prophéties et de la curiosité métaphysique mal placée qui va avec, ce rêve avait définitivement quelque chose de différent. Nous flottions dans un fil bleu vif, tandis qu'autour de nous dansait le son distant et monotone des voix humaines :

allô ?
allô ?
ALLÔ ?
Bonjour, votre appel a été transféré à...
pour une damnation, faites le un
pour une illumination, faites le deux
pour les détails de votre compte, faites le trois
ou appuyez sur la touche étoile pour réécouter ce menu...
HÉ !

et à notre grand étonnement, nous n'étions pas seuls. Nous nous sommes retournés dans l'espace du téléphone et avons regardé l'inconnu qui nous avait interpellés. J'étais accroupi sur un logo Microsoft Windows à la dérive, le visage couvert de sang, laissant traîner mes doigts d'un air nonchalant dans le sillage d'un virus informatique de passage, observant les vrilles malignes d'un blanc floconneux s'enrouler autour de mes extrémités avant de disparaître dans le néant. Même les ordinateurs étaient vivants, en particulier dans cet endroit. Je le savais, et nous venions de le comprendre.

— Qui êtes-vous ? avons-nous dit.

J'ai levé la tête en entendant notre voix, un son étrange et étincelant, pas une seule voix, d'ailleurs, mais des milliers, une vague d'interférences composée d'innombrables voix humaines traversant le réseau afin de former un son, de nous donner la parole, à nous qui n'avions pas de bouche. Nous nous sommes tenus devant moi, le feu bleu électrique des fils passant à travers nous comme si c'était du brouillard, ou peut-être était-ce nous, le brouillard, difficile de faire la différence, tant notre existence paraissait éphémère. Le visage couvert de flammes, nous avions les yeux rivés sur moi.

— Matthew Swift, ai-je répondu. C'est quoi, ce cirque ?

— Nous nous souvenons de vous, avons-nous dit. Vous nous avez donné la vie.

— C'est vrai ? Sympa.

À peu près à ce moment-là, comme c'est si souvent le cas dans les rêves, je me suis embrouillé, travaillé par l'idée que quelque chose ne collait pas dans tout ça.

— On se connaît ? ai-je demandé, alors qu'un hérisson venait d'apparaître sur notre tête et qu'au-

dessous de nous, un petit bus articulé passait sous la tour Eiffel.

— Nous sommes... avons-nous commencé.

— ... fe suis sûr qu'il y a quelque chose... ai-je suggéré, surpris de découvrir que mes mains étaient violettes et n'avaient que trois doigts chacune.

— Est-ce que...

— Oui, il se passe quelque chose, ai-je reconnu. Peut-être que si...

Ensuite, nous avons entendu un grondement grave et sinistre qui n'avait pas sa place ici ; il s'est élevé pour devenir un mugissement sec et enfin, remplissant le fil de sa présence, se transformer en rire. Nous nous sommes réfugiés derrière moi, sentant instinctivement que j'offrirais une meilleure protection contre ce son très humain qui envahissait notre domaine, même si nous étions surpris par cette soudaine attirance pour une créature aussi manifestement faible et étrangère que moi. Nous avons fait un tour du côté des réseaux de téléphonie mobile africains et nous nous sommes cogné le nez contre les pare-feu de Washington, tournoyant dans le bleu jusqu'à ce que nous repérions la source de ce rire.

Comme on pouvait s'y attendre, il provenait d'une bouche pleine de dents pointues et pourries, et c'était tout ce qu'il y avait. La bouche a occupé tout l'espace, étouffant les voix et les flammes, révélant un gosier noir et profond derrière elle, et d'entre ses lèvres s'est échappée la puanteur de la chair en décomposition et le bruit de roulements à billes qui s'entrechoquaient. Elle n'a fait qu'une bouchée de notre monde, absorbant la lumière ; nous avons senti le feu et l'électricité dans lesquels nous baignions être engloutis dans le trou noir de sa gorge, glissant sur sa langue comme si elle était lubrifiée avec de l'huile ; bientôt, nous n'avons plus vu qu'une bouche, des dents, une langue et des tissus morts qui nous ont entièrement gobés.

Alors que nous tombions dans les ténèbres, nous avons regardé derrière nous.

J'ai vu le feu des anges bleus s'éteindre à mesure que l'ombre gagnait du terrain ; chassant de mes épaules le guépard qui s'y était installé pour me tenir chaud, j'ai dit :

— Je ne peux rien faire pour vous. Après tout, je suis déjà mort.

Ensuite, les ténèbres m'ont avalé à mon tour.

BLANC. TOUT ÉTAIT blanc.

Un coup d'œil à gauche. Un coup d'œil à droite. Les seuls mouvements que je pouvais me permettre.

Mes yeux sont tombés sur les aiguilles enfoncées dans mon bras gauche. Si je n'avais pas vu la plupart de mes organes internes de près la dernière fois que les choses avaient mal tourné, nous nous serions probablement évanouis. Je nous ai forcés à nous accrocher à la conscience, et j'ai essayé de réfléchir calmement.

Le blanc était celui des murs, du plafond et du tube au néon qui bourdonnait au-dessus de ma tête, la lumière était si vive qu'elle me faisait mal. Nos yeux étaient secs et collants, nos lèvres irritées, et notre langue nous donnait l'impression d'avoir du cuir dans la bouche. Je pouvais lever la tête, mais pas plus ; à part ça, j'étais solidement attaché au lit sur lequel j'étais allongé. J'ai plissé les yeux en direction des poches de liquide suspendues au-dessus du bras dans lequel avaient été plantées les aiguilles, quelqu'un avait retroussé la manche de ma chemise. L'une des poches contenait du sang de groupe O, coulant à un rythme régulier ; j'ai noté que mes veines saillaient, fines et bleues, comme celles d'un drogué. Un autre sac en plastique laissait tomber goutte à goutte son contenu en moi, apparemment, du glucose et des sels minéraux. Plus haut sur mon bras, un pansement adhésif rose avait été appliqué sur les veines gonflées au creux du coude ; quelqu'un avait pris notre sang, et me donnait quelque chose en échange.

Nous avons lutté contre la nausée et ravalé notre colère.

Je me suis demandé pourquoi j'étais toujours en vie, et j'ai regardé plus bas. Mes pieds étaient nus. J'ai remué mes orteils afin de détourner mon attention de la peur qui m'a soudain noué l'estomac. Qu'avait-on fait de mes chaussures ? Plus important, peut-être, *quand* me les avait-on enlevées ? Je n'avais aucun moyen de le savoir et, pendant un moment, nous avons presque sérieusement envisagé de recourir à la violence et de carboniser tout ce qui se trouvait à portée de nos perceptions limitées. Au moins aurions-nous la satisfaction de partir en beauté.

J'ai résisté, nous obligeant à respirer à fond, lentement, et à réfléchir à la situation. En frottant mon menton contre mon épaule, j'ai eu l'impression de ne pas m'être rasé depuis quelques jours. Par ailleurs, même après notre petite excursion, mes vertiges ne s'expliquaient que par la perte de plusieurs litres de sang pendant la même période, l'administration de sang du groupe O n'avait pour vocation que de nous maintenir en vie un peu plus longtemps, et certainement pas par altruisme. Tous nos organes internes étaient toujours en place et notre rythme cardiaque était régulier ; nous en avons déduit qu'on avait encore besoin de nous et n'avons pu retenir un frisson d'optimisme.

Rien ne pressait.

J'avais tout mon temps.

J'ai baissé la tête et j'ai fermé les yeux, laissant le sang me remplir les veines.

— MATTHEW ! (JE N'AI rien dit.) Oh, Matthew. Qu'est-ce qu'il t'a pris ?

— Vous savez, sans ces entraves et le cocktail de drogues que vous m'avez administré, je vous répondrais bien par un haussement d'épaules méprisant.

Le grincement d'un fauteuil roulant sur le sol en caoutchouc ; un soupir.

— Matthew, m'a réprimandé la voix, c'est pour ton bien.

— C'est ça...

— Je ne comprends toujours pas comment tu en es arrivé là ! Comment ça s'est... autant enraciné... en toi. Je sais qu'ils t'ont forcé à agir comme tu l'as fait et je te promets de te délivrer de leur malédiction.

Nous avons ouvert les yeux.

— Notre malédiction ?

Bakker s'est penché en avant sur son fauteuil, les mains jointes devant lui, le visage soucieux.

— Je sais que... malgré les choses horribles que tu as faites... tu n'es pas responsable. Ce sont les anges, et leur terrible soif de vie ; et comment ne pas les comprendre ? Ils s'en nourrissent, ils rêvent d'expérience, de liberté, de jouissance des sens... Tôt ou tard, il fallait s'y attendre... Enfin. Assez parlé d'eux. Il est trop tard pour San, Guy et Harris et toutes ces autres âmes innocentes qu'ils ont détruites pendant qu'ils occupaient ton corps. Je me dois d'essayer de te tirer de leurs griffes, et je m'excuse par avance des souffrances que cela risque de te causer.

J'ai regardé son visage pâle et vieillissant, une impression accentuée par les contrastes de la pièce.

— Une petite minute, ai-je dit. Je pense qu'une clarification s'impose. Vous pensez réellement que c'est moi qui ai tué San Khay et Harris Simmons ? Que Guy Lee était même capable de mourir ? Et vous me croyez possédé par les anges ? Vous n'avez tout de même pas perdu le sens des réalités à ce point ? (Il a secoué la tête d'un air consterné et a commencé à faire faire demi-tour à son fauteuil.) Monsieur Bakker ! ai-je crié dans son dos. Je refuse de croire que vous pouvez, au plus profond de votre cœur, ignorer les choses telles qu'elles se sont passées et les crimes commis en votre nom ! Plantez-vous devant un miroir et dites-moi où votre ombre se cache quand vous rêvez avec satisfaction de vos bonnes actions ; observez votre reflet et dites-moi pourquoi, en pleine lumière,

l'obscurité que chacun de nous projette est absente à vos pieds ! (Il n'a offert aucune réponse. Alors j'ai hurlé :) Vous n'êtes pas aveugle au point de ne vous douter de rien ! Une partie de vous doit savoir de quoi je parle !

Il n'a pas répondu, et a quitté la pièce sans se retourner.

***

PLUS DE RÊVES.

Nous ne voulions plus rêver.

Fais-moi une ombre sur le mur...

êtes-vous capable de les contrôler ?

des trésors de sagesse

... tues mal barré, sorcier !

viens, sois moi

nous sommes la lumière, nous sommes la vie, nous sommes le feu

fais-moi une ombre sur le mur

brûle pour toujours

... ne mérite pas qu'on y fasse attention

T'es vraiment pas très futé quand ils ne sont pas avec toi, hein ?

nous chantons la flamme électrique, nous grondons tel le vent souterrain, nous dansons le paradis !

viens, sois moi et sois libre

nous sommes...

je suis...

sois libre

Je suis désolée, mais personne ne peut prendre votre appel pour l'instant, merci de laisser votre message après le bip !

biiiiii... .

... sois moi...

Et sois libre.

...

Plus de rêves.

Nous ne pouvions plus les supporter.

UN CHATOUILLEMENT DANS le nez ?

Un grondement quelque part au loin, comme le soupir chaud du vent souterrain remontant du métro.

J'ai ouvert les yeux, comme nous avions trop peur pour le faire, et j'ai regardé autour de moi. Un chatouillement dans le nez.

Un peu de poussière de mortier est lentement tombée du plafond. Nous l'avons léchée sur nos lèvres, curieux. Ça a encore accentué, si possible, la sensation de sécheresse sur notre langue. Sinon, ça ne sentait pas grand-chose, peut-être un soupçon de sel.

— Dana ? ai-je fait d'une voix enrouée.

Derrière ma tête, hors de mon champ de vision, elle a dit :

— Ça fait froid dans le dos.

— Quoi ?

— Ta manière de savoir que j'étais là.

— Je faisais semblant de dormir.

— Alors ce sont les yeux bleus qui me filent la chair de poule.
— Nous ne pouvons rien faire contre ça.
— Ça aussi, c'est bizarre.
— Quoi ?
— Tu sembles presque humain, à t'entendre parler.
— Il doit y avoir une bonne explication, tout bien considéré. Qu'est-ce qu'il se passe ?
Elle a haussé les épaules.
— Il y a une ligne de métro qui passe juste sous nos pieds.
— Laquelle ?
— Northern.
— Oh. Ça explique le grondement.
— Peut-être.
— Tu n'as pas l'air convaincu.
— Je me méfie des nouvelles croyances.
— Je ne te demandais pas de...
— Je pense qu'on va tous mourir, a-t-elle dit tranquillement.
Nous y avons réfléchi, puis nous avons souri.
— Tout a une fin, avons-nous émis. Alors, dans une perspective à long terme, tu as probablement raison. Mais à quoi bon vivre, sans une fin qui en vaille la peine ?
Elle a grogné. J'ai entendu le bruit de ses pas lourds sur le sol, et de quelque chose qui bougeait sur une table hors de mon champ de vision. Les aiguilles dans mes bras avaient disparu, les piqûres couvertes par de petits pansements, mais je ne me sentais pas beaucoup mieux pour autant. Sa main a frôlé l'arrière de notre tête et l'a inclinée avec soin. Elle a porté une tasse en plastique à nos lèvres et a dit :
— Tiens. Bois.
Nous avons hésité et l'avons regardée droit dans les yeux. Elle était pâle, elle avait les traits tirés, mais son regard était toujours aussi vif, même si ses yeux avaient perdu de leur brillant. L'eau nous a fait l'effet d'un baume absolu ; elle a roulé sur notre langue comme si les muscles de notre bouche avaient subi la sécheresse accablante d'un désert, la rendant incapable d'absorber l'humidité. Quand j'ai fini de boire, elle a dit :
— J'ai lu quelque part que, si tu es trop déshydraté, l'eau traverse ton corps de part en part, comme une brique.
— C'est réconfortant.
— Tu en veux encore ?
J'ai léché mes lèvres et j'ai hoché la tête. Elle a disparu quelque part derrière moi. De l'eau a coulé. Elle a réapparu et m'a aidé à boire. Puis elle a dit :
— Tu ne m'as pas encore demandé de t'aider à t'enfuir.
— Je ne voulais pas précipiter les choses.
— Il dit que tu es possédé.
— Qui ça, « il » ?
— Monsieur Bakker, a-t-elle répondu, sur le ton respectueux que j'employais aussi instinctivement, encore maintenant.
— Il se trompe.
— Mais tu n'es pas tout à fait toi-même, n'est-ce pas ?
— Non. Pas tout à fait.

— Il a dit que tu as tué Khay, Lee et Simmons.

— C'est faux.

— Mais tu es allé voir ma mère.

J'ai levé la tête ; elle me regardait d'un air impassible, la voix tellement froide que je me suis demandé si je l'avais bien entendue. J'ai léché les dernières gouttes d'eau sur mes lèvres, et elle n'a pas offert de me resservir.

— J'ai vu madame Mikeda. Elle se fait du souci pour toi.

— Tu lui as fait quelque chose ?

— Tu sais bien que non.

Elle a lentement hoché la tête.

— Si je t'aide, promets-moi de partir. Va-t'en, sauve-toi et ne te retourne pas, cours vers l'est, plus vite que la nuit et ne t'arrête pas.

Je sais que tu peux faire ça, tu en es capable. Ne... (Elle s'est interrompue ; elle a respiré à fond, s'est calmée.) Il me surveille, tout le temps, a-t-elle murmuré. Il saura.

— Bakker ? ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

— Il est gentil. Il a essayé de m'aider.

— Fringale ?

Elle s'est tournée vers moi, une brève lueur d'incertitude dans le regard.

— Tu... a-t-elle commencé, une question sur le bout des lèvres.

— Grand, sombre, avec le visage de monsieur Bakker ? Ça correspond à la description de celui qui te surveille ?

Elle a hoché la tête.

— Il porte mon vieux manteau ? (Lentement, un nouvel acquiescement.) Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il a promis de me laisser la vie sauve si je l'aidais.

— Si tu l'aidais à faire quoi ?

— À appeler les anges. Il a dit...

Nous avons commencé à comprendre.

— Tu nous as fait revenir, avons-nous murmuré. C'est toi qui nous as ramenés ici !

Son visage s'est contracté sous l'effet de la peur.

— Oui, a-t-elle avoué.

— Tu nous as ramenés ! avons-nous répété, plus fort. C'est toi, toi qui nous a arrachés de force aux lignes téléphoniques ; nous te connaissions, nous te parlions depuis toujours et tu as abusé de notre confiance pour nous retrouver et nous ramener dans ce monde ! Nous t'avons aimée toute notre vie, nous avons chuchoté à ton oreille les merveilles de la liberté et de la vie, et tu t'es servie de nous ! Tu nous as appelés !

— Oui, a-t-elle dit d'une voix tremblante d'émotion.

— Pourquoi ? avons-nous demandé.

— Il y a eu tellement de morts, a-t-elle répondu. Il les a tous tués : Akute, Pensley, Forster, tous les sorciers chez qui tu m'avais recommandé d'aller me réfugier si les choses tournaient mal, il les a tous tués ! Pas seulement parce qu'ils étaient ses ennemis, mais parce qu'ils étaient *tes* amis ! Pour se venger de toi, même au-delà de la mort, parce que tu avais refusé de l'aider. Tous ceux vers lesquels je me suis tournée, il les a tués ! Et tu m'as abandonnée ! (Ce reproche s'adressait probablement à moi, nous, nous ne l'avions jamais complètement quittée.) Tu m'as abandonnée, alors que mon apprentissage n'était pas terminé ; je n'étais pas prête et tu étais mort ! Qu'est-ce que j'aurais dû

faire ? (Sa voix s'est élevée sous le coup de la colère, de la peur, et peut-être de quelque chose d'autre.) Il a juré de tuer tous ceux que je connaissais, tous ceux qui comptaient pour moi, tous ceux... mais de me laisser vivre. Ton corps n'avait jamais été retrouvé et il prétendait t'avoir vu, la nuit de ta mort, t'avoir vu souffler ta vie dans les lignes de téléphone ; ta chair a disparu en moins d'une seconde sous une montagne d'asticots bleu électrique, il ne restait que du sang, et j'ai espéré, j'ai pensé... *qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?*

Nous l'avons regardée fixement ; les larmes lui montaient aux yeux, même si elle s'efforçait de les retenir avec toute sa fierté, me défiant de la contredire.

— Nous sommes désolés, avons-nous dit.

Avec un grognement, elle s'est détournée, le temps de se frotter les paupières sur sa manche, a reniflé et s'est de nouveau tournée vers nous, comme si son geste était passé inaperçu.

— Je suis navré, Dana. Vraiment.

Elle a dégluti et a hoché la tête.

— Sauve-toi. Tu ne peux rien contre lui. Je t'en prie, sauve-toi.

— Il est sans doute un peu tard pour ça, avons-nous répondu. Dana ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que ta mère t'a dit ?

Dana a presque étouffé un rire.

— Elle a dit que tu étais un petit prétentieux et que tu étais sans doute de connivence avec le Diable.

— Vraiment ? ai-je demandé, pas surpris outre mesure.

— Elle m'a dit que tu lui avais tout raconté, et que tu lui avais fait des excuses.

— C'est exact.

— Pendant ces années où tu n'as pas été là, malgré tout ce qu'il s'est passé, a murmuré Dana, Bakker ne s'est jamais excusé. Il n'en voit même pas la nécessité.

Un bruit sourd, distant, une autre petite pluie de poussière de mortier tombant du plafond.

— Ce n'est pas la Northern Line, ai-je dit.

Un bref sourire sur son visage, ironique et familier.

— La Central Line passe aussi dans le coin.

— Ah bon ?

— Oui.

J'y ai réfléchi, puis j'ai commencé à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? a-t-elle demandé.

— Je sais où nous sommes. Bon sang, il ne manque pas d'air, ai-je grommelé. Dana ?

— Oui, Matthew ?

— Je peux compter sur toi ?

— Il va nous tuer.

— Je me charge de Bakker.

— Je ne parle pas de lui.

— Nous savons. Nous nous occuperons de lui.

— Maman a dit que tu étais possédé. Monsieur Bakker aussi.

— C'est un peu réducteur, ai-je murmuré. Je t'en prie, Dana. Tu ne serais pas là si tu n'avais pas déjà décidé de m'aider. Alors, je ne voudrais pas te brusquer, mais est-ce que tu pourrais accélérer les choses, *s'il te plaît*[7].

— Pourquoi es-tu allé voir ma mère ?

— Je me faisais du souci !

— Pour moi ?

— Bien sûr pour toi !

— Mais tu pensais aussi qu'elle allait m'appeler pour me prévenir de ta visite. Tu comptais sur moi pour te prêter main-forte ? Tu étais mort il y a encore quelques semaines. Et tes yeux ne sont pas de la bonne couleur.

— Je t'en prie. Je suis toujours moi, tu le sais. Aide-moi.

Elle a réfléchi.

— Peut-être qu'on devrait parler, a-t-elle dit.

***

NOUS AVONS PARLÉ.

Elle m'a raconté son expérience d'apprentie de monsieur Bakker. La façon dont il lui avait révélé les merveilles de la ville, comment il lui avait appris à voir la vie et la beauté dans tout et partout, que les possibilités étaient innombrables pour qui gardait sa capacité d'émerveillement intact, et qu'il n'y avait pas meilleure définition de la sorcellerie.

Puis elle m'a dit qu'il lui avait enseigné que la magie était la vie. Qu'il n'y aurait pas de vie sans magie, que l'étude de la magie, sa pratique et son analyse, sa compréhension, étaient autant de clés du mystère de la vie.

Ensuite, il lui avait demandé d'écouter les voix dans les fils téléphoniques, les anges qui avaient toujours accepté de lui parler dans son enfance, parce que nous avions senti qu'elle vibrait d'un amour pour la vie et qu'elle avait en elle le potentiel de la vivre pleinement ; nous avions perçu cette capacité unique à jouir de la vie, même au téléphone. Même quand elle parlait à une machine sans visage, ses mots avaient été remplis d'émotions et d'idées, et empreints d'honnêteté ; même depuis l'intérieur du réseau, nous sentions les expressions sur son visage, elle nous avait tant donné.

Puis il lui avait dit de répondre aux anges.

Il lui avait expliqué qu'ils étaient une autre forme de magie, et qu'ils étaient capables de donner la vie.

Enfin, il lui avait demandé de les faire venir pour lui.

Et après que l'ombre était apparue dans sa chambre la nuit et qu'aucun de ses sorts n'avait réussi à la chasser, elle avait accepté. L'ombre lui avait parlé de son appétit insatiable, elle voulait boire le sang bleu des anges ; sinon, elle serait forcée de se rabattre sur le sang de misérables sorciers, ou sorcières. Alors, elle avait dit oui.

Nous étions sur le point de l'interrompre avec quelques remarques bien senties, mais je me suis ravisé. Bien sûr, le raisonnement de Dana présentait quelques défauts, mais elle avait avant tout besoin qu'on l'écoute, jusqu'au bout.

Quand elle a terminé son histoire, elle nous a libérés.

***

NOUS ÉTIONS SURPRIS par notre état de faiblesse. Nous ne comprenions pas comment je pouvais le supporter ; d'un autre côté, je n'étais pas d'humeur à m'appesantir sur la prochaine mésaventure qui nous attendait.

Dana nous a soutenus jusqu'à la porte de la chambre aux murs blancs et l'a ouverte pour nous. Dehors, un couloir désert éclairé par des tubes au néon bourdonnant tranquillement, et la chaleur humide des canalisations d'eau dans le plafond. Nous avons néanmoins reconnu l'odeur familière de... la magie bleue, riche et profonde, émanant des lignes de métro les nuances brunes, tirant sur le rouge, du grondement de la circulation au-dessus de nos têtes le scintillement argenté des

canalisations d'eau l'éclat bleu du feu électrique !

... assez de magie pour s'en saisir et l'entortiller entre nos doigts, un souvenir de notre pouvoir, dense et impérieux.

Nous avons laissé échapper un soupir de soulagement.

— Je sais où nous sommes, ai-je répété, plaquant mes doigts contre le ciment brut des murs.

J'ai senti quelque chose de plus que l'habituel salmigondis de sensations, et j'ai compris pourquoi Bakker avait fait de cet endroit son quartier général. Il s'en dégageait une magie plus profonde qui, au bon vieux temps des danses nues et des sacrifices rituels, lui aurait probablement valu d'être un lieu de culte.

— Tu es déjà venu ici ? a-t-elle demandé.

— Non. Mais, Central Line, Northern Line, la Tour... Monsieur Bakker a toujours eu le sens de l'ironie. Tu n'avais pas besoin de m'en dire plus.

— Je n'aime pas cette obscurité, a-t-elle marmonné. C'est dans ces moments-là *qu'il* se manifeste.

— Ça ira, avons-nous répondu. Nous te protégerons.

— Je préférerais que ce soit Matthew, a-t-elle répliqué.

— Je ferai de mon mieux. Dis-moi : quand je suis arrivé ici, est-ce que j'avais des chaussures ?

— Hein ?

— C'est important.

— Oui. Pourquoi ?

J'ai souri, debout sur la pointe des pieds afin d'atteindre le plafond, sentant la chaleur s'infiltrer dans mes doigts depuis les câbles qui se trouvaient à l'intérieur.

— Mes amis vont arriver. Il faut qu'on te sorte de là.

— Moi ? Pourquoi ? (Puis elle a réfléchi plus longuement et a ajouté :) Tes amis ? Mais comment ?

— Parce qu'ils ne portent pas Bakker dans leur cœur, ai-je répondu, et que tu as été un peu trop proche de lui ces derniers temps. C'était quoi, l'autre question ?

— C'est grâce aux chaussures ?

— Oui.

— Je m'en doutais.

— Bien. Où se trouve la sortie ?

LA CARTE DU métro de Londres était d'une élégance incontestable. Dans les autres villes, l'équivalent ressemblait à une pâle imitation, pleine de destinations improbables soulignées dans des couleurs inadaptées, et d'embranchements déroutants entre stations qui se chevauchaient, où des lignes en pointillés étaient indifférenciables des taches de couleur censées informer le voyageur de la présence d'escaliers mécaniques ou simplement de la possibilité de marcher d'une station à l'autre en respectant les conditions générales d'utilisation de son billet.

Quoi qu'il en soit, sur la carte du métro de Londres, la Central Line et la Northern Line ne se croisaient qu'en deux points ; en effet, ces deux lignes traversaient la ville presque à la perpendiculaire l'une de l'autre. Le premier était la station de métro Bank, un étrange vortex de tunnels, de quais et d'escaliers en spirale carrelés de blanc, qui jouaient avec votre sens de l'orientation ; même le plus perspicace des géographes ne s'y serait pas aventuré sans une boussole, au risque de se perdre entre les quais de la Cirde Line et du Docklands Light Railway. Un endroit, à en croire certains praticiens de notre art, où les frontières entre les espaces étaient plus fluctuantes que d'ordinaire ; les motards affirmaient que, même à la vitesse la plus lente, il était possible de

détecter une de ces failles et de s'y glisser vers une destination inconnue.

Mais là où je me trouvais, sentant le grondement familier et chaud des trains sous mes pieds, la magie qui vibrait dans l'atmosphère n'était pas celle de Bank. Ça ne laissait qu'une autre station, celle de Tottenham Court Road, située dans un quartier où fleurissaient les magasins d'informatique à l'allure suspecte, les entrepôts vendant du matériel hi-fi, les boutiques d'occasion plutôt louches, à côté des mégastores et des bordels d'Oxford Street et de Soho.

Et il y avait même une tour. Incroyable. Dire que ça ne m'était même pas venu à l'esprit. Il y avait bien une tour, et ce n'était pas simplement un immeuble géant s'élançant vers le ciel, ni une expression de pouvoir ou, comme voudraient nous le faire croire certaines féministes, un symbole d'insécurité masculine qu'on retrouvait dans de si nombreuses villes. Non, c'était *la* Tour. Il en existait des cartes postales, et l'air à l'intérieur vibrait de toute la magie qu'entraînait une telle position.

S'il m'était resté des doutes, ils se sont envolés quand Dana m'a aidé à monter un escalier qui donnait sur une porte avec les mots « Danger ! ! Haute Tension ! ! » écrits en grosses lettres jaunes dessus, et m'a guidé dans un hall qui sentait la sueur et le chlore. Sur un panneau en face de moi, on pouvait lire :

Toilettes pour hommes =>

<= Toilettes pour femmes

Centre Point{16} est une zone non fumeur

DANA A DIT :

— Qu'est-ce que tu en penses ? (J'ai ri.) Je savais que tu réagirais comme ça.

— Bakker vit ici ?

Elle a secoué la tête.

— Il ne reste jamais longtemps au même endroit.

— Mais il est là ce soir.

Ce n'était pas une question.

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Il veut notre sang, avons-nous répondu. Il essaye de le faire s'enflammer, il veut que nous lui donnions la vie. Je savais qu'après nous avoir capturés, il voudrait nous garder près de lui.

— Tu... tu voulais qu'il te trouve ?

— Je savais que Simmons serait probablement mort et que Bakker nous voulait vivants. Avec San Khay et Guy Lee hors course, l'ombre allait devoir s'occuper de moi en personne. J'allais forcément être trahi et, par élimination, j'en suis venu à soupçonner mon ami le motard. Avec autant d'informations à ta disposition, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

— Mais... tu étais... tu avais des aiguilles plantées dans le bras et...

— J'ai parié sur le fait que tu viendrais à mon secours.

— Tu n'en étais pas sûr ? a-t-elle demandé d'un ton brusque.

— Je ne voulais pas paraître présomptueux.

Elle s'est renfrognée. Puis, soudain, sans prévenir, elle a demandé :

— Tu en es capable ?

— De quoi ?

— De lui donner la vie ? De guérir Bakker ?

Nous avons secoué la tête.

— Pas comme il l'envisage.

— Il a dit que tu avais le pouvoir de le sauver. Il est en train de mourir, a-t-elle ajouté, avec du

reproche dans la voix.

— Je sais, et personne ne peut rien pour lui, ai-je répondu avec douceur. Nous moins que personne.

— Alors, qu'est-ce que tu peux faire ? Au risque de paraître naïve, je pense qu'on se serait évité bien des ennuis si tu lui avais simplement expliqué ça, tu ne crois pas ?

— Nous sommes des créatures de la vie laissée derrière soi. Nous nous nourrissons des sentiments oubliés, des pensées à peine exprimées et déjà effacées, des choses jamais vues ou jamais dites, piégées dans le réseau, quand la communication est coupée ou brouillée par des interférences, ou déformée par le mensonge. Nous *sommes* tout cela, et il pense qu'en s'accaparant ce qui fait de nous des êtres vivants, il vivra éternellement.

— Où est le mal ?

— À part le fait qu'il m'a sucé le sang ?

— À part ça.

— C'est compliqué.

— Oh, je t'en prie. On ne me la fait plus.

— Par où ? ai-je demandé.

D'un signe de la tête, elle a indiqué la courbe du couloir mal éclairé. J'ai souri.

— Quoi ? a-t-elle fait en voyant mon expression. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— J'ai toujours aimé cet endroit.

— Tu n'ignores pas que c'est un symbole honteux de la cupidité de l'industrie immobilière, un piètre exemple d'urbanisme et, jusqu'à une époque très récente, un repaire de drogués ?

— Oui. Ça colle à l'ambiance.

— Si j'osais, j'en profiterais bien pour remettre en cause certaines de tes méthodes pédagogiques...

Un grondement, pas très loin, une sensation dont l'intensité variait, les lumières qui vacillaient. Nous avons cru entendre *bonjour, feu de Matthew...*

— Non, pas maintenant, ai-je dit d'un ton ferme. Suis-moi.

LES FONDATIONS DE la tour s'enfonçaient profondément dans le sous-sol, et le plan officiel ne montrait pas tout. Des tunnels se déployaient le long des conduites d'eau de ville et sous les couloirs du métro. Dans le dédale de passages souterrains tous apparemment identiques qui s'étendait sous Centre Point, nous avons avancé du mieux que nous pouvions, marchant, titubant, courant ; nous sommes passés à proximité d'une salle de sports (odeur corporelle et produits chimiques), puis nous avons emprunté des couloirs sous les traverses en béton, caractérisés par la puanteur de l'urine ; cette dernière a cédé la place au *boumboumboum* lointain des basses de la musique de boîte de nuit perceptible à travers les murs.

Nous avons trouvé un ascenseur de service, panneaux rouillés, plancher inégal, paroi en carton fixée avec du ruban adhésif. Dana a pressé le bouton du rez-de-chaussée et je n'ai pas protesté ; je me suis appuyé sur elle et j'ai regardé mon univers se stabiliser alors que nous montions dans la cage avec un lent bruit de manivelle. Je ne savais pas quelle quantité de sang on m'avait prélevé, ni combien on m'en avait injecté, mais à en juger par mes vertiges, j'étais prêt à parier que le compte n'y était pas.

Nous venions de passer la grille donnant sur le sous-sol quand l'ascenseur a fait une embardée ; la lumière s'est éteinte et tout s'est arrêté.

Le souffle court, Dana a dit :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Nos amis arrivent, ai-je répondu, tendant l'oreille afin d'entendre quelque chose à travers les échos sourds de la cage d'ascenseur. Ça va aller.

— Ça a un rapport avec tes foutues godasses ?

— Oui. Les magiciens sont tellement obnubilés par la magie qu'ils en oublient les miracles de la technologie.

— Tu... on t'a suivi ?

— En résumé. Tu sais, je ne suis pas le seul à pouvoir me montrer retors et rusé.

Elle a pris un air renfrogné, balayant du regard l'espace confiné de l'ascenseur ; elle n'était pas à l'aise.

— On va attendre ici ?

— Il y a trop d'ombre, ai-je observé.

— Tu ne pouvais pas la boucler. Fallait que tu dises ça au moment où je fais vraiment un effort pour garder mon sang-froid !

Nous avons respiré à fond et frotté nos mains l'une contre l'autre, cherchant la chaleur entre nos doigts. La magie était docile en ce lieu, nous n'avons pas eu à nous forcer pour la travailler. J'ai ouvert la paume de ma main et j'ai laissé la bulle de lumière orange tirant sur le rose flotter au-dessus de nos têtes, éclairant l'espace étroit de l'ascenseur. Le visage de Dana était pâle et son sourire figé masquait mal sa frayeur, même si elle refusait toute expression qui aurait reflété plus honnêtement ses émotions.

— Il va me tuer, c'est ça ? a-t-elle dit, sans se soucier d'élever la voix ou de laisser la terreur s'y engouffrer. Il va me tuer.

— Il ne l'a pas fait, pour l'instant.

— Et alors ?

— L'ombre... fait partie de Bakker, ai-je répondu, pesant chaque mot de mon explication. Peut-être qu'il y a quelque chose en lui, dans l'homme et sa créature, qui ne veut pas ta mort ?

— Rien ne t'effraie, hein ? Pas même les trucs les plus invraisemblables.

— C'est juste une théorie.

— Et maintenant ?

Après une secousse, l'ascenseur a repris son ascension, de lui-même, nous projetant sur les côtés où nous avons dû essayer de nous cramponner tant bien que mal.

— C'est bon ? a demandé Dana, en retenant son souffle.

— Je n'en sais fichtre rien.

— Tu sais, pour un homme possédé, oups, désolée... pour un homme entretenant une relation compliquée avec des entités mystiques et soi-disant magiques, tu n'es vraiment pas bon à grand-chose en situation de crise, tu ne crois pas ?

— On n'est pas encore en situation de crise.

— Raconte ça à la chambre aux murs blancs avec la table d'opération, a-t-elle rétorqué brutalement. Tu faisais moins le fier...

— Oui. Mais tu m'as aidé, pas vrai ?

Elle a ouvert la bouche pour répondre, a marqué une pause, a réfléchi, puis a de nouveau ouvert la bouche :

— Tu n'es qu'un...

L'ascenseur s'est immobilisé en brinquebalant. La porte s'est ouverte en glissant sur le côté avec une lenteur inexorable. Derrière se trouvait un couloir couleur crème, bordé de fenêtres aux vitres teintées qui occultaient la lumière et assombrissaient même les ombres au-delà. Dehors, il faisait

nuit ; à l'intérieur, le jour était assuré par la lumière crue de tubes au néon, le sol était frais et l'air sec, figé. Je suis sorti de l'ascenseur avec précaution et j'ai jeté un coup d'œil.

— On n'est pas au rez-de-chaussée, a dit Dana.

Derrière nous, la porte s'est fermée.

Je suis allé regarder par la fenêtre la plus proche. Beaucoup plus bas, j'ai distingué la forme de couleur brune qui, en réalité, était une fontaine d'un bleu éclatant, éclairée par des projecteurs, avec trois jets en forme de tridents aplatis crachant de l'eau dans le bassin qui les entourait et même un peu, de façon chaotique, sur le trottoir. Nous devions nous trouver quatre étages plus haut. Dana a dit :

— Je suis certaine d'avoir appuyé sur « rez-de-chaussée ».

— Moi aussi, j'en suis persuadé, ai-je répondu, inspectant le couloir. (Il était complètement vide, à part un extincteur à côté d'une porte fermée.) Mais quelqu'un d'autre a pu prendre le contrôle de l'ascenseur.

— Je n'ai pas eu l'impression qu'on était montés si haut... a-t-elle repris, une note d'inquiétude dans la voix.

— Avaler les distances, ai-je résumé avec entrain. J'ai déjà vu ça. Dana ?

— Oui ?

— Si monsieur Bakker a eu l'occasion de t'enseigner quelques rudiments de magie protectrice, l'heure des travaux pratiques est peut-être venue.

J'entendais un bourdonnement, comme le son d'une ruche en colère, ou peut-être du moteur d'une voiture puissante, terriblement maltraité dans les embouteillages...

— Je suppose que c'est le moment où toutes les lumières s'éteignent ? a-t-elle demandé.

Je suis allé décrocher l'extincteur de son support sur le mur.

— Respire à fond, ai-je dit, et j'ai ouvert la porte d'un coup de pied.

De l'autre côté se trouvait un autre long couloir blanc. Une demi-douzaine d'hommes et de femmes nous y attendaient, armés de grenades, de pistolets et de fusils, ainsi que de diverses babioles magiques qui flottaient dans les airs ou avaient simplement été jetées aux pieds de leurs propriétaires. Devant eux, une moto énorme dominait le corridor, ses pneus avaient laissé des traces noires sur le sol. Blackjack était assis sur l'engin, la visière teintée de son casque baissée. Il a emballé le moteur.

Dana a dit :

— Euh...

Il a posé le pied sur la pédale, a replié la béquille sous la moto et, dans un vrombissement furieux qui a rempli tout le couloir et un jaillissement de fumées noires qui ont bruni les visages de ses comparses, il a chargé droit sur nous.

J'ai pressé sur la gâchette de l'extincteur.

De la lance se sont élevés d'épais tourbillons de gaz blanc. Pressant plus fort, j'ai saisi une poignée de gaz entre mes doigts, je l'ai transformée en une tornade de blancheur que j'ai lancée vers Blackjack et ses amis. Elle s'est déployée en progressant, faisant trembler les fenêtres et éclaboussant les murs d'une écume pâle ; cette dernière a immédiatement épaissi, adoptant la consistance de la mousse sur un cappuccino bien chaud, aveuglant les hommes avec les fusils et les femmes avec les grenades qui nous fonçaient dessus, les faisant suffoquer et remplissant leurs nez de la puanteur des agents chimiques. Blackjack a été épargné. Derrière son casque sans visage, il a continué à avancer vers nous. Attrapant Dana par la main, je l'ai éloignée de la porte et, aussi calmement que possible, je lui ai dit :

— Cours.

À l'instar de ce qu'il avait fait avec moi, Bakker lui avait appris à obéir sans discuter.

NOUS AVONS COURU.

Une succession de couloirs et de bureaux, derrière des portes en contreplaqué, vides pour la plupart. Par endroits, des câbles pendaient ou des tuyaux recouverts de papier aluminium dépassaient du plafond auquel il manquait des panneaux. Il y avait aussi des distributeurs d'eau réfrigérée, le coin à potins par excellence de tout lieu de travail ; ailleurs, des alignements interminables de postes de travail tous rigoureusement identiques laissaient entrevoir une capacité à harceler par téléphone le consommateur innocent ; pour une efficacité maximale des employés, on avait certainement pensé à effacer tous les jeux des ordinateurs et rendu impossible toute nouvelle installation.

Nous sommes arrivés dans un autre local avec des bureaux laissés à l'abandon et quelques fauteuils pivotants. Juste derrière nous, le motard a enfoncé la porte avec la roue avant de sa moto. Dana s'est jetée à gauche, moi à droite, et il est passé entre nous à toute allure, faisant demi-tour quelques mètres plus loin dans un crissement de pneus brûlants qui a déchiré la moquette. Il a fait vrombir le moteur à plusieurs reprises, comme un chevalier lançant son défi avant le début de la joute, et le bruit était tellement assourdissant que les fenêtres ont tinté, les câbles au plafond ont oscillé, et les fauteuils ont été ébranlés ; le son nous a traversé les tympans et nous l'avons senti jusque dans notre nez, il nous a secoué l'estomac et a brouillé les bords de notre vision. De l'arrière de la moto, un nuage de fumée noire toxique a tourbillonné autour de lui ; son goût s'est immédiatement imposé dans notre gorge, une puanteur mécanique, capable de pénétrer même le verre le plus épais et d'assécher notre bouche.

Autour de nous, les lumières ont vacillé et, pendant un moment de panique, j'ai baissé les yeux vers sol pourvoir mon ombre ; rien à signaler de ce côté-là. J'ai jeté un coup d'œil à Dana et j'ai vu qu'elle avait levé une main vers le plafond ; elle tirait des arcs électriques des câbles au-dessus de nos têtes, provoquant la baisse d'intensité lumineuse. La moto a rugi et s'est précipitée vers Dana qui a lancé son projectile électrique sur le motard. Mais au dernier moment, il a fait une embardée et, l'espace d'un instant, il s'est dédoublé, l'un des deux motards fonçant à la rencontre du sort de Dana, l'autre l'évitant et se présentant déjà derrière elle ; les deux images ont tremblоté brièvement, tandis que Blackjack laissait opérer sa magie et allait d'un point A à un point C, sans passer par B.

Il a disparu devant Dana.

Instantanément, il a réapparu à moins d'un mètre derrière elle, sa roue avant déjà dirigée droit vers elle. J'ai poussé un cri de mise en garde et envoyé un souffle dans les airs, pas assez puissant pour faire dévier quelque chose d'aussi lourd et rapide, mais suffisant pour déséquilibrer Dana. La roue a manqué sa cible, s'abattant sur un bureau en contreplaqué qui s'est fendu sans même freiner le motard. J'ai couru vers Dana et, lui saisissant le poignet, je l'ai aidée à se relever et entraînée par la porte la plus proche. Au bout d'un couloir, un escalier s'enroulait autour d'un des angles du bâtiment ; en bas, j'apercevais un théâtre et les lumières vives du carrefour ; la foule des spectateurs sortait à l'instant d'une représentation, les autobus s'efforçaient de négocier des virages serrés et les taxis attendaient leurs clients dans les couloirs de bus étroits de New Oxford Street sous les coups de Klaxon indignés des autres conducteurs.

Nous voulions monter ; il était là-haut, ça ne faisait aucun doute, mais avec Dana, je n'étais pas prêt à courir le risque, je ne voulais pas qu'elle soit dans le même immeuble que cet homme et son ombre une seconde de plus que le strict nécessaire, alors nous sommes descendus, dans cette cage d'escalier étroite, troisième étage, deuxième...

... Juste après le deuxième étage, nous avons senti un tiraillement de nausée, un moment de

dislocation, et baissant les yeux, nous avons vu le troisième étage. Nous avons de nouveau essayé : arrivés au deuxième étage, nous avons franchi quelques marches supplémentaires et avons instantanément été ramenés au troisième. Ça sentait la magie de Bakker à plein nez, nous reconnaissions bien là son habileté et son savoir-faire ; les lumières ont baissé, notre estomac s'est noué.

Nous avons regardé par terre : notre ombre commençait à s'étirer, alors que nous ne bougions pas. Dana a suivi notre regard, et sa main s'est resserrée autour de la nôtre.

— Il arrive, a-t-elle chuchoté.

Les lumières ont vacillé, et cette fois, nous n'y étions pour rien. Je me suis tourné vers la fenêtre, que j'ai commencé à frapper à coups de pied. Dana, comprenant ce que j'avais en tête, m'a prêté main-forte, mais la vitre s'est contentée de faire *bong,* comme si elle était en plastique rigide. J'ai juré de frustration, regardant autour de moi à la recherche d'une inspiration. Dana a été la plus rapide. Elle a enfoncé les ongles de sa main droite dans la paume de la gauche, grimaçant de douleur, jusqu'à ce que la peau se déchire et qu'une fine ligne de sang apparaisse. Elle a trempé un doigt dans le sang et a dessiné, sur la vitre, l'image d'un trou de serrure. Pendant quelques instants, la forme n'a été qu'une tache foncée sur une surface sombre ; puis elle a commencé à fumer et à siffler. Dana a serré sa main droite et a donné un coup de poing dans le verre, de toutes ses forces, au milieu de la serrure.

Le verre s'est fendu. Elle a frappé une nouvelle fois. De petites failles sont apparues, se sont allongées ; toute la vitre a commencé à grincer. Alors que Dana se préparait à donner le coup de grâce, un point a surgi de l'obscurité du verre et l'a saisie par le poignet, enfonçant ses ongles noirs dans sa peau. Elle a crié, un hurlement de terreur pure, le produit de tous ces mois vécus dans la peur. Je l'ai prise par les épaules et tirée en arrière ; le bras qui la tenait est sorti de la fenêtre, sa forme noire se couvrant d'une chair d'un blanc maladif ; le sang de Dana a dégouliné du bout de ses doigts alors qu'il se matérialisait.

Poussant un grondement rageur, nous avons frappé la chair en formation de Fringale, nos doigts laissant des traînées d'étincelles dans l'air ; et nos ongles ont ouvert trois lignes de sang noir sur sa peau. Sa main s'est contractée autour du bras de Dana qui a de nouveau gémi, secouant la tête, paralysée par l'horreur et incapable de réagir. Puis la tête a émergé du verre sombre, et s'est penchée en avant, la gueule déjà ouverte, les dents étincelantes, sa langue léchant ses lèvres bleues, assoiffée de sang ; ses yeux, sa peau et son nez sont devenus solides, petit à petit.

J'ai attendu que ses oreilles se matérialisent, et bien que cela n'ait probablement été l'affaire que de quelques instants, l'attente m'a paru durer une éternité. Ensuite, j'ai bouché les oreilles de Dana avec mes mains, j'ai pris mon élan et j'ai donné un grand coup du plat de mon talon nu sur la rampe en métal de l'escalier.

Le métal a fait *booooiiinnggg.*

Fringale a grimacé de douleur.

C'était donc vrai : il avait peur de nous.

Avec un grand sourire, nous avons remis ça.

La rampe a répondu par un long *booooiiinnnngggooinnggoinnngg,* creux et sonore.

Bakker m'avait enseigné ce sort, et il savait comment ça se terminerait. Et, parce qu'au bout du compte Fringale était l'ombre de Bakker, l'ombre le savait aussi. Alors que je m'apprêtais à porter le coup de grâce, Fringale battait déjà en retraite, retournant dans les ténèbres alors que les lumières autour de nous se remettaient à briller. Mais pour plus de sécurité, pour l'achever, j'ai donné un ultime coup de talon, de toutes mes forces, contre le rail de métal.

L'escalier a tremblé. Le son était celui de la vibration du métal creux, s'élevant de rail en rail jusqu'à envahir la cage d'escalier d'une clameur magique d'une telle ampleur que les failles se sont propagées d'elles-mêmes sur les fenêtres, les appliques ont frissonné, une poussière chatoyante est tombée des murs tapissés de plastique, les bords de la gaine en caoutchouc noir recouvrant la rampe ont commencé à se déformer sous la pression ; le monde entier semblait s'être mis à trembler. Dehors, dans la rue, les alarmes de voitures résonnaient ; dans le bassin bleu des trois horribles fontaines, l'eau clapotait sur les côtés, et l'un des tridents s'est débarrassé du peu d'eau qui restait dans les canalisations pour arroser un malheureux touriste qui s'accrochait à un réverbère, le temps de laisser passer le séisme.

Les doigts de Fringale ont lâché prise immédiatement, et son visage déformé par la douleur a disparu dans la fenêtre. Les mains en sang de Dana étaient plaquées sur les miennes, qui lui couvraient les oreilles. Ses yeux étaient fermés et son visage était un masque grimaçant de confusion et de détresse. J'ai senti mes tympans se déboucher, alors que mon nez se mettait à saigner, s'il y avait bien une chose que nous ne pouvions pas nous permettre de gaspiller en ce moment, c'était le sang. J'ai monté l'escalier en titubant, tenant toujours Dana par la tête, j'ai ouvert d'un coup de pied la porte la plus proche et, sans me soucier de l'étage où nous nous trouvions cette fois, je me suis laissé tomber sur le sol, traînant Dana derrière moi, et j'ai refermé la porte du pied.

Les échos se sont tus lentement. Je me suis assis, j'avais les oreilles qui sifflaient. Dana s'est redressée et a tenté de retirer ses mains de ses oreilles. Puis elle s'est tournée vers moi et, d'une voix tremblante, elle a dit :

— Tu ne m'as jamais appris ça.

— Un coup de chance, ai-je répondu. Si ces foutues rampes n'avaient pas été creuses... (J'ai essuyé le sang sur mon nez et secoué la tête, espérant chasser les acouphènes bourdonnant juste derrière mes tympans.) On est où ?

Elle s'est relevée en chancelant et m'a aidé à en faire autant.

— Tout se ressemble à mes yeux, a-t-elle avoué. Mais je suis certaine qu'on aurait dû arriver au rez-de-chaussée depuis longtemps.

— Quelques bons vieux sorts, ai-je dit en grommelant. On n'a toujours pas trouvé mieux pour embrouiller, dérouter ou semer le doute. Et ce petit jeu commence tout doucement à nous lasser.

— C'est un jeu ?

— Pour *lui,* avons-nous répondu, sans ressentir le besoin de préciser de qui nous parlions.

— Tu as entendu ça ? a-t-elle demandé.

Nous avons incliné la tête de côté, pas sûrs de savoir si les acouphènes devenaient plus faibles ou si nous commencions simplement à nous y habituer. Peut-être un soupçon de...

— Une moto, a dit Dana.

— Maintenant, ça suffit, avons-nous annoncé.

La porte au bout du couloir s'est brusquement ouverte, et cette fois la moto a laissé une traînée de feu derrière elle. Dana s'est ruée sur la sortie la plus proche, et je l'ai suivie. Des toilettes pour dames, un endroit que ni moi ni nous n'avions jamais visité, et qui nous a déçus par sa banalité.

Dana a claqué la porte derrière nous et l'a bloquée avec une grande poubelle métallique, alors que la moto passait devant. Le bruit du moteur s'est évanoui en un clin d'œil, de manière trop soudaine pour qu'elle soit partie dans l'escalier, nous plongeant dans un silence pesant.

Dana m'a regardé, j'en ai fait autant. Elle a roulé des yeux et s'est dirigée vers la rangée de lavabos ; elle a ouvert tous les robinets, l'un après l'autre, a mis les bondes et a trempé les mains dans chacune des cuvettes qui commençaient à se remplir. J'ai étouffé un grognement en comprenant

ce qu'elle faisait, mais faute d'une meilleure idée, j'ai pris le couvercle de la poubelle et je m'en suis servi pour, fracasser sur le long miroir au-dessus des lavabos. Avec précaution, j'ai extrait un éclat de verre de la toile d'araignée fendue accrochée au mur et j'ai enroulé mon poing autour de lui jusqu'à ce qu'il morde la peau, faisant couler le sang. Dana a levé ses mains ruisselantes au-dessus de la dernière cuvette, et a souri.

— Quand même ! a-t-elle dit. Tu n'es pas totalement inutile !

Avec des gestes fluides, ses doigts ont commencé à décrire dans les airs une sorte de signe d'invite. L'eau qui se déversait hors des robinets s'est mise à tourner, puis à tourbillonner vers Dana et à danser autour d'elle, tels des foulards en soie translucide, s'enroulant autour de ses jambes et de ses bras sans jamais entrer en contact avec sa peau. Les robinets coulaient toujours, donnant l'impression qu'elle était presque attachée aux lavabos par des cordons ombilicaux liquides ; le sort de Dana engloutissait de plus en plus d'eau. J'avais entendu parler de sorciers capables d'absorber des citernes entières avec des sorts de ce genre, si personne n'avait l'idée de fermer les robinets, il n'y avait pas de raison que ça s'arrête.

Et elle était douée. L'eau continuait à affluer autour d'elle, et à sa manière de laisser les tourbillons de plus en plus nombreux danser et se mélanger pour former des couches translucides et scintillantes de plus en plus épaisses, on voyait bien qu'elle savait que l'effet obtenu était splendide et, de bien des façons, ce sens de l'élégance était la clé de sa réussite. Elle avait toujours dit qu'elle se sentait en paix à proximité d'une eau calme ; et à la regarder maintenant, en pleine possession de ses moyens, j'ai songé un instant que, finalement, tout finirait peut-être par s'arranger.

J'ai levé le poing, l'éclat de verre serré à l'intérieur, en direction de la glace et j'ai lancé ma propre version du même sort. Les fêlures se sont propagées vers les bords, depuis l'endroit j'avais cogné avec le couvercle de la poubelle, en vagues qui évoquaient le passage de l'eau sur un sol aride et accidenté ; enfin, avec un dernier soubresaut, le miroir tout entier s'est brisé. Cependant, les fragments de verre ne sont pas tombés sur le sol. Ils étaient sous mon contrôle ; je pouvais sentir chacun d'eux comme la peau sur mon dos, les goûter dans ma bouche, une sensation métallique piquante sur le bout de ma langue ; quand j'ai bougé, ils ont bougé avec moi, m'ont enveloppé, comme une couverture réfléchissante, chacun d'eux me renvoyant l'éclat de mes yeux nos yeux bleu vif un moment pour nous souvenir que nos yeux étaient bleus à présent, un millier d'éclats de verre pour nous le rappeler magnifique puis je me suis tourné vers la porte, terriblement conscient du silence qui régnait de l'autre côté, et j'ai dit à Dana :

— Je sens comme un arrière-goût de sorcellerie.

J'ai ouvert la porte d'un coup de pied, sans que ce soit nécessaire, mais j'aimais bien le côté théâtral de la chose.

Le couloir était vide, à part la traînée des traces de freinage en feu qui s'interrompait aussi abruptement qu'elle avait commencé. Dana a fait un geste et un fin filament d'eau, toujours alimenté par les robinets, est sorti en ondulant des toilettes derrière elle pour aller éteindre les flammes. J'ai ouvert la marche, gardant prudemment mes distances pour ne pas la couper avec la vague argentée des éclats de verre qui dansaient autour de moi. Avançant lentement derrière moi, Dana traînait ses cordons ombilicaux liquides, telles les queues d'un cerf-volant.

Nous avons traversé un autre bureau. Une salle de courrier, remplie de sacs, petits et grands ; une petite cuisine ; une cantine, volets clos. Nos ombres ont continué à obéir aux lois de la physique. Un autre bureau. Puis encore un escalier.

Dana a dit :

— Tu crois qu'on peut rompre son sort ? Qu'on va pouvoir sortir ?

— Bien sûr, ai-je répondu. Mais ce serait plus facile avec une moto.

Nous avons entendu des cris quelque part plus bas ; des bruits de combats au-dessus.

— Des armes à feu ? s'est étonnée Dana.

— Oui, mes amis n'ont pas beaucoup d'imagination. Allez, viens.

— On n'essaie pas de les rejoindre ?

— Bonne idée. L'ex-apprenti de Bakker et son élève actuelle, enfin réunis, face à une bande de fanatiques qui meurent d'envie de détruire la Tour et ses œuvres, et d'éliminer par la même occasion tous les sorciers qu'ils croiseront sur leur chemin. J'ai du mal à contenir mon impatience.

— Pas besoin d'être sarcastique.

— Désolé.

Nous avons commencé à descendre lentement, une marche après l'autre. Quand nous avons tourné au coin de l'escalier et que j'ai aperçu la porte donnant sur le deuxième étage, j'ai senti un tiraillement familier à l'estomac et nous nous sommes arrêtés.

Penchant la tête de côté, nous nous sommes doucement balancés sur les talons, sentant la nausée s'emparer de nous.

— C'est là, avons-nous chuchoté, les yeux mi-clos, alors que nous cherchions à localiser la source de notre malaise. Juste là.

Nous avons regardé autour de nous. Le sol était nu, les murs vierges. Nous avons levé les yeux. Le plafond était constitué de panneaux en plastique fixés dans le béton ; Dana a projeté une poignée d'eau sous haute pression sur le panneau central qui a tremblé, s'est détaché et est tombé par terre. Je me suis baissé pour le ramasser, laissant mon linceul de verre flotter au-dessus de moi. Au dos, quelqu'un avait dessiné, très soigneusement à l'encre noire fine, une image de l'escalier, toute en angles bizarres et en dimensions étranges, qui semblait inexorablement reboucler sur lui-même. Je l'ai touchée du bout des doigts. Sa magie était brûlante ; nous avons brusquement retiré notre main et, l'espace d'un instant, nous avons entendu

feu de Matthew !

Nous avons laissé tomber le panneau. Puis, l'œil mauvais, nous avons projeté une poignée de verre pilé dessus, déchiquetant la fine couche de plastique en un instant.

— Ça va ? a demandé Dana.

— Des enfantillages, avons-nous répondu d'une voix sèche, plus fort que nous en avions l'intention. Ces petits jeux ont assez duré !

J'ai fait regagner à ma poignée d'éclats de verre la mêlée tourbillonnante autour de ma tête ; nous avons repris notre descente. Cette fois, le deuxième étage est resté le deuxième étage, et le premier a bien été le premier. La porte donnant sur le rez-de-chaussée était fermée, mais Dana s'est penchée sous sa grande cape aqueuse pour l'amadouer, chuchotant des invocations à voix basse dans les bâcles qui, à contrecœur, ont coulissé avec un déclic. La porte s'est ouverte vers nous.

Il y avait un hall de l'autre côté, haut de plafond, avec toutes sortes de renfoncements et de formes étranges, quelques plantes vertes oubliées, une moquette rougeâtre usée jusqu'à la corde et un bureau de réception abandonné. Derrière l'accueil se dressaient deux grandes portes en verre noir ; le motard nous attendait, mais il n'était pas seul : un dragon montait également la garde, sa longue queue enroulée derrière lui.

Pas d'erreur possible sur l'identité de la créature. Sa queue était constituée par les plaques des rues dont les noms avaient été changés par les conseils municipaux ; ses griffes provenaient des poteaux indicateurs défoncés par les voitures roulant trop vite ; les catadioptres des autoroutes faisaient onduler sa colonne vertébrale ; son ventre était blindé de panneaux de limitation de vitesse ;

son arrière-train était contracté, couvert de panneaux avertisseurs triangulaires fluorescents («DANGER !» ou «RALENTIR – ÉCOLE »), pliés et tordus pour épouser les courbes de ce mastodonte. Contrairement au nettoyeur, cette créature mesurait facilement quatre mètres cinquante de la tête à la queue, et était entièrement composée de métal ; pas de bas-ventre en carton vulnérable, pas de cœur recyclé. Il ne clignait pas vraiment des yeux, non : le revêtement réfléchissant des lentilles de radar hors-service enfoncées dans ses orbites renvoyait la lumière blanche éblouissante des lampes qui, suspendues au plafond, ressemblaient à des méduses.

S'il y avait une expression sur le visage du motard, elle était bien cachée sous son casque brillant, et le museau de métal tordu du dragon, rafistolé à l'aide de bandeaux réfléchissants pour cyclistes, n'était pas beaucoup plus révélateur.

Alors que nous jaugions la créature et la silhouette, juste en dessous et minuscule en comparaison, du motard, Dana a glissé, entre ses dents ;

— Tu n'avais pas mentionné le dragon.

Elle se tenait parfaitement immobile, un signe de sagesse.

— Tu es sûre ?

— Je pense que je m'en souviendrais, .

J'ai observé la bête. Sa forme et son essence avaient quelque chose de familier.

— Je suppose que tu n'as jamais habité la City.

— Ce n'est pas dans mes moyens. Ça a un rapport avec notre problème ?

— Peut-être. (Nous avons regardé le motard, puis je me suis raclé la gorge et j'ai élevé la voix.) Bakker a toujours besoin de nous, avons-nous dit. L'ombre nous veut, elle aussi.

Blackjack a lentement retiré son casque. En dessous, sous visage était couvert de cloques rouges, il avait des éruptions de pus autour de la gorge et sur le menton, et ses artères infectées saillaient sur son front.

— Je sais, a-t-il dit, croisant mon regard, la voix rauque et affaiblie. Il me l'a dit.

Au plafond, les lumières ont tremblé, sont devenues plus faibles. Le dragon s'est agité. J'ai murmuré à Dana, pour qu'elle seule l'entende :

— Légalement, la City ou Cité de Londres est une anomalie historique ; elle n'a pratiquement pas changé depuis des siècles. On dit que le Lord-Maire a même le droit d'empêcher le souverain d'entrer, même si personne n'a essayé depuis longtemps.

— Si tu n'en viens pas bientôt au fait, je jure de te ramener dans cette chambre et de te remettre moi-même cette foutue perf, a dit Dana d'une voix flûtée et effrayée.

Nos ombres ont commencé à s'étirer.

— Le symbole de la cité, ai-je chuchoté aussi calmement que possible, est un dragon, tenant la croix de saint George, et dont la devise est...

... l'obscurité est devenue plus profonde devant le dragon, elle s'est concentrée en un point, s'est déformée, s'est élevée...

— *Domine dirige nos.*

— Super, a glapi Dana. Vraiment accrocheur.

... à partir du sol, formant une tête, une poitrine, des bras, un visage...

— Je me charge du dragon, ai-je marmonné.

Fringale a émergé des ombres. Il s'est tenu devant le dragon, qui semblait plutôt satisfait de le voir, et s'est étiré, les ténèbres tourbillonnant autour de lui. J'ai vu Blackjack tressaillir, mais à part ça, il n'a pas bougé. Fringale a regardé le motard, comme un serpent attiré par un mouvement, et il a souri de toutes ses dents pourries.

— Des problèmes de poisons dans le sang ? a-t-il murmuré.

Blackjack a détourné les yeux et, l'espace d'un instant, je me suis dit que l'expression sur son visage n'était pas de la colère, mais de la honte.

Fringale s'est tourné vers moi, toujours avec un grand sourire, puis son attention s'est reportée sur Dana.

— J'ai toujours su que tu finirais par lui revenir, a-t-il chuchoté d'une voix portant comme le sifflement d'un serpent. J'avais espéré qu'en le trahissant, tu lui causerais suffisamment de peine pour que les anges prennent le dessus, définitivement, mais ça ne s'est pas passé comme ça. C'est moi que tu as trahi.

Dana n'a pas répondu.

Fringale a rivé ses yeux noirs et vides sur mon visage.

— Tu as déjà tué un dragon, sorcier ?

— Pas récemment, ai-je répondu.

Derrière lui, le dragon a fait jouer ses griffes.

— C'est un esprit facile à invoquer, a expliqué l'ombre, parce qu'il est, pour l'essentiel, constitué de choses oubliées ou ignorées, anciennes plaques de rues, poteaux indicateurs défoncés par des automobilistes négligents (Sa main a caressé le flanc métallique du dragon, ses ongles éraflant les restes rouillés d'un panneau de sens interdit.) Ah, ces chers petits humains, qui croient toujours tout mieux savoir. Ils oublient le passé, ils oublient les règles, ils oublient l'humilité, ils oublient leur vraie place. C'est pour ça que ce dragon est en colère.

Je me suis léché les lèvres et j'ai risqué un coup d'œil dans les lentilles de radar hors-service des yeux du dragon. Elles ont scintillé.

— J'espérais qu'elle te rendrait ta liberté, a poursuivi Fringale. Ça te surprend ?

— C'est ce que vous vouliez ? a fait Dana dans un souffle.

— Nous pensions que vous la laisseriez nous aider, avons-nous répondu froidement.

— Et pourquoi ? a-t-il demandé, ménageant ses effets.

— Pour nous obliger à nous battre pour nous échapper. Pour m'obliger à me battre pour la protéger.

— Pour que ton sang vire au bleu ! (Il a presque ri, se retenant pour ne pas taper des mains avec une joie puérile.) Quand tu es le sorcier, ton sang n'est rien pour moi. J'en ai bu plus qu'il ne m'en fallait et il a le même goût que les autres, il n'est pas différent de celui d'un vieillard fragile ou d'une faible femme ; je le sens à peine dans mon estomac, il est tiède dans ma gorge ! Mais quand tu es les anges, ton sang flambe... il... il... (Sa voix est devenue geignarde, il a semblé se contracter sur lui-même comme un enfant en colère.) J'ai faim. (Les mots ont eu du mal à passer la barrière de ses dents.) J'ai tellement faim...

— Nous pouvons te battre, avons-nous affirmé avec décontraction.

— Tu n'as jamais tué un dragon, a répliqué Fringale, les yeux brillants.

J'ai eu un large sourire.

— La vie est pleine de... eh bien, d'encore plus de vie.

Et parce que nous l'avions sous la main, nous avons projeté un mur de verre en direction de Fringale et Blackjack ; Fringale a fondu dans les ténèbres en une seconde, Blackjack s'est jeté à terre pour échapper à l'impact et les éclats de verre ont rebondi avec légèreté sur les flancs du dragon. Ses naseaux se sont dilatés avec un bruit d'acier trempé, et il s'est dressé, secouant sa masse dans un vacarme assourdissant. J'ai pris Dana par le poignet et, d'une voix sifflante, je lui ai dit :

— Le motard est pour toi.

Dana a ouvert la bouche pour protester, nous a regardés dans les yeux et s'est ravisée. Elle a acquiescé, s'est retournée et a lancé une boule d'eau de la taille d'une tête sur Blackjack, s'attaquant à sa bouche et à son nez alors qu'il essayait de se relever. J'ai concentré mon attention sur le dragon.

Quand il s'est dressé sur ses pattes de derrière, les débris d'un panneau signalant la présence de ralentisseurs se sont déformés autour de ses cuisses, les restes tordus d'une pancarte rappelant aux propriétaires de chiens de ramasser les crottes de leurs compagnons ont ployé sous l'effort. Le rugissement de la bête a décroché les lampes du plafond et elles se sont écrasées sur le sol, devant et autour du dragon ; il a fait voler en éclats toutes les surfaces en verre du hall et Dana a perdu l'équilibre. Nous nous sommes accroupis, prêts à bondir, et j'ai machinalement enfoncé mes ongles dans ma paume, assez fort pour que le sang coule. J'ai trempé deux doigts dans le liquide rouge qui s'accumulait dans le creux de ma main et tracé une croix rudimentaire sur le sol devant moi, et une autre, plus petite, dans le coin supérieur gauche de la première. Le dragon a avancé vers moi d'un pas lourd avec une aisance et une grâce surprenantes, brillant de mille feux. Il n'avait même pas besoin de me déchiqueter avec ses griffes ; un simple coup de patte suffirait à me casser tous les os du corps.

Dans un bruit de ferraille, j'ai vu Blackjack s'extraire de sous son engin, une chaîne à la main. Esquivant le serpent métallique, Dana a répliqué en envoyant de grands cônes d'eau dans sa direction. Ils lui ont aspergé le visage, avant de le déséquilibrer et de le faire tomber à la renverse, comme les vagues d'un océan en pleine tempête. Toute la magie de Dana provenait toujours des robinets ouverts quelques étages plus hauts, les filets d'eau qui, partant d'elle, remontaient l'escalier en étaient la meilleure preuve.

Pendant ce temps, au-dessus de moi, le dragon avait levé une patte, s'apprêtant à abattre sur mon crâne un panneau «STOP » noirci, sur lequel un petit plaisantin avait ajouté en grandes lettres vertes le commentaire «Caliper Boy PUE »[{17}]. Par réflexe, j'ai mis un genou à terre, levant la main au-dessus de ma tête et, dans la seconde précédant ma mort métallique, j'ai crié : «Seigneur, guide-nous ! »

La patte a marqué une hésitation, flottant à quelques centimètres de mon cuir chevelu, tellement large quelle me masquait le plafond.

Quelque part sur le sol du hall, j'ai entendu tousser, alors que Blackjack essayait de cracher l'eau hors de ses poumons ; un bruit de clapotement m'a également informé que Dana préparait un nouvel assaut.

La patte a tremblé dans l'air.

— *Domine dirige nos* ! ai-je répété, hurlant les mots en direction du dragon. Seigneur, guide-nous ! Seigneur, guide-nous ! (La patte s'est détournée sur le côté. La créature a baissé ses yeux-lentilles sur nous.) Tu es le dragon qui garde la cité de Londres, avons-nous chuchoté frénétiquement. Nous te reconnaissons, nous savons qui tu es ; tu es gardien de toutes les anciennes portes de la ville ; *Domine dirige nos* est ta devise : Seigneur, guide-nous ; nous te connaissons...

Un grondement s'est fait entendre, quelque part à l'intérieur du monstre, comme le passage d'un train au loin.

— Non ! (La voix a surgi des ténèbres, en même temps que Fringale.) Non ! Je t'ai appelé. Tu me dois obéissance !

— Seigneur, guide-nous, ai-je encore murmuré. Nous te connaissons. Seigneur, guide-nous. «La cité de Londres conservera ses antiques libertés et toutes ses libres coutumes, tant sur terre que sur eau. En outre, nous voulons et accordons... »

— C'est moi qui t'ai appelé ! a hurlé Fringale. Tu es à moi. Je t'ai arraché à la cité ; tu feras...

— « ... sachez que j'ai accordé à mes citoyens de Londres, pour eux-mêmes et leurs héritiers, le

droit de choisir, parmi eux, un shérif et un juge pour se substituer à la couronne et surveiller leur conduite ; personne d'autre ne sera juge des hommes de Londres...

— Ce sont les anges bleu électrique, ces lois ne les concernent pas ! a protesté Fringale d'une voix perçante.

— Tu es le dragon de la cité de Londres. Écoute-moi ! Je suis de cette ville, je connais ses lois, je sais ce qui la rend vivante, je comprends tout cela. *Domine dirige nos ;* je sais comment l'ombre t'a invoqué, mais tu n'as pas à lui obéir, je respecte l'histoire, le sens du devoir, l'humilité, les lois, le temps...

— Non !

Le cri est venu d'ailleurs cette fois. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu que l'ombre avait bougé ; Fringale se trouvait à présent derrière Dana, un de ses bras noirs en travers de sa gorge, ses griffes pressées contre ses paupières, les yeux fixes.

— Ça suffit, sorcier, a-t-il marmonné. (Puis, d'une voix qui n'était pas tout à fait la sienne :) Arrête, Matthew.

Je suis resté parfaitement immobile, alors que le dragon reculait en se lovant sur lui-même, observant la scène de ses yeux morts.

— Tu connais la Grande Charte, tu connais les lois de la cité ; tu sais même peut-être comment invoquer un dragon urbain. (Ce n'était plus la voix de Fringale qui sortait de la bouche de l'ombre.) Mais si tu vas trop loin, je te promets de la tuer !

Blackjack était à genoux, de l'eau lui sortait par le nez et par la bouche. Les spirales d'eau des robinets de Dana s'étaient transformées en flaques qui menaçaient d'inonder le sol ; elle avait les yeux fermés et sa respiration était sifflante, alors que Fringale la serrait contre sa peau glacée.

— Je l'ai gardée en vie pour ça, a-t-il chuchoté. Comme ma sœur. Je lui ai laissé la vie sauve. (J'ai fait mine d'avancer vers lui, mais il a raffermi sa prise sur Dana. Elle a blêmi. Fringale a souri.) Où est le feu de Matthew à présent ?

— Vous ne saviez pas que je reviendrais !

— Mais je n'ai jamais retrouvé ton corps non plus, a-t-il répondu. Et les anges ont toujours aimé te parler. Viens, sois moi et sois libre, et tu as toujours voulu être libre, Matthew. Tu as toujours rêvé de devenir une flamme bleue et de t'envoler vers le ciel, tu as toujours voulu gronder avec le vent, danser dans les nuages ; quelle créature de chair voudrait se contenter de moins ? La chance de se libérer des entraves de l'humanité, d'en oublier les lois mesquines et artificielles, de laisser derrière soi la souffrance, la vieillesse, la mort. Les anges t'ont toujours aimé, parce que tu le leur rendais bien, tu as toujours voulu que leur message soit réel, tu as toujours voulu être le feu, la lumière et la vie, et c'est ce que tu es devenu... mais tu refuses de partager. Alors j'ai gardé Dana en vie, parce que le sorcier a peut-être juste assez de contrôle sur les anges pour ne pas la laisser mourir ?

— Robert... ai-je commencé.

— Je m'appelle Fringale ! a-t-il crié. Je ne suis pas lié par les lois de la chair. Et j'ai faim ! Tu es si plein de vie quand tu brûles, cette vie sera mienne !

Le dragon a agité la queue, éraflant le sol.

— Nous ne pouvons pas... avons-nous gémi. Je vous en prie... je...

— Qui ? Qui ne peut pas ? Qui acceptera de porter la responsabilité de sa mort ?

— Nous sommes... avons-nous balbutié.

— ... presque... ai-je poursuivi.

— ... pareils. Je vous en supplie, avons-nous dit.

— Je vous en supplie... ai-je ajouté.

Alors Fringale a souri.

— Je comprendrai mieux ce genre de distinctions quand je me sentirai de nouveau en vie, a-t-il dit et il a levé ses griffes noires vers le visage de Dana.

Nous avons hurlé.

La croix de sang à l'intérieur d'une autre croix que nous avions dessinée sur le sol à nos pieds s'est enflammée. Le feu était bleu vif, projetant des étincelles qui se tortillaient sur elles-mêmes.

Et parce que nous ne savions pas quoi faire, que nous nous sentions dépassés

pas ça

mes émotions

trop d'émotions

pas ça parce que nous ne comprenions pas

ce sentiment

trop fort ...

parce que nous ne pouvions

je ne pouvais...

nous avons crié

« *Domine dirige nos !* **Domine dirige nos !** »

Le dragon, cette créature urbaine, évocation de la cité elle-même, seigneur des portes de la ville, était avant tout un guide et, à ce titre, il avait ses propres règles et aimait être obéi, à tel point que, à en croire la rumeur, s'il sentait que les Londoniens ne voulaient pas de la reine ou du roi dans leurs murs, il était capable de les empêcher d'entrer. Fringale m'avait soufflé la solution : le respect de l'histoire et des lois, l'humilité, l'admission qu'au regard de la cité, nous n'étions rien et que le dragon était le maître.

Sans marquer la moindre hésitation, d'un mouvement fluide, il a agité la queue en direction de la tête de Fringale et l'a décapité d'un coup de l'extrémité tranchante d'un poteau indicateur cassé.

Fringale s'est désintégré, de noires et minces volutes de ténèbres se fondant dans l'ombre.

Nous avons regardé le dragon, et il nous a rendu notre regard, alors que le feu dans notre sang s'apaisait lentement, virant de nouveau du bleu flamboyant au rouge terne. Puis, sans un bruit, le dragon a commencé à fondre. Ses écailles en plastique réfléchissant se sont détachées de sa peau, avec des éclats blanc, jaune et rouge. Un panneau de limitation de vitesse à cinquante kilomètres à l'heure, les restes d'un écriteau signalant la proximité d'une école, un morceau d'un placard souhaitant la bienvenue dans une HLM, un fragment d'un écriteau signalant un bureau de poste, la plaque bleue écaillée d'un notable, un avertissement concernant un éclairage provisoire. Tous se sont envolés de sa carcasse, comme les graines d'un pissenlit, alors que le sort qui les avait maintenus en place se désagrégeait lentement.

En tout dernier, une petite pierre ronde est tombée sur le sol avec un bruit sourd et a roulé à nos pieds. Nous l'avons ramassée. Ses bords étaient lisses et sa surface chaude ; nous avons eu la sensation qu'elle était très vieille.

Sur un des côtés figuraient les mots :

n ce jour de 167

derman de la cité

en l'honneur d

Domine dirig

Et c'était tout.

— Matthew ?

Je me suis tourné vers Dana qui, sans un bruit, s'est effondrée sur le sol, dans une mare de son propre sang qui s'étendait rapidement.

NOUS NOUS SOMMES enfoncés les ongles dans la main pour faire couler le sang, et nous avons fait appel à toute notre force et toute notre chaleur pour le faire brûler si fort que les murs sont devenus bleu flamboyant. Nous en avons frotté ses plaies, mais elle n'a rien dit, elle n'a pas bougé.

Nous avons appelé à l'aide, nous l'avons secouée, nous avons hurlé son nom, pressé la chaleur de notre chair sur sa peau froide, plaqué nos mains aussi fort que possible sur les entailles de sa poitrine et de son cou, mais en vain : le sang a continué à s'écouler entre nos doigts ; il s'est mêlé au nôtre et a fini par le refroidir.

Je ne pouvais pas

pas Dana

je ne pouvais pas

alors, c'était à nous de jouer. Nous l'avons prise dans nos bras, et chaque articulation semblait avoir été cassée, chaque membre nous paraissait si lourd, comment avait-elle pu les soulever, même ses doigts étaient trop lourds, et parce que je savais mais que j'étais incapable de faire face à la situation, nous avons hurlé.

Nous avons hurlé jusqu'à ce que les éclats de verre éparpillés sur le sol dansent de nouveau au son de notre voix, que les fils électriques enfouis sous le plancher sortent de terre, et aillent s'enrouler, comme du lierre, autour de toutes les rampes d'escalier, qu'ils s'enfoncent dans les murs, que les fondations se déforment et que le plafond tremble ; nous nous sommes retrouvés au cœur d'une tornade électrique ; les tuyaux de gaz ont pris feu et les canalisations d'eau ont explosé en geysers, jaillissant vers le plafond et provoquant des nuages de vapeur. Nous avons crié jusqu'à faire exploser les extincteurs et fondre le plastique, jusqu'à ce que notre voix n'ait plus rien d'humain et soit remplacée par le vrombissement de la circulation, le crissement des freins, le bruit des moteurs et le grondement d'un vent souterrain et

viens, sois nous

et que nos cheveux dansent avec la flamme électrique et que notre souffle ait la noirceur du carbone flottant dans l'air, jaillissant de nos narines, et que nos doigts luisent telle la lame d'un canif, et que notre cœur s'emballe à la vitesse du train circulant sous terre sur les voies anciennes ; nous avons crié jusqu'à ce que les rats se rassemblent dans les égouts, que les pigeons se dispersent dans le ciel et que, autour de nous, tous les téléphones se mettent à sonner.

Si nous avions su comment faire, nous aurions choisi ce moment pour retourner dans le réseau téléphonique.

Nous aurions oublié ce qu'il venait de se passer, nous aurions dit au revoir à la condition humaine, si c'était tout ce qu'elle apportait. Je l'aurais fait sans hésiter, si j'avais su comment m'y prendre. Mais nous avions carbonisé tous les téléphones aux alentours, les lampes dans les rues aussi, alors nous nous sommes assis et nous avons bercé le corps de Dana Mikeda et chuchoté les paroles vides de sens que les gens adressent aux cadavres, un peu comme les mots apaisants d'une mère à son enfant, quand elle lui promet que tout ira bien.

***

NOUS AVONS PROGRESSIVEMENT pris conscience de la respiration sifflante de Blackjack. Nous avons redressé la tête. Une partie de sa jambe était ouverte et salement amochée et l'un de ses bras pendait à un angle bizarre, mais il était toujours en vie, non pas que ça ait la moindre importance. Son blouson de cuir était en lambeaux et laissait voir, en dessous, la chair nue et ses veines infectées. Il avait récupéré son sac sous la carcasse de sa moto ; il en a sorti un pistolet qu'il a

pointé sur nous. Nous avons ressenti...

... pas grand-chose, en fait...

Il avait du mal à parler, mais nous n'avions rien de mieux à faire.

— Vous... a-t-il commencé, puis il a craché du sang, un morceau de dent. (Il s'est de nouveau lancé :) Vous... saviez que j'étais le traître. (Nous n'avons rien dit.) Vous vous êtes servi de moi pour retrouver Bakker, pour retrouver la fille. Vous saviez que je vous trahirais et qu'il vous voulait vivant. Ils vous ont suivi... les autres sont venus ici, pour détruire la Tour. (Nous n'avons toujours rien dit. Aucun commentaire ne semblait nécessaire.) Vous vous êtes servi de moi, a-t-il répété, avec un hochement de tête frénétique. Je respecte ça, sorcier. Je respecte ça. (Il a tiré le cran de sûreté de son arme.) Je suis en train de mourir, a-t-il dit. (Toujours rien.) Un pacte de sang. J'ai juré et j'ai trahi. Je savais que ça se terminerait comme ça. Je l'ai su à l'instant même où je prêtais serment. Pas le choix. Fallait le faire... continuer à bouger... aller toujours plus vite... La vie... sans risque... à quoi bon ? J'allais si vite... voulais pas être comme les autres, comprenez ? Tout le clan était d'accord pour se battre contre la Tour, pour entrer dans cette putain d'alliance. Ouais, c'est ça, rentrer dans le rang, collaborer bien gentiment avec les autres... être un mouton et crever la gueule ouverte parce que c'est ce qu'on attend d'un type normal. Très peu pour moi. Je refuse de devenir un mouton. Quand l'ombre a tué notre chef, ç'a été une libération pour le clan. Vous comprenez, Matthew ? Le chaos ? La vitesse ? Être libre, ça, vous comprenez, non ? C'est... c'est juste... personne ne me dit qui je dois être. Personne. (Nous n'avons rien dit. Il a pointé son arme.) Vous n'avez pas envie d'entendre la suite ?

Après réflexion, nous avons secoué la tête.

Son doigt s'est refermé sur la détente.

Il y a eu un seul coup de feu, un bruit sec. Puis un autre, qui a résonné à travers les débris inondés de la pièce. Blackjack a chancelé en avant, un mouvement qui a semblé puiser dans les dernières forces de son corps meurtri et rongé par les sorts, puis il s'est écroulé dans une flaque sur le sol.

Depuis l'escalier, Vera a dit :

— La garce hystérique sait tenir un fusil, pas vrai ?

Nous avons entendu le déclic d'un fusil, et des pas qui se dirigeaient vers nous. Nous avons levé les yeux. Oda était là. Vera aussi, et derrière elle, une dizaine de Blancs puant la magie destructrice.

Oda a dit :

— Vous avez une mine de déterré. Besoin d'un coup de main ?

Nous y avons réfléchi. Puis nous avons hoché la tête et avons accepté sa main ; elle nous a aidés à nous remettre sur pied, couchant doucement le corps de Dana Mikeda sur le sol entre nous.

IL Y AVAIT des Blancs à tous les étages. Vera m'a expliqué qu'ils avaient perdu le signal du mouchard dans ma chaussure juste devant la tour, mais elle n'avait pas eu trop de difficulté à deviner où on m'emmenait. Les Blancs s'étaient d'abord cassé les dents sur le sort qui les faisait sempiternellement retourner au même étage, mais rien ne résistait à une bonne puissance de feu et une pincée de magie.

Elle aussi a trouvé que nous n'avions pas bonne mine.

Venant d'elle, ça sonnait presque comme un compliment.

Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au dixième étage, il n'allait pas plus haut. Au douzième, nous avons croisé un autre contingent de Blancs et de nombreux cadavres ; au dix-septième, un groupe de garous s'est joint à nous ; au vingt-troisième, un troupeau de sorciers noirs ; au vingt-septième, Oda a salué des hommes de l'Ordre au visage de marbre et armés jusqu'aux dents.

Au trente-cinquième étage, le dernier, Oda nous a mis un pistolet dans la main.

J'ai dit :

— Je ne sais pas si je vais pouvoir...

Derrière nous, Vera s'est emportée :

— Merde ! Vous n'allez pas craquer maintenant !

Oda a réfléchi, nous a regardés droit dans les yeux et a dit :

— Vous êtes venu ici pour vous venger. Maintenant, vous avez une bonne raison de le faire.

— Je... j'étais... euh...

Je n'avais pas vraiment d'explication à lui donner.

Baissant la voix, elle a repris :

— Bakker est seul là-haut. Il ne peut compter ni sur Amiltech, ni sur Lee ou sur Simmons. Vous les avez éliminés pour arriver jusqu'à lui. Même l'ombre a disparu...

— Pas encore, ai-je répondu. Pas encore.

— ... si vous n'êtes pas capable d'aller jusqu'au bout, a-t-elle dit d'une voix plus ferme, vous feriez peut-être mieux de *leur* laisser les commandes.

Nous l'avons regardée avec surprise.

— Oda ? avons-nous dit.

— Oui ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous en serions capables ?

— Vous n'avez pas le choix.

Nous avons pris le pistolet, laissé les Blancs dans l'escalier, et sommes partis à la rencontre de monsieur Bakker.

IL EXISTE UNE revue, publiée irrégulièrement au Royaume-Uni, et diffusée occasionnellement aux États-Unis, en Australie, en Afrique du Sud et auprès d'un lectorat spécialisé anglophone, que son rédacteur en chef et fondateur a baptisé, avec beaucoup d'imagination, *Revue de magie urbaine*. Il arrive qu'elle soit lue par des étudiants, quand ils s'ennuient et se sentent d'humeur morose, et pensent y trouver des tuyaux pour tirer un coup. ; des ménagères la lisent parfois, espérant y apprendre comment se lire les lignes de la main ; des hommes inquiétants avec un intérêt malsain pour le sang de lapin comptent également parmi ses lecteurs, cherchant entre ses pages des indices leur permettant d'alimenter leurs théories conspirationnistes. Tous ces gens sont généralement déçus. Si on passe outre la couverture tapageuse conçue pour convaincre précisément ce genre de lecteurs de consacrer 1,60 £ à l'achat d'un numéro, le contenu se révèle plutôt austère. On peut y trouver un article sur les diverses applications magiques de la lumière ultraviolette, une étude sur les effets des différentes sortes de peinture dans les cercles d'invocation, avec des notes de bas de page extrêmement détaillées et, la plupart du temps, un lien URL proposant une illustration par un cas pratique, ou encore un examen des ramifications de la théorie de la dualité onde-particule dans la manipulation de forces élémentaires. C'est la revue professionnelle des magiciens urbains, et pas vraiment une lecture destinée au grand public. Je devais avoir une vingtaine d'années, quand j'ai commencé à la lire ; elle existait déjà depuis pas mal de temps et j'ai emprunté les anciens numéros à la bibliothèque de mon quartier, parce que mon maître me l'avait conseillée. Pour les numéros plus rares ou épuisés, j'ai consulté les archives de la British Library. C'est là qu'au cours de mes explorations, j'ai découvert un article qui, à l'époque de sa parution, avait été très bien accueilli par la profession. Son titre : *«La magie : un concept évolutif »;* son auteur, mon maître, l'avait écrit pour l'un des tout premiers numéros de la revue. Je l'ai lu, j'ai pris des notes et je lui ai dit tout le bien que j'en pensais, même si quelque chose me dérangeait, sans que j'arrive vraiment à mettre le doigt dessus. En tout cas, il m'aura fallu du temps.

L'article disait : la magie, c'est la vie.

C'était pourtant simple, et ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille, dès le départ.

AU BOUT D'UN couloir, un bureau de réception désert gardait l'accès à une paire de portes à deux battants. Elles étaient fermées à clé. Nous les avons ouvertes à coups de pied, le temps n'était plus à la discrétion.

Il faisait sombre, dans la pièce où nous avons pénétré ; toutes les lampes étaient éteintes, mais dehors, la lumière de la rue se reflétait suffisamment sur les nuages orange pour dessiner de longues ombres à l'intérieur d'autres ombres sur la moquette. De chaque côté, sauf celui par lequel je venais d'entrer, la ville s'étendait au-delà des baies vitrées, aussi loin que portait le regard, motif chaotique d'étoiles orange, blanches et rosâtres sur un sol accidenté, luisant sur la Tamise, accrochant la lumière des clignotants des voitures et celle, aveuglante, des phares, là où les rues s'alignaient avec notre point de vue, celle des lampes de chevet qu'on éteignait pour la nuit ou la lueur des enseignes au néon des restaurants, des boîtes de nuit et des bars.

C'était magnifique. Personne ne pouvait dire le contraire. C'était tout simplement magnifique.

Et, assis devant ce spectacle, dos à la porte et regardant vers le sud, les lumières rouges du Crystal Palace et, au loin, l'obscurité des North Downs amputant le ciel orange, se trouvait monsieur Robert Bakker.

Il était assis dans son fauteuil roulant, totalement immobile, la tête penchée en avant, la respiration lente et régulière. Des tubes étaient attachés à ses bras. D'un côté, il y avait une poche contenant un liquide limpide qui ne nous disait rien, avec un goutte-à-goutte. De l'autre, une poche de sang rouge vif, et j'avais une vague idée de sa provenance. Nous avons senti le poids du pistolet dans notre main, sa moiteur chaude de notre paume, et nous avons remarqué, à la lumière de la lune qui tentait occasionnellement une percée entre les nuages qui couraient dans le ciel à toute allure, que monsieur Bakker projetait une ombre bien noire.

— Monsieur Bakker ? ai-je dit.

Il a bougé un peu dans le fauteuil roulant.

— Matthew ? a-t-il fait d'une voix distraite, déconcertée.

Nous nous sommes approchés.

— Monsieur Bakker ? avons-nous répété, plus fort.

— Matthew, c'est toi ? (Je me suis arrêté à côté de lui et il a levé les yeux vers moi en souriant d'un air perplexe.) Tu es venu admirer la vue ?

J'ai hoché la tête et j'ai profité du spectacle.

— C'est une belle vue, ai-je fini par admettre.

— L'une des plus belles. J'ai fait vider tout l'étage pour mieux la voir. (Il a froncé les sourcils.) Qu'est-ce que tu fais là ? Ta visite me fait plaisir, bien sûr, mais...

— On m'a enlevé, drogué et ligoté dans un sous-sol trente étages plus bas, ai-je répondu cordialement. Ensuite, on m'a prélevé une bonne dose de sang pour, je suppose, mener des expériences ; mes amis, informés à l'avance de mon enlèvement probable et du sort qui m'était réservé, sont arrivés à la rescousse, et j'ai échappé à mes ravisseurs.

Après un moment de réflexion, il a dit :

— J'avoue que ce n'est pas ce à quoi je m'attendais.

— Voudriez-vous entendre la suite ?

— Oui, si tu veux bien.

À présent, ses yeux avaient remarqué le pistolet dans ma main et le sang sur mes vêtements et ma peau, et sa voix était tendue et calme.

— Votre ombre est vivante.

— Quoi ?

— Votre ombre est vivante, avons-nous répété en nous efforçant de ne pas élever la voix. Ça dure depuis plusieurs années. Elle a tué Patel, Pensley, Dhawan, Akute, Foster, Awan...

— Matthew, tu es sûr que tu vas bien ?

— ... Koshdel, Khay, Dana, et moi, et la liste n'est pas exhaustive. C'est vous. Impossible d'y échapper. Et seule votre mort pourra l'arrêter.

Ses doigts se sont resserrés sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Tu... tu crois réellement ce que tu viens de me dire ?

— Oui.

— Dana, tu as dit ?

Je l'ai regardé droit dans les yeux et je l'ai vu tressaillir.

— L'ombre l'a tuée. Il la tenait et j'ai dit, *Domine dirige nos*...

— La devise de la cité ?

— Celle-là même, comme vous me l'avez appris, l'invocation des gardiens et des esprits de la cité. Et l'ombre a tué Dana. Je l'ai prise dans mes bras et je n'ai pas pu... nous n'avons... Peu importe, l'ombre l'a tuée. Elle veut être vivante, pour de bon. Elle a faim de vie. Rien ne pourra jamais la rassasier. Elle ne connaît pas le plaisir, ne comprend pas la joie, la peine ou la douleur, mais elle essaie ; elle se régale du sang et du feu des autres, elle tue pour voir comment ses victimes meurent, elle est fascinée par la mort et avide de vie. Je l'ai surnommée Fringale ; c'est vous. Et j'ai bien peur que ça ne nous laisse pas beaucoup d'options.

— Matthew...

— Fringale est né quand vous avez eu votre attaque. Vous étiez quelqu'un de bien, et un sorcier brillant. La vie vous avait toujours donné beaucoup de joie, parce que vous aviez toujours su en voir la beauté ; la sorcellerie, c'est cette capacité à voir quelque chose de merveilleux et de magique là où la plupart des gens ne voient rien ou simplement l'ennui du quotidien. C'est ce que vous m'avez enseigné. Mais quand vous avez commencé à mourir, vous ne l'avez pas supporté. Vous n'avez pas pu vous résigner à la perte de vos facultés, de votre force, de votre façon de vivre jusqu'alors. Vous étiez un homme actif et en bonne santé qui se retrouvait brusquement prisonnier d'une carcasse mourante. Mais vous aviez toujours des scrupules. La partie morale de votre cerveau disait, «Oh, eh bien, c'est la vie, les choses contre lesquelles on ne peut rien, etc. » Mais il y avait cette autre partie de vous, qui soit dit en passant est présente en chacun de nous, et qui hurlait, se rebellait, refusait l'idée de la mort ; cette partie-là était terrifiée, incapable d'affronter sa propre mortalité et prête à tout pour trouver une autre issue. Je suis persuadé que vous commencez à comprendre.

— Tu te trompes, a-t-il simplement répondu.

— Parce que vous êtes un sorcier, ai-je poursuivi, épuisé, parce que vous avez une certaine conception de la vie, cette autre partie de vous a pris vie. Peut-être a-t-elle été inoffensive pendant un temps, jusqu'au jour où ses pensées ont infiltré les vôtres, où ses rêves ont infecté les vôtres. Et c'est alors que vous avez pensé aux anges bleu électrique, une source de vie, à portée de main, qui ne demandait qu'à être exploitée, pourquoi vous refuseraient-ils un peu de leur pouvoir ? Et quelque part, en cours de route, vous avez oublié les règles. Les anges n'avaient de sens que libres des contraintes, des lois et des choses terrestres, et vous avez choisi d'ignorer qu'ils n'étaient pas seulement une source de vie, mais aussi une source de pouvoir. Et peut-être cette partie avide de votre cerveau a-t-elle pensé qu'elle pourrait à son tour embraser le ciel. Mais vous avez gardé ça pour vous. Voler la puissance des anges électriques et devenir un dieu, libéré de toute chair, forme,

émotion ou substance, ne plus être concerné par les règles qui s'appliquent aux humains : vous touchiez au but. D'ailleurs votre ombre s'était déjà mise au boulot, n'est-ce pas ? Alors vous avez demandé un ultime coup de pouce à votre apprenti. Et j'ai dit non. Je n'ai probablement pas bien expliqué les raisons de mon refus à l'époque, désolé, mais ma réponse était non, et c'était la bonne réponse. Et vous l'avez plutôt mal pris.

— Matthew, je n'ai pas... a-t-il de nouveau essayé.

— Laissez-moi finir, l'ai-je sèchement interrompu. Je dois aller jusqu'au bout cette fois. Donc, vous l'avez plutôt mal pris et, que cela vous plaise ou non, une partie de vous s'est dit, « Ce petit salaud m'a trahi ! Les anges lui parlent sans arrêt, pourquoi pas à moi. Petit merdeux ! » Peut-être pas vos termes exacts, mais avant que j'ai eu le temps de dire ouf, j'ai eu la surprise désagréable de me faire déchiqueter à mort par une créature qui avait votre visage, mais n'était clairement pas vivante, juste dotée d'un bel appétit. D'un très bel appétit. (Nous avons retiré la sécurité sur le pistolet, et avons joué un peu avec l'arme, agitant un doigt dans le pontet.) Alors, de notre point de vue, il n'y a que deux choses qui méritent une explication. La première étant la raison pour laquelle nous avons refusé de vous parler quand vous nous cherchiez sur le réseau téléphonique. Pour faire court : vous êtes un grand sorcier, un maître de votre art, vous voyez la magie partout où elle se trouve. Mais vous avez écrit, « La magie, c'est la vie », et vous avez tort. Vous pensez qu'étudier la magie, la comprendre, vous donne une meilleure appréciation de la vie. Malheureusement, même moi j'ai compris que ce n'est pas tout à fait vrai ; vous avez une vision déformée des choses. La magie n'est pas la vie. C'est la vie qui est magique, même quand elle se révèle ennuyeuse ou pesante, cruelle ou sans pitié, même dans les réflexes les plus courants d'un cœur qui bat, de poumons qui respirent, d'un estomac qui digère ; même le simple fait de marcher, de plier les genoux, de voir avec ses yeux, tout ça est magique. C'est ce qui crée la magie. Admettez ça, et la raison de notre visite vous apparaîtra déjà plus clairement.

» Ce qui nous amène au point numéro deux : pourquoi j'ai refusé de vous aider à faire venir les anges. En deux mots : un homme qui ne voit en toute chose qu'un outil à utiliser ou une force à manipuler, cet homme ne devrait pas être libre des contraintes de l'humanité. J'ai oublié quelque chose ?

Il a réfléchi un instant, puis il a souri.

— Je ne pense pas.

— Vous ne semblez pas particulièrement surpris.

— Je m'attendais à quelque chose de ce genre.

— Vous ne semblez pas particulièrement surpris par la mort de Dana. (Il n'a pas répondu.) Pourquoi l'avoir gardée en vie ?

De nouveau, il a pris le temps de la réflexion, puis il a répondu :

— Je n'espère pas te convaincre par mon raisonnement. Et rester en vie vaut tous les sacrifices, quoi que tu en penses.

Je l'ai vu, une seconde avant que ça ne se produise, un petit mouvement du poignet. J'ai levé le pistolet, le pointant instinctivement en direction de sa tête, mais il avait déjà écarté les doigts. La déferlante d'air m'a frappé de plein fouet et m'a soulevé du sol, me projetant en arrière et me tordant le poignet alors que je glissais sur la moquette. Le canon du pistolet est devenu brûlant ; je l'ai jeté et me suis relevé péniblement, agitant mes doigts en l'air afin de saisir une poignée de la magie de cet endroit ; je me suis enveloppé dans la lumière orange reflétée par les nuages, comme dans une couverture bien chaude pour me protéger du froid, jusqu'à ce que ma peau brille faiblement. Bakker n'avait pas bougé de son fauteuil, il ne s'était pas levé ; il me tournait presque le dos. Mais alors que

je l'observais en préparant un sort, il a arraché les aiguilles servant aux transfusions de sang et autres liquides, les a mises de côté et, avec beaucoup de précautions, il s'est redressé. Ses genoux ont tremblé, mais il s'est rattrapé aux accoudoirs du fauteuil et ne s'est pas laissé décourager. Il s'est remis d'aplomb et s'est tourné vers nous, debout sur ses deux jambes, sans soutien ; son visage était blanc, ses yeux morts, ses dents pourries, une traîne de ténèbres le suivait et il ne projetait aucune ombre.

— Te voilà enfin, avons-nous dit.

Fringale/Bakker a souri.

— Et nous avons une faim de loup !

— Non, c'est vrai ?

Il a ouvert la bouche, et il en est sorti un flot de ténèbres, comme s'il avait eu le ventre plein de sauterelles noires qui se multipliaient.

Une obscurité bourdonnante a envahi la pièce, se déployant dans toutes les directions pour cacher le clair de lune. Son contact sur notre peau était glacé, comme la morsure du vent d'hiver après avoir laissé derrière soi le confort d'une maison bien chauffée, mais nous nous sommes emmitouflés dans notre couverture de néon et avons presque fermé les yeux. Seules nos mains étaient visibles, dans leur enveloppe de lumière ; les fenêtres, les murs et même le sol étaient masqués par un tourbillon noir presque liquide.

Nous avons entendu, très faiblement, un crépitement électrique. Ne voulant prendre aucun risque, nous avons levé les mains afin de capter l'éclair d'une blancheur aveuglante qui a jailli dans le noir ; nous avons attrapé entre nos doigts l'électricité détournée du réseau alimentant l'immeuble et l'avons renvoyée dans le sol avant qu'elle n'ait eu le temps de roussir nos manches. Du fil de fer barbelé a brusquement surgi sous nos pieds, faisant mine de grimper à nos chevilles. Nous avons enflammé un tuyau de gaz au plafond et déversé le feu liquide et bouillonnant autour de nous jusqu'à ce que le barbelé fonde et batte en retraite, les flammes malodorantes illuminant brièvement une vision fugitive de peau blanche, aussitôt engloutie par l'obscurité.

Il nous a craché un flot de cendres chaudes au visage ; nous avons fait éclater les canalisations sous nos pieds afin de les étouffer sous une pluie montant vers le plafond. Il a fracassé une fenêtre, laissant entrer une rafale de vent qui nous a ballottés tous les deux, puis il a projeté les éclats de verre déchiquetés vers nous. Nous avons transformé le vent entré par la fenêtre cassée en une tornade, calme au centre, qui nous a enveloppés, a avalé chaque éclat de verre et l'a réduit en sable en une seconde ; il a tiré sur le squelette d'acier de l'immeuble, des barres métalliques surgissant du sol devant nous ; mais nous les avons simplement esquivées, zigzaguant entre elles comme s'il s'agissait d'une danse. Il a arraché les câbles du faux-plafond et les a noués autour de nos poignets et de notre gorge, essayant de nous pendre ; nous y avons fait passer de l'électricité ; ils ont fondu et brûlé, et nous sommes retombés, à genoux, dans les ténèbres tourbillonnantes.

Il préparait un nouveau sort, nous avons senti la tension de sa magie dans l'air, mais cette fois, nous avons frappé les premiers. Nous avons mis toute la chaleur de notre peau dans la lumière au néon qui nous recouvrait, puis nous y avons ajouté notre souffle, le battement de notre cœur, et ainsi, seconde après seconde, elle est devenue plus brillante. Elle a brûlé dans le noir avec la force d'un soleil de Méditerranée, il s'est formé à la surface de notre peau comme une couronne solaire et nos cheveux se sont dressés sur notre tête ; elle a ébouillanté le plancher et noirci le plafond, et nous n'avons eu de cesse de l'alimenter, nous l'avons remplie de nous-mêmes jusqu'à ce que nous soyons couverts de flammes bleues et que nos pieds ne touchent plus le sol ; puis nous avons écarté les bras, tel un ange, prêt à affronter n'importe quel adversaire, et nous avons ouvert la bouche pour laisser

sortir les sauterelles bleues qui sommeillaient dans notre ventre, les étincelles d'un bleu éclatant qui dansaient comme une lumière vivante ; elles ont roulé sur notre langue, tel un océan scintillant et métallique qui a commencé à ronger les ténèbres, elles ont formé des hordes étourdissantes, comme ces lumières que les magiciens d'antan appelaient des feux follets. Nous flamboyions

si froid

notre peau a blanchi sous l'effet de nos flammes glacées, nos os ont tremblé et les remous de notre respiration nous ont fait tournoyer sur nous-mêmes ; le feu bleu électrique a fait voler en éclats toutes les fenêtres jusqu'à la dernière, il a creusé des trous dans le sol et fait fondre les murs ; nous l'avons laissé consumer tout ce qui subsistait en moi de chaleur, de colère, de souffrance et de peur

en moi !

en nous, nous l'avons laissé absorber chaque émotion qui subsistait en nous

en moi !!

et à travers les flammes, nous avons perçu l'ombre qui chancelait, luttant pour rester debout alors que le feu s'attaquait à sa chair, brûlait ses cheveux ; son manteau de nuit se dissolvait dans le brasier qui lui rongeait les doigts et le nez ; puis son sang noir a commencé à couler sur sa peau en bouillonnant et Fringale a crié et crié et

pendant un moment

alors qu'il criait

juste un vieil homme fragile

Ses genoux ont cédé.

Ses jambes ont refusé de le porter plus longtemps.

Son sang était rouge vif, son ombre réduite à une piqûre d'épingle sous lui.

Et nous n'arrêtions pas de rire

nous brillions si fort, nous étions tellement puissants, personne ne pouvait nous contrôler parce que nous étions

j'étais

irrésistibles, indomptables, tellement vivants que nous aurions pu brûler pour l'éternité, lumière et vie et feu et

ses cris nous faisaient rire

la lumière bleue apparaissait sous notre peau qui se crevassait, à travers notre bouche et nos yeux et sous nos ongles

parce que

j'étais

nous étions

la lumière bleue sortait à flots de nos vêtements, jaillissait de nous avec chaque souffle et nous, incapables d'inspirer parce qu'il y en avait trop

parce que j'étais...

parce que

nous suis

si puissant... nous étions la lumière, nous étions le feu, nous étions la vie, nous étions le vent souterrain, nous dansions le paradis, nous étions la flamme bleu électrique et

nous étions les anges !

…

Puis il a prononcé mon nom.

Et nous avons été surpris de constater que je m'en souvenais encore. Et nous avons crié et nous

nous sommes débattus, tandis que je nous forçais à respirer plus calmement, nous avons crié et frappé et labouré notre propre peau, essayant de nous faire perdre connaissance, afin de pouvoir dissoudre notre chair et devenir une comète étincelante dans le*ciel ; je nous ai obligés à fermer les yeux sur le voile bleu qui brouillait notre vision, nous avons donné d'autres coups, nous avons mordu et résisté alors que je plaquais nos bras le long du corps et serrais les poings ; alors nous avons crié

NOUS SOMMES LA LUMIÈRE, NOUS SOMMES LA VIE, NOUS SOMMES LE FEU

VIENS, SOIS NOUS ET SOIS LIBRE

NOUS

NOUS

NOUS... !

— Matthew ? a-t-il fait d'une voix faible, celle d'un vieil homme fragile, et mourant.

NOUS... NOUS, LES ANG...

Et du sang a commencé à couler des crevasses de ma peau au lieu de notre lumière, il a commencé à s'infiltrer dans nos vêtements et je me sentais si faible, si petit à l'intérieur de nous et nous avons dit

nouuuu...

mais je suis

viens, sois...

Nous sommes tombés à genoux... mal, trop mal

nous t'offrons la liberté !

en finir avec la douleur

viens, sois nous... nous brillons au firmament pour l'éternité...

si faible

nous pouvons te libérer

plus que de la glace à l'intérieur

viens, sois nous et sois libre...

J'ai secoué la tête.

— Non, pas aujourd'hui, ai-je dit. Pas encore ! une ultime langue de feu se tortillant entre nos doigts. Nous avons chuchoté, « si brillant... », et nos doigts l'ont poursuivie jusqu'à ce qu'elle se réfugie dans le sol, « si beau... »

— Matthew ?

J'ai levé la tête.

Juste moi.

Il gisait dans une mare de son propre sang, dans une position inconfortable, sur le côté, la tête tournée vers la fenêtre. Il a toussé, le sang et la salive se mêlant autour de ses lèvres. À quatre pattes, j'ai péniblement avancé vers lui ; je me suis agenouillé à côté de lui et j'ai murmuré :

— Désolé, monsieur Bakker.

L'ombre d'un sourire.

— Pourquoi ? Tu... tu as des regrets, Matthew ? a-t-il demandé d'une voix rauque.

— C'est compliqué.

— Ça l'est toujours. Tu es un sorcier trop sentimental, Matthew Swift.

J'ai haussé les épaules, même ça, ça me faisait un mal de chien.

— Ça pourrait être pire, ai-je répondu.

Ses doigts se sont refermés autour de mon poignet et j'ai remarqué que, même si son visage était bien celui de Bakker, il avait toujours les ongles longs et noirs.

— La mort, a-t-il dit. (J'ai fixé ses yeux pâles.) La mort, a-t-il répété, ses ongles longs et noirs s'enfonçant un peu plus dans ma peau. Quelque chose que nous n'avons jamais compris à propos de la vie, a-t-il expliqué et à cet instant, son teint blafard n'était plus dû uniquement au sang qu'il avait perdu.

Nous avons dégagé notre poignet d'un geste vif et nous sommes jetés en arrière alors que son autre main essayait de nous saisir par le cou, ses ongles nous entaillant juste devant la jugulaire ; le sang qui s'échappait de ses blessures était redevenu noir, sa langue a léché ses dents pourries quand il a crié, «Donne-la-moi ! Je la veux maintenant ! » et il a levé la tête sur ce corps brisé, prêt à enfoncer ses dents jaunes dans ma chair ; il m'a saisi par les cheveux et m'a attiré vers lui avec une force surhumaine, continuant à hurler, «Je la veux ! Je veux briller de mille feux ! »

Réunissant mes doigts, j'y ai fait passer de l'électricité, j'ai pris mon élan et je l'ai frappé en pleine poitrine, aussi fort que possible, enfin, je crois que c'est ce que j'ai fait. Sur le moment, c'était difficile à dire.

La décharge l'a fait tomber à la renverse, ses pieds ont quitté le sol et sa tête a été projetée en arrière avec un craquement sonore, et il est passé à travers les vestiges de la fenêtre, les épaules en premier. J'ai entendu son cri s'éloigner, puis cesser brusquement avec un grand plouf trente-cinq étages plus bas.

ÉPILOGUE :
La vie reprend

Où, contre toute attente, les choses continuent
(presque) comme avant

IL Y A d'abord eu l'hôpital, dans un service de soins intensifs.

Puis une unité de soins moins intensifs.

Puis un service de consultation externe.

Et enfin, on m'a autorisé à quitter l'hôpital et je me suis retrouvé à la rue avec un seul rechange de vêtements, mon vieux manteau, mon sac et une nouvelle paire de chaussures ; autrement dit : tout ce que je possédais.

Je n'avais aucun moyen de prouver que j'étais en vie, pas de domicile et pas un sou vaillant. Sinclair m'a donné dix mille livres dans un sac en papier brun et m'a dit que les citoyens vigilants m'étaient reconnaissants.

D'une certaine manière, un tel dénuement semblait libérateur.

Au début, je suis resté avec les Blancs, le temps de retrouver mes repères. Puis j'ai habité chez des amis, à la campagne, plutôt des connaissances, assez proches pour m'héberger, mais pas assez pour s'être rendu compte que j'avais été mort ces deux dernières années. Je suis allé me promener dans les collines, j'ai pataugé dans la boue et, au bout de quelques semaines, malgré l'aspect inconnu de cet endroit, j'ai commencé à comprendre comment la campagne pouvait, elle aussi, produire des sorciers, qui en appelaient plus volontiers au lierre qu'au fil de fer barbelé.

Mais mon cœur appartenait toujours à la ville, alors j'ai fini par rentrer.

J'ai fait des petits boulots à droite et à gauche, pour lesquels mes compétences n'étaient pas forcément utiles. J'ai pratiqué quelques exorcismes, j'ai béni une entreprise lors de son installation, et j'ai gravé la devise *Domine dirige nos* sur les murs d'une ou deux demeures, pour porter chance.

Je sortais de la piscine quand elle m'a trouvé. Nous aimions tellement nager que ces visites étaient devenues une habitude, mais la promesse d'une douche chaude (qui me permettait de rester propre) n'était pas pour me déplaire non plus. C'était à Highbury Fields, après une journée couverte, à ce moment frais de la soirée où le soleil est déjà sous l'horizon, mais où sa réflexion est encore assez brillante pour y voir sans la lueur au sodium des réverbères. Je me dirigeais vers mon arrêt d'autobus habituel quand elle a surgi, émergeant sans un bruit de l'ombre d'un massif d'arbustes ; elle m'a collé son pistolet dans la nuque et m'a saisi par l'épaule pour m'empêcher de me soustraire au contact du métal.

— Bang, a-t-elle dit.

— Oda, ai-je répondu, retenant mon souffle. Ça fait un bail.

— Bang, a-t-elle répété. Deux balles dans la tête, et trois dans la poitrine. Bang bang bang. Un aller simple pour l'au-delà ; pas de cabine téléphonique aux alentours, j'ai vérifié. Extinction des feux, *game over,* bonne nuit les petits, etc.

— Allons, ça ne vous ressemble pas de retarder l'inéluctable, lui ai-je dit sur un ton réprobateur. Si vous avez vraiment l'intention de le faire, alors faites-le.

— Ça n'a pas l'air de vous faire flipper plus que ça.

— C'est vrai.

— Et *eux,* qu'est-ce qu'ils en pensent ?

— Que vaut la vie, si elle n'a pas de fin ? avons-nous dit.

— C'est vraiment malsain comme attitude, a-t-elle fait remarquer.

— Au contraire, c'est très spirituel, ça devrait plaire à l'Ordre, non ?

Oda a grogné, retirant doucement sa main de mon épaule et le canon de son arme de ma tête. Je me suis retourné pour la regarder, curieux. Soutenant mon regard sans la moindre difficulté, elle a dit :

— Je voulais que vous sachiez que je pouvais vous exécuter n'importe où, n'importe quand, quoi

que vous fassiez. Je suis réellement très bonne dans ma partie.

— Je vous crois.

— Bien. Ne l'oubliez pas quand vous vous sentirez d'humeur satanique.

Elle s'est retournée, a ramassé son sac sur le trottoir et a commencé à s'éloigner.

— Attendez !

Elle s'est arrêtée, a regardé par-dessus son épaule, les sourcils levés.

— On nous a informés que vous nous tueriez de toute façon, avons-nous dit.

— Je suis sûre que ça finira par arriver. Quand vous perdrez le contrôle ou quand vous vous mettrez à sacrifier des gamins ou à manger des crânes de lapin pour rigoler. Ce jour-là, je serai là. Mais pour l'instant... (Elle a hésité, levant un peu la tête vers le réverbère, comme si elle attendait une inspiration de sa part. Puis elle a secoué la tête.) Pour l'instant, d'un point de vue moral, je n'ai rien à vous reprocher[18].

— Quelle ironie.

— N'est-ce pas ?

— Vous venez d'y penser juste à l'instant, ou vous aviez répété ?

— À la prochaine, Matthew Swift.

— Au revoir, Oda. À bientôt.

Et elle est partie.

AVEC L'ARGENT DE Sinclair, je me suis payé une boîte postale au bureau de poste de Mount Pleasant, et j'ai gardé le reste dans une petite boîte en métal enterrée au cimetière d'Abney Park, parce que je ne savais pas vraiment quoi en faire. Quelques jours plus tard, en feuilletant un exemplaire des Pages Jaunes abandonné sur le toit d'un abribus, j'ai trouvé l'annonce suivante à la lettre s':

«Swift, M. (sorcier) : Boîte postale 134B, Mount Pleasant, Rosebery Avenue, Londres, EC1R 2JA. »

Comme je n'avais pas demandé l'insertion, j'ai mis ça sur le compte de ces fichues forces occultes, et j'ai de nouveau balancé le gros pavé jaune sur le toit de l'abri. J'ai mis mon sac en bandoulière, j'ai allongé les jambes, fouillant mes poches afin de m'assurer que je n'avais rien perdu et, sans savoir où j'allais, ni comment je comptais m'y rendre, j'ai commencé à marcher. Au loin, nous pouvions entendre les grondements des autobus, les coups de Klaxon des voitures, les crissements des freins des scooters, les tintements des sonnettes des bicyclettes, les battements d'ailes des pigeons, la course précipitée des rats, les cris des enfants, les marmonnements des vieilles clochardes, les jurons des adolescents, le batifolage des jolies filles ; et aussi : les fenêtres qui claquaient, l'eau qui passait dans les canalisations, les robinets qui gouttaient, les téléviseurs qui sifflaient, les fours qui faisaient *ding* et les téléphones qui sonnaient. Partout, de tous les côtés, à toute heure du jour, chaque jour de la semaine, pour toujours, une infinité de sons, de vues, d'odeurs, de vies, de lumières, de merveilles ; la clameur intarissable de la magie du quotidien qui remplissait chaque coin de chaque rue d'une promesse d'aventure ; un monde trop vaste pour les mortels, les immortels et toutes les créatures entre les deux.

Nous avons continué à marcher.

Peu importe ce que me réservait l'avenir ; bonne ou mauvaise surprise, ce serait merveilleux de le découvrir.

Table des matières

PRÉLUDE : Un problème de téléphones 1
PREMIERE PARTIE : La traque de San Khay 101
DEUXIEME PARTIE : Les Alliés du Kingsway Exchange 182
PREMIER INTERLUDE : L'Ombre du Sorcier 217
QUATRIÈME PARTIE : La Folie des Anges 362
DEUXIEME INTERLUDE : Le Sorcier et Son Apprentie 467
ÉPILOGUE : La vie reprend 551

{1} Carte à puce comparable à un porte-monnaie électronique et permettant de payer ses voyages dans les transports londoniens (NdT).

{2} Surnom de la Millenium Wheel (ou «grande roue du millénaire») (NdT).

{3} University College London: UCL, est le plus ancien collège constitutif de l'Université de Londres (NdT).

{4} Miss You, des Rolling Stones (NdT).

{5} «La station de l'ange»: station du métro londonien (NdT).

{6} La Circle Line (ligne circulaire) est une ligne du métro de Londres qui relie entre elles la plupart des grandes gares londoniennes.

{7} Hill – colline (NdT).

{8} muss = pagaille (NdT)

{9} bishop = évêque ; alderman = échevin (NdT)

{10} Clin d'œil à la série télévisée Doctor Who (NdT).

{11} « Intrigue (très simplifiée) de la pièce de Martin McDonagh, *The Pillowman* (2003)

{12} National Health Service (l'équivalent de la sécurité sociale en France) (NdT).

{13} Tasty = savoureux (NdT).

14 En 1563, l'église anglicane adopte un dogme en trente-neuf articles d'inspiration calviniste (NdT).

{15} Bob Dylan, fréquemment surnommé «le barde du folk» (NdT).

{16} Centre Point est un gratte-ciel de bureaux situé dans le centre de Londres (NdT).

{17} Une légende parmi les artistes de la rue au Royaume-Uni (NdT).

{18} En anglais, l'expression «to be on the sides of the angels» (être du côté des anges) signifie « avoir raison d'un point de vue moral », ce qui explique la réponse de Matthew (NdT).

Table of Contents

PRÉLUDE : Un problème de téléphones
PREMIERE PARTIE : La traque de San Khay
DEUXIEME PARTIE : Les Alliés du Kingsway Exchange
PREMIER INTERLUDE : L’Ombre du Sorcier
QUATRIÈME PARTIE : La Folie des Anges
DEUXIEME INTERLUDE : Le Sorcier et Son Apprentie
ÉPILOGUE : La vie reprend